



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

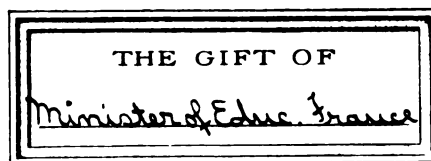
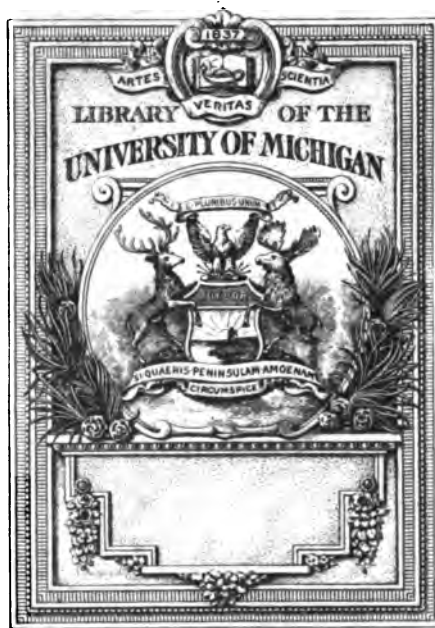
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

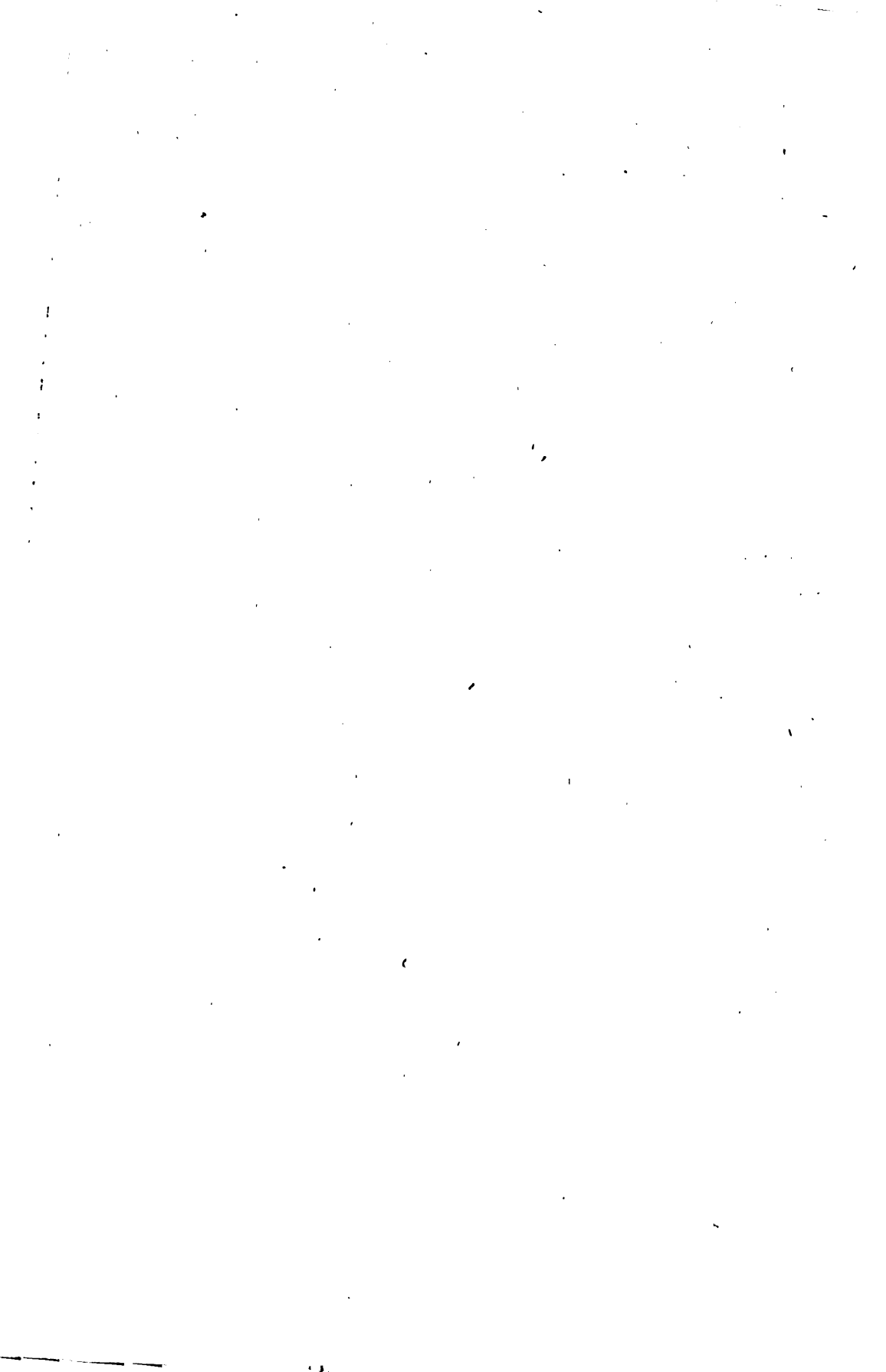
À propos du service Google Recherche de Livres

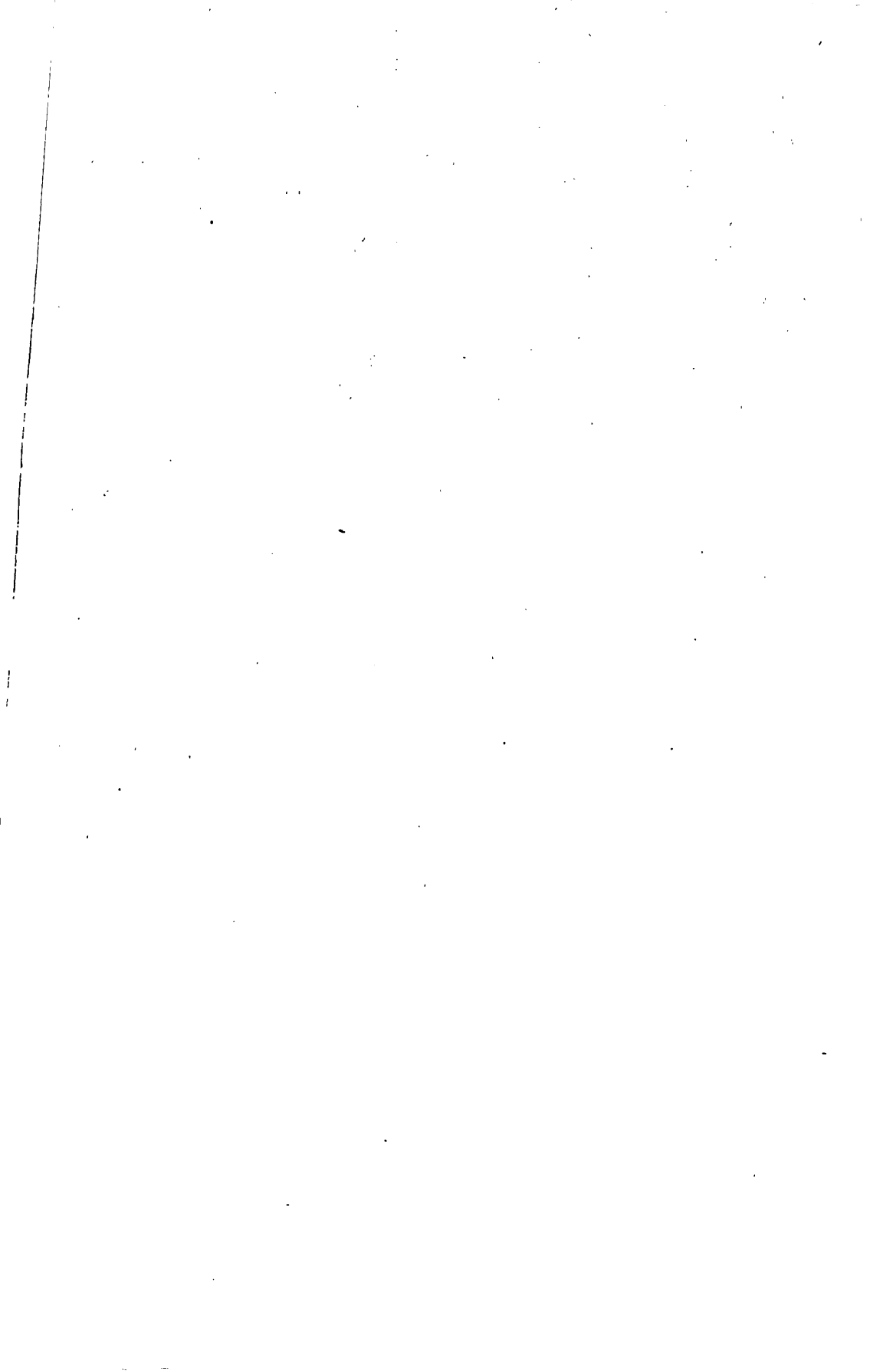
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 1,075,036

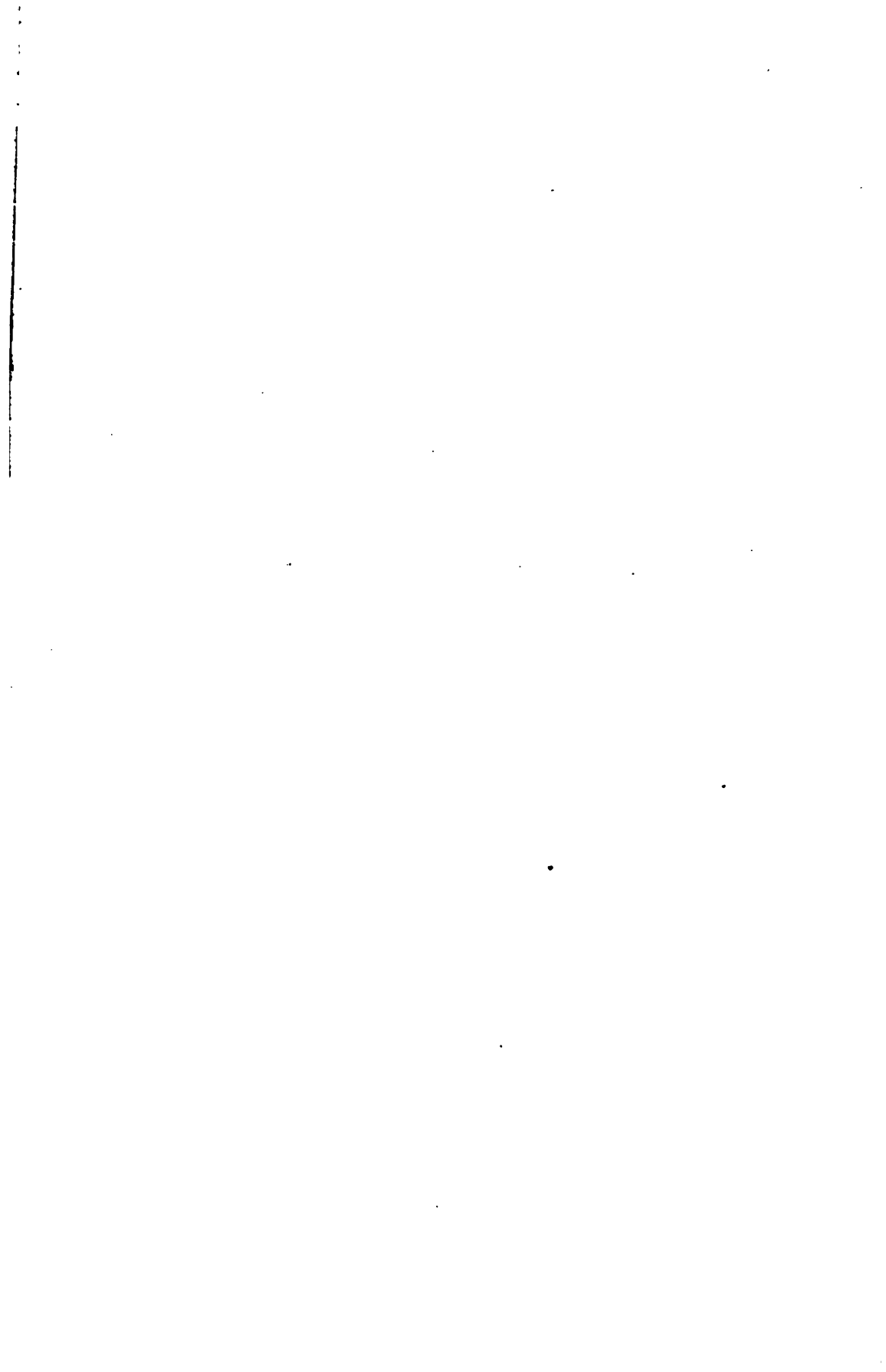


G
11
F8
B9





BULLETIN
DE
GÉOGRAPHIE HISTORIQUE
ET DESCRIPTIVE



MINISTÈRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES
ET SCIENTIFIQUES

BULLETIN
DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE
ET DESCRIPTIVE

ANNÉE 1895



PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28

M DCCC XCVI

1241

BULLETIN

DU

COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES.

SECTION

DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE.

PROCÈS-VERBAUX.

SÉANCE DU SAMEDI 5 JANVIER 1895.

PRÉSIDENCE DE M. CH. SCHEFER, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 4 heures et demie.

MM. BOUQUET DE LA GRYE, HAMY et Georges PÉRIN s'excusent de ne pouvoir point assister à la séance.

M. X. CHARMES donne lecture d'une lettre par laquelle M. DERRÉCAGAIX, nommé général de division et appelé à prendre prochainement un commandement en province, donne, à son grand regret, sa démission de membre de la Section. Sur la proposition de M. le directeur du secrétariat, il est décidé que M. le général DERRÉCAGAIX sera invité à continuer à prendre part aux travaux du Comité jusqu'à son départ de Paris.

La correspondance comprend :

Une communication de M. le Ministre des affaires étrangères notifiant la réunion à Londres, au mois d'août prochain, du sixième Congrès international de géographie ;

Géographie.

1

Une lettre de M. le chanoine Ducis, correspondant du Ministère à Annecy, accompagnant l'envoi de deux brochures;

Une note de M. Gap, instituteur public à Mérindol, relative à la délimitation des territoires de Cavaillon et de Mérindol au commencement du XIV^e siècle.

MM. SCHEFER, DE BARTHÉLEMY et LONGNON sont priés de prendre connaissance de ces documents.

M. LE SECRÉTAIRE donne lecture de la note suivante de M. Foureau, relative aux travaux exécutés en Tunisie par son collaborateur M. le lieutenant d'artillerie Lecoy de la Marche :

« Le général commandant la brigade d'occupation avait fixé, dit M. Foureau, les limites de parcours suivantes, du côté de la frontière tripolitaine :

- « Medeïna (Bahiret-el-Biban);
- « Gasser-ben-Guerdana;
- « Oglat-Morra;
- « Remada;
- « Kanbout.

« D'autre part, le commandant Rebillat avait conseillé, au départ, un itinéraire, d'après l'hypothèse que la seule route praticable vers le Sud devait passer à l'ouest des montagnes par la ligne de points d'eau : El-Haguef, Bir-Kecira, Bir-Touila. En conséquence, il supposait que, de Medeïna, la voie romaine devait aller rejoindre l'oppidum de Rgigila, et de là gagner El-Haguef (bordj romain signalé par Tissot) par l'ouad Guermessa et l'ouad Bel-Recheb.

« Bien que cet itinéraire constitue une voie large et facile pour traverser la chaîne de montagnes, nous avons dû constater que, vu l'absence de points d'eau et d'établissements romains, il était inadmissible en tant du moins que grande voie.

« D'un autre côté, nos reconnaissances autour et au sud de Tahaouine nous permettent de démontrer le tracé suivant :

« Le point le plus important de la côte, dans cette région, est certainement Bou-Grara (Gightis). De cette ville, la voie du Sud suivait la ligne droite par Henchir-Suem jusqu'à l'ouad Fessi, puis l'ouad Beni-Blell, l'ouad Besatna, le plateau des Oulad-Selim et Remada. Ce tracé constitue une voie praticable aux voitures, tra-

verse des vallées larges et fertiles, et ne présente qu'un col excessivement facile entre l'ouad Beni-Blell et l'ouad Besatna. Il est d'ailleurs jalonné, en dehors d'autres établissements, par les points suivants, qui comportent des postes militaires :

- « Bou-Grara ;
- « Henchir-Suem ;
- « Zmila (ouad Fessi) ;
- « Gasser-Krachoua (tête de l'ouad Beni-Blell) ;
- « Medina (plateau des Oulad-Selim) ;
- « El-Amrouni (plateau des Oulad-Selim) ;
- « Remada.

« D'après renseignements recueillis, le point suivant, ou plutôt le second, serait situé à Bir-Jenfien.

« Si l'on vient du sud, en arrivant à Zmila la voie se multiplie pour aller rejoindre les différents points de la côte, qui, comme chacun le sait, est absolument couverte de ruines romaines.

« On peut signaler les trois voies suivantes :

- « 1° Celle de Bou-Grara par Henchir-Suem ;
- « 2° Celle de l'ouad Neffetia (l'Ausere d'après Tissot) qui va rejoindre l'Henchir-Ziane (Zita) et Zarzis, et qui est jalonnée par trois gisements de ruines, le dernier étant Ksar-Nabéche ;
- « 3° Celle de l'ouad Fessi, qui va rejoindre les établissements du Bahirat-el-Bibane, notamment Kasser-Nouara (Putea Pallene) à l'extrémité ouest, et Medeïna. Cette dernière voie est jalonnée par de nombreux postes à Mahahir, Henchir-el-Oudja, Henchir-Remet, Henchir-Breni, Medeïna.

« D'autre part, on remarque une ligne qui, partant de Medeïna, va directement dans le sud par Kasser-ben-Niri, Henchir-el-Ihoudi. Nous avons pensé d'abord que cette voie allait rejoindre celle de l'ouad Fessi, mais dans la suite on nous a signalé quelque chose à Oglat-Morra ; si ce renseignement est exact, il est probable que la ligne ci-dessus irait rejoindre la grande voie du sud à Medina, sur le plateau des Oulad-Selim, en passant par Foum-Guerinena.

« En dehors du résultat ci-dessus, nous avons reconnu vingt-quatre gisements de ruines, dont *dix absolument nouveaux*, et nous avons exécuté des fouilles en six endroits, sans compter Medeïna.

« Ces fouilles n'ont pas donné de résultats très brillants à cause de l'état de destruction presque complète dans lequel se trouvent en général les monuments romains du Sud. Il est d'ailleurs cer-

tain que ces établissements lointains n'étaient que des bourgades et ne comportaient guère de luxe dans les constructions.

« Néanmoins nous avons mis à jour, outre les fragments de monuments qui nous ont semblé intéressants :

« 1° Deux inscriptions en bon état (dont une bilingue, latine et punique, pensons-nous);

« 2° Trois fragments d'inscriptions;

« 3° Un tombeau romain renversé et complètement enfoui dans le sable, mais dont les morceaux, admirablement conservés, nous ont permis d'en faire la reconstruction complète sur le papier.

« Ce tombeau comporte huit bas-reliefs, dont six en bon état et l'inscription bilingue citée ci-dessus.

« Nous rapportons les photographies, dessins et estampages nécessaires à l'exposé des travaux.

« Cette note n'est, bien entendu, qu'un résumé extrêmement succinct des travaux de la mission. »

MM. HAMY et AYMONIER donnent sur deux demandes de souscription des avis motivés, qui sont renvoyés à la Commission centrale.

M. AYMONIER rend compte de plusieurs manuscrits envoyés de Hanoï par M. Dumoutier, correspondant du Ministère, et dont il propose l'impression dans les *Archives des missions scientifiques*. Ces rapports seront imprimés au premier *Bulletin* de la Section pour 1895.

La Section aborde l'examen des titres des candidats aux récompenses honorifiques qui seront décernées à la prochaine réunion des Sociétés savantes.

La séance est levée à 5 heures un quart.

SÉANCE DU SAMEDI 2 FÉVRIER 1895.

PRÉSIDENCE DE M. Ch. SCHEFER, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 4 heures et demie.

Le procès-verbal de la séance du 5 janvier est lu et adopté.

MM. DERRÉCAGAIX, HAMY, MARCEL et DE LA NOË s'excusent de ne pouvoir point assister à la séance.

Il est dressé une liste de trois candidats à l'une des places vacantes de membre de la Section de géographie du Comité. Cette liste sera présentée, conformément au règlement, à M. le Ministre de l'instruction publique.

M. LE SECRÉTAIRE donne communication d'une première liste de mémoires envoyés ou annoncés pour le prochain congrès de la Sorbonne.

M. BOUQUET DE LA GRYE dit quelques mots des derniers bulletins parus de la *Société des études maritimes et coloniales*, et des *Sociétés de géographie* du Havre et de Lorient.

M. HAMY analyse le bulletin de la *Société normande de géographie* pour 1894 :

« Ce bulletin ne contient pas seulement, comme tant d'autres bulletins de province, des conférences, des récits de voyages, des dissertations coloniales, déjà imprimés sous des formes quelque peu différentes dans les grands recueils de Paris. Le volume de 1894, qui forme le tome XVI de la collection rouennaise, est, au contraire, assez riche en documents historiques et géographiques qui lui sont propres, et dont plusieurs offrent un véritable intérêt. Je citerai tout d'abord la biographie de Pierre Margry, par M. G. Gravier, qui a bien connu l'historiographe de la France d'outre-mer et de Cavelier de la Salle, et en trace un portrait ressemblant; puis, du même M. Gravier, un mémoire sur la carte des grands lacs de l'Amérique du Nord dressée en 1660 par les deux sulpiciens Bréhan et Gallinée; carte dont l'original a disparu des

archives de la Marine, et dont une copie, exécutée par M. Morin en 1854 pour le Parlement d'Otawa, a été retrouvée par M. Benjamin Sulte ; une note de M. Sulte expliquant comment les colons normands et perchérons de la colonisation canadienne de 1608 à 1660 ont absorbé les nouveaux venus de la fin du xvii^e siècle, et comment il est résulté de ce phénomène cette unité de langue, cette uniformité de vie, que le voyageur retrouve chez tous les Canadiens, de quelque province qu'ils soient originaires.

« Je mentionnerai encore le rapport de M. Louis d'Osmoy sur le Combo français, que borne au nord la basse Cazamance, « plateau « élevé à proximité de la mer, entouré d'une végétation merveilleuse « recueillant la brise du large et déversant par torrents ses eaux admirables ». M. d'Osmoy raconte la fondation du port de Maconda et la rapide amélioration du pays par le développement du commerce et de l'agriculture.

« Enfin j'appellerai l'attention de la Section sur un long travail de M. Fallex, dans lequel, prenant pour modèle l'ouvrage devenu classique de notre savant confrère M. Levasseur, *la France et ses colonies*, il étudie le sol, le climat, l'histoire, la population, l'agriculture, la pêche, l'industrie et le commerce du département de la Seine-Inférieure. C'est une de ces utiles monographies, comme il serait désirable qu'on nous en donnât beaucoup en province, au lieu de réimprimer, bien inutilement, des récits de voyages sans aucun intérêt scientifique. »

M. HAMY rend ensuite compte des dernières publications de la Société de géographie de Lille, de l'Union géographique du nord de la France et de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran :

« Les numéros 8 et 9 du *Bulletin de la Société de géographie de Lille* renferment, comme tous les précédents, dit M. HAMY, des procès-verbaux de séances et d'excursions, des éphémérides, des faits et nouvelles géographiques. On y a imprimé trois notices ; une seule doit être mentionnée ici. Elle a pour titre : *La France au Laos et la question du Siam*, et pour auteur M. Guillot, professeur d'histoire à Charlemagne et secrétaire de la Société de géographie commerciale de Paris. Le rapporteur ne voit aucune communication à signaler dans le deuxième trimestre de l'*Union géographique du Nord*, renvoyé également à son examen.

« Le *Bulletin trimestriel* d'Oran, continue le rapporteur, nous ap-

porte heureusement une moisson plus abondante. Je parlerai de l'*Itinéraire d'Oran à Tanger*, de M. Canal, quand il sera entièrement publié. Je remets également à plus tard le compte rendu de l'excellent catalogue du Musée municipal d'Oran, par M. Demaeght, dont les deux premières parties ont seules paru jusqu'à présent. Mais la *Troisième journée de la guerre de Tlemcen* est terminée, avec le dernier numéro de 1894, et je veux constater tout de suite l'intérêt de cette relation de la guerre que le très illustre seigneur Dom Martin de Cordoue et de Velasco, comte d'Alcaudete, fit aux gens de Tlemcen en 1543, et dont Francisco de la Cueva fut le consciencieux narrateur. M. Camille Brunel est le traducteur élégant et fidèle de cette page oubliée de l'histoire des luttes de l'Espagne contre les Maures.

M. LEVASSEUR rend compte à la Section des deux derniers bulletins de l'année 1893, portant les numéros 22 et 23-24, et de dix-huit bulletins de l'année 1894 de la Société de géographie commerciale de Bordeaux :

« Parmi les travaux intéressants que contiennent les bulletins de cette importante société, j'en citerai quelques-uns :

« Une étude de M. Jambon sur le commerce du Tibet et particulièrement sur le traité conclu, en 1890, à Dardjiling, entre l'Angleterre et la Chine, au sujet de ce commerce, traité par lequel l'auteur pense que les Chinois ont cherché à tromper les Anglais ; une description géographique de Nossi-Bé, par M. Léon ; le *Boudou*, étude de géographie et d'histoire soudanienne par le Dr Rancou : le Boudou est sur certains points fertile ; le mil, le maïs, l'arachide, l'indigo, le tabac y viennent bien, mais le pays est aujourd'hui dépeuplé et il faut des bras pour mettre la terre en valeur ;

« Une étude de M. Hautreux sur les courants du golfe de Gascogne, dans laquelle il cherche à établir, par l'expérience des bouées flottantes, qu'il n'y a pas de courant régulier et permanent dérivant du Gulf Stream ; une autre sur les courants de l'Atlantique nord entre 40 degrés et 20 degrés de latitude, d'après les épaves ;

« Une étude de M. Ferdinand de Behagle, membre de la mission Maistre, sur le bassin du lac Tchad ; l'auteur loue MM. Monteil et Mizon d'avoir su se faire bien accueillir en respectant les usages du pays ; il n'a pas rapporté une trop mauvaise opinion de l'esclavage et

plaide les circonstances atténuantes. M. Gustave d'Hugues a intitulé *Sous la tente; types, scènes et paysages d'Algérie*, des impressions de voyage qu'on lit avec plaisir;

« Une description du canal maritime de Manchester, accompagnée d'une carte. Ce canal a été, en réalité, ouvert à la navigation le 1^{er} janvier 1894, mais il n'a été inauguré officiellement que le 21 mai. On sait que le projet de ce canal, formé en 1882, repoussé une première fois par la Chambre des lords, une seconde fois par la Chambre des communes, mais adopté en 1885, a été mis en exécution en 1887. Il longe la rive gauche de la Mersey de Eastham jusqu'à Reencorn et de là suit la vallée de la Mersey, presque en ligne droite jusqu'à Irdam, puis celle de l'Irwell jusqu'à Manchester. Il a 57 kil. 13 de longueur, 52 m. 46 de largeur moyenne au niveau de l'eau, et il aura, après achèvement complet, 7 m. 93 de profondeur.

« Le Bulletin reproduit, d'après le Whitakers de 1894, une statistique qu'il n'est pas sans quelque intérêt de reproduire. La France est le pays qui possède la plus ancienne société de géographie (1821) et le plus grand nombre de sociétés de géographie : elles sont au nombre de 30 et comptent 18,700 membres. L'empire allemand vient au second rang avec 23 sociétés et 8,900 membres, et sa principale société, celle de Berlin, a été fondée en 1828; le Royaume-Uni ne figure qu'au troisième rang avec 5 sociétés et 6,750 membres, mais il occupe le premier par l'importance du revenu dont disposent ces sociétés. En ajoutant les 6 sociétés de la Suisse avec 1,800 membres, les 4 sociétés italiennes avec 2,500 membres, et les 17 autres sociétés européennes, ainsi que les 26 sociétés connues hors d'Europe, on trouve un total de 111 sociétés de géographie et de 53,500 membres. Le nombre des journaux, revues et bulletins de géographie est de 140, dont 50 en français, 44 en allemand, 13 en anglais, etc. »

M. LEVASSEUR dit ensuite quelques mots du quatrième fascicule (1893), du premier et du second fascicule (1894) du *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris*, qui contiennent plusieurs communications d'un intérêt spécial :

« Je citerai : Une province laotienne, le Kham-Mécon, par M. Rivière ; le Commerce au Siam, le Port d'Haïphong, par M. Renaud ; Quelques industries de Cochinchine, par M. Calmette ; le Thibet

et sa situation économique et commerciale, par M^r Biet; le Yunnan dans ses rapports avec le Tonkin, par M. Rocher; Sur le Haut-Mékong, par M. Garanger; le Port de Pakhoï; la Colonisation en Algérie, par M. Vignon; de Konakry au Fouta-Djalou, par M. Paroisse; le Mouvement des échanges entre la Tripolitaine et le Soudan, par M. Méry; l'Élevage du mouton et la culture de l'olivier, par M. d'O...; Tombouctou, son passé, son présent et son avenir; Matabeleland et Mashonaland, marche des Anglais de Table-Bay au Zambèze, par M. Castonnet des Fosses; les Touareg de l'Est, par M. Fourreau; les Colonies de langue française au Manitoba, par M. Bodard; Chicago, son nouveau canal, et l'exploitation de ses chemins de fer, par M. Levasseur; Chicago et l'Exposition colombienne, par M. Lourdelet.»

M. MAUNOIR expose les derniers travaux publiés par la Société de géographie de Toulouse :

« Le bulletin de cette Société continue, dit-il, à être l'un des recueils géographiques les mieux approvisionnés en notices originales. Ses numéros 7 à 10 de 1894 renferment des travaux dignes d'être signalés.

« Voici d'abord une Étude sur le Djerid, par M. le comte du Paty de Clam, correspondant du Ministère de l'instruction publique. L'auteur qui exerce des fonctions dans le sud de la Tunisie est bien placé pour recueillir ses renseignements, et il faut reconnaître qu'il les donne abondants, précis et clairs.

« Il constate, en débutant, que le Djerid, portion du Sahara située en Tunisie, tient plutôt à l'avant-Sahara, c'est-à-dire au bas plateau qui va de Ferianah aux Chotts. La fraction véritablement saharienne du Djerid est plutôt territoire administratif, et l'auteur la laisse de côté pour ne s'occuper que du Djerid géographique, dont la superficie approximative est de 98,000 hectares.

« M. du Paty de Clam examine le commerce du Djerid, à commencer par les tissus qui représentent à peu près 34,070 toisons d'une valeur de 75,500 francs. Après les tissus, voici la production du palmier, arbre et fruits. Les palmiers, au nombre de 678,437 pieds, produisent 26,493,754 kilogrammes de dattes, dont il existe 75 espèces. L'échange auquel donne lieu la datte peut être évalué à 1,620,000 francs.

« L'huile du Djerid, produite par 25,208 oliviers, donne un vo-

lume d'environ 440,000 litres, soit à peu près la somme de 421,800 francs.

« La totalité du commerce d'exportation régionale et de consommation locale du Djerid est évaluée par M. du Paty de Clam à 3,727,080 francs.

« Au chapitre économique succède le chapitre ethnographique ; les coutumes, les usages, les croyances des populations djeridiennes sont examinées minutieusement par l'auteur, qui nous fait pénétrer dans la vie assez intime des hommes et des femmes, qui nous asseoit au foyer domestique, nous initie à des mœurs, à des idées, dont le caractère propre est désormais bien menacé. Les ethnographes, on ne saurait trop le répéter, doivent déployer beaucoup d'activité, s'ils veulent conserver à l'histoire le tableau de civilisations qui ne tarderont pas à disparaître sous l'implacable action de la race blanche. Les chapitres consacrés par M. du Paty de Clam au petit groupe de vingt et quelque mille âmes qui peuple le Djerid sont, à ce titre, un précieux document.

« Du même genre est celui que le Dr Maurel a recueilli sur les populations du Cambodge. Il en donne les derniers chapitres dans le cahier numéro 7-8 de la Société de géographie de Toulouse.

« Dans ce cahier également, M. de Rey-Pailhade continue son persévérant plaidoyer en faveur de l'application du système décimal à la mesure du temps. A propos d'un ouvrage devenu rare, intitulé *Instruction sur les mesures déduites de la grandeur de la terre, uniformes pour toute la République, et sur les calculs relatifs à leur division décimale*, ouvrage publié par la commission temporaire des poids et mesures, il reprend sommairement l'historique des origines du système décimal et rappelle les noms primitifs du kilomètre, qui s'appela d'abord *millaire*, du litre qui s'appela *cadil*, du kilogramme qui était au début le *grave*. M. de Rey-Pailhade préconise le remplacement de la division en arcs par la division en temps. Fort ingénieusement, il groupe autour de sa thèse les arguments et les démonstrations propres à la faire triompher. A son travail est joint un planisphère sur la projection de Mercator, avec graduation des méridiens et des parallèles en centièmes de cercle entier ou temps décimal. Les méridiens partent de Paris et vont de cinq en cinq centièmes de cercle, donnant ainsi une division de la terre en fuseaux de temps décimal. Le méridien initial, international, uni-

ficateur des dates, des heures et des longitudes, passe par le cap Oriental, situé à l'extrémité orientale de l'Asie, ou à proximité.

« Il est impossible d'exposer ici le détail des considérations invoquées par M. de Rey-Pailhade en faveur de sa théorie qui lui apparaît comme le complément indispensable, inévitable même, du système métrique et du système décimal. Si jamais nos successeurs adoptent la mesure décimale du temps, M. de Rey-Pailhade aura une des places les plus honorables parmi les ouvriers de la première heure qui auront contribué à ce progrès. »

M. G. DE LA NOË analyse les bulletins des premier, deuxième et troisième trimestres 1894 de la *Société languedocienne de géographie* :

« Dans le bulletin du premier trimestre, MM. Flahaut et Comhres donnent le résultat de leurs « observations sur la part qui revient au cordon littoral dans l'exhaussement actuel du delta du « Rhône ».

« Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire les conclusions de cette étude aussi remarquable par l'esprit d'observation que par la clarté d'exposition des auteurs :

« 1° Grâce aux digues latérales aux deux bras du Rhône, qui, depuis des siècles, défendent le delta contre le colmatage et le dépôt des alluvions du fleuve, il est possible de considérer isolément la part qui, dans la formation du delta, revient aux dépôts apportés par la mer ou délaissés par elle.

« 2° Les terrains délaissés par la mer couvrent la majeure partie du delta quaternaire du Rhône; ils constituent les *sansouires*, plages fluvio-marines; si elles sont éloignées du rivage actuel, elles semblent soustraites à toute modification actuelle appréciable. Qu'on les observe à 30 kilomètres du rivage actuel ou bien à quelques mètres du flot, elles sont identiques à elles-mêmes quant à leur aspect, quant aux propriétés du sol qui les porte et à la flore qui les caractérise. On peut juger de l'ancienneté d'un certain nombre d'entre elles par la grande distance qui les sépare de la mer.

« 3° Au voisinage de la mer, le cordon littoral forme partout des dunes; elles sont généralement peu élevées; les plus hautes (dans la petite Camargue) ne paraissent pas dépasser 8 mètres.

« 4° Toutes les dunes ne parviennent pas à se maintenir; il existe en beaucoup de points, en dedans du cordon littoral, des

baisses, restes de lagunes, ou anciens lits de Rhônes morts ; à la suite des tempêtes qui y jettent les eaux de la mer, ces baisses fonctionnent comme des bassins de chasse et emportent les dunes trop basses en coupant le cordon littoral.

« 5° Presque partout, la dune est bientôt assez haute pour résister à l'effort des tempêtes ; elle tend à se fixer, et avec elle les plages ou les portions de lagunes soustraites à l'action incessante de la vague. Quelques végétaux, et au premier rang les salicornes, sont les principaux agents de la première formation des dunes et de la fixation des sables. Des plantes vivaces à rhizomes traçants, à racines profondes, quelques autres formant des touffes serrées et fortement enracinées, quelques arbrisseaux très rameux ajoutent plus tard leur action à celle des salicornes. Les arbres s'introduisent tardivement dans cette végétation, et seulement si le sol s'est exhaussé déjà de plus d'un décimètre au-dessus du niveau qu'atteint habituellement le sel. Le genévrier de Phénicie, le pin parasol et les tamaris sont à peu près les seules espèces arborescentes qui contribuent à fixer le sol de la Camargue.

« 6° Tout démontre que les dunes fixées par la végétation conservent indéfiniment la forme qu'elles avaient au moment où la végétation s'en est emparée.

« 7° Ainsi le delta, privé des alluvions du fleuve, subit pourtant un exhaussement lent du côté de sa base. Non seulement il se forme un bourrelet littoral, mais ce bourrelet s'élève en dunes, et les sables qui les forment peuvent être transportés par les vents jusqu'à une grande distance vers l'intérieur ; toutefois la possibilité du transport est en raison directe de la dimension des éléments du sable et de la force du vent. Il y a donc un point où le transport n'aura plus lieu. Aussi le cordon littoral n'est-il pas limité au bourrelet ; la côte s'abaisse en pente à peu près insensible en arrière du cordon littoral, de manière à laisser entre la mer et la lagune de grandes surfaces qui subissent un exhaussement faible, mais constant.

« 8° En admettant donc que les digues du Rhône ne permettent plus de songer à un colmatage méthodique de la Camargue par les eaux troubles du fleuve, il faut reconnaître que la formation des dunes s'effectuant spontanément sur toute l'étendue de la côte, on pourrait en régler et en activer le développement ; il serait possible, nous semble-t-il, de fermer définitivement par ce moyen certaines

baisses fort étendues et de développer à volonté, à leur limite du côté de la mer, de véritables carrières de sable qui pourraient être utilisées pour porter successivement le niveau général des sols voisins à une hauteur où la vigne n'aurait plus à redouter l'action du sel. Les agriculteurs du Midi ont donné, depuis quinze ans, des preuves d'intelligente énergie qui ont justifié les plus brillants succès agricoles; la lutte engagée sur plusieurs points de la Camargue se généralisera, nous pouvons l'espérer, pour assurer le triomphe définitif et la mise en valeur de ce désert, qui devrait être la fortune de la France méditerranéenne.

« Le bulletin du deuxième trimestre contient un article de M. Malavialle sur le littoral du bas Languedoc.

« C'est la leçon d'ouverture d'un cours public fait par l'auteur à la Faculté des lettres de Montpellier, comprenant la description des rivages languedociens; l'étude de leur formation et de leur développement physique, l'histoire de leur occupation et de leur utilisation, de leur civilisation progressive par l'homme.

« Il est impossible de résumer cet article dans lequel M. Malavialle a résumé lui-même, d'après tous les auteurs qui ont écrit sur cette question, les modifications diverses qu'a subies le littoral du bas Languedoc.

« Mais cette étude, fruit d'une large et saine érudition, méritait d'être signalée ici.

« Dans le bulletin du troisième trimestre, M. Fernand Viala publie une étude sur « les gisements d'or en France considérés dans leurs rapports d'origine et de richesse avec les autres gisements « aurifères ».

« Les conclusions sont les suivantes: la France contient de nombreux gisements d'or; mais elle ne peut arriver à produire de grandes quantités de ce précieux métal, parce que la teneur en or est trop faible et la main-d'œuvre d'un prix trop élevé. Sa production actuelle est à peine de $\frac{1}{1000}$ de la production totale.

« Le sol de la France, pendant la période gauloise, a pu donner une production notablement supérieure à la production actuelle.

« Enfin l'auteur pense qu'à l'aide de procédés nouveaux, on pourrait exploiter des gisements d'une autre nature que ceux auxquels on a eu recours jusqu'à ce jour, tels, par exemple, que ceux qui

sont riches en or natif très fin. Il en résulterait des modifications très importantes dans la répartition de la production aurifère, qui pourraient amener une sorte de révolution économique, dont l'ancien continent, et la France en particulier, tireraient le plus grand profit.

« Deux autres études, l'une sur l'arrondissement de Saint-Pons, l'autre sur la géographie anthropologique du département de l'Hérault, font partie des bulletins du deuxième et du troisième trimestre. Mais il faut attendre, pour en rendre compte, la publication du bulletin suivant, qui donnera la fin de ces deux études. »

M. Georges PÉRIN lit un compte rendu du volume de M. Brunache, intitulé *Le centre de l'Afrique, autour du Tchad*.

M. Ch. SCHEFER rend compte de trois brochures de M. Victor Henry, renvoyées à son examen.

Il entretient ensuite la Section de la réunion qui doit avoir lieu à Londres, en août prochain, du sixième Congrès international de géographie, à l'occasion des documents transmis au sujet de cette réunion par le Ministre des affaires étrangères, dont il a été donné connaissance au commencement de la séance.

Il est décidé qu'on demandera des renseignements complémentaires à M. le Ministre des affaires étrangères, en lui annonçant que l'on serait disposé, en principe, à participer au Congrès.

La séance est levée à 5 heures et demie.

SÉANCE DU SAMEDI 2 MARS 1895.

PRÉSIDENCE DE M. Ch. SCHEFER, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 4 heures et demie.

Le procès-verbal de la séance du 2 février est lu et adopté.

MM. le général DERRÉCAGAIX et le colonel DE LA NOË s'excusent de ne point pouvoir assister à la réunion.

M. LE PRÉSIDENT prie M. de Saint-Arroman de transmettre à M. Charmes, au nom des membres de la Section, l'expression de la satisfaction qu'ils ont éprouvée en apprenant l'amélioration très sensible de son état, et les vœux qu'ils forment pour son prompt et entier rétablissement.

La correspondance comprend des envois de livres de MM. Vuillot et Bonaventure; ces livres seront soumis à l'examen de MM. PÉRIN et SCHEFER.

M. DE SAINT-ARROMAN consulte la Section sur l'opportunité de la publication en un volume spécial, paraissant rapidement, des actes des diverses sections du Congrès de la Sorbonne. L'Administration s'est demandé si cette mesure ne contribuerait pas à assurer aux réunions annuelles des collaborations qui leur font aujourd'hui défaut.

Après une discussion à laquelle prennent part MM. SCHEFER, HAMY, DE SAINT-ARROMAN, G. PÉRIN, BOUQUET DE LA GRYE, la Section exprime l'avis :

1° Qu'il n'y a pas lieu de détacher du *Bulletin de géographie* les actes du Congrès, et qu'il est préférable de maintenir ledit *Bulletin* dans sa forme actuelle;

2° Qu'il est désirable que l'Administration prenne d'urgence les mesures les plus propres à hâter la publication du *Bulletin*, qui a subi, en 1894, des retards considérables.

M. A. DE BARTHÉLEMY donne lecture d'un rapport sur un mémoire de M. l'abbé Ducis sur les *Voies romaines de la Savoie (section d'Aoste à Genève)*.

M. A. GRANDIDIER rend compte des dernières publications de la Société de géographie de Paris, et en particulier d'un mémoire de M. G. Delbrel sur le Tafilelt. Il mentionne également les instructions de M. le lieutenant de vaisseau Caron pour faire les observations astronomiques et topographiques en voyage, et un rapport de M. d'Abbadie sur les travaux poursuivis par M. de Brazza dans le Congo français.

M. HAMY donne lecture d'un rapport sur les mémoires d'anthropologie envoyés à M. le Ministre de l'instruction publique par M. le Dr Houzé, de Bruxelles, et fait ressortir, en particulier, l'intérêt des études poursuivies par ce savant sur les caractères anthropologiques des Flamands et des Wallons.

M. HAMY communique un rapport sur un mémoire manuscrit de M. de la Martinière, intitulé *Itinéraire de Fez à Oudjda*, qu'il propose d'imprimer dans le prochain *Bulletin*, avec la carte qui y est jointe. Cette proposition est adoptée.

M. HAMY présente enfin à la Section une carte marine française du temps de Louis XIII, où se trouvent assez exactement figurés l'île de Jean Mayen, qui porte le nom de Richelieu, et le Spitzberg, appelé *France Artique*. Un des ports de la côte occidentale est *port Louis ou Refuge françois*, un autre « *p. S. Pierre apelé par les danois Copenhaure baie et par les holandois apellé Robesbaie* ».

Ces souvenirs d'un voyage français oublié dans le nord-est paraissent devoir se rapporter à une expédition havraise, commandée par Toustain du Castillon (Borély, *Histoire du Havre*, t. III, p. 22). Il ne faut pas oublier qu'en 1626, Georges de Villars avait cédé son gouvernement du Havre à Richelieu. C'est ce qui expliquerait, d'après M. MARCEL, que les Havrais, rencontrant sur leur route, dans le haut Nord, une île qu'ils croyaient nouvelle, lui aient donné le nom qu'elle porte sur la carte présentée au Comité. Cette carte appartient à M. Cash, d'Édimbourg, qui l'a gracieusement communiquée à la Société de géographie de Paris.

Sur la proposition de M. SCHEFFER, il est décidé qu'une repro-

duction partielle de la carte de M. Cash et de diverses autres pièces plus ou moins analogues qui existent au dépôt des cartes et plans de la marine, sera insérée dans un prochain *Bulletin*, avec la note que M. Hamy veut bien rédiger à ce sujet.

La séance est levée à 5 heures et demie.

Le Secrétaire,
E.-T. HAMY.

MÉMOIRES.

L'EXTRÊME-ORIENT

DANS L'ATLAS CATALAN DE CHARLES V,

ROI DE FRANCE,

PAR M. HENRI CORDIER.

I. — L'ATLAS CATALAN DE 1375 ⁽¹⁾.

Parmi les trésors que contenait la bibliothèque du roi Charles V, se trouvait un atlas catalan de l'année 1375. Il est conservé aujourd'hui dans la galerie Mazarine, à la Bibliothèque nationale, et porte le numéro 119 du catalogue des manuscrits espagnols, rédigé par M. Morel-Fatio.

Il se compose de six planches de bois, dont chaque côté est revêtu de parchemin sur lequel est tracée la carte coloriée et rehaussée d'or et d'argent. Il y a donc en réalité douze planches.

Buchon avait fait sur ce vénérable document un travail qui aurait dû faire partie du tome XIII, 2^e partie, des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi*. Quelques exemplaires de ce travail préliminaire existent encore; ils sont devenus rares, et j'en ai eu connaissance grâce à l'obligeance de M. Paul Meyer, qui s'était procuré ce volume à la vente de Francisque Michel ⁽²⁾.

Buchon reprit son travail avec l'aide de J. Tastu, et le fit enfin

⁽¹⁾ Mémoire lu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans les séances des 9 et 16 février 1894.

⁽²⁾ Notice sur un atlas en langue catalane de l'an 1374, conservé parmi les manuscrits de la Bibliothèque du Roi; par J.-A.-C. Buchon, membre de l'Académie royale d'histoire de Madrid, in-4°, p. 144.

paraître⁽¹⁾ dans la deuxième partie du tome XIV des *Notices et extraits*, Imp. royale⁽²⁾, M DCCC XLI, in-4°.

Les planches lithographiques qui accompagnent le commentaire de ces savants sont plus que médiocres.

M. de Santarem, dans sa magnifique collection de cartes publiées en fac-similé à Paris en 1841, avait donné, dans la deuxième partie de cet atlas, une superbe reproduction en couleur de la carte catalane. Elle est rare, par suite peu connue et fort chère.

Enfin M. Léopold Delisle, dans le beau *Choix de documents géographiques* conservés à la Bibliothèque nationale, publié à Paris en 1883, donna une fidèle reproduction héliographique des douze planches de l'atlas catalan. C'est de cette reproduction que nous nous servirons dans le présent travail; nous la comparons d'ailleurs avec les lithographies de Buchon et avec l'original de la galerie Mazarine.

Je n'ai l'intention dans cette étude que d'étudier la partie de l'Asie orientale, désignée sous le nom de Cathay.

Dans l'atlas catalan, le Cathay est fort bien délimité, ainsi que nous le montrons plus loin, page 25.

Trois faits doivent se dégager, je crois, de l'étude de cette portion de l'Atlas catalan :

1° L'absence de divisions de l'empire chinois en Cathay et en Manzi;

2° Le système fluvial;

3° La connaissance du voyage de Marco Polo qui a permis de reconstituer une cartographie ignorée jusqu'alors⁽³⁾.

⁽¹⁾ Notice d'un atlas en langue catalane, manuscrit de l'an 1375, conservé parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale, sous le n° 6816, fonds ancien, in-folio maximo; par MM. J.-A.-C. Buchon et J. Tastu. Paris, M DCCC XLI, in-4°, p. 152.

⁽²⁾ Les pays qui nous occupent sont marqués pages 136-144.

⁽³⁾ A rapprocher ce que dit Yule, *Marco Polo*, I, p. 129. — The Book of Ser Marco Polo, the Venetian, Concerning the Kingdoms and Marvels of the East. Newly translated and edited, with Notes, Maps, and other Illustrations. By Colonel Henry Yule... Second edition... London : John Murray, 1875, 2 vol. in-8°.

II. — IMPORTANCE DE L'ATLAS CATALAN POUR L'ÉTUDE DE L'ASIE ORIENTALE.

Une chose qui frappe tout d'abord en examinant cette carte, c'est l'absence du pays de Manzi : le nom seul de Cathay est marqué. Or on sait que les voyageurs du XIII^e siècle, comme Marco Polo, ou du XIV^e, comme Odoric de Pordenone, divisaient ce qui forme l'empire chinois actuel en un pays du Nord, qui était le *Cathay*, en un pays du Sud, celui de *Manzi*. La comparaison n'est pas tout à fait exacte, mais on peut rapprocher cette répartition de l'Asie orientale en deux portions, de celle qu'a donnée Ptolémée de la *Sérique* et de la contrée des *Sinae*. Marco Polo (chap. cxxxix, p. 155, éd. *Soc. géog.*) nous dit que le roi de la province de Mangi portait le titre de *facfour* et que son royaume fut conquis en 1268 par le grand khan K'oubilaï; la capitale, Quinsai, tomba entre les mains des Mongols en 1276. La dynastie tartare *Kin*, 金, après avoir battu la dynastie chinoise des *Soung*, 宋, avait mis leur capitale à 燕京, Yen King, près du Pe King actuel. Les *Soung* avaient été obligés de descendre vers le Midi, et leur empereur, 高宗, Kao-tsoung (1127-1162), transféra sa capitale de Pien-liang 汴梁, ou Kai-foung fou, dans le Ho-nan, à 杭州府, Hang-tcheou, dans le 浙江, Tche-Kiang, en 1129. La dynastie des *Soung* prit désormais le nom de 南宋, Nan Soung, c'est-à-dire *Soung méridionaux*. Hang tcheou devint 臨安, Lin-ngan, et fut désigné plus simplement sous le nom de « la capitale » King-se, 京師, qui s'applique aujourd'hui à Pe-King; c'est le *Quinsai* de Marco Polo.

Quand les *Kin* ou Tartares Niou-tchen, 女真, eurent été déposés par les Mongols, ceux-ci, en 1264, de Ho lin ou Kara Koroum, qui se trouvait situé près de la rive droite de l'Orkhon, à l'Erdeni tchao, bien connu par les travaux russes et français, transférèrent leur capitale à Khan bâliq خان باليق, près de Yen-King, 燕京, la capitale ancienne des *Kin*. La ville même de Khan bâliq ne fut construite qu'en 1267, au nord-est de la capitale des *Kin*. *Manzi* ou *Mangi*, 蠻子, était donc la Chine méridionale à l'époque mongole, et son nom même Man, 蠻, ou Man-tseu, 蠻子, désignait les Barbares d'une manière générale. Les Chinois du Nord, du *Cathay*, à l'époque des *Kin* et des *Youen*, 元 (Mongols), traitaient les

gens du Sud de Barbares, représailles des envahisseurs du Nord de l'appellation, qui leur était donnée par les Chinois du Midi, de *Pe tai*, 北 懂, fous du Nord. Ce nom de Manzi ou Mangi est supprimé de l'Atlas catalan; il ne reste plus que le nom de Cathay. Il est vrai qu'au moment où l'atlas a été dressé, la dynastie mongole des Youen, affaiblie depuis de longues années, avait été obligée, en 1368, de céder l'empire à la dynastie purement chinoise des Ming 明, qui choisit d'abord sa capitale au centre même de l'empire, sur le Kiang, 江, à Kiang-ning, 江寧, qui devint la capitale du Sud, Nan-King, 南京. Ce nom de Cathay, si populaire au moyen âge (il vient de la dynastie tartare des Ki-tan, 契丹, ou Liao, 遼), allait être perdu bientôt pour l'Europe qui lui rendra le nom de Chine. Ce nom de Cathay sera pendant quelque temps, et par erreur, appliqué, au xvii^e siècle, au Tibet, lorsque le père Antonio de Andrade aura, en 1624, écrit sa relation. Cathay ne restera que sous la forme de Kitai, Китай en russe, Κιτάϊ en grec et خطاي (turc *Khidi*) dans les langues musulmanes.

Cet exemple de Kitai, qui s'est conservé chez les Russes, et chez les peuples d'Europe qui ont connu la Chine par la haute Asie, c'est-à-dire par les 天山, Tien chan, est une indication précieuse qui n'est pas isolée de l'importance de la philologie pour étudier l'histoire des rapports, aussi bien politiques que commerciaux, de l'Extrême-Orient avec les autres nations. Ainsi, le thé, cette plante si à la mode dans l'Europe occidentale, depuis le xvii^e siècle, nous est connu par la prononciation *té* en usage dans le sud de la Chine, et en particulier dans la province du 福建, Fou Kien, où elle croît en abondance et est d'excellente qualité. Les Russes qui connaissent le thé par le Nord lui ont conservé la prononciation des provinces septentrionales, 茶, *ts'a*, et l'appellent чай et les Grecs τσάι. Le nom *tsa* de la même plante au Japon indique que les habitants de l'empire du Soleil levant ont, malgré leurs nombreuses relations avec le Fou Kien, connu le thé par le nord de la Chine, probablement par la Corée. Ainsi les Chinois des Indes néerlandaises ne donnent pas à leur patrie d'origine le nom de Tchoung Kouo, 中國, empire du Milieu, mais celui de T'ang chan, 唐山, montagnes de Tang, nom de la dynastie illustre qui régna du vi^e au x^e siècle de notre ère, ce qui, entre parenthèses, semblerait démontrer que les Chinois ont émigré dans les îles de la Sonde beaucoup plus tôt qu'on ne le pense généralement.

« Les Chinois s'établirent à Java pendant la dynastie des T'ang (618-924 après J.-C.), suivant les documents officiels réunis par ordre de l'empereur K'ang-hi, en 1696, par *K'iang-fan*, membre du collège des *Han-lin* et président du *Ssz-y-koan* (voir *Mémoires sur les Chinois*, par les Jésuites de Péking, XIV, 103). Ils se nommaient eux-mêmes *T'ang-jin*, 唐人, « sujets des T'ang », et, en conséquence, leur pays d'origine devint connu comme la « Terre de T'ang », 唐山. Cette désignation s'est répandue de Java dans les provinces de *Fou-kien* et de *Canton*, où l'expression est également employée par les indigènes; je doute toutefois que le nom de 唐山, pour la *Chine*, soit usité dans les autres provinces de la Chine. Dans les colonies néerlandaises, ce caractère 唐 est très employé; une jonque chinoise est appelée 唐船; un nouveau venu de Chine est nommé 唐客, « hôte (de la Terre) de T'ang », etc. » (G. Schlegel, dans *Notes and Queries on China and Japan*, vol. II, 1868, p. 78.)

Un autre fait intéressant, c'est la manière dont tous les cours d'eau de l'Asie orientale se réunissent en un seul point commun au-dessus de Pe-King. Les habitudes cartographiques de l'époque, le tracé négligent des cours d'eau, l'oubli de montagnes souvent considérables, donnaient à l'hydrographie et à l'orographie du temps des résultats imprévus. Dans l'espace, le géographe catalan avait étudié avec soin ses auteurs. Marco Polo avait, en effet (Pauthier, p. 532-533), fait une allusion au transport de la porcelaine jusqu'à Zaïtoun. Ibn Batoutah est encore plus explicite : « Il s'est embarqué, dit-il (IV, p. 271), à Zaïtoun et il pria « le chef du conseil d'envoyer avec [lui] quelqu'un pour [le] conduire au pays « de Sin-assin, que ces peuples appellent Sin-Calan (Canton) »; plus loin, le voyageur raconte (*ibid.*, p. 283) « qu'il voyage par rivière jusqu'à Hang-tcheou (Quinsay) ». C'est qu'en effet, la navigation intérieure de la Chine est extrêmement développée, surtout dans les provinces de Fou-Kien et de Tche-Kiang, et notre cartographe n'a fait que donner une forme graphique aux idées puisées dans les récits qu'il lisait, en supposant que des rivières, dont les embouchures étaient aussi considérables que celles de Sin Calan, de Zaïtoun, de Quinsay, etc., devaient se rencontrer quelque part dans l'intérieur. A une époque plus récente, nous avons fait des fautes au moins aussi grandes dans nos relevés hydrographiques du continent africain. Il oubliait ou ignorait plutôt

l'existence de la grande chaîne méridionale 南山, qui donne un caractère si spécial et une direction toute particulière aux cours d'eau du Tche-Kiang, du Fou-Kien et du Kouang-toung.

III. — NÉCESSITÉ D'UNE NOUVELLE ÉTUDE DE LA GÉOGRAPHIE DE L'ASIE DANS L'ATLAS CATALAN.

Buchon et Tastu ne sont pas heureux dans leurs études de géographie orientale ; à propos de l'*Yssicol* de la carte, qu'il transcrit *Issi-Kol*, Tastu nous marque dans une note, p. 132 : « *Aujourd'hui le lac Balkhac, dans le pays des Tourgouts, au nord de la petite Boukharie (Chine).* » Confondre le Balkhach avec l'Issik-koul est une bien grosse erreur, même pour l'époque à laquelle Tastu écrivait. L'Extrême-Orient n'est pas étudié ; une vingtaine de noms sont identifiés, et il n'y en a guère que deux ou trois qui le soient exactement, et parmi eux *Peking* ! Chercher *Siam* à *Cincalan*, *Cambodia* à *Ciudad de Cansay*, *Canton* à *Zayton*, ne peut être excusé que chez des gens qui ne sont ni géographes, ni orientalistes. J'avoue qu'il y a de grandes difficultés dans l'étude des noms de cette partie de l'Atlas catalan, et j'aurai l'occasion de le montrer plus loin ; une de ces difficultés se trouve dans le fait que parmi le plus grand nombre de ces noms qui sont chinois, et presque toujours méconnus, se rencontrent des désignations arabes, comme *Cincalan* et *Zayton*, mongoles, comme *Chambalech*. Les Portugais remplacèrent ces noms étrangers qu'ils ignoraient par les noms chinois qu'ils estropièrent souvent, témoin *Canton*, et comme ils avaient, avec juste raison, confiance dans les voyageurs européens du *xiii^e* et du *xiv^e* siècle, dans certaines de leurs cartes du *xvi^e* siècle, marquant *Canton* ou *Cantam*, *Tsiouen-tcheou* ou *Chin cheo*, ils reléguèrent dans le haut des cartes, dans des endroits indéterminés, les *Cincalan*, les *Zaitoun*, etc., qui les gênaient ou faisaient double emploi.

C'est Marco Polo qui sera naturellement la source principale à laquelle on puisera non seulement pour l'Atlas catalan, mais même, après les découvertes portugaises, dans les atlas plus modernes. Ortelius écrira encore dans sa carte :

Tartariae sive Magni Chami typus

*Japan insula, à M. Paulo
Veneto zipangri dicta,
olim Chrijse, a Magno
Cham olim bello petita
sed frustra*

mais il ne pensera pas que *Zipangri*, ou mieux, suivant les bonnes lectures, *Zipangu*, n'est pas autre chose que 日本國, *Je-peun kouo* (le royaume du Soleil levant), par conséquent une simple transcription phonétique du sud de la Chine, probablement du Fou-kien, c'est-à-dire la même chose que *Japan*, *Ja pon*, *Je peun*, 日本, *Je peun*, en japonais *Nippon*. Nous retrouverons Marco Polo cité dans la même carte d'Ortelius au sujet de l'*Oceanus Scythicus*.

Je ne sais pourquoi, récemment, M. George Collingridge a rouvert une question qui semblait définitivement enterrée : de Zipangu, il fait Java et les îles qui la continuent à l'est⁽¹⁾. Il n'a réussi qu'à s'attirer de vertes répliques de M. F.-G. Kramp⁽²⁾, d'Amsterdam, et de M. H. Yule Oldham⁽³⁾ dans le *Geographical Journal* même.

IV. — TEXTE DE L'ATLAS CATALAN RELATIF À LA GÉOGRAPHIE DE L'ASIE ORIENTALE.

Dans l'Atlas catalan, le Cathay est fort bien délimité : il occupe, dans les planches XIX et XX de la publication de M. Léopold De-lisle⁽⁴⁾, presque toute la partie inférieure. La mer, décrivant une vaste courbe remontant vers le nord, forme les limites sud, sud-est et est; au nord se trouve le pays de *Gog et de Magog*; au nord-ouest, le pays des Pygmées; enfin, à l'ouest, un grand fleuve qui sera notre point de départ. On lit en gros caractères sur la

⁽¹⁾ The Early Cartography of Japan. By George Collingridge (*Geographical Journal*, May, 1894, p. 403-409).

⁽²⁾ Japan or Java? an Answer to Mr. George Collingridge's Article on «The Early Cartography of Japan». By F. G. Kramp. Overgedrukt uit het «Tijdschrift van het Koninklijk Nederlandsch Aardrijkskundig Genootschap, Jaargang 1894». Leiden, E. J. Brill, 1894, in-8°, p. 14.

⁽³⁾ The Early Cartography of Japan. By H. Yule Oldham (*Geographical Journal*, sept. 1894, p. 276-279).

⁽⁴⁾ Marquées : et 2 dans le présent *Bulletin*.

contrée, vers le nord-est : *Carayo*. Ce pays de Cathay est arrosé par six fleuves qui se réunissent trois par trois en deux cours d'eau principaux, qui se rejoignent enfin au delà de la capitale Khân-bâliq. Ce système fluvial forme une espèce de vaste triangle, dont la base courbe est la mer, les deux côtés, deux fleuves, au sommet duquel se trouve la légende de la capitale :

[XX] *Cjuias de
chanbalech magni
canis catayo.*

Buchon, p. 143, marque *Giutat de Chanbalech, Magni Canis Catayo*.

Sur la rive droite du grand fleuve de l'ouest, qui est, comme nous l'avons dit, notre point de départ, nous lisons :

[XIX] *Finis Indie*

dont le dernier pays, toujours sur la rive droite, est *Jampa* (XIX, B., p. 136).

Sur la rive gauche du même fleuve, à une certaine distance de l'embouchure, on trouve (XIX, B., p. 142) :

Chianuy,

puis, sur le bord de la mer (XIX, B., p. 142), non loin de l'embouchure du grand fleuve, une ville importante ☞, avec la légende :

*Cjutat de cayña ☞
atj finis catayo.*

Au sud, juste en face (XIX, B., p. 137), une île :

Caynam.

Plus au sud encore que *Caynam*, au-dessous (XIX, B., p. 137) :

*Insula nudoꝝ
in q^a holes ⁊ muliers
portât vñū solūm
ante ⁊ ret^a aliūm.*

B., p. 137. *Insula nudorum, in qua homines
et mulieres portant unum folium
ante et retrò alium.*

En suivant la côte à l'est, on rencontre ensuite (XIX)

ermjnjo 
ciujtas.

B., p. 142.

Puis un fleuve qui se réunit à deux autres à (XX, B., p. 143,
marque par erreur « Siarsian »)

Siarnidu.

A l'ouest, XIX, B., p. 136 :

Illa Iana

avec les désignations : *Regio Femnarum, Malao, Auzul, Semescra* ;
puis, le long des côtes occidentales :

« En la illa Iana ha molts arbres leny ayloes, *samphora*, *sandels*,
species subtils, garenga, *nou moecada*, arbres de *canyola*, laqual es pus
preciosa de qual se vol altra de tota la India ; e son axi mateix aqui
maçis e foliü. »

Au delà de ce fleuve (XIX, B., p. 142) :

Cincalan.

Puis, en suivant la côte (XX, B., p. 142) :

Canyo.

Entre *Cincalan* et *Canyo*, B., p. 142, marque

Nepul.

Ce mot ne figure pas dans l'atlas héliogravé ; j'ai consulté l'original : le mot se trouve sur la tranche de XX ; on lit avec difficulté des traces de *. . pol* ; il n'est donc pas étonnant que la photographie n'ait pu rendre ce mot.

Après *Canyo*, au fond d'un golfe (XX, B., p. 142) :

Ciutat de 
Cansay.

Un fleuve, un des deux grands ; celui-ci en reçoit deux autres à *Siarriâu* (voir *supra*) ; à son embouchure, sur la rive gauche (XX, B., p. 142) :

Tapinguj.

Devant le golfe, une série d'îles (XX, B., p. 138), avec la légende :

*En la mar de les indies son illes
7 5 4 8. delsquals no podem resp
ondre assi les marauelozes cozas
quj son en eles d'or z dergent
z despecies z de pedres p'ec'oses.*

Juste au-dessous de ces îles (XX, B., p. 138), au large, surmontant un monstre à corps de femme et à double queue de poisson, dont il tient chaque extrémité dans ses mains étendues, l'une à droite, l'autre à gauche :

*Mar de les illes delles indies hon son les
especies | enlaqual mar nauega gran nauilli
de diuerses gens | e son açi atrobades | iij
natures de peix quj sapellen Sarenas la
vna q es miga fembra emiga peix |
e laltre miga | fembra e miga auçell. —*

A l'est de cette Sirène, la grande île (XX, B., p. 138)

ILLA TRAPOBANA,

sur laquelle je reviendrai tout à l'heure.

Je reviens à la côte ; après

Tapinguj,

je trouve (XX, B., p. 142)

Fogo.

Entre *Tapinguj* et *Fogo*, dans l'intérieur des terres, entre les deux fleuves, dont l'un part entre *Cansay* et *Tapinguj*, et l'autre entre *Fogo* et *Zayton*, la ville (XX, B., p. 142) de

Cjnguj.

Après *Fogo*, le grand fleuve qui baigne une ville considérable (XX, B., p. 142), sur un golfe,

Zayton, ☞

avec, en travers,

Ciutat de Zayton. ☞

La côte forme ici une courbe vers le nord ; à la panse même (XX, B., p. 142)

Mingio. ☞

Puis, un golfe avec

Fusam.

Dans l'intérieur, entre *Mingio* et *Fusam*,

Fuguj, ☞

et au-dessus de *Fusam*,

Caysam, sur un fleuve.

Nous reprenons le littoral ; au nord du golfe de *Fusam*, et après avoir traversé le fleuve qui baigne *Caysam*, nous arrivons à

Caxum (B., p. 143).

Puis, un fleuve qui rejoint le précédent, et sur sa rive gauche, à son embouchure dans la mer,

Fugio (B., p. 143).

Ensuite,

Jangio (n'est pas indiqué dans Buchon)

à l'embouchure et sur la rive droite d'un fleuve qui se réunit à la rivière située entre *Fusam* et *Caxum*, pour former un seul cours d'eau à *Chanbalech*.

Sur la rive gauche de la rivière de *Jangio*, je note successivement :

Ciutat de Cjngu (B., p. 143)

et

Santo (B., p. 143),

et nous parvenons enfin à

CHANBALECH (B., p. 143),

la capitale dans laquelle se rencontrent les rivières de *Caysam* (grossie de celle de *Fugio*) et de *Jangio*.

Entre la rivière de *Fugio* et celle de *Jangio*, on lit, en grosses lettres :

CATAYO (B., p. 140).

Le cours d'eau formé des rivières de *Caysam* et de *Jangio*, après avoir baigné, sur sa rive droite,

Quiäfu (B., p. 143) au delà de *Chanbalech*, rencontre, plus loin, un second fleuve qui n'est autre que celui qui est formé de trois rivières que nous avons déjà signalées : 1° entre *Ermjnjo* et *Cincalan*; 2° entre *Cansay* et *Tapinguj*; 3° au golfe de *Zayton*, qui se réunissent à

Siarnidu (B., p. 143).

Nous notons en remontant, presque jusqu'à son extrémité, le fleuve de *Tapinguj*, au large, sur la rive gauche, en face de *Quiäfu*, près de l'image du *grand Khan* :

Chayaufu.

A la limite du *Catay*, entre *Chanbalech* et la mer, au-dessus du fleuve de *Santo*, on lit (B., p. 144) :

Sapiats q de costa la ciutat de chambalech auja una gran ciutat anti-
[gamet
q auja nota guaribahu | elo grā cha troba p lestonomia q a questa
[ciutat es
deuja reular cōtra el axi q seula desabitare fou fer aqui esta ciutat de
Chabalech. E a enuiri aquesta ciutat xxiiij. legues | e es molt ben mu-
[rada
e es a cayre si qā cascun | cayre ha. vj. legues | e ha dalt xx passes.
[e x
passes de gros | E ay xii. portes e ay i gran tora
en q sta vn seyn q sona ap u son o abans | axi pus
ha sonat no gossa anar negu p villa | e a cascuna
porta guarden mill homēs no p temēssa
mas p honor p d'l Senyor.

Dans le triangle des fleuves qui arrosent *Zayton*, d'une part, et *Coyasem*, de l'autre, nous avons déjà cité, entre ces deux villes :

Mingio (B., p. 142) et *Fusam* (B., p. 142).

En remontant vers le sommet du triangle où se trouvent *Chanbalech* et *Quiāfu*, on trouve derrière *Mingio* :

Fuguj (B., p. 142), ☞

dont nous avons déjà parlé, puis ensuite (XX, Buchon, p. 143),

Cinganar, *Cugin* ☞ et *Vngvano* ;

puis, à la hauteur de *Siarridu*,

Venlinfu. ☞

Après,

Quiguj.

Enfin, plus rapproché de *Chanbalech*, dans le triangle,

Perbalech.

Nous avons maintenant à examiner la carte entre *Chanbalech* et la frontière, rivière qui nous a servi de point de départ :

Finis Indie.

A gauche de *Chanbalech* et de *Chayaufu*, déjà citée, se trouve l'image du *Grand Khan*, sur la tête duquel on lit (XX, B., p. 141-142) :

*Lo maior princeps de tots los Tartres
ha nom holubeim | q uol dir gran Ca |
A quest emperador es molt pus rich
de tots los altres emperadors de tot lo
mon | aquest emprador guarden XII mil
caualles | e han III. capitans | aquels ab
XII. millia caualles | e cascu capitā va
en la cort absa copayā per IIJ mesos
de l'any | e axi dels altres per orda.*

Entre cette légende et *Canyo* sur le bord du fleuve, la ville de

Jatun (B., p. 142). ☞

Les noms que nous marquons maintenant se trouvent sur la planche XIX ; nous ne prenons que ceux qui rentrent aujourd'hui dans notre étude.

La ville la plus nord est

Elboit (B., p. 141).

Au-dessous, à droite,

Chancjo (B., p. 141).

Un peu au-dessous, à gauche,

Carachora (B., p. 141).

Au-dessous de ces deux noms, une bande de grues livrent un combat à trois pygmées ; sur leur droite, on lit :

Piginea (B., p. 141),

et sous les pygmées combattant, une longue légende :

Act nexen homs pochz quj no han stno. v palms d'lochs
e jassia q sten pochz | e no aptes a fer coses greus | elle empo son |
[forts aptes
a texir z guardar bestiar | E sapiats q aquets homs con son de XII anys
de aquí auant engenren | z entro a XL anys comunamēt ujuen | e no
[han
prospiatat | E ualentament se defenen de les grues | z les prenen e les
menjen | Acy feneys la terra del senyor de catayo.

Au-dessous (B., p. 142) :

Aocjam et Calajan ;

puis, au-dessous, à gauche,

Pzaedadain,

et enfin nous redescendons sur le fleuve *Finis Indié* à

Chianfuy, déjà cité (B., p. 141).

Nous aurons terminé notre description en revenant planche XX, et en examinant dans le bas, dans le coin à gauche, dans l'océan :

ILLA TRAPOBANA (B., p. 139).

Elle est surmontée de la longue légende suivante :

*La illa trapobana | aquesta es appellade p los tartres
magno caulij derrera de oriët | en aquesta illa ha gens
de gran dife'ncia de les altres | En alguns munts de aquesta
illa ha homes de gran forma, ço es de XII. coldes | axi
com á gigants | ⁊ molt negres | ⁊ no usants de raho
abans menjen los homs blancs estrays sils podñ
auer | In aquesta illa ha cascun any. ij estius ⁊ ij
juerns | ⁊ dues uegadas layn hi florezen les arbres
⁊ les herbes | ⁊ es la derera illa de les indies | ⁊ ha
bunda molt en or ⁊ en argent | ⁊ en pedres preçioses.*

Dans l'île même, un roi assis avec un éléphant surmonté d'une tour à sa gauche.

En suivant le littoral, on trouve en haut, à droite, les villes (B., p. 139) :

*Melaro,
Dinloy.*

Ici, un fleuve coupe l'île en ligne droite, du haut en bas :

Menlay,

sur un autre fleuve presque parallèle au précédent.

A gauche, toujours sur la côte :

*Hormar,
Leroa.*

Et enfin, en bas, toujours sur le littoral et entre les deux fleuves cités, une ville sans nom, à moins que la légende suivante ne s'y rapporte :

*Aquesta cjutat
es deserta per
serpents.*

Au-dessus de cette légende qui s'y rapporte peut-être, la ville de

Malao,

dans l'intérieur, entre les deux fleuves.

Enfin, au-dessus de la Taprobane, dans la mer, en face de *Fusam*, deux hommes nus se livrent à la pêche à la main : l'un, debout, tient un poisson de la main droite, et indique, de la main gauche, à son compagnon, penché en avant, un poisson qui lui passe sous les pieds ; au-dessus des deux hommes, la légende (B., p. 140) :

*Aquesta gent son saluaiges
q' uiuen de peyx cruu e beuen
de la mar | e van tots nuus.*

Nous avons de la sorte relevé tous les points et toutes les légendes de la portion qui nous intéresse de la carte catalane ; nous allons maintenant chercher à les identifier ou à les expliquer.

V. — COMMENTAIRE GÉOGRAPHIQUE.

ITINÉRAIRES DE MARCO POLO.

ITINÉRAIRE D'ALLER.

Marco Polo vient de Samarcande, c'est-à-dire de l'ouest, traverse la cité de Lop, en route pour Khan-baliq ; ses deux derniers chapitres, avant de parler des grands faits du Grand Khan : *Devise de la province de Tanduc et des descendants du Prestre Jehan*, et *Devise de la cité de Ciandu*.

Notre reproduction de l'atlas ne nous donne ni *Ciutat de Lop*, B., p. 132, ni *Tanduch*, B., p. 134, qui sont placés plus haut.

Avant d'arriver à Khan-baliq, Polo passe à Kara-Koroum :

Carachora (B., p. 141) = Kara-Koroum.

« Caracoron, dit Marco, est une cité qui dure trois milles, laquelle fu la premiere cité que les Tatares orent, quant il issirent de leur contrées. Et si vous dirai toute la maniere quant il orent seigneurie premierement. »

Tchinguiz 成吉思汗 (特穆真 Te-mou-tchen) déclara, en 1221, Ho-lin, 和林 (Kara-koroum), capitale de ses États en Tartarie ; au printemps de l'année 1235, Ogotaï fit construire des

murailles autour de Ho-lin. Ho-lin ou Kara-koroum se trouve à l'Erdeni Tchao, près de la rive droite de l'Orkhon, entre ce fleuve et le Kokchin [ancien] Orkhon. Abel Rémusat s'est complètement trompé en plaçant cette ville plus au nord et sur l'autre rive de l'Orkhon, à Kara balgasoun, capitale des Ouigours. Cf. *Situation de Ho-lin en Tartarie*, manuscrit inédit du P. A. Gaubil, S. J., publié avec une introduction et des notes par Henri Cordier... *Extrait du T'oung-pao*, vol. IV, n° 1. Leide, E.-J. Brill, 1893, in-8°.

Changjo (B., p. 141) = *KAN-TCHEOU*, 甘州, capitale de la province chinoise de Kan-sou.

« Campicion, dit Marco Polo, si est une cité qui est en Tanqut mesmes; et est moult grant cité et noble. Et est chief et seigneur de toute la province de Tanqut. Les genz sont ydolatres et sarrasins et crestiens; lesquels crestiens ont en ceste cité trois eglises belles et grans; et les ydres ont maint moustier et maintes abbaies selonc leur usance... »

La grande route de Kan-tcheou à Pe-king passe par Lan-tcheou, 蘭州, capitale de la province actuelle de Kan-sou; de Lan-tcheou, elle passe à P'ing-liang Fou, 平涼, à Si-ngan, 西安, Ping-fan, 平番, Taï-youen, 太原, et Pao-ting, 保定.

Tanduch (B., p. 200).

« Tanduc, dit Marco Polo, est une province vers levant en laquelle a villes et chasteaux assez. Et sont au grant Kaan, car tous les descendans du prestre Jehan sont au grant Kaan. La maistre cité nomme l'en Tanduc. Et de ceste province en est roy un du lignage au prestre Jehan. Son nom est Jorge; et tient la terre pour le grant Kaan, mais non pas toute celle que tenoit prestre Jehan; mais aucune partie. Mais je vous di que toutefois ont eu, ses roys, du parenté au prestre Jehan, des filles et du lignage des grands Kaans pour fame. »

J'ai dit dans mon édition d'*Odoric de Pordenone*, p. 444, la position que je croyais pouvoir donner au Tenduc sur la route de l'ouest à Khan-baliq, c'est-à-dire plus au sud que Taï-youen, 太原, vers Ping-yang, 平陽, dans le Chan-si, 山西.

Il faut avouer que l'itinéraire nous fait prendre des détours

imprévus pour arriver à *Cinganar*, car nous remontons au nord du Chan-si, ce qui confirme ma théorie sur la situation du Tenduc.

Cinganar (B., p. 134) = *TCHAGAN Nor*.

C'est encore une étape de Polo sur cette route : « Or nous partions de ceste province [Suydatui et Ydifir] et irons trois journées avant. Et apres ces trois journées l'en treuve une cité que l'en appelle *Cyagannor* en laquelle a un grant palais, qui est ou grant *Kaan*, car il demeure en cest palais moult volentiers, pour ce que il y a lacs et rivières assez là où demeurent ses nes. Et si y a de moult de manières d'oisiaux assez. Et aus plains a grues et perdrix et fesans et autres oisiaux a grant planté, si que, pour le grant oiseleur y demeure le seigneur plus volentiers pour son delice. Il oiseleur leans aus gerfaus et faucons de quoi il a grant soulas. »

Cinganar c'est *Tchagan Nor*, dont les ruines (Ville blanche, *Tsagan Khoto*) se trouvent près de *Koukou Khoto* (Ville bleue), le *Kouei hoa tcheng*, 歸化城, de la route de *Lan-tcheou* par *Ning hia*.

Enfin Polo arrive à la capitale par *Ciandu*, le *Chang-tou* des Mongols, amplement décrit par Yule et dans mon *Odoric*.

ITINÉRAIRE DE L'OUEST.

Тcho-тcheou, 涿州.

Marco Polo est envoyé en mission vers l'ouest : « Et sachiez que le seigneur manda ledit messire Marc Pol, qui tout ce raconte, par son message en la partie de ponent. Et se parti de *Cambaluc* et ala bien quatre mois de journées vers ponent. Et, pour ce, vous conterai tout ce que il vit en celle voie, alant et tournoiant. »

Quittant *Khan-baliq*, il franchit le fleuve de *Poulisanghins* dont le pont est célèbre; se dirigeant vers le Chan-si, il traverse le *Tcho-tcheou* du *Tche-li*, qui ne me paraît pas marqué sur notre carte.

Polo continue et passe à *Tai-yuen fou*; il repasse à *Ping-yang*, dans le Chan-si, dont j'ai déjà parlé.

Cazum.

En quittant *Ping-yang fou*, Polo se rend au « Noble chateau de *Calay* », *Caycuy*, *Caichu* « lequel fist faire jadis un rois de celle con-

« trée, que l'en clamoit : « le roy d'Or » ouquel chastel a un moult grant palais et bel. »

Ce « roy d'Or », c'est-à-dire le roi de la dynastie des Kin, 金, chassé de Yen-king, dans le Tche-li, transféra sa capitale à Pien-King, ou Pien-liang, dans le Ho-nan, qui n'est autre que la grande ville de K'ai-foung fou 開封府.

Caysam = *Ho-tchoung fou*, 河中府 = Pou-tcheou fou, 蒲州府 dans le Chan-si.

C'est le Cacianfu et le fleuve Caramoram de Marco Polo. Le Caramoram, Kara Mouren, rivière noire des Mongols, est le fleuve jaune, Hoang-ho, des Chinois.

Quiä-fu = *Si-ngan fou*, 西安府.

« Et quant l'en se part de la cité de Cacianf[u], dit Marco Polo, que dit vous ay deseure, se l'en chevauche huit journées par ponent, l'en treuve citez et chasteaux où il a assez de marchandises et de grans ars et mains beaux arbres et jardins et beaux champs touz plains de mouriers : ce sont les arbres de quoy vivent des feuilles les vers qui font la soie. Les genz sont tuit idolastres. Il y a chaçoison et ozeloison assez de toutes manieres. Et quant l'en a chevauchie ces huit journées que je vous ai dit, adonc si treuve l'en ceste grant cité que je vous ai dit, de Quengianfu, qui est moult grant et belle; et est chief du royaume de Quengianfu, qui anciennement fut nobles royaumes et riches et grans; qui jadis ot plusieurs grans rois riches et vaillans; mais orendroit est roys un sires, le filz au grant Kaan, qui Manglay est appelez; car il li a donné ce royaume et l'en a couronné à roy. . . »

ITINÉRAIRE DU SUD-OUEST.

Elbeit = *TIBET*.

Inutile d'entrer dans les détails donnés par Marco Polo et Odoric qui allongeraient ce mémoire sans profit.

Jatun = *GAINDU* = *Ning-youen*, 寧遠府.

Venant du Tibet, Marco Polo arrive à Gaidu, et, quittant cette ville pour Carajan, traverse la rivière Brius. Pauthier voit dans ce

fleuve le 怒江, Nou-kiang, ou 潞江, *Lou-kiang*, sur lequel il fait une longue dissertation pour chercher le fleuve de Birmanie auquel il se rapporte. Yule établit (*M. Polo*, II, p. 57-58) ainsi l'itinéraire de Polo : Tching-tou, Ya-tcheou, Ning-youen, Ta-li, 大理府; le Tibet de Marco Polo commence près de Ya-chan. Hosie (*Three years in Western China*, p. 112) intitule hardiment son septième chapitre : *De Caidu à Carajan*, et se rendant de Ning-youen à Ta-li, il traverse le Brius, dont il fait le Kin-kiang ou Kin-cha kiang (haut Yang-tse kiang), ainsi que Yule, II, l. c., p. 51. Yule cherche le nom de *Caidu* ou *Gheindu*, pour la dernière syllabe, dans *do* tibétain, *Amdo*, *Toiamdo*, et la première dans *Kien*, comme dans *Kien-tchang*.

Calajan = *KARAJAN* = Province chinoise du *YUN NAN*.

Marco Polo dit : « Quant l'en a passé ce flun adonc treuve l'en et entre on en la province de Caraian qui est si grande qu'il y a .vij. reumes; et est vers ponent, et sont ydres et sont au grant Kaan. Mais un sien filz en est roys, qui a nom Essantemur, qui moult est grant roys et riches et puissant; et maintient bien sa terre en justice; car il est sage et pseudomme. » (Pauthier, p. 387-388.)

Quand nous avons traversé ce fleuve, le Brius, ou mieux le 江, *Kiang*, nous pénétrons dans le Yun nan (Carajan).

Aocjam = *VOCHAN* = *YOUNG TOH'ANG*, 永昌府.

Marco Polo marque qu'il met cinq jours de la rivière Brius à la capitale de Carajan (Yun nan), qu'il appelle Jacin et Yachi, suivant Pauthier et Yule. Ce dernier en fait Yun-nan fou, le premier Li-kiang fou. Le lac de Yun-nan fou et les autres raisons données par Yule me font adopter sa manière de voir. Puis il arrive dans Zardandan, dont la capitale est Vochan; c'est la ville de Young tch'ang, 永昌, sur la route de Tali à Bhamo par Teng yueh T'ing, 騰越廳.

Perzadadain = *ZARDANGHAN*.

C'est le Zardandan de Marco Polo : « Quant l'en est parti de Caraian et l'en chevauche .v. journées par ponent, si treuve l'en une province que l'en appelle Zardandan. Il sont idolastres et sont au grant Kaan. La maistre cité si a nom Vocian. Les gens de ceste contrée si ont toutes les dens dorées; c'est que chascun a

couvertes ses dens d'or; car il font une forme d'or faite en la manière de leur denz et cueuvrent leur denz de celle fourme; et aussi les denz desseure comme celles dessouz. Et ce sont les hommes et non pas les femmes; car les hommes sont tuit chevaliers selonc leur usage; et ne font riens fors que aler en l'ost, et aler chacier et oiseler. Les dames font toutes les choses, et leur esclaz qu'il ont conquesté d'autre part; et leurs femmes font toutes les besoignes.

« Et quant leurs femmes ont enfanté, si lavent l'enfant et l'enveloppent en draps, et de maintenant se lieve et va faire son service; et le mari entre ou lit et tient l'enfant avec lui et gist ainssi .xl. jours; et touz ceus, amis et parens, le viennent veoir. Et li font grant joie et grant soulaz. Et ce font il pour ce que il dient que la femme a enduré grant travail; si est raison que l'homme sueffre aussi sa part. » (Pauthier, p. 397-399.)

On remarquera cette dernière coutume si bizarre, jadis en usage dans le Béarn, que M. Taylor a, de nos jours, baptisée en Angleterre sous le nom de *la Couvade*.

Si la province de Carajap est le Yun nan, la ville même de ce nom est Ta-li fou; nous venons de voir que Zardandan a pour capitale Young-tch'ang. C'est le pays situé entre le Lan-tsang kiang (Me-kong) et le Lou-kiang (Salouen).

Ermynjo ciujas = 緬, MIEN, AMIEN, AAMIEN de Marco Polo =
Royaume d'AVA ou de BIRMANIE.

C'est le pays contre lequel le grand Khan luita; on lira dans Marco Polo (Pauthier, p. 404 et suiv.) le récit de cette lutte, récit à comparer à celui des historiens chinois que j'ai reproduit d'après la version de M^{re} Claude de Visdelou dans la *Revue de l'Extrême-Orient*, II, p. 72-88.

Nous retrouverons dans cette portion de la carte :

Chianfuy (B., p. 142)

que je renonce à identifier; ceci représenterait *Kiang fou*, 江府, qui n'existe pas; je suis porté à croire que le cartographe embarrassé de K'an-fou, 漢蒲, ou Kan pou, le port célèbre de Hang-tcheou, 杭州, du Tche-kiang, fréquenté jadis par les marchands arabes, l'a placé un peu au hasard sur ce fleuve, et

Cjutat de cayña
acj finis catayo

au sud de laquelle se trouve (B., p. 137, XIX) une île :

Caynam,

qui doit être *HAI NAN*, 海南 ; la ville n'est qu'une addition du cartographe.

ITINÉRAIRE DU TCHE-KIANG ET DU FOU-KIEN.

Après *Canyo*, nous avons vu, au fond d'un golfe :

Ciutat de Cansay.

Nous commençons l'étude d'une partie extrêmement délicate de la carte catalane, et nous serons perdus si nous plaçons les noms au hasard, comme Buchon ; notre fil conducteur sera le récit de Marco Polo ; en le suivant, nous trouverons, je crois, notre route, et, en même temps, nous identifierons une vingtaine de noms de la carte. Marco Polo est descendu du nord au sud, de Hang-tcheou à Tsiouen-tcheou ; aussi le cartographe ne manque-t-il pas de le suivre, et place plus bas Can-say que Fogo et Zayton. Buchon fait de

Ciutat de Cansay, CAMBODIA.

Nous l'identifierons avec *QUIN SAY* = *HANG-TCHEOU*.

Aussi bien allons-nous faire une étude spéciale de cet itinéraire de Zaïtoun à Quin-sai (Hang-tcheou) ; nous suivons complètement, en sens inverse, l'itinéraire de Marco Polo dans les provinces de Fou-kien, 福建, et de Tche-kiang, 浙江.

Le voici d'après les deux meilleurs ⁽¹⁾ textes, ceux de Yule et de Pauthier :

ITINÉRAIRE DE MARCO POLO

DANS LES PROVINCES DE TCHE-KIANG ET DE FOU-KIEN À PARTIR DE QUINSAI.

YULE. PAUTHIER.

Kinsay. *Quin say* = *HANG-TCHEOU*.

(1) Je dis *meilleurs* et non *plus anciens* ; le plus ancien est celui publié par la Société de géographie, Paris, 1824. Sauf indication contraire, c'est le texte de Pauthier que j'emploie dans les citations ; il a été publié à Paris, chez Didot, 1865, 2 parties grand in-8°.

- Tan-piju.* *Tacpiguy* = CHAO-HING-FOU, 1 journée de chevauchée de Quinsay.
- Vuju.* *Viguy* = KIN-HOA-FOU, 3 journées de *Tac piguy*.
- Ghiuju.* *Giuguy* = K'IU-TCHOU-FOU, 2 journées de *Viguy*.
- Chan shan.* *Ciancian* = SOU'-TCHANG-HIEN, 4 journées de *Giuguy*.
- Cuju.* *Giuguy*, dernière ville de la seigneurie de Quinsay = TCH'OU-TCHOU, 3 journées de *Ciancian*.
- On entre dans le royaume de *Fuguy*.
- Ke lin fu.* *Que li fu* = KIEN-NING-FOU, 6 journées de *Giuguy*.
- Unken.* *Vuguen* = HOU-KOUAN, 3 journées de *Que li fu*.
- Fuju.* *Fuguy* = FOU-TCHOU.
- Zayton.* *Kayten* = HAI-T'ÉOU.
- Zayton.* *Çayton* = TSIOUN-TCHOU, 5 journées de *Fuguy*.
- Tyunju.* *Tiunguy* = TEK-HOUA, près de *Çayton*.

Ciutat de Cansay = QUIN SAY = HANG-TCHOU, 杭州.

J'ai déjà dit que Buchon en faisait Cambodia; c'est probablement la conséquence de l'erreur qui lui faisait trouver le Siam dans Cincalan. L'importance de Quinsay aurait dû attirer l'attention de Buchon; cette ville fut célèbre entre toutes à l'époque du moyen âge, et Marco Polo en a célébré les merveilles. Or il n'en est question, ni directement, ni indirectement, dans ses identifications. Le nom de Tapinguj, voisin de celui de *Ciutat de Cansay*, aurait dû lui ouvrir les yeux; Marco Polo ne manque pas d'écrire, comme nous le marquons plus bas : « Quant l'en se part de Quinsay et on chevauche une journée, si treuve l'en la cité de Tacpiguy qui est moult grant et belle et riche. Et est sougite à Quinsay. » On verra que de Tapingui nous faisons Chao-hing fou; nous sommes à notre point de départ du Tche-Kiang. Le cartographe ne s'est pas trompé sur l'importance de la ville, puisqu'il la surmonte d'un drapeau, et qu'en face d'elle se trouve un grand groupe d'îles que justifierait l'archipel des Chousan.

C'est bien la Quinsay de Marco Polo. Quinsay n'est pas un nom de ville, et Marco Polo a tort d'écrire : « La tres noble cité de Quinsay, qui vault à dire en françois la *cité du Ciel*. » Quinsay, ou en chinois *King se*, 京師, indique tout simplement la capitale, et la capitale, le *King*, a varié suivant les époques; aujourd'hui, le *King*, qu'on appelle Pe-king, 北京, parce qu'elle est au nord, pour le distinguer de Nan-king, 南京, qui est plus sud, est Chun-

t'ien, 順天. A l'époque de Marco Polo, son King, King se, était Lin-ngan, 臨安, nom donné à Hang-tcheou par l'empereur Kao-tsoung, 高宗 (1127-1162), lorsque, repoussé par les Tartares Kin, 金, il transféra la capitale des Soung, 宋, de K'ai foung fou, 開封府, dans le Ho-nan, 河南, dans le chef-lieu (Hang-tcheou, 杭州), de la province plus méridionale du Tche Kiang, 浙江 (voir *supra*).

Marco Polo : « Quant l'en se part de Quinsay et on chevauche une journée, si treuve l'en la cité de Tapinguy qui est moult grant et belle et riche. Et est sougite à Quinsay. Ilz sont au grant Kaan, et ont monnoie de chartretes. Ilz sont ydolatres, et font ardoir les corps mors, en la maniere que j'ay ditte dessus. Et vivent de marchandises et d'ars, et de mestiers. Et ont de toutes choses pour vivre à grant planté et à grant marchie. »

Tapingui = CHAO-HING FOU.

Nous avons adopté dans notre théorie, qui nous semble confirmée par la pratique, la route de Fou-tcheou, Kin-hoa, Hang-tcheou. Quelle est cette ville de *Tapingui* que Buchon traduit *Tai ping fou*, et que, suivant Marco Polo, on trouve à une journée de Quinsay ? La transcription de Buchon est bien séduisante : elle est celle qu'on est tenté de faire ; il y a bien dans le Tche-kiang, 浙江, un *Tai-ping fou*, 太平府, mais il dépend de Tai-tcheou, 台州府, qui est loin de Hang-tcheou, 杭州府 ; il y a un autre *Tai-ping fou*, 太平府, dans le Kiang nan, 江南 ; il est encore plus loin de Hang-tcheou, et puisque Marco Polo est l'inspirateur de cette partie de la carte catalane, il faut chercher *Tapingui* près de Hang-tcheou.

Yule cherchait cette ville à Fou-yang, 甯陽縣, pour des raisons toutes théoriques. Pauthier, théoriquement aussi, T.-W. Kingsmill, le baron de Richthofen, je puis dire moi-même, pratiquement, en faisons *Chao-hing fou*, 紹興府, qui est sur la vraie route, vers le Fou kien. Étant donnée la mission confiée par K'ou-hi-laï à Marco Polo, il n'est pas probable que celui-ci aura pris une route inusitée ; il faut toujours, dans son voyage de retour, chercher, en dehors d'accidents qui ne se sont pas passés en Chine, la grande route. *Chao hing* est une ville toujours fort importante.

Quiguj = *Viguy* = *KIN-HOA FOU*.

Le *Trien-tang kiang*, qui se jette dans la mer, près de *Hang-tcheou*, et est la principale rivière du *Tche-kiang*, est formé de deux branches principales : le *Trien-tang* lui-même et la rivière de *Chounngan*, qui se réunissent à *Yen-tcheou fou*, 嚴州府. La rivière de *Kin-hoa*, 金華府, est l'un des deux cours d'eau qui forment le *Trien-tang* proprement dit; l'autre est celui de *Kien-tcheou*, 衢州府.

Marco Polo : « Autre chose n'y a [Tacpiguy] qui a conter face. Et pour ce irons nous avant, et vous compterons d'une autre cité qui a nom Viguy, qui est à trois journées de Tacpiguy. Ilz sont ydolatres et sont au grant Kaan, et ont monnoie de charte, et sont subgié à Quinsay. Ilz vivent de marchandises et de mestiers.

« Autre chose n'y a qui à conter face, et pour ce nous irons avant. »

Pauthier marque que cette ville se nommait, sous les Mongols, *Wou-tcheou*, 婺州, qui correspond au *Vu ju* et au *Viguy* des variantes de Marco Polo. Yule est obligé de l'accepter, et ce point de l'itinéraire adopté confirme ce que nous disons de la route du *Fou-kien* et du *Tche-kiang*.

Cugjn = *KIU TCHEOU FOU*, 衢州府.

Buchon en fait *Koutchou*; c'est une transcription de *Kiou-tcheou*, et c'est une des rares identifications exactes qu'il ait faites. Pauthier et Yule s'accordent sur ce point; la difficulté sera pour l'étape suivante : *Ciancian*, avant d'arriver à *Tcheu tcheou fou* (*Ginguj*).

Marco Polo : « A deux journées de cy [Viguy] treuve l'en la cité de Giuguy qui moult est grant et belle. Et sont au grant Kaan. Ilz sont idolatres et ont monnoie de charte. Elle est subjet à Quinsay. Ilz ont soie assez et vivent de mestiers et de marchandises; et ont assez vivres. Et sachiez que en ceste cité treuve l'en les plus grosses canes et les plus longues qui soient en la contrée du Mangy; et ont bien quatre pausmes de gros et quinze piés de long. Autre chose n'y a qui à conter face; pour ce irons nous avant. »

Sjarsiaü = *CIAN CIAN* = *SOUI-TCHANG*.

J'ai hésité longtemps; j'inclinai pour *Tch'ang-chan*, 常山縣 [Tche kiang], dans le *fou* de *K'iu-tcheou*, 衢州.

Marco Polo : « Et quant on est party de Giuguy, et on a chevauchie quatre journées par moult beau païs, où il y a chasteaux et villes assez; adonc treuve l'en la cité de Ciancian, qui moult est grant et belle; et siet sur un mont qui part le fleuve en deux, qui va en la marocceanne. Elle est encore de la seigneurie de Quinsay. Et sachiez que en toute la contrée du Mangy, *n'ont nul mouton*, mais ilz ont chevres, buefs et vaches assez. Ils sont ydolatres, et vivent de marchandises et de mestiers. Et sont au grant Kaan; et ont monnoie de charte.

« Autre chose n'y a qui à conter face; pour ce irons avant. »

Pauthier (Ciancian) en fait *Soui-tchang h'ien*, 遂昌縣, dans le *fou* de *Tchou-tcheou*, du *Tche-kiang*, et je crois qu'il a raison; allant de *Kiu-tcheou* à *Tchou-tcheou*, il n'y a pas de raison de remonter le *Kiu-tcheou kiang* jusqu'à *Tchang-chan*, pour redescendre par *Kiang-chan* à *Tchou-tcheou*, qui de toute façon obligerait à passer par *Soui-tchang*; il est plus naturel de se rendre directement de *Kiu tcheou* à *Tchou-tcheou* par *Sou-ichang*.

Je souligne la remarque de Marco Polo, *n'ont nul mouton*. Encore aujourd'hui le *Tche-kiang* et surtout le *Fou-kien* sont tributaires du *Kiang-sou* (*Chang-hai*, 上海) pour le mouton. Inutile de dire qu'il n'est pas question de 上海 dans la cartographie européenne du moyen âge.

Cjnguj = ТЧОУ-ТЧЯКОУ ФУ.

Cette ville est une dépendance de *Quinsay*, et Marco Polo nous la fait connaître : « Sachiez que puis que on part de Ciancian, et on chevauche trois journées, si treuve l'en la cité *Giuguy*. Et sont ydolatres; et sont au grant Kaan; et ont monnoie de charte. Ilz vivent de marchandises et de mestiers. Et est celle cité belle, noble et riche; et est la derreniere cité de la seigneurie de Quinsay, de ceste partie. Mais celluy autre royaume qui a nom *Fuguy*, est aussi l'une des .ix. parties du Mangy, si comme est Quinsay. Autre chose n'y a; si irons avant. — Quant l'en se part de *Giuguy* qui est la derreniere cité du royaume de Quinsay, adonc entre l'en ou royaume de *Fuguy*. . . »

Yule, *Cuju*, hésite sur le choix des villes du *Tche-kiang* qui se rapportent à cette ville; je crois, au contraire, que c'est un des points les plus faciles à identifier. Pauthier en fait *Tchou-tcheou*, et

il a parfaitement raison; la route logique, ordinaire, naturelle, de *Fou-tcheou* à *Hang-tcheou*, si nous écartons, ce que nous faisons, le littoral et par suite *Wen-tcheou* et *Ning-po*, suit une ligne générale; *Fou-tcheou*, *Kien-ning*, *Tchou-tcheou*, *Kin-hoa*, *Chao-hing* et enfin *Hang-tcheou*. *Tchou-tcheou fou*, 處州府, est la première division que l'on rencontre en venant du *Fou-kien*, en laissant *Wen tcheou* sur la droite. Odoric est très avare de détails sur son itinéraire entre *Fou-tcheou* et *Hang-tcheou*, mais j'ai remarqué (*Odoric*, p. 288) qu'il avait traversé la région montagneuse qui sépare *Tchou-tcheou* de *Kin-hoa*. S'il est allé à *Ning-po* (*Mingio*), il aura obliqué au nord-est à partir de *Kin-hoa*, c'est-à-dire qu'il n'aura pas suivi la route *Fou-tcheou*, *Fou-ning*, *Wen-tcheou*, *Tai-tcheou*, *Ning-po*.

Ven lin fu = *KE LIN FU* = *KIEN-NING FOU*.

Venant de *Cinguj* (*Tchou-tcheou fou*), nous entrons dans le royaume de *Fuju* (*Fuguy*); on arrive au *Quelifu* de Pauthier, au *Ke lin fu* de Yule.

Marco Polo : « Quant l'en se part de Ciuguy qui est la derrenière cité du royaume de Quinsay, adonc entre l'en ou royaume de Fuguy; et chevauche l'en .vi. (six) journées, par beaux chasteaulx et par belles villes où il a vivres grant planté et venoissions, et chassoisons assez. Et ont moult de lions qui sont moult grans et moult fors. Et si ont gingembre et gaingal, tant que c'est outre mesure. Car, pour un gros venicien d'argent, auroit l'en bien .iij. (quatre) livre de gingembre bon et fort. Et si ont une maniere de fruit qui samble saffran, qui bien vault autant en viandes comme saffran. Et sachiez que ilz manguent de toutes chars, et char d'hommes moult volentiers, puis que il n'est mort de sa mort. Si que ilz vont querant ceulz qui sont occis, et manguent la char et la tiennent à moult bonne.

« Et ont ceulz qui vont en ost une telle maniere comme je vous diray. Ilz font rere leurs cheveux ou front et y font poindre d'azur aussi comme un fer de glaive. Et si sont tuit à pié, fors que le chevetaine. Ilz portent lances et sont les plus cruelz gens du monde. Car je vous di qu'il vont tousjours occiant hommes, et boivent le sang; et puis le menguent.

« Or vous lairons de ce pour conter autre chose.

« Sachiez que quant on (est) alé six journées, apres ces trois

que je vous ay dit, on treuve la cité de Quelifu, qui moult est grant cité et noble. Et sont au grant Kaan. Ilz ont monnoie de charte; et sont ydolatres. En ceste cité a .iij. (trois) pons de pierre, les plus beaux que l'en sache ou monde. Et ont de long chascun bien une mille; et large bien .xx. (vingt) piés. Et sont tous de marbre à coulombes belles et riches.

« Ilz vivent de marchandises et de mestiers. Et si ont soies asses; et gingembre, et gaingal à grant planté. Et ont moult belles femmes. Et se y a une chose moult estrange qui bien fait à conter. Sachiez que ilz ont gelines qui n'ont nulle plumes, mais ont poil. Et si sont toutes noires; et font oeuf comme celles de nostre país; et sont bonnes à mengier. »

Ici aucune difficulté; depuis le P. Martini, au xvii^e siècle, jusqu'à Pauthier et Yule, les commentateurs l'identifient avec *Kien-ning-fou*, 建寧平, du *Fou-kien*. Nous sommes bien sur la route du *Tche-kiang* au *Fou-kien*; nous verrons autre part la confusion qui peut s'opérer entre *Nan-king* et *Kien-ning fou*.

Vngvano = *Un ken* = *YEN-PING*.

Après *Ko lin fu*, Marco Polo : « Autre chose n'y a qui à conter face; si compterons d'autre. Sachiez que es autres trois journées oultre et plus .xv. (quinze) milles, treuve l'en une cité qui a nom Vuguen, en laquelle on fait grant planté de sucre. Ilz sont ydolatres et ont monnoie de chartetes.

« Autre chose n'y a qui à conter face. Si dirons de la noblesce de Fuguy. »

Pauthier en fait *Hou-kouan*, 侯官, que n'accepte pas Yule qui en fait *Min-tsing k'ien*, 閩清縣; *Yen-ping fou*, 延平府, est infiniment plus probable, car cette ville est sur la route de *Fou-tcheou*; on descend de *Kien-ning*, qui est au confluent de la rivière de *Soung-ki*, 松溪縣, et de la rivière de *Pou-tcheng*, 浦城縣. De *Kien-ning*, on descend le fleuve jusqu'à *Yen-ping*, 延平府, au confluent des rivières de *Kien-ning*, 建寧府, et de *Chao-wou*, 邵武府; de *Yen-ping fou*, où se forme en réalité le *Min*, par la réunion des autres cours d'eau, on n'a qu'à descendre jusqu'à *Fou-tcheou*, la capitale de la province du *Fou-kien*. Cette partie de l'itinéraire me paraît fort claire, d'autant plus que le nom de *Yen-*

ping fou a été repris sous la dynastie des *Ming*, 明, et que les voyageurs du XII^e et du XIII^e siècle employaient probablement encore le nom des prédécesseurs des Mongols *Youen*, les *Soung*, 宋, à l'époque desquels *Yen-ping* se nommait *Nan-kien*, 南劍, qu'il est facile de transformer en *Un ken*, etc.

Fogo, Fuguj, Fugu = *Fou-tchéou*.

Quand on quitte *Zaitoun*, soit *Tchang-tcheou*, soit *Tsiouen-tcheou*, on arrive, en remontant la côte vers le nord, à l'embouchure du *Min kiang*, 閩江; c'est sur ce fleuve que se trouve *Fou-tcheou*, 福州, capitale actuelle de la province du *Fou-kien*, 福建.

C'est ce que marque Marco Polo en sens inverse : « Or sachiez que quant l'en se part de Fuguy, et l'en a passé le fleuve et chevauchie cinq journées par moult beau pays, a donc treuve l'en la cité de Cayton qui moult est grant et noble, et est subgecte au Fuguy. . . »

Buchon n'a pas identifié *Fogo* et devant *Fugui* il a marqué *Foukingtchou*, qui n'existe pas et qui est peut-être une erreur pour *Fou-ning tcheou*, 福州, dans ce même *Fou-kien*; mais il ne s'agit pas de *Fou-ning tcheou*, mais de *Fou-tcheou*. M. Geo. Phillips identifiait *Tchang-tcheou* avec *Zaitoun*, et l'on sait que nous sommes assez disposés à nous rallier à son avis, mais il cherche à compléter sa théorie : *Tsiouen-tcheou* le gêne et il veut en faire, sans aucune raison, *Fuguj*, qui est *Fou-tcheou*.

Marco Polo avait visité cette ville : « Or sachiez que ceste cité de Fuguy est la clef de ce royaume, et appelle l'en ce regne *Chonka*, qui est aussi une des .ix. parties de la contrée de Mangy. En ceste cité fait l'en grans marchandises et grans mestiers. Ils sont ydolatres et sont au grant Kaan. Et y demeurent grant quantité de gens d'armes du grant seigneur, pour ce que li royaumes soit bien gardés. Car ceste cité est acoustumée de soy reveller legierement. Et sachiez que parmy ceste cité s'en va un grant fleuve, qui est bien larges une mille. On fait en ceste cité grant quantité de sucre; et si y fait on grans marchandises de perles et de pierres. Car plusieurs nefes de Ynde y viennent qui amènent moult de chieres marchandises. »

Odoric de même : « De ceste contrée m'en alay vers Orient en une ville qui a nom *Fuzo*, qui a bien trente milles de tour. En celle

ville treuve on cocs plus grans que en nul autre pais. Les gelines y sont aussi blanches comme nege et n'ont point de plume comme les nostres, mais ont laine comme moutons.»

Odoric nous fournit les variantes : *Fuzo, Fucho, Fuko, Fuco, Fuc, Fozzo, Foggia, Fluzo, Suctio, Sucho.*

Zayton, CIUTAT DE ZAYTON = TSIUEN-TCHEOU?
OU *TCHANG-TCHEOU?*

Buchon marque *Zayton = Canton; Ciutat de Zayton = Ville de Canton.*

Nous sommes ici dans le port du *Fou-kien*, 福建, célèbre au moyen âge sous le nom de *Zai-toun*, par conséquent au nord de la province de *Canton* (*Kouang-toung*, 廣東).

C'est le *Çayton, Sarcon, Sartam, Zaiïem*, de Marco Polo; le *Cartan, Catalan, Zayton, Zaiïon, Zaycon, Zaton, Zanton, Zataïon*, etc., d'Odoric. Les Arabes y faisaient un grand commerce, et *Ibn Batoutah*, IV, p. 268-269, déclare que « le port de Zeïtoun est un des plus vastes du monde; je me trompe, c'est le plus vaste de tous les ports ». C'est de cette ville que venait le satin : « C'est une ville grande, superbe, où l'on fabrique les étoffes damassées de velours, ainsi que celles de satin, et qui sont appelées de son nom *zeïtouniyyah*; elles sont supérieures aux étoffes de Khamâ et de Khân-bâlik. » *Zaiïton* était aussi appelé *Schindjot*, et veut dire *olive*; c'est le chinois *Tse l'oung*, 刺桐 (*Bignonia tomentosa*). Mais qu'est *Tse l'oung*? *Tsiouen-tcheou*, 泉州府, ou *Tchang-tcheou*, 漳州府. J'ai longtemps défendu la théorie de *Tsiouen-tcheou* avec Klaproth, Lazari, Yule et Bretschneider, contre Marsden, qui est pour *Amoy*, ce qui est impossible, et contre le cardinal Zurla, le révérend Carstairs Douglas et le consul anglais Geo. Phillips, qui défendent *Tchang-tcheou*; j'ai résumé le pour et le contre dans mon *Odoric*, en tenant pour *Tsiouen-tcheou*; depuis lors, M. Phillips a, dans le *Toung Pao*, rendu les preuves égales; je serais hésitant encore aujourd'hui, quoique MM. Douglas et Phillips eussent le grand avantage d'avoir étudié pendant plusieurs années la question sur place, ce que l'on ne peut faire en passant, si l'importance linguistique de *Tchang-tcheou* ne venait pas peser d'un grand poids dans la balance. On sait quelle est la variété des dialectes du *Fou-kien* dont presque chaque ville, *Fou-tcheou, Tchang-tcheou, Tsiouen-tcheou, Amoy*, etc., ont le leur; mais c'est le dialecte de *Tchang-tcheou* qui

s'est le plus répandu au loin ; c'est lui qui est parlé dans toutes les Indes néerlandaises, et qui est la base du grand dictionnaire de l'ancien interprète officiel à Batavia, le Dr G. Schlegel, de Leyde. Et ce dialecte prouverait que les Chinois sont arrivés dans les îles de la Sonde beaucoup plus tôt qu'on ne le croit généralement, car ils ne désignent pas la Chine sous le nom ordinaire de 中國, *Tchoung kouo*, empire du Milieu, mais sous celui de *T'ang chan*, 唐山, du nom de la dynastie qui régnait en Chine de 618 à 907 de notre ère. (Voir *supra*.)

Tchang-tcheou l'emporte aujourd'hui sur *Tsiouen-tcheou*, et Yule qui, à la fin de sa vie, était perplexe devant les attaques réitérées de Phillips, céderait probablement, comme je suis obligé de le faire aujourd'hui, en abordant la question philologique qui ne l'avait pas été jusqu'ici.

Sur la carte catalane, nous ne retrouvons ni le *Kay-teu*, ni le *Tiunguy* de Marco Polo, de Pauthier.

On remarquera que dans cet itinéraire de *Hang-tcheou* (*Quinsay*) à *Fou-tcheou*, je laisse à l'est *Mingio* = *NING-PO*, dans le *Tche-kiang* :

Mingio = *NING-PO*, 寧波府.

Mingio n'est pas identifié par Buchon ; Marco Polo n'y est pas passé — car il est parti de *Hang-tcheou* pour *Chao-king*, et de *Chao-king* pour *Kin-hoa* en route pour le *Fou-kien* — si la ville est identifiée avec *Ning-po*. Le nom est pris d'Odoric : « A x milles de ceste cité droit au chief de la rivière Thalay, le très-grant fleuve susdit, est une autre cité qui a nom *Mente*. Ceste cité a le plus grant navire du monde et toutes leurs nefes sont blanches comme se elles fussent peintes. En ces nefes a moult beaux hostelz et si bonne ordonnance de chambres et de toutes autres choses que nulz homs pourroit deviser. Ces nefes sont si grans et en si grant multitude que ce semble impossible à croire. » Les variantes de *Mente* sont : *Menzu*, *Mezu*, *Mency*, *Mensy*, *Mencu*, *Menchu*, *Montu*, *Meugu* pour *Mingio* = *Ming tcheou*, 明州.

Yule pense qu'il s'agit de *Ning-Po*, aujourd'hui un des ports ouverts au commerce étranger dans le *Tche-kiang*, jadis très fréquenté par les Persans. L'*Encyclopédie des Trois Royaumes* cite également des hommes de *Ming-tcheou* : « Jadis des hommes de *Ming-tcheou*

(le Ning po moderne) rencontrèrent en voyage une tempête... 長入國人長三四丈. 昔明州人渡海值大風... (Cf. G. Schlegel, *T'oung Pao*, IV, oct. 1893, p. 346). Mais *Ning-po*, 寧波, portait ce nom de *Ming-tcheou*, 明州, sous la dynastie des *Tang*; sous les *Soung*, le nom était *K'ing-youen*, 慶元; le nom de *Ning-po* fut continué sous les *Ming*. Mais Odoric avait dépassé le *Kiang*, 江, et la grande ville de *Yang-tcheou*, 揚州, par conséquent il a quitté le *Tche-kiang* et se trouve dans le *Kiang-sou* quand il parle de *Ming-tcheou*. D'autre part, Odoric va de *Quin-sai* à *Nan-king*, que n'a pas vu Marco Polo, et de là à *Yang-tcheou*; il arrivait par terre de *Fou-tcheou* à *Quin-sai*. Faut-il admettre qu'il soit allé tout d'abord à *Ning-po* et de là à *Quin-sai*, la chose est possible puisqu'il traverse un « très grand fleuve », qui est, je pense, le *Tsien-tang kiang*, 錢塘江, qui lui permettrait de se rendre à *Ning-po*; alors il se rend de *Ning-po* à *Hang-tcheou*, par *Chao-hing*; on remarquera que Marco Polo va directement de *Kin-hoa fou* à *Chao-hing* et à *Hang-tcheou*, laissant *Ning-po* sur la gauche, son itinéraire étant en sens inverse de celui d'Odoric. Il faudrait alors admettre qu'il y a eu interpolation dans tous les manuscrits d'Odoric, qui ne parle de *Mingio* qu'après avoir passé et *Quin-sai* et *Yang-tcheou*. Le passage d'Odoric : « A x milles de ceste cité [Yang-tcheou] droit au chief de la rivière Thalay, le très grant fleuve susdit, est une autre cité qui a nom Mente », m'a fait penser (Odoric, p. 362-363) qu'il s'agissait de *Tchen-kiang*, 鎮江, au confluent du *Kiang*, 江, et du canal impérial. Mais *Tchen-kiang* n'a pas changé de nom depuis les *Soung*. Étant donnée l'importance toujours grande de *Ning-po* à toutes les époques, admettons qu'il y a une interpolation dans les textes, et que cette ville est *Ming-tcheou*; la chose n'était pas douteuse, s'il n'y avait pas interpolation.

Après *Zaitoun*, Marco Polo passe à *Tiunguy*; il marque : « Nous ne vous avons conté des .ix. (neuf) royaumes du Mangy que des trois : c'est Quinsay, Yanguy et Fuguy. Des autres .vi. (six) royaumes vous en sarions nous bien conter; mais trop seroit longue la matiere; si nous en tairons atant. »

Et après il quitte la Chine (le *Cathay* et le *Mangy*); puis le Vénitien passe aux Indes, dit-il, et nous parle du Japon (*Zi pan gou*), etc. Nous l'avons mentionné à la page 25.

VILLES DIVERSES.

CINGALAN = CANTON.

Buchon marque *Cincalan* = *Siam*.

C'est la ville si bizarrement orthographiée dans les variantes des manuscrits du voyage d'Odoric : *Tesculan*, *Censcalan*, *Censcalam*, *Censscalan*, *Censcolan*, *Censkalon*, *Ceuscala*, *Conscala*, *Tescol*, *Tascalan*, *Teschalan*, *Senstalay*, *Soustalay*.

« La première cité ou je entray [dans la contrée de Mangi], dit Odoric, a nom *Tesculan*; elle est plus grant que la cité de Venise un fois, et siet à une journée de la mer sur un fleuve si grant et si roidde que il monte tout contre la mer et cuert dessus la mer bien à xii journées en sus de la terre dont il vient. Ceste cité a si grant manière que nulz ne l'oseroit croire. »

Nous avons montré que *Cincalan* (*Odoric*, p. 256), c'est-à-dire *Sin Kllan*, صين كيلان, était le nom que les Arabes et les Persans donnaient à Canton, en m'appuyant, en dehors de mes recherches personnelles, sur les témoignages de Reinaud, de Defrémery et de Yule. A la suite de difficultés, les Arabes et les Persans transportèrent leur principal établissement, au ix^e siècle, de *Canton* à *Kalak*, dans la presqu'île de *Malacca*. Quand les Portugais arrivèrent à Canton, en 1514, au lieu de donner à la ville son véritable nom chinois *Kouang-tcheou*, 廣州, ils dérivèrent le nom de Canton de la province dont elle est la capitale, le *Kouang-toung*, 廣東. Marco Polo n'a pas connu Canton.

Canton est une des trois grandes villes de Chine que n'a pas visitées Marco Polo; les deux autres sont *Ning-po* et *Nan-king*. La chose est peu surprenante pour *Canton* et *Ning-po*.

Marco Polo, en effet, comme nous l'avons vu, se rend directement de *Hang-tcheou* à *Chao-king*, laissant *Ning-po* sur sa gauche; quant à Canton, il n'y est pas passé, puisqu'il s'est embarqué dans un port du *Fou-kien*; en revanche, il est fort étonnant qu'il ne parle pas de *Nan-king* (*Kiang-ning*), peu éloigné de *Yang-tcheou*, dont il fut gouverneur pendant trois ans. Il est probable qu'il aura été de *Yang-tcheou*, soit directement par terre, à *Ngan-king*, 安慶府 (les deux villes sont sur la rive gauche du *Kiang*), soit par

bateau, en descendant le canal et passant devant *Kiang-ning* sans s'y arrêter.

En revanche, Odoric a visité ces trois villes, et quoique je suppose que la désignation de *Mingio* (*Ning-po*) soit tirée de lui, l'absence du nom de *Kiang-ning* (*Nan-king*) pourrait me faire croire qu'il a été oublié du géographe catalan qui a pu tirer le nom de *Cencalan* (Canton) de sources arabes et *Ning-po* même d'une source que je ne retrouve pas. Marco Polo et les géographes arabes me paraissent donc jusqu'à plus ample information à peu près les deux seules sources auxquelles ait puisé l'auteur de la carte.

CHAN BALECH = *KHÂN BÂLIQ*, خان باليغ, ville du Khân
= *PE-KING*.

C'est la seule capitale des conquérants mongols de la Chine, de la maison de Tchinguiz Khan, à partir du cinquième grand Khan, K'oubilaï, qui fut en même temps le premier empereur effectif de la dynastie des Youen en Chine; les autres grands Khans, Tchinguiz, Ogotaï, Couyouk et Mangou n'étant considérés que comme des ancêtres de la dynastie chinoise. Auparavant, la capitale des Mongols était *Kara Koroum*, que les Chinois appelaient *Ho-lin*, 和林, qui devint *Ho ning*, 和寧, à la mort de K'oubilaï. En 1235, septième année du règne d'Ogotaï, *Ho-lin* fut entouré de remparts par ordre impérial. Abel Rémusat plaçait *Ho-lin* ou *Kara Koroum* à *Kara balgasoun*, ancienne capitale des *Ouigours*, qui est plus nord et sur une autre rive de l'*Orkhon* que *Erdeni Tchao*. *Erdeni Tchao* est près de la rive droite de l'*Orkhon*, entre ce fleuve et le *Kokchin* (ancien) *Orkhon* (voir *supra*). D'accord avec M. Axel Heikel et d'autres savants russes chargés de missions dans la région de l'*Orkhon*, je considère, contre l'opinion d'Abel Rémusat, qui prenait la capitale des *Ouigours*, qui était *Kara balgasoun*, pour le *Ho-lin* de la dynastie des Mongols, que le véritable emplacement de *Ho-lin* n'est autre que celui de l'*Erdeni Tchao*. Déjà au XVIII^e siècle, le P. Antoine Gaubil, dans un travail que nous indiquons plus haut, avait fait des recherches importantes sur *Ho-lin*, qui ont conservé tout leur prix aujourd'hui. Ce n'est pas la première fois que les observations modernes viennent pleinement justifier les remarquables travaux géographiques des missionnaires jésuites de Pe-king au XVIII^e siècle. Les observations faites au courant de l'expédition du comte Béla Széchenyi ont montré, par exemple, que,

dans la province chinoise du *Kan-sou*, les relevés des Jésuites étaient plus exacts que les rectifications de Prjevalsky. Même hommage est rendu aux cartographes européens de l'empereur K'ang-h'i, par le D^r Wegener, dans le mémoire *Nord-Tibet und Lob-nur-Gebiet in der Darstellung des Ta-Thsing I-tung Yü thu*, inséré dans la *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde* de Berlin, 1893.

En 1264, K'oubilaï transféra la capitale à *Yen-King*, 燕京, qui était la capitale des Tartares *Kin*, 金, qui avaient refoulé la dynastie chinoise des *Soung*, 宋, à *Hang-tcheou*, 杭州, du *Tche-Kiang*, 浙江. Les Mongols établirent leur domination en Chine sur les ruines des deux dynasties Kin et Soung. En 1267, K'oubilaï bâtit *Khan bâliq* au nord-est de la capitale des Kin. On sait qu'après la chute des Mongols, en 1368, la capitale de l'empire fut transportée par la dynastie chinoise des *Ming*, 明, à *Kiang-ning*, 江寧, qui devint la Cour du Midi : *Nan-king*, 南京. Ce ne fut que sous le troisième empereur Ming, *Yong-lo*, 永樂, que la capitale de l'empire, au commencement du xv^e siècle, fut transférée à nouveau près de l'emplacement des anciennes capitales des Kin et des Mongols, et qu'elle prit le nom de Cour du Nord, *Pe King*, 北京, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. (Voir *supra*.)

La légende qui se trouve près du nom de *Khân bâliq* donne des renseignements sur l'étendue de la ville, sur ses douze portes, sur la cloche. Ces renseignements sont puisés, d'une façon absolue, dans Marco Polo, qui dit : « Elle est si grant comme je vous conteray ; car elle a de tour .xxiiij. milles. C'est que en chascune esquarrie a de face six milles ; car elle est toute quarrée tant d'une part comme d'autre. Et est toute murée de murs de terre, qui sont gros dessouz bien dix pas ; mais ne sont pas si gros dessus comme dessouz, car il vont touz jours en estreçant ; si que dessus sont gros bien entour trois pas, et sont tuit quarnelé. Les quarniaus sont blans ; et ces murs sont haus plus de dix pas. Elle a douze portes, et sur chascune porte a un grant palais moult bel. . . » Et plus loin : « Et a ou milieu de la cité un grandisme palais auquel a une grant campane qui sonne la nuit ; que nul n'aïlle par la ville depuis que elle aura sonné trois fois ; car nus depuis n'y ose aler, senon pour besoing de femme qui travaille d'enfant, ou pour besoing de gens malades. Encore ceus qui ce vont, si convient que il porte lumiere avec eulx. Et si vous di que il est ordonné que chascune porte de la cité soit gardée de mille hommes armez. Et

n'entendez pas que il gardent pour paour que il aient de nul gent; mais le font pour honnourance et gardance du seigneur qui laiens demeure; et encore que il ne vueillent que les barons facent par la ville nul damage. »

Odoric nous dit aussi : « Ceste a XII portes. Entre chascune deux portes a deux grandes milles d'espace si que ces deux citez ont bien XII milles de tour. »

Le P. Gaubil, dans son *Gentchiscan*, et le P. Martini marquent également douze portes dans la ville de *K'oubilaï*, mais les histoires chinoises de l'époque mongole, citées par M. le Dr Bretschneider, comme le *Youen-che* et le *Tchoue-keng-lou*, ne marquent que l'existence de onze portes.

Dans la même légende, l'existence d'une grande ville appelée *Guaribalu* repose sur un fait vrai : celui que *K'oubilaï*, après avoir transféré sa capitale à *Yen-King*, construisit trois ans plus tard une nouvelle ville au nord-est de l'ancienne capitale des Kin. La nouvelle résidence de *K'oubilaï* fut nommée, en 1271, *Ta-tou*, 大都, ce qui la distinguait de *Chang-tou*, 上都, qui était la résidence d'été de l'empereur en Mongolie. Quant à *Guaribalu*, il n'y faut pas chercher autre chose qu'une mauvaise transcription de *Cambalu*, l'une des nombreuses variantes de *Khan bdlig* dans les manuscrits de Marco Polo. L'allusion faite à l'astronomie dans la légende est marquée également par Rachid Eddin.

« Cette ville [Peking], dit Rachid-Eddin (*Nouv. Jour. as.*, XI, p. 338), avait été la résidence des rois précédents; elle fut bâtie anciennement d'après les indications des plus savants astrologues, et sous les constellations les plus heureuses, qui lui ont toujours été propices. Comme elle avait été détruite par Tchingiz-Khân, Koubilaï-Khân voulait la rétablir, afin de rendre son nom célèbre; il bâtit donc tout près une autre ville nommée Daidou, دایدو. »

Jangio = *YANG-TCHOU*, 陽州.

Buchon laisse complètement cette ville de côté dans sa liste, quoiqu'elle soit marquée sur la carte. L'omission est d'autant plus importante, que *Yang-tcheou* joue à l'époque un rôle extrêmement considérable. Marco Polo fut pendant trois ans gouverneur de cette ville : « Et ot seigneurie, Marc Pol, en ceste cité, trois ans accom-

pliz, par le commandement du grand Kaan. » Le *Janguy* de Marco Polo est le « Jamathay, *alias* Jansu » d'Odoric. A l'époque des Mongols, cette ville du *Kiang-sou* actuel fut un chef-lieu de circuit et de cercle. Le cartographe marque *Yang-tcheou* à l'embouchure d'un cours d'eau qui remonte à la capitale. Il y a ici confusion : *Yang-tcheou* est sur la rive occidentale du Grand Canal ; lorsqu'on se rend, comme aux ^{vii}^e siècle les PP. Bouvet, de Fontaney, Gerbillon, Le Comte et Visdelou, par cette voie, du *Tcho-Kiang* à *Pe-king*, on passe par *Yang-tcheou*, qui se trouve au nord du *Kiang*, où l'on descend en peu de temps par le Grand Canal.

Ciutat de Cjngu = *LIN-T'SING-TCHEOU* 臨清州.

Sur la rive gauche de la rivière de *Jangio*, remontant vers *Chanbalech*, on trouve *Ciutat de Cjngu* (B., p. 143) et *Santo* (B., p. 143). Venant de *Yang-tcheou*, Odoric va à *Lin-T'sing* : « De ceste cité m'en alay par la douce yaue, par le fleuve VIII journées, et passay maintes terres et pais. Si vins a une cité qui a nom *Lancorny*. Elle est assise sur un grand fleuve qui a nom *Caramorian* et passe parmi le royaume de *Cathay* et y porte moult grant dommaige quant il croist trop et ist hors de son chanel ».

C'est le *Linguy*, *Linju* de Marco Polo ; c'est dans Odoric : *Lenzin*, *Lenzi*, *Lencyn*, *Lencym*, etc.

Santo = *T'SI-NING-TCHEOU*, 濟寧州.

De *Lin-T'sing*, Odoric passe à *T'si-Ning* en route pour *Chanbalech* : « Par ce fleuve m'en alay vers Orient a une cité qui a nom *Ingarmato*. En ceste cité a plus grant quantité de soye que en nulle autre du monde. Car quant la soye est la plus chière, si en a on bien xl livres pesant pour ix gros, On y treuve grant plante de biens et de marchandises. »

Dans Marco Polo : *Singuy matu* et *Cinguy matu* ; dans Odoric : *Suzumato*, *Sunzumatu*, *Sucumat*, etc.

Janpa = *TCHAMPA*.

Janpa, près de *Finis Indie*, est le royaume des *Tchames* visité par Marco Polo : « Sachiez que quant on se part du port de *Çaiton* et on nage en occident vers garbin .M.v.c. (1,500) milles, adonc vient l'en en une contrée qui a nom *Cyamba* qui moult est riche

terre et ont roy par eulx et langaige ausy. Ilz sont ydolatres et font treu, au grant Kaan, d'oliphans, chascun an; et autre chose ne lui donnent que oliphans. Et vous diray pourquoi ilz font ce treu. . . »

Perbalech = *BICH BALIQ* = *OUROUMTSI*.

Je hasarde cette hypothèse avec beaucoup de timidité. *Balech*, dans *Perbalech*, comme dans *Chambalech*, représente *باليق*, *balîq*, ville; le préfixe *Per* m'embarrasse. Je ne trouve que *Bich balîq*, fort importante au XIII^e siècle, qui répond à peu près à ce nom et qui ne paraît pas être autrement indiquée sur la carte catalane. *Bich balîq* = *Pei-ting tou hou fou*, 北庭都護府 = *OUROUMTSI*, 迪化州.

Nepul = *NEPAL*?

Il m'est impossible de mettre *NEPAL* en face de ce nom sans un point d'interrogation, car, à ma connaissance, ce pays ne me paraît pas avoir été visité par des voyageurs européens au moyen âge. J'imite en ceci la discrétion de Buchon qui marque *Nepaul*? Le *Nepâl*, qui était resté indépendant des souverains de Delhi, fut conquis, en 1323, par un prince d'Oudh, *Hari Singh*; le premier empereur *Ming*, 明, *Houng wou*, envoya un bonze, en 1384, dans ce pays que les Chinois désignaient sous le nom de *Ni-ba-la*, 尼婆羅.

Piginea.

Au-dessous, des hommes luttant contre des grues, avec la légende : « Ici naissent des hommes petits qui n'ont que cinq palmes de hauteur, et, ainsi soit qu'ils sont petits et incapables de faire des travaux de force, ils sont cependant aptes et habiles à tisser et à garder du bétail. Et sachez que ces hommes, dès qu'ils ont atteint douze ans, dès cet âge ils engendrent, et ordinairement vivent jusqu'à quarante ans, et ne sont pas très heureux. Ils se défendent vaillamment des grues, les prennent et les mangent. Ici finit le pays du seigneur du Catay. »

Il est intéressant de rapprocher de cette légende le passage suivant d'*Odoric de Pordenone*, p. 346-347 ⁽¹⁾ :

⁽¹⁾ Les voyages en Asie, au XIV^e siècle, du bienheureux frère Odoric de Pordenone, religieux de Saint-François, publiés avec une introduction et des notes par Henri Cordier. . . Paris, Ernest Leroux, 1891, in-8°, p. XIV-CLVIII-601.

« Ces Pymains sont petite gent. Ilz n'ont que un espans de long. Ilz sont belz et gracieulx selon leur grandeur; tous hommes et femmes ilz se marient et ont enfans au vi^e mois de leur nativité et vivent vi ans de tout le plus. Les grans gens qui avec eulx habitent, se ilz ont enfans en ce pais là, leurs enfans devenront du tout semblables à ces Pymains qui sont si petitz comme dit est, et pour ce sont ces Pymains en si grant nombre et en si grant multitude que c'est merveilles. Ces Pymains ont tousjours guerre aux grues et aux cygnes du pays qui là sont plus grans que les Pymains. Et souvent en l'année s'en vont ces Pymains à très grant ost et à très grant multitude contre ces oyseaux et se combatent à eulx aussi cruelment et aussi mortellement comme nulle autre grant peuple ou monde se combatent les uns aux autres. En ceste cité, les Pymains ne labourent point les terres ne les vignes ne telz fortes labeurs, mais ilz font le meilleur ouvraige de coton que on teinst ou monde, — et si ont en leurs citez grandes gens qui labeurent les terres et les vignes et font les autres grandes labeurs; de ces grandes gens se truffent ces Pymains ainsi que nous faisons en ces parties des gens qui sont grant oultre mesure de raison. Le grant Chaan [fait] garder ces Pymains très soigneusement et fait leur ville garnir de tous biens à très grant habundance. Ces Pymains sont autrement nommés *Bidun*. Ils sont droitement gens visans raison comme nous ⁽¹⁾. »

Il ne me reste que trois mots sans explication : *Canyo*, B., p. 142; *Fusam*, B., p. 142; *Fugio*, B., p. 145, qui, d'ailleurs, me paraissent faire double emploi avec d'autres noms.

SUMATRA ET LES ÎLES.

Illa Taprobana = *SUMATRA*.

Tastu, p. 138, a raison de dire « aujourd'hui l'île de Sumatra », mais il a tort de la marquer « la Taprobane des anciens », et surtout de dire dans ses notes : « On le voit, je n'adopte pas ici le sentiment de savants tels que d'Anville, Gosselin, Barbié du Bo-

(1) Cf., outre *Odoric, Les Pygmées*, par M. de Quatrefages. Paris, 1887, in-12, p. vii-352. — Paul Monceaux, *Revue historique*, sept.-oct. 1891, p. 1-64. — J. Van den Gheyn, S. J., *Revue des questions scientifiques*, 11^e sér., t. VII, p. 31 à 51.

cage, MM. le baron Walckenaer et Huot, continuateur de Maltebrun, lesquels veulent que l'antique *Taprobana* ne soit autre que l'île Ceylan ; je me range du côté du géographe catalan . . . »

Tout le monde sait aujourd'hui qu'il y a eu deux *Taprobane*, celle des anciens, Ceylan, et celle du moyen âge, Sumatra, de même qu'il y a eu deux Java, Java mineure, cette même Sumatra, et Java majeure, Java même.

Marco Polo nous dit qu'à Java mineure, il y a huit royaumes et huit rois couronnés ; ces royaumes sont ceux de *Forloc*, *Basman*, *Samara*, *Angrinañ*, *Lambry*, *Fansur*, et deux autres non cités par le Vénitien. Nous retrouvons également six villes dans la carte catalane : *Melaro*, *Dinloy*, *Menlay*, *Hormar*, *Leroa*, *Malao*.

La légende au-dessous de *Malao* :

Aquesta ciutat es deserta per serpentes.

Je ne trouve rien dans Marco Polo qui se rapporte à ce fait. En revanche, la figure de l'éléphant est bien justifiée par la phrase : « Ilz ont oliphans assez et unicornes . . . »

La longue légende au-dessus marque : « L'île Taprobane (Sumatra). Cette île est appelée *Magno-Caulij* ; c'est la dernière qu'on rencontre en Orient. Elle est habitée par des hommes bien différents des autres. Sur quelques montagnes de cette île, il y a des hommes d'une grande taille, c'est-à-dire de douze coudées, comme des géants, très noirs et dépourvus de raison. Ils mangent les hommes blancs étrangers, quand ils les peuvent attraper. Chaque année, dans cette île, il y a deux étés et deux hivers. Les arbres et les herbes y fleurissent deux fois l'an. C'est la dernière île des Indes. Elle abonde en or, argent et pierres précieuses. »

Tastu, p. 139, explique *Magno-Caulij* : « *Magna Cavillatio* : lieu où vous êtes trompés, où sont de grands trompeurs, *Magni Cavilli*? » L'anthropophagie nous est confirmée par Marco Polo.

Très au nord de *Taprobane* :

Ces hommes-ci sont des sauvages qui vivent de poisson cru, et boivent l'eau de la mer, et vont tout nus.

Beaucoup des îles de la partie nord-est de la mer du Japon renferment des ichthyophages, mais je ne puis donner un nom spécial à l'homme représenté dont la barbe rappelle les Aïnos.

La légende au nord-ouest :

Dans la mer des Indes sont 7,548 îles dont nous ne pouvons détailler ici les merveilleuses richesses renfermées en elles, aussi bien d'or et d'argent, que d'épices et de pierres précieuses,

n'est qu'une abréviation du passage suivant de Marco Polo (p. 549-551) :

« Sachiez que ceste mer, où sont ces isles de ceste part, s'appelle la mer de Cim, qui vault à dire : la mer qui est contre le Mangy. Car, ou langaige de ces isles, quant il dient Cim, c'est-à-dire : le Mangy. Et si vous di que en ceste mer de Cim qui est au levant, si comme dient les pescheurs et les saiges mariniers de ceste contrée, il y a .viii. mille quatre cens .lix. (7,459) isles, là où lesdis mariniers vont; et pour ce le scevent ilz; car ilz ne font autre chose que naigier par la mer. Et si vous di qu'il n'y a nulle de ces isles où il n'ait arbres moult bons et de grant oudour; si comme de lingaloel, et encore meilleur; et si y a aussi moult de manieres d'espices. Et vous di que en ces isles naist le poivre blanc comme noifs a moult grant planté. Si que c'est grant merveille des richesses qui y sont : d'or, de pierres et de toutes espiceries. Mais elles sont si loings de terre ferme que à grant paine y puet l'en aler. Et quant les nefes de Çaiton et de Quinsay y vont, ilz en ont moult grant gaain et moult grant prouffit. »

Mer des îles de l'Inde où sont les épices. Dans cette mer naviguent de nombreux vaisseaux de différents peuples. On y trouve deux espèces d'un poisson qui s'appelle Syrène : l'une est moitié femme et moitié poisson, l'autre moitié femme et moitié oiseau.

Nous lisons dans le *Livre des merveilles de l'Inde*, p. 30 et suiv. :

« Je partis sur un grand navire à moi, nous dirigeant vers l'île de Fansour. Le vent nous poussa vers une baie où nous demeurâmes trente-trois jours dans un calme plat, sans un souffle de vent, tranquilles sur la face de la mer; et nos sondes ne trouvaient pas de fond à mille brasses de profondeur. Mais un courant nous entraînait sans que nous nous en doutions, jusqu'au moment où il nous amena parmi des îles. Nous gouvernâmes sur une de ces îles. Le long du rivage des femmes nageaient, plongeaient, jouaient. Nous leur faisons des signes d'amitié, en nous dirigeant

vers elles. Mais, à notre approche, elles se sauvent dans l'île. Bientôt vinrent à nous des insulaires, hommes et femmes qui paraissaient fort intelligents, mais dont la langue nous était inconnue. Nous nous exprimons par signes et ils nous répondent de même... — « Avez-vous quelque objet de commerce ? — Nous n'avons que des esclaves. — Fort bien. Amenez-les... » Et ils nous présentèrent les plus beaux esclaves que nous eussions vus de notre vie, et les plus gais; ils chantaient, jouaient, folâtraient, plaisantaient entre eux. Leur corps était dodu et doux au toucher comme de la crème; si légers, si vifs, qu'ils semblaient à chaque instant tout prêts à s'envoler. Seulement leur tête était petite, et sous leurs flancs on voyait des espèces d'ailes ou de nageoires comme en a la tortue... Le voyage achevé, de retour dans l'Inde, nous vendîmes les approvisionnements qui nous étaient restés; et après le partage, chacun se trouva réduit au dixième de son capital. Le bruit de nos aventures nous amena un homme très âgé originaire de ces îles. Il avait été pris jeune et était depuis demeuré dans l'Inde. Ce vieillard nous dit : « Les îles où le hasard vous a jetés se nomment les îles « du Poisson. C'est mon pays. Chez nous, les hommes se sont jadis « accouplés avec les femelles des animaux marins et les femmes se « sont livrées aux mâles. De ces unions naquirent des êtres parti- « cipant de la nature de leur père et de leur mère. Ces êtres se « croisés entre eux. Il y a longtemps que les choses sont ainsi; « et nous sommes devenus capables de séjourner longuement tant « sur terre que dans la mer, tenant de l'homme et du poisson ⁽¹⁾. »

Ile des hommes nus, dans laquelle les hommes et les femmes portent une feuille par devant et une autre par derrière..

Je suppose que cette légende fait allusion aux îles que visita Polo après Java la mineure, Necouran et Gavenispola : « Et si vous di qu'ilz vont tous nuz, et hommes et femmes, que ilz ne se cueuvrent de nulle riens du monde. » *Odoric*, p. 202, nous dit : « Trestous y vont nuds hommes et femmes et ne portent fors une touaille dont ilz cuevrent leur vergongne. »

Peut-être s'agit-il des *Nicobar*.

(1) Livre des Merveilles de l'Inde par le capitaine Bozorg, fils de Chahriyâr de Râmhormoz. — Texte arabe publié d'après le manuscrit de M. Schefer, collationné sur le manuscrit de Constantinople, par P. A. Van der Lith. Traduction française par L. Marcel Devic. — Leide, E. J. Brill, 1883-1886, in-4°.

Cjutat de cayña acj fnis catayo, B., p. 142, et au sud l'île de *Caynam*, B., p. 137.

Il m'est bien difficile d'en faire, B., p. 137, les îles Andaman. J'y vois plutôt la grande île de *HAI NAN*, 海南, dans la province de *Kouang-toung*, qui est, en effet, à la frontière de la Chine. (Voir *supra*, p. 40.)

Illa Iana = *JAVA*.

Tastu se trompe complètement, p. 156, en en faisant Ceylan ; si elle est mal placée par rapport à Sumatra (*Taprobana*), c'est bien certainement pour la commodité du cartographe. La légende ne laisse aucun doute à cet égard :

Dans l'île de Iana, on trouve beaucoup d'arbres, bois d'aloès, camphre, sandal, les épices fines, la GALANGA, noix muscade, les arbres de cannelle qui est l'épice la plus précieuse de toute l'Inde ; et là se trouvent de même le macis et ses feuilles.

Marco Polo nous dit : « Ilz ont poivre noir, nois muguettes, *garingal*, cubebes, girofle et toutes autres especes », dans la « grant isle de Javva ». Odoric dictera de même : « Ceste isle est moult habitée et est la seconde meilleur qui soit en tout le monde. On y treuve les clous de girofle, les cubebes, nois muscades et plusieurs autres especes qui y croissent et toutes manieres de vivres en tres grant habondance fors de vin. »

Iana n'est qu'une des nombreuses variantes : *Fana*, *Jana*, *Iaua*, de *Java*.

VI. — CONCLUSION.

Je pense que l'étude à laquelle je me suis livré sur cette partie de l'atlas catalan permet de dire qu'il complète, grâce à Marco Polo, la connaissance de l'Asie orientale pendant une cinquantaine d'années. Décrivant la *Mappemonde* d'Angelino Dulcert, de Majorque (1339), M. le Dr Hamy dit : « C'est, comme on le voit, toute une représentation du monde connu des Européens, avant Marco Polo, dont le *Livre des merveilles*, antérieur d'une quarantaine d'années seulement, n'était pas encore répandu. »

Marco Polo fait prisonnier, en 1298, dans la grande bataille de

Curzola, livrée par Lamba Doria aux Vénitiens, dicta dans la Banque de Saint-Georges, à Gênes, le récit de ses voyages ; c'est cette dictée qui est considérée aujourd'hui comme la forme la plus ancienne du récit de Polo, et dont le texte a été publié, en 1824, par la *Société de géographie de Paris*. Il est très probable que les récits de Marco Polo se sont tout d'abord répandus sous forme orale, car nous y trouvons un grand nombre d'interpolations, surtout dans le dialecte vénitien, et plus particulièrement dans les relations de voyageurs postérieurs, comme Odoric de Pordenone. Il faut croire que la première version de Marco Polo, soit sous forme manuscrite, soit sous forme orale, fut longtemps avant de se répandre dans les ateliers des cartographes, je ne dis pas dans le monde de l'érudition ou de la curiosité, car, vers 1315, le dominicain Francesco Pipino, de Bologne, l'avait traduite en latin, d'après l'italien. C'est la traduction de Pipino qui est la source, en passant par un autre intermédiaire italien et latin, de la première édition française imprimée à Paris en 1556. Mais le cartographe de 1339 ne s'en doute pas, car il ignore l'Asie orientale. Il ne me paraît pas qu'Aboulféda, de Hamah, mort en 1331, la même année que le franciscain Odoric, ait été consulté, pas plus naturellement qu'Ibn Batoutah, de Tanger, mort seulement vers 1378. Tout ce que notre cartographe dit de la Chine, il l'a pris dans Marco Polo, mais il n'a pas dit tout ce qui est dans Marco Polo au sujet de ce grand empire ; les deux ou trois mots arabes qu'il cite sont pris d'auteurs arabes et persans, bien antérieurs à Aboulféda et à Ibn Batoutah. On peut considérer l'atlas catalan comme la quintessence de la cartographie de l'Asie orientale à l'époque du moyen âge. La route de terre par la haute Asie fut fermée dès le milieu du xiv^e siècle, et la mission chrétienne d'Ili-bâliq, dans les *T'ien-chan*, fut détruite en 1342. La chute définitive de la dynastie mongole des Youen, en 1368, fit régner successivement à *Nanking* et à *Peking*, au commencement du xv^e siècle, la dynastie chinoise des Ming. La route de mer, peu fréquentée, était à peu près fermée. Les voyageurs européens du xv^e siècle, Nicolo Conti particulièrement, à l'époque d'Eugène IV, le russe Athanase Nikitin de Tver, le vénitien Hieronimo di Santo Stefano, ajoutent plutôt à la connaissance de l'Inde et de l'Indo-Chine qu'à celle de l'empire chinois même. Il faudra la prise de Malacca par le grand Albuquerque, en 1511, pour que les Portugais se répandant dans l'Extrême-Orient, transforment nos

connaissances acquises au temps des Mongols. Les Portugais arrivent à Canton en 1514; ils ne pénètrent que plus tard dans l'intérieur du pays; l'un des pilotes d'Albuquerque, Francisco Rodriguez, élève de Pedro Reinel, nous marque dans son *Portulan*, publié par Santarem, la route de Peking entre 1524 et 1530, sans que la source précise de ses renseignements nous soit donnée. Nous avons de la sorte un document intéressant qui nous permettra de trouver un lien entre la connaissance de la Chine au moyen âge et de la Chine moderne : ce sera l'objet d'une autre étude.

HENRI CORDIER.

TABLE.

	Pages.
I. L'atlas catalan de 1375.....	19
II. Importance de l'atlas catalan pour l'étude de l'Asie orientale.....	21
III. Nécessité d'une nouvelle étude de la géographie de l'Asie dans l'atlas catalan.....	24
IV. Texte de l'atlas catalan relatif à la géographie de l'Asie orientale.....	25
V. Commentaire géographique.....	34
Itinéraires de Marco Polo :	
Itinéraire d'aller.....	34
Itinéraire de l'Ouest.....	36
Itinéraire du Sud-Ouest.....	37
Itinéraire du <i>Tche-kiang</i> et du <i>Fou-kien</i>	40
Villes diverses.....	51
Sumatra et les îles.....	57
VI. Conclusion.....	61

ITINÉRAIRE DE FEZ À OUDJDA,

SUIVI EN 1891

PAR M. DE LA MARTINIÈRE.

La route de Fez à la frontière de l'Algérie, par Oudjda, était jadis l'une des voies les plus fréquentées de la Berbérie; par elle pénétrèrent, en effet, dans le Maghreb el-Acsa les différentes migrations venues de l'Afrique et de l'Orient, et ce fut encore ce même chemin qui relia pendant des siècles les royaumes de Fez et de Tlemcen; or cette route est de nos jours de moins en moins suivie, elle est même comme fermée, autant par l'hostilité des tribus riveraines, que par la défiance du gouvernement marocain qui semble redouter le contact de notre colonie et met à profit l'insécurité bien connue de la région pour augmenter l'isolement de son empire ⁽¹⁾.

(1) La partie orientale du Maghreb, à l'est du méridien de la ville de Fez, et qui s'étend jusqu'à la frontière actuelle de la province d'Oran, présente quelques traits généraux plus faciles à saisir sur le terrain que sur les esquisses topographiques qui existent actuellement au Maroc. En effet, ces dernières ne sont encore que des ébauches, dressées sur des renseignements indigènes ou d'après un petit nombre d'itinéraires, parfois aussi difficiles à relier dans l'ensemble qu'à concilier dans les détails. Le système orographique du Maroc est complexe, et il s'augmente de la confusion de nos cartes qui n'en donnent pour la plupart qu'un figuré très incomplet. Les montagnes de ce pays peuvent se réduire à quatre grands systèmes assez différents : 1° le grand Atlas qui part de l'Océan, du cap Guir, près de la petite ville d'Agadir-Séghir, et se termine dans la région dite Dabra, qui précède les hauts plateaux oranais; 2° le petit Atlas, appelé parfois Anti-Atlas, parallèle au premier, mais situé au sud, et qui prenant naissance entre les embouchures de l'Ouâd Sous et de l'Ouâd Drâa, semble expirer dans les plateaux qui, à l'ouest, bordent le bassin de l'Ouâd Fez; 3° le moyen Atlas qui occupe, au nord du grand Atlas, une position à peu près analogue à celle du grand Atlas; il se détache de la chaîne principale aux environs de la petite ville de Demnat, voisine de celle de Maroc, et se continue par les montagnes qui sont au sud des villes de Mequinez, de Fez, puis par les monts des Beni-Ouaraine, des Ghiyâssa, par la région de Dedbou, jusqu'aux hauteurs qui, en prolongeant la chaîne de

On ⁽¹⁾ sort de Fez-el-Bâli ⁽²⁾ par la porte dite *Bab el-Fotouh* ⁽³⁾, qui fait partie du quartier dit *el-Adoua*, et on suit le chemin ordinaire de Taza et d'Oudjda, en laissant sur la gauche, dans le nord, les contreforts du Djebel Zâlegh, au bas duquel est adossé

Beni-bou-Zeggou, coupent la frontière oranaise un peu au sud d'Oudjda; 4° un autre massif indépendant des systèmes précédents occupe l'extrême nord du Maroc, et spécialement la contrée dite du Rif. C'est entre le massif du Rif et la chaîne du moyen Atlas que passe la route de Fez à Tlemcen, par Oudjda. Utilisant d'abord la vallée du Sebou, qu'elle traverse, celle de l'Ouâd Innaouen, qu'elle remonte jusqu'à la hauteur de la ville de Taza, elle franchit en face des Ksours de la tribu des Miknâssa, le seuil formant la ligne de partage des eaux du bassin de l'Ouâd Innaouen, qui fait partie du système hydrographique du bassin de l'Ouâd Messoun, affluent du fleuve Molouïa, qui se jette dans la Méditerranée. La contrée se présente alors et au delà sous l'aspect d'une vaste plaine où coule la Molouïa, puis l'Ouâd Za; ce sont déjà les hauts plateaux de l'Algérie qui commencent, à une altitude un peu moindre; le terrain en a le même aspect.

⁽¹⁾ Ce voyage a été accompli en juillet 1891, grâce à la protection bienveillante et toute-puissante du chérif de Ouezzan, Sidi el-Hadj-Abdesselam et à celui de son cousin Sidi Ahmido ben Thami, de Fez.

⁽²⁾ On sait que la ville de Fez se divise en deux villes construites à deux époques différentes, et connues sous les noms de Fez-el-Bâli, qui est de beaucoup la plus considérable : c'est Fez l'ancienne, fondée par Maulay-Idriss-Seghir, en 193 (J.-C.); et Fez-Djedid, ou Fez la nouvelle, élevée par Iakoub-ben-Abdallah, le second des princes Mérinides vers 1220 ou 1230 (J.-C.). Fez est située à l'extrémité occidentale, et comme à l'ouverture de la dépression qui sépare le système orographique du Rif de celui du moyen Atlas. Elle est sur cette route qui unit les plaines que borde l'Atlantique aux plateaux de la province d'Oran. Les grandes voies historiques se croisent donc dans le bassin où est la ville, et là réside l'importance qu'elle a toujours eue dans l'histoire du Maghreb. Fez est bâtie dans la vallée de la petite rivière du même nom, dite Ouâd Fez, affluent du fleuve Sebou, au point où sa vallée, jusqu'alors presque horizontale, plonge brusquement dans une vallée assez étroite. L'Ouâd Fez est l'Ouâd el-Djouhor des auteurs arabes du moyen âge. Il prend sa source à Ras-el-Ma ou Dar-ben-Khoubsa, à peu de distance à l'ouest de la ville; son confluent avec le Sebou est à environ 6 kilomètres à l'est.

⁽³⁾ Ou Porte de la Victoire, d'après El-Bekri; c'est l'ancienne porte dite Bab el-Kabla, ou du Sud, qu'Idriss avait construite dans le sud du quartier des Andalous. Ce monument demeura intact jusqu'au moment où Dounas el-Andy le détruisit en s'emparant, les armes à la main, de l'Adoua. La porte fut reconstruite par El-Fatouh ben El-Mouaz... lors de son gouvernement à Fez, ou, suivant l'histoire de Ben Ghâleb, citée par l'auteur du *Roudh el-Kartas*, sur les ordres de El-Fatouh ben Manser qui lui aurait alors donné son nom au moyen âge arabe. Enfin, dans les temps modernes, Bab el-Fotouh fut encore démolie avec d'autres portes de la ville, par ordre du sultan Maulay Abdallah ben Ismaïl. Les vantaux en furent transportés à Fez-Djedid (17 juillet 1730).

Fez. La ville est surmontée d'un immense cimetière étalé sur les hauteurs qui la dominent, appelées jadis *Koudia el-Araïa*, célèbres dans l'histoire par les combats qui s'y livrèrent.

Au sommet de la colline se voit un vieux fortin en pisé, à demi démoli, mais dont les portes ont été murées, et dans le sud de la ville se trouve un autre ouvrage semblable ⁽¹⁾. A travers des haies de vergers, et suivant une direction sud-est, la piste atteint, en trente-cinq minutes, le pont du Sebou, tandis que la vallée sinueuse de l'Ouâd-Fez disparaît sous la verdure des vergers et descend vers le fleuve.

Ce chemin, excellent en été, est souvent impraticable après les pluies de l'hiver et du printemps qui détrempent les glaises argileuses ⁽²⁾.

Le pont, ou Kantara du Sebou, sur lequel on traverse le fleuve, a environ 200 mètres de longueur; il est supporté par huit arches d'inégales ouvertures; il a 8 mètres de largeur; la chaussée, pavée de galets, est assez bien entretenue; on rapporte qu'il fut construit par le sultan Maoulay-Errechid, en 1669-1670, avec le produit de l'argent que le souverain avait prêté, quelque temps auparavant, aux négociants de Fez. Au pied des piles du pont se trouve un gué. Le Sebou vient du sud-sud-est; il décrit des méandres multiples; son eau, jaune et limonneuse, est chargée d'argile et inonde les rives découpées à pic dans un terrain glaiseux. Le débit du fleuve est extrêmement variable; impétueux et profond en hiver, il ne conserve durant l'été que des filets d'eau de quelques mètres seulement de largeur; des cultures maraîchères existent ici sur ses deux rives, tandis qu'en aval on trouve quelques beaux vergers d'orangers.

A environ 2 kilomètres en aval du pont, est le confluent de l'Ouâd Fez; le Sebou décrit ensuite, presque à angle droit, un crochet dans l'est, provoqué par les prolongements du Djebel Zalegh.

⁽¹⁾ Ces deux bastions furent construits sous le règne du sultan Abou el-Abbas Ahmed el-Mansour el-Debbi, vers 1588 (J.-C.), l'un en dehors de la porte de Eldjisa, l'autre en face de la porte el-Fotouh. L'auteur ingénu du *Nozhet el-Hâdi* (traduction de *Houdas*) nous apprend que ces deux forteresses connues de son temps sous le nom de El-Bezatin, mot dont le singulier est Bastion, étaient d'une telle solidité qu'on ne pouvait s'en rendre compte qu'en les voyant.

⁽²⁾ A l'époque d'El-Bekri, on appelait cette région, jusqu'au Sebou, Merdj-Ibn-Hicham, ou le marais d'Ibn-Hicham.

Plus loin, il tourne au nord-est puis au nord, en baignant le pied d'une autre chaîne de collines; ces dernières sont séparées du massif précédent par un profond ravin, dont l'orientation est nord-sud, et le fleuve en prolonge la direction. A l'endroit où la route la traverse, la vallée du Sebou n'a qu'un demi-kilomètre de largeur sur sa rive orientale; elle semble moins large encore sur la rive occidentale; au bas du Zâlegh, elle est peu cultivée, car on n'y rencontre que des capriers; il n'y existe pas de chemins, mais seulement des pistes étroites, tracées à flanc de coteau sur les dernières pentes argileuses, où elles deviennent très difficiles en hiver par les temps de pluie.

A la sortie du pont on suit, pendant peu de temps, une direction méridionale, afin d'atteindre le pied des collines qui constituent l'Aqbet-el-Djemel⁽¹⁾, et qui dominent d'environ 280 mètres le fond de la vallée. La montagne est nue, escarpée ici, coupée de nombreux ravins présentant l'aspect d'un immense bloc d'argile. La piste, étroite, s'élève par des pentes très inclinées entre des ravins creusés par les pluies et au milieu d'affleurements de tuf. La montée dure une heure; on débouche alors sur un vaste plateau peu accidenté tout d'abord, et dont l'inclinaison est dans une orientation nord-ouest - sud-est. Le territoire appartient à une fraction des Oulâd El-Hadj, grande tribu dont la branche mâtresse occupe une partie de la vallée de la Molouïa⁽²⁾.

Durant une heure, le terrain que l'on traverse est peu accidenté et en partie dénudé; seule apparaît une maigre végétation de palmiers nains et de jujubiers sauvages. On y rencontre, à gauche de la route, trois étangs où s'amassent les eaux de pluie, et qui sont

⁽¹⁾ La montée du chameau, c'est l'Aqbet el-Bakr, ou montée des bœufs, indiquée par El-Bekri dans sa route de Fez à Kairouan.

⁽²⁾ Les tribus que l'on rencontrera sur la route de Fez à ce fleuve sont les Oulâd-el-Hadj, population arabe, les Hayâina, les Branes, les Tasoul, qui parlent un mélange d'arabe et de berbère, et qu'on est convenu de ranger parmi les Djebala. Dans le sud, on laissera à droite de l'itinéraire les Beni-Ouaraine, population purement berbère qui parle le cheïha, ou berbère méridional, et qui vit en partie sous la tente, comme les Guerouan, les Zemmour, et autres Berbères des environs de Méquinez, et en partie dans des maisons de pierre, solides et assez bien bâties, comme les montagnards de l'Atlas; ensuite, les Ghiyâtsa, tribu d'origine berbère, mais arabisée, et dont le territoire est à cheval entre les Djebala, tels que les Tasoul, les Hayâina et les Cheleuhs beni-Ouaraine. Quant aux Miknâsa et aux populations de la plaine de la Molouïa, telles que les Hooûara, elles paraissent purement arabes.

appelés : Metafi, Oulâd El-Hadj. De ce point, on aperçoit déjà les montagnes du Ghiyâtsa et celles des Beni-Ouaraïne, qui sont à droite de la route, à une distance d'environ treize heures de marche. Ensuite, la contrée change d'aspect ; elle devient mame-lonnée, et, un quart d'heure plus loin, on arrive à un ravin sinueux, dont la direction générale est nord-est. Le fond en est marqué par un ruisseau nommé Sehbt Et-Thouïl par les indigènes ; certaines parties sont garnies d'efflorescences salines. Un sentier étroit, mais assez bon, suit ce mouvement de terrain et franchit plusieurs fois le même lit de ruisseau, presque partout rocheux et formé de schistes désagregés ; quant aux flancs du ravin, ils sont dénudés, à pentes rapides, avec des surfaces argileuses.

A quarante minutes de marche du point où l'on rencontre pour la première fois le ruisseau, et après être passé devant la fontaine dite *Aïn Et-Tin*⁽¹⁾, desséchée en été, on arrive aux Aioun-Sokof, situés sur le versant oriental de la chaîne que la route a traversée ; c'est le commencement du terrain des Hayâina.

Toute la vallée de l'Ouâd Innaouen, où les terres paraissent assez bien cultivées, s'y découvre. On y voit quelques bouquets d'oliviers ; la rivière décrit un demi-cercle au pied des collines où s'est élevée la route, puis s'échappe vers le nord-ouest pour rejoindre le Sebou.

L'Ouâd Innaouen⁽²⁾ est formé de la réunion de l'Ouâd Ouartsa, qui reçoit lui-même la petite rivière de Miknâsa, venant du massif des Branes, et de l'Ouâd Taza, qui passe à la ville de ce nom et prend naissance dans les montagnes du Ghiyâtsa. La longueur du cours de l'Ouâd Innaouen atteint environ 150 kilomètres. C'est une rivière dont le débit est abondant, même en été, et dont l'eau claire et fort bonne coule sur un sol de gros graviers. Sa largeur moyenne est de 25 mètres, et sa profondeur, en été, est d'environ 0 m. 60. Ses berges, à pic de 2 à 3 mètres, sont bordées de lauriers-roses ; toutefois le cours d'eau le plus important que reçoit, dans le nord, cette rivière, est l'Ouâd El-Leben⁽³⁾. La vallée est bordée au

(1) Indiquée par El-Bekri dans sa route d'Oudjda à Fez.

(2) Appelé Yenasul par Ali Bey et Ainaoul par Edrisi.

(3) C'est près de la réunion de l'Ouâd Innaouen et de l'Ouâd El-Leben qu'eut lieu, en 1558, la grande bataille où les troupes turques, sous le commandement du pacha Hossain, fils de Kheir Eddine Ettorki, furent défaites par Maulay Abdallah.

nord par les montagnes des Hayâina et des Tasoul, au sud par le massif des Ghiyâtsa et par la chaîne allongée des Beni-Ouaraïne.

Deux heures et demie après les Aioun-Sokof, remontant la vallée de la rivière, on entre sur le territoire des Oulâd-Ayâd, fraction des Hayâina. Dans cette tribu, et sur les contreforts méridionaux qui bordent la vallée, on rencontre l'Azib du chérif Si Abdallah ben Abd el-Djelil, près d'un puits et à proximité de l'Ouâd Bou-Zemelan. Les cultures environnantes sont prospères; le pays a un aspect de richesse qui contraste avec les territoires traversés depuis Fez.

On est ici à environ six heures trois quarts de marche de Fez.

A un quart d'heure dans l'est, on traverse l'Ouâd Bou-Zemelan, affluent de l'Ouâd Innaouen, qui sort des montagnes des Beni-Ouaraïne; c'est un ruisseau dont l'eau courante est très fraîche et excellente. La route continue de remonter la vallée de l'Ouâd Innaouen, qui est généralement cultivée et où se voient de nombreux groupes de tentes et de huttes en boue séchée, qu'habitent les Hayâina; non loin, au pied du versant occidental d'un massif assez élevé, le Djebel Oulâd-bou-Zian, se tient le marché ou Souq et-tleta de Nekhila, sur le territoire de Hayâina; il est fréquenté par les Oulâd-el-Hadj, les Beni-Isegha, les Beni-Sadane et les Ghiyâtsa. Le long de la rivière existent quelques vergers d'oliviers; sur la rive gauche se remarque le tombeau d'un saint, nommé Sidi Allal el-Erhar. Cinquante minutes après avoir laissé l'Ouâd Bou-Zemelan, on traverse un autre affluent de gauche de l'Ouâd Innaouen, appelé l'Ouâd Matmata. Les bords sont couverts de quelques vergers abandonnés, et on y remarque les ruines d'un ancien fort, dit *Qasba* de l'*Ouâd Allal*; c'est une construction en pisé datant du siècle de Maulay Ismaël el-Alaoui; on sait, en effet, qu'à l'époque de ce souverain, une série de forteresses avait été établie le long de la route d'Oudja; elles étaient gardées par des contingents de la garde noire ou Abids Bokhari; celle-ci marquait la première étape pour les muletiers qui se rendaient de Fez à Taza. Les indigènes désignaient cette localité sous le nom de Khémis-Chedjour; la région appartient aux Oulâd-Hayâne, fraction de Hayâina, tandis que le territoire voisin, qui s'appelle Aïn-el-Gueddah, est en partie la propriété des chérifs de Ouezzan. Après une demi-heure, la vallée de l'Innaouen se rétrécit, et la rivière décrit une courbe dans le nord, qui est provoquée par un chaînon

rocheux, appelé dans le pays Hadjera-Metsqouba, dont la forme affecte celle d'un promontoire à pic. Sur la rive opposée, on voit une petite montagne de nature argileuse, nommée Aqba Zerga. Au sommet se trouve le mausolée de Sidi Ayyoub, et un grand village dit *Dchar-Aïn-Gueddah*, du nom de la source qui l'arrose. L'Aqba Zerga fait partie de la chaîne allongée du Djebel Abd-el-Kerim; il s'y trouve une forteresse du gouvernement marocain, dite *Qasba des Oulâd Abd-el-Kerim*.

Au point dit *Hadjera-Metsqouba*, la région appelée Blâd-Makhzen⁽¹⁾ cesse, et l'on entre dans un col où il convient de prendre des précautions jusqu'aux environs d'Oudja. La vallée, très peuplée, devient absolument vide jusqu'aux abords d'un grand village dit *Dchar-el-Ahsâra*, situé sur la face orientale du plateau rocheux de l'Hadjera-Metsqouba; on y accède en suivant un étroit ravin, le Chaabet-Tekmil, à l'entrée duquel on remarque quelques oliviers. Du Dchar-el-Ahsâra on découvre distinctement tout le massif des montagnes du Ghiyâtsa, et la forme de la vallée se prolongeant dans l'est, avec les monts des Branes et des Tasoul, qui en forment le flanc septentrional. En descendant de ce village, on retrouve alors l'Ouâd Innaouen, dont les bords sont extrêmement cultivés, car la vallée est la propriété des chérifs Idrissiyin et El-Abidiyin de Fez, ces derniers alliés à la famille de Ouezzan. On y voit le grand Azib, ou métairie de Si Mohammed Ould Si Idris el-Abidi; puis on rencontre la demeure du chérif Ouezzâni Maulay Qâsem. On est alors dans une région appelée Tadjana, qui sépare la tribu des Hayâîna des Ghiyâtsa. Le sultan Maulay el-Hassan y avait fait commencer la construction d'une grande citadelle, dite *Qasbet Djedida-Mta-Tadjana*. Le canton voisin se nomme Bou-Hellou. On découvre, dans tous ses détails, le massif régulier et boisé du Djebel Ghiyâtsa, sur le flanc oriental duquel se trouve la petite ville de Taza.

Les pics les plus éloignés dans le sud sont encore couverts de neige; on les désigne sous le nom de Djebel Bouïbelan; ils paraissent dans l'est du prolongement du méridien du Djebel Ghiyâtsa.

(1) Littéralement : pays des bureaux ou du gouvernement; on désigne ainsi la partie du Maroc où le gouvernement chérifien a une autorité suffisante pour assurer la sécurité relative des voyageurs; on appelle, au contraire, Blâd-es-Slba, ou pays du vol, celui où les tribus agissent à leur guise, coupent les routes et professent le brigandage le plus étendu.

Ils appartiennent, sans ~~aucun~~ doute, au même soulèvement géologique ; ce sont de hautes cimes boisées, avec de riches vallées, où la population berbère trouve, paraît-il, les ressources les plus abondantes pour son existence.

Tout ce territoire est inexploré. Quant au massif des Ghiyâtsa, de beaucoup moindre étendue, on prétend qu'il renferme quelques gisements de plomb argentifère ⁽¹⁾. Les Beni-Ouaraine, bien que Berbères, habitent sous la tente, et ils ont des campements sur les dernières ondulations qui bordent, au sud, la vallée de l'Innaouen. Le Djebel Ghiyâtsa, projeté par la chaîne des Beni-Ouaraine, détourne vers le nord le cours de cette rivière, et toute la vallée décrit un arc de cercle nettement tracé, depuis la crête de l'Hadjera-Metqsouba jusqu'aux pieds du pic de Taza.

Quant à la face méridionale, elle est entièrement constituée par les derniers contreforts du massif du Rif, qu'habitent ici les Djebala, Tasoul et Branes. Ce sont des hauteurs de glaise, de marne, profondément ravinées par les pluies de l'hiver, abondantes en ces régions ; on y rencontre peu de végétation ; les villages eux-mêmes, agglomérations de maisonnettes de terre battue, n'ont que peu de vergers ; les rivalités de tribu à tribu de ce territoire ne permettant guère de culture.

Ainsi, l'importante tribu des Hayâina ⁽²⁾ est depuis de longues années en lutte avec les Ghiyâtsa, qui envahissent ses territoires. Déjà, les Beni-Khalifa et une partie des Oulâd-Abd-el-Kerim ont été dépossédés de cette manière. On compte environ une heure et demie de marche du canton de Tadjana au marché de Djoumaa des Beni-Stiten, sous-fraction des Hayâina ; de ce même canton, on est à une grande journée et demie de marche du Djebel Maulay-Boucheta, montagne célèbre dans toute cette partie du Maroc, car elle est le siège d'une *zaouiya* très vénérée.

Le chemin pour y accéder traverse le pays des Hayâina, longe la limite des Cheraga et des Setta, et finalement aboutit aux

⁽¹⁾ El-Bekri, sur ce sujet minier, est plus positif ; il écrit que l'on trouve dans les montagnes de cette tribu de l'or parfaitement pur et de qualité excellente.

⁽²⁾ La tribu des Hayâina est une de celles dont le nom revient le plus fréquemment dans l'histoire moderne du Maghreb. Elle fut notamment à demi détruite en 1662-1663, par Maulay Mohammed ben Echcherif, et, de 1671 à la fin du siècle, on les voit cependant mêlés à tous les soulèvements de l'empire. Quand les sultans les poursuivaient, les Hayâina se réfugiaient dans les montagnes des Ghiyâtsa avec lesquels ils faisaient alors cause commune.

Fichtala, sur le territoire desquels se trouve la montagne, emplacement de l'antique Prisciana, une des villes citées par Pomponius Mela parmi celles de la *Maurétanie Tingitane*.

Après dix heures et demie de marche depuis Fez, on traverse une troisième fois l'Ouâd Innaouen⁽¹⁾; on laisse sur la droite le village d'Elmerabetin, et la route s'élève ensuite sur les collines argileuses qui bordent au nord la vallée.

Le terrain devient alors de plus en plus accidenté, car on suit la crête des hauteurs, jusqu'à la hauteur d'une grande source dite *Aïn Ghamelidj*; on passe successivement à l'Aïn Doukarat, puis à l'Aïn Echrob ou Erhob⁽²⁾. Le sentier prend alors une direction plus orientale et entre dans le territoire des Beni-Khalifa, dernier canton des Hayâina, récemment envahi par les Ghiyâtsa; on traverse un gros village du même nom, et à peine un kilomètre plus loin, dans le nord-est, en commence à descendre dans la petite vallée de l'Ouâd Amellil, sur les bords duquel se trouve la zaouïya de Sidi Abd el-Qader, avec un grand douar de Hayâina. Grâce à la protection religieuse de ce tombeau vénéré, la population du canton est respectée par les Ghiyâtsa. On franchit deux fois l'Ouâd Amelil, aux eaux claires, coulant sur un fond de gravier; cette petite rivière sort du massif du Rif, et après avoir traversé le territoire des Branes, elle forme, non loin d'un rocher remarquable appelé Hadjera-el-Kahla, la limite entre le territoire des Branes et celui des Tasoul⁽³⁾.

Une heure après avoir quitté la zaouïya, on entre dans le district d'El-Methara, ancienne frontière des Hayâina et du Ghiyâtsa. On marche une demi-heure dans la vallée de l'Ouâd Amelil, puis on laisse la rivière sur la gauche et on pénètre dans une petite gorge qui porte le nom de Zouftuia. Le sentier, très étroit, escalade des pentes d'argile très raides, et après une ascension d'une heure et demie, à travers une région déserte et sans culture, on est à un col remarquable.

⁽¹⁾ La route avait déjà franchi cette rivière à deux reprises en entrant sur le territoire des Oulâd-Aâyd.

⁽²⁾ Littéralement : « *Bois et va-t-en* », allusion faite dans ce nom donné par les indigènes à l'insécurité de la contrée.

⁽³⁾ La tribu des Tasoul, de nos jours, est formée d'éléments berbères (Djebala) et arabes. Au moyen âge du Maghreb, elle a subi l'influence d'une fraction des Miknâsa, celle des Beni-Abi-l'-Afia, qui étaient rois de Tasoul et de Fez, d'après Ibn Khaldoun.

En effet, deux collines semblables et symétriquement placées de chaque côté de la route signalent le passage appelé Bab-Hammâma. Sur le flanc méridional de celle des deux collines qui est au nord de la route, se trouve un *azib* des chérifs de Ouezzan ; on pénètre ensuite sur le territoire de la tribu des Oulâd-Chérif, fraction des Branes ⁽¹⁾.

La route descend au fond d'une vallée où se voit l'emplacement du marché du Tlata des Oulâd-Chérif ; on y trouve des sources dites Aïoun Oulâd-Chérif.

La région est dénudée et l'aspect en demeure misérable. C'est une des contrées du Maroc les plus tourmentées au point de vue politique, car le territoire des Branes, qui fait suite au Rif, participe de l'agitation constante qui règne dans le pays, et les luttes de tribu à tribu qui s'y livrent constituent un des dangers de la route de Fez à Oudja. Environ trois quarts d'heure après avoir quitté le Souq Tleta des Oulâd-Chérif, on entre dans le canton dit *Blad-el-Mellaki*, et une demi-heure plus loin se voit un assez grand village dans le nord, à l'Aïn Omar, qui sort du flanc du Djebel Oumdjeniba. Les Aïoun Tleta, aussi bien que cette dernière source, sont tributaires de l'Ouâd el-Hader, que l'on atteint en quelques minutes de marche. L'Ouâd el-Hader est une rivière importante, d'environ 25 mètres de large, aux eaux claires et abondantes, coulant sur un fond de gravier ; elle sort du territoire de Beranes, et forme, dans le bas de la vallée, la limite des Miknâsa. On assure que la rivière prend sa source au Djebel Gouïn ⁽²⁾.

Après une heure et quart de marche, suivant toujours la direc-

⁽¹⁾ Les Branes paraissent être les derniers et authentiques représentants de la grande famille des Bernès à laquelle Ibn Khaldoun consacre tout un chapitre, et qui avait fourni les Azadja, les Masmouda, les Aureba, les Adjisa, les Ketama, les Sanhadja, les Lampta, les Heskoura, les Guezoula ; Vivien de Saint-Martin cite les Beranes comme les Berbers de l'Ouest.

⁽²⁾ Le Djebel Gouïn, du nom de la tribu des Beni Gouïn, se trouverait sur le territoire des Guezennaïa, groupe important de population du Rif. Duveyrier appelle cette montagne Djebel Beni-Kaoum, mais son existence et sa dénomination primitive avaient déjà été données par El-Bekri ; c'est, en tout cas, le nœud central du système orographique du massif du Rif, et où prennent naissance les trois cours d'eau les plus importants de cette partie du Maroc : le Ouargha, le Ghis et le Nokour.

Il paraît se trouver entre les Sanhadja et les Metalsa, de l'ouest à l'est, et à mi-chemin des petites villes de Taza à Nokour, à environ 80 à 100 kilomètres de la mer.

tion de l'est, le sentier, à travers une région mamelonnée et des plus monotones, mène à l'Ouâd Ouartsa, cours d'eau qui sort des montagnes des Metalsa.

Les bords sont couverts de lauriers-roses; l'eau roule sur un fond de galets, sur une largeur d'environ 30 mètres, et une profondeur de 0 m. 40.

La rivière serpente dans une vallée qui semble fertile; c'est un affluent de l'Ouâd el-Hader; elle baigne, à droite de la route et à 2,500 mètres, le pied de la colline du petit village de Miknâsa des Beni-Stiten, ou Miknâsa-Tahtaniâ, tandis que l'autre Miknâsa, vers lequel on se dirige, se nomme Miknâsa des Beni-Ali, ou Miknâsa-Foukânîa. Une colline allongée sépare les deux vallées, et dans l'est, celle de l'Ouâd Ouartsa est terminée par une ligne de hauteurs, dont le sommet culminant paraît se trouver à peu de distance de la route et au marabout de Si Mohammed Zouaoui; à ce dernier point, un passage existe; on y arrive une heure et demie après avoir passé l'Ouâd el-Hader; l'on découvre alors le Qsar à environ 3 kilomètres dans l'est, de l'autre côté de la vallée de l'Ouâd el-Ghobâr, rivière appelée aussi Ouâd Miknâsa ou Ouâd el-Arba, du nom d'un marché voisin. Elle prend sa source sur le territoire des Guezennaïa. Le chemin, en pente accentuée, mène directement à la rivière, que l'on traverse à un gué difficile en hiver, et tout de suite on entre dans le Qsar, qui est un amas de maisonnettes en pierres grises, souvent assemblées à sec; la plupart des constructions ressemblent à des huttes⁽¹⁾.

Seules, la demeure du Moqaddem, de l'ordre religieux de Maulay Etthaïeb, et la Zaouïya, ou couvent des chérifs de Ouezzan, font exception. Par la route qui vient d'être décrite, Miknâsa-Foukânîa est à vingt-deux heures et demie de marche de Fez.

La tribu des Miknâsa⁽²⁾ est une des plus illustres du Maghreb,

(1) El-Bekri écrivait que les Miknâsa habitaient des huttes de broussailles.

(2) Pour l'histoire des origines des Miknâsa, voir Ibn Khaldoun, t. I, p. 258 et suiv. On peut aussi citer la généalogie toute différente indiquée dans le *Nozhet el-Hadi* (trad. Houdas), p. 326, d'après laquelle les Oulad-Mahallî auraient quitté la ville de Méquinez (Miknaset-Ezzitoun) pour aller à Sidjilmassa, tandis qu'une partie de ses descendants, sous le nom de Mihnâsa, se seraient établis dans le district de Tlemcen.

Quoi qu'il en soit, les Miknâsa qui faisaient partie des tribus zenetes dominaient, au VIII^e siècle, toute la vallée de la Molouïa, et étendaient leur influence jusque dans les oasis du désert marocain et dans les contrées qu'arrose l'Ouâd Ziz. El-

car elle fut très intimement mêlée à l'histoire de ce pays à l'époque des Famitides; elle gouvernait tout le pays de Tasoul, de Guersif et de Taza. Elle ne paraît plus actuellement compter que les populations assez restreintes du district qui nous occupe.

Quant aux deux fractions actuelles de la tribu, les Beni-Stitten et les Beni-Ali, elles habitent chacune un bourg différent, distants d'environ 17,500 mètres l'un de l'autre. Chez les Beni-Stitten réside un qaïd du sultan, qui ne possède aucune autorité, et parfois est chassé par les habitants chez les Beni-Ali où la population du Qasr peut être évaluée à environ 2,000 âmes. L'autorité y est dévolue à l'intendant des chérifs de Ouezzan.

Le territoire des Miknâsa est borné à l'ouest⁽¹⁾ par celui des Tasoul, au nord par celui de Metalsa (frères des Miknâsa, d'après Ibn Khaldoun), et au nord-est par les montagnes des Guezannaïa, à l'est par la région des Oulâd-Bekkar, qui servent de transition avec les Hooûra, nettement Arabes et qui occupent le sud-sud-est de la tribu; au sud ce sont les Ghiyâtsa.

Bekri, en effet, nous apprend qu'ayant adopté les doctrines kharedjites, c'est à eux que remonte la fondation de la ville de Sidjilmasa. Profitant de l'affaiblissement de la dynastie Idrisside, et sous la conduite d'un certain Messala, ils avaient soumis tout le territoire compris entre les Tasoul-Taza et presque toute la région orientale du Maghreb el-Acsa.

D'après Ben-Ghazi, l'auteur d'une monographie de la ville de Mequinez, traduite par M. O. Houdas, une des fractions des Miknâsa, en s'établissant dans cette région, aurait donné son nom à Taza, qui se serait appelé dans la suite Miknâset-Taza, par opposition à Miknâset-Ezzitoun.

(1) A l'époque où écrivait El-Bekri, le territoire de Miknâsa commençait dans l'ouest à un point nommé par le géographe arabe Khandoc el-Foul, «le ravin des fèves»; on a perdu actuellement le souvenir de cette dénomination, mais encore de nos jours, la principale culture est celle des fèves. Dans cette même région, le même auteur nous a transmis le nom d'une ville de Tasoul, appelée de son temps aussi Aïn-Ishac, et qui avait été, longtemps avant l'époque où il écrivait, la capitale des Etats de Moussa ibn Ali l'Asia; elle avait été détruite, mais le renom de sa splendeur était parvenu jusqu'à El-Obeïd, qui vante ses bazars et sa mosquée.

Rien n'a pu encore permettre de proposer une assimilation pour cette ville, située à 10 milles au nord du château de *Gormal*, localité elle-même inconnue à notre époque, et qui était à deux journées de marche de Fez, sur la route d'Oudjda. D'après ces distances, il conviendrait de placer cette forteresse aux environs de Miknâsa, plus vraisemblablement dans la vallée de l'Oued el-Hader. La région, de ce point à Fez, était, au temps d'El-Bekri, habitée par la tribu des Metghara, fraction des Miknâsa venue des oasis du Sahara; de nos jours, tous ces souvenirs sont perdus.

La région des Miknâsa, située entièrement sur le flanc méridional des derniers contreforts du système montagneux du Rif, est bien arrosée.

On y rencontre d'étroites vallées, dont le fond est cultivé, tandis que sur les flancs marneux et crayeux s'étendent d'assez nombreux vergers d'oliviers. Quant aux cours d'eau, ils viennent du massif du Djebel Gouïn.

L'Ouâd el-Ghobâr et l'Ouâd el-Hader y prennent leur source, et ce sont les hauteurs de Bab-Tamalou qui forment la séparation du bassin des deux systèmes du Sebou et de la Molouïa. Sur le versant occidental, la petite source dite Aïn Ghlaka verse ses eaux aux affluents de l'Ouâd Innaouen, tandis que sur le versant oriental, l'Aïn Nakhla est tributaire de l'Ouâd Messoun.

Le col dit *Bab-Tamalou* a une altitude de 1,000 mètres; il est situé à une heure de marche dans l'est du bourg des Beni-Ali; l'insécurité de la contrée empêche seule la route de prendre une direction plus méridionale par la continuation du thalweg de l'Ouâd Innaouen, où le terrain est moins accidenté; à l'époque d'El-Bekri, ce dernier passage était connu sous le nom de Fedz-Taza, ou défilé de Taza; la localité appartenait aux Miknâsa; de là, on se dirigeait vers la Molouïa.

On peut dire que la région des hauts plateaux algériens commence à cet endroit, et que le Tell marocain s'arrête avec la vallée de l'Ouâd Innaouen, au-dessus et à l'est de Taza⁽¹⁾, qui n'est

⁽¹⁾ Par sa situation géographique, la petite ville de Taza a de tout temps joué un rôle important dans l'histoire du Maghreb. Aussi bien les ruines d'un pont romain sur le petit Ouâd Taza, à l'ouest et à une très courte distance de la ville, ainsi que d'autres vestiges de cette époque qui y furent trouvés, confirment l'opinion que la voie de Fez à Tlemcen était déjà suivie au temps de la domination impériale. Il n'y a guère, en effet, de raisons pour qu'aucune communication n'ait existé entre les colonies de l'intérieur de la Tingitane, telles que Volubilis, Prisciana et les postes de la Mauretanie Césarienne, comme Pomarium (Tlemcen) et Numerus Syrorum (Lalla Maghnia). Outre que cette voie suivait la route naturelle qui unit le Maghreb extrême au Maghreb central, et que seules, de nos jours, des considérations politiques spéciales du gouvernement marocain ont comme condamnée, elle avait en plus l'avantage de fermer par le nord-ouest, aux populations du Rif, les contrées fertiles de la Tingitane centrale.

D'autre part, on sait combien la navigation de la côte du Maroc est incertaine, difficile pendant une partie de l'année; ce sont encore là des considérations qui militent en faveur de l'union terrestre des deux Mauretanies.

Parmi les auteurs arabes dont les textes nous sont parvenus, aucun ne nous

éloigné que d'une heure et demie de marche des Miknâsa, des Beni-Ali. A environ trois kilomètres à l'ouest du col dit Bab-Tamalou, se trouve un grand village ou Qasbet Tamalou, du nom d'une citadelle qui date de l'époque du sultan Maulay Ismaïl, et dont on voit encore les ruines. La route descend d'abord le flanc oriental de la colline qui supporte le qasr, elle traverse la petite

parle de la fondation de Taza; Ibn Khaldoun, en traitant de l'établissement dans la région de la dynastie des Beni Abi l'-Afia, semble faire entendre que la ville existait déjà, car cette dynastie miknâsienne se serait bornée à y fonder le Ribath ou couvent. On sait qu'elle régna de 917 à 1071 (J.-C.). Aux derniers jours de l'empire almohade, Taza était une ville importante; Ibn Khaldoun la cite au rang des villes telles que Fez, Méquinez, Qasr Qetama, qui payèrent, en 1239, l'impôt à Othman.

Les souverains de Fez attachèrent toujours une extrême importance à la possession de cette place; à une époque plus ancienne, c'était aux environs de Taza que s'établit et se développa la puissance des Beni-Merine, avant de fonder la dynastie merinide et de dominer le Maghreb-el-Acsa à la chute des Almohades.

Un des princes les plus illustres de cette nouvelle famille, Abou Yacoub Youssef, y bâtit une citadelle en octobre 1297, monument imposant que l'on remarquait à l'époque où écrivait plus tard Ibn Khaldoun. Aux environs immédiats de la ville, sur l'Ouâd Bou-Adjerâf, affluent de la rivière Innaouen, Abou Einane battit l'armée d'El-Mansour, en 1348, et ce combat devait rendre au vainqueur la souveraineté du Maghreb. Enfin, dans les temps modernes, en 1666, ce fut encore sur cette même ville que Maulay Errechid porta tous ses efforts avant d'établir la dynastie des chérifs Filali à Fez. D'après Mohammed Esseghir ben el-Hadj el-Oûfrâni, qui écrivait de 1511 à 1670, Taza fut gouvernée en 1587, sous le sultan Sidi Mohammed, par l'écrivain Aboul Qâsem ben Ahmet Ezziâni.

La ville de Taza est située sur le territoire des Ghiyâtsa, qui, de nos jours, y exercent une domination absolue; cette tribu berbère est peu connue dans l'histoire du Magreb: son action, en effet, a été noyée dans celle des Beni-Merine à la cause desquels elle a été soudée.

Actuellement, les Ghiyâtsa se divisent en deux grandes fractions: 1° l'une, dont les terres s'étendant des Hayâina jusqu'au canton appelé Ghedir-el-Kebch, a nom les Beni-Ouddjan; 2° la région de l'autre, les Beni-bou-Guitoun, est comprise entre le point précédent, les Hooûra et les Beni-Ouaraine.

Ce sont le Beni bou-Guitoun qui, en 1873, livrèrent la bataille au sultan Maulay el-Hassan et infligèrent un grave échec à son armée; les Ghiyâtsa sont comptés par Ibn Khaldoun, t. I, page 209, parmi les tribus qui professaient le judaïsme avant l'arrivée des Musulmans au Maghreb; ils firent ensuite partie du pays donné à Daoud, un des douze fils d'Idriss II. Taza n'a pu être visitée que par deux Européens: Ali Bey, au commencement de ce siècle, qui professait la foi musulmane, et qui nous en a laissé un aperçu, et de Foucauld, en 1884, à qui nous en devons une excellente description; on citera toutefois comme mémoire le séjour qu'y fit en 1666 Roland Frejus, envoyé du roi de France et chargé d'une mission commerciale.

vallée et de suite escalade les hauteurs du Djebel Taourirt, chaînon que projette le massif des Guezennaïa. Le sentier est difficile et passe dans des bois d'oliviers pour atteindre une contrée rocheuse, et, une demi-heure après le départ, on arrive à l'Aïn Daghlaka, 740 mètres d'altitude, puis une demi-heure après, dans la direction orientale, on est au col.

La vue y est très étendue ; à droite, c'est le Djebel Taourirt, tandis que dans le bas et au sud se déroule la plaine mamelonnée au bout de laquelle se distingue la ville de Taza, adossée aux montagnes du Ghiyâtsa.

Dans le sud, l'horizon s'arrête à la plaine des Beni-Ouaraïne, où se dresse le pic du Djebel Bouï-Bou-Belan, qui conserve en été des traces de neige.

En descendant sur le versant oriental du col de Tamelou, on passe à l'Aïn el-Nakhla, et une demi-heure plus loin, au milieu d'une région rocailleuse et stérile, apparaissent les premiers campements des Chiana, fraction de la grande tribu des Hooara. On est alors dans une région qui est le prolongement du Dahra ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Le Dahra, ou Ard-el-Fahma, est le nom que portent les hauts plateaux dans la région marocaine. De Foucauld l'arrête dans le nord, aux montagnes de Debdou et des Ouled Amer.

En réalité, on peut dire que toute la partie occidentale qui précède la vallée de la Molouïa, ainsi que la plaine où coule l'Ouâd Messoun, participent des mêmes caractères que le Dahra. L'altitude moyenne est d'environ 560 mètres dans la partie qui est comprise entre Taza, la Qasba de Messoun et la Molouïa ; c'est absolument la même nature de sol que les plateaux de la province d'Oran, stérile en été, où, de loin en loin, se rencontrent quelques buissons rabougris et chétifs ; à la moindre pluie, les terres se recouvrent d'une végétation herbacée qui alimente les troupeaux des nomades. Quelques ghedirs, sortes de mares où séjourne l'eau du ciel, quelques citernes ruinées, datant du sultan Maulay Ismaïl, y sont les seuls points d'eau. Le Fahma est borné au nord par les montagnes des Ouled Bekkâr, puis par le Gueliz, à l'ouest par le Djebel Taourirt, et au sud par la région des Beni-Ouaraïne.

Sur la rive droite de la Molouïa, le Fahma se prolonge jusqu'aux montagnes des Beni-bou-Zeggon. La pente est peu prononcée dans le Fahma occidental. Il débute à une altitude de 570 mètres à la Qasba de Messoun, tandis que la rive de la Molouïa est à 370 mètres. La différence de niveau de 200 mètres porte sur une étendue de 35 kilomètres. Le Fahma appartient aux Hooara, qui s'y déplacent indéfiniment d'après les époques de l'année et pour les besoins de l'alimentation de leurs troupeaux, dans sa partie occidentale, tandis que sur la rive droite de la Molouïa ce sont les Ahlaf qui l'occupent. Le Fahma, dans le sud et à droite de la Molouïa, semble se confondre avec la plaine de Tafraïta.

Quatre heures après avoir quitté Miknâsa des Beni-Ali, on arrive sur les bords de l'Ouâd Messoun⁽¹⁾.

Cette rivière coule à 400 mètres de la qasba du même nom, entre des berges ravinées, hautes de 10 mètres environ, et sur un fond de gravier; le cours en est rapide et les eaux légèrement salées; sa largeur, en été, ne dépasse pas 20 mètres, mais au printemps elle inonde les terrains environnants. L'Ouâd Messoun sort des montagnes des Guezennaïa; coulant d'abord du nord au sud, il ne prend une direction orientale qu'aux environs de la qasba de Messoun, et un peu avant d'atteindre ce dernier point, il sert de limite entre les territoires des Miknasa et des Oulâd-Bekkâr. Les bords de la rivière sont déserts; la région est, en effet, dévastée par les invasions des Ghiyâtsa, tandis que la contrée qui s'étend jusqu'à la ville de Taza, distante d'environ 22 kilomètres, est de même parcourue par les Beni-Ouaraïne. La qasba de Messoun est un grand parallélogramme, dont les murs, en pisé, ne renferment, à l'intérieur, qu'un amas informe de constructions en ruines, datant de l'époque de Maulay Ismail. La description d'Ali Bey, qui y passa en 1803, s'applique encore exactement à cet ensemble de mesures et à l'enceinte de pisé. La même mosquée y est toujours en ruines, et la désolation de ce lieu est semblable à celle qui avait frappé le voyageur au commencement du siècle. La qasba dépend du territoire des Hoouara⁽²⁾; elle est habitée par une sous-fraction des El-Ahmaz, de la fraction des Oulâd-Messoud. Devant la porte il se tient un petit marché, dit El-Had de Messoun.

⁽¹⁾ L'Ouadi Ouarogguin d'El-Bekri, et qui, à l'époque de ce géographe, coulait entièrement sur le territoire des Miknâsa; ce fut sur les bords de cette rivière que se livra, en 933 (de J.-C.), la bataille dite de Messoun, où Moussa ben Abou l'Alia fut battu par les forces de l'Idrisside Ibrahim, et après laquelle l'autorité fatmède fut momentanément rétablie dans le Maghreb.

⁽²⁾ Les Hoouara ont une origine qui semble complexe. Ibn Khaldoun cite deux versions. D'après l'une, il conviendrait de les rattacher aux Beranes, et, d'après la seconde, il faudrait les faire descendre des Arabes du Yemen; c'est en tout cas une des tribus dont on retrouve le plus de traces à notre époque dans le Maghreb-el-Acsa. Il y en a dans la vallée de l'Ouâd Sous, où ils habitent de véritables petites forteresses, et se sont en partie berbérisés au contact des populations du grand Atlas, puis dans le nord du Maroc, entre Asilah et Tanger, etc. Ils parlent arabe et se prétendent de race arabe; certains croient, et c'est du reste l'opinion de l'auteur de l'histoire des Berbères, que ce sont des Berbères arabisés, au même titre que les Sanhadja, les Lampta, etc.

Toutefois, Edrisi, en traitant d'Aghmat-Ourika, petite ville aujourd'hui dis-

Au départ de la qasba de Messoun, on s'engage dans une immense plaine que rien ne semble borner dans l'est ; la route laisse dans le sud, et à environ 4 kilomètres, le tombeau de Sidi Saada ; après une heure de marche, on retrouve l'Ouâd Messoun, dont le cours décrit une boucle dans le sud, avant de prendre la direction nord-est, qu'il conserve jusqu'à son confluent avec la Molouïa.

Les montagnes des Oulâd-Bekkâr, dont les dernières ondulations portent la qasba de Messoun, s'éloignent dans le nord, et plus loin, dans une direction parallèle, on commence à distinguer le Djebel Gueliz. Entre ces deux chaînes coule l'Ouâd Tinsin. Deux heures après être sorti de la qasba on passe à proximité des ruines en pisé d'une citadelle, de l'époque du sultan Maûlay Ismail, appelées Temdrâra ; une heure quarante plus loin, le terrain commence à s'abaisser, et on entre dans la vallée de la Molouïa par une pente à peine sensible. Le lit du fleuve est indiqué par une ligne de végétation, dont la couleur sombre se distingue de très loin.

A peu de distance, on laisse le pays de Guersîf⁽¹⁾. Rien n'en révèle plus la splendeur passée ; ce n'est, de nos jours, que le nom

parue et dont les ruines se voient encore à environ deux heures de marche au sud de la ville de Maroc, écrit que ses habitants sont des Hooûara naturalisés Berbères par suite de leur voisinage et de leurs rapports avec les indigènes.

Quant aux tribus sorties de la souche de Hooûar, fils d'Aurigh, fils de Bernès, elles sont très nombreuses ; parmi celles que cite Ibn Khaldoun, on remarque les Melita, les Ouargha, les Zemmour, noms encore connus et répandus de nos jours au Maroc. Les Hooûara se firent, dans l'histoire, remarquer par la part très active qu'ils prirent à la grande apostasie des Berbères et aux guerres qui en furent la suite. Plus tard, ils se distinguèrent par leur engouement pour les doctrines kharidjites et surtout pour celles des Eïbadites.

⁽¹⁾ Du bourg florissant que l'on y voyait au temps d'El-Bekri, il ne reste que quelques pans de mur, et seules les ruines d'une kasba bâtie au XVIII^e siècle occupent l'emplacement de ce *ribath* ou couvent fameux qui, suivant Ibn Khaldoun, avait été fondé vers 900 (J.-C.) par les Miknâsa. Guersîf est le Garsîs de Léon l'Africain, qu'il place sur un roc auprès du fleuve Milvia, à 30 milles de distance de Teurert (Taourirt) de l'Ouâd Za.

Quant à Marmol, qui d'ordinaire copie si exactement Léon l'Africain, il voit dans ce château, bâti selon lui par les Beni-Merine, l'antique Galafa de Ptolémée. C'est à Guersîf que fut détruit ce qui restait de l'armée almohade, après la mort d'Essaïd à Tamgezdekt. Dans cette victoire, remportée par Abou Yahia, chef des Mérénides, périt le jeune Abdallah, fils d'Essaïd.

Suivant des renseignements indigènes, non loin de là se jette dans la Molouïa l'Ouâd Meloulou, et, à une aussi courte distance, l'Ouâd Beni-Rias.

d'un district qui sert de lieu de campement à une fraction des Oulâd-Messouad.

On compte six heures de marche de la qasba de Messoun à l'Ouâd Molouïa, et trente-deux heures trente depuis Fez. La route suit alors, durant quelque temps, le fleuve, puis on traverse, au milieu de joncs et de roseaux, les marais qu'y forme l'Ouâd Messoun. Enfin, on arrive au gué dit « Mechra de Si Abdallah el-Sebbâghi », du nom du tombeau d'un saint situé sur la rive droite du fleuve.

Au point précis où l'on aborde la Molouïa, se dresse une grande ruine, ancien magasin d'une fraction aujourd'hui éteinte des Hououara, les Oulad-Beni-Zaho, qui furent exterminés par les Lamtana à une époque déjà ancienne; sur la rive droite du fleuve et sur une petite éminence appelée El-Marada, on remarque d'autres vestiges de constructions. Le vulgaire les attribue aux Romains; en réalité ce sont des murailles en pisé, du XVIII^e siècle, qui subsistent de la kasba ⁽¹⁾ Taberida, citée par El-Bekri.

En été, et au gué de Sidi-Abdallah-Sebbâghi, la Molouïa ⁽²⁾ a 50 mètres de large, et coule sur un fond de galets entre deux berges peu élevées. Le lit a environ 140 mètres; le courant est extrêmement rapide en toute saison, car il est alimenté, en été, par la fonte des neiges du Djebel Aïachi, dans le grand Atlas, où le fleuve prend sa source, à droite de la route de Fez, au Tafilalet, dans l'ouest du col de Tizi-n'-Telremt.

En hiver et au printemps, au moment des grandes pluies, la Molouïa est fréquemment infranchissable à ce gué; il faut alors descendre jusqu'à près de l'embouchure, en aval, où, d'après des renseignements indigènes, se trouve un bac, non loin du tombeau de Sidi Mohammed Amezzian, situé sur la rive gauche.

La vallée est argileuse, et serait fertile si elle était cultivée;

(1) Qasba Taberida signifie « la citadelle du passage »; elle commandait, en effet, le passage du fleuve.

(2) Orthographiés de différentes façons : Moulouïa, Molouïa, Molouya; H. Duvyrier écrit Moloudya. Quelle que soit, en tout cas, la racine du nom classique, Mulucha, Molochath, Malva ou Malvana, le nom arabe Molouïa « contournée, damasquinée », tout en rappelant le son de l'appellation ancienne, caractérise parfaitement le cours très sinueux de ce fleuve; on sait que de tous temps, aussi bien dans l'antiquité qu'au moyen âge arabe ou berbère et qu'à l'époque moderne, jusqu'à notre venue en Algérie, la Molouïa a toujours formé la limite du Maghreb el-Acsa (Maroc) et du Maghreb el-Oust (Algérie).

seuls, les bords du fleuve possèdent quelque végétation ; on y remarque des figuiers. Les campements des Hooouara se dirigent en été vers les flancs du Djebel Gueliz, ou dans la vallée de l'Ouâd Tinsin.

La rive droite du fleuve appartient aux Ahlaf⁽¹⁾, qui nomadisent du fleuve jusqu'à l'Ouâd Za, et au pied du Djebel Guelob, qui sépare les vallées de la Molouïa et de l'Ouâd Za.

Après le gué de Sidi-Mohammed-Sebbâghi, la route passe près des campements des Oulâd-Mohammed-el-Hosaïn, sous-fraction des Ahlaf, et peu après franchit les chaînons que projette dans le nord le Djebel Guelob. La région devient très rocheuse et de plus en plus dénudée ; une heure et demie après avoir quitté la Molouïa, on se trouve par le travers du Djebel Gueliz, situé et dans le nord, tandis que dans le sud, le Djebel el-Guelob termine l'horizon. Cette montagne fait partie de la chaîne des Beni-bou-Zeggou ; elle masque la grande plaine de Tafrata, à laquelle on accède par le passage dit Foum-el-Djir. La route traverse successivement les petites rivières suivantes, toutes à sec, et dont les lits ne reçoivent que les eaux de pluie : l'Ouâd Telagh, l'Ouâd el-Biodh, l'Ouâd Guettara, l'Ouâd el-Abd ; puis après avoir passé le canton appelé Er-Redjeim, on pénètre dans la région dite Blâd-Guerarma, du nom de la tribu des Guerarma⁽²⁾ ; cinq heures et demie après avoir quitté la Molouïa, on descend alors dans l'étroite vallée où coule l'Ouâd Za, et que bordent des collines rocheuses très découpées de conglomérats et de calcaires, avec quelques gisements de fer oligiste. Autant l'aspect de ces collines est désert ici, autant le fond de la vallée est prospère, et renferme de riches cultures qu'arrose la rivière ; celle-ci a 20 mètres de large et son eau courante ne tarit jamais.

Au point où la route passe l'Ouâd Za, se trouve, sur une petite

⁽¹⁾ Les Ahlaf ou « conférés » (l'orthographe Hallaf est vicieuse) descendent, suivant Ibn Khaldoun, d'Amran et de Menebba ; c'est une tribu de race arabe.

Autrefois, le nom d'Ahlaf s'appliquait aux Beni-Mansour, population de la tribu des Makel, qui occupaient la frontière méridionale du Maghreb-el-Acsa, depuis la Molouïa jusqu'au Derâ. Les Ahlaf parcouraient même, avec leurs troupeaux, la partie du désert que renferme le Tafilalet. De nos jours, ils se divisent en deux groupes : les Ahl-Refoula, qui nomadisent dans la vallée de la Molouïa, et les Ahlaf proprement dits, qui s'étendent dans tout le bassin de l'Oued Za.

⁽²⁾ Les Guerarma sont des Arabes ; ils sont alliés aux Ahlaf, dont ils se disent les frères. Ils sont néanmoins sédentaires.

colline rocheuse isolée, Taourirt ⁽¹⁾, localité appelée aussi Qasba-Maulay-Ismail, du nom du sultan qui y fit construire une citadelle, dont il ne subsiste plus que des murailles au milieu desquelles la tribu des Guerarma a élevé des magasins pour serrer ses grains.

Auprès de Taourirt se tient un marché, dit *El-Tenin de l'Oued Za*, et qui est fréquenté par toutes les populations environnantes, et à 3 kilomètres et demi dans le nord, on voit le tombeau d'un saint très vénéré dans la contrée, Sidi Mohammed ben Ali el-Has-sani chérif Oukilé; une zaouiya importante de la même famille se dresse ⁽²⁾ à côté du marabout.

Après le talus qui forme le rebord de la vallée, la route s'engage dans une plaine légèrement ondulée fort mauvaise à la saison des pluies. Cette contrée, que l'on est convenu d'appeler le désert d'Angad, se prolonge jusqu'à Lalla-Maghnia. Les limites en sont : au nord, le massif des Beni-Snassen (Beni-Zenata); à l'ouest, le cours de la Molouïa et celui du Za; au sud, les montagnes des Beni-bou-Zeggou ⁽³⁾ et des Zekkara. Le désert d'Angad, extrêmement aride en été, devient, au moment des pluies, un excellent terrain de pâturage pour les troupeaux des tribus qui le parcourent.

La région médiane entre la vallée de la rivière Za et la qasbet el-Aïoun Sidi Mellouk appartient, de fait, aux Sedja, ou Chedja, petite tribu nomade de race arabe, qui nomadise dans la vaste étendue de territoire bornée au nord par les montagnes des Beni-Snassen, au sud par l'Ouâd Debdou, à l'ouest par l'Ouâd Za et à

⁽¹⁾ Taourirt a joué un rôle important dans l'histoire du Maghreb; à l'époque où écrivait El-Bekri, c'était là que la route se bifurquait, dans le sud, pour mener à Sidjilmassa, et dans le nord, pour atteindre Melila.

Dans les luttes si vives et si longues des dynasties Merinides et Abdil-Ouadites, la vallée du Za fut souvent considérée comme frontière des États, et Taourirt était disputée avec acharnement.

Les Beni Merassen étaient seigneurs de Za et de la Koudiet nommée Taourirt (El-Bekri).

⁽²⁾ Les Beni Oukil sont des chérifs qui prétendent descendre de Maulay Idris, de Fez; leur premier ancêtre, appelé Si Moussa, serait mort en laissant trois fils : Sidi Ahmet ben Moussa, dont les descendants habitent la Zaouia de Guefait; Sidi Ali ben Moussa, dont la famille réside dans la vallée de l'Oued Ksob; et enfin Sidi Aïssa ben Moussa, dont la descendance peuple l'Aïn-Sfa et une partie du Blad-ed-Daoura, à l'ouest de la Molouïa.

⁽³⁾ Les Beni-bou-Zeggou sont Berbères pour la plupart; les autres viendraient de Figuig aux temps reculés; ils parlent le tamazirt.

l'est par le Koudiet el-Khodra d'Oudjda. Elle est donc en contact et opposition d'intérêts avec les Angad et les Beni-Bou-Zeggou, et aussi avec les Ahlaf; il en résulte un état politique fréquemment troublé.

Une heure et demie après avoir quitté l'Ouâd Za, on traverse un petit ruisseau d'eau salée, l'Ouâd el-Meridja, en laissant dans le nord le tombeau de Sidi Mohammed ben Abd el-Qader. L'Ouâd el-Meridja, ainsi que tous les cours d'eau ou, pour parler plus exactement, tous ⁽¹⁾ les lits de torrents desséchés que l'on rencontre sur cette partie du chemin, descendent des montagnes des Beni-Bou-Zeggou, dont les derniers contreforts prennent le nom de Djebel Chraïa ou Chériat. Deux heures avant d'arriver à la gasba des Aïoun de Sidi Mellouk, on traverse l'Ouâd Chériat ⁽²⁾, qui conserve même en été un mince filet d'eau. On arrive enfin à la gasba après huit heures et demie de marche depuis l'Ouâd Za.

Cette localité est isolée au milieu du désert d'Angad, et près de l'Ouâd Qsob, à sec une majeure partie de l'année; c'est une vaste enceinte rectangulaire qui date du siècle du sultan Maulay Ismaïl. Les bâtiments furent restaurés sous le règne de Maulay el-Hassan, qui y a installé une garnison. Dans l'intérieur réside aussi une petite population de marchands, dont les transactions se font avec le *preside* espagnol de Melila. Aux environs du fort apparaissent quelques cultures et le sol semble moins ingrat; non loin de l'édifice, et près des tombeaux de Sidi Mellouk et de Sidi Mahrok, jaillissent plusieurs sources qui ne tarissent jamais; elles se déversent dans le petit Ouâd Qsob, et servent aux irrigations.

On compte environ six heures et demie de marche des Aïoun de Sidi Mellouk à Oudjda. Le terrain demeure toujours semblable; on ne cesse de voir dans le nord se profiler le massif des Beni-Snassen, précédé dans une direction parallèle du Djebel Megriz, dont on distingue de plus en plus les contours en s'avancant dans l'est. Puis, ce sont des collines, dites Koudiet-Sidi-Soultan, qui font suite au Djebel Arraza. Dans le sud, l'horizon se termine au Djebel Zekkara, à la suite duquel apparaît le Djebel Metsila, et enfin, dans l'extrême est, les montagnes se réunissent par le point

(1) Ouâd el-Haskes, Ouâd el-Gueddah, Ouâd el-Anser.

(2) L'Ouâd Chériat prend sa source dans les montagnes des Beni-bou-Zeggou, dans la contrée que l'on distingue entre cette chaîne et le Djebel Zekkara, non loin du territoire des Beni-Tala.

d'El-Masseur au Ras Afour, que l'on commence à discerner et qui est déjà sur le territoire algérien. Huit heures après avoir quitté les Aïoun, on rencontre le petit Ouâd Isly⁽¹⁾; cette rivière, qui ne tarit jamais, coule sur un lit de gros galets en un mince filet durant l'été; elle baigne le pied d'une longue colline appelée Koudiet-Abderrahman, elle la contourne au nord, et de l'autre côté, en face, s'élève le Djorf-el-Khodar⁽²⁾.

Un plateau peu ondulé couronne la Koudiet-Abderrahman; peu de temps après s'y être engagé on aperçoit Oudjda. On ne compte qu'une heure et demie de l'Ouâd Isly à la porte dit Bab-Angad de cette ville, et cinquante-trois heures depuis la porte dite Bab-el-Fetouh de Fez. Oudjda est une fort petite ville, située à 24 kilomètres à l'ouest de Lalla-Maghnia, dernier poste français de la province d'Oran dans cette direction. Elle est entourée de vergers d'oliviers fort étendus et très prospères, et qui forment une ceinture de 1 kilomètre environ de rayon, dans lesquels se voient de nombreux vestiges de constructions en pisé.

Ils sont abondamment arrosés par les sources de Sidi-Yahia, qui y arrivent par un canal et auxquelles se joignent les sources dites Aïoun-Zoraq. Le voisinage de la frontière algérienne donne à Oudjda toute son importance qui n'est que relative, car cette ville est bien déchue de sa splendeur passée⁽³⁾.

(1) On sait que Ouâd Isly signifie en berbère « rivière de la marée »; dans le tableau général des tribus berbères d'Ibn Khaldoun, on trouve, en effet, une tribu des Mâs-Isiliten, peuplade qui laissa son nom à la plaine d'Isly, lieu célèbre par les combats qui s'y livrèrent à toutes les époques de l'histoire du Maghreb.

(2) C'est entre ces deux collines que se livra la dernière bataille d'Isly.

(3) La fondation d'Oudja eut lieu en l'an 994 (J.-C.) par Ziri Ibn Atia, qui y établit un lieu de retraite en cas de revers, et y fit porter les trésors de sa famille, alors que ce prince établissait la puissance de sa dynastie dans le Maghreb-el-Acsa.

Plus tard, Oudjda joua un rôle considérable au moment des rivalités entre les Merinides et les Abd el-Ouadites; enfin, à l'époque moderne, ce fut à Oudjda que Maulay Mohammed ben Echchrif s'installa en 1638. Grâce à l'appui des Angad, des Ahlaf, etc., il s'empara de cette ville qui reconnaissait l'autorité des Turcs.

RÉCIT OFFICIEL
DE
LA CONQUÊTE DU TURKESTAN
PAR LES CHINOIS

(1758-1760)

TRADUIT DU CHINOIS ET ANNOTÉ PAR C. IMBAULT-HUART.

AVANT-PROPOS.

Ce récit est textuellement traduit du *K'in-ting sin-kiang tche-liô* ⁽¹⁾, description des *Nouvelles frontières* (Dzongarie et Turkestan chinois), rédigée et publiée par ordre de l'empereur *Tao-Kouang*, ouvrage très important dont nous avons donné précédemment une analyse succincte ⁽²⁾. Composé, d'après les archives de l'empire, par la commission qui a présidé à la rédaction du *K'in-ting sin-kiang tche-liô*, il présente un caractère d'authenticité absolue et a la valeur d'un rapport ou document officiel : à ce titre, il ne saurait manquer d'offrir le plus grand intérêt aux personnes qui s'occupent de l'histoire de la Chine et du Turkestan.

On sait qu'en Chine l'histoire officielle d'une dynastie, destinée à figurer dans les annales de l'empire, ne s'écrit et n'est mise au jour qu'après que celle-ci a cessé de régner : les statuts de l'État, aussi bien que les précédents et les traditions, s'opposent formellement à ce qu'on publie l'histoire incomplète d'une famille encore régnante. Comme la dynastie tartare-mandchoue des *Ts'ing*, actuellement maîtresse des destinées de la Chine, occupe le trône depuis 1644, nous ne possédons, sur les événements, les guerres, etc., qui ont eu lieu depuis cette époque, que des renseignements en général d'une authenticité douteuse ⁽³⁾. Le travail dont il s'agit, puisé

aux sources les plus autorisées, auxquelles personne, sans la permission du Fils du Ciel, ne peut avoir accès, nous donne la substance des pages qui seront consacrées plus tard, dans les annales chinoises, aux campagnes des armées de l'empereur *K'ien-loung* dans le Turkestan. Il vient très heureusement corroborer, compléter et rectifier en certains points nos connaissances sur cette période de l'histoire que nous devons principalement aux missionnaires français, alors en faveur à la cour de Péking et contemporains des faits qu'ils ont racontés dans le style et la manière d'écrire l'histoire de leur temps.⁽⁴⁾

On se rendra compte de l'importance de ces rectifications par l'examen des notes, peut-être trop nombreuses, qui nous ont paru de nature à éclairer notre texte.

Il importe d'ajouter que ce morceau est écrit dans le meilleur style historique chinois, sobre et concis, mais toujours précis et clair, exempt d'allusions littéraires qui rendent souvent si difficile la lecture des ouvrages chinois : c'est le modèle du genre⁽⁵⁾.

Un historien de la dynastie actuelle, *Oueï Yuan*⁽⁶⁾, qui, par sa position, a été à même de consulter les documents conservés au bureau des historiographes, a également consacré un chapitre de son ouvrage, le *Cheng You Ki*, au récit des campagnes dans le Turkestan. Sous certains rapports, son travail est plus complet que celui de la commission du *K'in-ting sin-kiang tche-liô*. Nous en publierons un jour la traduction.

La vingt-deuxième année *K'ien-loung* (1757), après la pacification de l'Ili⁽⁷⁾, des difficultés s'élevèrent aux frontières mahométanes (dans le Turkestan).

Lorsque les Džongars exerçaient leur autorité tyrannique sur les tribus mahométanes⁽⁸⁾, le chef des mahométans était *Mohammed*⁽⁹⁾; depuis des générations, sa famille résidait dans les deux villes de Kachgar et de Yarkand⁽¹⁰⁾ et était respectée de tous. *Galdan Tseriing*⁽¹¹⁾ l'appela auprès de lui et le fit jeter en prison. Il emprisonna également les deux fils de *Mohammed* dont l'aîné s'appelait *Bourhân-uddin*⁽¹²⁾ et le cadet *Khodjo-Djân*⁽¹³⁾. C'est à eux qu'on a donné les noms de grand et petit *Khodja*⁽¹⁴⁾.

Au moment où notre armée pacifia l'Ili, *Mohammed* était déjà mort. *Bourhân-uddin* et *Khodjo-Djân* vinrent à la rencontre de nos troupes pour faire leur soumission. Le maréchal *Pan-ti*⁽¹⁵⁾ demanda

à l'empereur l'autorisation de les mettre en liberté : il fit reconduire *Bourhân-uddin* sous escorte à Kachgar pour qu'il administrât ses anciens sujets, et il invita *Khodjo-Djân* à rester pour maintenir dans l'ordre les mahométans qui habitaient dans l'Ili.

Les deux frères étaient indignes de confiance : *Khodjo-Djân* se montra plus déloyal que *Bourhân-uddin*. Lors de la révolte d'*Amoursana* ⁽¹⁶⁾, *Khodjo-Djân* aida ce dernier et attaqua les *Taidji* et les *Tsaïsang* ⁽¹⁷⁾ qui prêtaient leur concours à l'empereur.

Lorsque *Amoursana*, battu, s'enfuit chez les *Khassaks* ⁽¹⁸⁾, *Khodjo-Djân* trouva moyen de se réfugier à Yarkand en vue de soulever les mahométans. A ce moment, *Tchaô-houeï* ⁽¹⁹⁾, maréchal de l'Ili, envoya *Amintaô* ⁽²⁰⁾, général de brigade des troupes mandchoues ⁽²¹⁾, avec mission de se rendre dans les villes mahométanes et d'examiner l'état des choses. *Khodjo-Djân* saisit *Amintaô* et le fit mettre à mort. Puis, de concert avec *Bourhân-uddin*, il occupa la ville de *Yarkand* et se révolta ouvertement. Tous deux invitèrent les autres villes mahométanes à se soumettre à eux et ils restèrent dans l'expectative, attendant qu'on répondît à leur appel.

Au printemps de la vingt-troisième année (1758), *Yarkhachan* ⁽²²⁾, maréchal portant le titre de *ts'ing-ni* ⁽²³⁾, partit à la tête de notre armée pour les châtier. Au cinquième mois, il arriva devant la ville de *Kou-tché* qu'il attaqua, mais sans succès ⁽²⁴⁾. *Khodjo-Djân* vint au secours de la ville avec les gens de *Chayar* ⁽²⁵⁾. *Ts'ebouteng Tchabou*, prince de *Kalkas* ⁽²⁶⁾, alla à sa rencontre et le batit à *Khorkhos* ⁽²⁷⁾; il y fit prisonnier un *tsaïsang* nommé *Ouotchoï'o* ⁽²⁸⁾. Le général de brigade des troupes mandchoues *Aïlouna* ⁽²⁹⁾ atteignit de nouveau *Khodjo-Djân* sur les bords de la rivière *Oken* ⁽³⁰⁾ et fit un grand carnage des rebelles. Dans cette rencontre *Khodjo-Djân* perdit son étendard. C'est cette bataille qu'on a appelée la victoire de *Khorkhos* ⁽³¹⁾.

Khodjo-Djân se retira avec ses soldats débandés dans la ville de *Kou-tché*, il en fit fermer les portes et se prépara à la défendre. Peu après, à la tête de quatre cents cavaliers, il profita de la nuit pour franchir les lignes des assiégeants et s'enfuit dans la direction de l'ouest.

Au septième mois, notre armée reprit la ville de *Kou-tché* ⁽³²⁾. *Mahmoud* ⁽³³⁾, ancien bey de *Chayar*, rendit la ville de *Chayar*, et *Akouas* ⁽³⁴⁾ et *Pokai* ⁽³⁵⁾, mahométans de *Saïrim*, rendirent cette dernière ville. A ce moment, *Yarkhachan* fut puni pour avoir montré

trop d'indulgence envers les rebelles⁽³⁶⁾, et *Tchao-'houei*, maréchal portant le titre de *ting-pien*⁽³⁷⁾, le remplaça.

Au huitième mois, l'armée de *Tchao-'houei* arriva à *Tchorkotcho*⁽³⁸⁾ et reprit *Khoten* : l'ancien bey *Khodjis*⁽³⁹⁾ apporta le cens de la population et la soumission de la ville⁽⁴⁰⁾.

Ce *Khodjis* était d'une famille très respectée de *Ouché*; il s'était distingué autrefois en accompagnant l'armée qui avait battu et fait prisonnier *Dawatchi*⁽⁴¹⁾. Lorsque *Khodjo-Djân* était venu au secours de *Kou-tché*, il avait pressé *Khodjis* de prendre parti pour les rebelles, et l'avait invité à résider à *Aksou* pour attendre les événements. Quand il revint battu, les gens d'*Aksou* ne le reçurent pas; alors *Khodjis* l'engagea à aller à *Ouché*. A la tête de ses gens, *Khodjo-Djân* arriva devant cette ville qui ferma également ses portes pour se défendre. Les habitants de ces deux villes offrirent alors leur soumission au maréchal. C'est ainsi qu'on reprit *Aksou* et *Ouché*⁽⁴²⁾.

Au neuvième mois, notre armée se dirigea sur *Yarkand*. *Khodjo-Djân* défendait la ville avec quatre mille cavaliers et six mille fantassins. En outre, *Bourhân-uddin*, avec trois mille cavaliers et deux mille fantassins, vint de *Kachgar* se joindre à lui. Ils refoulèrent tous les gens de la campagne dans la ville, coupèrent tous les riz, creusèrent de larges fossés près de la ville et élevèrent de hautes tours (redoutes), afin de résister⁽⁴³⁾.

Le sixième jour du deuxième mois, notre armée arriva devant *Yarkand*⁽⁴⁴⁾. *Tchao-'houei* et ses officiers continrent l'ardeur des troupes et divisèrent celles-ci en corps du centre, de l'aile gauche et de l'aile droite. Chaque corps avait une avant-garde et une arrière-garde. *Tchao-'houei*, à la tête des officiers de la garde impériale⁽⁴⁵⁾, *Oche*⁽⁴⁶⁾, *Fou Ling-an*⁽⁴⁷⁾, etc., commandait le corps du centre; son avant-garde était conduite par *Ming-Jouei*⁽⁴⁸⁾, sous-gouverneur militaire⁽⁴⁹⁾; son arrière-garde, par *Kaó T'ien-chi*⁽⁵⁰⁾, général de brigade des troupes chinoises⁽⁵¹⁾. A l'aile gauche, *Omoupou*⁽⁵²⁾, général de brigade des troupes mandchoues, commandait l'avant-garde; *Ailounga*, général de brigade des troupes mandchoues, l'arrière-garde. A l'aile droite, *Yéoudoun*⁽⁵³⁾, général de brigade des troupes mandchoues, commandait l'avant-garde; *Touan tripou*⁽⁵⁴⁾, surveillant général, l'arrière-garde. *Mandjortou*⁽⁵⁵⁾, honoré du titre de *Batourou*⁽⁵⁶⁾, l'Eleuthe⁽⁵⁷⁾, *Tasi Ts'erigng*⁽⁵⁸⁾, chambellan de la garde impériale⁽⁵⁹⁾, les troupes d'embuscade.

L'armée se rangea en bataille à l'est de la ville. Les troupes des

deux ailes et d'embuscade s'avancèrent et s'emparèrent des tours (redoutes). De chacune des portes de l'est et de l'ouest sortirent quatre ou cinq cents cavaliers rebelles. L'armée resta immobile, en ordre de bataille, devant eux. Dix officiers à la tête desquels étaient *Omoupou* et *Ming-Joueï* conduisirent contre eux les meilleures troupes. Les rebelles sortirent (de la ville) en plus grand nombre encore, mais ils furent défaits en trois combats. De nouveau, trois ou quatre cents cavaliers sortirent par la porte du nord pour nous attaquer à revers : ils furent arrêtés par *Yéoudoun* qui en tua un grand nombre et les empêcha d'avancer. Le combat dura de six heures du matin à quatre heures du soir. Battus, les rebelles rentrèrent dans la ville pour la défendre⁽⁶⁰⁾.

Les espions ayant donné l'avis que le bétail et les bagages des rebelles étaient sur la montagne *Ingge dsipan*⁽⁶¹⁾, au sud de la ville, il fut décidé de changer le camp de place en vue de diviser les forces des rebelles. Le treizième jour, *Tchao-houeï* envoya *Ailounga* occuper la route de *Kachgar* par laquelle pouvaient venir des secours, puis, de l'est de la ville, il transporta son camp, en contournant les murs, pour attaquer la partie sud. Nos troupes commencèrent à traverser le *Khara-ousou*⁽⁶²⁾ ; à peine quatre cents cavaliers étaient-ils passés que les ponts se rompirent et qu'une masse de dix mille rebelles environ s'avança pour livrer bataille.

Tchao-houeï divisa ses troupes en trois corps : lui-même, il se mit au centre ; *Yeoudoun* se plaça à droite, et *Amoupou* à gauche. Les trois corps s'ébranlèrent ensemble et attaquèrent l'ennemi par devant et par derrière. La cavalerie rebelle, battue, revint harasser notre armée sur les flancs, mais les chevaux n'avaient plus assez de forces, ils ne pouvaient plus galoper. *Kaô T'ien-chi*, général de brigade des troupes chinoises, *Sanko*⁽⁶³⁾, général de brigade des troupes mandchoues, *Oche* et *T'ot'oungô*⁽⁶⁴⁾, officiers de la garde impériale, tuèrent un grand nombre de ces rebelles. C'est là la bataille de *T'oungkouslouk*⁽⁶⁵⁾.

Notre armée franchit de nouveau le *Khara-ousou* et se dirigea vers l'est où elle s'établit solidement dans un camp immense⁽⁶⁶⁾. Les rebelles creusèrent des fossés pour détourner les eaux, mais nos troupes leur résistèrent suivant les circonstances. En creusant au milieu du camp, nos soldats trouvèrent des silos remplis de grains ; ils ramassèrent aussi beaucoup de balles et de boulets. Au troisième mois intercalaire, les troupes n'avaient pas l'air d'être

affaiblies et elles avaient conservé toute leur vigueur. C'est ce qu'on a appelé le siège de la rivière Noire⁽⁶⁷⁾.

Peu de temps auparavant, l'empereur *Kao-tsong-choun*⁽⁶⁸⁾, considérant que *Tchao-houei* et *Fou-tô*⁽⁶⁹⁾ étaient depuis longtemps à l'armée et que leurs mères étaient avancées en âge, avait nommé le comte *Namoutchar*⁽⁷⁰⁾, maréchal portant le titre de *ts'ing-ni*, et le directeur de ministère *San-t'ai*⁽⁷¹⁾, sous-gouverneur militaire, pour aller remplacer *Tchao-houei* et *Fou-tô*.

Ils arrivèrent à ce moment à la rivière Noire et éprouvèrent un échec⁽⁷²⁾. *Ailounga* était retourné à *Aksou*; de concert avec *Chou-khedé*⁽⁷³⁾, sous-gouverneur militaire d'*Aksou*, il arriva au secours avec une armée. Le sous-maréchal *Fou-tô* opéra sa jonction avec eux.

Le sixième jour du premier mois de la vingt-quatrième année (1759), ils arrivèrent à *Khourman*⁽⁷⁴⁾ et défirent *Khodjo-Djân* qui était venu à leur rencontre et leur avait livré bataille. Le lendemain, les rebelles occupèrent de nouveau de hautes collines pour résister à notre armée. *Fou-tô* les attaqua avec impétuosité, la bataille dura un jour et une nuit.

Le huitième jour, les rebelles s'avancèrent de tous côtés pour arrêter notre marche en avant. Notre armée marcha en ordre de bataille, traversa à gué la rivière de *Yarkand*, puis, faisant volte-face, livra de nouveau une bataille qui dura un jour et une nuit.

Sur ces entrefaites, *Alikoun*⁽⁷⁵⁾, sous-gouverneur militaire, vint de *Barkoul*, à la tête de mille chevaux, se réunir à l'armée. *Alikoun* et *Opoche*⁽⁷⁶⁾, divisant leurs troupes en deux corps, attaquèrent brillamment les rebelles qui, épouvantés, se dispersèrent. Ces deux officiers opérèrent alors leur jonction avec *Fou-tô*. Notre imposante armée inspira dès lors une grande terreur.

Nousan et *Opoche*⁽⁷⁷⁾, à la tête de l'aile droite, attaquèrent les rebelles, tandis que *Alikoun* et *Ailounga* les prenaient à revers avec l'aile gauche, et que *Fou-tô*, avec le corps du centre, leur livrait en même temps bataille. On tua plus de mille rebelles. *Bourhân-uddin* fut atteint d'un coup de feu au côté : on le transporta grièvement blessé dans la ville.

Le quatorzième jour, le siège (du camp de la rivière Noire) fut levé et notre armée, ramenée par ses chefs, retourna à *Aksou*⁽⁷⁸⁾.

Lorsque *Tchao-houei* avait attaqué *Yarkand* pour la première fois, il avait détaché *Tsiring-tchabou*⁽⁷⁹⁾ et *Kobouchou*⁽⁸⁰⁾, officiers de la

garde impériale, ainsi que le chef mahométan *Hudui*, pour aller inviter *Khoten* et les six villes qui en dépendent à se soumettre⁽⁸¹⁾. Lorsque le camp de la rivière Noire fut assiégé, *Khodjo-Djân* envoya un de ses partisans *Abdou Kerim*⁽⁸²⁾, avec six cents hommes environ, pour circuler entre *Khoten* et *Yarkand*, faire des incursions et harasser la première de ces villes. *Tsiringschabou* et ses officiers se divisèrent pour défendre les trois villes d'*Yltsi*, de *Kharakhach* et de *Ouroung khach*. Quant aux autres trois villes, elles embrasèrent le parti des rebelles⁽⁸³⁾.

Quand notre armée retourna à *Aksou*, on envoya au secours de *Tsiringschabou*⁽⁸⁴⁾ les généraux de brigade des troupes mandchoues *Batoutsirkhar*⁽⁸⁵⁾, *Hourki*⁽⁸⁶⁾, etc.; (quand ceux-ci arrivèrent), ils attaquèrent les rebelles par surprise à la faveur d'un épais brouillard, et firent trancher la tête devant les lignes de bataille aux chefs rebelles *Abdou'kailik*⁽⁸⁷⁾ et *Khodjias*⁽⁸⁸⁾, le reste s'enfuit. On reprit ainsi *Khoten*⁽⁸⁹⁾.

Au sixième mois, notre armée partit d'*Aksou*⁽⁹⁰⁾ et s'avança par des routes différentes. *Tchao-'houï*, passant par *Ouché*, prit le chemin de *Kachgar*; *Fou-tô*, passant par *Khoten*, prit celui de *Yarkand*⁽⁹¹⁾. *Bourhân-uddin* s'enfuit de cette ville à *Kachgar*. Là, il enleva du bétail, expulsa un millier d'habitants, franchit les montagnes et se dirigea vers l'Ouest.

Le troisième jour du sixième mois intercalaire, *Ming-Joueï*, à la tête de l'avant-garde, s'empara du pays jusqu'à *Yk'os*⁽⁹²⁾. Six chefs, parmi lesquels étaient *Kharatohko* et *Tsimor*⁽⁹³⁾, vinrent se soumettre à lui. On s'avança jusqu'à la ville de *Kachgar*. Les habitants mahométans vinrent au devant de nos troupes, se mirent à genoux et offrirent des bœufs et du vin. On reprit ainsi *Kachgar*.

Khodjo-Djân s'enfuit également de *Yarkand* et se réunit à *Bourhân-uddin*. Les anciens beys de *Yarkand* rendirent la ville. On reprit ainsi *Yarkand*⁽⁹⁴⁾.

Les deux frères, chefs rebelles, voulaient se jeter dans le *Badakhchan*⁽⁹⁵⁾, leurs partisans désiraient se réfugier à *Andjiân*⁽⁹⁶⁾. Ils ne purent tomber d'accord.

Ming-Joueï, à la tête de l'avant-garde, atteignit les rebelles à *Khoskhoulouk*⁽⁹⁷⁾; ces derniers cachèrent leurs bagages et leurs femmes, et, au nombre de six mille, gravirent les hauteurs pour résister. Notre armée monta à l'assaut, se battit avec fureur pendant six heures et trancha la tête à plusieurs centaines de rebelles.

Les autres s'enfuirent dans la direction du *Badakhchan*. Croyant que nos soldats les poursuivaient, ils s'arrêtèrent et se mirent en embuscade entre les deux montagnes d'*Artchour*⁽⁹⁸⁾. Puis, avec des troupes ayant mauvaise apparence, ils essayèrent d'attirer nos soldats.

A ce moment, notre armée toute entière arriva. *Fou-tô* commandait le corps du centre, *Khodjis*, prince de troisième classe, *Hudui*, duc, et *Touansipou*, commandant de troupes, l'assistaient. *Ming-Joueï* et *Akouei*⁽⁹⁹⁾, sous-gouverneur militaire, conduisaient l'aile gauche, assistés par *Opoche*, commandant de troupes. *Alikoun* et *Barou*⁽¹⁰⁰⁾, sous-gouverneur militaire, assistés par *Oumoupou*, commandant de troupes, dirigeaient l'aile droite. *Hourki* et *Yéoudoun*, commandants de troupes, conduisaient les troupes d'élite de gauche et de droite. *Ortengo*⁽¹⁰¹⁾, *Laôkok'obeisa*⁽¹⁰²⁾, etc., officiers de la garde impériale, honorés du titre de *batourou*, commandaient les réserves. *Tsiringtchabou* formait l'arrière-garde. Les lignes de bataille ayant été solidement disposées, l'armée s'avança comme un mur.

Alors les deux montagnes, à gauche et à droite, que les rebelles occupaient, furent enlevées par les corps d'élite de gauche et de droite. Maîtres des hauteurs, ces derniers repoussèrent les rebelles en bas et en tuèrent un grand nombre. Les rebelles, ne pouvant tenir, se dispersèrent en désordre. A cette vue, les soldats de l'arrière-garde des réserves et de l'avant-garde de l'aile droite se précipitèrent en avant rivalisant d'ardeur, en même temps que le corps du centre. L'aile gauche, l'aile droite et l'arrière-garde du centre chargèrent avec une force égale. L'attaque fut faite avec la plus grande bravoure. Les rebelles ne purent résister, ils prirent la fuite dans toutes les directions. Nos troupes les poursuivirent pendant vingt li environ et en tuèrent un bon nombre. Elles s'emparèrent d'une quantité incalculable d'armes et d'étendards.

Cependant les rebelles se réunirent de nouveau, et, défendant un pic élevé, ils essayèrent de résister. Tandis que les troupes de l'aile gauche et de l'aile droite les attaquaient de front, les corps d'élite des deux ailes et les réserves tournaient secrètement les hauteurs et les prenaient en même temps à revers. En outre, le corps du centre détachait quelques troupes qui avaient ordre de faire semblant de piller les bagages afin d'attirer les rebelles de ce côté.

Les rebelles, terrifiés, franchirent les hauteurs et prirent la fuite. Alors le corps du centre suivi de l'aile droite se précipita en avant et leur tua du monde; avec l'aile gauche, les troupes attaquaient ainsi simultanément devant et derrière. La fuite se changea en déroute. On massacra plus de quatre mille rebelles, on fit prisonniers plusieurs dizaines de beys⁽¹⁰³⁾.

Au septième mois (septembre 1759), nos troupes, poursuivant les rebelles, arrivèrent au *Siri-koul*, autrement dit le *Yéchil koul nor*⁽¹⁰⁴⁾. *Bourhân-uddin*, qui s'était enfui dans les premiers avec deux cents hommes, occupait les collines situées à l'ouest du lac; il avait établi là son refuge. *Khodjo-Djân*, pressant devant lui une masse de dix mille hommes environ, s'était réfugié sur les montagnes situées au nord du lac; il tenait et gardait également les pics dans la direction de l'est.

Fou-tô ordonna d'abord à *Alikoun* de courir tout droit aux collines de l'ouest en passant par la rive méridionale du lac; puis, lui-même, il attaqua les rebelles par les pics de l'est. Les rebelles avaient confiance dans leur position et dans les obstacles naturels qu'elle présentait. Notre armée s'élança à l'assaut et monta même de gros canons sur les hauteurs; mais comme l'attaque restait infructueuse après plusieurs heures de combat, *Fou-tô* fit choix de plusieurs dizaines d'habiles fusiliers qui gravirent les hauteurs en passant au nord des montagnes et attaquèrent les rebelles qui se trouvaient sur les sommets des pics. Puis il envoya *Khodjis* et *Hudui* planter sur les sommets des étendards mahométans et ordonner aux mahométans récemment soumis de crier aux rebelles de se rendre.

Tout à coup plusieurs milliers de mahométans qui étaient sur les montagnes, tenant leurs enfants par la main, demandèrent à grands cris à se soumettre. Le bruit qu'ils faisaient était pareil à celui du tonnerre. Ils étaient dispersés dans les montagnes, cachés dans les hauteurs, ils descendirent en courant, *Khodjo-Djân* ne put les en empêcher, il en frappa seulement plusieurs de son sabre. Les fuyards n'en furent que plus nombreux.

Lorsque *Alikoun* avait couru à la rive méridionale du lac, il y avait trouvé des rocs s'élevant à pic. Les cavaliers ne pouvaient s'y avancer, alors il marcha à pied à la tête de ses soldats et gravit les hauteurs en poussant de grands cris. Avec des armes à feu il attaqua de loin les rebelles établis sur les montagnes du nord.

La base de ces hauteurs est baignée par le lac. Là, le chemin est

étroit et ne laisse passer à la fois qu'une seule voiture ou un seul cavalier. Les bagages et les serviteurs des rebelles obstruaient en grand nombre la rive. Séparé des rebelles par celle-ci, il passa la nuit à combattre de loin l'ennemi; il lui fut impossible de gravir les hauteurs.

Le lendemain, avec force lamentations, les rebelles demandèrent qu'on reçût leur soumission. Le nombre de ceux qui se rendirent fut de douze mille environ. On leur prit un étendard et un sabre mahométan, ainsi que plus de dix mille têtes de bétail⁽¹⁰⁵⁾.

Khodjo-Djân profita de la nuit pour contourner les montagnes et s'enfuit au *Badakchan* avec *Bourhân-uddin*. *Fou-tô* envoya un émissaire informer le khan de ce pays, *Sultan Chah*⁽¹⁰⁶⁾, des crimes des deux chefs rebelles et lui enjoindre de les faire prisonniers et de les lui livrer⁽¹⁰⁷⁾.

Sultan Chah s'empessa de charger de liens *Bourhân-uddin*, puis, avec des troupes, il cerna *Khodjo-Djân* sur le mont *Alkhoun tchoukha*⁽¹⁰⁸⁾. Les rebelles se retirèrent sur les bords de la rivière *Bootsinar*⁽¹⁰⁹⁾. *Sultan Chah* s'avança avec ses gens. Les rebelles ne purent résister, ils étaient blessés au dos, aux jambes et à la poitrine⁽¹¹⁰⁾. Ils furent faits prisonniers et emprisonnés à *Tchaidjab*⁽¹¹¹⁾, endroit qui sert de prison dans le *Badakhchan*.

Sultan Chah envoya alors un de ses gens auprès du maréchal pour offrir sa soumission. Il fit mettre à mort *Bourhân-uddin* et *Khodjo-Djân*. Le corps de *Bourhân-uddin* ayant été volé, il livra seulement ensuite, dans une enveloppe, la tête de *Khodjo-Djân*⁽¹¹²⁾. Il vint faire sa soumission à la tête de cent mille familles de sa tribu et trente mille familles du *Bolor*⁽¹¹³⁾.

Au deuxième mois de la vingt-cinquième année (1760), l'armée de l'ouest revint victorieuse⁽¹¹⁴⁾.

Dans la trentième année (1765), *Sou Tch'eng*⁽¹¹⁵⁾, gouverneur d'*Ouché*, et *Abdullah*⁽¹¹⁶⁾, *Hakim bey*⁽¹¹⁷⁾, dont les principes d'administration étaient défectueux, maltraitèrent la population mahométane.

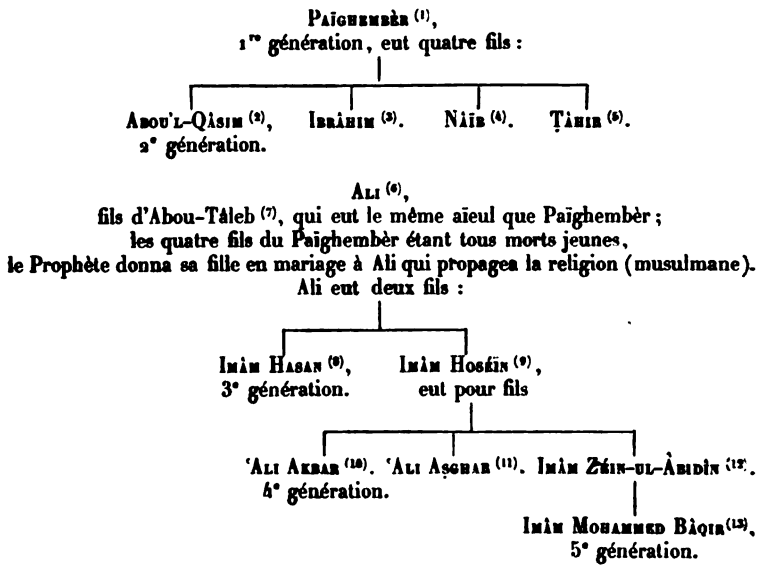
Au deuxième mois, le bey *Kaïhemtoula*⁽¹¹⁸⁾ et plusieurs autres profitèrent de la circonstance pour susciter des troubles. Ils massacrèrent les fonctionnaires et les officiers, et, maîtres de la ville, se révoltèrent ouvertement. *Ming-Jouï*, maréchal de l'*Ilk*, réprima cette révolte. Le quinzième jour du huitième mois, notre armée entra dans la ville. *Ouché* fut ainsi de nouveau pacifiée⁽¹¹⁹⁾.

APPENDICE I.

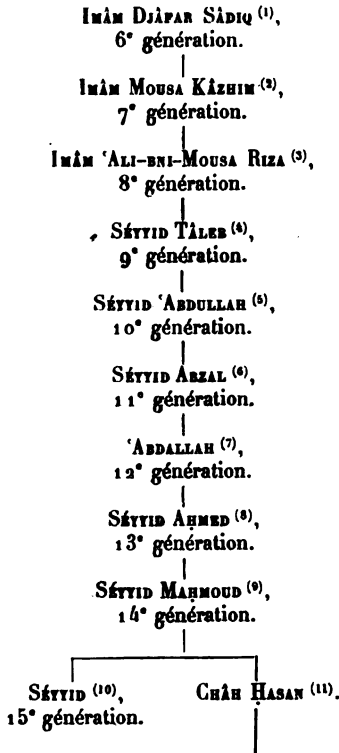
LISTE DES DESCENDANTS DU PROPHÈTE MAHOMET DONT PLUSIEURS RÉGNÈRENT DANS LE TURKESTAN ORIENTAL.

Le *Si-yu t'oung ouen tche* donne, au livre XI, p. 7, recto, et suivantes, sous le titre de 派噶木巴爾族屬, la généalogie des descendants du *Paighembèr* ou prophète Mahomet⁽¹⁾. Nous l'avons publiée en 1881, d'après un résumé du *Si-yu t'oung ouen tche* rédigé en allemand par Klaproth qui existe en manuscrit à la Bibliothèque nationale de Paris (Fonds chinois), dans notre ouvrage intitulé *Recueil de documents sur l'Asie centrale* (appendice II, p. 64 à 67.) La comparaison de ce travail avec le texte même du Dictionnaire géographique et biographique de l'Asie centrale, que nous ne possédions pas à cette époque, et les observations, remarques, etc., que nous devons à M. Clément Huart, drogman à l'ambassade de France à Constantinople, en ce qui concerne notamment les noms en 'houei cités par le *Si-yu t'oung ouen tche*, nous ont permis de rectifier très heureusement l'orthographe et les transcriptions de Klaproth. Nous croyons donc utile de reproduire ici, avec les corrections nécessaires, la généalogie dont il s'agit.

⁽¹⁾ 派噶木巴爾, mot persan qui signifie *envoyé, prophète*, est transcrit en chinois par 派噶木巴爾, 派罕巴爾 et 別諸拔爾, et expliqué par 天使, envoyé du ciel (*Si-yu t'oung ouen tché; cheng-vou-ki*, etc.). Le 明史, *Ming che* (Annales des Ming.) transcrit Mahomet par 謨罕馬德 et *paighembèr* par 別諸拔爾 (*Ming che, Si-yu tchouan*, Description de l'Asie centrale).



- (1) 派噶木巴爾 *پاگاهمبار*.
- (2) 阿布勒哈色木 *ابو القلم* en arabe : le père de Qâsim. C'est un des surnoms de Mahomet.
- (3) 伊畢喇伊木 *ابراهيم*, nom arabe d'Abraham.
- (4) 搭伊布 (mandchou et mongol *Taib*) *نايب* *Nasb*, arabe : *lieutenant, vicaire*.
- (5) 搭伊爾 *تاهر* (restitué d'après le mongol), orthographe fantaisiste du nom propre *طاهر* *Tahir*, qui signifie *pur*.
- (6) 阿里 *على* lisez 'Ali.
- (7) 阿布搭拉布.
- (8) 伊瑪木阿三 (mandchou-mongol : *Imam asan*) *إمام حسن* lisez *Imâm Hosên*, frère de Imâm Hasan, tué à Kerbéla.
- (9) 伊瑪木鄂賽音, *إمام حسين* (sic) lisez *Imâm Hosên*, frère de Imâm Hasan, tué à Kerbéla.
- (10) 阿里阿克伯爾, *على أكبر* (lisez *على*), 'Ali Akbar, 'Ali le grand.
- (11) 阿里阿斯夏爾, *على أكبر* (lisez *على*), 'Ali Asghar, (lisez *اصغر*), 'Ali le petit.
- (12) 伊瑪木在努勒阿畢丁, *إمام زين العابدين* (sic) lisez *Imâm Zêïn-ul-Âbidîn*, nom du quatrième imâm des Chittes.
- (13) 伊瑪木瑪木特巴克爾, *إمام محمد باقر* (sic), lisez *إمام محمد* *Imâm Mohammed*, cinquième imâm.



(1) 伊瑪木托丕爾薩底克, إمام جعفر حلقه ليزه, Imâm Djâfar Sâdiq, sixième imâm.

(2) 伊瑪木木色伊喀則木, إمام موسى كاظم ليزه, Imâm Mousa Kâzhim, septième imâm.

(3) 伊瑪木阿里伊木西里雜, إمام علي بن إمام ليزه, Imâm 'ali-bni Moura Ridha (Riza), huitième imâm et fils du précédent.

(4) 賽葉特塔里布, سيد طالب, Séyyid ⁽⁴⁾ Tâleb.

(5) 賽葉特阿都勒拉, سيد عبد الله, Séyyid 'Abdullah, (lisez عبد الله).

(6) 賽葉特阿都雜勒, سيد ابراهيم, Séyyid Abzal.

(7) 阿都勒拉, عبد الله ليزه, 'Abdallah.

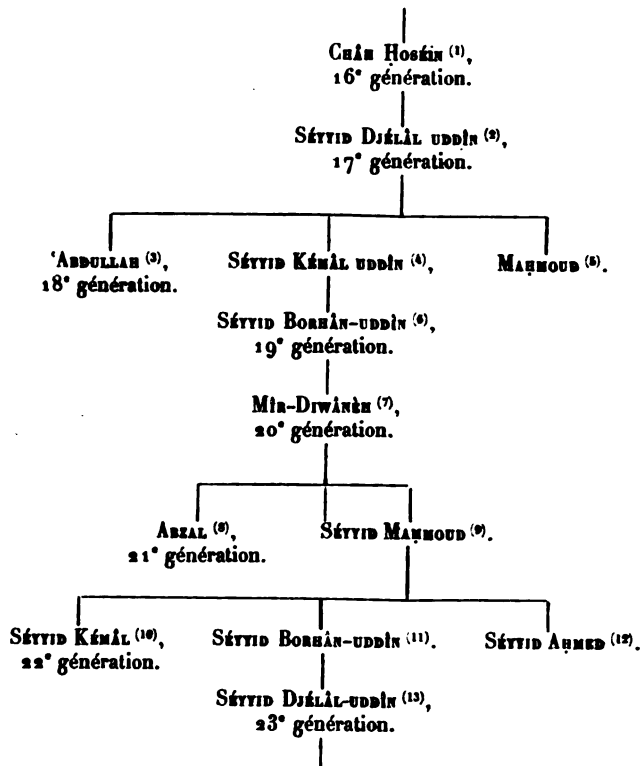
(8) 賽葉特阿哈瑪特, سيد احمد.

(9) 賽葉特瑪木特, سيد محمد.

(10) 賽葉特, سيد.

(11) 沙喀三, شاه حسن, le roi Hasan.

(4) Séyyid, en arabe: *seigneur*, et aussi *descendant du prophète*.



(1) 沙顔色尹, شاه حسين, le roi Hoséin.

(2) 賽葉特札拉里丁, سيد جلال الدين lisez سيد جلال الدين, Séyyid Djalâl-uddin.

(3) 阿布都勒拉, عبد الله.

(4) 賽葉特克瑪里丁, سيد كمال الدين lisez سيد كمال الدين, Séyyid Kémâl uddîn.

(5) 瑪哈木特, محمد.

(6) 賽葉特布爾哈尼丁, سيد برهان الدين lisez سيد برهان الدين, Séyyid Borhâm-uddîn.

(7) Le *houei* est illisible. On croirait lire ميندى وانه, Mindi-Uanèh. En lisant مير ديوانه, Mîr-Diwânèh, cela signifierait, en persan, l'Émir fou.

(8) 阿布雜勒, ابرل.

(9) Vide supra, 14^e génération.

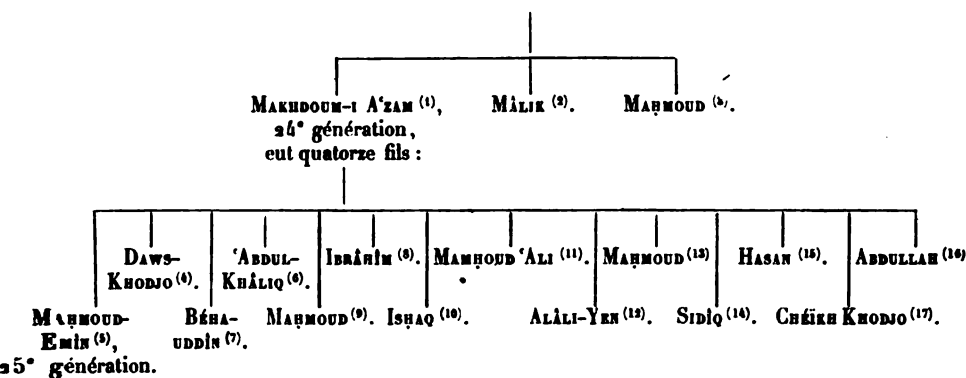
(10) Vide supra.

(11) Vide supra, 19^e génération.

(12) Vide supra, 13^e génération.

(13) Vide supra, 17^e génération.





(1) 瑪哈圖木阿雜木, *مخدوم اعظم*, lisez, d'après le mongol, *مخدوم اعظم*, *Makhdoum-i A'zam*, «le grand maître».

(2) 漢羅克, *مالك*, lisez, *مالك*, *mâlik*, en arabe : prince, gouverneur.

(3) Vide supra.

(4) 多斯和卓, *دوس خوجو*.

(5) 瑪木特額敏, *محمود امين*, *Mahmoud*, l'homme de confiance.

(6) 巴哈古敦, le *houei* donne *Bahâ-oudîn* (6), pour *بهاء الدين*, *Béha-uddîn*, splendeur de la religion (?).

(7) 阿布都哈里克, *عبد القلق*.

(8) Vide supra.

(9) Vide supra.

(10) 伊薩克, *اسحق*, nom arabe d'Isaac.

(11) Vide supra.

(12) 阿拉勒顏, *اللي يى*, *Alâli-yên* (?). Mongol et mandchou : *Alalyen*.

(13) Vide supra.

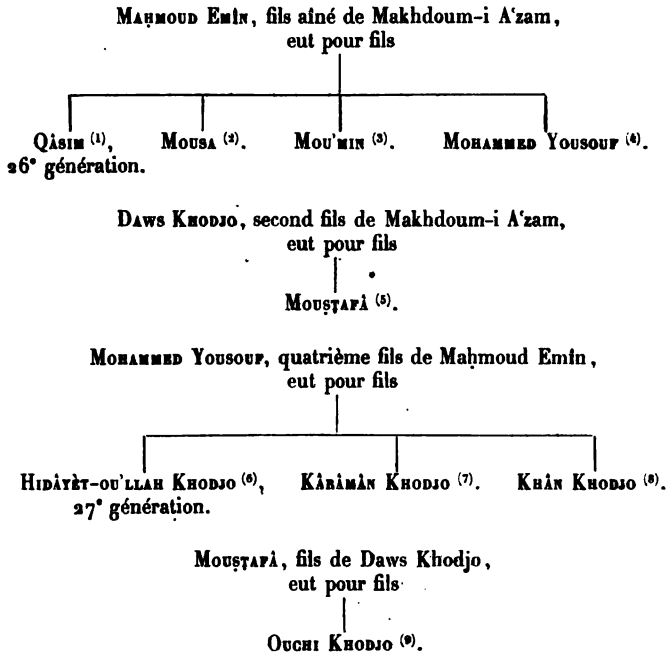
(14) 色德克, *سديق*, *Sidiq*. Peut-être *صديق*, *Siddiq*, le *Véridique*, sur-nom d'Abou-Bekr.

(15) 阿三, *حسن*.

(16) Vide supra.

(17) 暖赫和卓, *شيخ خوجو*.

(6) Le *Si-yu l'oung ouen tché* ajoute ici : «les douze branches, de Béha-uddîn à Abdullah, allèrent habiter dans les régions de Bokhara et de l'Indoustan : on n'a pas de renseignements sur la généalogie de leurs fils et petits-fils.»



(1) 哈色木, vide supra, 2^e génération. Le Si-yu t'oung ouen tche ajoute : Qâsim et Mousa allèrent s'établir à Bokhara : on n'a pas de renseignements sur la généalogie de leurs fils et petits-fils.

(2) 木薩, موسى, nom arabe de Moïse : « Ses descendants allèrent s'établir à Balkh (挂勒哈) : on n'a pas de renseignements sur la généalogie de ses fils et petits-fils ».

(3) 墨敏, موسى pour مؤمن, Mou'min, vrai croyant, fidèle musulman.

(4) 瑪木特玉素布, محمد يوسف, (lisez يوسف, Yousouf, Joseph) ⁽¹⁾.

(5) 木斯塔巴, مستابا (sic), orthographe corrompue de مصطفى, Moustafâ, l'élu (de Dieu).

(6) 伊達雅圖勒拉和卓, le 'houei donne : Hiclayatou-'llah Khodjo : lisez هدایة الله, Hidâyèt-ou'llah Khodjo (a Deo datus magister).

(7) 喀喇瑪特和卓, کارامان خوجو.

(8) 堪和卓, خان خوجو.

(9) 烏什和卓, اوشی خوجو.

(1) D'après le Si-yu choui tao-ki, livre I, p. 3, Mohammed Yousouf alla s'établir à Kachgar : « C'est de cette époque que date l'origine de la religion de l'Islam à Kachgar. (loc. cit.) »

• • • • •

HIDÂYËT-OU'LLAH KHODJO, fils aîné de Mohammed Yousouf,
eut pour fils

BABA-KHODJO ⁽¹⁾, 'ABEL-US-SAMAD ⁽²⁾, MEHDI KHODJO ⁽³⁾, HASAN ⁽⁴⁾, BOURHÂN-UDDÏN ⁽⁵⁾
28^e génération.

KIRÂMÂN KHODJO, deuxième fils de Mohammed Yousouf,
eut pour fils

'ABDUL-KHÂLIQ ⁽⁶⁾, MOU'NIN ⁽⁷⁾, HOSAIN ⁽⁸⁾.

OUCHI KHODJO, fils de Moustafâ,
eut pour fils

SULÉÏMAN ⁽⁹⁾.

BABA-KHODJO, fils aîné de Hidâyèt-ou'llah Khodjo,
eut pour fils

KHODJO-DJÂN ⁽¹⁰⁾, MAHMOUD ⁽¹¹⁾.
29^e génération.

(1) 雅雅和卓, بابا خوجو, Mongol et mandchou : *Yaya Khodjo*.

(2) 阿布都色墨特, le *houei* donne : 'abdo Samat, lisez *عبد الصمد*, 'Abd-us-Samad.

(3) 瑪哈氏和卓, مهدى خوجو, lisez *Mehdi Khodjo* (مهدي) : Ses descendants allèrent s'établir dans l'Indoustan : on n'a pas de renseignements sur la généalogie de ses fils et petits-fils.

(4) Vide supra.

(5) 布喇尼敦, بورانودون, Bourânoudoun, corruption de *برهان الدين*, Bourhân-uddin. Mongol et mandchou : *Bouranidoun*.

(6) Vide supra.

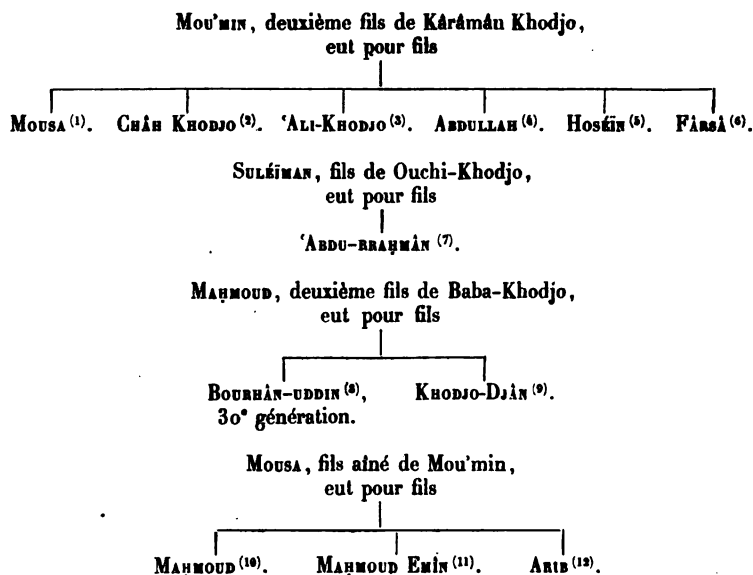
(7) Vide supra.

(8) 愛三, حسين.

(9) 素賚滿, سليمان, Suléïman (Salomon).

(10) 霍集占, خوجوجان, Mongol et mandchou : *Kodjidjan*.

(11) 瑪罕木特, محموت, Mahmoud, lisez *Mahmoud*. Le *Si-yu ki* (ou *Si-yu ouen kien lou*) transcrit ainsi : 木墨特, (livre VI). Notre *Récit officiel* : 瑪哈墨特.



(1) Voir supra.

(2) 沙和卓, شاه خوجو.

(3) 阿里和卓, 'Ali-Khodjo, (lisez على).

(4) Vide supra.

(5) Vide supra.

(6) 帕爾薩, فارسا.

(7) 阿都喇滿, عبد الرحى pour عبدو راحان, 'Abdu-rrahmân.

(8) 波羅泥都, manchou et mongol: *Boronidou*. Le *houei* donne *Bourou-noudou*, corruption de *Bourhân-uddin* (vide supra). Le *Si-yu t'oung ouen tche* ajoute ici l'explication du mot *Ho-tcho-mou* que nous avons traduite dans une note du *Récit officiel*. Ce Bourhân-uddin est celui contre lequel les armées de *K'ien-loung* eurent à lutter. Voici les principales transcriptions de ce nom qu'on trouve dans les ouvrages chinois ayant trait à l'Asie centrale :

波羅泥都, *Si-yu t'oung ouen tche*; *Si-yu choui tao ki*, livre I.

布拉敦, *Si-yu ki* ou *Si-yu ouen kien lou*, livre I.

布那敦, 博羅尼都, 泡羅尼都, *Cheng-vou-ki*, livre IV.

布喇哈尼敦, note d'une poésie de *K'ien-loung* sur les frontières mahométanes (*Houei-kiang t'oung-tché*, livre I).

布喇尼敦, *Houei-kiang t'oung tche*, livre II.

(9) Vide supra. C'est lui dont il s'agit dans le *Récit officiel*.

(10) Vide supra.

(11) Vide supra.

(12) 阿里布, آریب.



ALI KHODJO, troisième fils de Mou'min,
eut pour fils

TOUROÛI ⁽¹⁾.

ABDULLAH, quatrième fils de Mou'min,
eut pour fils

ÂQ-BOUTA ⁽²⁾.

HOSÉIN, cinquième fils de Mou'min,
eut pour fils

KACHIR-KHODJO ⁽³⁾.

ABDU-RAHMÂN, fils de Suléïman,
eut pour fils

'ABDU-'NNÂÇIR ⁽⁴⁾.

MAHMOUD, fils aîné de Mousa,
eut pour fils

BABA-KHODJO ⁽⁵⁾.

31^e génération.

Ici s'arrête la liste des descendants de Mahomet du Si-yu t'oung ouen tche; on trouve à la suite la liste des membres de la famille d'Obaïdou 'llah prince de Hami (cf. notre mémoire sur Hami, tirage à part, p. 75).

D'après le *Ching-vou-ki* de Oueï Yuan, Bourhân-uddin aurait eu deux fils 阿 布 都 里 Abdoul (?) et 薩 木 克 Samok ⁽⁶⁾. L'aîné eut pour fils 張 格 爾 Djihanguir ⁽⁷⁾ qui se révolta contre l'autorité chinoise sous le règne de Tao-kouang (1820-1828). Le fils de Djihanguir, 布 素 普 Bourzouk ⁽⁸⁾, joua un grand rôle lors de l'insurrection de Kachgarie en 1864 et fut supplanté par Ya-koub-bey (cf. notre *Recueil de documents sur l'Asie centrale*, col. Kuropatkin, *Kashgaria*, etc.).

⁽¹⁾ 圖爾都, تورويا, Tourouï. Mandchou-mongol : Tourdou.

⁽²⁾ 阿克博托, اق بوتيا, Aq-Bouta, en turk-oriental : pousse ou rejeton blanc. Mandchou-mongol : Akboto.

⁽³⁾ 克新和卓, كاشي خوجو, Kachin Khodjo. Mandchou-mongol : Kesin Khodjo.

⁽⁴⁾ 阿 布 都 訥 色 爾, عبد الناصر pour عبدو ناسير, 'Abdu-'nnâçir.

⁽⁵⁾ Vide supra.

⁽⁶⁾ Sarim-Sak ou Sarwin-Sak (?). Cf. Kuropatkin, *Kashgaria*, p. 136.

⁽⁷⁾ Le Djengir Khodja de Kuropatkin : Khodja Sarvoim-Sak avait trois fils : Med Yusoof Khodja, Pakhavvedin Khodja et Djengir Khodja (*Kashgaria*, p. 137).

⁽⁸⁾ Le Boozrook-Khodja de Kuropatkin (*Kashgaria*, p. 158). Le Buzurg Khan de Lansdell (*Chinese Central Asia*, 1893, t. II, p. 58).

APPENDICE II.

INSCRIPTIONS RELATIVES À LA PACIFICATION DU TURKESTAN CHINOIS.

Après la campagne des armées de *K'ien-loung* contre *Bourhân-uddin* et *Khodjo-djân*, des stèles portant des inscriptions qui rappelaient les principaux incidents de la guerre et son heureuse issue, furent élevées à *Yarkand* et sur les bords du *Yéchi-koul*; ces deux monuments épigraphiques ont été conservés dans le *Sin-kiang tche liô*, livre servant d'introduction, p. 43 et suivantes : on en trouvera plus loin la traduction.

L'inscription de la stèle de *Yarkand* est écrite dans le style mi-prosaïque et mi-poétique que les Chinois appellent 詩 *ts'eu* : toutes les phrases en sont de quatre caractères ou mots, et quelques-unes riment entre elles. Les rimes ont été indiquées avec soin, quand elles se présentent, par les auteurs du *Sin-kiang tche liô*. Cette inscription est un monument de haute littérature, et, par suite, assez difficile à comprendre : nous nous sommes contenté d'en rendre exactement le sens, en gardant autant que faire se pouvait la physionomie de l'original sans chercher à expliquer les nombreuses difficultés du texte ni les allusions littéraires qu'il renferme : il aurait fallu, en effet, ajouter un commentaire philologique qui serait ici hors de propos. Celle du *Yéchi-koul* est d'un style plus simple et sa lecture en est relativement aisée.

Ces deux inscriptions ne sont pas tombées du pinceau de l'empereur *K'ien-loung* comme la plupart des pièces reproduites dans le livre servant d'introduction du *Sin-kiang tche liô* : elles ont dû être rédigées par le maréchal Tchao Houei lui-même, ou par quelque habile lettré, sous sa direction, et soumises à l'empereur ayant d'être gravées sur les stèles. Il est facile de s'en convaincre en les parcourant.

Il serait intéressant de savoir si la première de ces stèles existe encore à *Yarkand*. Quant à la seconde, il semblerait qu'elle est aujourd'hui au musée de Tachkend. Nous lisons, en effet, dans *The Pamirs by the Earl of Dunmore*, 1893, t. II, p. 167, que le promontoire qui est à l'extrémité est du *Yéchi-koul* s'appelle *Surma-tach*, la pierre noire : « what the history of the Black-stone is, Abdul Kerim was unable to tell us », continue l'auteur ; « all he knew about it was that « the Russians had put it upon a horse and carried it away ». That some legend is attached to it, then is no doubt,

but these Kirghiz are strangely ignorant regarding anything in the shape of folk-lore belonging to their own country.» Et lord Dunmore ajoute ici en note: «I saw the stone afterwards in the Museum at Tashkend, and got the translation of the writing of it, which is as follows: «on the crest of the mountains 10,000 men laid down their arms. The Chinese soldiers, coming from the four points of the compas, then went unopposed as if penetrating into an uninhabited country. The two ringleaders, therefore, seeing that further efforts would be in vain, took to flight, whilst our soldiers in the pursuit resembled tigers and leopards, chasing hares and foxes. Before our soldiers had advanced far after them, and when they were still crossing the mountains, our men were in good fighting order.»

Si l'on compare la traduction précédente avec plusieurs passages de la nôtre, on est frappé des similitudes qui existent: on dirait qu'elle n'est qu'un résumé ou un fragment tronqué de l'inscription originale telle que la donne le *Sin-kiang tche liou*. La question mériterait d'être complètement éclaircie.

I. — INSCRIPTION RAPPELANT LA PACIFICATION DES TRIBUS MAHOMÉTANES,
GRAVÉE SUR LA STÈLE DE YARKAND.

En recherchant l'origine des Mahométans
(nous trouvons) que ceux-ci viennent de l'Arabie ⁽¹⁾,
qu'on appelle aussi la Mecque ⁽²⁾
et encore *T'ien t'ang* (le paradis) ⁽³⁾.
Les *Ta-che* ⁽⁴⁾ qu'on vit sous les *Yuan* ⁽⁵⁾,
les Ouigours ⁽⁶⁾ qu'on vit sous les *T'ang* ⁽⁷⁾,
sont tous (des peuples) presque identiques.
Ce qu'on rapporte à leur sujet n'est pas détaillé.
Notre auguste dynastie des *Ts'ing*,
pacifia et conquît l'empire de Chine.

(1) 天方.

(2) 默克.

(3) 天堂.

(4) 大食, *Tazy*, nom donné aux Arabes par les Annales de la dynastie du *Tang*. (Cf. Bretschneider, *Notices of the Medieval geography and history of Central and Western Asia*, § 39, *fine*.)

(5) La dynastie mongole, 1280 à 1378 de notre ère.

(6) 回鶻, *Houei-gou*: sous les *T'ang*, ce nom désignait les *Ouigours*; dans les Annales des *Yuan*, il s'applique aux Mahométans. (Cf. Bretschneider, *Notices*, etc., § 41.) Il semble donc qu'on devrait lire:

Les *Ta-che* qu'on vit sous les *T'ang*,

Les *Houei-hou* qu'on vit sous les *Yuan*

(7) Dynastie des *T'ang*, 618 à 907 de notre ère.

Par la force du principe des relations sociales,
tout fut rendu à la civilisation.
Les Dzongars étaient jadis puissants :
aveuglés, ils ne se soumirent point.
Se prévalant des obstacles, de l'éloignement,
ils résistèrent réellement à notre action civilisatrice.
Ils maltraièrent leur multitude,
ils traitaient cruellement leurs gens :
ils considéraient les Mahométans comme des moutons,
les employaient à labourer et à sarcler,
tiraient profit du commerce où ils excellaient,
et se réjouissaient d'un négoce lucratif.
Ils saisirent les deux chefs (mahométans),
et les firent résider sur les rivages de l'*Illî* ⁽¹⁾.
Les quatre grandes tribus mahométanes ⁽²⁾
leur versaient des affermages, leur offraient des taxes.
Les *tenga* ⁽³⁾, c'est ce qu'elles leur remettaient,
les Dzongars ⁽⁴⁾, c'est ce qu'elles redoutaient.
Pouvaient-elles supporter un tel traitement ?
Elles étaient à la veille de périr.
En face (de leurs ennemis), leurs sentiments intimes,
Comment pouvaient-elles les exprimer ?
Les barbares Dzongars ⁽⁵⁾ ayant été pacifiés,
tous les Mahométans, regardant le ciel,
dirent : « Dès maintenant, nous commençons
à manger à notre faim, à dormir tranquilles. »
Nous renvoyâmes leurs chefs chez eux ⁽⁶⁾
pour ramener la paix dans votre pays,
pour y faire renaître la prospérité ⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ Allusion au séjour forcé de *Bourhân-uddin* et de Khodj-djan en Dzongarie.

⁽²⁾ i. e. les populations des villes de Kachgar, Yenghi Hissar, Yarkand et Khoten. (Cf. notre *Recueil de documents*, p. 19, note).

⁽³⁾ 騰格, monnaie de compte qui vaut 25 sapèques chinoises ou 2 1/2 d., d'après Lansdell (*Chinese Central Asia*, t. I, p. 343, t. II, p. xvi, *observanda*); Giles (*Dictionary*, p. 1080, sub *t'eng*, n° 10.892) dit : *tanga*, the silver coin of Turkestan = 50 pul copper cash one of which = 10 Chinese cash.

⁽⁴⁾ Le texte donne 衛拉 pour 衛喇特, *Weirad*, Cf. Myers, *Chinese Government*, p. 84, n° 518, *fine*.

⁽⁵⁾ 準夷.

⁽⁶⁾ Allusion au renvoi de *Bourhân-uddin* à Kachgar par Pan-ti.

⁽⁷⁾ 生死肉骨, litt. faire renaître les morts et remettre de la chair sur les os.

Pouvait-on soupçonner qu'ils se révolteraient ?
La bienveillance ne fut récompensée que par l'ingratitude.
Ils aidèrent nos frontières révoltées ⁽¹⁾,
ils massacrèrent notre envoyé ⁽²⁾.
C'est pourquoi nous levâmes une armée,
nous exposâmes leur crime et allâmes les châtier.
Cependant ils osèrent nous résister.
Des cris de guerre retentirent dans toute la contrée.
Ayant été méprisés hors de leur pays,
ils auraient dû pacifier leurs administrés.
Pourquoi au contraire se montrèrent-ils si violents ?
Quant à leur cœur, il était fermé.
Ils massacraient les gens par plaisir,
ils ravissaient les femmes pour les débaucher :
ils perdirent entièrement l'affection de tous ;
on n'avait que de la haine et du mépris pour eux.
Par trois routes en même temps nos troupes s'avancèrent :
De tous côtés elles attaquèrent avec ensemble.
Les chefs rebelles savaient qu'ils ne pouvaient résister :
ils enlevèrent eux-mêmes tout ce qui leur appartenait,
et en moins de vingt jours,
ils partirent au galop sans laisser de traces.
Bien que vous n'ayez pas laissé de traces,
nous devons vous poursuivre jusqu'au bout.
Nos troupes se précipitèrent comme un torrent, bravement.
Des batailles consécutives furent toutes des victoires.
un moment nos troupes éprouvèrent du retard :
les chefs pénétrèrent alors en pays étranger ⁽³⁾.
Celui-ci, partagé entre la crainte et son affection (pour nous),
leva l'étendard et aida nos efforts.
Les chefs rebelles ne purent se cacher.
Ensuite le pays étranger vint offrir leurs têtes :
les deux chefs rebelles étant massacrés,
les Mahométans jouiront d'une paix éternelle.
Nous établîmes des fonctionnaires, fixâmes les taxes,
détruisîmes la mauvaise administration (des chefs).
Autrefois, tous les Mahométans,
le matin, livraient bataille, la nuit, espionnaient.

⁽¹⁾ Allusion au concours prêté par *Khodjo-Djan* à *Amoursana* contre les armées impériales.

⁽²⁾ Allusion au meurtre d'*Amintao* envoyé dans le Turkestan par *Tchao Houei*.

⁽³⁾ Dans le Badakhchan.

A présent, paisibles et joyeux,
chacun veille à sa propre existence.
Autrefois, tous les Mahométans
étaient les sujets des barbares Dzungars.
A présent, nous appelons leur pays « frontière voisine » :
Eux, ils se disent les sujets de l'Empereur !
Eux, ils se disent les sujets de l'Empereur !
Qui d'entre vous est (encore) dans la détresse ?
Plantez votre millet !
Élevez vos fils et petits-fils !
Autrefois, en l'année *Ki-sseu* ⁽¹⁾,
Nous 'avons pacifié le *Kin-tch'ouan* ⁽²⁾.
Maintenant nous avons pacifié les tribus mahométanes.
C'est également en l'année *Ki-mao* ⁽³⁾.
Les années s'accordent, nous rédigeons les Annales ;
le bonheur s'accumule, la prospérité s'agglomère.
Nous tenons l'abondance, nous protégeons la paix,
mais faites tous vos efforts pour veiller sur celle-ci !

II. — INSCRIPTION RAPPELANT LA PACIFICATION DES TRIBUS MAHOMÉTANES,
GRAVÉE SUR LA STÈLE DU YÉCHIL-KOUL.

Il y a des circonstances où l'on croit tout perdu, mais où l'on finit par triompher : c'est ce qui excite le zèle des hommes clairvoyants mais influence les esprits bornés. Il est des questions qui, au début, paraissent devoir causer beaucoup de travail, mais qui à la fin amènent le repos. C'est ce qui stimule l'énergie des hommes forts, mais c'est ce que redoutent les faibles.

Il en a été ainsi pour la soumission des Mahométans : on a massacré deux chefs rebelles ; chaque bataille a été une victoire ⁽⁴⁾ ; on a pris tout ce qu'on a attaqué. Ce résultat a été dû aux efforts des deux maréchaux ⁽⁵⁾, des sous-gouverneurs ainsi qu'à ceux des officiers et des soldats qui étaient

⁽¹⁾ Année cyclique qui correspond à 1749.

⁽²⁾ *Ruisseau d'or*, tribu autochtone habitant les parties montagneuses de la province du *Sseu-tch'ouan*, contre laquelle les troupes de *K'ien loung* firent plusieurs expéditions difficiles. (Cf. F. P. Smith, *Vocabulary of Chinese proper names*, p. 51, l'*Histoire* de de Mailla, etc.).

⁽³⁾ Année cyclique qui répond à 1759. Par l'expression *les années s'accordent* de la phrase suivante, l'auteur veut dire que les termes cycliques *Ki-sseu* et *Ki-mao* ont cela de commun qu'ils renferment tous deux le même caractère cyclique *Ki*.

⁽⁴⁾ Le siège de la rivière Noire et l'échec de *Namondjar* sont passés sous silence.

⁽⁵⁾ *Tchao Houei* et *Fou-té*.

dans les rangs. Mais ce qui m'a ⁽¹⁾ consolé profondément au cours de cette guerre, c'est que, travaillant même la nuit pendant cinq années et n'osant pas dérober un seul instant de repos, j'ai dressé des plans de campagne qui ont été couronnés de succès. Heureusement que nos guerriers ont amené la soumission (des rebelles) et ont pu ainsi répondre aux bienfaits de Sa Majesté, satisfaire les vœux des anciens souverains, et en outre éviter le blâme qu'auraient mérité des suggestions frivoles.

Au *Yéhil-koul*, notre sous-maréchal *Fou-tô* et autres, poursuivant sans relâche les deux chefs rebelles, arrivèrent à la frontière du *Badakhchan* et s'emparèrent de dix mille hommes qui se rendirent : les deux chefs seulement échappèrent. On envoya un émissaire pour exiger les prisonniers ; plus tard, on reçut leurs têtes qu'on vint offrir et l'armée revint victorieuse. La conduite de tous a été très méritoire.

Cet endroit est adossé à des montagnes et baigné par les eaux (du lac) ⁽²⁾ : un seul cavalier peut y passer. Mais les nôtres s'élancèrent de tous côtés à la fois, avec impétuosité, et aucun obstacle ne les arrêta : c'était comme s'ils entraient dans un pays inhabité. Les rebelles ne pouvaient être sur leur garde devant et derrière. Nos troupes dressèrent un étendard mahométan pour appeler ceux qui voulaient se rendre : ces derniers arrivèrent couvrant les rochers. *Khodjo-djan*, le sabre à la main, les arrêta, mais quelques fuyards tournèrent leurs armes contre lui. C'est pourquoi les deux chefs rebelles, voyant tout perdu, s'enfuirent au loin, se précipitant au galop, tout pantelants.

Nos troupes les avaient d'abord atteints à *Khoskoulouk*, puis battus à *Artchour* : chaque fois une petite troupe de soldats triompha d'une foule. Les nôtres s'emparèrent de positions inexpugnables. On eut dit réellement qu'ils chassaient des tigres et des léopards et poursuivaient des renards et des lièvres. La bande de gens à turbans et à longs nez ⁽³⁾ était dans la plus grande confusion. A la vue de nos troupes, elle s'enfuit dans toutes les directions. La nouvelle de leur arrivée se répandit dans le pays étranger ⁽⁴⁾ qui, effrayé par ses mouvements, arrêta les rebelles et aida notre armée. C'est pourquoi il s'empara de leurs bagages et offrit les têtes des criminels : nos troupes n'avaient pas pénétré profondément dans le *Badakhchan* : aussi l'armée qui châtiât les rebelles ne dévasta-t-elle pas un pays innocent ; avec bienveillance on lui envoya un émissaire : le *Badakhchan* savait faire une distinction entre la rébellion et l'obéissance ; il fit prisonnier les rebelles, il offrit leur tête.

⁽¹⁾ L'emploi du pronom *yu* = *je*, *moi*, montre que l'inscription n'est pas de l'empereur : celui-ci aurait fait usage du pronom *Tcheng*, qui lui est personnel.

⁽²⁾ Le *Yéhil-koul*.

⁽³⁾ Le nez ordinaire est *haut*, *élevé* (*kaô*) pour les Chinois qui ont le leur écrasé, aplati.

⁽⁴⁾ Le *Badakhchan*.

C'est pourquoi, le général en chef ayant pris en considération les circonstances et les temps, nos guerriers jouirent d'un peu de repos : la guerre prit fin et son issue heureuse fut annoncée à l'empereur. Les plans qu'on avait faits ne furent entravés en rien.

L'origine et la fin des tribus mahométanes, on les a déjà vues dans l'inscription gravée sur la stèle de *Yarkand* : il n'en sera pas parlé de nouveau. Ici, on a voulu rappeler spécialement la pacification. C'est pourquoi on se contente d'indiquer la date et de la graver sur pierre.

APPENDICE III.

NOTICES BIOGRAPHIQUES SUR QUELQUES GÉNÉRAUX DU RÈGNE DE K'ÏEN-LOUNG.

Les notices qui suivent sont résumées d'après les biographies des hommes illustres de la dynastie actuelle que renferme le 國朝先正事略 *Kouo-tch'ao sien tcheng che lio* de 李元度 *Li Yuan-tou*. Elles complètent la partie biographique du *Chinese reader Manual* de Mayers.

I. — PAN-TI.

Pan-ti était de la bannière mongole jaune à bordure : son nom de famille était 博爾濟吉特 *Po-eul-tsi-ki-t'o*. Il commença sa carrière au *Nei-ko* ou *grande Chancellerie* : en 1724, il passait *Nei-ko-hio-che* ou sous-chancelier ; en 1727, il était nommé directeur au *Li-fan-yuan* ou *Directeur des colonies*. Un instant rétrogradé pour négligence dans ses fonctions, nous le voyons ensuite, successivement, employé au *Kiun-ki-tch'ou* ou *grand Conseil* (1733), directeur au ministère de la guerre (1736), puis vice-roi du *Hou-kouang* (1739). L'année suivante, il porta le deuil de sa mère (1740) : son deuil fini, il fut de nouveau attaché au *Kiun-ki-tch'ou* (1741). En 1742, il fut nommé l'un des présidents du ministère de la guerre et conseiller chargé de la direction du *Li-fan-yuan*. En 1748, intendant général à l'armée du *Kin-tch'ouan*, il reçut le titre de vice-tuteur de l'héritier présomptif. De nouveau rétrogradé et remis directeur de ministère, il alla en 1749, en qualité de général de brigade des troupes mandchoues, diriger les affaires du *Kouko-nor*. L'année suivante il se rendit au Tibet où il réprima une rébellion. Peu après il fut rappelé à Péking par l'empereur qui le nomma général de division, membre du *Kiun-ki-tch'ou*, chargé du *Li-fan-yuan* (1752).

Après avoir géré un moment la vice-royauté des deux *Kouang* (1753), il fut envoyé à l'armée du *Pei-lou* en qualité de sous-maréchal de gauche *Ting-pien* p. i. Il prit part aux expéditions contre les Dzungars, s'y distingua, et, en récompense de ses services, reçut le titre de *baron* (*tseu*) avec hérédité limitée, le grade de commandant de la garde impériale et un cadeau de mille taels. Il passait ensuite maréchal *ting-pien*, et avait une

audience de l'empereur auquel il rendait compte des opérations militaires (1754).

Un an après, accompagné d'*Amoursana*, il fit campagne contre *Dawatsi*, chef des Dzongars, et reçut la soumission d'un grand nombre de *Daidji* et de *Tsai-sang*, ainsi que celle des Khodjas (*Bourhan-eddin* et *Khodjo-Djan*). A la suite de ces succès, l'empereur le combla de présents et lui conféra le titre de duc de première classe 誠勇 *ich'eng-young* (sincérité et bravoure). Lorsque *Amoursana* se révolta, il n'y avait dans l'*Ili* que 500 hommes : Pan-ti les conduisit contre les rebelles, livra bataille, fut assiégé, et, voyant tout perdu, mit fin à ses jours.

L'empereur déplora la mort de Pan-ti : sur ses ordres, le fils de celui-ci 巴祿 *Barou*, hérita du titre de duc de première classe que portait Pan-ti. Pan-ti fut canonisé sous le titre de 義烈 *y-lié* (*patriotisme et bravoure*), son portrait fut mis au *Tseu-kouang-ko* et des sacrifices en sa mémoire furent institués au 昭忠祠 *tchao-tchoung-tseu*, temple élevé en l'honneur de ceux qui ont montré de la fidélité. L'empereur composa lui-même l'éloge de ce général.

II. — TCHAO-SHOUËI.

Tchao-houëi était de la bannière mandchoue jaune unie : son nom de famille était 吳雅 *vou-ya* ; son appellation littéraire et familière, 和甫 *Ho-fou*. Il était le fils de 佛標 *Fo-piao*, général de division des troupes mandchoues.

D'abord *butechi* ou commis, il remplit ensuite diverses fonctions à la grande chancellerie (*Nei-ko*), puis, en 1742, il fut nommé général de brigade des troupes mandchoues et chargé d'une direction au ministère de la justice. Six ans plus tard, il était intendant général au camp de l'armée du *Kin-tch'ouan* et demandait à l'empereur l'autorisation de faire campagne avec les troupes, mais il reçut l'ordre de se rendre à *Ouliyasoutai* comme commandant de troupes. En 1750, il fut envoyé au *Si-lou* (circuit de l'ouest). Il commandait à *Palik'oun* (Barkoul) lors de la révolte d'*Amoursana*. Lorsque l'*Ili* fut de nouveau pacifié, il fut chargé par l'empereur de réorganiser le pays de gauche (1756). La même année, il était nommé sous-maréchal *ting-pien*.

En 1757, il réprima au milieu de l'hiver une révolte des *Éleuthes* et fut récompensé par le titre de comte de première classe avec hérédité illimitée. L'empereur lui fit présent d'une bourse et de divers autres objets à son usage personnel. Peu après il passait général de division. Il continua la campagne contre *Amoursana* dont il fit prisonnier le neveu, *Tachi Tseriyng*. *Amintao*, qu'il avait envoyé dans le Turkestan, ayant été massacré par *Khodjo-djan*, l'empereur lui ordonna d'aller réprimer cette rébellion en qualité de maréchal, *ting-pien*. Mais il eut encore à combattre les Dzongars

tandis que *Yarkhachan* se battait contre les Mahométans. Les Dzungars étant à la veille d'être réduits, l'empereur invita *Tchao-houeï* à se réunir à *Yarkhachan* et à soumettre les *Bourouts* ou Khirghiz noirs. Ces derniers firent leur soumission (1758).

Yarkhachan ayant été disgracié après le siège de *Ouché*, *Tchao-houeï* demanda à rester à l'armée en vue de terminer les affaires de l'ouest. L'empereur fit son éloge à cette occasion et lui conféra la plume de paon à deux yeux. *Tchao-houeï* prit le commandement de l'armée et marcha sur *Yarkand*. Il se distingua dans les divers combats livrés sous cette ville et notamment au cours du siège du camp de la rivière Noire par les Mahométans. Il fut alors nommé duc de première classe 武毅謀勇 *wou-y mó young*, avec hérédité illimitée (1759).

Après la défaite des Khodjas, l'empereur lui conféra la bride de pourpre, le droit d'entrer à cheval dans le palais impérial, le rang de membre de la famille impériale (ceinture jaune), le combla de cadeaux, le reçut en grande pompe en dehors de Péking et ordonna que son portrait serait placé au *Tseu-kouang-ko* (1761).

Peu après, *Tchao-houeï* était nommé grand chancelier et chargé des fonctions de président du ministère de la justice, et remplissait diverses missions ayant pour objet les réparations à faire au canal impérial et l'inspection des ports de la province du *Tche-li*, au retour desquelles il recevait le titre de tuteur de l'héritier présomptif. Il mourut en 1764.

L'empereur fit une pièce de poésie à l'occasion de sa mort, chargea de hauts dignitaires de surveiller ses funérailles et fit décréter des sacrifices et cérémonies en son honneur. Il le canonisa sous le titre de 文襄 *ouen-siang*. Il promit en mariage au fils de *Tchao-houeï*, 札蘭泰 *Tcha-lan-t'ai*, une princesse de la famille impériale. Ce mariage eut lieu en 1779 et, à la même date, *Tcha-lan-t'ai* hérita du titre de duc de première classe que portait son père.

III. — *MING-JOUËI*.

Ming-joueï était de la bannière mandchoue jaune à bordure: son nom de famille était 富察 *Fou-tch'a*, son appellation littéraire et familière, *Yun-t'ing*. Son père s'appelait 富文 *Fou-ouen*.

Du grade d'officier de la garde impériale (2^e classe), il s'éleva à celui de général de brigade des troupes mandchoues et il fut envoyé en cette qualité à l'armée du *Si-lou* (circuit de l'ouest). Il accompagna *Tartangga*, maréchal *Tieng-pien* quand celui-ci poursuivit *Amoursana* fuyant chez les Khassaks: il se distingua dans plusieurs affaires et, en 1759, il obtint le titre de duc 承恩毅勇 *tch'eng-en y-young*. Il suivit ensuite le maréchal *Tchao-houeï* dans sa campagne contre les Khodjas et sa belle conduite en

diverses circonstances lui valut la plume de paon à deux yeux, ainsi que l'hérédité de son titre de duc.

En 1761, l'Ili et les tribus mahométanes étant pacifiées, un décret impérial ordonna que son portrait serait placé au *Tseu-kouang-ko*. L'année suivante, il fut nommé maréchal de l'Ili. Bien qu'il eût repris la ville de *Ouché* et réprimé le soulèvement qui s'y était produit, il encourut le blâme de l'empereur pour n'avoir pas fait une enquête sérieuse sur les causes de cette révolte et il fut dégradé tout en gardant sa place.

En 1767, lors des troubles de la Birmanie, l'empereur le chargea de diriger les affaires de la vice-royauté du *Yun-Koueï*, puis, peu de temps après, lui rendit son grade de maréchal. En cette qualité, *Ming-joueï* fit la campagne de Birmanie à la tête de 3,000 Mandchous et de 20,000 soldats du *Yun-nan* et du *Sseu-tch'ouan*. Il remporta d'abord plusieurs victoires, récompensées par la ceinture jaune et plusieurs autres cadeaux impériaux; mais dans un engagement ultérieur, assailli par une nombreuse armée birmane, blessé, voyant ses troupes en déroute, et craignant de tomber entre les mains des ennemis, il galopa jusqu'à un endroit éloigné de vingt li du champ de bataille, descendit tranquillement de cheval, coupa lui-même sa queue et ses cheveux et les remit à ses gens, et se pendit à un arbre. Ceux qui l'avaient suivi cachèrent son corps sous des feuilles d'arbre et allèrent annoncer sa défaite et sa mort ⁽¹⁾.

L'empereur fut très affecté de la fin de *Ming-joueï* et il célébra ce général par une poésie. Quand le cercueil qui renfermait les restes de *Ming-joueï* arriva à Péking, *K'ien loun* se rendit à sa rencontre et fit faire des sacrifices en la mémoire du défunt. Il canonisa *Ming-joueï* sous le nom de 果烈 *Kouo-lié*, lui éleva un temple spécial avec sacrifices au printemps et à l'automne, composa son éloge, etc.

Le fils de *Ming-joueï*, 惠倫 *Houai-loun*, hérita du titre de duc de première classe.

IV. — ALIKOUN.

Alikoun était de la bannière mandchoue jaune à bordure : son nom de famille était 鈕祜祿 *Niéou-kou-lou*; son nom littéraire et familier, 松崖 *Soung-ai*. Son père 音德 *Ynn-té* était parvenu au grade de commandant de la garde impériale.

Sorti des officiers de cette garde, *Alikoun* fut successivement directeur du *Nei-vou-fou*, général de brigade des troupes mandchoues, puis directeur au ministère de la guerre (1739-1740). Il accomplit avec soin plusieurs

(1) Cf. notre mémoire intitulé *Histoire de la conquête de la Birmanie par les Chinois, sous le règne de Tç'ienn-long (Khiem-long)*, traduit du chinois, *Journal asiatique*, 1878.

missions au *Chan-toung* et en Mandchourie. En 1750, il fut nommé vice-roi du *Hou-kouang*, puis des deux *Kouang*. Sa mère étant morte, il revint à la capitale où il remplit les fonctions de directeur au ministère des finances chargé de diriger les travaux publics. Nous le voyons ensuite commandant de la gendarmerie de Péking (1754), président au ministère de la justice (1755), général de division et président au ministère des finances.

En 1756, il reçut l'ordre d'aller à l'armée du *Si-lou* (circuit de l'ouest) en qualité de commandant de troupes. Il se distingua alors dans plusieurs expéditions. L'année suivante, il commandait les troupes à *Pali K'oun* (Bar-koul). Il hérita sur ces entrefaites du titre de duc de *Kouo-y* que portait son parent le maréchal Tartangga, mais, peu de temps après, fut remis directeur au ministère des finances et général de brigade pour avoir laissé échapper *Amoursana*. Au moment où *Tchao-houeï* attaquait *Yarkand* et soutenait le siège de la rivière Noire, il passa vice-gouverneur militaire, puis, en qualité de général de division et président au ministère de la guerre, il fit campagne contre les Mahométans, se distingua en diverses occasions. Il se trouvait à la bataille d'*Artchour* avec *Ming-joueï* et *Akouei*. A la fin de la guerre, il reçut l'ordre d'administrer *Yarkand* avec le titre de vice-gouverneur militaire. L'empereur lui conféra la plume de paon à deux yeux.

Pendant l'été de 1760, il fut appelé à Péking par l'empereur, qui lui octroya le privilège d'entrer à cheval dans l'enceinte du palais impérial. De retour à son poste, il réprima un soulèvement des Mahométans, ce qui lui valut les éloges de *Kien-loung*. Son portrait fut placé au *Tseu-kouang-ko*.

En 1761, il devint président p. i. du ministère des rites : deux ans après, il était gouverneur p. i. du *Chen-si*, avec le titre de tuteur de l'héritier présomptif. Il passa ensuite président au ministère des finances (1764), vice-roi p. i. du *Yun-Koueï*, sous-maréchal (1768) et prit part à la deuxième expédition contre les Birmans (1769). Le dernier mois de cette année, il tomba malade et mourut au camp.

La mort fut déplorée par l'empereur qui le canonisa sous le titre de 襄壯 *Süing-tchouang* et institua des sacrifices en sa mémoire au *hien-léang-ti'en*, Temple des sages et des vertueux. Son fils aîné *Foung-chen-ô* occupa de hauts emplois : général de division, sous-maréchal, président au ministère des finances, commandant de la gendarmerie de Péking. Il mérita la plume de paon à deux yeux, le titre de baron de première classe et eut son portrait placé au *Tseu-kouang-ko*.

V. — AKOUËÏ.

Akouei était de la bannière mandchoue bleue : son nom de famille était 章佳 *Tchang-kia* ; son appellation littéraire et familière, 廣廷 *Kouang-t'ing*, son surnom 雲巖 *Yun-yen*. Son père 阿克敦 *A-k'o-toun*, qui

fut canonisé sous le titre de 文勤 *Ouen-k'in*, parvint au grade de sous-grand chancelier.

Akouei aimait les lettres : il passa tous ses examens avec succès et remplit divers emplois subalternes au ministère de la guerre. En 1743 il fut impliqué dans la disgrâce d'un haut fonctionnaire chargé de combattre les *Kin-tch'ouan* et jeté en prison. Il en sortit grâce à l'intervention de l'empereur qui estimait fort son père, alors âgé et n'ayant pas d'autre fils. En 1752, il fut nommé juge provincial au Kiang-si. Quelques années plus tard, il se distingua dans la campagne contre *Amoursana* : la mort de son père le rappela en toute hâte à Péking. Il passa ensuite vice-gouverneur militaire, général de brigade, puis sous-maréchal *Ts'ing-ni* p. i.

En 1758, directeur au ministère des travaux publics, il commanda la garnison de *Tarbataï*, forte de 5,000 soldats de *Solon*, et prit part aux campagnes contre les Dzongars et les Mahométans. Dans cette dernière, il se distingua à la bataille d'Artchour. En 1760, après la pacification des villes mahométanes, il retourna dans l'*lli* et participa à l'organisation administrative et militaire de cette région. Lorsque l'empereur fit mettre au *Tseu-kouang-ko* les portraits des cinquante principaux officiers qui s'étaient illustrés dans la guerre du *Si-yu* (Asie centrale), celui d'*Akouei* fut placé le dix-septième.

En 1761, il fut nommé président au ministère des travaux publics, général de division, avec le privilège d'entrer à cheval dans l'enceinte du palais. Il remplit plusieurs missions hydrographiques et, en récompense de ses services, reçut le titre de tuteur de l'héritier présomptif, et passa à la bannière blanche unie.

En 1764, lors des troubles du *Kin-tch'ouan*, il géra la vice-royauté du *Sseu-tch'ouan*. Au moment de la révolte des Mahométans de *Ouché*, l'empereur l'invita à se rendre sans délai dans l'*lli*, afin d'occuper les passes importantes de la contrée. Il tomba en disgrâce pour avoir montré de l'indulgence envers les rebelles de *Ouché*, mais peu après, cependant, il revenait en faveur et était nommé maréchal de l'*lli* (1767). Un an après, après la mort de *Ming-jouei* en Birmanie, il accompagnait le général en chef *Fou Heng* et se distinguait dans la deuxième expédition contre les Birmans. Ce fut à lui qu'on dut la répression des tribus du *Kin-tch'ouan*. Au retour de cette campagne, l'empereur alla le recevoir en dehors de Péking, comme il avait fait pour *Tchao-houei* revenant du *Si-yu*, lui conféra la plume de paon à deux yeux et le titre de duc de 誠謀英勇 *Tch'eng-mi yng-young*, et lui fit de nombreux cadeaux : sur son ordre, le portrait d'*Akouei* fut placé en tête de la galerie du *Tseu-kouang-ko*. A cette époque, *Akouei* fut nommé membre du *Kiun-ki-tch'ou* (1771).

En 1775, il remplit diverses missions en Chine, et de 1781 à 1784, il dirigea des expéditions contre les rebelles mahométans de *Lan-tchéou* et endroits voisins. En 1786, il atteignit l'âge de soixante-dix ans. A cette

occasion il fut l'objet de nouvelles marques de la faveur impériale. Il mourut en 1796. L'empereur rédigea lui-même son éloge et institua des sacrifices en sa mémoire au *hien-leang-tseu*.

Le fils aîné d'Akouï, 阿迪斯, *A-ti-sseu*, hérita du titre de duc de première classe qu'avait mérité son père : il s'éleva jusqu'aux grades de directeur au ministère des finances et de général de *Kou-peï-k'ou* (grande muraille). Son second fils, 阿彌達 *A-mi-ta*, fut directeur au ministère des travaux publics. Son petit-fils, 那彥誠, *Na-yen-tch'eng*, joua un certain rôle lors de la rébellion de *Djihanguir* dans le Turkestan chinois ⁽¹⁾

(1) Cf. notre *Recueil de documents*, p. 44 et suivantes.

NOTES.

(1) 欽定新疆識略.

(2) Cf. *Le pays de Hami ou Khamil*, description, histoire, d'après les auteurs chinois. (*Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques*, section de géographie, année 1892, tirage à part, p. 4). La Bibliothèque nationale ne possède pas cet ouvrage. Il en existe à la Bibliothèque de Saint-Petersbourg, un exemplaire qui fut prêté autrefois à Stanislas Julien: ce sinologue en a traduit une partie du livre I, qui traite de l'hydrographie des *Nouvelles frontières* (nom donné au Turkestan et à l'Ili après les campagnes de K'ien-loung), (traduction d'abord publiée dans le *Journal asiatique*, puis reproduite dans les *Mélanges de géographie asiatique*, du même auteur, sur lesquels voir Cordier, *Bibliotheca sinica*, col. 1266). Notre récit, sous le titre de 平定回疆紀事, *P'ing-ting Houei-kiang Ki-che*, Histoire de la soumission des frontières mahométanes, se trouve au livre III. Il est suivi des descriptions, avec cartes particulières, de Kachgar, Yenghi-Hissar, Yarkand, Khoten, Aksou, Ouché, Koutché, Kharachar, Tourfan, Hami.

(3) Comparer ce que Abel Rémusat a dit jadis à ce sujet, *Nouveaux mélanges asiatiques*, 1820, t. II, p. 50.

(4) Cf. notamment de Mailla, *Histoire générale de la Chine ou Annales de cet empire*, traduites du *Tong-kien-kang-mou*, Paris, 1780, t. XI, p. 563 et suivantes. (On n'ignore point que cet ouvrage n'est nullement traduit du livre chinois indiqué au titre; c'est une compilation puisée à diverses sources, où l'auteur a souvent donné libre cours à son imagination, principalement quand il place dans la bouche des souverains, des généraux, etc., des discours qu'ils n'ont jamais tenus ou qui sont défigurés comme à plaisir); Abel Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, 1829, t. II, *Études biographiques*: Kao-tsoung, p. 48-49; D. C. Boulger, *History of China*, London, 1863 (ouvrage quelquefois peu sûr, où les noms propres sont très souvent incorrectement écrits); A. N. Kuropatkin, *Kashgaria, Historical and geographical sketch of the country*, etc., translated from the russian by W. F. Gowan, Calcutta, 1882, p. 108 et suivantes; Klaproth, *Magasin asiatique*, t. I, Paris, 1825, *Notices géographiques et historiques sur Khokand, Andudjan, Marghildn*, etc., traduites du *Thai-thsing y thoung tchi*, p. 91-92; t. II, 1826, *Relation des troubles de la Dzoungarie et de la petite Boukharie*, traduite du chinois, p. 187 à 108. (Nous regrettons de n'avoir pu consulter ce mémoire); *Description de la Chine occidentale*, par le P. Gueluy, publiée dans le *Muséon*, Louvain, 1887, traduction très imparfaite du *Si-yu ouen kien-lou*, Cf. notre mémoire sur Hami, cité plus haut, p. 8-9 et note 1 de la page 9; *Mémoire sur le Thibet et sur le royaume des Éléuthes*, etc., et dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, éd. de 1835, t. XXXVII, p. 210 et suivantes, etc.

M. Dabry de Thiersant, dans son ouvrage *Le Mahométisme en Chine*, Paris, 1878, n'a donné aucun détail sur la soumission du Turkestan par les généraux de K'ien-loung: ce n'est pas la seule lacune qu'on remarque dans ce travail, très critiquable au surplus à divers points de vue.

La *China Review*, numéro de mai et juin 1888, a publié un article de M. E. H.

Parker, intitulé *Mandchu relations with Turkestan*; on y trouve la traduction résumée de quelques chapitres du *Cheng vou-ki* : malheureusement le mémoire dont il s'agit est fait sans esprit critique et laisse beaucoup à désirer.

Sur l'ordre de l'empereur *K'ien-loung*, les victoires et principaux faits de ces guerres ont été dessinés par plusieurs missionnaires catholiques alors à Péking (les PP. Castilhoni, Attiret, etc.) : ces dessins, envoyés en France, furent gravés sous la direction de C. N. Cochin fils. Il en existe un magnifique exemplaire au *Cabinet des estampes* de la Bibliothèque nationale de Paris (pour plus de détails, cf. H. Cordier, *Bibliotheca Sinica*, col. 265); quelques-unes de ces gravures ont été réduites et forment les planches 70. 71 et 72 de *La Chine ou Description historique, géographique et littéraire de ce vaste empire*, première partie, par G. Pauthier, Paris, 1838 (consulter *L'Univers*, Firmin Didot). Consulter également, au sujet des gravures, les lettres du P. Benoist, *Lettres édifiantes et curieuses*, édition de 1832, vol. 38.

(5) Par suite de leur éducation littéraire et de leur tournure d'esprit, qui en est la résultante, les écrivains chinois sont atteints, en général, d'une sorte de manie de bel esprit, et émaillent leurs ouvrages d'allusions historiques ou littéraires (*tien-kou*) souvent très difficiles à entendre. Ici, il n'y a rien de tel. Le récit a toutes les allures d'un rapport militaire : le style en est simple et nu, mais élégant dans sa simplicité même, et sa brièveté a un cachet de positif.

(6) Consulter sur *Ouei Yuan* notre notice sur la vie et les œuvres de cet auteur, dans le *Journal asiatique*, août-septembre 1881, p. 263-267. M. Jametel a donné la liste des parties du *Cheng-vou-ki*, principal ouvrage de *Ouei Yuan*, et l'un des plus intéressants à notre point de vue, qui ont été traduits en anglais et en français (*Revue de l'Extrême Orient*, t. I, n° 4, octobre-novembre-décembre, p. 573). Il faut y ajouter : *Histoire de la pacification du Thibet sous le règne de l'empereur Kien-loung*, traduite par M. Jametel (*Revue de l'Extrême-Orient*, t. I); *Mémoire sur les guerres des Chinois contre les Coréens de 1618 à 1637*, par C. Imbault-Huart (*Journal asiatique*, 1880); *Histoire de la conquête de Formose par les Chinois en 1683*, traduite du chinois et annotée par C. Imbault-Huart (*Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1890); *Deux insurrections des mahométans du Kansou (1648-1783)*, récit traduit du chinois par C. Imbault-Huart (*Journal asiatique*, 1890).

(7) Le pays appelé *Ili*, *Kouldja*, *Dzongarie*, est situé, ainsi qu'on sait, au nord des Tien-chan ou monts Célestes : 1° *Ili* est l'un des noms de la principale ville de la région, qui est pour ainsi dire la capitale, d'après celui de la rivière sur la gauche de laquelle elle est bâtie; 2° *Kouldja* (orthographe mongole et mandchoue *Gouldjo*, nom kalmouk qui, d'après Klaproth, signifie *chèvre des montagnes, capra ammon*), est un autre nom de la ville d'*Ili* (*Ili* en kalmouk = *éclatant, resplendissant*) et a été par extension donné au pays (cf. Klaproth, *Magasin asiatique*, t. I, p. 173, note 1); 3° *Dzongarie* vient de *Dzo-ngar*, nom donné à un peuple kalmouk, d'origine mongole, habitant la contrée : ce mot *Dzongar*, transcrit en chinois par 達爾扎爾, *Tchoun-ko-sul*, est une corruption du mongol *Dsegun ghar*, main gauche. L'immense armée de Tchinggie-khan ou Gengiskan était divisée en trois corps, le centre (*kul*), l'aile droite (*Baraghon ghar*, litt. main droite), et l'aile gauche (*daegu ghar*, main gauche); cf. D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. I, p. 322 et Abel Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. II, p. 30. Quelques auteurs écrivent *Songarie* et *Songars*.

Les missionnaires du siècle passé appelaient les Dzongars *Eleutes* ou *Eleuthes* (Abel Rémusat, *loco citato* Oelets) du nom chinois 厄魯特 ou 額魯特, *O-lou-t'o*, donné aux Kalmouks (sur ce nom, cf. Howorth, *Hist. of the Mongols*, p. 497) ou Mongols occidentaux. Il vient sans doute de 衛喇特, *ouei-la-t'o*, en mongol *oirad*, allié (les Dzongars étaient divisés en quatre tribus appelées *Durben oirad*, en mongol, les quatre alliés; cf. Mayers, *Chinese Government*, p. 84.)

D'après les missionnaires, *Tchong-kar* (Dzongar) était « le titre du principal roi des Éleuthes » (cf. de Mailla, *Histoire*, t. XI, passim, et le *Mémoire sur le Thibet et le royaume des Éleuthes* dans les *Lettres édifiantes et curieuses*, éd. de 1835, t. XXXVII, p. 217) : c'est un mot tartare-mongol qui veut dire la main orientale, parce que *tchong* ou *giong* signifie *orient* et *kar* signifie *main*. C'était, en effet, la coutume des anciens princes tartares de diviser leurs familles et leurs armées, en partie de l'orient, et en partie de l'occident qu'on nomme *Parountala* (1); et le plus illustre était celui de la main d'orient, ou de l'aile orientale. Au reste, le *Tchong-kar* a un vaste domaine... Du temps de l'empereur Cang-hi, le *Tsong-kar* se disait de la branche mongole des princes dont Tamerlan descendait (*Mémoire*, etc., cité plus haut, p. 218). On voit que les missionnaires connaissaient l'origine mongole du mot *Dzongar*, et qu'ils ignoraient que ce n'était pas le « titre du principal roi des Éleuthes », mais bien le nom du peuple kalmouk qui habitait alors l'Ili.

Sur les guerres des empereurs K'ang-chi et K'ien-loung contre les Dzongars ou Eleuthes et sur la pacification ou conquête de l'Ili, cf. de Mailla, *Histoire*, t. XI, le *mémoire* déjà cité, p. 219 et seq.; Abel Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. II; Biographies de K'ang-hi et de K'ien-loung; col. A. N. Kuropatkin, *Kashgaria*, etc., p. 106 et seq. (dans cet ouvrage, l'orthographe russe a été conservée : les mots *Dzongarie*, *Dzongar*, *Galdan*, etc., sont donc transcrits *Djoongaria*, *Djoongar*, *Holdan*, etc.); Boulger, *History*, chap. XI et XIII.

Après la pacification des Dzongars, le pays qu'ils habitaient fut appelé par les Chinois 天山北路, *T'ien-chan-pai-lou*, circuit au nord des monts Célestes, et la ville d'Ili ou Kouldja reçut le nom de 惠遠城, *Houei-guan-tch'eng*.

(1) La domination de Dzongars s'étendait sur une partie du Turkestan chinois ou Petite Boukharie), cf. les ouvrages cités plus haut.

(2) 瑪哈墨特, *ma-'ha-mo-t'o*. Dans le dictionnaire géographique et biographique de l'Asie centrale qui porte le titre de *K'in-ting Si-yu t'oung ouen tche* (sur lequel cf. notre *mémoire* sur 'Hami, p. 7), ce nom est écrit 瑪哈木特, *Ma-han-mou-t'o* (ce dernier caractère est en retrait, en plus petit, ce qui indique d'après le système suivi dans cet ouvrage, qu'il faut seulement prononcer la consonne initiale *t*, remplaçant de *d* qui n'existe pas dans la langue chinoise littéraire). La transcription mandchoue donne *Makhanmout* : le mot 'houei' équivalent est 瑪, *Maħmout*, corruption évidente de 瑪, *Maħmoud* ou *Mohammed*.

Ce *Mohammed*, que Kuropatkin appelle *Ahmet* (*Kashgaria*, p. 108), était, d'après le *Si-yu t'oung ouen tche*, un descendant du *Paighembèr*, 巴格達, (en persan *mooyé*, *prophète*), ou prophète Mahomet (cf. notre *Recueil de documents sur l'Asie centrale*, Paris, 1881, p. 64). A ce sujet, voir à l'appendice I la liste des descendants du *Paighembèr* dressée d'après le dictionnaire précité.

(10) Les villes du Turkestan chinois étant aujourd'hui très connues, nous pensons inutile d'entrer dans quelques détails à leur sujet. Nous ferons seulement

remarquer que leurs noms sont diversement transcrits par les auteurs qui se sont occupés de ce pays. C'est ainsi que *Yarkand* est écrit *Irguan*, *Yerguen*, *Ierkin* ou *Yerkin* par les missionnaires et ceux qui les ont suivis, tels que Abel Rémusat, Pauthier, etc., *Yarkend* par Kuropatkin, *Yarkiang* par Timkowski, etc.

(11) 噶爾丹策凌, *Galdan Ts'eriing* (orthographe mandchoue du *Dictionnaire géographique*) était fils aîné de 策妄阿喇布坦, *Ts'ewang Arabdan*, khan des Dzungars élu en 1720, issu d'une ancienne famille de la tribu 綽羅斯, *Tchoross* (l'une des *durben oirad* ou quatre tribus des Dzungars). Le *Si-yu t'oung ouen tche* donne la généalogie de cette famille (livre VII). Sur *Galdan Ts'eriing*, voir de Mailla, *Histoire*, t. XI et Kuropatkin, *Kashgaria*, p. 106; les noms propres sont si défigurés dans ces deux ouvrages, qu'il est souvent difficile de les reconnaître: ainsi *Ts'ewang Arabdan* devient *Tsouang-rabdan* dans de Mailla, et *Tsapad-kaptan* dans Kuropatkin; ce dernier auteur écrit le nom de *Galdan Ts'eriing* sous cette forme: *Haldan-shirin*. Un autre écrivain russe, Abramoff (*Proceedings of the Imperial Russian geographical Society for 1861*, p. 160), parle de *Galdan Ts'eriing* sous le nom de *Haldan-shirin*, et dit que son second fils s'appelait *Taavan-dorizi-atchia-namigal*. Le nom de ce dernier est transcrit 策妄多爾濟那木札勒 par le *Si-yu t'oung ouen tche*, livre VII, p. 5, verso, et l'équivalent mandchou-mongol est *Ts'ewang-dordji-namdjah*.

(12) 波羅泥都, *po-lo-ni-tou*. L'orthographe est la même dans le *Dictionnaire géographique*: nous lisons 布喇尼敦, *pou-la-ni-toun* dans la biographie d'Obaidoullah et de ses descendants (extraite du *Houei-kiang t'oung-tche*, liv. II, et traduite par nous, *le pays de Hami*, tirage à part, p. 63), 布那敦, *pou-natoun* et 博羅尼都, *po-lo-ni-tou* dans le *Cheng-you-ki* de *Ouei Yuan* (cf. notre *Recueil de documents*, p. 6), etc.; voir à ce propos l'appendice I.

Les équivalents mandchou et mongol de ce nom sont, d'après le *Si-yu t'oung ouen tche*, *Boronidou*: le mot 'houei' donné à la suite est بوراندون, *Bourndoudoun*, corruption probable de برهان الدین, *Bourhân-uddin* (cf. *le pays de Hami*, tirage à part, p. 63).

Le nom de *Bourhân-uddin* a été écrit de plusieurs manières: *Boronitou* par Klaproth (*Magasin asiatique*, t. I, p. 91 et seq.); *Boorkhan-oddin* par Kuropatkin (*Kashgaria*, p. 108 et seq.); *Barhanuddin* par Boulger (*History*, p. 167).

(13) 霍集占, *Huo-tsi-tchan* (même orthographe dans le *Si-yu t'oung ouen tche*, le *Houei-kiang t'oung-tche* et le *Cheng-you-ki*). Le mandchou et le mongol (*Dict. géogr.*, livre XI, p. 21, verso) donnent *Khodjidjan*, le 'houei' خوجو جان, *Khodjo-djan*. Klaproth avait adopté l'orthographe *Khodzidjan* et *Khodzidchan* (cf. notre *Recueil de documents*, p. 66; *Magasin asiatique*, t. I, p. 91): nous avons suivi la dernière dans notre *Mémoire* sur Hami. Kuropatkin ignorait que le frère de *Bourhân-uddin* s'appelait *Khodjo-djan*: il le désigne toujours sous le nom de *Khan Khodja* (*Kashgaria*, chap. 17).

(14) 即斫謂大小和卓木者也. Le *Si-yu t'oung ouen tche* dit (liv. XI, p. 23, recto et verso) que les Mahométans appelaient *Bourhân-uddin* le 奇和卓木, *Ki-ho-tcho-mou* (*hotchom*), signifiant le grand *hotchom*, et *Khodjo-djan*, le 奇齊克和卓木, *Ki-tsi-k'o* (*Kitsik*) *ho-tcho-mou* (*hotchom*) ou petit *hotchom* (*Kitsik*, d'après cet ouvrage aurait le sens de petit). A l'article *Boronidou* ou *Bourhân-uddin* (p. 23, recto), il ajoute: 和卓木猶云我和卓也, *Hotchom*, c'est comme si l'on disait « moi le *hotchom* ».

和卓, *ho-tcho* (ancienne orthographe 火者, cf. *le pays de Hami*, tirage à

part, p. 39, note 4) est la transcription phonétique du titre persan si connu *خواجه*, *Khodjah*, maître, seigneur, professeur, etc.; les Chinois paraissent avoir confondu *Khodjah* avec *خواجم*, *Khodjé-m* qui signifie monsieur: *ho-tcho-mou* ou *hotchom* serait une corruption de ce dernier mot.

Les missionnaires ont pris *hotchom* pour un nom propre: «Il y avait, dit de Mailla, deux Mahométans du nom de Ho-tchom, dont l'un donnait des lois à *Yerquen* (*Yarkand*), et l'autre à *Hashar* (*Kasgar*, i. e. *Kachgar*): on les distinguait par la dénomination de *grand Ho-tchom* et de *petit Ho-tchom* (*Histoire*, t. XI, p. 564)». Un autre missionnaire a dit, d'après le P. Amiot: «deux princes mahométans, dont l'un s'appelait le *grand Hotchom* et l'autre le *petit Hotchom*, etc. (*Mémoire sur le Thibet*, etc.; *Lettres édifiantes*, éd. de 1835, t. XXXVII, p. 225).

Les auteurs chinois écrivent indifféremment 和卓, *ho-tcho* et 和卓木, *ho-tcho-mou* (*hotchom*) pour transcrire le mot *khodjah*.

Bourhan-uddin et *Khodjo-djân* étaient, d'après le *Si-yu t'oung ouen tche* (liv. XI, p. 23, recto), les descendants du Païghembèr à la trentième génération (voir l'appendice I).

Kuropatkin prétend que l'emprisonnement de Mohammed, qu'il appelle *Khodja Ahmet*, par les Dzongars, aurait eu lieu antérieurement à la prise de possession du pouvoir par *Galdan Tseriyng* (*Haldan Shirin*). Cf. *Kashgaria*, p. 106. Les Dzongars seraient intervenus dans une guerre intestine entre deux chefs mahométans et auraient détrôné Mohammed, l'un de ces chefs, au profit de son rival. De Mailla (t. XI, p. 563) est plus exact.

(12) 班第. Il était d'une des bannières mongoles. Voir, à son sujet, appendice III, *Notices biographiques de quelques généraux de K'ien-loung*.

Le fait historique que rapporte notre texte a échappé à de Mailla et à Kuropatkin. Le premier se contente de dire (t. XI, p. 563): Dès que Hotchom (lisez *Bourhan-uddin* et *Khodjo-djân*) fut informé que les armées impériales marchaient vers l'Ili (*Ili*), il marqua le plus grand empressement d'être soumis à la Chine. Le généralissime Panti, au nom de l'empereur, le mit en liberté et lui rendit ses États, avec promesse que la cour de Péking le protégerait contre ses ennemis. Kien-long confirma les promesses de Panti: il traita le prince mahométan comme s'il eût été issu de son propre sang, et lui rendit ses sujets, qui rampaient hautement à la cour du *Tchong-kar* (lisez: qui étaient sous la domination d'un chef, ancien rival de Mohammed, soutenu par les Dzongars). Quant à Kuropatkin, il est muet sur ce point, qui a cependant son importance historique.

(16) 阿睦爾撒納. Sur la révolte d'*Amoursana* contre l'autorité chinoise, voir principalement de Mailla, *Histoire*, t. XI, et Kuropatkin, *Kashgaria*, chap. iv (comme texte chinois, le livre II du *K'in-ting sin-kiang tche lio*). Il y a dans le *Si-yu t'oung ouen tche*, livre X, p. 31, verso, quelques détails intéressants sur *Amoursana* et sa famille.

(17) 台吉 et 宰桑. The *daidji* are hereditary nobles, claiming descent from the founders of the Mongol sovereignty or from the *khans* or titular «princes» and «dukes» of the various tribes. Amongst the Oelöt tribes, the title *tsai-sang* (*dzai-sang*) was employed in the place of *daidji* for their hereditary nobles (Mayers, *Chinese Government*, p. 89). Un certain nombre de ces nobles héréditaires avaient embrassé le parti des Chinois et prêtaient leur concours aux armées de *K'ien-loung*.

(18) 哈薩克. Sur les *Khassaks*, voir Klaproth, *Magasin asiatique*, t. I, p. 98

et seq.; notre *Recueil de documents*, p. 115 et seq.; Timkovski, *Voyage à Péking à travers la Mongolie* en 1820 et 1821, trad. française, Paris, 1827, t. I, p. 213 et seq.; Mayers, *Chinese Government*, p. 87: On trouve des détails sur la campagne contre Amoursana, sa défaite, sa fuite, etc., dans les ouvrages cités plus haut (de Mailla, Kuropatkin, etc.).

(19) 兆惠. Sur ce général célèbre, voir appendice III, *Notices biographiques*, etc.

(20) 阿敏道. De Mailla rapporte le fait autrement: « On croyait lier ce prince (le Hotchom, c'est-à-dire *Khodjo-djân*) en le comblant d'honneurs et de bienfaits; on se trompait: il ne tarda pas à méconnaître la main qui l'avait servi et il devint ingrat. Il se persuada qu'il ne serait pas moins dans l'esclavage sous la protection de l'empereur qu'il y avait été sous les Eleuthes, et il voulut être entièrement libre. Les échecs que venaient d'essuyer les troupes impériales lui firent croire qu'il pourrait, avec impunité, lever l'étendard de la révolte. Panti essaya de le ramener à ses engagements; mais toutes ses tentatives furent inutiles. Il lui envoya Ngao-min-tao dans ce même dessein, à la tête de cent hommes, pour faire une dernière tentative; mais le barbare mahométan égorga Ngao-min-tao et les cent cavaliers. Enflé d'orgueil, et mettant sa confiance dans ses armes à feu, dans ses places fortes, et dans le secours des Mahométans ses voisins, il se prépara à se défendre, persuadé qu'il pouvait résister aux forces de la Chine. (*Histoire*, p. 563-564) ». Au lieu de Panti et de Ngao-ming-tao, il faut lire *Tchao Houei* et *Amintaô* (nom que Oueï Yuan écrit 阿敏圖, *Amin'ou*). Dans Kuropatkin *Tchao Houei* est transcrit *Tchjao Hoi*. Boulger est en contradiction avec les historiens chinois quand il dit, p. 167, que les Chinois n'avaient pas mis Bourhân-uddin sur le trône.

(21) 副都統.

(22) 雅爾哈善. Un Mandchou, ainsi que son nom l'indique. Il avait pris part à l'expédition contre *Amoursana* (cf. de Mailla, *Histoire*, t. XI).

(23) 靖逆, qui pacifie les rebelles.

(24) D'après Kuropatkin, qui cite rarement ses autorités, cette première attaque infructueuse aurait été faite par *Tchao 'Houei* et non par *Yarkhachan*: « On receipt of the first news relating to a rising in Kashgaria, Tchjao-Hoi, ruler of the province of Ili, moved from the town of the same name with a detachment of 2,000 Kalmucks and a small number of Mandjoor and Turkestanese, over the Moozart pass, to the town of Koocha (*Kou-tché*). This town was prepared to make a stout resistance, so that the small force that had been sent from Ili had to return without success » (*Kashgaria*, p. 114). De Mailla n'a point de détails sur cette période de la campagne contre les Mahométans.

(25) 沙雅爾, *Chayar*, ville voisine de *Koutche*, lat. 41° 41', long. 82° 45' Playfair, *The cities and towns of China*. D'après le *Houei-kiang t'oung tche* (*le pays de Hami*, tirage à part, p. 64), un chef rebelle nommé *Abdou Kholem* était venu une première fois d'*Aksou* au secours de *Kou-tche*, mais il avait été battu et mis en fuite. Ce fut alors que *Khodjo-djân* arriva avec 5,000 hommes (*loco citato*). Kuropatkin prétend que ce dernier avait 10,000 hommes avec lui, ce qui paraît exagéré, et cite comme autorité Ritter (*Eastern Turkestan*), qui confond *Khodjo-djân* avec *Bourhân-uddin*: « Tchjao Hoi now despatched a fresh force, numbering 10,000 men composed of Mandjoors and Chinese, by the route *vid* Koonya-Toorfan to Koocha (*Kou-tche*). On the other hand, the Yarkend Khodja (i. e.

Khodjo-djan) sent a reinforcement to the people of Koocha, composed of 10,000 selected troops». *Ouei-Yuan* (*Cheng-vou-ki*, livre IV): «Les deux frères *Khodja* (*Bourhân-uddin* et *Khodjo-djan*) arrivèrent au secours avec 10,000 soldats environ, armés de fusils».

(26) 喀爾喀. Cf. Mayers, *Chinese Government*, p. 82. — 策布登札布 sur lequel voir appendice II, *Notices biographiques*, etc.

(27) 和落霍斯. *Ouei-Yuan* appelle 和托爾, 'Ho-t'o-young, l'endroit où se livra le premier combat. C'est une faute d'impression: il faut lire 托和爾, (*K'in-t'ing sin-kiang tche-liao*, livre I, p. 9, verso). Cette localité est à 80 li à l'est de *Kou-tche* (*op. cit.*).

(28) 渥赭特.

(29) 鄂隆阿, nom mandchou.

(30) 鄂根河. La rivière 渭干, *ouei-kan*, qui est formée par plusieurs cours d'eau qui coulent des montagnes situées au nord-ouest de *Kou-tché*, suit d'abord la direction du sud, puis s'infléchit presque brusquement vers l'est pour aller se jeter dans la rivière 塔里木, *Tarim*: elle passe ainsi à dix li au nord de *Chayar*. C'est dans cette partie de son cours qu'elle porte le nom de rivière *Oken*. Cf. le 西域水道記, *Si-yu choui-tao ki*, traité de l'hydrographie du *Si-yu* ou *Asie centrale*, ouvrage très important sur les cours d'eau et lacs du *Si-yu*, publié sous le règne de *Tao-kouang*, dont Wylie n'a point fait mention dans ses utiles *Notes* sur la littérature (livre II, p. 12, recto et 15, recto, et la carte des pages 33, verso et 34, recto, à la fin de ce livre).

Ouei-Yuan désigne *Ailonga* sous le titre de *ling-touei té-tch'en*, commandant de troupes. D'après lui, la bataille eut lieu le 16 du sixième mois.

(31) Le récit de *Ouei-Yuan* concorde avec notre texte. De Mailla et Kuropatkin ont passé ces faits sous silence. Ce dernier se contente d'écrire: «The Chinese having driven off the reinforcement laid siege to the town» (*Kashgaria*, p. 115).

(32) Nous trouvons dans le *Cheng-vou-ki* des détails intéressants sur le siège de *Kou-tché*. Voici la traduction du passage: «Les deux frères *Khodjak* (suivant l'auteur, *Bourhân-uddin* était venu avec son frère au secours de *Kou-tche*), ayant leur retraite coupée (par *Ailonga*, après le combat de la rivière *Oken*), réunirent huit cents hommes environ et se réfugièrent dans la ville de *Kou-tche*. Notre armée se réjouit alors de ce que les deux chefs rebelles s'étaient jetés eux-mêmes dans le filet et de ce qu'il serait possible de les prendre et de les massacrer.

Hudui (un des officiers de l'armée assiégeante^(*)) dit (à *Yarkhachan*): «les rebelles ne resteront certainement pas enfermés dans la ville; ils ne manqueront pas de chercher à s'enfuir. Pour fuir, ils ont deux routes: l'une à l'ouest de la ville par la rivière 渭干, *Ouei-kan* qu'ils peuvent traverser à gué; l'autre par la passe ou défilé des collines du nord, dans la direction du désert d'*Aksou*. Je vous demande l'autorisation de placer mille hommes en embuscade dans chacun de ces endroits importants.» *Yarkhachan* ne prit pas les mesures suggérées: il passait ses journées à jouer aux échecs; il ne faisait même pas de rondes dans les retranchements.

(*) 鄂對, transcription du nom 'houei ھودی, *Hudui* (cf. *Si-yu t'oung ouen tche*, liv. XIII, p. 11, verso). C'était un *akim beg* qui s'était rallié à la cause impériale.

« Le 24 (du sixième mois), vers le soir, des soldats de 索倫, *Solon* (Mandchous de la région de l'Amour) entendirent dans la ville des cris poussés par les chameaux comme lorsqu'on charge lourdement ces animaux pour aller au loin. Ils en avertirent secrètement le maréchal. Celui-ci ne voulut rien croire. Cette nuit-là les deux chefs de rebelles et le bey *Abdou* sortirent en effet en secret, avec 400 cavaliers, par la porte de l'ouest, et s'enfuirent par le défilé des collines du nord. Cependant, le général des troupes mandchoues 順德納, *Chountona*, qui gardait la porte de l'ouest, apprit cette nouvelle, mais comme il faisait encore nuit, il n'envoya pas de troupes (à leur poursuite). Ce ne fut qu'au matin qu'il lança une centaine d'hommes pour poursuivre les fuyards : mais ceux-ci avaient déjà traversé la rivière *Oken* et coupé les ponts.

« Pour mettre à couvert sa responsabilité, le maréchal accusa *Chountona* (de les avoir laissés échapper) ; il attaqua la ville avec vigueur. Celle-ci, adossée à des hauteurs, était défendue par des murs de sable et de terre et par des palissades contre lesquels le canon ne servait à rien. Alors le général des troupes chinoises 馬得勝, *Má Tô-cheng*, fit creuser le sol par ses soldats pour faire des mines : on y travailla sous ses ordres jour et nuit sans interruption. Les mines étaient déjà poussées jusqu'à deux toises de la place, quand les rebelles qui gardaient les murs aperçurent une lueur sous terre : ils firent des contre-mines où ils brûlèrent de la paille. 600 de nos soldats environ y périrent brûlés. De nouveau, pour couvrir sa responsabilité, le maréchal accusa le général, mais il se garda bien de demander à ce qu'on le punit lui-même.

« Au huitième mois, *Abdou*, chef mahométan qui défendait la ville, s'enfuit pendant la nuit et franchit les lignes des assiégeants. Les Mahométans qui restaient ouvrirent les portes et se rendirent.

« L'empereur (informé de ce qui s'était passé) entra dans une violente colère, et, pour servir d'exemple, il fit mettre à mort *Yarkhachan*, *Chountona* et *Má Tô-cheng*. . . . »

Kuropatkin parle en ces termes du siège de *Koutché* : « The Chinese carried their saps to within a *li* of the town, and had arrived sufficiently near to make an assault, when all at once the besieged let out some water, drowning 10 officers and 600 soldiers of the Chinese forces. The position of the besiegers was not indeed especially favourable, and they had thought of raising the siege, but the flight of the Khodja from Koocha aided them. The inhabitants of the town, after the Khodja's flight, not wishing to make any further resistance, opened the gates. Notwithstanding this spontaneous surrender, about a thousand of the Koocha troops were slain by the conquerors on their entry into the town. The Chinese emperor Tsian-Loon (*K'ien-loung*), on receiving the report that the Chinese leader had allowed the offending Khodja to escape, and that he had slaughtered some of those who had surrendered, ordered him to be executed, and he at the same time ordered Tchiao-Hoi, the Governor of Ili, and his colleague, Foo-De, to move against Kashgaria with fresh forces. (*Kashgaria*, p. 115).

(33) 烏哈墨第. Telle est l'orthographe de notre texte : mais il doit y avoir là erreur de transcription, ou faute d'impression. Nous croyons qu'il faut lire 瑪哈墨特, en 'houei 瑪, *Makhmout*, pour 瑪, *Maḥmoud*, beg de Chayer d'après le *Si-yu t'oung ouen tche*, livre XII, p. 14.

(34) 阿瓜斯. Mandchou-mongol : *Akouwas* ; 'houci 阿, *Avdz*, en persan : voir (*Si-yu t'oung ouen tche*, livre XIII, p. 5, verso). Dans le même ouvrage, livre XII,

p. 16, *recto*, on voit 阿瓜斯巴奇, dont les équivalents mandchou et 'houei sont : *Akouwaabaki* et ھواز باق, 'awdz-bāqi (bāqi signifie, en arabe, *durable, éternel*). C'est évidemment de cet 'Awdz-bāqi qu'il est question dans le texte : il était en effet (*loc. cit.*) 阿奇木伯克, *Akim-beg* de Saïrim.

(36) 伯凱. Ce nom ne se trouve pas dans la liste des begs de Saïrim (*Si-yu t'oung ouen tche*, livre XII, p. 16 et seq.). Peut-être est-ce ici une transcription erronée de bāqi (voir note ci-dessus)? et alors il faudrait lire 'Awaz-bāqi au lieu de deux noms. Cependant nous devons ajouter que bāqi est d'ordinaire transcrit phonétiquement en chinois par 巴奇 (*Si-yu t'oung ouen tche*, *passim*).

(36) Voir *supra* la note relative au siège de Kou-tché.

(37) 定邊, qui fixe ou pacifie les frontières. Cf. Mayers, *Chinese Government*, p. 92, n° 552 (*maréchal ou gouverneur militaire*).

(38) 哲爾格哲. Nous n'avons pu découvrir la situation exacte de cette localité.

(39) 霍集斯. Mandchou-mongol : *Khodjis*; 'houei : خوجيس, *Khodjts* (*Si-yu t'oung ouen tche*, livre XI, p. 31 *recto*).

(40) De Mailla et Kuropatkin ne parlent point de ce fait, qu'ils paraissent avoir ignoré.

(41) 達瓦齊. *Dawatchi* (équivalents mandchou et mongol du *Si-yu t'oung ouen tche*, livre VIII, p. 19, *recto*), second fils de 那木札勒達什, *Namdjal Tasi* (*loc. cit.*), était khan des Dzungars. Sur sa lutte avec *Amoursana*, consulter de Mailla, *Histoire*, t. XI, p. 545 et seq.; Abel Rémusat, *Vie de Kao-toung*, *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. II, p. 46; Kuropatkin, *Kashgaria*, p. 187; Abramoff, *Proceedings of the Imperial Russian Society for 1861*, p. 160, etc. De Mailla l'appelle *Taoua-tsi* (ou *Débatchi*), p. 545, et Kuropatkin, *Tavatsi*. Cf. aussi *Boulger, History*, chap. xiiii (*Davatsi*). *Amoursana*, rival de *Dawatchi*, fut soutenu par les armées de *K'ien-loung* et triompha du khan des Dzungars qui fut fait prisonnier et conduit à Péking où il reçut les titres de 和碩親王, *ho-che ts'in-ouang*, prince de première classe, et de 多羅額駙, *tô-lô ô-fou*, mari d'une princesse impériale (*Si-yu t'oung ouen tche*, livre VIII, p. 19, *recto*; cf. de Mailla, *Histoire*, p. 549). L'idée de *K'ien-loung* semble avoir été de garder *Dawatchi* à sa cour dans le dessein d'opposer ce khan, le cas échéant, à *Amoursana*, mais *Dawatchi* mourut de chagrin peu de temps après.

(42) Tous ces détails sont nouveaux et ne se trouvent ni dans de Mailla ni dans Kuropatkin. Ce dernier se contente de dire : « Having reached Aksu, Tchjao-Hoi took possession of this town ». (*Kashgaria*, p. 115). Il ne fait aucune mention de la prise d'Ouché qui eut lieu au même moment.

Ouei Yuan (*Cheng-you-ki*, livre IV) rapporte les mêmes faits : « A ce moment (après leur sortie de *Kou-tché*) les deux *Khodjah* s'enfuirent à Aksou. Le beg de cette ville, *Khodjts*, était celui-là même qui avait reçu un titre nobiliaire pour avoir fait prisonnier autrefois *Dawatchi*. Il ferma les portes de la ville et ne les reçut pas; il les incita à aller à *Ouché*. *Ouché* non plus ne voulut pas les recevoir. Alors le petit *khodjah* (*Khodjo-djdn*) s'enfuit à *Yarkand*, et le grand *khodjah* (*Bourhân-uddin*), à *Kachgar*. *Tchao-houei* chargea *Hudui* de pacifier *Khoten* et *Khodjts* suivit l'armée. »

(43) Le récit de *Ouei Yuan* concorde exactement avec le nôtre; on sait d'ailleurs qu'il avait pu consulter les documents officiels déposés au bureau des historio-graphes : « le petit *khodjah* (*Khodjo-djdn*) avait réparé les murs, dévasté la cam-

pagne, coupé les rix, fait rentrer les habitants dans la ville, pour que notre armée ne trouvât rien à prendre. A cinq li (deux kilomètres) à l'est de la ville, il avait fait creuser des fossés et construire des redoutes pour résister et nous fatiguer. De son côté, le grand khodjah (*Bourhân-uddin*) occupait la ville de *Kashgar* et lui faisait ainsi vis-à-vis. » Toutefois, *Ouei Yuan* ne parle pas de la réunion des deux frères à *Yarkand*.

(44) Le *Cheng-you-ki* donne la même date.

(45) 侍衛.

(46) 鄂實.

(47) 福齡安.

(48) 明瑞. Cf. appendice III, *Notices biographiques*.

(49) 叅贊大臣.

(50) 高天喜.

(51) 總兵.

(52) 鄂木布.

(53) 由屯.

(54) 端濟布.

(55) 瑞綽爾圖. Il était de la tribu de *Solon* (région de l'Amour). *K'ien-loung* a fait une pièce de vers à son sujet *K'in-ting sin-kiang tche-lie*, livre servant d'introduction, p. 31.

(56) 巴魯. Cf. *Mayers, Chinese Government*, p. 67, n° 465. *Batouron* signifie *brave* en mandchou.

(57) 厄魯特.

(58) 達什策稜.

(59) 散秩大臣.

(60) Notre récit est beaucoup plus détaillé que celui de *Ouei Yuan*.

(61) 英額齊盤. D'après le *Cheng-you-ki*, 英奇盤, *yng-k'i-p'an*. Le *Si-yu t'ou tche* décrit cette montagne (cf. notre *Recueil de documents*, p. 96⁽¹⁾).

(62) 哈喇烏蘇. C'est le *Yarkand déria* ou rivière de *Yarkand*. « La rivière du nord, qui descend des 葱嶺, *ts'oung-ling* (chaîne du *Bolor tagh*), passe en dehors de la ville de *Kachgar*; la rivière du sud, descendant également des *Ts'oung-ling*, passe en dehors de la ville de *Yarkand*. Les indigènes appellent 赤水河 *ich'e choui 'ho*, la rivière aux eaux rouges, la rivière du nord (*Kachgar déria* ou *Kizil sou*, eau rouge) et 黑水河, *'hei choui 'ho*, la rivière aux eaux noires, la rivière du sud (*Yarkand déria*). Note de l'auteur chinois : en 'houei, rouge se dit 烏蘭, *oulan*, noir, 哈喇, *khara* (*khara*); eau se dit 烏喇, *ousou*. » Par conséquent le *Oulan ousou* est le *Kachgar déria* et le *Khara ousou*, le *Yarkand*.

⁽¹⁾ Voici l'article que le *Si-yu t'oung ouen tche* consacre à cette montagne : 英額齊盤塔克. Le *Ingge dsipan tagh* (montagne de *Ingge dsipan*) : transcription primitive 英伊什齊盤, *Ingichi dsipan*; *Ingichi*, en langue *houei*, a le sens de *descendre le penchant ou le coteau d'une colline*; *dsipan*, en persan, signifie *celui qui fait paître les moutons* (berger). Au bas de la montagne, il y a beaucoup de pâturages (livre IV, p. 33, verso).

déria. Depuis les explorations anglaises et russes, ces deux cours d'eau sont aujourd'hui très connus.

(43) 三格.

(44) 特通額.

(45) 通古思魯克. C'est le nom de l'endroit où eut lieu le combat ⁽⁴¹⁾.

(46) Le camp fut appelé 黑水營, *hei choui yng*, le camp de la rivière Noire, parce qu'il était établi près du *Khara-ousou* ou *Yarkand déria*, à l'est de ce cours d'eau.

(47) Voici le récit de *Ousi Yuan* : « *Tchao'-houei*, ayant détaché 800 hommes, chargea *Ailonga* (d'en prendre le commandement et) d'occuper la route de *Kachgar* par où pouvaient venir des secours. En outre, ayant appris par ses espions que les troupes des rebelles étaient au pied de la montagne *Yng-k'i-p'an*, il résolut de traverser la rivière (le *Yarkand déria*) et de s'en emparer afin de procurer des vivres à l'armée.

« Le treizième jour, il laissa des troupes pour garder le camp de la rivière Noire, et, à la tête de 1,000 cavaliers environ, il se dirigea de l'est vers le sud. A peine eut-il fait passer la rivière à 400 cavaliers, que le pont se rompit tout à coup, et il sortit de la ville 5,000 cavaliers rebelles qui vinrent pour nous couper la retraite. Nos troupes venaient d'attaquer vigoureusement la cavalerie rebelle, quand 10,000 fantassins rebelles environ soutinrent celle-ci, qui, se déployant en deux ailes, nous enveloppa et nous attaqua par derrière. Notre armée, séparée par la rivière, ne pouvait venir au secours. De plus, le sol était détrempe et il était difficile d'avancer. Combattant tout en reculant, nos troupes traversèrent la rivière à la nage et cherchèrent à gagner le camp. A mi-chemin, elles furent coupées par les rebelles qui séparèrent plusieurs compagnies (du reste des troupes) : chacun dut combattre pour soi. La lutte dura depuis le matin jusqu'au soir. On tua 1,000 rebelles environ, mais la plupart de nos chevaux restèrent embourbés, plusieurs centaines d'officiers et de soldats périrent dans le combat, un nombre égal fut blessé. *Tchao'-houei* chargeait les rebelles à droite et à gauche avec la plus grande impétuosité. Il eut plusieurs chevaux blessés ou tués sous lui, il en changea au fur et à mesure. *Ming-joui* fut également blessé : le général de brigade des troupes chinoises *Kao T'ien-chi* et d'autres officiers moururent en combattant.

« Les rebelles traversèrent alors la rivière pour venir nous attaquer. Pendant cinq jours et cinq nuits notre armée combattit, tout en élevant des retranchements. De leur côté les rebelles construisirent un grand retranchement pour nous entourer de tous côtés et nous assiéger. Dans la nuit du 17, *Tchao'-houei* envoya à *Aksou*, par des chemins différents, cinq soldats chargés d'annoncer dans quelle position critique il se trouvait. *Choukheddé* (qui était à *Aksou*) en avertit l'empereur par un exprès.

« Les rebelles détournèrent le cours de la rivière en amont pour inonder le camp, mais nos troupes firent écouler les eaux en aval par des canaux qu'elles creusèrent. Le camp était adossé à un bois où les balles et les boulets tombaient comme de la

(41) D'après le *Si-yu choui tao hi* ou *Traité de l'hydrographie du Si-yu ou Asie centrale*, cette localité s'appellerait également 洗泊, *Si-po* (cf. cet ouvrage, livre I, p. 17, verso). Elle est au sud du *Khara-ousou* au *Yarkand déria*.

pluie. Nos troupes abattirent les arbres et trouvèrent une quantité innombrable de projectiles dont elles se servirent pour riposter.

« Sur ces entrefaites, les *Bourouts* (布魯特, Khirgis noirs) firent une attaque sur *Kachgar* au moment où notre armée attaquait et brûlait le camp des rebelles (devant cette ville). Ces derniers, soupçonnant que les *Bourouts* étaient d'accord avec nos troupes, le grand *khodjah* (*Bourhân-uddin*) envoya un émissaire pour traiter de la paix : *Tchao-houei* s'empara de celui-ci et, au moyen d'une lettre attachée à une flèche qu'on lança au milieu des rebelles, répondit qu'il ne pouvait accepter la soumission qu'après qu'on lui aurait, au préalable, livré *Khodjo-djân*.

« Nos troupes trouvèrent de l'eau en creusant des puits, et des grains en découvrant des silos faits par les rebelles. Au troisième mois, l'armée n'était pas encore dans la détresse. Les rebelles étaient effrayés et croyaient qu'il y avait quelque génie (divinité) avec nous. » — En comparant les deux passages, on remarquera que les historiens officiels sont plus sobres de détails et n'attribuent pas un caractère aussi critique à la position de l'armée de *Tchao-houei* : il leur est difficile d'avouer clairement que les troupes du *Fils du Ciel*, qui doivent être toujours victorieuses, éprouvèrent un échec sérieux. Au sujet du siège du camp de la rivière Noire, on ne trouve rien dans les auteurs étrangers : l'*Histoire* de de Mailla n'en fait aucune mention.

(⁶⁸) 高宗皇 癩 帝, *Kao-tsoung-choun 'houang-ti*. C'est l'empereur qu'on a coutume d'appeler *K'ien-loung*, du nom des années de son règne.

(⁶⁹) 富 德. Le *Fouté* des missionnaires, le *Foo-De* de Kuropatkin. Il était tartare-mandchou, de la tribu des *Solon*. Il se distingua dans la campagne contre *Amoursana*. « *Fouté* se rendit redoutable aux Tartares, et, après *Tchao-hoei*, il n'est aucun des généraux qui ait plus mérité de l'empire dans la guerre contre les Eleutes; cependant il faillit d'être condamné à perdre la tête au retour de ses glorieuses expéditions. Un petit mandarin dans le district duquel *Fouté* avait exigé des chevaux pour l'armée avec un peu trop de rigueur, l'accusa de malversation; et il fut convaincu, en effet, d'avoir détourné à son profit quelques chevaux, qu'il avait envoyés dans les haras qu'il possédait en Tartarie. Il méritait la mort; mais en considération de ses services, l'empereur, qui l'avait décoré du titre de *héou* (marquis) et lui avait confié des emplois honorables, se contenta de les lui ôter, et le condamna à une prison perpétuelle, sans vouloir se servir de lui dans les guerres survenues par la suite. La liberté ne lui fut rendue qu'en 1771, à l'occasion de l'amnistie générale, lorsqu'on célébra la quatre-vingtième année de l'impératrice mère. L'empereur le mit au nombre de ses gardes; mais il lui refusa constamment de l'emploi dans l'armée destinée contre le royaume de *Mien* (Birmanie), malgré les instances des grands et des ministres. » (De Mailla, *Histoire*, t. XI, p. 555, note 1.)

Fou-té et *Yarkhachan*, étant tombés en disgrâce, n'ont point été admis, malgré les services qu'ils avaient rendus à la Chine, au nombre des hommes célèbres de la dynastie régnante. (Cf. appendice III, *Notices biographiques*.)

Pendant l'absence de *Tchao-houei*, qui commandait l'expédition contre *Yarkand*, *Fou-té* administrait l'*Ilî*. Il n'avait donc pas suivi l'armée, et Kuropatkin commet une erreur quand il dit : « *Tchjao-Hoi moved on the Yarkend, directing his colleague Foo-De to follow with the infantry* » (*Kashgaria*, p. 116).

(⁷⁰) 納木札爾, *Namoudjar*, un mandchou. Il avait reçu le titre de comte

pour avoir fait prisonnier un chef des *Khalkas* révolté contre l'empereur (*K'in-ting sin-kiang tche li*, livre servant d'introduction, p. 23).

(71) 三泰, *San-t'ai*, mandchou également. Le *Cheng-vou-ki* donne 三格, *San-ko*. Il y a une faute d'impression dans ce dernier ouvrage, car dans le *K'in-ting sin-kiang tche li*, livre servant d'introduction, p. 23, poésie de l'empereur *K'ien-loung* intitulée 雙義詩, *Chouang y che*, pièce de vers sur les deux patriotes, nous voyons qu'il s'agit de *San-t'ai* et non de *San-ko*.

(72) 遇害, *yu-hai*, rencontrer un malheur. Quand la fortune ne sourit pas aux armes chinoises, les historiens évitent de dire que les troupes sont battues ou défaites : pour concilier la vérité de l'histoire avec la dignité du Fils du Ciel, ils ont recours à des euphémismes adroits et brefs dans le goût de celui que nous venons de citer. C'est ainsi que dans le *Cheng-vou-ki* on trouve dans ce sens, les expressions 不利, *pou li*, elles n'eurent pas le profit (l'avantage); 失利, *che li*, elles perdirent le profit (l'avantage). Cf. notre mémoire intitulé : Deux insurrections des Mahométans du Kan-sou (*Journal asiatique*, 1890, tirage à part, p. 19, note 4).

Oueï Yuan : « *Tchao-houei* avait ordonné à *Aïlonga* de retourner à Aksou avec quelques troupes pour presser l'armée de secours. *Aïlonga* rencontra le (nouveau maréchal de) *ts'ing-ni* et autres (*Namoutchar* et *San-t'ai*) qui s'avançaient avec 200 cavaliers : il ne put les arrêter, ils subirent un échec (*yu hai*, même expression que celle des historiens officiels ⁽⁷¹⁾) ».

(73) 舒赫德, un Mandchou. Voir à son sujet *Mémoire sur le Thibet, Lettres édifiantes*, éd. 1832, t. XXXV, p. 245.

(74) 呼爾璜, localité dont la situation nous est inconnue.

(75) 呼里袞, d'une bannière mandchoue, cf. Appendice III, *Notices biographiques*.

(76) 鄂博什.

(77) 努三.

(78) *Oueï Yuan* : « *Fou-tô* était alors dans le *pei lou* (i. e. *T'ien chan pei lou*, le circuit au nord des monts Célestes = Dzongarie ou *li*) : apprenant la situation critique des assiégés de la rivière Noire, il partit aussitôt, à travers les neiges, pour leur porter secours, à la tête de 2,000 hommes environ de *Solon* et de 察哈爾, *Tchakhar* (tribu mongole nomade, en dehors de la Grande-Muraille), et de 1,800 soldats environ du *Peï-lou*.

« Le sixième jour du premier mois de la vingt-quatrième année (1759), il arriva à *Khourman* où il rencontra 5,000 cavaliers rebelles : il combattit tout en avançant, la lutte dura quatre jours et quatre nuits. Comme l'eau manquait au milieu de ce désert de sable, ses troupes mangèrent de la glace pour se désaltérer. Les chevaux étaient exténués, la moitié des hommes dut marcher à pied. Le troisième jour, il traversa la rivière de *Yarkand* : il était encore à trois cents *li* de l'armée de la rivière Noire. Les rebelles devenant de plus en plus nombreux, il ne put avancer plus loin. » (Une autre édition du *Cheng-vou-ki* ajoute ici une phrase : « les deux armées chinoises se trouvaient ainsi enveloppées, en dehors de la Grande Muraille. »)

(79) *Namoudjar* et *San-t'ai* périrent dans cette rencontre. Au sujet de leur mort, *K'ien-loung* fit une pièce de vers portant le titre de 雙義詩, sur les deux patriotes, qui a été conservée par le *K'in-ting sin-kiang tche li*, livre servant d'introduction, p. 22 et suiv.

« Sur ces entrefaites, arriva pendant la nuit *Alikoun*, gouverneur de 巴里坤 *Pa-li-k'oun* (Barkoul), qui, sur l'ordre de l'empereur, avec 600 hommes conduisant 2,000 chevaux et 1,000 chameaux, avait opéré sa jonction avec les 1,000 soldats environ d'*Aïlonga*. Apercevant de loin des incendies qui s'étendaient sur un espace de dix li environ, il se rendit compte de l'endroit où nos troupes étaient aux prises avec les rebelles. En outre, rencontrant des soldats qui avaient été envoyés pour piller le camp (des rebelles), il apprit que nos troupes avaient grand besoin de secours. Déployant alors ses troupes en deux ailes, il s'avança rapidement en leur faisant pousser de grands cris : le bruit se mêlait à la poussière. Il marcha droit aux retranchements des rebelles, et les attaqua vigoureusement avec *Fou Tô* sur trois points différents. Comme il faisait nuit noire, les rebelles ignoraient le nombre de nos troupes : ils s'entre-tuèrent (dans l'obscurité) et prirent enfin la fuite. Nos troupes se lancèrent en avant avec impétuosité. A quelques dizaines de li avant d'arriver au camp de la rivière Noire, elles défirent de nouveau les rebelles.

« Cependant *Tchao-houeï*, voyant diminuer chaque jour le nombre des rebelles qui l'assiégeaient, entendant au loin la fusillade et la canonnade, apercevant de grands nuages de poussière qui venaient de l'est, et remarquant que les puits creusés dans le camp se tarissaient tout à coup (?), sut que l'armée de secours était rassemblée. Alors, tout en modérant l'ardeur de ses soldats, il rompit les lignes des assiégeants, tua plus de 1,000 rebelles et brûla entièrement les retranchements. Les rebelles, défaits, se retirèrent dans la ville. Nos deux armées firent leur jonction et retournèrent à Aksou. »

(79) 齊凌札布, *Tsiring Djab* (?).

(80) 噶午舒.

(81) Le *K'in-t'ing sin-kiang tche lio*, livre III, *Khoten*, donne la liste de ces six localités : « Il y a six villes ou villages de Mahométans : 1° la ville de 伊里齊 *Y-li-ts'i* (Ilitchi); 2° la ville de 哈拉哈什, *H'a-la-ha-che* (Kharakhach), à 70 li au nord-ouest d'*Ilitchi*; 3° le village de 玉隴哈什, *Yu-loung-ha-che* (Ouroung-khach)^(*), sans murailles (ce n'est pas une ville murée); à 10 li à l'est de la ville d'*Ilitchi*; 4° le village de 策勒, *Ts'o-lo* (Tchira?), sans murailles (ce n'est pas une ville murée), à 230 li au sud-est de *Ouroung-khach*; 5° la ville de 克里雅, *K'o-li-ya* (Kiria), à 180 li au nord-est du village de *Ts'o-lo*; 6° le village de 塔克努喇, *T'a-k'o-nou-la* (Tak-noura), sans murailles (ce n'est pas une ville), dans les montagnes à 350 li au sud de *Kiria*. »

Quelques remarques sur ce passage ne seront point sans intérêt : 1° *Ilitchi* ou *Ilitchi* est le nom moderne de la ville de 和闐, *Khoten* ou *Khotan*. « *Elchi* (*Ilitchi*) was anciently called *Khoten*, but at present there is no town bearing that name (*Khoten*) which is now applied to the whole district, distant about ten or twelve days' journey from *Yarkand* (W. H. Wathen, *Notices of Chinese Tartary and Khoten*, dans *Chinese Repository*, t. XII, p. 236); *Khoten* est, comme l'on sait, le pays du Jade (cf. Abel Rémusat, *Histoire de la ville de Khotan*; H. von Schlagintweit, *Reisen in Indien und Hochasien*; Fisher, *Allgemeine Zeitung*, 2 février 1881; Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, t. VII, *Asie orientale*, p. 132); 2° *Kharakhach* ou *Karakach* est situé non loin de la rivière de ce nom (cf. E. Reclus, *géographie*, loc. cit.): « En 'houeï, dit le *Si-yu t'oung ouen tche*, livre VI, p. 23,

(*) Quelques géographes écrivent *Yurung-khash* et *Yurang-khash*.

recto, *Kharakhach* signifie *jade noir* (*khara* ou *kara* = noir; *khach* ou *kach* = jade). Ce nom vient de ce qu'on trouve du jade noir dans la rivière. Cette rivière est le 烏玉河. *You-yu-'ho*, rivière du jade noir, située à l'ouest du pays de *Yu-tien* (Khoten) dont parlent les annales de *Tsin*, *Récit de l'ambassade de 高居謨*.» (Cf. *Visits to High Tartary, Yarkand*, etc., by R. Shaw, 1871, p. 474; Abel Rémusat, *Histoire de la ville de Khotan*; Reclus, *Géographie*; *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 7^e série, t. XII, 4^e trimestre 1891, p. 418, etc.); 3^e *Oouroung-khach*, situé près de la rivière du même nom; étymologie du *Si-yu t'oung ouan tche*, livre VI, p. 22, *recto*: en 'houei, *ououroung* veut dire *aller chercher*, *Khach*, jade. Les habitants ramassent du jade dans cette rivière, d'où son nom». D'après Rémusat (*Khotan*, p. 108), *Oouroung Kasch* (turc oriental *Yoroung-kasch*) signifie *jade blanc*. Sur les rivières *Karakach* et *Oouroung Kach*, voir Reclus qui a résumé les connaissances les plus récentes que nous avons ⁽¹⁾; 4^e *Ts'o-lo* doit transcrire *Tchira*, endroit dont parle Reclus, p. 131; 5^e *Kiria*, à l'ouest de *Tcherchen* (Reclus, p. 131), à cinq jours de voyage de *Ilchi* d'après *Wathen* (*loc. cit.*); 6^e *Tak-noura*; il existe une localité du nom de *Tak* et une autre appelée *Noura* (cette dernière visitée par M. Dutreuil de Rhins en 1891). Il y a peut-être là une confusion des géographes chinois ⁽²⁾.

⁽³²⁾ 阿布都克勒木, *Abdou Kerim*.

⁽³³⁾ Les trois autres villes (ou villages) sont *Ts'o-lo*, *Kiria*, et *Tak-noura*, *vide supra*.

⁽³⁴⁾ Voir *supra*.

⁽³⁵⁾ 巴圖濟爾哈爾. C'était, comme nous l'apprend une pièce de *K'ien-loung* sur cette expédition, un *tsai-sang* des *Éleuthes* (cf. *K'in-ting sin-kiang tche-lïo*, livre servant d'introduction, p. 19, *recto*).

⁽³⁶⁾ 瑚爾起. Il était d'une ancienne famille du *Girin* (cf. *K'in-ting sin-kiang tche-lïo*, livre servant d'introduction, p. 19, *recto*).

⁽³⁷⁾ 阿布都詩里克.

⁽³⁸⁾ 霍集雅斯.

⁽³⁹⁾ C'est le pays de *Khoten*, *Khoten* désignant la région dont *Ylts'i* (*Ilchi*) est la ville principale. — *Oueï Yuan* est moins complet, mais il nous informe de la date exacte de l'expédition dirigée contre *Khoten*: «Au quatrième mois de l'été de

⁽¹⁾ Depuis la publication de l'ouvrage de Reclus, un certain nombre d'explorateurs ont visité la région de *Khoten*: citons, parmi les derniers, le colonel *Piévtzoff*, le capitaine *Koborovsky*, le lieutenant *Kozloff*, le géologue *Bogdanovitch* (mission *Piévtzoff*), le capitaine *Grombchevsky*, qui continuent l'œuvre du célèbre général *Prjévalsky*, le capitaine *Younghusband*, MM. *Édouard Blanc*, *Dutreuil de Rhins*, etc. (*Bulletin de la Société de géographie*, rapport de M. Maunoir, 7^e série, t. XII, 4^e trimestre 1891).

⁽²⁾ *Si-yu choui-tao ki* (livre I, p. 27); 額里齊, *Ilchi*: ancienne orthographe: 伊立齊; en 'houei, signifie *population qui entoure une ville*; 克勒底雅, *Kiria*: ancienne orthographe: 克里雅; en 'houei, signifie *penser que quelqu'un vient sans en être sûr*; 齊爾拉, *Tchira*: ancienne orthographe: 齊喇, 策勒, et 努喇; en 'houei, signifie *amener de l'eau dans la contrée*; 塔克, *tak* ou *tagh*, montagne: ce nom vient de ce que l'endroit est au milieu des monts méridionaux (*nan chan*). Les deux autres localités dont parle cet ouvrage sont *Karakach* et *Oouroungkash*: sans donner de détails nouveaux à leur sujet. On remarquera qu'il considère *nou la* (*noura*) comme l'ancienne orthographe de *Tchira* (?), et non comme formant un seul nom avec *Tak* (*Tak-noura*).

l'année suivante (1759), on envoya d'abord des troupes secourir *Khoten* et reprendre les trois villes tombées au pouvoir des rebelles.»

(90) D'après *Oueï Yuan*, on avait rassemblé à *Aksou*, en vue d'une nouvelle campagne contre *Yarkand*, 30,000 hommes, 30,000 chevaux et 10,000 chameaux.

(91) Mêmes détails dans le *Cheng-vou-ki*, qui ajoute toutefois que chacun des deux corps se composait de 15,000 hommes.

(92) 伊克斯, *Ykhos* ou *Ykhse*, localité inconnue.

(93) 哈喇德和 et 濟默爾. Il est difficile de savoir s'il est ici question de deux ou de trois personnes.

(94) De Mailla ne parle point de la première attaque infructueuse sur *Yarkand*. Voici ce qu'il dit de la seconde: «Les Hotchoms, battus de toutes parts, se retirèrent à *Yerquen* (*Yarkand*) avec les restes de leur armée. Les deux armées chinoises les y suivirent dans le dessein de les assiéger; mais les Hotchoms ne se croyant pas en sûreté, ne les y attendirent pas et prirent la fuite emmenant avec eux ceux qui s'offrirent de les suivre. Tchao-hoei envoya son collègue à sa (leur) poursuite, et mit le siège devant cette ville, qu'il somma de se rendre. La garnison ignorait que l'armée chinoise était diminuée de moitié par le départ de Fouté: elle ne se crut pas de force à résister, et elle invita le général à venir prendre possession de *Yerquen*. Tchao-hoei y entra en triomphe aux acclamations du peuple, qui s'empressait de lui offrir des rafraîchissements, et auquel il déclara qu'il ne changerait rien à ses coutumes ni à sa religion. La ville de *Haschar* (*Kachgar*) se rendit de même.» (*Histoire*, p. 564-565.)

D'après *Kuropatkin*, *Tchao-houeï* reprit *Yarkand* avant *Kachgar* (*Kashgaria*, p. 116). Ces deux auteurs semblent donc être en contradiction avec notre texte. *Kuropatkin* prétend même que, de *Yarkand*, *Tchao-houeï* marcha sur *Khoten* où les *Khodjah* s'étaient réfugiés: «The Khodja, accompanied by his adherents, fled to the town of Khotan. . . From Yarkend Tchiao-Hoi moved on Khotan. Khan Khodja (Boorkhan-Eddin's brother) advanced to meet him, but was defeated and had to fly the town surrendered without a blow. Sending his colleague, Foo-De, from Khotan towards Badakhshan to follow after the Khodjas, Tchiao-Hoi moved on Kashgar, which he also took without opposition.»

On ne trouve pas trace de cette marche sur *Khoten* dans notre récit: quant au *Cheng-vou-ki*, il ne donne même pas de détails sur la prise de *Kachgar* et de *Yarkand*.

Sur l'état des choses en *Kashgarie*, au moment de la conquête définitive, et sur les mesures administratives prises par *Tchao-houeï* pour réorganiser le pays, voir de Mailla, *Histoire*, t. XI, p. 565 et suiv.; *Kuropatkin*, *Kashgaria*, p. 117 et suiv.; *Mémoire sur le Thibet, Lettres édifiantes*, éd. de 1832, t. XXXV, p. 227 et suiv.

(95) 拔達克山. Cf. notre *Recueil de documents*, p. 194, à la note.

(96) 安集延. Suivant *Oueï Yuan*, les partisans des *Khodjas* voulaient se retirer à 敕罕, *Ao-hon* (*Afghanistan*): «Les deux frères, chefs rebelles, voulaient aller au *Badakchan*; leurs partisans voulaient se jeter dans l'*Afghanistan*. De part et d'autre on envoya des émissaires dans ces deux pays, mais l'*Afghanistan* n'ayant pas répondu, tous allèrent au *Badakchan* (*Cheng-vou-ki*).»

(97) 霍斯庫魯克. «Le mont *Khoskou*, dit *Oueï Yuan*, est le sommet des

Ts'oung-ling. Il s'y trouve un lac appelé 黑龍池, *hei-loung-ich'e*, l'étang du dragon noir; il a plusieurs centaines de li de tour; en langue 'houei, on le nomme 哈喇淖爾, *ha-la-nao-cul* (*Khara nor*, lac noir; *nor* est une contraction du mongol *naghor*, lac). C'est ce que les canons bouddhiques (釋典) appellent 阿耨達, *A-noung-ta* (le lac *Anavatapta*, cf. Eitel, *Hand-book of Chinese Buddhism*, p. 9). Le *Khara-nor* doit être le *Kara-koul* (*koul* = *nor*, lac), situé sur le plateau de Pamir.

(98) 阿爾楚爾. Par suite d'une faute d'impression, 阿爾楚山, *Artchou-chan*, montagne d'*Artchou*, dans le *Cheng-vou-ki* (de Mailla, *Atchour*). *Artchour* est le *Alitchour Pamir* (cf. *The Pamirs*, by the Earl of Dunmore, Londres, 1893, t. II, p. 171). Selon *Ouei Yuan*, la bataille d'*Artchour* eut lieu le septième jour du septième mois.

(99) 阿桂, cf. appendice III, *Notices biographiques*.

(100) 巴祿.

(101) 額爾登額.

(102) 老格科岐薩.

(103) Le *Cheng-vou-ki* est plus concis, mais son récit, dans les grandes lignes, concorde avec le nôtre. *Ouei Yuan* ajoute : « Notre armée n'eut qu'un seul blessé », ce qui n'est guère croyable. « Plusieurs chefs rebelles périrent dans l'action, entre autres l'un des plus braves, nommé 阿布都, *Abdou* (*Cheng-vou-ki*). »

(104) 色勒庫爾, *So-lo koul* (*Siri-koul*⁽¹⁾). D'après notre texte même, c'est un autre nom du 洱西洱庫爾淖爾, *yéchi koul nor*. — Il importe de remarquer, avec le *Siéyu t'oung ouen tche*, livre VI, p. 23, verso, que 庫爾, *koul* est synonyme du mot dzongar ou mongol 淖爾, *nor*, contraction pour *naghor*, lac. *Koul* est la transcription du turc *göl* pris dans le sens de lac (Grigoryer, *Supplément à la géographie de Carl Ritter*, cité par Reclus, t. VII, p. 112, note 3). — Le *Dictionnaire géographique* (loc. cit.) nous apprend que 伊西洱 est l'ancienne transcription de *Yéchi* : la nouvelle qu'il a adoptée, et qu'on trouve sur la plupart des cartes modernes, est 葉什勒 : le mot *yéchi*, en 'houei, ajoute-t-il, signifie vert : (et non jaune comme l'a écrit Klaproth, *Magasin asiatique*, t. I, p. 93). *Yéchi koul nor* a donc le sens de lac vert ou aux eaux vertes (on pourrait aussi considérer *koul* comme la transcription du mongol *gol*, rivière, et expliquer par lac (nor) de la rivière (koul) verte. Le *Yéchi koul* ou *Yachi koul*, lac dont la position est aujourd'hui bien connue et qui a été visitée par plusieurs explorateurs,

(1) « En 'houei, *Khoekhou-louk* signifie deux oreilles, *chouang eul* (note du *K'in-ting sin kiang tche lié*, livre servant d'introduction, p. 34, recto).

Sirikoul, *Sirikul* ou *Sirikol* (Ces diverses transcriptions se trouvent sur nos cartes les plus récentes) est également, d'après quelques voyageurs, le nom du lac qu'on a appelé *lake Victoria* (le *Gaz-kul* de la carte du capitaine Younghusband). « This name ساریق قول, *Sariq-qol*, is derived from *Sariq*, «yellow», and *qol*, the Kirghiz name for a wide valley, as distinguished from *Jilga* «a gorge». The name has been wrongly supposed to be that of a lake, after the manner of Issigh-kul اسكك كول «Hot lake», which is formed with *Kul*, lake, spelt with a different guttural, and pronounced with a different vowel. *Sariq-qol* is a mountainous district on the south western frontier of the province of Kashgaria and it certainly does not belie its appellation, as the hills of the country are of a creamy yellow » (*The Pamirs*, by the Earl of Dunmore, t. II, p. 24).

(cf. Reclus, t. VII, p. 108), reçoit, en effet une rivière appelée *Yechi derak* ^(*) : « La chaîne des monts d'*Altchoukha* (ou d'*Alkouin tchoukha*) est une branche très élevée des *Thsoun ling* (*Ts'oung-ling*), surmontée de pics; la rivière *Yechi derak* (sur les cartes mandchou-chinoises *Issi derik*) a sa source dans le flanc méridional du *Tsoun ling*; elle coule vers le nord, traverse le *Badakhchan* et le *Bolor*, et arrive dans le canton *Yechi derak*, qui lui donne son nom. Là elle se divise en deux branches : l'une se dirige vers le nord et se jette dans le lac *Tous-koul* (lac de sel); l'autre coule d'abord vers le sud-ouest, mais elle reprend bientôt un cours septentrional et tombe dans le *Yechil koul* (lac jaune). Ce lac, nommé *Issi koul* dans les anciennes relations, se trouve à la frontière de *Yarkiang* (*Yarkand*) » (Klaproth, *Magasin asiatique*, t. I, *Notice sur le Badakhchan*, traduite du *T'ai ts'ing y t'oung tche*, p. 93; cf. notre *Recueil de documents sur l'Asie centrale*, p. 194).

Tout près du lac *Yechil koul*, se trouve le lac *Bouloun koul* (*Bulun-kul*) : ce dernier est le 布隆庫勒, *pou-loung koul* des Chinois (de Mailla, t. XI, p. 572, *Pou loung kol*). Le *Si-yu t'oung ouen tche* donne l'étymologie de ce nom : *pou-loung* (*Bouloun*) en dzongar (mongol) et en 'houei, signifie *frontière, limite* (liv IV, p. 24, recto). Le *Yechil koul* (*Yashil kul*) et le *Bouloun koul* (*Bulin kul*) sont réunis par une petite rivière qui n'a pas plus d'un demi-mille de long et forment pour ainsi dire un seul lac. Sur les cartes les plus récentes ils sont marqués comme n'ayant aucune communication entre eux (cf. *The Pamirs*, by the Earl of Dunmore, 1893, t. II, p. 166). Ce lac est le plus grand des Pamirs après le *Karakul* (*Kara Kul*) : il a une altitude de 13,120 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer (*The Pamirs*, etc., loc. cit.).

Ouï Yuan : « Le troisième jour (du septième mois) nos troupes arrivèrent à la rivière de 伊西洱庫勒 (pour 伊西洱庫勒, ancienne orthographe de *Yéchil Koul*, cf. *supra*) : c'est la frontière du *Badakhchan*. Sur les deux rives sont des montagnes qu'on appelle 和什珠克, *Khochtchouk* » (和什庫珠克達巴, *Kochikou tchouk daba* (cf. *Recueil de documents*, p. 108).

⁽¹⁰⁶⁾ Voici le récit de de Mailla : « Les rebelles se sauvèrent du côté du *Badakhchan* et arrivèrent à *Pouloukcol* (*Bouloun koul*) le dix de la septième lune. Fouté força sa marche, et, faisant 100 li par jour, il les atteignit dans ce même endroit, sur le coucher du soleil. Ne voulant pas s'engager dans les défilés de cette montagne (i. e. des hauteurs situées près du *Bouloun koul*) sans un guide sûr, il détacha quelques cavaliers avec un officier de confiance pour aller à la découverte et prendre quelqu'un qui pût le guider dans ce pays inconnu. En attendant, il fit reposer ses chevaux qui n'en avaient pas moins besoin que les hommes. Le lendemain, *Patoutchirhan* (c'est le nom de l'officier) envoya dire par un de ses soldats qu'il avait vu l'ennemi; mais que le chemin pour aller à lui était impraticable. Il avait pris un *Pourouth* (*Bourout*) parfaitement instruit du pays, et qui en connaissait tous les détours. Ce *Pourouth* (*Bourout*), interrogé par le général, lui répondit : « Vos ennemis ont déjà percé la montagne, et ne sont pas loin de *Badakhchan*; mais avant d'y arriver, ils ont encore une très haute montagne à passer. Cette montagne est entre deux lacs, celui qui est en deçà s'appelle *Pouloungkol* (*Bouloun koul*) et celui d'au delà *Tsilkol* (*Yéchil Koul* ou *Yachil Koul*). Quoiqu'il y ait des sentiers pour côtoyer l'un et l'autre lac, ces sentiers sont si

^(*) La rivière Ghund (cf. *The Pamirs*, t. II, p. 167) ?

étroits, qu'il ne peut passer qu'un homme à la fois s'il veut aller à cheval. Après avoir passé le lac *Pouloung Kol* (*Bouloun Koul*), il vous faudra grimper sur la montagne, qui est très escarpée. Quand vous serez arrivé sur le sommet vous découvrirez Badakchan, et vous verrez peut-être l'armée de vos ennemis; car elle ne doit pas en être fort éloignée».

«D'après ces instructions, Fouté encouragea ses troupes, et monta à cheval. Vers le milieu du jour ils avaient déjà côtoyé le lac, et ils se trouvaient réunis au pied de la montagne. Un de ses coureurs vint lui annoncer que les rebelles étaient au centre de cette montagne, où il était difficile de les attaquer. Après avoir pris un repas et un peu de repos, Fouté voulut mettre à profit le reste de la journée pour s'approcher d'eux le plus qu'il lui serait possible : il les rencontra enfin à l'entrée de la nuit, et ils firent feu sur lui. Fouté fondit sur eux, et malgré la nuit il continua de se battre, jusqu'à ce que les Ho-tchom (*Khodjas*), craignant de tomber entre ses mains, se sauvèrent du côté de Badakchan, avec tous ceux qui purent les suivre; Fouté s'aperçut que les rebelles ne se défendaient plus, et il fit cesser le carnage. Presque tous les soldats avaient suivi leurs chefs ou péri en combattant. Le reste, qui allait au delà de 12,000, fut fait prisonnier. On trouva sur le champ de bataille, 10,000, tant canons que fusils, sabres, flèches et autres armes; et on prit plus de 10,000 bœufs, moutons et autres bêtes, sans compter les chevaux, qui n'étaient pas à la vérité en grand nombre, parce que les fuyards en avaient monté pour aller plus vite» (*Histoire*, p. 572-573). Comme on le voit, les historiens officiels sont plus complets et plus précis que les missionnaires. (Comp. *Mémoire sur le Thibet, Lettres édifiantes*, éd. 1832, vol. 37, p. 239.)

«Ouei Yuan : Le Grand Khodja (*Bourhân-uddin*), avec ses gens, défendait les hauteurs à l'ouest de la rivière (le *Yechil derak*) afin de se ménager la retraite. Le Petit Khodja (*Khodjo-djânfi*), avec 10,000 hommes, occupait les hauteurs du nord ainsi que les pics s'étendant vers l'est. Ils étaient décidés à se battre jusqu'à la mort. Fou-tô ordonna d'abord à *Alikoun* et autres de courir aux hauteurs de l'ouest en passant par la rivière méridionale, puis il attaqua en personne les rebelles des hauteurs de l'ouest. Il monta à l'assaut et se battit pendant plusieurs heures sans succès. Alors il fit choix de plusieurs dizaines de fusiliers qui gravirent les hauteurs et, du sommet septentrional, firent un feu plongeant sur les rebelles. Pendant ce temps, les troupes d'*Alikoun*, passant par la rive méridionale, faisaient feu des hauteurs, de loin, sur les rebelles au nord des hauteurs. La base des montagnes est étroite, elle est bordée par l'eau n'ayant un passage que pour un cavalier. De plus les bagages et les serviteurs des rebelles obstruaient le sentier. Nos deux corps d'armée se divisèrent alors et occupèrent les chemins par où les rebelles pouvaient s'enfuir : ces derniers n'eurent plus aucun moyen de fuir. Alors Fou-tô ordonna à *Hudui* et à *Khodjis* de planter un grand étendard mahométan et de crier aux rebelles de se rendre. Ceux qui se rendirent descendirent des hauteurs avec un bruit semblable à celui du tonnerre, en courant : le Petit Khodja les frappa de son sabre sans pouvoir les arrêter; 12,000 Mahométans environ se rendirent ainsi : on prit plus de 10,000 têtes de bétail. Les deux Khodjas, emmenant leurs femmes et leurs enfants, ainsi que 300 ou 400 de leurs anciens serviteurs, se retirèrent au Badakchan.» La comparaison de ce passage avec notre récit et la similitude de certaines phrases et expressions des deux textes montrent jusqu'à l'évidence que *Ouei Yuan* a puisé aux mêmes sources (sans doute les rapports au trône de *Tchao-houeï* et *Fou-tô*) que les historiens officiels.

(106) 素爾坦沙. Sultan Chah, 汗, khan du Badakhchan.

(107) «Les deux rebelles s'enfuirent dans le Badakhchan, poursuivis de près par les troupes du sous-maréchal Fou-té. En arrivant sur la frontière de ce pays, Fou-té envoya l'un de ses officiers porter une lettre au k'an Sultan cha. Il y enjoignait à celui-ci de faire prisonnier et de lui livrer Boronidou (*Bourkhân-uddin*) et K'odzidchan (*Khodjo-djân*), qui, pleins d'ingratitude pour la bonté et la faveur spéciale avec laquelle l'empereur les avait toujours traités, avaient osé lever l'étendard de la révolte contre lui. (*Notices sur le Badak'chan*, traduite du *Si-yu t'oung-tche*, dans notre *Recueil de documents*, p. 195.)

(108) 阿爾渾楚哈 (dans le *Cheng-vou-ki* : 阿爾渾楚). La chaîne des monts d'*Altchoukha* (ou d'*Alkoûn tchoukha*) est une branche très élevée du Thsoun ling (*Ts'oung-ling*), surmontée de pics; elle finit à la frontière du Badakhchan (Klaproth, *Magasin asiatique*, t. I, p. 93).

(109) 保齊那爾. «La rivière de Tsinar (ou *Boo tsinar*) est à la frontière méridionale du Badakhchan» (Klaproth, *Magasin asiatique*, t. I, p. 94).

(110) D'après le texte, que nous traduisons littéralement, il semble qu'il s'agit ici de tous ceux qui avaient suivi les Khodjahs, mais peut-être n'est-il réellement question que de *Bourhan-uddin* et de *Khodjo-djân*.

(111) 柴札布. Tchiab?

(112) Sur ces faits, les auteurs étrangers et Chinois que nous avons pu consulter ne sont pas toujours d'accord.

Kuropatkin (*Kashgaria*, p. 116) se contente de dire : «Foo-de (sent towards Badakhchan to follow after the Khodjas) overtook them and utterly routed their band of adherents. Four Khodjas were slain in the fight and two were taken prisoners. Boorkhan-Eddin's son, Sarwim Sak or Saali-Khodja, alone escaped.»

Boulger (*History*, p. 167) : «The two brothers fled over the Pamir to Badakhshan, but the chief of that country caused them to be slain, and sent their heads as a peace offering to the Chinese. Fouta pursued the relics of the Khoja force wherever they were to be encountered, and it is said that the only member of the ruling family to escape was a boy named Sarimsak, who was the ancestor of the Khoja adventurers who at different times during the present century put forward their pretensions to the throne of Kashgar.»

W. H. Wathen (*Notices of Chinese Tartary*, *Chin. Rep.* vol. XII, p. 240) : «Ai Khojeh (*Bourhan-uddin* ou *Khodjo-djân*) and his followers, finding it impossible to continue the contest, fled to Badakhshan; but the prince of that country betrayed him, and gave him up to the Chinese, who put him to death. In retribution for this treachery, his country (the people of Yarkand believe) has been visited by the miseries that have since befallen it and fell an easy prey to Mohammed Murad beg, of Kanduz, who some years ago invaded and conquered it⁽¹⁾. When Ai Khojeh was thus delivered into the hands of the Chinese, his son and his grandson, Jehanguir Khojeh (*Djihanguir*), fled to Andejan (*Andidjan*). Some years afterwards, Ai Khojeh's son died, leaving his son Jehanguir Khojeh, then a youth, under the care of the Khan of Kokan (*Kokand*). About ten or eleven years ago, observing how impopular the Chinese had become, he formed a plan for regaining the possession of his forefathers.» (Suit le récit de la révolte de Djihan-

⁽¹⁾ Cf. J. Wood, *A personal narrative of a journey to the source of the Oxus*, etc., London, 1841, p. 249; collect. Yale, *Marco Polo*, t. I, p. 155.

guir : comparer *Histoire de l'insurrection des TOUNGANE sous le règne de Tao-kouang*, 1820-1828, d'après le *Cheng-vou-ki* de Ouei Yuan, dans notre *Recueil de documents*.)

Un autre auteur (*Notices of modern China, Chin. Rep.*, tit. V, p. 273) s'exprime ainsi : « One of them (of the *Khodjah*) apparently fled to Badakhshan and was put to death by the mir of that country to make favor with the Chinese or to avert their displeasure. The other perished also; but both left sons. Abdallah, the son of Pulatun (*Bourhan-uddin*) should, said the present emperor (*Tao-kouang*) in one of his edicts, have been destroyed also, but the then reigning emperor (*K'ien-loung*) compassionated him on account of his youth and spared his life, commuting death to domestic slavery under great officers of state. During the third year of my reign, continues His Majesty, I liberated him, in consequence of his having lived long in slavery and behaved quietly, and placed him and his family under the White Mungkee (*Mongol*) standards (*bannières*), and gave him employment. This edict was published after the rebellion of Jehanguir (*Djihanguir*) who was grandson of Pulatun (*Bourhan-uddin*), whom father appears to have sought refuge with the khan of Kohan (*Kokand*) where Jehanguir (*Djihanguir*) was born and seems chiefly to have lived. Moorecroft speaks of him as reciding under the protection of Omar, khan of Kohan (*Kokand*) in 1822. »

De Mailla (*Histoire*, p. 573) est plus explicite : « Fouté somma le sultan de Badakhchan de lui livrer les deux Ho-tchom (*Khodjahs*) et les principaux officiers de leur suite. Le sultan craignit qu'on ne l'assiégeât; cependant il répondit qu'il s'informerait de la querelle des Chinois avec les Ho-tchom (*Khodjahs*), et que si ces derniers étaient coupables, il les ferait punir lui-même suivant les lois du pays et de sa religion. Les Chinois furent peu satisfaits de cette réponse; mais le hasard les servit au delà de leurs espérances. L'un des Ho-tchom (*Khodjah*) mourut des blessures qu'il avait reçues en combattant; il se trouva que l'autre avait insulté le sultan de Badakhchan dans la personne d'un de ses parents qu'il avait cruellement fait mourir quelques mois auparavant. Le sultan apprit de plus que les Ho-tchom (*Khodjahs*), non contents d'avoir mis à contribution plusieurs terres de ses alliés et d'y avoir fait de grands dégâts, avaient encore fait main-basse sur les habitants d'un village qui avaient voulu leur résister. Il fit mettre à mort le second des Ho-tchom (*Khodjah*), dont la tête fut portée à Péking, et présentée à l'empereur, qui la fit exposer dans une cage de fer, près de la porte la plus fréquentée de cette capitale ⁽¹⁾. »

Comparons ce que disent les textes chinois; Ouei Yuan (*Cheng-vou-ki*, liv. IV) : « Lorsque le grand et le petit *Khodjah* avaient poussé leurs gens dans la direction de l'ouest, leur intention était de s'emparer du pays de *Badakhchan*. A ce moment, comme le chef de cet état n'était pas venu en personne les recevoir, ils firent trancher la tête, de colère, à son envoyé et s'entendirent avec les tribus voisines pour ravager la contrée. Alors le chef de *Badakhchan* leva des troupes pour leur résister : il leur livra bataille à la montagne *Alkhoun tchoukha* et fit prisonniers les deux frères. Le maréchal (*Tchao'houei*) exigea ceux-ci : leurs têtes furent envoyées enveloppées. Note de l'auteur chinois : Cette année on n'envoya que la tête de *Khodjo-djan* : le corps de *Bourhan-uddin* avait été dérobé; ce ne fut que dans la vingt-huitième année que le *Badakhchan* recouvra son corps et arrêta sa femme et ses enfants pour les offrir (aux Chinois). »

⁽¹⁾ Cf. *Mémoire sur le Thibet, Lettres édifiantes*, t. XXXV, p. 241 et suiv.

T'ai ts'ing y t'oung tche (*Notice sur le Badakhchan*, traduit par Klaproth, *Magasin asiatique*, t. I, p. 91): « Les deux chefs se sauvèrent dans le territoire de Badakhchan. Le général *Fou-te* les suivit à la tête d'un corps d'armée et envoya un de ses officiers au *Sulthan chah* pour lui demander leur extradition. *Boronitou* (*Bourhân-uddin*) et *Khodzidjan* (*Khodjo-djân*) s'étaient cachés à *Siknan*, situé dans le pays de Badakhchan et appartenant à *Chamour bek*. Sulthan chah ne se conforma pas à la demande du général chinois; il se contenta d'arrêter *Boronitou* (*Bourhân-uddin*) et le mit sous une garde militaire. *Khodzidjan* (*Khodjo-djân*) se rendit à la montagne *Alkhoân tchou kha*, pilla le voisinage, et se retira bientôt plus loin, au delà de la rivière *Boo trinar*; on l'attaqua sans pouvoir se saisir de sa personne. Enfin, il fut pris et gardé en prison à *Tchaidjab*. *Fou-te*, mécontent de la conduite de Sulthan chah, réitéra sa demande pour l'extradition des rebelles; et pour la faire effectuer, il entra dans le Wakhan, habité par une tribu de l'Hindoustan, et de là il s'approcha de la ville de Badakhân (*Faizabad*), dans l'intention de s'emparer par ruse des frères de *Khodzidjan* (du frère de *Bourhân-uddin*), de même que de *Tarbadjé* (?). Cependant ces rebelles ayant pénétré son dessein, se dirigèrent avec leurs troupes sur Badakhchan. Sulthan chah aurait bien désiré de les livrer aux Chinois, mais comme ils étaient de la famille du *Paighamber* (ou du prophète Mohammed), il craignit le ressentiment des autres tribus musulmanes. Cependant l'armée chinoise arriva sous les murs de sa capitale (*Faizabad*), et *Fou-te* déclara au nom de l'empereur qu'il voulait être obéi, et qu'un refus de se conformer à ses ordres aurait des suites fâcheuses; alors *Sulthan chah* changea d'avis et fit tuer les deux chefs. Le corps de *Boronitou* (*Bourhân-uddin*) ayant été volé, il n'envoya que la tête de *Khodzidjan* (*Khodjo-djân*) dans une boîte pour être présentée à l'empereur. »

Si-gu t'ou tche (*Notice sur le Badakhchan*, traduite dans notre *Recueil de documents*, p. 195): « Lorsque, le huitième mois de la vingt-quatrième année Tç'ienn-long (septembre 1759), les deux rebelles Boronidou (*Bourhân-uddin*) et K'odzidchan (*Khodjo-djân*) eurent été battus sur les bords du lac Yéchi (*Yéchi koul*), ils s'enfuirent dans le Badak'chan, poursuivis de près par les troupes du sous-maréchal Fou To. En arrivant sur la rivière de ce pays, Fou To envoya l'un de ses officiers porter une lettre au K'an Sultan cha. Il y enjoignait à celui-ci de faire prisonniers et de lui livrer Boronidou et K'odzidchan, qui, pleins d'ingratitude pour la bonté et la faveur spéciale avec laquelle l'empereur les avait toujours traités, avaient osé lever l'étendard de la révolte contre lui.

« En ce temps, les deux chefs rebelles s'étaient enfuis dans le bourg de *Siknam* ^(*), qui dépendait du beg Chamour, vassal du K'an de Badak'chan. Ils alléguèrent faussement qu'ils voulaient passer par ce pays pour se rendre à la Mecque. Les deux rebelles profitèrent de ce que le beg Chamour se trouvait à cette époque à la capitale de Sultan cha (*Faizabad*) pour piller et ravager à leur aise bourgs et hameaux. Chamour (qui accourait sur les lieux) rencontra en chemin l'officier envoyé par Fou To et le conduisit à Sultan cha : celui-ci, se conformant aux instructions contenues dans la dépêche de Fou To s'empara de Boronidou et le mit aux fers. Puis il cerna les troupes que K'odzidchan avait pu réunir sur la montagne *Arhoundjouk* (*Arkhoum Ichoukha*): celles-ci purent cependant se retirer au delà de la rivière de *Baotsinar* (*Boo Tinar*) où il les attaqua. Les rebelles

^(*) *Shigan* ou *Chignan*, cf. *The Pamirs* by the Earl of Dunmore, t. II, p. 464.

ne purent soutenir le choc de ses troupes : K'odxidchan, qu'une blessure et sa corpulence empêchaient de fuir aisément, fut pris et jeté dans la prison du Badak'chan qui porte le nom de Djaipjab.

« Sultan cha se hâta d'envoyer un émissaire à Fou To pour lui annoncer qu'il faisait sa soumission et qu'il avait pris les deux chefs rebelles. Fou To vit que sa soumission était réelle et lui dépêcha un de ses officiers pour lui ordonner de livrer sur-le-champ ces prisonniers. En même temps il fit entrer son armée à Ouak'ana (*Wakhan*) et s'y établit pour attendre les événements.

« A ce moment les troupes de l'Indoustan s'approchèrent du Badak'chan dans le dessein de ravir Boronidou et K'odxidchan; elles étaient sur le point de traverser le royaume de Tarbas, ennemi du Badak'chan, pour attaquer ce dernier pays.

« Cependant Sultan cha, qui, dans l'origine, voulait livrer à Fou To les deux chefs rebelles, craignait que les tribus voisines n'y consentissent pas et ne l'en empêchassent, parce qu'ils descendaient, de même d'ailleurs que lui, de la famille de Paigembar (le prophète Mahomet). Apprenant que Fou To savait la cause de son hésitation, il se hâta de lui écrire une lettre ainsi conçue :

« Mes sujets sont également ceux de l'empereur de la Chine; ils doivent haïr ceux que celui-ci haït. De plus, peut-on souffrir que des milliers d'hommes périssent à cause de ces deux criminels? », et il fit massacrer Boronidou et K'odxidchan. Le cadavre du premier fut dérobé, et Sultan cha ne put que livrer la tête de K'odxidchan. . . La vingt-huitième année (1763) il livra le cadavre de Boronidou (qui avait été retrouvé) ainsi que la femme et les enfants de ce descendant des K'odjas.»

Le *Si-yu t'oung ouen tche* n'indique pas les descendants des deux Khodjahs. Selon le *Cheng-ou-ki*, *Bourhân-uddin* eut deux fils nommés 阿布都里, *Abdoul* et 薩木克, *Samouk* : *Abdoul* aurait eu pour fils 張格爾, *Djihanguir*. Le fils de ce dernier aurait été 布素普, *Bourzouk*? Cf. notre *Recueil de documents* (p. 63), *Liste des membres de la famille des K'odjas* d'après le *Cheng-ou-tçi*.

(112) 博洛爾. «Sulthan chah se soumit avec tout son peuple composé de 100,000 familles, et son pays fut enclavé dans les limites de l'empire, de même que celui de *Bolor*, fort de 30,000 familles et situé dans le voisinage (*T'ai ts'ing y t'oung tche*, *Notice sur le Badakhchan*, Klaproth, *Magasin asiatique*, t. 1, p. 92.)

— En 1749 (lire 1759) le prince de *Bolor*, *Chakhou Chamed* (peut-être *Chakhou chah Amed*) se soumit aux Chinois et son pays fut enclavé dans les limites (*loc. cit. Bolor*, p. 96).» — «Sultan cha fit sa soumission avec les 100,000 familles de sa propre tribu, et les 30,000 familles de la tribu de *Bolor* (*Si-yu t'oung tche*, *Notice sur le Badakhchan*, dans notre *Recueil de documents*, p. 197).» — «Le chef ou roi de *Bolor*, *Chah Chamod*, fit sa soumission en même temps que le *Badak'chan*, la vingt-quatrième année Tç'iean-loung (1759). L'année suivante (1760), il envoya à la cour le beg *Chah*, que l'empereur invita à un festin, etc.» (*loc. cit.*, *Notice sur le pays de Bolor*, même ouvrage, p. 206).

(114) *Ouei Yuan* complète notre récit officiel en nous donnant quelques détails sur les récompenses accordées par l'empereur aux principaux officiers ainsi que sur la réception que fit K'ien-loung à l'armée victorieuse : «*Tchao-houei*, au moment où il était assiégé (dans le camp de la rivière Noire) avait déjà reçu le titre de duc 武紹謀勇, (*Intrepidité guerrière et bravoure de bon conseil*) de première classe. A ce moment l'empereur lui conféra en outre le rang de clerc de la famille impériale et lui fit cadeau d'une selle et d'une bride d'honneur; *Fou-té*, au mo-

ment où il était allé au secours (de *Tchao-houei*) avait reçu le grade de comte 成勇, (*bravoure parfaite*); à ce moment, l'empereur lui conféra le grade de marquis de première classe; les officiers et soldats, ainsi que chefs mahométans *Emin*, *Khodja*, *Aotouei*, etc., qui s'étaient distingués, reçurent respectivement des récompenses. On éleva une tablette (pour rappeler la victoire) dans le collège impérial et, sur tous les champs de bataille, on fit graver des inscriptions ⁽¹⁾.

«Au deuxième mois de l'année suivante, l'armée victorieuse revint. L'empereur se rendit en personne au-devant d'elle: à 3 li au sud de la ville de *Léang-chiang* (province du *Tche-li*, non loin de Péking), on éleva un autel et on planta l'étendard impérial. L'empereur lui-même adressa des actions de grâces au Ciel, et, après lui, le maréchal et ses officiers, en tenue de campagne, les princes, les ducs, les grands dignitaires, accomplirent les cérémonies d'usage. Cela fait, l'empereur se plaça dans la tente jaune (impériale) et donna audience au maréchal et à ses officiers qui se prosternèrent en lui embrassant les genoux. Peu après, des ambassadeurs envoyés par les pays des Bourouts, de l'Afghanistan, de Bolor, de Kokand, d'Andidjan, de Badakhchan, vinrent à la Cour (offrir leur soumission).»

De Mailla (*Histoire*, p. 574): «La guerre étant ainsi heureusement terminée, K'ien-long fit publier la paix, et rappela ses troupes. Il donna des récompenses aux officiers et aux soldats à chacun selon le degré de leur mérite, et il chargea quelques-uns de ses grands de veiller à ce que personne ne fût mécontent. Il décora le général *Tchao-hoei* du titre de comte, avec tous les honneurs dont jouissent les régules; et il lui permit, ainsi qu'aux lieutenants généraux *Fouté*, *Ming-joui* et *Arikouen*, d'entrer à cheval dans les cours de son palais; il accorda la même faveur à *Chouhéde*.»

Abel Rémusat (*Études biographiques, Kao-ts'oung*, dans les *Nouveaux mélanges asiatiques*, p. 49): «*Khian-loung*, se voyant seul maître des régions centrales de l'Asie, voulut se conformer aux rites que les anciens empereurs pratiquaient à la fin d'une guerre heureusement terminée. Il se rendit à 10 lieues de Péking, sur la route par où devait revenir le général *Tchao-houei*, dans un lieu où l'on avait élevé un autel et plusieurs tentes, dont l'une était destinée à l'entrevue de l'empereur avec son général. Lorsqu'on fut près de l'autel, *Khian-loung* mit pied à terre et dit à *Tchao-houei* qui sortait de sa tente: «Vous voilà heureusement de retour, après tant de fatigues et de glorieux exploits. Il est temps que vous jouissiez dans votre famille d'un repos dont vous avez si grand besoin. Je veux être moi-même votre conducteur; mais il faut auparavant que nous rendions ensemble de solennelles actions de grâces à l'esprit de la victoire.» Il s'approcha de l'autel, fit les cérémonies et rentra ensuite dans la tente avec le général *Tchao-houei*, *Foute* et d'autres officiers. Il s'assit, et ayant fait asseoir aussi *Tchao-houei*, il lui présenta lui-même une tasse de thé. Le général voulut la recevoir à genoux, comme c'est l'usage pour tout ce qui vient même indirectement de l'empereur, mais ce prince

⁽¹⁾ «Après la réduction des tribus musulmanes, l'empereur *Khian-loung* fit placer sur le bord du *Yéchi koul* un monument avec une inscription de sa façon, qui célèbre les victoires remportées sur les Mahométans (*T'ai-ts'ing y t'oung tche*, *Notices sur le Badakhchan*, trad. par *Klaproth*, *Magasin asiatique*, t. I, p. 93).» Le texte de cette inscription, ainsi que celui des autres productions du même genre relatives aux campagnes de l'Ili et du Turkestan, se trouve au livre servant d'introduction du *K'in-ting sin kiang tche lié*, cf. Appendice II.

s'y opposa. On se mit ensuite en marche au milieu d'une foule immense, avec un cortège magnifique. L'empereur était sous un dais, précédé d'un pas par Tchao-houei à cheval, le casque en tête et armé de sa cuirasse. 30 prisonniers turcs marchaient derrière à pied et enchaînés. Ce triomphe eut lieu au mois d'avril 1760. » Comp. le *Mémoire sur le Thibet, Lettres édifiantes*, t. XXXV, p. 250 et suiv.

(114) 素誠. Il avait le grade de général de troupes mandchoues. Il se suicida au moment de la révolte (ce détail nous est fourni par une chanson de *K'ien-loung* sur la prise de *Ouché*; cf. *K'in-ting sin-kiang tche-lïo*, leur servant d'introduction, p. 36, recto).

(115) 阿布都拉.

(116) 阿奇木伯克.

(117) 賴黑木圖賽. Il fut tué par une flèche pendant le siège de *Ouche* par les troupes de *Ming Jouei* (*K'in-ting sin-kiang tche lïo*, livre servant d'introduction, p. 39, verso).

(118) Cf. notre *Recueil de documents*, p. 7 : le *K'in-ting sin-kiang tche lïo* (livre servant d'introduction, p. 35 à 40) fournit quelques renseignements sur cette révolte locale.

COMPTES RENDUS ET ANALYSES.

C.-A. DUCIS. *Les voies romaines de la Savoie, section d'Aoste à Genève.*
Annecy, imp. F. Abry, 1894, in-8° de 36 pages.

Dans cette brochure, M. l'abbé Ducis, dont les archéologues de la Savoie regrettent la mort récente, a étudié les voies antiques comprises entre Aoste (Isère) et Genève. Je me sers de l'expression générale de *voies antiques* parce que le savant archiviste, tout en parlant des voies signalées par les itinéraires, ne néglige pas celles de moindre importance, dont il a pu constater l'existence sur le terrain. M. Ducis, en effet, a parcouru pédestrement le champ de ses investigations et recueilli ainsi un grand nombre de renseignements précieux pour l'étude de la toponymie, et la présence de ruines antiques.

Il est ainsi parvenu à établir entre Aoste et Genève un tracé qui confirme les conclusions proposées jadis par la commission de topographie des Gaules. Il place la station de *Condato* à Seyssel, supprimant ainsi le point d'interrogation posé par M. Alex. Bertrand dans son travail publié en 1866 sur *les voies romaines en Gaule*; *Etanna* à Étains, village de la commune d'Yenne : la commission avait désigné simplement le nom du chef-lieu communal; *Augustum* à Aoste.

Il serait à souhaiter que la société Florimontane d'Annecy réunît tous les travaux de M. Ducis sur les voies antiques de la région et en donnât une édition complète et mise au point.

A. DE BARTHÉLEMY.

G. DELBREL, *Notes sur le Taflelt* (*Bull. Soc. géogr.*, Paris,
2^e trim. 1894).

M. Gabriel Delbrel, alors âgé de dix-huit ans, se rendit en Algérie, en 1890, pour se former à la pratique de la langue arabe, avec la pensée d'explorer le Maroc. Quelques mois après, costumé en arabe, sans toutefois dissimuler sa qualité de chrétien et de Français, il parcourut la région des Chotts et du Dhara marocains, puis les plaines de l'Angad et les Beni-Snassen ; là, il dut observer scrupuleusement les prescriptions de la reli-

gion musulmane pour écarter les soupçons de cette tribu fanatique. Il se rendit ensuite à Fez, puis partit pour Oudjda avec l'intention de rentrer en Algérie ; c'est pendant ce voyage qu'il fut arrêté par l'ordre de Mouley Omar, l'un des fils du sultan, et emmené prisonnier ; ayant réussi à s'évader, il se réfugia chez les Beni-M'ter, dont le caïd le reçut amicalement. Grâce à la protection de ce chef, il visita les territoires des Beni-M'ter et Beni-M'guild, qui sont établis dans le sud de Fez, entre cette ville et les chaînes du moyen Atlas.

M. Delbrel accompagna ensuite les Beni-M'ter qui allaient se joindre à l'armée marocaine chargée d'opérer contre le Tafilelt. Dénoncé peu après au sultan, il se mit sous la protection de l'un de ses fils, Mouley Abdul Azis, celui-là même qui règne aujourd'hui sur le Maroc, et qui, charmé de son talent de dessinateur, lui prodigua des marques d'amitié. Il dut à cette circonstance de parcourir le pays sans être molesté, et de pénétrer dans le Tafilelt, où il séjourna du 10 au 29 novembre 1893.

L'oasis de Tafilelt, qui est située dans le sud de l'empire du Maroc, est l'une des plus importantes du Sahara marocain. René Caillié et Gerhard Rohlfs avaient déjà, en 1825 et en 1862, pénétré dans cette oasis, et le vicomte Charles de Foucault avait passé au nord en 1883, mais seul Rohlfs a donné sur elle quelques renseignements. M. Delbrel, quoiqu'il ne fût pas préparé à accomplir ce voyage dans des conditions très profitables à la géographie, n'en a pas moins rapporté des données intéressantes.

Cette oasis est située approximativement par 31 degrés de latitude nord et 6° 40' de longitude ouest de Paris, au bas du versant méridional de l'Atlas ; son altitude est d'environ 600 mètres. Elle est malsaine à cause de la différence considérable de température qui existe entre le jour et la nuit et qui est cause de nombreuses maladies ; en novembre 1893, la température, qui était de 35 degrés à 40 degrés à midi et à l'ombre, descendait vers minuit jusqu'à — 1 degré. L'eau est très rare et saumâtre ; l'Oued Ziz, qui traverse le Tafilelt, devrait l'alimenter largement, mais les Arabes Sebâ et les Ouled Zora ont construit un barrage dans le bas Tizimi, afin de capter l'eau pour l'arrosage de leurs cultures, et ont ainsi transformé, au détriment de leurs voisins, leur oasis en un jardin qui est « le paradis du Sud marocain ».

Le Tafilelt n'est sillonné que par des sentiers que coupent des ruisseaux ou plutôt des rigoles étroites et profondes, sur lesquelles sont jetés des troncs de palmiers en guise de ponts. Les routes qui réunissent cette région à l'intérieur du Maroc, sont à peu près praticables dans les plaines, mais elles sont dangereuses dans les montagnes.

La population monte environ à 45,000 âmes ; en temps de guerre elle peut mettre sur pied 3,000 cavaliers et 1,500 fantassins. C'est dans le Tafilelt que sont exilés les membres de la famille impériale du Maroc, car, d'ordinaire, à son avènement, le sultan, pour se soustraire aux intrigues

et aux complots de ses frères et parents, les déporte dans cette oasis qui est éloignée de tout grand centre ; on les appelle les Cheurfâ Moulaï Ali, et ils habitent les principaux ksour (ou villages fortifiés), qui sont de véritables citadelles pour le pays. La majorité des habitants de l'oasis se compose des Filâla qui sont des Berbères ; ils s'adonnent à la chasse et à l'agriculture, et sont assez bons cavaliers ; de figure peu sympathique, ils sont très orgueilleux, très violents, très fanatiques, toujours en rivalité et en lutte les uns avec les autres, ce qui tend à réduire le nombre de la population.

Le Tafilelt ne produit guère que des dattiers, du kif ou chanvre, que fument les Marocains, et du maïs. Dans les quelques rares jardins de l'oasis, il y a des arbres fruitiers.

L'industrie y est assez avancée. Les dattes de choix y sont préparées avec soin ; on y fait le fameux cuir filâli, ou maroquin, avec la peau des chèvres ; on y travaille habilement la terre, et les ouvrages de céramique sont élégants ; les femmes tissent des étoffes et des tapis très renommés, ainsi que des nattes et des corbeilles.

Le Tafilelt est le lieu de trafic des caravanes venant de l'Algérie, par le Figuig, du Touët et de l'intérieur du Maroc. Il serait à désirer qu'il nous envoyât ses produits avec plus de régularité et en plus grande abondance.

M. Delbrel, après avoir séjourné une vingtaine de jours dans cette oasis, dont il nous donne la carte détaillée, est revenu sur Merakech avec l'expédition du sultan. Trompant la surveillance des personnes auxquelles il était confié, il quitta secrètement Merakech, et, après deux journées et demie de marche forcée, il atteignit Mazagran, où l'accueillit cordialement le consul de France. Les cavaliers envoyés à sa poursuite arrivèrent le lendemain, trop tard heureusement pour pouvoir s'emparer de sa personne comme ils en avaient la mission. Le 8 janvier 1894 il s'embarquait sur le paquebot et revint en France, où il arriva à Marseille le 16.

M. Delbrel a fait un voyage des plus dangereux, et quoiqu'il n'ait pas rapporté tous les documents géographiques que nous eussions pu désirer sur cette région encore si peu connue, il n'en a pas moins fourni un certain nombre de renseignements qui accroissent nos connaissances, et nous devons le féliciter de son courage et de son énergie, en souhaitant que, dans une prochaine exploration, il soit mieux préparé et mieux armé pour les recherches scientifiques.

A. GRANDIDIER.

P. BRUNACHE, *Le centre de l'Afrique — Autour du Tchad*
(1 vol. in-8°, Paris, 1894).

M. Brunache a fait partie des deux missions Dybowski et Maistre. Il y a joué un rôle important, et il a pensé, avec raison, que son témoignage ne serait pas sans valeur, même après le récit de ses deux chefs de mission. C'est surtout au cours de la mission de M. Maistre, beaucoup plus féconde en résultats que celle de M. Dybowski, qu'il a été donné à M. Brunache de rendre de réels services, grâce à cet esprit de conciliation, au respect de la personne humaine, fût-elle noire, que nous ne saurions, nous, trop louer dans un explorateur.

On sait quel était le but des missions Dybowski et Maistre, et ce qu'elles ont produit. Envoyé par le Comité de l'Afrique française, dans l'Oubangi, pour y rallier la mission Crampel, en route vers le Tchad, et la renforcer, M. Dybowski, malgré la plus grande diligence, arriva quelques jours après le massacre de cette mission, à El-Kente. Il ne put que venger la mort de nos malheureux et vaillants compatriotes. Malade, M. Dybowski rentra en France, et ce fut M. Maistre qui exécuta le programme tracé par le Comité : *Atteindre le Chari et nouer des relations avec les musulmans du bassin du Tchad*. M. Brunache, second de la mission Dybowski, avait pris rang dans la mission Maistre avec la même qualité. Je viens de dire tout à l'heure qu'il y avait joué, à certaines heures, un rôle prépondérant.

Né et élevé en Algérie, M. Brunache parle admirablement l'arabe, et M. Maistre, avec un « tact et une délicatesse », auxquels son lieutenant tient à rendre hommage, « avait, en quittant les pays fétichistes, laissé à ses compagnons parlant l'arabe, la plus grande latitude, la plus large part d'initiative ». Aussi, dès que la mission Maistre arrivée sur le Gribingui — nom du Chari supérieur — prend contact avec les musulmans, le récit de M. Brunache devient particulièrement intéressant. Il complète celui de son chef de mission.

M. Brunache juge les musulmans noirs de cette partie de l'Afrique tout autrement qu'on ne l'avait fait jusqu'à ce jour. Il croit qu'on a eu tort de les dépeindre comme des fanatiques, ennemis irréductibles des Européens, et décidés à empêcher à tout prix « le blanc » de pénétrer dans leur pays. Il est convaincu que l'on peut entrer en relations sûres avec eux, et que les traités qu'ils auront signés seront respectés. La chose n'est pas impossible; les musulmans noirs de l'Afrique centrale sont des hommes intelligents — Barthe, Nachtigal et Schweinfurth l'avaient déjà constaté — très capables de comprendre leur véritable intérêt, et d'agir en conséquence. Peut-être viendront-ils à nous un jour, mais la chose ne m'apparaît pas comme certaine, même après l'expérience que M. Brunache vient de faire. Notre compatriote est entré en relations avec un fonctionnaire important du

sultan du Baghirmi ; il lui a fait de beaux cadeaux et celui-ci lui a fait le plus aimable accueil. Il l'a engagé à aller rendre visite au sultan dans sa capitale Massinia. Ce sont là d'heureux préliminaires, mais rien de plus. Attendons l'effet des traités que la mission Maistre a passés avec les vassaux du Baghirmi, car la mission a passé plus d'un traité, tant avec les musulmans qu'avec les fétichistes, sept ou huit, je crois.

Depuis quelques années, les nations européennes ont conclu beaucoup de traités dans le centre de l'Afrique. La France n'est pas restée en retard. Le gouverneur du Congo et ses agents, des missions spéciales envoyées de Paris, l'ont fait ; de toutes parts on a usé abondamment de cet instrument diplomatique. Est-ce à dire que nous ayons ainsi d'une façon certaine, définitive et pacifique, établi le protectorat de la France sur d'immenses territoires ? Beaucoup le croient. M. Brunache paraît être de ceux-là. Je voudrais partager cette confiance. Je voudrais surtout reconnaître qu'il a raison, quand examinant avec émotion la vaste étendue du Congo français, il s'écrie : « Pour cette conquête, la métropole n'a pas eu à s'imposer le moindre sacrifice d'hommes ou d'argent. » Les sacrifices d'hommes ont été jusqu'à ce jour heureusement peu considérables, mais il n'en est pas de même des sacrifices d'argent. Le Congo, à l'heure actuelle, et sans vouloir préjuger l'avenir, coûte annuellement à la métropole la somme de deux millions.

Je n'insiste pas sur cette partie du livre de M. Brunache, où j'ai le regret de ne pas être tout à fait d'accord avec lui. En terminant, je tiens à attirer l'attention du Comité sur ce qui, dans cet ouvrage, le doit particulièrement intéresser : la géographie. Sur ce point, je n'ai que des éloges très sincères à adresser à M. Brunache. Son livre, écrit d'une plume alerte, sur un plan bien conçu, rempli de renseignements topographiques et ethnographiques précis, constitue un enseignement géographique très sérieux. C'est une page à la fois instructive et attrayante de cette grande histoire de l'Afrique centrale, à laquelle collaborent, avec la France, les grandes nations européennes, et qui sera une des gloires scientifiques de ce siècle.

Georges PÉRIN.

G. DUMOUTIER. *Monographies taoïques. Histoire des huit Immortels et récit de leurs combats contre le Roi des dragons de la mer orientale.* (Mém. ms.)

Ce manuscrit, plus important que les précédents, comprend quatre-vingt-dix pages de texte et dix figures dessinées par des indigènes, soit les huit génies, Lao Tu', leur roi, le fondateur de la doctrine taoïque, et Kim Mau, la Reine des fées.

Les huit Immortels ou génies taoïques sont empruntés à la Chine, de même que la presque totalité du panthéon annamite et des emblèmes religieux. Mais en passant d'un pays à l'autre, ces génies ont subi des modifications assez sensibles ; l'un d'eux a même changé de sexe. En Annam, on les rencontre fréquemment représentés dans les compositions artistiques : broderies, peintures, sculptures, incrustations. M. Dumoutier donne la traduction de leur biographie selon les Annamites.

Le premier génie, représenté debout sur une feuille d'arbre, eut, dit-on, son corps brûlé, pendant que son âme voyageait avec son maître spirituel. Aussi dut-il se réincarner dans le corps d'un mendiant difforme.

Le deuxième, représenté debout sur un crabe, fut un général qui remporta la victoire sur 500,000 Thibétains. Les ennemis le battirent ensuite. Il se fit alors ermite et emmena son frère aux cieux.

Le troisième génie, jeune homme monté sur un crapaud, passait pour fou. Il chantait, mendiait, donnant aux pauvres tout ce qu'il recevait, restant jeune de figure et d'humeur jusqu'à l'extrême vieillesse ; puis il s'en-vola aux cieux.

Le quatrième, vieillard à cheval sur un âne, opéra en son temps une foule de miracles et de tours de passe-passe, dont le dernier fut d'escamoter son propre corps.

Le cinquième est une femme représentée debout sur une feuille d'arbre. Elle fit vœu de virginité, acquit les sciences occultes, ainsi que la faculté de s'élever dans les airs. Elle reparut d'abord de temps en temps, puis elle disparut définitivement.

Le sixième génie qui a pour monture un poisson, sortit victorieux de dix épreuves que lui imposa son maître. Devenu génie, il opéra des miracles à son tour. On relate même une aventure par trop naturaliste que, selon une note du traducteur, il sera bon de supprimer à l'impression.

Le septième, représenté debout sur une écrevisse, se tua en tombant du haut d'un arbre. Son corps fut ravi au ciel où il devint génie. Il redescendit sur terre et fit miracles sur miracles pour convertir un oncle.

Le huitième, figuré debout sur une branche d'arbre, vêtu de somptueux vêtements de mandarin, fut le frère d'une impératrice ; il se retira sur une montagne pour acquérir la science. Là, deux génies vinrent l'enlever pour l'admettre dans leur compagnie.

Tous ces génies ayant eu un jour plus que de raison ont des démêlés avec le Roi des dragons de la mer orientale. Ils massacrent ses armées de monstres marins et font flamber son domaine liquide. Mais ils sont sur le point d'être noyés par les inondations formidables que suscitent les rois des autres mers accourus au secours de leur collègue. Pour se venger, les génies jettent les montagnes dans les mers, dont les rois portent plainte à l'empereur de Jade. Ce souverain suprême du ciel punit les génies coupables en les suspendant un an de leurs dignités.

Ces contes remplis de merveilles font partie de l'ethnographie religieuse des Annamites, et, à ce titre, peuvent être reproduits, sous la réserve mentionnée plus haut, dans les *Archives des missions scientifiques*.

E. AYMONIER.

G. DUMOUTIER. *Le culte du dieu de la guerre au Tonkin* (Mém. ms.).

Quan Dê, le dieu chinois de la guerre, possède de nombreux autels en Annam, où il est aussi considéré comme le guérisseur universel et le dispensateur de la bonne fortune.

Ce personnage légendaire vécut sous la dynastie chinoise des Han, accomplit plusieurs exploits éclatants. Ayant un jour à subir une opération atrocement douloureuse au bras droit, il refusa de se laisser attacher et bander les yeux, et continua à jouer aux échecs de la main gauche. Il mourut assassiné.

Sa courte biographie est suivie de la traduction des prières qu'on lui adresse, des enseignements et préceptes moraux qu'il a laissés et de plusieurs exemples de son intervention miraculeuse dans les affaires humaines.

Le travail de M. Dumoutier, qui formera douze ou quinze pages de texte imprimé, mérite d'être publié dans les *Archives des missions*, et de prendre place à côté des nombreuses études d'ethnographie religieuse en Annam de ce même auteur.

E. AYMONIER.

G. DUMOUTIER. *Les génies gardiens de la porte dans les temples du Tonkin* (Mém. ms.).

Ce manuscrit, d'une vingtaine de pages, est accompagné de deux dessins représentant deux génies à cheval sur des lions fantastiques. Le premier génie du nom de Thrien a une figure souriante qui respire la bonté; l'autre, nommé Ac, aux traits contractés dans un rictus de colère, ferme les poings d'un air menaçant. Leurs statues, des deux côtés de la porte des temples du Tonkin, sont généralement plus grandes que nature, en terre durcie et vernie à la laque.

Leur histoire merveilleuse paraît être d'origine indienne et avoir été apportée au Tonkin par des bouddhistes chinois. Les deux étaient fils d'un maharaja de Bénarès. Ac était envieux et méchant; Thien, plein de douceur et de mansuétude, vivement affligé à la vue de toutes les misères des hommes et des bêtes, résolut d'aller au loin obtenir la perle enchantée qui doit

soulager tous les maux. Il réussit, mais son frère lui crève les yeux et l'abandonne dans un désert. L'aveugle parvint péniblement à la cour d'un roi dont la fille lui était depuis longtemps destinée. Cet inconnu, pauvre et infirme, inspire une vive passion à la princesse qui obtient le consentement de son père à leur union. Il recouvre la vue, se fait reconnaître, et ramène sa femme à la cour du roi son père, où il fait le bonheur de sa famille et de son peuple. Les deux frères réconciliés devinrent bouddhistes et gardiens des temples. Cette légende est à publier, il me semble, avec les autres traductions de M. Dumoutier.

E. AYMONIER.

G. DUMOUTIER. *Les comptoirs hollandais de la province de Hung Yen (Tonkin) au XVII^e siècle.* (Mém. ms.)

Nous sortons enfin de tous ces contes de la Mère l'Oie, qui forment le fond de l'ethnographie religieuse des Annamites. Dans une intéressante et substantielle étude, de seize pages de texte, accompagnée d'une photographie de pagode et d'un croquis géographique, M. Dumoutier donne plusieurs renseignements inédits sur les comptoirs hollandais fondés au Tonkin pendant le XVII^e siècle. Les Hollandais, très probablement renseignés par les Japonais, abordèrent au Tonkin en 1637, et établirent un comptoir à Pho Hien, à une trentaine de kilomètres en aval d'Hanoi, sur la rive gauche du fleuve. Assez bien accueillis, ils firent un commerce actif avec les indigènes, achetant soies, objets laqués, cannelle, porcelaine, et vendant surtout des armes et munitions de guerre. Mais les dissensions entre Européens, et plus encore, je pense, l'esprit soupçonneux de la Cour annamite firent expulser tous ces étrangers, et en 1700 les comptoirs furent définitivement et complètement abandonnés. Leurs emplacements sont indiqués par des ruines en briques entourées de fossés quadrangulaires qui ont été ultérieurement transformés en rizières. M. Dumoutier termine son étude par la traduction de quelques inscriptions qui se dressent encore devant les pagodes ruinées, et dont le texte fait allusion aux commerçants étrangers. Son étude mérite d'être reproduite dans le *Bulletin du Comité*.

E. AYMONIER.

BULLETIN

DU

COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES.

SECTION

DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE.

PROCÈS-VERBAUX.

SÉANCE DU SAMEDI 6 AVRIL 1895.

PRÉSIDENCE DE M. Ch. SCHEFER, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. R. DE SAINT-ARROMAN donne lecture de l'arrêté ministériel qui nomme M. DE MARGERIE membre de la Section de géographie du Comité des travaux historiques et scientifiques.

M. LE PRÉSIDENT souhaite la bienvenue, au nom de la Section, à M. DE MARGERIE, et l'invite à prendre place au milieu de ses collègues.

M. HAMY rend compte de l'état d'avancement du *Bulletin de géographie* de 1894, dont l'impression en placards est enfin terminée. Quant au manuscrit du 1^{er} fascicule de 1895, il a été remis complet entre les mains de M. de Saint-Arroman, le 31 mars; on y trouvera le mémoire de M. CORDIER sur les dernières feuilles de

l'Atlas catalan de Charles V, l'itinéraire de Fez à Oudjda de M. de la Martinière, enfin la traduction annotée de la *Conquête du Turkestan par les Chinois*, que M. Imbault-Huart nous avait envoyée il y a quelque temps déjà.

La correspondance se compose d'une lettre d'excuses du général DERRÉCAGAIX et d'une lettre de M. Aristide Marre accompagnant l'envoi d'un volume sur la grammaire malgache (M. GRANDIDIER, rapporteur).

M. HAMY présente une courte note de M. le commandant Monlezun, du 4^e régiment de tirailleurs, qu'il propose à la Section d'imprimer dans un de ses prochains Bulletins avec la petite carte qui l'accompagne. Cette proposition est adoptée.

M. le général DE LA NOË lit un rapport sur une demande de souscription, renvoyée avec avis favorable au Comité central.

M. DE LA NOË dit ensuite quelques mots des travaux les plus récents de la Société de géographie de Tours, et appelle l'attention sur la publication faite par cette compagnie des actes du Congrès national de géographie qui s'est récemment tenu chez elle. M. DE LA NOË reviendra sur ce volume qui renferme des documents intéressants.

M. Ch. SCHEFER mentionne, dans le dernier numéro du *Journal asiatique*, une note de M. Bourdais sur la sphère céleste des Chaldéens, et un mémoire de M. de Goeje sur les Carmathes du Bahraïn.

M. R. DE SAINT-ARROMAN, en rappelant aux membres de la Section l'ouverture du Congrès des sociétés savantes à la Sorbonne, à la date du 16 courant, fait savoir que, pour la première fois, il a pu aboutir à imprimer, quelques jours avant la réunion, un ordre du jour complet. Il exprime l'espoir que, grâce à cette mesure, les Sections fonctionneront avec plus de méthode, en même temps que les lectures pourront être suivies par des auditeurs mieux préparés.

La séance est levée à 5 heures et demie.

Le Secrétaire,
E.-T. HAMY.

SÉANCE DU SAMEDI 4 MAI 1895.

PRÉSIDENCE DE M. Ch. SCHEFER, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 4 heures.

Le procès-verbal de la séance du samedi 6 avril est lu et adopté.

La correspondance dont il est donné lecture comprend :

Une lettre de M. le Ministre des affaires étrangères, relative au Congrès des américanistes, qui doit se tenir à Mexico au mois d'octobre prochain.

Une note de M. Bardy sur un exemplaire de la *Cosmographie introductio*, de 1507, renvoyée à l'examen de M. MARCEL.

M. BOUQUET DE LA GAYE dit quelques mots des dernières publications de la Société des études coloniales et maritimes et de la Société de géographie commerciale du Havre.

M. GRANDIDIER analyse le 3^e semestre 1894 du *Bulletin de la Société de géographie de Paris*.

« Ce bulletin contient trois mémoires. Le premier est consacré à la biographie du vice-amiral d'Entrecasteaux qu'a écrite le baron Hulot, à l'occasion du centenaire de la mort de cet illustre marin, célébré par la Société le 17 novembre 1893. M. de Rossel et le citoyen Labillardière ont, chacun, publié la relation de son voyage à la recherche de La Pérouse; mais sa vie et ses autres voyages n'avaient point eu d'historien. Le baron Hulot a consulté les archives des Ministères et les papiers de la famille; les importants documents qu'il a réunis, et qui élucident du reste certains points de notre politique coloniale à la veille de la Révolution, lui ont permis d'écrire la biographie complète et instructive de d'Entrecasteaux, qui était tout à la fois un marin intrépide, un diplomate avisé, un administrateur prévoyant, un esprit libéral, un caractère droit et enclin à la tristesse.

« Un second mémoire, dû à M. Léon Jacob, ingénieur, résume les résultats des reconnaissances faites dans la vallée du Niari-

Kouilou pour l'étude des voies de communication à y établir afin de relier Brazzaville à la côte du Loango. Pendant l'année 1887, M. Jacob a étudié le meilleur tracé de route ou de chemin de fer pour aller du bas Kouilou au Stanley-Pool; en 1888, continuant les travaux commencés par le capitaine Pleigneur que la mort avait arrêté dans son entreprise, il se consacra à l'étude même du fleuve et, après une reconnaissance difficile et périlleuse, il dressa un avant-projet d'aménagement de la région des rapides. L'exploration de M. Jacob nous a fourni de nombreux documents géographiques nouveaux; les itinéraires levés directement n'atteignent pas moins de 3,000 kilomètres et ont permis de dresser une carte précise d'une région encore peu connue.

« Le troisième mémoire contient la fin du voyage que le commandant Colonieu a fait en 1860 dans le Gourâra et l'Aouguerôdt et dont nous avons précédemment donné une analyse sommaire. Il n'y a donc pas lieu d'en parler à nouveau. »

M. HAMY donne lecture d'un rapport sur une notice adressée au Comité par la Société de géographie de Lille. Cette Société vient de publier, comme elle l'avait fait déjà en décembre 1887, un exposé des opérations de toute nature accomplies dans son sein durant les sept dernières années. Cette *notice historique* constate que quatorze volumes de bulletins sont venus s'ajouter, au cours de ce septennat, aux huit volumes déjà publiés par la Société. Après cette constatation, M. Cantineau résume brièvement la vie intime et publique de la compagnie jusqu'au 31 décembre dernier, puis dresse un tableau détaillé des conférences faites à Lille, Roubaix et Tourcoing, et des excursions géographiques conduites par un comité de la Société non seulement dans nos départements septentrionaux, mais aussi en Belgique, en Hollande, en Angleterre, etc. Cette notice est distribuée par la Société comme *moyen de propagande* et accompagnée d'une feuille volante annonçant dix-huit nouvelles excursions pour 1895, et dont la dernière conduira les adhérents en Russie, sous les auspices d'un membre du Comité parlant le russe.

M. HAMY lit ensuite trois rapports sur diverses brochures présentées par M. E. Chantre et relatives à l'anthropologie et à l'ethnographie caucasiennes.

M. HAMY présente enfin un mémoire manuscrit de M. Ch. de la Roncière, intitulé *Les navigations françaises au XV^e siècle*, dont il recommande l'impression. La Section décide que ce travail paraîtra dans un prochain Bulletin.

M. G. MARCEL résume le 4^e trimestre 1894 et le 1^{er} trimestre 1895 du *Bulletin de la Société de géographie de Marseille*.

« Ces deux fascicules contiennent un intéressant itinéraire de Marseille à Tiflis, par M. Bourge, où l'on peut glaner quelques renseignements précis sur l'état actuel d'un certain nombre de localités, mais qui ne renferme aucune donnée nouvelle digne de nous arrêter longtemps.

« M. Barré, bibliothécaire de la ville, y étudie aussi Marseille, à un siècle de distance. Il utilise pour cette suggestive comparaison la relation de voyage d'un Suisse, Jean-Georges Fisch, qui n'a jamais été traduite en français.

« Fisch visita Marseille et une partie de la Provence en 1787. C'était un voyageur qui savait voir, que ce Fisch, et son récit, le plus souvent instructif et généralement bien documenté, est accompagné, par M. Barré, d'un perpétuel commentaire qui nous met au fait des modifications survenues. C'est une bonne contribution à la géographie historique, à l'histoire de la topographie d'une cité, qui a fait depuis un siècle les plus merveilleux progrès.

« Si la dernière livraison de 1894 contient, de M. E. Maigre, de rapides notes de voyage sur les îles du Cap-Vert, Rio-de-Janeiro, la République Argentine et l'Uruguay, nous devons citer, dans le premier fascicule de 1895, une note très serrée de M. Thoulet, le professeur de Nancy, dont nous connaissons tous ici les excellents travaux sur les Pilot-charts des Etats-Unis, dans laquelle il met en relief tout l'intérêt de ces excellents travaux et dans laquelle il apprécie les immenses services qu'elles rendent à la navigation et au commerce. Enfin nous trouvons, dans le dernier fascicule de 1894, un article nécrologique consacré à M. Paul Armand, le regretté secrétaire général de la Société de géographie de Marseille. On sait quel rôle important joue le secrétaire général dans toute réunion de ce genre : si celle de Marseille a su prendre une des premières places parmi les sociétés de province, c'est à M. P. Armand qu'elle le dut, et c'est justice de le reconnaître. »

M. le général G. DE LA NOË communique une analyse critique, qu'il a faite pour la Section, des actes du Congrès national des Sociétés françaises de géographie, réuni à Tours, et en particulier des vœux émis au cours de cette session.

Il analyse ensuite rapidement les derniers bulletins parus de la *Société de géographie de l'Ain*.

M. SCHEFER résume les derniers numéros du *Journal asiatique*.

Sur la proposition de M. CORDIER, des remerciements sont votés à M. Meijer, pour une suite d'ouvrages malais envoyés par l'intermédiaire de M. le baron de Baye, et qui ont été déposés à l'École des langues orientales, à la demande de MM. SCHEFER et CORDIER.

A la suite d'un rapport de M. DE BARTHÉLEMY, la Section demande que l'Administration reprenne les fouilles du mont Beuvray, depuis longtemps abandonnées. Cette demande sera renvoyée à la Commission centrale.

La séance est levée à 5 heures.

Le Secrétaire,

E.-T. HAMY.

MÉMOIRES.

LES FRANÇAIS AU SPITZBERG

AU XVII^e SIÈCLE,

PAR M. E.-T. HAMY,

membre de l'Institut, secrétaire de la Section de géographie du Comité
des travaux historiques et scientifiques, etc.

I

M. C.-G. Cash, 46, Cumely Bank Rd, à Edimbourg, avait envoyé à la Société de géographie, dans les derniers jours de juin 1894, le calque d'une portion de carte ancienne, représentant, à n'en pas douter, le Spitzberg, chargé d'une nomenclature *en partie française*, au milieu de laquelle s'élevaient un *écusson fleurdelisé*, dessiné dans le style des écussons de Louis XIII, et une large inscription qui désignait le pays sous le nom de FRANCE ARTIQUE !

M. Cash, dont la découverte de ce curieux monument avait piqué la curiosité, demandait l'avis des hommes de science plus particulièrement versés dans la connaissance des anciens voyages français. On me renvoya son calque, et, comme je lui observai quelques jours plus tard qu'il était malaisé, n'ayant ainsi qu'un fragment isolé, de se rendre un compte exact du document dont le croquis avait été détaché, il s'empressa de mettre à la poste, sans aucune hésitation, la précieuse carte qui m'est parvenue en bon ordre, le 8 juillet au matin.

C'est cette remarquable pièce que j'ai l'honneur de présenter à mes collègues.

Ainsi qu'ils le reconnaîtront facilement, le monument géographique du cabinet de M. C.-G. Cash est une carte marine, dessinée en projection orthogonale, sur un fin vélin, plus haut (0 m. 88)

que large (0 m. 615), et bordée par une bande lie de vin, avec un grand trait noir d'encadrement et un galon noir intérieur.

En haut, à gauche, une large banderole, bordée de rouge, porte une échelle graduée de 1 à 70. A gauche encore, à mi-hauteur, une grande rose des vents, à trois teintes combinées dans un triple cercle⁽¹⁾, couronnée d'une fleur de lis bleue, est le centre de rayonnement de trente-deux rhumbs de vents.

Plus bas, encore du même côté, une seconde échelle, graduée de 1 à 60, est enfermée dans un long cartouche aux formes tourmentées, composé de deux cadres, l'interne rouge, ombré de brun, l'externe bleu, relevé d'or, surmonté d'une croix; au-dessous se voit une autre fleur de lis dorée, la pointe dirigée en bas.

Dans la partie inférieure de la carte, et toujours du côté gauche, une seconde rose, plus petite (0 m. 04 seulement de diamètre), à trois rangs de pétales, dominée par une fleur de lis peinte en violet, rayonne de nouveaux rhumbs qui vont couper les précédents.

Le côté droit de la carte est exclusivement occupé, du bas en haut, par les tracés géographiques qui représentent le Nord de l'Ecosse avec les îles qui en dépendent, le littoral norvégien et enfin la moitié occidentale de l'archipel du Spitzberg.

La côte de **PARTIE D'ECOSSE** comprend le littoral qui s'étend depuis le fond du loch Carran jusque vers Dunglas. Les contours sont finement tracés et lavés d'une large bande vert pomme.

On y lit les mots suivants :

Quintic, c'est Achintie, tout au fond du loch Carran.

Rouam, Ellan Rouan, petite île entre Skye et la côte.

Roury, Rowkie, à l'extrémité de la pointe qui sépare le loch Gare du loch Ewe.

C. faux, cap Wrath, ou Faro-head.

Catenes, Caithness.

C. brohum, Froum artena (Jansson), c'est le nom de Formarten, une des circonscriptions d'Aberdeen.

C. broquenes, Boekenés (Janss.) extrémité du territoire entre le golfe de Murray et la baie d'Aberdeen, du cap Kinnaird au *Buchan Ness*.

⁽¹⁾ Il y a huit pointes bleues, seize vertes, trente-deux brunes, dans un triple cercle. Une rose est dessinée au centre; les rhumbs sont tracés en gris pour les points cardinaux, en vert pour les collatéraux, en brun pour les autres.

Torres ⁽¹⁾, Turrif, à l'intérieur des terres, en haut de la rivière Uggie.

Abredine ness ⁽²⁾, Aberdeen.

Monros, Montrose.

Dondie, Dundee.

Stander, Saint-André.

Les Escarts, Car, Carr, roches en face d'Oldham, à l'est de North Berwick.

Au nord du détroit de Pentland, dont le nom n'est pas inscrit sur la carte, on voit un premier archipel, groupé autour d'une grande île rouge, qui représente Mainland ou Pomona. On reconnaît au sud Hoy, de couleur jaune, Ronaldsha, peinte en vert, et Flota, peinte en rouge; au nord, Westra, Stronsa, Sanda, teintées respectivement de vert, de rouge, de jaune et quelques îlots. Un seul mot constitue toute la nomenclature : *les Orcades*.

Une île isolée, dessinée plus haut, porte le nom *Fairil* : c'est l'île Fair.

L'inscription *Y^{re} de Hùland* correspond aux Shetland, où l'on distingue, quoique innommées, Mainland, Yell, coupée en deux, et Unst.

Dans le nord-ouest, en bonne place, apparaissent les Féroë, appelées *Y^{re} de ferros*, assez bien dessinées, quoique raccourcies dans le sens du méridien et élargies tout à la fois. Le mot *dinant* désigne l'île de Dimon.

Enfin en ligne droite, ainsi qu'il convient, au nord des Féroë,



Fig. 1. — Carte de l'île de Richelieu.

sous le parallèle du cap Nord ou peu s'en faut, une île dorée, en forme de triangle allongé du sud-ouest au nord-est et remarquable

⁽¹⁾ Sur une rivière, au nord de celle d'Aberdeen, dans l'intérieur des terres; le nom est en rouge.

⁽²⁾ En rouge, sur deux lignes.

par une montagne très élevée qui ombre son extrémité la plus large. C'est Jan-Mayen, découverte en 1611 par le navigateur de ce nom, avec sa haute montagne conique, habituellement nommée Beerenberg par les navigateurs. L'importance relative de cette montagne des Ours, haute de 1,775 mètres, a fait imposer à l'île entière, par le cartographe français, le nom d'*Y de pic*, auquel il associe d'ailleurs le nom de *Y: de Richelieu*, que nous cherchons à expliquer un peu plus loin.

La Norvège, galonnée de vert comme l'Écosse, est figurée depuis le fond du golfe de Christiania jusque par delà le cap Nord. On lit, couchée tout le long du rivage, l'inscription :

COSTES OU PARTIES DE NORVEGUE.

et plus à droite, en bas, R. DE SUEDE; en haut, FINLAND.

La nomenclature norvégienne comprend vingt-sept mots seulement. En voici la liste, à côté de laquelle j'établis celle des localités correspondantes de la carte actuelle :

<i>Bergues</i>	Bergen.
<i>Rachier</i>	Rak ?
<i>Uboerclippen</i>	Ulvesund (les écueils à l'entrée de).
<i>Oldesent</i>	Aldenö.
<i>C. Destat</i>	C. Stad.
<i>Gesco</i> ⁽¹⁾	J. Gurskö.
<i>Ubdal</i>	Opdal.
<i>Nomendal</i>	J. Nomendal des anciennes cartes.
<i>Dromtem</i>	Trondjheim.
<i>Deforuen</i>	Indre folden.
<i>Grip</i>	?
<i>Rust</i>	Arch. de Röst.
<i>Malestrom</i>	Gouffre de Malström ⁽²⁾ .
<i>Y^{re} Loffet</i>	I. Lofoten.
<i>Y^{re} Sanien</i>	I. Samien.
<i>Vanduag</i>	I. Vandö.
<i>C. de Nord</i>	C. Nord.

⁽¹⁾ Gesco, Nomendal, Griö, Röst, Malestrom sont écrits en sens inverse, et par conséquent, étant données les habitudes des pilotes, s'appliquent à des îles.

⁽²⁾ Le gouffre est curieusement représenté par un large tourbillon.

Il me tarde d'arriver à la troisième et dernière grande terre de la carte de M. Cash, qui correspond, je l'ai déjà dit, au Spitzberg, ou plutôt à la côte occidentale de la *presqu'île de l'Ouest*, où nous attendent quelques appellations intéressantes.

Cette côte est dessinée avec exactitude; on peut toutefois adresser à l'ensemble le même reproche qu'à celui de l'archipel Féroë. Les formes générales des côtes sont, en effet, à la fois raccourcies et dilatées, de façon à donner à la masse de la péninsule un aspect un peu trop étalé.

Le tracé commence à l'entrée du golfe actuel de Jean Wybe, qui sépare la presqu'île de l'Ouest de la Terre des États, et dont les deux rives sont indiquées sans aucune nomenclature. Un seul nom est inscrit dans ces parages : *Première Pointe*, et désigne le cap du Sud ou Ronde Klip⁽¹⁾.

Les contours se prolongent, relativement fort exacts, vers le nord-ouest, les anfractuosités du littoral sont détaillées avec soin, mais trois mots seulement, assez mal placés d'ailleurs, ont été écrits par l'auteur. Ils sont tous trois empruntés à une nomenclature qui remonte aux premiers temps de la découverte; *hornesont*, *belsont*, *longnessont* figurent déjà, en effet, sur la carte de Daniell, publiée en 1612, sous les formes Hornesound, Belsound et Lowsond ness.

Un peu plus haut, au fond d'un vaste golfe où l'on reconnaît Icesound, notre cartographe a écrit les mots *b. des panoles*. *Panol*, en castillan, veut dire *soute aux vivres*. C'est l'équivalent du *behouden haven* des premiers Hollandais. *Niches cave*, dans la carte de Thomas Edge, publiée par Purchas (1625), a la même signification, et il ne faut pas aller bien loin pour comprendre comment Guérard a pu appeler le même port *havre de demeure* (1628).

En continuant à remonter au nord-ouest on arrive aux abords de Forland. T'voor landt des premiers navigateurs, aussi appelée île de Kijn, du nom d'un marchand hollandais qui y trouva la mort en 1612, et que les Anglais ont préféré dédier au malheureux prince qui allait devenir Charles I^{er}, *Prince Charles Island*.

(1) Le nom du détroit de Jean Wybe s'est écrit parfois chez les vieux Hollandais *Wybe Jans Water*. Ces deux derniers mots ont été transformés par les Normands en *Jean Suatre*, et l'on trouvera, par exemple, dans la carte de Jean Guérard, de Dieppe, conservée au Dépôt de la marine (Pf. 2, div. 1, pièce 2) et datée de 1628 : *Destroict de Jean Suatre* !

Le tracé de l'*Y. de Forlan*, comme la nomme notre cartographe, est encore trop élargi et surtout trop raccourci du nord au sud, et les anfractuosités du canal qui la sépare de la grande terre sont exagérées. Ainsi la *baie aux Anglais*, Engelsche bay, la seule qui ait un nom dans ces parages sur la carte de M. Cash, est beaucoup trop découpée et trop profonde.

C'est surtout au nord de Forland que les renseignements du pilote français deviennent intéressants. Une anfractuosité de la côte, un peu au sud de la baie de la Madeleine ⁽¹⁾, porte chez lui le nom typique de *port Louis ou refuge françois* ⁽²⁾.

Chacune des nations qui ont participé aux pêches du Spitzberg avait l'habitude de retirer ses navires dans un havre particulier. Les Français de 1613, par exemple, dont je reparlerai plus loin, ne fréquentaient pas encore le *port Louis*. Ils occupaient Belsond, « appelée, dit Hessel Gerritz, par les Basques de Saint-Jean-de-Luz, la *baye des Franchoyz*, à cause que cette nation y estoit la plus part, tout ainsi qu'ils ont nommé les autres bayes selon la Nation qu'ils y trouvèrent ».

Une de ces baies, qui s'ouvre sur la côte occidentale de l'île des Danois, est tout spécialement désignée par notre pilote sous le nom de *port Saint-Pierre*. On lit, en effet, en face de l'échancrure qui la découpe : *p : s' pierre apellé | par les danois | Copenhauve baie | Et par les holandois | apellé Robesbaie*. C'est en effet le Robbe bay de la grande carte de Blaeu, le port des Danois de l'hydrographie moderne.

La *baie des hollandois*, dessinée à l'est de la précédente, appartient à l'une des plus anciennes nomenclatures de ces rivages. C'est la *Hollantsche Bay*, au delà de laquelle l'auteur de la carte marine de M. Cash a encore inscrit trois noms, *Vanagues baie*, *B. au Monnier* et *B. diric* ⁽³⁾, dont l'identification est particulièrement difficile. S'il faut s'en fier au tracé des côtes, qui devient de moins en

⁽¹⁾ Cette petite baie, qui a été levée et sondée avec beaucoup de soin par les marins de la *Recherche*, a conservé jusqu'à nos jours l'appellation de *baie des Basques*. (Carte hydr. n° 930.)

⁽²⁾ Entre le port Louis et le port Saint-Pierre, on lit les mots *Feer haure*, qui correspondent au Feer haven des premières cartes, au Fair haven d'aujourd'hui.

⁽³⁾ Vangsbay paraît être une mauvaise lecture de Vogelsang's bay, la baie du chant des oiseaux. Quant aux mots *B. diric*, j'y verrais une altération de *B. dinwic* (*la wijck Barents*).

moins serré sous ces hautes latitudes, ces trois entrées correspondraient peut-être au Read beach, à la Liefde Bay et à la Groote Bay. A l'est de cette dernière, un trait tremblé, qui va se perdre dans la bordure de la carte, paraît indiquer vaguement l'orientation entrevue de la côte du Spitzberg de l'Est ou Nouveau Friesland.

II

J'ai plusieurs fois insisté, au cours de la description qu'on vient de lire, sur l'exactitude relative des contours relevés souvent par notre cartographe avec une minutieuse fidélité. Toute la partie sud, par exemple, depuis la *Première Pointe* jusqu'à la *baie des Panoles*, est rendue aussi bien qu'un pilote voué aux anciennes méthodes pouvait le faire, en longeant de près les anfractuosités d'un rivage très découpé et fort difficile. On ne saurait douter, si l'on rapproche cette portion de la carte de M. Cash, d'une part, des levés de nos modernes hydrographes, de l'autre, des plus anciennes œuvres des Anglais et des Hollandais, on ne saurait douter, dis-je, de la *personnalité* de l'œuvre ainsi comparée et analysée. Non seulement les points singuliers de la côte y sont indiqués à leur vraie place, mais, à l'intérieur des bas-fonds, les glaciers se contournent avec une véritable recherche. L'auteur a vu lui-même toutes ces choses que sa plume dessine, et, comme il est de race française, ainsi que le prouvent ses inscriptions rédigées par moitié dans notre langue et son style cartographique qui fait penser à la célèbre école de Dieppe, l'œuvre qu'il a laissée devient un des monuments les plus intéressants de l'histoire des tentatives des marins de notre nation sous ces hautes latitudes.

C'est à l'année 1613 qu'il faut remonter pour trouver les plus anciennes navigations des Français dans les eaux glacées du Spitzberg.

Cette grande terre avait été découverte en 1596 par deux navires de Hollande, commandés par J. Hendrick Heemskerke et J. Cornelis van Rijk, et dont W. Barentz était pilote ⁽¹⁾. Douze ans plus

⁽¹⁾ *Delineatio cartæ trium navigationum per Batavos ad Septentrionalem plagam...* Autore Wilhelmo Bernardo Amstelredamo expertissimo Pilota. — Cette carte est jointe à la III^e partie de l'Inde orientale des *Petits voyages* des De Bry, publiée en 1601. On voit le Spitzberg *Das Newe Land*, avec les mots *In wijck*, *Keerwijck*, *Gebroeken Landt* et *Vogels Eck*, et l'île aux Ours, *Voers Ins*.

tard, une compagnie de marchands anglais, dite « Company of the Muskovia Merchants », envoyait le *Hope well*, commandé par Hudson, explorer les mêmes parages (1608). Hudson s'élevait jusqu'au 81° degré et marquait sur la carte « la *Whale Bay* et le *Hackluyt Headland* ⁽¹⁾ ».

Depuis lors, tous les étés, des navires étaient partis de la Tamise « pour trouver des barbes de baleines et brûler de la grayisse ⁽²⁾ ».

En 1609, Thomas Edge avait commencé cette série ininterrompue de dix voyages, qui lui permettait de dresser la belle carte publiée, plus tard, par Purchas, en 1625 ⁽³⁾.

Aidé de Thomas Welden (1609), de James Poole (1610 et 1611), de John Russell (1612), il explorait *Cherie Island*, le *Horne Sound*, où il trouvait une défense de narwhall (un unicorn)

⁽¹⁾ Cf. *A briefve Discoverie of the Northerne Discoveries of Sea Coasts and Countreies delivred in order as they were hopefully begunne, and have euer since happily bene continued by the singular industrie and charge of the worshipfull Society of Muscovia Merchants of London, with the ten severall Voyages of Capitaine Thomas Edge the Authour.* (Purchas, his pilgrimes in five Bookes. The Third Part. London, 1625, in-f°.) — Dès 1603, Stephen Bennett, capitaine de la *Grâce*, chassait les sea horses à l'île aux Ours ou *Cherie Island* (p. 464). — Cf. *A Voyage performed to the Northwards Anno 1603 on a Ship of the burthen of fiftie tunnes, called the Grace and set forth at the Cost and Charge of the worshipfull Francis Cherie,* written by William Gorden, being the first voyage to Cherie Iland. (*Ibid.*, p. 566.)

⁽²⁾ Cf. « Histoire du pays nommé Spitsberghe. Monstrant comment qu'il est trouvée, son naturel et ses animaux, avecques La triste racompte des mauz, que noz pecheurs, tant Basques que Flamans, ont eu a souffrir des Anglois, en l'esté passée, l'An de grace, 1613. Escrit par H. G. A. (Hessel Gerritz Amsterdamois.) Et en apres une protestation contre les Anglois, et annulation de tous leurs frivoles argumens, parquoy ils pensent avoir droict, pour se faire maistre tout seul, dudict pays.

« En Amsterdam, a l'ensieigne du carte nautiqz. MDCXIII, petit in-4° de 30 pages avec cartę et pl. »

Ce petit livre, extrêmement rare, auquel le récit de Thomas Eyre fait allusion (Purchas, t. III, p. 464), a été, en partie, traduit en latin dans les *Petits voyages* de De Bry.

⁽³⁾ C'est la même que l'on trouve jointe à certains exemplaires de la relation de Pellham (*Gods Power and Providence; shewed, in the miraculous Preservation and Deliverance of eight Englishmen, left by mischance in Green-land, Anno 1630, nine monethes and twelve dayes, with a tru Relation of all their miseries, their shifts and hardship they were put to, their food, etc. such as neither Heathen nor Christian men ever before endured. With a Description of the chief Places and Rarities of that barren and cold country.* Faith fully reported by Edward Pellham, one of the eight men aforesaid. As also with a Map of Green-land. London, J. Partridge, 1631, gr. in-8°.) — En reproduisant cette curieuse et rare brochure, pour the *Hackluyt Society*, Adam White a donné un fac-simile de la carte.

horne), *Foreland*, *sir Thomas Smith's Bay*, à laquelle il donnait le nom d'un des plus ardents promoteurs des expéditions polaires, et chassait la baleine pour le compte de ses armateurs, avec le concours de quelques Biscayens embarqués à son bord.

Jusqu'en 1612, les Anglais demeurèrent sans concurrents, mais le succès de leurs affaires suscita, cette année-là, plusieurs entreprises rivales. Un capitaine hollandais, Wilhelmi van Muyden, guidé par un déserteur de la compagnie de Moscovie, nommé Allen Sal-lows, vint avec deux navires, chasser le morse jusqu'à Beeren-eylandt, et un navire de Biscaye, amené à Green harbour par un autre transfuge anglais, Nicholas Woodcock, put s'en retourner avec raisonnable prouffit, d'autant que les marins de ce pays « sont plus habiles, nous dit Hessel, à tirer ou prendre les baleines, qu'aucune autre nation de la Chrestienté ⁽¹⁾ ».

Muyden, qui n'avait « gueres avance » en 1612, reprit la mer l'année suivante, emmenant cette fois douze Basques de Saint-Jean-de-Luz, que ses marchands avaient loués, « à sçavoir trois maistres harponniers, trois maistres de chalupe, et les six autres pour servir à cuire les huilles et couper les baleines ». En même temps, un certain nombre de bateaux d'Amsterdam, de Serdain, d'Enchuysen, de Dunkerque, de Bordeaux, de la Rochelle et « aucuns Espaignols de Saint-Sebastian » gagnaient l'archipel du Nord.

Cette fois, les Anglais s'étaient mis en mesure pour conserver, par la force, un monopole consacré par quatre années de possession exclusive.

La compagnie avait équipé six navires, et l'un de ces navires, le *Tigre*, commandé par un certain Benjamin Joseph, était armé de vingt et une grosses pièces de canon « pour empescher a tous autres la navigation et pescherie et les chasser des costes ».

Les pêcheurs étrangers n'avaient naturellement que bien peu d'artillerie et ils durent subir, pendant toute cette campagne, les vexations, les injures et les vols d'un adversaire à la fois puissant et peu scrupuleux. C'est la « triste racompte » des maux que les pauvres pêcheurs ont eu alors à souffrir des Anglais, qui est le sujet de la brochure de Hessel, dont j'ai précédemment transcrit l'interminable titre. On y voit notamment l'amiral anglais s'emparer d'une pinasse de Dunkerque, et en répartir l'équipage sur les navires

⁽¹⁾ *Loc. cit.*, p. 11.

de sa compagnie, *déchasser* du Green-harbour un navire venu du même port flamand, renvoyer « vers son pays » un petit bateau de Saint-Jean-de-Luz, et maltraiter les Bordelais après les avoir volés. Selly ou Silly, le maître pilote de Bordeaux, « avoit obtenu de l'admiral de prendre huit baleines pour les Anglois, et que le reste serait pour luy-mesme. Mais quant il en avoit prins quatre d'avantage, et pensant tenir celles-là pour sa part, les Angloys le prenoient tout, mesme les habillemens des matelots, en les battant encore par dessus ⁽¹⁾ ».

Le navire de Horn, qui était venu pour Jean Macqui, de la Rochelle, le grand navire de Saint-Jean-de-Luz de M. de Turbède, ne furent pas mieux traités par Benjamin Joseph. Ce dernier s'était rendu « à condition que les François feroient de la graisse pour les Anglois, et que les François auroient la moitié de la graisse pour salaire ⁽²⁾ . . . Mais les cuves ou barbes qu'õ prent hors les museaux des balaynes auroient les Anglois pour eux. » L'autre navire français avoit fait accord de *brusler ou bouillir quarante barils de la graisse* « et ce qu'ils feroient davantage seroit pour eux mesmes ». Mais tout cela ne fut pas tenu « car par après revoquoit l'Admiral l'accord » et les malheureux pêcheurs durent s'en retourner dépouillés.

Les Hollandais n'avaient pas été mieux reçus que les Flamands, les Basques, etc., et les armateurs portèrent plainte, dit le *Mercur françois* ⁽³⁾, « au Senat qui leur donna des lettres de recommandation au roy de la Grand'Bretagne, ou ils envoyèrent pour tascher de r'avoir ce qui leur avoit esté osté. Mais ils trouverent ce vieux Proverbe véritable, que qui est le plus fort est le maistre de la mer; que telles gens ne prennent jamais pour rendre. Tellement qu'ils n'en eurent d'autres raisons; ce qui les fit résoudre qu'aux autres voyages qu'ils feroient au Groenland ⁽⁴⁾, d'y aller forts affin

⁽¹⁾ Hessel Gerritz, p. 23. — Ce n'est là qu'un exemple très adouci des mœurs cruelles des gens de mer à cette époque. Il faudrait lire l'histoire de la guerre de Dunkerque contre les Hollandais pour avoir une idée des barbaries qui suivaient alors une victoire navale quelconque.

⁽²⁾ « Ceste cõdice accepterët les Anglois, ajoute Hessel Gerritz, pource que les François sçavoient bouillir si vistemõt et en si peu de temps une grande quantité de la graisse, mieux qu'autres nations » (p. 24).

⁽³⁾ *Merc. fr.*, MDCVIII, deuxième continuation, p. 180-181.

⁽⁴⁾ Lisez Spitzberg.

de se deffendre des Anglois qui les attaqueroient et se venger de l'injure reçue.»

En 1614, les Hollandais ont, en effet, au Spitzberg huit grands vaisseaux, dont quatre armés en guerre, avec quarante pièces de canon. Ils pêchent par force (*per force* Edge) à leur tour, où bon leur semble et chassent les Anglais, qui rentrent avec demi-charge⁽¹⁾.

Cette même année, Dunkerque, que la mauvaise campagne de 1613 n'a pas plus découragé qu'Enchuysen ou Sardam, envoie plusieurs navires sous la conduite d'un capitaine fort expérimenté, appelé Phoppe Geertzen, et l'entreprise, dont Jean de Clerck a été l'initiateur, est si avantageuse, au dire de Fauconnier, que le premier voyage de ces vaisseaux rapporte « trois cens quatre-vingt-treize tonnes d'huile » qui sont vendues « sur le pié de soixante-douze livres le tonneau ». Jean de Clerck, « poussé par un si grand gain »,

(1) La lutte entre les deux marines rivales continue avec des alternatives fort diverses. En 1615, Thomas Edge et Benjamin Joseph ont sous leurs ordres deux grands navires et deux pinasses; les Hollandais sont venus avec quatorze bâtiments dont trois vaisseaux de guerre de grande force; aussi sont-ils les maîtres à Horn Sound, Bell Sound et Faire Haven.

En 1616, Thomas Edge commande huit grands navires et deux pinasses de la compagnie; le voyage réussit parfaitement: les Hollandais sont de nouveau chassés, la récolte est complète et l'on a découvert *Edges Island*.

En 1617, la compagnie hollandaise, qui vient de renouveler son privilège, arme vingt-trois navires qui prennent une éclatante revanche sur les Anglais, dont ils dispersent la flotte, après s'être emparés d'un vaisseau.

La compagnie anglo-écossaise s'est fondée sur ces entrefaites, et son intervention vient rendre encore plus précaire l'existence de la compagnie *Moscovia*, dont les ressources s'épuisent et qui se décide à faire des concessions aux sociétés rivales.

« On convint, dit un des historiens les mieux renseignés sur l'histoire générale des pêcheries du Nord, « on convint de partager les côtes du Spitzberg en plusieurs régions qu'occuperaient les nations rivales, sans que l'on pût, dans aucun cas, poursuivre les baleines dans les havres assignés aux autres nations.

« Les Hollandais s'établirent donc, malgré la violente opposition des Anglais, et lorsqu'il ne fallut plus lutter que d'habileté et d'économie, ils eurent bientôt ruiné leurs compétiteurs, sans en excepter les Français qui avaient été leurs maîtres. » (A. de la Jonkaire, *Considérations sur la pêche de la baleine*. Paris, 1830, in-8°, p. 13.)

Peu de temps après ce partage, la compagnie *Moscovia* abandonnait définitivement la lutte. Une de ses dernières expéditions paraît avoir été celle de 1630, marquée par l'abandon des huit matelots, dont Pellham a raconté les misères et la délivrance.

équipa, en 1616, sept vaisseaux et « pareil nombre l'année suivante, qu'il destina uniquement pour cette pêche ⁽¹⁾ ».

L'historien de Dunkerque nous laisse ignorer la suite de ces armements que la rupture de la trêve avec les Pays-Bas dut singulièrement entraver (1621).

Comme les Hollandais et les Dunkerquois, mais un peu plus tard, les Basques, qui continuaient à fournir aux navires des Provinces-Unies leurs harponneurs et leurs dépeceurs ⁽²⁾, reprirent le chemin du haut Nord. Et Cleirac nous rapporte que « quelques Basques, aidés de certains marchands de Bordeaux », équipaient alors « plusieurs navires pour la pêcherie vers la mer glaciale du Groënland et du Spitzberg ⁽³⁾ ».

Un marin de Cibourre avait imaginé de faire fondre le lard à bord des baleinières « en bâtissant un fourneau sur le second pont du navire et en se servant des grillons et du marc de la première cuite pour faire la seconde ⁽⁴⁾ ».

Dès lors, poursuivant les grands cétacés en haute mer, les pêcheurs de Saint-Jean-de-Luz eurent moins à se préoccuper des navires armés en guerre qui défendaient l'accès des détroits ou des havres. Ils avaient surtout à redouter l'incendie qui, de temps en temps, leur a détruit des navires au Spitzberg et ailleurs ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ P. Fauconnier, *Description historique de Dunkerque, Ville maritime et port de mer très fameux dans la Flandre occidentale, etc.* Bruges, 1730, in-8°, t. I, p. 121-122.

⁽²⁾ « Les Hollandais furent longtemps obligés de prendre en France des harponneurs ainsi qu'un second capitaine. Ils nommaient ce dernier *speck syndor*, coupeur de lard; malgré ce titre modeste, il n'en avait pas moins le commandement de tout ce qui concernait la pêche. Le capitaine hollandais conduisait le navire à sa destination, c'est-à-dire dans un des havres du Spitzberg. Ses fonctions cessaient alors, en quelque sorte, et le *speck syndor* prenait la direction de l'entreprise. » (A. de la Jonkaire, *op. cit.*, p. 14.)

⁽³⁾ *Les us et coutumes de la mer*, édit. de 1671, p. 172, n. 2, cité par Fr. Michel, *Histoire du commerce et de la navigation à Bordeaux, etc.* Bordeaux, 1866, in-12, t. I, p. 152, n. 42.

⁽⁴⁾ S.-B. Noël, *Tableau historique de la pêche de la baleine*. Paris, an VIII, br. in-8°, p. 34, n.

⁽⁵⁾ « The French men try up their train-oil in their ships, and by that means many ships are burnt at Spitzbergen; and this was the occasion of the burning of two ships in my time. (Fr. Martens, *Voyage into Spitzbergen and Greenland*. Ed. Hakluyt, Soc. p. 130.)

III

C'est en 1621 que se fonda la « Royale et Generale Compagnie du Commerce pour les voyages de long cours ès Indes occidentales, la pesche du corail en Barbarie et celle des baleines ⁽¹⁾ », à l'existence de laquelle se rattachent les expéditions françaises dont il me reste à dire quelques mots.

L'histoire de cette association commerciale est malheureusement très obscure, et les navigations qu'elle a conduites au loin n'ont guère laissé de traces. Nous savons toutefois que le marché des huiles de baleine est alors au Havre de Grâce, où les navires de Bayonne, par exemple, apportent leurs récoltes, que le port du Havre équipe jusqu'à six gros navires pour la pêche des cétacés ⁽²⁾, et que ce sont des Havrais qui confient au basque Vrolicq, baleinier fort expérimenté, le commandement d'une expédition qui alla opérer dans la baie des Basques, au sud de la baie de la Madeleine, en 1632. La campagne de Vrolicq ne fut pas heureuse; il fut inquiété par tous les pêcheurs étrangers qu'il rencontra dans ces mers inclementes, et dut revenir avec un chargement incomplet.

Mais un autre événement eut, pour nos entreprises locales, une importance bien autrement considérable. Quatre ans après le voyage de Vrolicq, en 1636, Saint-Jean-de-Luz, Cibourre et Soccoa étaient pris et saccagés par les Espagnols, qui s'emparèrent de quatorze grands navires chargés de fanons et de lard récemment arrivés du Nord. Ce fut un véritable désastre, la pêche des Basques fut anéantie, et une partie des meilleurs marins furent contraints de s'expatrier pour aller exercer au dehors, au profit des Hollandais, des Anglais ou d'autres encore, une industrie dans laquelle ils excellaient ⁽³⁾ . . .

La Compagnie ne s'occupait pas seulement, semble-t-il, du commerce des fanons ou des huiles. Les autres marchandises du Nord ne l'intéressaient pas moins, et le développement des échanges avec le Danemark, la Russie, la Perse, etc., semble avoir, dès le

⁽¹⁾ Cf. *Mercurius francicus*, 1621, p. 800.

⁽²⁾ Borély, *Histoire du Havre*, t. III, p. 4, 40, etc. — C'est à mon collègue du Comité, M. G. Marcel, que je dois la connaissance de ces documents havrais.

⁽³⁾ Noël, *op. cit.*, p. 17. — Cf. Borély, *op. cit.*

début, fixé particulièrement l'attention des hommes intelligents et actifs qui dirigeaient ses entreprises.

C'est probablement à leur intervention qu'est dû le mémoire adressé à Richelieu, en 1628, « sur le commerce de France en Russie » par des marchands « désirant de faire une compagnie pour trafiquer dans les États du grand duc de Moscovie, tant du côté de la mer Blanche et de la Duyna, que par le golfe de Finlande et la mer Baltique ⁽¹⁾ ».

Richelieu avait succédé à Georges de Villars dans le gouvernement du Havre, en 1626, et c'est très vraisemblablement dans l'exercice de ces nouvelles fonctions qu'il fut saisi de la pétition, qui aboutit à l'ambassade de Deshayes-Courmenin et à la conclusion du premier traité de commerce signé entre la Russie et la France (12 novembre 1629) ⁽²⁾.

Vers la même époque surgit une autre entreprise française, particulièrement importante, au point de vue de l'enquête que nous poursuivons ici. Les marchands du Havre auraient voulu que le nouveau transit franco-russe se fît par Archangelsk. Richelieu préférait Narva pour établir des relations plus fréquentes et plus étroites, aussi bien avec le Danemark qu'avec la Moscovie. C'est alors qu'un Havrais, de la célèbre et antique famille des Toustain, qui devait un peu plus tard se distinguer au service de l'État, Nicolas Toustain du Castillon, élève du célèbre Plancius, entreprit d'ouvrir une route nouvelle aux navires de ses compatriotes. Il s'associa quelques pilotes havrais et hollandais avec lesquels il tenta, à son tour, de gagner par le nord-est de l'Asie les mers orientales. Cette hardie tentative, dont nous ignorons les détails, échoua malheureusement; mais sa simple mention suffit à expliquer l'existence d'un monument géographique normand, tel que celui du cabinet de M. Cash, où Jean Mayen cède son île à Richelieu, *gouverneur du Havre*, et où le roi Louis XIII devient le parrain de cette baie des Basques (*Port-Louis*), lieu de refuge et séjour estival des balciniers français, depuis le partage des fiords.

Le style, la date, la nomenclature, tout autorise à rapporter à

⁽¹⁾ *Arch. des aff. étrang. Russie, supplément*, t. I, pièce 7, imprimée dans Rambaud, *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, etc. Russie*, t. I, p. 22-23. Paris, 1890, in-8°.

⁽²⁾ Rambaud, *loc. cit.*, p. 23 et suiv.

tion de Toustain du Castillon le portulan de la *France ar-*

chercher à le démontrer, il nous faut revenir quelques
bre, pour exposer les résultats cartographiques dus
hollandais (1614) qui a exercé sur les œuvres de
une salubre influence.

IV

Les premiers événements maritimes résumés dans le second cha-
tre de ce petit mémoire ont eu pour principal théâtre la côte
occidentale du Spitzberg, depuis le cap du Sud ou *point Look-out*
des Anglais, jusqu'un peu au nord de l'île de Kijn ou du *Prince*
Charles. Ni Van Muyden, ni Mossel qui commandait sa conserve, ni
Thomas Bonaërt, le patron du vaisseau d'Enchuysen, ni aucun
autre des Hollandais de 1612 et de 1613 n'ont sensiblement dé-
passé vers le nord le Fair Forland, et les renseignements person-
nels, consignés par Hessel dans la relation plusieurs fois mention-
née aux pages qu'on vient de lire, ne s'étendent guère au delà de
la baie des Anglais.

Il existe pourtant une carte hollandaise (fig. 2) datée de 1614
et signée Joris Carl, second capitaine⁽²⁾, cartographe à Enchuysen
(*Joris Carolus Stierman Caertschryver tot Enchën*), qui révèle des con-
naissances géographiques étendues bien au delà de la zone ainsi
déterminée, puisqu'elles embrassent tout le littoral occidental de
l'archipel, depuis l'île de l'Espérance et les Mille-Iles de la terre
des États, appelée *Marfin*, jusqu'à la *Grote Bay*.

L'étude de ce précieux document, très supérieur aux cartes ru-
dimentaires que l'on possédait jusqu'alors, démontre, que dès 1614,
un navire d'Enchuysen, celui de Bonaërt peut-être, dont j'ai déjà

(1) S'il en est bien ainsi, Toustain aurait suivi la route déjà classique de Jan
Mayen et du Cap Sud, longé toute la côte orientale du Spitzberg, et serait allé se
heurter aux grandes banquises, après avoir longé, presque sans la voir, la côte oc-
cidentale de la Terre du Nord-Est, jusque par 81 degrés.

(2) « De nos jours encore, veut bien m'écrire M. Bonvalet, président du Comité
flamand de France, à Dunkerque, de nos jours le *stierman* (*stiedermann* en al-
lemand, *stjörmand* en danois), est le second capitaine de navire, celui qui est chargé
de la tenue du journal du bord, et de consigner sur ce document toutes les obser-
vations qui se rattachent à la conduite du bâtiment. » (*Comm. ms.*)

incident du voyage, comme la rencontre des défenses du narwal dont j'ai déjà dit quelques mots. De tous ces noms, quatre seulement dépassent au nord le *Fair forland*, au delà duquel on ne s'était guère aventuré, semble-t-il ⁽¹⁾.

Or la nomenclature de Carl Joris, exclusivement hollandaise, à un seul mot près, traduit cinq des termes anglais de Daniell et de Hessel, *Hornsondt*, *Belsondt*, *Groene harborth*, *T'voor landt*, *Feer haven*; mais en improvise bon nombre d'autres, dont une dizaine sont placés en dehors du champ d'exploration des premiers navigateurs anglais ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Voici, du sud au nord, la nomenclature complète de la carte de Hessel d'une part et de son texte de l'autre :

<i>Point Loockhoute</i>	Locqhoute, pointe du Su.
<i>Moscovit mont</i>	"
<i>Horne Sound</i>	Hornsond, Horensond, Horensont.
<i>Schoonhaven</i>	Schoonhaven, bonne havre, beau port.
<i>Belpoint, Belpoint partition</i> .	Belpointe.
<i>Belsound</i>	Belsond, Belsont, baye des Franchoy.
<i>Lowsound</i>	Louwsond.
<i>Lowsoundness</i>	Louwsondnes.
<i>Grenarbor</i>	Grin harbor, Grenharbor, Groenharbor.
<i>Yssesound</i>	Issond.
<i>Behoudt haven</i>	Behouden-Haven. Port assure.
<i>Osborne Inlet</i>	"
"	Isle de Kijn, Isle de Prince Charles.
<i>Blak point</i>	Pointe du Su de l'Isle.
<i>C. Cold</i>	"
<i>Faire forland</i>	T ^e Fayre Forland, Faire forland, la belle pointe, pointe du Nord.
"	Baye des Anglois.
<i>Cous confortles</i>	"
<i>Dere Sound</i>	"
<i>Closse Sound</i>	"
<i>Knotte point</i>	"
<i>Faire haven</i>	"
<i>Ysse caep</i>	"

⁽²⁾ Voici, toujours du sud au nord, la nomenclature de la carte de Carl Joris, comparée à la nomenclature moderne :

<i>Marfyn</i>	Terre des États.
<i>Onbekende kust</i>	Promontoire des Baleines.
<i>Generaels hoeck</i>	C. Sud.
<i>Hornsondt</i>	Hornsound.
<i>Belsondt</i>	Belsound.

La route que ces noms jalonnent est encore celle que suivent de nos jours les rares navires qui vont dans le haut Nord. Le pilote hollandais a reconnu Jan-Mayen, il a cru l'avoir découverte, et il l'appelle complaisamment l'île de Maître Joris, *m^r Joris eylandt*, y nomme un cap (*Jan Meys hoeck*) et une baie (*Gowenaers bay*). De là il monte en portant à l'ouest, pour éviter la grande banquise, voit en passant l'île des Ours *T^r Beren Eylandt*, et vient attaquer le grand archipel par le sud.

Il a rendu assez fidèlement les formes du Hornsound et du Bel-sound, mais il n'a pris qu'une idée confuse de toute la portion de la grande terre que masque vers l'ouest Forland, qu'il contournait sans doute au large. Et quand il a dépassé la pointe nord de cette île, une erreur d'orientation lui a fait brusquement incliner au nord-est tout le littoral qu'il était le premier à reconnaître d'une manière un peu détaillée ⁽¹⁾.

On retrouve aisément dans son esquisse la baie de la Madelaine (*mari. mag. bay*) et les îles plus au nord, qui ont joué par la suite un rôle si important dans l'histoire des pêcheries; les contours en sont exacts, les baies qu'elles couvrent vers la haute mer sont bien dessinées, mais l'orientation générale de toute cette portion de la péninsule nord-ouest est faussée, je le répète, de plus de 45 degrés.

Les noms de *Hollantsche Bay*, *Hollantsche Haven* marquent dans ces parages la priorité du navigateur d'Enchuysen, qui a peut-être poussé jusqu'au détroit de Hinlopen son audacieuse reconnaissance.

<i>Groten inwyck</i>	Fiord du Prince Charles.
<i>Groene harborgh</i>	Green harbour.
<i>S^r Tomas Smets Bay</i>	S ^r Thomas Smith's Bay.
<i>T^rvoorlandt</i>	Forland (I. du Prince Charles.)
<i>Swarfen hoeck</i>	?
<i>Mari. mag. bay</i>	Baie de la Madelaine.
<i>Feer haven</i>	Fair haven.
<i>Hollantsche Bay</i>	Baie des Hollandais.
<i>De Reus</i>	?
<i>De Hollantsche haven</i>	?
<i>Grote Bay</i>	?

⁽¹⁾ Cette portion de la côte, couverte d'îles, d'ilots et de roches, est le *Gebrochen Landt* de la carte de 1601 (*Pet. Voy.*, part III).

L'une des roches qu'il a vues sur la côte a reçu le nom de *Reus*, le géant ⁽¹⁾.

La carte où sont consignés ces renseignements nouveaux sur le Nord-Ouest du Spitzberg est une carte en projection polaire, dont le parallèle 80 détermine une circonférence de 0 m. 10 de rayon et

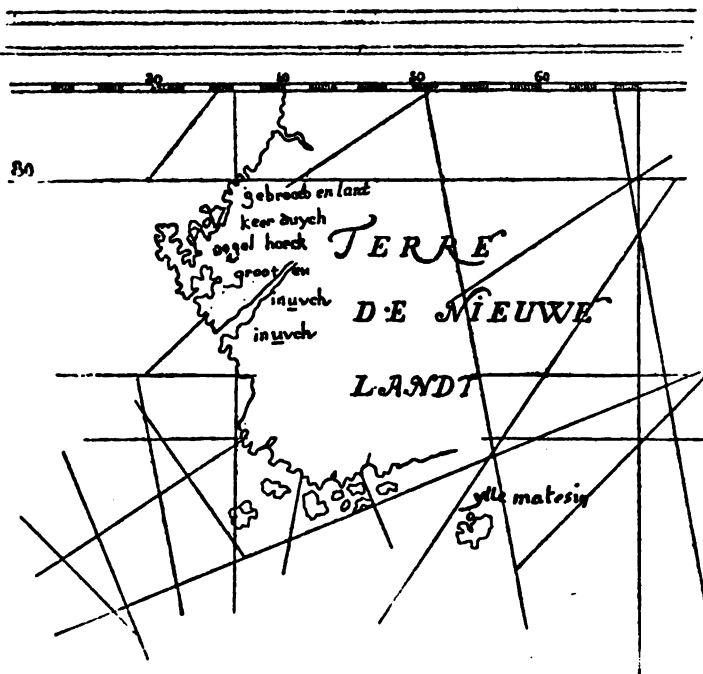


Fig. 3. — Carte du Spitzberg, tirée de la *Nouvelle Description hydrographique de de tout le monde*, faite en Dieppe par Jean Guérard, l'an 1625. (*Dép. des cart. et pl. de la marine.*)

dont les méridiens, d'ailleurs erronés, sont espacés de 10 en 10 degrés. Elle a inspiré plusieurs autres cartes qui en ont imité sans beaucoup de soin les formes générales.

⁽¹⁾ J'ai déjà observé qu'un seul mot étranger s'était glissé dans cette nomenclature du cartographe d'Enchuyzen. C'est le nom d'un personnage anglais (*S^r Thomas Smets Bay*), que je retrouve ailleurs sous sa vraie forme nationale, *S^r Thomas Smyth*. Cette appellation donnée à une baie chez Carl Joris, à une entrée chez Thomas Edge, rappelle, je l'ai déjà dit, le nom d'un des plus ardents promoteurs des expéditions arctiques anglaises.

On n'a eu longtemps, en France, que des grossières adaptations de cette carte de Carl Joris, et, en 1625 encore, le cartographe dieppois bien connu, Jean Guérard, ne connaissait qu'un Spitzberg

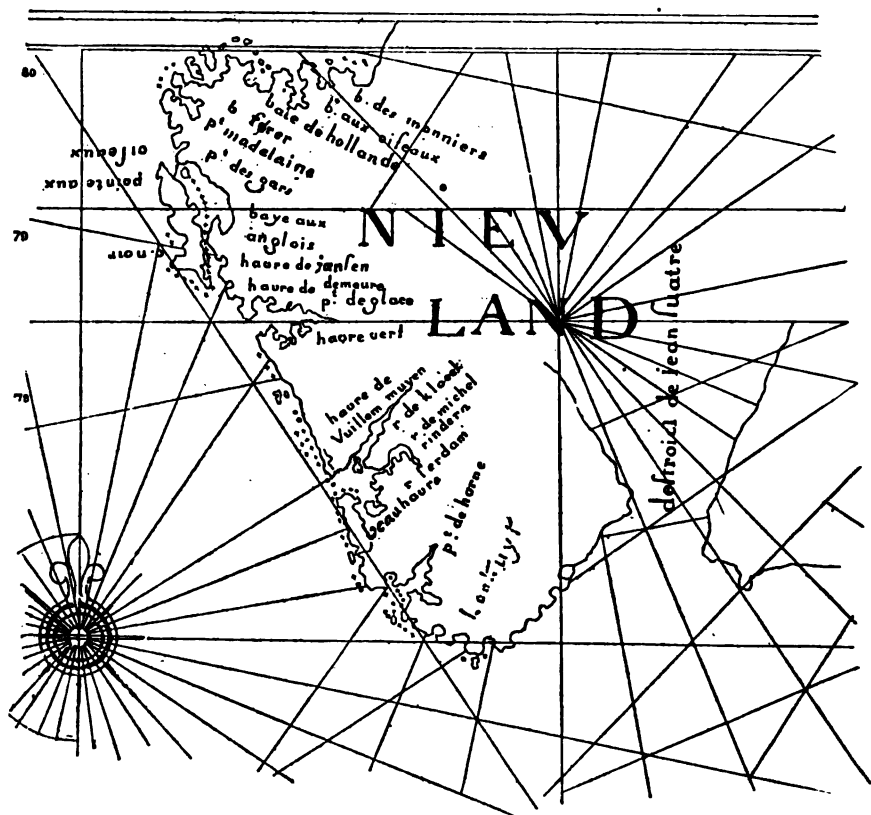


Fig. 4. — Carte du Spitzberg, d'après l'original de Jean Guérard, fait à Dieppe en 1628. (*Dép. des cart. et pl. de la marine.*)

très incorrect, ayant au premier abord à peu près l'aspect de celui de Joris, et déformé par des erreurs de détail⁽¹⁾ dans l'analyse desquelles il serait trop long d'entrer ici⁽²⁾.

⁽¹⁾ Par exemple, le T' Voor Landt de Joris est rattaché à la grande terre par un pointillé, correspondant à ce qu'on appela plus tard *The barr* (Edge, 1631). La petite carte de 1625 de Guérard remplace cette barre par un isthme.

⁽²⁾ On remarquera que cette carte a presque exactement la même nomenclature que celle de Barentz de 1601.

C'est seulement en 1628 qu'on trouve une imitation beaucoup plus parfaite du même cartographe que je reproduis ci-contre (fig. 4), d'après l'original du Dépôt de la marine ⁽¹⁾.

La côte méridionale de la presqu'île ouest est surtout développée dans cette carte ⁽²⁾, comme dans celle de Carl Joris, et les trois grands havres du sud sont assez correctement dessinés (*p^t de*

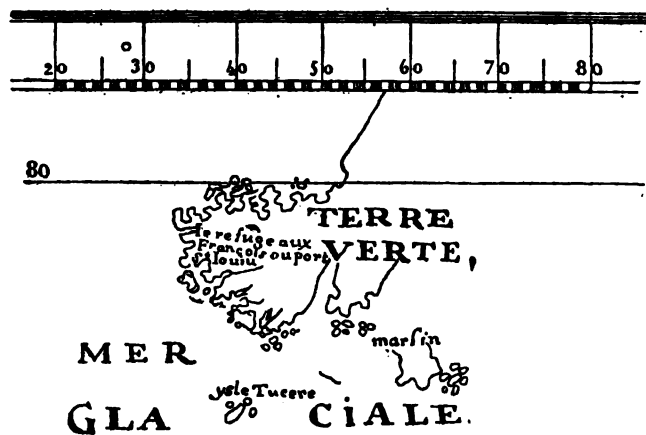


Fig. 5. — Fragment de la carte universelle hydrographique de Jean Guérard (1634), conservée au Dépôt des Cartes de la marine.

horne, beauhavre, p^t de glace) avec leurs dépendances (*r. serdam, r. de Michel rinders, r. de Kloeck, havre de Willem Muyen, haure vert, haure de demeure*). Par contre, comme chez Joris encore, les rives de la péninsule nord-ouest, au delà de l'île du Prince Charles

⁽¹⁾ Pf. 2, div. 1, pièce 2.

⁽²⁾ Cette carte de Jean Guérard de 1628 est construite, conformément aux règles traditionnelles qui régissent depuis des siècles la confection des cartes nautiques, avec des roses de vents à 32 rhumbs, la nomenclature insulaire renversée, etc.

Voici ce qu'on peut lire, du sud au nord, avec les références aux cartes actuelles :

<i>Destroit de Iean Suatre..</i>	Wybe Jans Water.
<i>Lookuyt.</i>	Look-out, C. du Sud.
<i>P^t de Horns.....</i>	Hornesound.
<i>Beauhavre.....</i>	Schoonhaven, b. de la Recherche.
<i>r. Serdam.....</i>	"

sont atrophiées et tordues. J'y note l'existence au sud du *p^t madelaine*, d'un certain *p^t des gars*, où se trouvait déjà fixé, sans doute, l'établissement dont Vrolicq fut le dernier occupant en 1632....

Cette carte de Jean Guérard est datée, je l'ai déjà dit, de 1628; l'auteur en traçait par conséquent les contours trois ans après la publication par Purchas du *Greneland* du capitaine Thomas Edge, dont le pilote dieppois ignorait encore toutes les découvertes, *Edges Iland*, *Hope Iland*, etc. ⁽¹⁾.

Le cartographe anonyme qui a tracé la carte du cabinet de M. Cash, qu'il me reste à commenter, est tout aussi étranger que Guérard aux dernières navigations des Anglais; son esquisse n'est pas moins nue en sa moitié droite, où tout manque jusqu'à la *première pointe* (*lookout* ou *cap du Sud*).

Sur quinze noms qu'elle inscrit dans sa moitié gauche, une dizaine sont les mêmes que chez Guérard, ou proviennent de sources plus anciennes. Mais les cinq autres constituent une nomenclature toute nouvelle, dont j'ai plus haut signalé l'intérêt, et les rivages auxquels ils sont attachés offrent dans leurs contours une précision qui assure à la nouvelle œuvre une remarquable supériorité sur l'ancienne.

<i>r. de Michel Rinders</i>	Baie Van Keulen.
<i>r. de Kloeck</i>	Bellsound.
<i>haurs de Wuillem Muyen</i>	Lowsound.
<i>haure vert</i>	Green Harbour, baie Verte.
<i>p^t de glace</i>	Ice Sound, p. des glaces.
<i>haure de demeure</i>	Behouden haven.
<i>haure de ianse</i>	S. Ians haven.
<i>baie aux anglois</i>	Baie des Anglais.
<i>c. noir</i>	Black point, cap Noir.
<i>pointe aux oiseaux</i>	Beau cap ou Pointe des oiseaux.
<i>p^t des gars</i>	Petite baie des Basques.
<i>p^t madelaine</i>	B. de la Madelaine.
<i>b. ferer</i>	Fair haven, Beau port.
<i>baie de holland</i>	Baie des Hollandais.
<i>baie aux oiseaux</i>	?
<i>b. des monniers</i>	?

⁽¹⁾ Il existe du même Guérard, au Dépôt, une *Carte universelle hydrographique* de 1634, où l'on retrouve le Spitzberg avec cette unique mention : *le refuge aux François ou Port-Louis*. Nous avons reproduit ci-dessus l'intéressant fragment (fig. 5).

On ne saurait douter un instant, en comparant les deux cartes⁽¹⁾ (fig. 4 et pl.), que celle de Guérard ne soit la première par ordre de date, malgré sa richesse plus grande en noms de lieux.

La carte marine de M. Cash, postérieure à celle de Guérard, a donc été dressée après 1628. Elle est en même temps antérieure à 1631, car à cette date la publication de Pellham venait vulgariser les travaux de Thomas Eyre⁽²⁾, qui ont transformé la cartographie du Spitzberg.

La carte de M. Cash a donc été peinte vers 1629 ou 1630, ce qui correspond parfaitement à la date de l'expédition de Toustain

(1) Nomenclature comparée de la carte de M. Cash et de celle de Jean Guérard.

CARTE DE GUÉRARD.	CARTE DE M. CASH.
<i>Destroict de Jean Suatre...</i>	"
<i>Lookuyt.....</i>	Première pointe.
<i>p^t de horn.....</i>	hornesont.
<i>beauhaure.....</i>	"
<i>r. Serdam.....</i>	"
<i>r. de michel rinders.....</i>	"
<i>r. de Kloeck.....</i>	Belsont.
<i>haure de Vuillem muyen..</i>	"
"	longnessont.
<i>haure vert.....</i>	"
<i>p^t de glace.....</i>	"
<i>baure de demeure.....</i>	B. des panoles.
<i>haure de jansen.....</i>	"
<i>baye aux anglois.....</i>	b. aux anglois.
"	y. de Forlan.
<i>c. noir.....</i>	"
<i>pointe aux oiseaux.....</i>	"
<i>p^t des gars.....</i>	port louis ou Refuge françois.
<i>p^t madelaine.....</i>	"
<i>b. ferer.....</i>	ferhaure.
"	p. s ^t Pierre, etc.
<i>bais de hollande.....</i>	B. des holandois.
<i>b. aux oiseaux.....</i>	vausgues baie.
<i>b. des monniers.....</i>	B. au monnier.
"	B. diric.

(2) J'ai déjà dit que l'éditeur de la curieuse brochure de Pellham avait emprunté à la troisième partie des Pilgrimes de Purchas la carte de Thomas Eyre. Cette carte, tout entourée de vignettes, représentait la pêche à la baleine, aux morses, et est vite devenue populaire.

du Castillon. J'ai déjà dit que son style la rapproche des œuvres de la cartographie dieppoise, dont elle constituerait ainsi une des pages les plus modernes.

Les Français n'ont plus guère exploité les mers du Spitzberg, après le désastre de Saint-Jean-de-Luz, et l'on ne trouve que des allusions assez vagues à la présence de leurs navires et de leurs marins dans les curieux récits de Frederick Martens (1671).

Une dernière fois pourtant le pavillon de France apparaît, arboré par de puissants navires, dans les eaux du Spitzberg. En 1693, les frégates du roi, *l'Aigle*, commandant de Courcy, *le Favori*, commandant Arinsandy, *le Pélican*, commandant Varenne, et le vaisseau malouin *le Prudent*, s'élevèrent jusqu'au nord de l'archipel pour y saisir les bateaux des pêcheurs hollandais, et l'on conserve au Dépôt de la marine une *Carte de la côte de Spitzberg, représentant partie de la navigation faite dans les glaces par les frégates du Roy, en juillet 1693, pour aller à la baie de Biersbay pour y prendre les vaisseaux hollandais de la pêche à la baleine.* (Pf. 2, div. 7, p. 1.)

LES NAVIGATIONS FRANÇAISES

AU XV^e SIÈCLE,

PAR M. CH. DE LA RONCIÈRE.

Peu de siècles sont aussi discrédités que le xv^e siècle dans nos annales maritimes. De 1405 à 1504, de la dernière expédition de Bethencourt jusqu'au voyage de Jean Denis, aucun navigateur français, sinon l'énigmatique Cousin ! Il semble que les problèmes cosmographiques ne nous intéressent plus, que nos marins aient perdu toute initiative. — N'y aurait-il pas là une cause à réhabiliter ?

Qu'on ne m'objecte pas le silence de nos chroniqueurs du xv^e siècle ! Ils ignorent dix, vingt campagnes navales glorieuses pour nos armes. Leur coryphée, Commines, assure que Louis XI « n'entendoit point . . . le faict de la mer, ne ceulx à qui il donnoit auctorité . . . y entendoient encore moins ⁽¹⁾ ». Voilà en deux lignes un faux témoignage que cent textes réfutent.

Des chroniqueurs donc, ne parlons pas.

Les traditions ! On ne les a que trop discutées — et elles resteront toujours discutables si l'on ne peut trouver un critérium sûr pour les éprouver. Pour ce critérium, il faut des faits certains. Les exposer, telle sera ma tâche.

Ils sont presque tous inconnus jusqu'ici.

Je dois exprimer tout particulièrement ma gratitude à MM. le docteur Hamy et Marcel, pour les renseignements qu'ils ont bien voulu me donner et l'obligeance qu'ils m'ont témoignée.

(1) *Mémoires de Philippe de Commines*, éd. Dupont, I, 338.

I. — ÎLES D'AFRIQUE.

Le dernier éditeur du *Canarien*, M. Gravier, date de 1405 l'expédition finale de Bethencourt aux Canaries⁽¹⁾. — Sans doute le conquistador normand ne retourna plus lui-même dans son royaume; mais il ne cessa d'y envoyer des colons et des renforts.

Le 8 janvier 1418 — Rouen était alors bloquée par une flotte anglaise et les assiégés s'apprétaient à chasser leur défenseur, l'amiral Robert de Braquemont⁽²⁾ — le 8 janvier, dis-je, un des assiégés recevait du roi d'Angleterre deux sauf-conduits pour deux bâtiments en partance, chargés de vivres et de marchandises. Ce n'était rien moins que le cousin de l'amiral de France : Jean de Bethencourt.

Le premier de ses navires, une nef de 80 tonneaux, avait pour maître Michel Maubuisson et pouvait embarquer 40 hommes; le second bâtiment, un baleinier de 40 tonneaux, commandé par maître Jacques Grossier, avait 25 hommes d'équipage⁽³⁾. Les lettres patentes de Henri V portaient défense d'atterrir en Angleterre, elles n'indiquaient pas, du reste, la destination de l'escadrille. Mais il est facile de la deviner et de savoir quel fut le sort de l'expédition.

Immédiatement avant le récit des infortunes conjugales et de la mort de Bethencourt, ses chroniqueurs rapportent le fait suivant : « Il eut des nouvelles que ses deulx bargez estoient perdues en la mer, qui apportoint marchandises et nouvyautéz du pais » des Canaries⁽⁴⁾. Ce fut donc le naufrage des navires de Maubuisson et Grossier qui ruina Bethencourt. Ainsi s'explique l'aliénation du royaume insulaire faite par Bethencourt le 17 octobre de cette même année 1418⁽⁵⁾. Les Canaries relevèrent désormais du roi de Castille.

Sous la domination anglaise, les Normands semblent cesser leurs

(1) Gravier, *Le Canarien*, livre de la conquête et conversion des Canaries (1402-1412), par Jean de Bethencourt, p. liv. L'année 1410 serait, d'autre part, la limite extrême des expéditions normandes en Guinée. (*Ibid.*, xlix.)

(2) Ils chassèrent Robert de Braquemont et ses soldats, tous de la faction d'Orléans, le 12 janvier 1418. (Hellot, *Les Croniques de Normandie*, 36.)

(3) *Rotuli Normannias in turri Londinensi*, vol. I, p. 229-230.

(4) *Le Canarien*, éd. Gravier, p. 198.

(5) *Ibid.*, lxiil.

voyages à la côte d'Afrique. Ils ne construisent plus que de petits caboteurs. Après leur retour à la couronne de France, les Dieppois se vanteront de faire « plus grans vaisseaux que n'estoient quant Dieppe estoit occupé par les Englois » (1441) ⁽¹⁾.

Dès le retour de la Normandie à la couronne, dès 1453, les sieurs de Maloysel réclament pour leur ancêtre Lancelot Maloysel le titre de premier conquérant des Canaries : et ils en baillent ⁽²⁾ la preuve aux élus de Côtances. La réclamation était-elle désintéressée? Je ne le crois pas.

On n'avait eu garde d'oublier les Canaries et leurs productions; et pour cause. « Toutes douceurs sont procédées de ce fort lyon de Bethencourt, au grant bien de la chrestienté, comme la conversion des infidèles, puis les vins doux, le miel, le sucre, les figues, la cire, le sang de dragon et une infinité d'autres raretés dont la France et spécialement les provinces de Normandie, Bretagne et Guyenne ont reçu *depuis jusques à présent* ⁽³⁾ ». *Depuis jusques à présent*, c'est-à-dire de 1405 jusqu'en 1625, date où Galien de Bethencourt édite, pour la première fois, la *Conquête des Canaries*, par son ancêtre ⁽⁴⁾.

L'une de ces douceurs si profitables au grand bien de la Chrétienté, le sandragon ou sang de dragon, fruit rougeâtre dont les vertus astringentes étaient fort appréciées, venait exclusivement des Canaries ⁽⁵⁾.

Or, en 1468, un apothicaire de Ouistreham vend « trois quarte-rons de sang de dragon et boh Armenie, huile rosat, emplastre

⁽¹⁾ Archives nationales, X¹ 4800, feuillets 235-236.

⁽²⁾ Cf. *Infra*, p. 52.

⁽³⁾ *Le Canarien*, Rouen, 1625, advertisement. Projet d'édition.

⁽⁴⁾ *L'Histoire de la première découverte et conquête des Canaries, faite dès l'an 1402* . . . , mise en lumière par M. Galien de Bethencourt, a effectivement paru à Paris, en 1630. M. Gravier, dans sa récente édition du *Canarien*, semble ignorer que Galien de Bethencourt mena à bonne fin son édition. (*Le Canarien*, LXXV.)

⁽⁵⁾ Ca da Mosto ira « trazendo amostras de assucar de Madeira, sangue de drago e outros productos das ilhas (1455) ». (Costa-Quintella, *Annaes da marinha portugheza*, I, 115.) — « Naist et se produit ès isles Canaries, dites *fortunées*, selon Thevet et le médecin Monardes, l'arbre qui porte la gomme appelée *sanguis draconis*. » (Laurens Catelan, *Rare et curieux discours de la plante appelée sandragore*. Paris, 1634, p. 7.) — Le Brésil devait, au siècle suivant, fournir les mêmes produits.

vert, turbentine ⁽¹⁾ ». Le pharmacien de Ouistreham n'était pas seul en Normandie, j'imagine, à posséder du sandragon. J'en conclus que, dès le milieu du xv^e siècle, nous avons repris nos expéditions aux Canaries.

Normands ou Bretons, nos corsaires allaient rôder aux abords de Lisbonne ou de Cadix, guettant les riches convois de Guinée ou des Îles. Le vice-amiral de France, Guillaume de Casenove, dit *Colomb*, devait se créer ainsi une grande réputation ⁽²⁾. En 1470, un corsaire malouin enlève, dans les parages de Lisbonne, un navire du génois Marco Lomellino, attaché au port de Lisbonne, et commandé par le portugais Manuel Laurent. Dans la supplique que la victime adresse au duc de Bretagne, je relève cette phrase instructive : « Qui Marcus [Lomellinus], licet *Lisbone aliquot annis moram fecerit, prout solent mercatores*, in patriam nunc reversus est, ubi fratres ac uxorem et familiam habet et domum ac onera substatinet personalia et realia ⁽³⁾. » Christophe Colomb aussi séjourna à Lisbonne, *selon la coutume des marchands génois* : et il s'en fallut de peu qu'il ne revint dans sa patrie!

L'alliance de Alfonso V et de Louis XI (1475) ouvre une ère nouvelle pour nos explorateurs, surtout pour nos marchands. Les Portugais, enchaînés par leur alliance avec la France, laissent dormir en paix le fameux interdit pontifical de 1438, mais pour nous seulement. Ils sollicitent même notre curiosité vers cette mystérieuse côte d'Afrique. Un messenger du roi de Portugal amène à Louis XI « plusieurs diverses bestes sauvages (1475) ⁽⁴⁾ ».

La faune de l'Afrique était largement représentée dans la ménagerie de Plessis-lès-Tours. A côté des dogues anglais, des épagneuls de Portugal, des levriers d'Écosse ⁽⁵⁾, près des six élans et

⁽¹⁾ Armement de la *Johanna* qui va ravitailler Montorgueil-en-Jersey, assiégé par les Anglais (juillet 1468). (Bibl. nat., franç. 26092, p. 764.)

⁽²⁾ Il exerça le métier de corsaire, de préférence aux abords du détroit de Gibraltar, pendant vingt-cinq ans, de 1460 à 1485. (Je renvoie à ma thèse sur *la marine française sous Louis XI*.)

⁽³⁾ Archives de Gênes, *Liber litterarum Gothardi*, vol. 24 (1800). *Manuale litterarum*, 10 déc. 1470. — Par testament, Christophe Colomb fit discrètement rembourser plusieurs marchands génois qu'il avait connus à Lisbonne et qui avaient dû l'aider dans le besoin, I, 302. (Harisse, *Christophe Colomb*.)

⁽⁴⁾ Bibl. nat., cabinet des titres, vol. 685, f. 348 v^o.

⁽⁵⁾ Franç. 20685, feuillets 724, 698. — Archives nationales, KK 614, feuillet 68.

des six rennes de Norvège ⁽¹⁾ (avril 1481), on voyait des fauves de Barbarie ⁽²⁾, un « oiseau Tunissien et deux tourtres (tourterelles) blanches d'outremer ⁽³⁾ » (avril 1480), des faucons, sacres et tiercelets de Rhodes ⁽⁴⁾.

En 1482, Louis XI envoyait Pierre Simonneau, armateur de Fontenay-le-Comte, « au royaume de Tunys en Barbarie pour avoir des faulcons tuniciens, aultrusses et aultres nouvelletez dudit pays ⁽⁵⁾ ». Le navire de Simonneau fut malheureusement capturé par la flotte castillane qui bloquait le détroit de Gibraltar ⁽⁶⁾.

Une dernière expédition navale, organisée par Louis XI, allait partir de Honfleur pour un voyage au long cours.

Entre tous les marins français, les Honfleurais jouissaient d'une grande réputation. En 1483, quand Pierre Garcie-Ferrande rédige son *Routier de la mer* « par conseil et advis, avec les oppinions de tous les maistres experts du noble, très subtil, habile, courtoys, hasardeux et dangereux art et mestier de la mer », il nomme en première ligne — non pas les Poitevins ses compatriotes d'occasion — mais les « pillotes de la noble ville de Honnefleur ⁽⁷⁾ ».

A peine soupçonne-t-on ⁽⁸⁾ qu'il y eût des hydrographes français au xv^e siècle. On considère le dieppois Pierre Desceliers, contemporain de François I^{er}, comme notre plus ancien maître hydrographe : et, par une hardiesse étrange, on veut faire de cet homme, qui fabrique des cartes marines en 1550, le maître de Jean Cousin, qui aurait découvert le Brésil dès 1488 ⁽⁹⁾. Cette anomalie, absurde au premier abord, peut s'expliquer par l'existence, au xv^e siècle, d'un premier professeur d'hydrographie, que la tradition oubliée

⁽¹⁾ Franç. 20683, feuillets 54-55. — Ce texte a été publié par M. le docteur Hamy, *Les origines du musée ethnographique*, 1890.

⁽²⁾ Franç. 23266, p. 17.

⁽³⁾ Archives nation., KK 64, feuillets 78 et 80.

⁽⁴⁾ Franç. 20492, pièce 14.

⁽⁵⁾ Archives nation., P 1362¹, pièce MX.

⁽⁶⁾ E. Mercier, *Histoire de l'Afrique septentrionale* (Berbérie), Paris, 1888, in-4°, II, 410.

⁽⁷⁾ Notice sur Pierre Garcie-Ferrande et son routier de la mer, par Dugast-Matifeux, apud *Annales de la Société académique de Nantes*, Nantes, t. XXXVIII (1867), in-8°, p. 1-22.

⁽⁸⁾ Didier-Neuville, *Écoles d'hydrographie, ingénieurs de la marine au xvii^e siècle*, Paris, 1882, in-8°, p. 1-2.

⁽⁹⁾ Margry, *Les navigations françaises du xiv^e au xvii^e siècle*, p. 119.

aura confondu plus tard avec le célèbre cartographe dieppois. Cet hydrographe du xv^e siècle a réellement existé.

Son nom rappelle même un peu celui de Descaliers ou Desceliers. J'ai nommé « maistre Robert de Cazet, résident avecques le très adventuriés Coullon, vielz admiral de la mer en Normandie; cestui sceut le secret de la quarte de naviguer. Et avecques sçavoit bailler de si bonnes ellections pour naviguer audit Coullon qu'il a plus fait en son temps que ne fist homme en mer ⁽¹⁾ ».

Tous les Français, on le voit, n'avaient pas la morgue et l'ignorance du cardinal Guillaume d'Estouteville, archevêque de Rouen, auquel on parlait d'une mappemonde d'une admirable beauté : « Moi, répondit-il, je ne me délecte point de semblable science : et, si j'avais cette mappemonde, je m'empresserais de la donner à votre maître (au duc de Milan) ⁽²⁾ ».

Gaillardbois, la demeure du vice-amiral de France Colomb ⁽³⁾, était un nid d'aventuriers et de marins hardis; Georges le Grec, Brûlart, Jean de Coetanlem et les autres comparses du vice-amiral la hantaient. Robert de Cazet n'avait que le choix des auditeurs. Le roi lui-même ne dédaignait point de venir chez ses vaillants marins, à leur retour de quelque campagne fructueuse contre les convois de Guinée. J'imagine que Louis XI se faisait accompagner de son Hindou, « maistre Antoine de Neyn, natif du pays d'Inde la Major ». En 1479, Antoine de Neyn est gratifié de 32 livres tournois « oultre et par dessus les autres biens faicts qu'il a du roy ⁽⁴⁾ ». Pourquoi ces bienfaits? Quels services pouvait-il rendre, sinon renseigner nos hydrographes sur les Indes, dont Toscanelli, à la même époque, indiquait la route!

Une grande effervescence régnait parmi les navigateurs normands. On exhume le fameux livre de la *Conquête des Canaries* : l'unique manuscrit qui nous en reste date de 1482 ⁽⁵⁾. L'année suivante, en 1483, Pierre Garcie rédigeait son *Routier de la mer* ⁽⁶⁾

(1) Recueil des plus célèbres astrologues, par Simon de Phares, fr. 1357, feuillet 161 : cité dans les *Colombo de France et d'Italie*, de M. Harriase.

(2) Rome, 26 décembre 1464. (Bibl. nation. ms. italien, 1590, feuillet 484.)

(3) Guillaume de Casenove, dit *Coulon* ou *Colomb*. — Gaillardbois. — Cressenville, Eure, ar. Les Andelys, canton Fleury-sur-Andelle.

(4) Bibl. nat., cab. des titres, vol. relié 685, fol. 379.

(5) Gravier, *Le Canarien*, LXIV.

(6) Édité pour la première fois en 1520.

et l'on mettait à jour l'*Image du Monde* de Pierre d'Ailly ⁽¹⁾, cet ouvrage dont allait s'inspirer Christophe Colomb ⁽²⁾. En même temps, on passait de la théorie aux actes.

Tandis qu'une flottille marchande anglaise s'apprêtait pour la Guinée ⁽³⁾, une expédition française s'organisait pour l'*Isle Vert* (1483).

Je ne puis me défendre ici d'un singulier rapprochement. En 1383, s'il faut en croire le seul Villault de Bellefond ⁽⁴⁾, trois vaisseaux dieppois, deux grands et un petit, seraient partis pour la côte d'Afrique. Cent ans plus tard, année pour année, trois vaisseaux français, deux grands et un petit, partent pour une destination lointaine, voisine de l'Afrique probablement.

Les frais de l'expédition de 1483 furent avancés par les villes normandes, comme il ressort du troisième compte de Jehan Lalle-mant, receveur général des finances en Normandie, pour l'année 1483 :

« A Philippe Lourin, conseiller et général des finances dudit feu seigneur (Louis XI) et par lui commis à tenir le compte de la somme de dix mil livres tournois que ledit seigneur a empruntée des manans et habitans d'aucunes villes et citez dudit pays et duchié de Normandie, pour bailler à messire Georges le Grec chevalier, pour faire armer et équiper deux navires et une barque que ledit seigneur envoya pour lors en l'*Isle Vert* quérir aucunes choses qui touchoient très fort le bien et santé de sa personne : la somme de six cens livres tournois : vi^e l. t.

« A Ravaut Regnault, commis à recevoir le payement des gens de guerre en l'ellection de Caen, la somme de cinq cens livres tournois, à lui ordonnée par le roi nostre sire, pour le restituer et rembourser de semblable somme qui puis naguères a esté prinse de luy par Philippes Lourin, naguères général des finances dudit feu seigneur, pour ayder à fournir la somme de dix mil livres tournois que le feu roy nostredit seigneur escripvit audit Philippes Lourin bailler et délivrer à Messire Georges le Grec pour faire le voyage

⁽¹⁾ Cf. une gravure de cette *Image du Monde* (1483) dans Gaffarel, *Histoire de la découverte de l'Amérique*, I, 177.

⁽²⁾ Un exemplaire de l'*Imago Mundi*, annoté par Colomb et imprimé en 1490, est conservé à Séville. (Harrisse, *Bibliotheca americana vetustissima*, additions XV.)

⁽³⁾ Estancelin, *Voyages des navigateurs normands*, 37, note 1.

⁽⁴⁾ *Relation des costes d'Afrique*, Paris, 1669, p. 124.

de l'Isle Vert, en laquelle ledit feu seigneur l'envoyait, pour illec recouvrer aucunes choses neccessaires pour sa santé. Laquelle somme devoit estre payée par les habitans de Bayeux, Caudebec et Louviers pour partie de plus grant somme que ledit feu seigneur avoit escript luy prêter pour la cause dessusdite. Lesquelz le roy nostredit seigneur a ordonnée de ladite somme estre et demourer quittes et deschargéz. Pour ce cy ladite somme de v^e l. t. ⁽¹⁾. »

Le capitaine de la flotte, Georges de Bissipat, dit *le Grec*, appartenait à la famille des empereurs d'Orient. C'était un Paléologue. Réfugié en France après la chute de Constantinople, il avait reçu de Louis XI, entre autres charges, le commandement d'une nef royale. Depuis 1478, il touchait une pension annuelle de 800 livres tournois « pour l'entretienement d'un *grand navire* appelé *la Normande*, autrement dicte *la Signe* ⁽²⁾ ». En 1483, il avait toujours cet office ⁽³⁾.

Les deux vaisseaux et la barque jaugeaient de 700 à 800 tonnes — non pas de 7 à 8 tonnes — comme le prétend naïvement Du Cange ⁽⁴⁾. Ils furent frétés à Honfleur et embarquèrent 300 soldats ⁽⁵⁾.

Qu'était-ce que cette mystérieuse « Isle Vert » vers laquelle s'enflaient leurs voiles ?

L'*Isle Verde* de l'atlas de 1367, le *Green Rock* actuel ? — Mais c'est un écueil stérile perdu dans l'Océan.

L'*Isle Verde*, du fleuve Saint-Laurent au Canada, que porte une carte de 1502 ? — Mais elle n'était très probablement pas découverte ; puis sa flore n'a rien qui pût convenir à la guérison de Louis XI. Les cartes du xvi^e siècle ne manquent pas d'île Verte sur la côte brésilienne, dans les Philippines ; les cartes du xv^e siècle n'en ont pas.

⁽¹⁾ Original ms. franç. 23266, pièce 33. — Copies, cabinet des titres, vol. 685 ; et ms. franç. 20685, p. 737.

⁽²⁾ Du Cange, *Historia Byzantina*. Familiae Augustae Byzantinae. Paris, 1680, ch. LXII, familia Palaeologorum. — Abbé Renet, *les Bissipat*, apud *Mémoires de la Société académique de l'Oise*, XIV, 1889, p. 35 à 98. — Ch. de la Roncière, *La marine française sous Louis XI* (en manuscrit).

⁽³⁾ Bibl. nation., ms. franç. 23266, pièce 33.

⁽⁴⁾ Du Cange, *ouv. cité*. Le diplôme de Louis XII, qui relatait l'expédition et que Du Cange a vu, devait porter « VII à VIII^e tonnes ». Du Cange aura négligé le «^e ».

⁽⁵⁾ *Ibidem*. — Abbé Renet, *ouv. cité*, 49. — Archives nation., PP 110.

Si, de la cosmographie nous passons aux traditions médiévales, nous rencontrons cette fameuse *île Verte* antérieure au déluge, cherchée par l'enchanteur Myrdhinn⁽¹⁾ ou Merlin, l'ancien jardin des Hespérides. Les malades se raccrochent à tout : décrépît, mourant, Louis XI y songea. Les « Espérides » figurent, en effet, sur l'*Image du Monde* dressée en cette même année 1483. Elles sont au large de l'Afrique et leur situation correspond exactement aux Canaries⁽²⁾.

Entre toutes, Ténériffe se distingue. Sous un pic volcanique, s'étendent des plaines verdoyantes où les orangers mêlent leurs fruits d'or aux larmes de sang des dragonniers, où les cannes à sucre suintent ce suc blanchâtre que le médecin Coictier recommandait à Louis XI⁽³⁾.

Voilà bien l'île Verte de la légende, où le dragon gardait les pommes d'or enchantées. Au moyen âge, Ténériffe était appelée l'*île de Fer*.

Son volcan, aux lueurs terrifiantes, lui valut le surnom d'*île d'Enfer*⁽⁴⁾. Sa riante végétation et peut-être aussi un vice de prononciation firent-ils de l'île de Fer, l'*île Vert*?

Si Ténériffe est bien l'île Vert que nous cherchons, on s'explique l'assurance avec laquelle Louis XI en parle comme d'une chose connue. On s'explique aussi la présence, à bord, de ces 300 soldats. En 1483, Ténériffe était toujours au pouvoir des Guanches, qui pouvaient s'opposer au débarquement de nos marins. Elle ne fut conquise que dix ans plus tard par les Espagnols : et il ne fallut pas moins de 15 caravelles de guerre, 1,000 fantassins et 120 cavaliers au capitaine Alonzo de Lugo pour dompter les braves Guanches⁽⁵⁾.

En juillet 1484⁽⁶⁾ ou avant, Georges le Grec était de retour.

⁽¹⁾ Hersart de la Villemarqué, *Le Merveilleux au moyen âge; l'enchanteur Merlin, Myrdhinn : son histoire, ses œuvres, son influence*.

⁽²⁾ Cf. cette *Image du Monde* (1483) gravée dans Gaffarel, *Découverte de l'Amérique*, I, 177.

⁽³⁾ Dans un ms. de 1471, ayant appartenu à Coictier, médecin de Louis XI, et parlant de certains médicaments donnés au roi, il est question du *zuccarum* ou sucre. (Cf. les *Archives du bibliophile*, décembre 1894. Claudin, 1894.)

⁽⁴⁾ *Le Canarien*, éd. Gravier, 104, note 1.

⁽⁵⁾ *Ibidem*.

⁽⁶⁾ A cette date, il touche sa pension. (Clairambault, reg. XIV, p. 191.)

Mais l'élixir venait trop tard. Le 30 août de l'année précédente, Louis XI était mort.

L'élan était donné. Nos expéditions aux îles d'Afrique se multiplient. En juillet 1485, un vaisseau de 250 tonneaux, le *David* de Blavet, commandé par les deux frères bretons Jean et François Lehen, chargeait « en l'isle de Madère » des sucres et confitures pour 30,000 ou 40,000 livres. Malheureusement, au retour, il rencontra deux vaisseaux de guerre danois, capitaines Potmart et Permic; le 26 août, par le travers du raz de Saint-Mahé, à deux lieues de la côte bretonne, il fut amariné après une vive canonnade et emmené par les deux corsaires ⁽¹⁾.

Çà et là, nous rencontrons des bâtiments-français, corsaires ou marchands, aux îles d'Afrique : en 1485 aux Canaries, en 1490 aux Açores.

Nous étions au courant des découvertes portugaises; la meilleure preuve qu'on en puisse donner, c'est la présence du cartographe Barthélemy Colomb, frère de Christophe, près de « Madame de Bourbon » (après 1488) ⁽²⁾.

Je parlerai plus loin du capitaine Cousin et de la prétendue découverte du Brésil en 1488. Ses adeptes font de Pinzon un des compagnons de Cousin, et quatre ans plus tard l'inspirateur de Christophe Colomb. Ils auraient même un commencement de preuve dans ce témoignage de l'amiral de France que, en 1485, les trois quarts de nos corsaires étaient étrangers : « sont les trois pars desdiz mariniers tous estrangers », dit l'amiral Louis de Bourbon ⁽³⁾.

Cependant il est possible que nous ayons contribué à renseigner Christophe Colomb. Je vais indiquer un nouveau sujet de méditation aux gens qui veulent nous réserver un lambeau de gloire dans la découverte de l'Amérique.

II. — TERRE-NEUVE ET ISLANDE.

De même que le fameux découvreur du cap de Bonne-Espérance Barthélemy Diaz, et peut-être en même temps que lui ⁽⁴⁾, Chris-

⁽¹⁾ De la Nicollière, *La marine bretonne au XV^e et XVI^e siècle*, 68.

⁽²⁾ Harrisse, *Christophe Colomb*, II, 194-196.

⁽³⁾ A. Spont, *La marine française sous le règne de Charles VIII*, Paris, 1894, p. 12. (Extrait de la *Revue des questions historiques*.)

⁽⁴⁾ *Epistolae regum Scotorum*, Édimbourg, 1722. Lettre de James V, roi d'Écosse,

tophe Colomb avait voyagé au nord de l'Europe, ainsi que l'a montré son éminent historiographe, il put toucher en Islande ⁽¹⁾. Il était de ceux — et il y en avait en France ⁽²⁾ — qui croyaient arriver aux terres du Prêtre Jean, en poussant toujours à l'ouest de l'Irlande.

Il put connaître les expéditions des Bristolais à la recherche de l'île de Brasil. Depuis le 15 juillet jusqu'au 18 septembre 1480, les navires bristolais de Thomas Llyde avaient erré dans l'Océan sans trouver la grande île (breas-1) qu'ils cherchaient. Rejetés par la tempête en Irlande, les explorateurs revinrent; ils n'étaient point découragés, puisque nous les voyons repartir en 1491, 1492 pour de nouvelles recherches ⁽³⁾.

Entre temps, dans l'automne de 1484, une forte escadre bristolaise était enlevée par *la Cuiller, le Singe*, et les autres vaisseaux du Breton Jean Coetanlem: Coetanlem saccageait ensuite Bristol et emmenait captifs les plus notables bourgeois de la ville. Mal accueilli en France (décembre 1484), le Breton se rendit en Portugal avec sa flottille et se mit au service du roi Juan ⁽⁴⁾. Il séjourna à Lisbonne en 1485, car dès 1486 nous trouvons « Johannem Codelan » (Coetanlem) *alias* Le Breton, à la tête des vaisseaux de René II de Lorraine ⁽⁵⁾.

Or, en 1485, Christophe Colomb demeurait en Portugal: et, comme il était à l'affût des moindres nouvelles géographiques, il a pu se mettre en relations avec ces prisonniers bristolais et avec les Bretons de Coetanlem.

Les Bretons connaissaient-ils déjà Terre-Neuve? La question est

à Manuel, roi de Portugal, où il se plaint que la flotte portugaise de Barthélemy Diaz a enlevé, *il y a trente ans, à l'Écluse*, le navire écossais de John Berton. (18 septembre 1509.) — *Holinsheads Chronicles* (V, 469) mentionnent un autre explorateur portugais, Juan Vasquez, parmi les capitaines de vaisseaux portugais envoyés à l'Écluse.

⁽¹⁾ Harrisse, *Christophe Colomb*, I, 305.

⁽²⁾ «Oultre ce pays d'Illande ne trouveres terres ne yles a tires-devers le couchant. Et disent aucuns que se une nef tiroit tout droit à la longue que elle se trouveroit en la terre de Prebtre Jehan». (*Livre de la description des pays*, par le bérault Berry, après 1469. B. n., fr. 5873, f. 51.)

⁽³⁾ Harrisse, *Cabot*, 329.

⁽⁴⁾ A. Spont, *La Marine française sous le règne de Charles VIII*, 8-9.

⁽⁵⁾ Passe-port de René II de Lorraine pour ses capitaines de vaisseaux Jean Pestel, Jean Coetanlem, Étienne de Thiros, Georges Doris, 28 sept. 1486. Nancy. (*Archives de Meurthe-et-Moselle*, B¹. fol. 9.)

délicate. En France, la navigation au long cours s'enveloppait de mystères : le « secret de la quarte de naviguer ⁽¹⁾ », le « secret de Terre neuve ⁽²⁾ », auxquels on fait allusion vers 1480 et en 1511, prouvent que nos marins cachaient leurs découvertes.

Pierre Garcie-Ferrande, armateur de Saint-Gilles-sur-Vie, qui écrivait en 1483 son *Routier de la mer* (édité en 1520), dit à la fin de son ouvrage : « Il est tout certain et notoire que mariniers vont en plusieurs et maintes contrées et régions estranges; comme en Moritanie, Turquie, Barbarie, en Egypte petite et grande, ès terres neuves, isles trouvées, ès isles de Madère, ès isles Novantes, ès fins et termes des hautes Allemagnes et ès terres du Prestre Jean ⁽³⁾. » — Seulement, le passage qui suit cette énumération est une addition datée de 1520, et il est probable que l'énumération géographique date aussi de 1520; nous la retrouvons, du reste, dans toutes les éditions du *Routier de la mer*, 1542, 1546, 1613, malgré les interpolations des éditeurs successifs.

Un document de 1514, malheureusement peu explicite, laisserait croire que les Bretons allaient aux bancs de Terre-Neuve dès le milieu du xv^e siècle. Il s'agit d'une transaction entre les moines de Beauport et les habitants de l'île de Bréhat, passée à Paimpol le 14 décembre 1514 ⁽⁴⁾. Les moines prétendaient avoir droit à la dîme « de quelque sorte de poesson que ce fuct, tant congres, morues, merlux que aultres poissons, en quelque part que ce soipt, tant en la coste de Betaigne, la Terre-Neufve, Islandre que ailleurs. . . . quel debvoir de desme de poesson avoient lesdiz desmorantz en ladite yslle de Bréhat et leurs prédécesseurs de paravant eulx faict possession de poyer par an, deux, troys, quatre, cinq, dix, vingt, trante, quarante, cinquante, sexante ans et dedans ».

Ainsi, depuis soixante ans, dès 1454, les marins de Bréhat payaient la dîme des poissons qu'ils pêchaient « en la coste de Be-

⁽¹⁾ Du temps du vice-amiral Colomb. (Franç. 1357, fol. 161.)

⁽²⁾ Juan de Agramonte, Espagnol, arme des navires pour aller savoir le secret de Terre-Neufve (1511). (Navarette, *Collection de Viages*, III, doc. 31, 32.)

⁽³⁾ *Le grand routier, pillotage et encrage de mer*, par Pierre Garcie dit Ferrande, Rouen 1520, Poitiers 1542, avant-dernier feuillet. — Dugast-Matifeux, *Notice sur Pierre Garcie-Ferrande et son Routier de la mer*. (*Annales de la Société académique de Nantes*, XXXVIII, 1-22.)

⁽⁴⁾ Tempier, *Les Bretons en Amérique avant Christophe Colomb*, apud *Annales de Bretagne*, IX, 177.

taigne, la Terre-Neufve, Islandre ». Reste à savoir s'il faut disjoindre Terre-Neuve de l'Islande et appliquer à cette dernière île seule les soixante années de pêche mentionnées par le document de 1514.

Déjà, en 1436, l'atlas de Bianco portait, très à l'ouest dans l'Atlantique, une île *Stocafixa* (île des morues, *stockfish*), dont la position répond à Terre-Neuve⁽¹⁾.

La *Jehannette* de Saint-Malo, envoyée par Charles de Berry au secours de Montorgueil en Jersey (1468), embarque « ung cent de morues⁽²⁾ ». Ces morues venaient-elles de Terre-Neuve ou d'Islande ?

Quelque réponse que l'on fasse, il est certain que les Bretons ont précédé les Normands à la pêche de la morue, car ils trouvaient des débouchés en Normandie. En 1510, les marins de *la Jacquette*, de Dahouët vont vendre à Rouen le « poisson qu'ils avoient esté quérir et pescher es parties de la Terre-Neufve⁽³⁾ ».

La première expédition connue des Normands à Terre-Neuve date de 1506. Dans une relation de 1539, on dit que, trente-trois ans auparavant (1506), un navire de Honfleur, capitaine Jean Denis et pilote Gamard de Rouen, s'y était rendu⁽⁴⁾. Il ne sera pas superflu, je pense, tant nos premiers navigateurs semblent des êtres imaginaires, de prouver l'existence du capitaine Jean Denis. Le lundi 18 juin 1492, suivant le témoignage des officiers royaux en Cotentin, « les deux navires de Jehan Denis et Jehan le Danoy de Honnefleu, qui sont venus nouvellement de Maxine et de Naples, chargés de bonnes et riches marchandises et en grant valeur » se réfugient à Barfleur de crainte des Anglais⁽⁵⁾.

J'ai parlé de l'Islande. J'ai dit que, à défaut de Terre-Neuve, les Bretons la hantaient dès 1454.

Sans remonter jusqu'à Orderic Vital, qui cite en même temps l'Islande, le Groenland et le Vinland, c'est-à-dire l'Amérique⁽⁶⁾,

(1) Formaleoni, *Saggio sulla antica nautica di Veneziani*, 1784. Cf. la 7^e feuille de l'atlas de Bianco.

(2) Franc. 26092, p. 764 : « Pour ung cent de morues, XIII l. »

(3) De la Borderie, *Les Bretons à Terre-Neuve en 1510*, apud *Annales de Bretagne*, IX, 436.

(4) Estancelin, *Les navigations normandes au moyen âge*.

(5) Bibl. nation., franç. 15540, fol. 132. — Publié par Spont, *La Marine française sous Charles VIII (1483-1493)*, p. 43.

(6) Orderic Vital, *Historia ecclesiastica*, liv. X, éd. Le Provost, IV, 29.

voici un mandement du roi Charles VI, daté de Paris, 15 octobre 1390, qui donne « à un *csquier du duc d'Islande cinquante frans* ⁽¹⁾ ». Mention étrange ! il n'y avait pas de duc d'Islande en 1390. Le prince le plus proche de l'île était Henri Sinclair, seigneur des îles Portland, Sorany, Shetland ou *Estland* et *duc* de Sorand. C'est le prince Zichmni de la relation des frères Zeni (1388-1395) ⁽²⁾, relation fort suspectée parce qu'elle n'a été connue et éditée qu'au xvi^e siècle. Or, précisément, Nicolo Zeno, parti de Venise en 1388 et engagé au service de Zichmni, devint *écuyer*, puis chevalier du prince. Précisément aussi, ce fut en 1390 qu'il appela son frère Antonio près de lui. Il est plausible que Nicolo vint lui-même en France remettre ses lettres à quelque commerçant vénitien. Et il en aurait profité pour intéresser Charles VI aux exploits de son prince. Quant à ce titre de « *duc d'Islande* », c'est ou une corruption de « *duc d'Estland* », ou une invention de Nicolo Zeno qui aura voulu parer son maître de la seigneurie d'une île suffisamment connue en France ?

Si l'on pouvait identifier sûrement cet écuyer avec Nicolo Zeno, on aurait à la fois la preuve que les Zeni ont bien été dans les pays du Nord et qu'en France on a connu leurs voyages.

Pierre d'Ailly en aurait recueilli les échos, qu'à cent ans de là son livre allait transmettre à Christophe Colomb ⁽³⁾.

III. — BRÉSIL.

Ouverte depuis deux siècles et perpétuellement reprise, la question du capitaine Cousin et de la découverte du Brésil en 1488

⁽¹⁾ Bibl. nation., Clairambault, vol. 216, f° 9755, p. 163, original.

⁽²⁾ Major, *the voyages of the venetian brothers, Nicolo et Antonio Zeno, to the northern seas*, 1873, in-8°.

⁽³⁾ Puisque je parle de l'Islande, un mot du voyage du Polonais Jean Scolno en Norwège, Groenland, Frislande et mer boréale (1476). Le savant directeur de la Bibliothèque royale de Copenhague, M. Brunn, affirme que « en Danemark on ne sait absolument rien d'un voyage entrepris sous les auspices du roi Christian I^{er}, par un Polonais appelé Jean Scolnus ». (Harris, *The discovery of North America*. Paris, in-4°, 658) : Sans doute ; — mais Christian n'envoyait pas moins des navires royaux, tout au moins en Islande. Cette année même 1476, le 13 avril, il se plaint au roi d'Angleterre, que des marchands de Hull lui aient enlevé un navire en Islande. (*Forty-fifth report of the deputy keeper of the public records* (1884), p. 335.)

n'est pas encore résolue. Pour les écrivains anglais ou étrangers, c'est une légende créée de toutes pièces par notre obsédant besoin de gloriole. Un revirement toutefois est en train de se produire, favorable à Cousin. On commence à croire à sa découverte, sans nouvelles preuves il est vrai. La *Quarterly Review* de 1893 contient un article en ce sens.

Dans son *Histoire du Brésil français au xvi^e siècle* ⁽¹⁾, le protagoniste du capitaine dieppois, M. Gaffarel, racontait ainsi le voyage de 1488 :

Le capitaine Jean Cousin part de Dieppe; son navire, équipé par plusieurs marchands associés, doit prévenir les Portugais aux Indes orientales. Un Espagnol ou Portugais, du nom de Pinzon, se trouve à bord. A la hauteur des Açores, le bâtiment est entraîné vers l'ouest par un courant et il aborde à une terre inconnue, près de l'embouchure d'un fleuve immense. Après avoir pris possession du continent, Jean Cousin se rembarque. Il cingle au sud-est, vers l'Afrique Australe; il découvre le cap des Aiguilles; puis soudain il vire de bord et revient par les côtes de Guinée où il échange ses marchandises : il est de retour à Dieppe en 1489, dès son arrivée il fait sa déclaration au greffe de l'amirauté.

Voilà ce qu'une tradition dieppoise, consignée au xvii^e siècle seulement, nous a conservé ⁽²⁾. Elle n'est point très limpide. Ainsi, on ne voit point pourquoi Cousin n'aurait pas trafiqué sur cette terre inconnue qu'il aurait découverte d'abord. On ne voit point pourquoi, arrivé à l'extrême sud de l'Afrique, il ne tourne point le continent pour accomplir sa mission, arriver aux Indes orientales. — Puis, c'est beaucoup, pour un même homme, d'avoir prévenu Colomb en Amérique, Gama aux Indes. La tradition date d'une époque suspecte, où Richelieu et Colbert cherchaient des origines à nos colonies, où l'on prônait nos premières découvertes, où les Maloysel, les Bethencourt, les Paulmier, les Villault de Bellefond ⁽³⁾

⁽¹⁾ Paris, 1878, in-8°, p. 3.

⁽²⁾ Asseline, *Les antiquités et chroniques de la ville de Dieppe*, éd. 1874, II, 325. — Desmarquets, *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe*, éd. 1785, 2 vol. in-12, I, 92.

⁽³⁾ Galiot de Bethencourt, *ouv. cité*, 1630. — Maloysel, *Discours sur Lancelot de Maloysel*, Caen, 1632. Ouvrage cité par l'abbé Paulmier dans sa lettre à André Du Chesne (De Camps, vol. 124, fol. 70. Cf. l'*appendice*, infra, p. 208.) — Abbé Paulmier, *Mémoires touchant l'établissement d'une mission chrétienne dans le troisième monde*, Paris, 1663, in-8°.

publiaient simultanément les navigations médiévales de leurs ancêtres et des autres marins normands.

M. Gravier combattit l'opinion de M. Gaffarel. Mais, depuis, il s'est rallié et prophétise ceci : « Il est permis d'espérer qu'un jour on fera la preuve de l'expédition de 1488 ⁽¹⁾. » Pourquoi ce revirement ? Un passage de la déclaration du voyage de Gonville en 1505 en est la seule cause ⁽²⁾.

Cette déclaration, je dois l'avouer, m'inspire un tout autre sentiment. Elle présente des coïncidences frappantes avec les données vagues, comme il sied à une tradition populaire, du voyage de Jean Cousin. En voici la substance :

L'Espoir, de Honfleur, capitaine de Gonville, frété par neuf bourgeois de Honfleur associés, appareille à Honfleur le 24 juin 1503, à destination des Indes orientales. Deux Portugais, Bastian ou Sebastiano Moura et Diego Cohinto, embarqués à grands frais, doivent enseigner la route. Après une relâche au cap Vert, on cingle au large, droit vers le sud. Le 9 novembre, on aperçoit des varechs flottants « que les deux Portugallois disoient estre le signe du cap de Bonne-Espérance ». Le 30, une violente tempête fait perdre la route. Des calmes surviennent. On se décide à virer et à tourner le dos aux Indes Orientales, et, le 6 janvier 1504, on aborde dans une rivière « quasiment comme celle de l'Orne ». Après un séjour de six mois dans ce pays, le 3 juillet *l'Espoir* remet à la voile. « Passéz le Tropicque Capricorne, hauteur prise, trouvoient estre plus esloignez de l'Afrique que du pays des Indes Occidentales où d'empuis aucunes années en ça, les Dieppois et les Malouinois et autres Normands et Bretons vont quérir du bois à teindre en rouge, cotons, guenons et perroquets et autres denrées. Si que, le vent d'Est, qu'ils ont remerché régner coustumièrément entre ledit Tropicque et cil du Cancer les y poussant, fut d'unanimité délibéré d'aller quérir cettuy pays, affin estout de se charger des susdites marchandises ». Ils y parviennent, chargent des denrées malgré les Indiens cannibales qui les attaquent; et ils repartent pour la France. Ils touchent aux Açores, jettent l'ancre à Fayal le 9 mars 1505, relâchent en Irlande et, au moment d'ar-

⁽¹⁾ Gabriel Gravier, *Les Normands sur la route des Indes*, Rouen, 1880, in-8°, p. 50-51.

⁽²⁾ Le « pays des Indes Occidentales où d'empuis aucunes années en ça les Dieppois et les Malouinois . . . vont ».

river au port, *l'Espoir* est capturé dans les parages de Jersey par deux corsaires. Le 20 mai, les marins sont de retour à Honfleur, réduits de soixante à vingt-huit : et le 19 juin, ils baillent « leurs doléances à justice », ainsi que le récit de leur voyage, qui est enregistré pour sa rareté par les gens de l'amirauté de Rouen⁽¹⁾.

Le schéma des deux expéditions Cousin et de Gonneville est le même : un navire expédié aux Indes orientales par des armateurs associés, — monté par un ou deux hispano-portugais, — détourné de sa route par un courant, — touche aux Açores, à la côte d'Afrique, puis à une terre inconnue à l'embouchure d'un fleuve et ensuite à une autre terre, celle-là connue, de l'autre côté de l'Océan. (Dans un cas, le pays connu est le continent austral ; dans l'autre, c'est le Brésil ; et inversement le pays inconnu est ici le continent austral, là le Brésil). Enfin, le récit du voyage est, pour les deux expéditions, consigné au greffe de l'amirauté.

De là, à attribuer les interversions et les variantes à la tradition et à considérer le voyage du capitaine Jean Cousin comme identique à celui de Gonneville, il y avait un pas.

Ce pas, je l'ai franchi. Au-dessous de la signature du capitaine de Gonneville, des deux bourgeois, des deux Portugais et des cinq nobles aventuriers qui dirigeaient à des titres divers le navire *l'Espoir*, figurent les dix-huit hommes « du mestier de la mer » qui survécurent à l'expédition et qui furent consignés dans la déclaration du 19 juin 1505. Or, en tête des dix-huit matelots, on lit les noms de « Jean Cousin l'aisné, autre [Jean Cousin] dit le jeune ».

Le fameux Jean Cousin de la légende dieppoise n'est donc que le maître d'équipage du capitaine de Gonneville ; et sa campagne de 1488-1489 est en réalité la campagne de *l'Espoir* en 1503-1505. S'il n'était que maître d'équipage en 1505, il n'a pu diriger comme capitaine en 1488 une expédition. Du reste, dans le récit de la campagne de *l'Espoir*, Jean Cousin n'est pas mentionné comme étant de ces Dieppois et Malouinois qui avaient abordé aux Indes occidentales, alors que l'occasion s'offrait bien belle à lui de revendiquer sa prétendue prise de possession.

Cette identification éclaire d'un jour tout nouveau les récits des chroniqueurs dieppois, jusqu'ici inexplicables. Sans doute, l'un

⁽¹⁾ D'Avezac, *Voyage du capitaine de Gonneville*, dans les *Annales des voyages*, juillet 1869, texte, p. 53-81.

des deux Jean Cousin devint capitaine de navire et s'établit à Dieppe. Il raconta l'expédition en se mettant au premier plan. Et comme les Dieppois ne savaient que par ouï-dire l'année de l'expédition, ils la reportèrent le plus haut possible, avant la découverte de Colomb, avec Dieppe pour point de départ.

On s'explique que l'un des deux Jean Cousin, le jeune en particulier, ait encore vécu vers 1540-1550 et ait collaboré aux travaux du cartographe Desceliers; tandis qu'il était inadmissible qu'un capitaine de navire en 1488 ait encore fabriqué des sphères soixante ans après⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Asseline, *Les antiquités... de Dieppe*, II, 325.

APPENDICE.

UN HISTORIOGRAPHE DE NOS NAVIGATIONS MÉDIÉVALES.

L'ABBÉ PAULMIER (XVII^e SIÈCLE).

A quelles causes bizarres tient parfois la conservation des documents les plus précieux ! Les registres de l'amirauté de Rouen ont péri ; et nous ne connaissons pas l'expédition du capitaine Binot Paulmier de Gonneville, si certaine mesure fiscale, un siècle et demi après, n'était venue frapper les descendants d'un passager de *l'Espoir*.

En 1658, un traitant, M. Favier ⁽¹⁾, chargé de recouvrer des droits d'aubaine sur les « étrangers et descendants d'iceux », comprit dans sa liste la veuve d'Olivier Paulmier de Courtonne, Simone Paulmier, veuve Le Doux de la Rozière, et l'abbé Jean Paulmier de Courtonne ⁽²⁾, plus connu généralement sous le nom de Paulmier de Gonneville, chanoine de Lisieux. Ces personnes étaient passibles de la taxe, comme issues du sauvage Essomeric, que le capitaine Paulmier de Gonneville avait ramené des « Terres australes », et qu'il avait fait baptiser de ses nom et prénom.

Les défenseurs repoussèrent cette prétention en objectant que Essomeric n'avait point été un aubain, qu'il ne s'était point établi volontairement en France, mais qu'il y avait été forcément gardé contre la foi des engagements pris par le capitaine français : partant, sa famille était exempte des taxes demandées ; l'abbé Paulmier plaida lui-même cette affaire et gagna son procès.

Comment eut-il gain de cause ? Devant quelle juridiction ? Voilà ce que le savant d'Avezac, dans son étude sur le voyage de Gonne-

(1) De Camps, vol. 124, fol. 72 ; *infra*, p. 213.

(2) *Relation authentique du voyage du capitaine de Gonneville des nouvelles terres des Indes*, par M. d'Avezac, Paris, 1869, in-8°, p. 11 et 15 ; extrait des *Annales des voyages*, juin-juillet 1869.

ville, ne disait pas ⁽¹⁾. Le détail a pourtant, nous allons le voir, son importance.

« Mon bonheur a voulu que je me sois adressé à vous, Monsieur, qui en qualité d'avocat trouvés, dans mes pièces, des défenses imprévuees, et en qualité d'historiographe de France, y rencontrés quelque chose que vous n'estimés pas indigne de votre histoire, et que de privée et particulière, vous souhâttés rendre commune et publique ⁽²⁾. » Ce passage, que je relève dans une lettre de l'abbé Paulmier à François du Chesne, est une révélation. C'est François du Chesne, l'historiographe du roi, qui soutenait les défenseurs devant le Conseil royal. Il avait même le désir de publier la *Relation du capitaine de Gonneville* ⁽³⁾; l'abbé Paulmier, secondant ces desseins, lui en communiqua deux copies ⁽⁴⁾.

Fort instruit lui-même, ami des Flacourt, des Cabart de Villermont, des Vincent de Paule, l'abbé Paulmier se passionna pour son sujet. Quatre ans avant de faire paraître ses *Mémoires touchant l'établissement d'une mission chrétienne dans le troisième monde, autrement appelée Terre australe* ⁽⁵⁾, le 19 avril 1659, il écrivait de Rouen à François du Chesne une longue lettre, où il déplorait le peu de soin qu'avaient pris nos explorateurs à relater leurs expéditions, et où il retraçait l'histoire de nos navigations médiévales ⁽⁶⁾.

Je la publie ci-après.

Cette lettre, fort importante parce qu'on y voit germer l'idée du livre que l'abbé publiera plus tard, fort importante aussi parce qu'elle montre les idées colonisatrices du grand siècle, dénote une profonde étude du sujet. Maloisel, La Cerda, Bethencourt, tous sont passés en revue. Les mythes, au contraire, n'y figurent point. Nulle mention de Jean Cousin. A peine une allusion aux voyages hypothétiques des Dieppois en Guinée, dont Villault de Bellefond fera, neuf ans plus tard, un récit.

Mais la lettre contient une mention de la plus haute importance, qu'il est nécessaire d'examiner :

« Je n'appuye point ce sentiment (que nous avons découvert

⁽¹⁾ D'Avezac, *ibidem*, 12.

⁽²⁾ De Camps, vol. 124, fol. 70 : publiée *infra*.

⁽³⁾ Cf. *infra*.

⁽⁴⁾ L'une est dans le volume de Camps, 124, fol. 109.

⁽⁵⁾ Paris, 1663, in-8°.

⁽⁶⁾ Cf. *infra*.

l'Amérique avant Colomb) sur l'opinion de ceux qui veulent que Colomb ne se mist en mer que sur le raport d'un pilote, que la tempeste avoit porté aux costes de ces nouvelles terres; lequel pilote quelques auteurs italiens font Basque françois, natif de Saint-Jean-de-Luz. Les anciens registres de l'admirauté de France nous fournissent des preuves plus certaines. On y void, avant que Colomb fust cogneu, des congés pour (aller) a la pesche des mours aux Terres Neufves qui font partie de l'Amérique. On trouve des journaux et des rapports des pilotes qui en estoient revenus.»

Tous les caractères de la véracité semblent garantir ce récit. La lettre est datée de Rouen, le 19 avril 1659. L'abbé Paulmier était à même de voir les registres de l'amirauté, il a dû les faire compulser pour obtenir son extrait authentique : il fait allusion à leur état déjà lamentable :

« Celle (l'expédition) de Gonneville, ne procédant que de la teste de quelques particuliers, a esté ensevelie dans l'obscurité, et y seroit peut estre tousjours demeurée, et auroit inutilement *pourry dans les poudres du greffe d'une admirauté*, si l'indeue vexation d'un traittant n'avoit point obligé de l'en tirer pour l'opposer à son avarice. »

Enfin, Paulmier s'adressait à l'historiographe du roi, dont la scrupuleuse probité, bien connue, n'eût pas toléré un mensonge historique.

Il serait donc tentant de voir dans la lettre de l'abbé Paulmier une preuve décisive des expéditions françaises aux Terres-Neuves avant Christophe Colomb. Mais l'abbé Paulmier lui-même prend soin de détruire cet argument, en déclarant que sa seule source est Marc Lescarbot :

« Comme si ce n'avoit pas esté assez d'avoir laissé échapper l'avantage des premières découvertes de l'Amérique, où la Nation françoise faisoit annuellement des voyages pour la pesche des mours, avant la naissance de Colomb; dont on peut voir les preuves dans *Marc L'Escarbot en son Histoire de la nouvelle France* ⁽¹⁾. »

En résumé, si la lettre de l'abbé Paulmier contient une bonne histoire de nos navigations médiévales, elle ne nous apprend, malgré ses apparences, aucun fait nouveau.

⁽¹⁾ *Mémoires touchant l'établissement d'une mission chrétienne dans le troisième Monde*, p. 27.

*Lettre de l'abbé Paulmier à François Du Chesne.
historiographe du roi.*

Rouen, le 19 avril 1659.

MONSIEUR,

Je me puis dire heureusement malheureux, si de la persécution qu'on me fet souffrir, il peut revenir quelque advantage au pays de ma naissance; et je n'en doute point, puisque vous le jugés ainsi. Loué soit Dieu, qui sçait tirer le miel de la bouche du fort, et la douceur de l'amertume mesme. Il a pleu au Roy d'ordonner que les estrangers qui sont venus s'establis en France, et leurs descendans l'ayderont, pour l'entretien de la guerre, des sommes à quoy ils seront taxés; et bien que je sois hors du cas porté par la déclaration de Sa Majesté, néantmoins ceux qui sont commis au recouvrement de ces deniers, taschent d'envelopper ma famille dans leurs recherches. Cette injustice m'obligeant de recourir à l'autorité du Conseil, qui s'en est réservé la cognoissance, mon bonheur a voulu que je me sois adressé à vous, Monsieur, qui en qualité d'advocat trouvés, dans mes pièces, des deffenses impréveues, et en qualité d'historiographe de France, y rencontrés quelque chose que vous n'estimés pas indigne de vostre histoire, et que de privée et particulière, vous souhaités rendre commune, et publique, par un zèle digne du véritable fils et successeur de ce grand homme, qui a tant enrichy l'histoire de sa nation, qu'il en a mérité au jugement des estrangers, le tiltre glorieux de Prince des historiographes françois.

Vostre zèle, Monsieur, me semble trop louable, pour y contredire, et je consens très volontiers que vous fassies rouler sous la presse la relation du voyage, ou plustost de l'abord du capitaine de Gonville aux Terres Australes, que je produits pour fere cognoistre que mes prédécesseurs ayant esté amenés de là, en ce royaume, par les François, sous promesse de les y ramener, il n'y a aucune raison de se prévaloir de ce manquement de foy, et de l'inexécution d'une chose promise, pour nous traiter de la meame sorte que le reste des descendans des autres estrangers, qui de leur propre mouvement sont venus s'habituer dans les provinces du roy très chrestien.

TERRES AUSTRALES.

L'inclination que la nature m'a communiquée avec le sang pour ces contrées méridionales, m'a rendu curieux de recevoir les diverses observations des plus renommés pilottes, qui les ont abordées, et vous en treuveres quelque chose avec la présente; et entr'autres une relation de Fernandez

Queir, portugais ⁽¹⁾, lequel en ayant decouvert et visité quelques rivages, baignéz de la mer Pacifique, a longuement importuné les roys d'Espagne d'y envoyer des colonies. Tous les cosmographes traittant des Terres Australes citent ce Fernandes, et toutes fois ses escrits sont rares, les Espagnols, à ce qu'on dit, les ayant fet supprimer par quelques considérations d'Estat. Je tiens ce que je vous en donne de Monsieur de Flacourt, autheur de ceste belle *Relation de la grande isle de Madagascar* ⁽²⁾, en laquelle il a commandé pour Sa Majesté; et je laisse à votre prudence, Monsieur, ou de fere marcher le capitaine de Gonneville seul, ou de l'accompagner de ces autres mémoires.

Mais de quelque manière que vous en usiez vous ne pouvez causer que du bien, à la France, aux Austraux, et à tous les peuples qui se picquent des lettres. A ceux cy, puisque le travail que vous médités les désabusera de cet erreur vulgaire, que ces Régions antartiques, cogneües sous le nom d'incogneües, ne sont autre chose que de vastes déserts inhabitables, ou du moins inhabités; erreur qui a passé si avant, qu'un des illustres de nostre siècle, en son *Introduction à la cosmographie universelle*, escrit hardiment qu'on ne sçait si ces terres sont habitées d'hommes, ou de bestes. Aux Austraux, puisque la cognoissance particulière de leurs pays que vous donnerés au public excitera peut estre quelques personnes de piété, à penser sérieusement au grand ouvrage de leur salut, et de leur conversion. A la France, puisque vous ferez voir aux Espagnols perpétuels rivaux de sa gloire, qu'elle peut avoir avec eux bonne part en l'honneur de la decouverte des Terres Australes; quoy que jusques à présent ils nous en ayent exclus, par un effect de la négligence françoise, à escrire les plus beaux exploits des siens, et à les mettre au jour.

TERMES NAUTIQUES D'ORIGINE FRANÇAISE. — LA BOUSSELE.

Négligence si grande que les estrangers mesme, et anciens, et modernes, en ont souvent fet des plaintes, lesquelles certainement sont très raisonnables, et principalement en ce qui concerne nos navigations, qui auroient bien mérité d'avoir esté conservées, avec plus de soin, et de diligence. Si cela avoit esté fet, on verroit de nos pilotes disputer la préséance, avec ceux de nos voisins, qui ambitionnent les tiltres orgueilleux de roys de la mer, et de dominateurs de l'Occéan; bien qu'eux, et le reste des Europeans navigeans sur l'Occéan se servent tous les jours des termes du Nord, Sud, Est, Ouest, et semblables, pour exprimer les rumbes de vent,

⁽¹⁾ Pedro Fernandez de Queiros, *Narratio de terra Australi incognita et de terra Samojedarum et Fingensiorum in Tartaria*, Amsterdam, 1613, in-4°.

⁽²⁾ Étienne de Flacourt, *Histoire de la grande isle Madagascar*, Paris, 1658, in-4°; 2^e édit., 1661, in-4°.

qui sont autant de vieux mots françois, du langage usité du temps de Charlesmagne, et autant de preuves que ces Messieurs ne sont que les disciples de nos anciens matelots françois; ce qu'ils confessent asses quoy que tacitement, puisque toutes les boussoles, c'est-à-dire les ames de la navigation, portent la fleur de lys pour désigner le Nord, qui est leur point gouvernant, et essentiel. Car comme la fort bien remarqué le P. Georges Fournier, jésuite, en son *Hydrographie*, quelle raison auroit meü ceux de Castille, de Portugal, d'Angleterre, de Dannemarc, de Norvège, de Suède, d'Allemagne, d'Italie, bref de toute l'Europe, de mettre plustost en ce lieu, les armes de France, que celles de leur nation, sinon pour témoigner que c'est de nos mains qu'ils ont reçu cet admirable quadrans marin, sans lequel ils n'auroient osé s'esloigner des rivages.

Je sçay bien que quelques uns sont persuadés que les pilotes sont redevables de cette merveilleuse invention à Marc Paul, vénitien, qu'on dit l'avoir apportée de la Chine. Le vulgaire en donne l'honneur à un certain Flavius que d'autres appellent Jean Gira, ou Gora, natif de Melphe au royaume de Naples; et quelques autheurs espagnols l'attribuent à Vasco de Gama, gentilhomme portuguais, lequel à la hauteur de Mosambique rencontre des Mores qui en usioient. Mais ce Vénitien ne fist son retour en Italie qu'en l'année mccc^m xv. On ne fait paroistre ce Flavius ou ce Gora qu'après l'an 1300, et Gama ne se mist en mer qu'en 1497. Et toutes fois avant tout cela l'aiguille aimantée estoit cogneüe aux François. Si Louys s'en estoit servy en ses voyages d'outremer, Hugues Bertius, contemporain de ce grand roy, a parlé de cet artifice; et Guyot de Provins, qui composa environ l'an mil deux cents, le décrit fort nettement, lorsqu'en parlant du pole artique il dit :

Icelle estoille ne se muet;
Un art font qui mentir ne puet
Par vertu de la Marinette,
Une pierre laide, et noirette
Où le fer volontiers se joint, etc.

Quoy qu'il en soit, nos compétiteurs ne justifieront pas qu'aucuns autres chrestiens s'en soient servis auparavant nous; et nous pouvons dire que, si nous avons eu autant de curiosité qu'eux, à vouloir éterniser la mémoire de nos navigations, qu'on pourroit voir aujourd'huy, que comme autrefois les Gaullois ont esté les premiers à tenter des voyages de long cours sur l'Occéan; de mesme les François leurs successeurs ont les premiers renouvelé, dans nos derniers siècles, ces généreuses entreprises.

NAVIGATIONS FRANÇAISES.

Si quelque estranger vouloit contester ce que je dis de: Gaullois, il seroit besoin qu'il nous enseignast qui sont ceux lesquels ont fet les voyages

considérables sur l'Océan, auparavant celui de nostre Enthymenes, Marseillois, que Plutarque fait plus ancien que Démocrite, Hérodoté, et autres anciens. Plutarque, Sénèque, Aristides et Galien en font cas comme d'un grand et hardy navigateur. Il vogua bien loing sous la zone torride; et Pythéas l'un de ses concitoyens sous la Frigide septentrionale, si avant que les anciens n'estimant pas qu'on peut passer outre citoient *Periodum terræ, sive Pythææ Peribulum*.

CANARIES.

Si quelque autre prétendoit contredire ce que j'ay avancé des François, asçavoir qu'ils ont eu l'avantage de renouveler de nos temps, les voyages de long cours, ou pour mieux dire celuy d'ouvrir les portes à la navigation; il ne pourra pas me débatre que le bruit des heureuses expéditions des flottes de Portugal et de Castille, n'aye réveillé tous les pilotes de l'Europe, et à lors je luy feroi voir, au raport de Gontale de Illescas en son histoire pontificale, que la conquête des Canaries entreprise par Jean de Bethencourt gentilhomme normand a frayé le chemin à leurs conquestes des Indes, et qu'à son exemple les Portugais, et Castillans se sont hazardés plus avant, ainsi que Paul Jove Italien l'a sceu fort bien remarquer en ses éloges; en accomplissant en cecy les paroles prophétiques d'Innocent VII, lequel en l'année 1406, accordant à De Bethencourt un évesque pour les Canaries luy dist: «Vous avez fet un beaufaict, et un beau commencement», ce sont les termes de l'original, «et seres cause, se Dieu plaist, de parvenir à une plus grande chose. Vous avez conquis certaines isles, lesquelles sont de présent à la foy de Jésus-Christ, pourquoy je vous veux tenir pour mon enfant, et enfant de l'Eglise, et seres cause, et commencement qu'il y aura d'autres enfans, qui conquerront après plus grandes choses.»

Il est vray qu'auparavant luy quelques Espagnols y avoient fet des courses. Ils disent mesme que Dom Louys de La Cerde, comte de Clermont, dict l'Infant de la Fortune, en fut couronné roy par Clément VI. Néantmoins ils confessent en avoir esté repcussés, et demeurent d'accord que Bethencourt a esté le premier qui en soit demeuré maistre.

Je ne sçay toutesfois s'ils se peuvent vanter d'y avoir abordé avant Lancelot de Maloisel, duquel les sieurs des Isles Maloisel, gentils hommes bas Normands, se disent descendus, et avoir par devers eux des pièces qui justifient que leur Lancelot en entreprit la conquête en l'an 1312, sur la cognoissance que luy en donnèrent quelques matelots de Cherebourg, lesquels trafficans aux costes d'Espagne, furent jetés par un coup de tempeste, aux bords de ces isles, cogneues autrefois par les anciens sous le nom de Fortunées, et depuis demeurées comme cachées durant quelques siècles.

Nos historiens françois ayant passé sous silence l'héroïque expédition de Bethencourt, et les Hespagnols et estrangers en ayant, à nostre honte,

touché quelque chose, mais légèrement, elle a enfin paru entière, et dans sa naïveté originale, en l'année 1630, après avoir souffert plus de deux cents ans de prison domestique, dans le cabinet des descendants du s^r de Bethencourt. Sa publication réveilla les sieurs de Maloysel, et en 1632, ils firent imprimer à Caen un petit discours, pour conserver à ce Lancelot au préjudice de ce Jean de Bethencourt, la qualité de premier conquérant des Canaries : qualité fondée entr'autres choses sur un inventaire généalogique, baillé par leurs prédécesseurs aux eslus de Coustances, l'an 1453, lequel fet une ample mention de l'entreprise de ce Lancelot; et de plus combattant les De Bethencourt par leur propre histoire, ils leur en objectent le chapitre xxxii^e, qui parle d'un vieil chasteau, lequel *Lancelot de Maloysel*, dit cette histoire, *avoit jadis fet fere en l'isle Lancelote*, qu'on appelle maintenant Lanzarotte; nom que lesdit sieurs de Maloysel prétendent luy avoir esté donné par leur Lancelot, qu'ils disent y avoir commandé plus de xx ans, et jusques à un soulèvement général des insulaires, qui l'en chassèrent, à l'ayde de leurs voisins. Cecy a d'autant plus de proba[bil]ité que le nom de Lanzerotte est moderne, et incogneu aux anciens. On ne peut pas dire aussy que ce soit le nom naturel de cet isle, puisque du temps de Bethencourt ses habitans la nommoient encor Tite-Roy-Gatra, comme en fet foy le 71^e chapitre de son histoire.

Mais soit qu'on juge ce procès en faveur de l'un, ou de l'autre, il sera toujours vidé à l'avantage d'un François, et ainsi l'honneur demeurera à à nostre France d'avoir la première, par ses entreprises, sur les Canaries, excité les autres Europeens, à pousser la pointe de la navigation, si loing que toute la terre nous est en quelque façon ouverte.

GUINÉE.

Nos François n'en demeurèrent pas à ces Isles, qui servent de vedettes aux costes d'Afrique. Le P. G. Fournier, au quatrième [livre] de son *Hydrographie* ⁽¹⁾, enseigne «qu'ils plantèrent le picquet dans la terre ferme, lorsqu'il dit, qu'au siècle précédent, avant que les Portugais nous eussent enlevé le château de Mine, toute la Guinée estoit remplie de nos colonies, qui portoient le nom des villes de France, d'où elles estoient sorties».

De cecy nostre histoire se taist, et nous ne l'apprenons que par des plumes estrangères, qui n'en parlent que par hazard, ou en passant. Bel exemple de nostre nonchalance à maintenir la gloire de nos navigations. Nous en avons encor un plus illustre en ce qui touche l'Amérique où les François ont abordé auparavant que Christophe Colomb en eust fet la découverte, pour la couronne de Castille, l'an 1492.

⁽¹⁾ Le P. Fournier, *Hydrographie contenant la théorie et la pratique de toutes les parties de la navigation*, Paris, 1643, in-fol.

TERRES NEUVES.

Je n'appuye point ce sentiment sur l'opinion de ceux qui veulent que Colomb ne se mist en mer que sur le raport d'un pilote, que la tempeste avoit porté aux costes de ces nouvelles Terres; lequel pilote quelques auteurs Italiens font Basques françois, natif de S^t Jean de Luz. Les anciens registres de l'Admirauté de France nous fournissent des preuves plus certaines. On y void, avant que Colomb fust cogneu, des congés pour [aller] à la pesche des mourües aux Terres Neufves, qui font partie de l'Amérique. On trouve des journaux et des rapports des pilotes qui en estoient revenus. Car, ainsi que la remarqué Marc L'Escarbot en son Histoire de la Nouvelle France, *de toute mémoire, et des plusieurs siècles, nos Dieppois, Malouins, et autres mariniers du Havre, de Honfleur, et autres lieux, ont des voyages ordinaires en ces pays là, pour la pescherie des mourües, dont ils nourissent presque toute l'Europe.* Le sçavant Postel en sa carthe Géographique assure le semblable, et a escrit, «Terra hæc ob lucrosissimam piscationis utilitatem, summâ litterarum memoriâ, a Gallis adiri solita est, sed eo quod sit urbibus inculta, et vasta spreta est». Cecy est d'une très constante tradition entre nos matelots Normands, Basques, et Bretons, lesquels d'ancienneté ont imposé divers noms à plusieurs ports, caps, et autres lieux de ces Terres là, qu'ils ont retenûs, sans se soucier des noms que leur ont donné les Géographes, ou ceux qui se sont attribué l'honneur de leur decouverte.

Il y a encor d'autres raisons, qu'on peut voir chez nos Auteurs, lesquelles suffisent pour induire les désintéressés, à demeurer d'accord, avec L'Escarbot, que puisque les Terres Neufves font partie du continent de l'Amérique, c'est aux François qu'appartient l'honneur de la decouverte des Indes Occidentales. Mais pour s'estre arrestés aux costes de ce misérable pays; pour n'avoir point eu de soin ny de pénétrer dans les Terres decouvertes, ny d'en chercher d'autres meilleures; et d'avantage pour n'avoir donné au public aucuns mémoires de leurs navigations, cet honneur que la bonne fortune leur présentoit, a passé aux Castillans, lesquels ayant rencontré un pays, et plus riche et plus agréable, en cherchèrent encor de nouveaux; et ne s'arrestant pas à la pescherie (quoy qu'ils en eussent treuvé une de perles) s'attachèrent fortement à cognoistre, et à conquérir les provinces qu'ils avoient decouvertes: ce qu'ils ont sçu publier avec tant de bruit, qu'à peine peut on ouyr la voix des François réclamans l'avantage d'avoir les premiers mouillé l'ancre aux raddes de la Terre Neufve, qui void nos matelots depuis un si long temps, que les Naturels habitans ont meslangé leur langue de plusieurs dictions de la nostre, et donnent aux Europeans le nom de Normandja, comme on peut voir chez L'Escarbot tesmoing oculaire. Nous n'avons pas esté plus heureux par de là l'Equateur;

car en l'an mil cinq cents, Pedro Alvares Cabral, portugais, allant aux Indes Orientales, rencontra fortuitement les costes du Brasil, ce que les siens sceurent fere sonner si haut, que la gloire de la decouverte du Brasil luy en est demeuré. « Les François toutes fois, comme dit fort bien le sieur de La Popelinière en son livre des Trois Mondes, et les Normands sur tous, maintiennent avoir les premiers decouvert ces terres, et avoir d'ancienneté traffiqué avec les Sauvages du Brasil, contre la rivière de Saint François au lieu qu'on nomme Port Royal; mais comme en autres choses, dit-il, maladvisés en cela, ils n'ont eu l'Esprit, ny la discrétion, de laisser un seul escrit public pour asseurance de leurs desseins, aussy hautains, et généreux que ceux des autres, tellement que le Portugais en cela s'en veult attribuer l'avantage, par le moyen de Pedro Alvares. » Cet Alvares imposa le nom de S^{te} Croix a cette vaste province de l'Amérique, mais celuy de Brasil luy est demeuré, et vient du bois qu'on y traite; aussy estoit il cognéu, et commun entre nos matelots, avant que Cabral eust mis les voiles au vent, ainsi qu'il se justifie par les minuttes de nos admirautés, par de très anciens journaux, et routiers, qui sont encore aux mains de quelques uns de nos pilotes.

TERRES AUSTRALES.

Les François ont eu une pareille aventure pour les Terres Australes; Ferdinand Magellan ayant remporté la gloire d'estre le premier qui les aye veués ⁽¹⁾, bien que xvi ans auparavant elles eussent esté abordées par le capitaine de Gonneville, normand, lequel y fut jetté par une tourmente, lorsqu'il prétendoit suivre les Portugais dans les Indes Orientales.

De Gonneville decouvrit une grande Terre, laquelle, en esgard a sa situation, ne peut être estimée autre qu'une portion des Terres Australes; Magellan ne decouvrit que quelques Isles, lesquelles par droit de bien séance, et de voisinage, doivent plutost appartenir à l'Amérique qu'aux Terres Australes. Gonneville séjourna quelques mois, dans le pays qu'il aborda. Magellan ne se donna pas la peine, de fere mettre pied à terre, au moindre des siens dans cette contrée Méridionale, qu'il recogneut, et nomma *Del fuego*. Mais Magellan eut cet avantage de partir avec une belle flotte, équipée par un puissant Monarque, en conséquence d'une longue délibération du Conseil d'Espagne, prise malgré les oppositions redoublées d'un roy de Portugal et non obstant les remontrances de son ambassadeur. De Gonneville estoit party avec un léger vaisseau, fretté par quelques marchands particuliers, et de leur mouvement, Magellan alloit chercher de

(1) Les cartes du xvi^e et du xvii^e siècle décrivent un vaste continent austral depuis le détroit de Magellan jusqu'à la terre des Perroquets et autres terres imaginaires au sud de l'Afrique.

prepos délibéré des Mers, et des Terres incogneuës : De Gonneville prétendoit seulement de se rendre aux Indes par le chemin que la nation Portugaise luy avoit frayé. Magellan rencontrant ce qu'il cherchoit, treuve le premier la communication tant désirée des Mers du Nord, et du Zud; il ne void que des Isles, et néanmoins on publie, et on croit, durant un siècle, que c'est un grand continent; et quoy qu'il meure au milieu de sa course, Sebastian Canus, qui luy succède, revient heureusement, après avoir fet le tour de la Terre, ce que personne n'avoit encore entrepris : De Gonneville est empesché par une mutinerie des siens d'aller où il prétendoit; le hasard luy fet voir un pays qu'il ne cherchoit pas; et Dieu permet qu'à sa porte il est affligé d'un naufrage. Le retour des gens de Magellan remplit l'Europe d'admiration, la Castille de joye, et le Portugal d'allarmes, et excita de fortes contestations entre les peuples de ces deux royaumes, lesquelles estoient pour se terminer par une sanglante guerre, si Jean III n'eust achapté les Moluques de la main de Charles V. De Gonneville a son retour n'apporte que le deuil, et la tristesse ches soy, et pour fruit de son voyage une plainte aux officiers de l'admirauté. Cent bouches firent retentir par tout la renommée de la navigation de Magellan, et comme c'estoit une entreprise de Roys, leurs escrivains l'ont peinte des plus belles couleurs : celle de Gonneville ne procédant que de la teste de quelques particuliers, a esté ensevelie dans l'obscurité, et y seroit peut estre toujours demeurée, et auroit inutilement pourry dans les poudres du greffe d'une admirauté, si l'indeüe vexation d'un traittant n'avoit point obligé de l'en tirer, pour l'opposer à son avarice; et si en ne cherchant qu'un advocat ès conseils du Roy, elle n'avoit point rencontré en vostre personne un historiographe de France asses curieux, et diligent, pour en fere part au public, et luy fere cognoistre que la descouverte des Terres Australes ne feroit pas l'un des plus beaux jouyaux de la couronne de Magellan, si nos François avoient pris autant de soin de publier leurs advantures, comme elles le méritoient.

Marc Paul, de Venize, qui vivait dans le treizième siècle, pourroit avoir bonne part en l'honneur de cette descouverte, si on adjoute plaine foy a ses escrits, lesquels parlent des royaumes de Baeach, Maletur, Fanfur, Ferlerch, Lambri, Samarra, et autres, qu'on place dans les contrées Méridionales, et quelques uns desquels il dit avoir veus. Néanmoins De Lieements, estant persuadé que ce Vénitien ne les avoit veus que des oreilles, luy donne l'exclusion, pour diverses raisons, qu'on peut lire en son Enchyridion géographique. Il la donne pareillement à Magellan, excusant les anciens de luy en avoir defferé la gloire, attendu qu'ils estimoient la Terre de Fuego, par lui recogneuë, estre quelque grand continent; « toutes fois dit-il, je ne peux souffrir ce sentiment à nos modernes, que le voyage du Maire a désabusés, et qui nous apprend que Magellan n'a rien veu qu'un amas d'Isles, que la proximité rend plutost Américaines qu'Australes. Les historiens hespagnols, poursuit-il, veulent que Magellan aye eu, pour raison

de son entreprise, l'espérance, ou de trouver le passage de jonction des deux mers, de quoy il avoit appris quelque chose, par la carthe de Martin de Bohème, ou de rencontrer quelques grandes Terres opposées à l'Afrique et à l'Asie; ou, selon le rapport de Bernardin Pacheco, Cordelier, en sa *Chronique* de Lisbonne, quelques matelots de peu de nom avoient abordé par tempeste; lesquels je me persuade (ajoute De Liements) avoir esté *étrangers*, puisque ce Cordelier Portugais en taist les noms, et la nation, et en parle très sommairement; contre le naturel de l'Espagnol, qui est de faire beaucoup de montre des exploits des siens, et c'est à ces incognû, *paris* qu'ils soient, que l'honneur est deub de la première decouverte des Terres Australes, comme les ayant veûes premier que Magellan; mais la mauvaise fortune envieuse qui supprima les noms de ceux qui enseignèrent le nouveau Monde à Colomb, a rendu ce pareil mauvais office, à ces matelots. dont parle Pacheco, inventeurs des Regions méridionales.»

Il y a beaucoup de raison de prendre le capitaine de Gonnevillè, et sa *navire* pour ces Incogneus. Le bruit de leur expédition avoit peu facilité *l'usage* passer de Normandie en Portugal, à la faveur du grand commerce qui est entre ces deux pays. La Relation de Gonnevillè nous dit que les chefs de l'entreprise traffiquoient à Lisbonne, et qu'ils avoient mené deux Portugais avec eux. Ce n'est donc pas merveille, si le succès de leur navigation avoit esté divulgué dans cette capitale du Portugal.

Quoy qu'il en soit, il demeure justifié par actes authentiques, et judiciaires, que De Gonnevillè plantâ la croix dans les Terres Australes, le jour de Pasques de l'année 1504, c'est à dire seize ans auparavant le départ de Magellan. La négligence, et la paresse des plumes françoises a souffert que les Etrangers ravissent au s^r de Gonnevillè la gloire qu'il méritoit. Il espère néanmoins en recouvrer quelque chose, par la diligence de la vostre, Monsieur, puisque vous avez la générosité de luy donner place dans vostre histoire. Tous les François vous seront obligés de ce soin, et moi particulièrement, et d'autant plus que la memoire de ce capitaine me doibt estre en bénédiction, comme de celui par le ministère duquel il a pleu à Dieu amener mes prédécesseurs à la cognoissance des verites Evangeliques, et cela me sera une occasion de surcroist de me dire, Monsieur,

Vostre très humble, et très obeissant serviteur.

PASQUIER, prestre indigne.

A Monsieur

Monsieur Jn. Charon, Conseiller du Roy, historiographe de France,
à Avignon, en son Palais Cardinal de St. Maixent.

à Paris

[P. S.] MONSIEUR,

Comme voicy le quartier de M. Favier que je redoute, je vous prie de fere commettre quelque rapporteur de vos amys. J'espère en bref l'honneur de vous voir, et dès cette semaine, si je peux avoir mardy une audience, qu'on m'a promise; mais dans l'incertitude, je m'acquitte de ma promesse, et vous envoie autant de la relation du capitaine de Gonneville que vous m'aves demandée, et vous en donneroy encor une autre coppie mieux es-crite, et collationnée. Excuses si j'ay tardé, je voulois l'accompagner des mémoires qui sont avec, et ne les avois pas à Paris, ou d'ailleurs je man-quois de loisir, je l'ai pris durant ces festes, et le trop de loisir est cause que je me suis amusé à vous escrire cette longue lettre, qui est avec ce billet, ou je perds le temps à vous conter des choses que vous scaves mieux que moy.

De Rouen, le 20 avril 1659.

(Bibliothèque nationale, collection de Camps, vol. 124,
fol. 70-72, original.)

L'EMPLACEMENT DE SFAX,

PAR M. LE COMMANDANT MONLEZUN.

Des nombreux centres de population créés par les Phéniciens aux débuts des temps historiques sur la rive sud de la Méditerranée, il n'en est peut-être pas dont la situation ait été plus heureusement choisie que celui qui est devenu notre Sfax.

Les traits d'ensemble du site sont toujours là, ou du moins ont assez peu varié pour que cette vérité soit toujours bien apparente. J'ai cru toutefois qu'en raison des travaux déjà faits, surtout depuis l'occupation française, et de ceux beaucoup plus importants encore dont la réalisation est prochaine, il était grand temps de préciser le point même du premier établissement, dont les raisons d'être auront bientôt disparu.

Sfax est en effet au fond d'une baie de 15 kilomètres environ d'ouverture, et d'une profondeur à peu près moitié moindre, ouverte en plein est, mais présentant cette particularité qu'elle est couverte à une vingtaine de kilomètres en avant par le massif des îles *Kerkennah*, évidemment détaché de la côte, mais par une convulsion dont les hommes n'ont pas gardé le souvenir et qu'atteste leur constitution géologique identique à celle de la ligne de hauts-fonds les reliant actuellement à la terre ferme. Il en résulte que la rade de Sfax ne peut être influencée que par les vents du sud-est, qui soufflent assez rarement en cette région, et encore dans ce cas, le flot n'a pas assez d'élan quand bien même il viendrait du fond de la *Grande Syrthe*, pour être bien redoutable. Aussi, le port de Sfax est le seul de la côte orientale tunisienne où les opérations de la navigation ne soient jamais suspendues, autant dire, car, à peine le sont-elles pour les petites barques quelques heures par an, jamais un jour entier. C'est ce qui explique l'importance de ce point, le véritable port du Sud tunisien de toute antiquité. Aussi, bien que nous n'ayons pas fait grand chose pour elle depuis notre protectorat, tant les besoins urgents sont nom-

après la capitale, et il y a apparence que l'exécution des travaux projetés ne pourra que maintenir et développer largement cette importance.

Donc, au fond de la baie, se trouve une mer toujours calme, ce qui était d'autant plus apprécié par les navigateurs venant de l'est qu'ils avaient été plus maltraités à ce point de vue tout le long des côtes des Syrthes. Ce qui contribue aussi beaucoup au calme du fond de la baie, ce sont deux bancs de sable qui partant obliquement des côtés, vont se joindre à environ 2 kilomètres en avant, ne laissant qu'une passe assez étroite et assez peu profonde pour qu'il ait été jugé utile, ces derniers temps, d'y faire des dragages en vue des bâtiments, pourtant de très faible échantillon, qui viennent accoster. De cette passe partent deux canaux se dirigeant : celui du nord, sur les chantiers d'alfa qui sont aux abords du camp, et qui lui ont valu son nom de *Canal des alfatiers*; l'autre, le plus important, se dirige sur la casbah. C'est celui-là qu'il importe surtout de considérer.

Malgré tous les travaux faits pour en adoucir les abords, la casbah de Sfax se trouve sur un terre-plein dominant de 8 mètres le niveau de la haute mer. Cela peut sembler peu de chose d'une façon générale, mais c'est beaucoup si l'on considère le peu de relief de toute cette région. Le flot venait donc battre le pied de la petite falaise, analogue à celle de quelques points du bord nord de la baie, et sur laquelle furent faits les premiers établissements. Ce qui augmentait encore la valeur de ce point, c'est que si l'eau plus ou moins potable est rare sur toute la côte tunisienne, elle est abondante là, pour des gens qui n'ont pas été gâtés sous ce rapport, et qui doivent se contenter de produits forcément médiocres. En effet, dans la Sebkha, au sud de la casbah, le tertre qui finissait le plateau entre le cimetière chrétien et la casbah, tertre rasé aujourd'hui pour fournir les terres au nouveau terre-plein de la douane, obligeait l'oued *Attia* à couler contre le pied de la butte des puits artésiens pour venir buter ensuite contre la petite falaise que surmonte la casbah. Cette eau conserve un niveau assez élevé, car elle affleure presque le chemin au puits situé en face la maison du khalifa, et dont les cyprès garnissent si agréablement la bordure du jardin. La nappe est abondante, car elle fut utilisée encore comme abreuvoir militaire aux premières années de l'occupation. Puis c'est l'Aïn, dont la ligne de puits est jalonnée

par le chemin qui a pris son nom. Enfin, un cours d'eau de bien plus grande importance, l'oued *Aguerba*, mais se perdant dans la Sebkha à un kilomètre environ au sud de la casbah, et dont on ne songea que beaucoup plus tard à utiliser la nappe abondante.

Encore je ne parle pas des oueds jalonnés par les routes de *Gremba*, *Teniour*, *Sousse*, qui sont un peu plus éloignés, et qui coulent sur le versant nord de la petite arête aboutissant à la casbah.

Ce point même de la casbah offrait donc tous les avantages que recherchaient les navigateurs désireux de créer des comptoirs, accès assez facile par eau, navigation sûre en tous temps. Le site, il faut le reconnaître, n'offrait pas grande protection contre un ennemi venant de terre, et cela a visiblement préoccupé de bonne heure les occupants, car, sous ces constructions plus ou moins délabrées qui constituent pour le touriste la casbah de Sfax, il y a une portion intéressante dont des murailles, modernes relativement, cachent l'originalité; c'est un tertre de terre rapportée, d'une dizaine de mètres de hauteur, et dont la plate-forme du haut mesure environ 30 mètres de côté. Cette œuvre des constructeurs de monts, qui nous reporte à l'âge de l'édification des pyramides, suffirait à elle seule à indiquer l'époque reculée de la fondation de ce centre de population.

Les constructions privées ne pouvaient s'élever au sud du point protégé à cause des vases de la Sebkha, ni à l'est, en raison de la mer, qui baignait le pied de la falaise; elles gagnaient donc vers l'ouest et le nord. Pour assurer dans des conditions plus sûres son ravitaillement d'eau, le nouveau centre, dès qu'il eut les ressources suffisantes, fit édifier deux grandes feskias circulaires qui sont bien typiques avec chacune leurs deux bassins inégaux en béton, suivant le modèle bien connu du bassin des *Aglabites* de Kairouan. A défaut d'autres, il y eut certainement encore celle qui se trouve contre le rempart, au pied du *bordj Ksar*, et celle qui au centre du cimetière est appelée *Chaari*, puis une autre environ double entre elles dont la forme, à défaut des murailles, se reconnaît encore aisément dans le cimetière.

Ces ressources, selon toute apparence, ne suffisant pas, il fut fait d'autres travaux pour recueillir également les eaux provenant de l'Ain. A défaut des revêtements, la forme de ces bassins se reconnaît aisément en dehors de l'angle sud des *nasrias*, et la butte

qui domine leur face du côté des jardins provient selon toute apparence des terres fournies par leur curage. Peut-être aussi y doit-on voir quelque idée de travaux de défense pour cette ressource précieuse, qui devait évidemment fort tenter les gens du voisinage, et qui, en cas d'hostilité avec eux, était déjà un peu éloignée du centre pour pouvoir être défendue efficacement. Le vieux Sfax n'a donc pas dépassé la ligne formée par ces bassins du côté de la terre, et fut assez resserré au nord et au sud par les Sebkhas.

C'est sans doute en présence du peu de facilités que le site offrait au développement de ce centre forcément important, qu'une nouvelle agglomération, une sorte d'annexe, se fonda sur l'autre bord de la Sebkha nord. Elle était à peine distante de la première d'un kilomètre, car ses débris se retrouvent encore aujourd'hui bien en avant de la butte de tir; elle utilisait les citernes et aussi les ruisseaux qu'emploient aujourd'hui les jardins de la côte. Cette agglomération, dont les débris ont formé les trois buttes qui se succèdent au long de la mer, sur plus de 2 kilomètres, sous le nom d'*Enchir Meerani*, semble surtout, par les débris qu'on en a recueillis, avoir été le quartier des habitations luxueuses, ou bien des cultivateurs et des pêcheurs. Les hauts-fonds en rendent l'accès difficile pour la grande navigation. C'est ce qui explique qu'après que les invasions l'eurent ruinée, elle ne fut pas relevée.

Il en fut autrement du vieux Sfax, dont l'histoire fut certes fort troublée, mais qui trouva toujours moyen de se relever par suite des avantages tout particuliers qu'il offrait. Par suite de la préoccupation de se mettre mieux hors d'eau, ou tout simplement par difficulté de se débarrasser des débris qu'entraîne toute agglomération humaine, le sol même de la ville fut élevé par la suite des siècles, et même au delà de l'enceinte actuelle, qui semble devoir remonter au moyen âge malgré bien des remaniements postérieurs, dont quelques-uns sont assez importants. La masse de débris jetés à la mer entre les deux canaux dont nous parlions au début donna naissance à ce terre-plein sur lequel fut construite la ville européenne dont l'enceinte fut démolie en 1882. Mais les talus à pente douce de tous ces remblais battus par la mer ne pouvaient pas donner grande satisfaction aux navigateurs, dont les barques mêmes, pour peu qu'elles fussent de fort modèle, ne pouvaient être chargées ou déchargées sans que les hommes ne dussent se mettre à l'eau. C'est pour supprimer cet inconvénient que fut con-

struit en 1886 le terre-plein de la douane, dont le mur de face, grâce à un dragage, permet d'accoster aux bateaux calant moins de 3 mètres, auxquels le chenal, également dragué, permet l'accès. Nous voilà déjà bien loin de la falaise où abordaient les Phéniciens du ^x^e siècle avant notre ère.

Mais ce qui va achever de bouleverser complètement le site, ce sont les travaux du nouveau port, dont le terre-plein, débordant celui de la douane actuelle d'une dizaine de mètres, aura son accès assuré par un chenal de 8 m. 50. Les terres provenant de cette fouille serviront à prolonger vers le sud le terre-plein actuel en comblant par conséquent le canal du sud, qui aboutit à la casbah. Ce canal, qui sert actuellement d'abri aux barques des nombreux pêcheurs de la côte, principalement aux *sandals* ⁽¹⁾ de Kerkennah, disparaissant, il ne restera plus aucun vestige permettant de retrouver sur le sol les raisons qui ont fait choisir l'emplacement de la ville, et qui étaient si puissantes, qu'elles en ont amené de tout temps la prospérité.

Les feskias de l'Aïn et d'Attia n'avaient pas suffi aux besoins d'eau douce, et, depuis plus d'un siècle, le cours de l'oued Aguerba a été mis à contribution grâce à ces deux grandes feskias qu'englobe le nouveau jardin public. C'était un grand progrès que ce gros volume d'une eau salubre mis à la portée des habitants. Mais cela ne pouvait suffire à des Européens habitués à mieux, et puis comme quantité c'était limité. Le nouveau port a donc cherché son complément dans l'adduction de sources nouvelles plus abondantes et de meilleure qualité.

Tout fait espérer que les nappes souterraines de l'oued Sidi Salah amenées de 14 kilomètres répondront à ce besoin, et qu'elles contribueront pour une part au renouvellement de l'outillage d'un port qui mérite toute notre attention par le développement que la mise en valeur de la région ne peut manquer de lui donner.

⁽¹⁾ Barque non pontée, montée par deux à six hommes, ayant son ou ses mâts fortement penchés vers l'arrière.

LES
COMPTOIRS HOLLANDAIS DE PHÔ-HIEN
OU PHÔ-KHACH,
PRÈS HU'NG-YEN (TONKIN),
AU XVII^e SIÈCLE,
PAR M. G. DUMOUTIER.

Les premiers Européens qui aient noué avec les Tonkinois des relations commerciales paraissent être les Portugais de Macao.

Dès la fin du xvi^e siècle, on voit leurs bateaux s'aventurer dans les canaux du Delta. Le père Alexandre de Rhodes, qui vécut longtemps à Hanoï, parle de l'arrivée devant cette ville, en 1626, d'un bateau marchand portugais venant de Macao.

Depuis longtemps déjà des comptoirs étrangers étaient installés sur plusieurs points du pays, mais ils étaient tenus par des Asiatiques, Japonais, Siamois, Malais, Birmans et Chinois, et non par des Européens. Le plus important de ces comptoirs était situé dans l'île de Van-Ninh, formée par le delta du Pak-Nam, sur la frontière du Tonkin et de la Chine, près du cap Pak-lung; le territoire qu'il occupait avait été concédé aux trafiquants étrangers par ordonnance du roi en 1148.

L'île de Van-Ninh devint très rapidement un des centres de commerce les plus considérables de la région, appuyée à la frontière chinoise, au sommet du delta, d'une rivière navigable pour les jonques jusqu'aux portes du Quang-Si, et dans une situation maritime très avantageuse; elle fut le lieu de ravitaillement des contrées environnantes, le port transitaire de tous les articles d'importation étrangère, et le grand marché des produits naturels du Tonkin montagneux, du Quang-Si oriental et d'une partie du Quang-Tong. Plus tard, les Birmans, Malais, Japonais, etc., l'aban-

donnèrent successivement, laissant la place aux Chinois, contre la prépondérance commerciale desquels ils ne pouvaient lutter; éloignés de chez eux, ils se trouvaient dans des conditions économiques plus désavantageuses que les Célestes, lesquels, d'autre part, leur avaient déclaré, en plus de la concurrence, une guerre tout à fait déloyale de piraterie, contre laquelle ils ne purent tenir. Les comptoirs étrangers de Van-Ninh se perpétuèrent jusqu'à nos jours sous le nom chinois de *Monkay*, 芒街, et la ville fut détruite en 1887, en représailles de l'assassinat, par les Chinois de la contrée environnante, de M. Haïtce et des fonctionnaires de la Résidence; il n'en reste plus aujourd'hui le moindre vestige. Nous avons successivement, dans une précédente étude sur les Hak-Ka du Tonkin ⁽¹⁾, raconté les événements qui provoquèrent la destruction de cette ville, et donné une description de son animation commerciale en 1886.

Van-Ninh était en relations d'affaires avec Macao, mais il ne paraît pas que les transactions entre les deux ports eussent été considérables, car on voit dès l'origine les Portugais chercher à se rapprocher de Hanoï, dont le marché, au centre des riches provinces agricoles et séricicoles du Delta, leur offrait incomparablement plus de ressources commerciales.

A la suite des Portugais vinrent les Hollandais, leurs concurrents d'alors sur tous les marchés des mers des Indes et de Chine; ces derniers avaient depuis 1609 fondé des comptoirs à Hirado, au Japon, sous la direction d'un homme intelligent et hardi nommé Jacques Spex. Ce fut en 1637 que parut, dans les eaux du fleuve Rouge, le premier bateau hollandais; il portait le nom de *Grol*, et était commandé par Korel Hartsink. Ce voyage coïncidant avec l'édit du shogun Jemitsu (1635), qui interdisait aux Japonais, sous peine de mort, de sortir de leur pays pour aller à l'étranger ⁽²⁾, semble indiquer que les Japonais, qui se livraient au commerce d'outre-mer, voyant leurs entreprises ruinées par cette arbitraire prohibition, avaient renseigné les Hollandais de Hirado, et les avaient déterminés à tenter de renouer les relations commerciales qui leur étaient désormais interdites.

⁽¹⁾ *Les Hakka*, par le D^r Eitel, traduction et annotation de G. Dumoutier, *L'anthropologie*, t. IV, p. 144 et suiv.

⁽²⁾ Voir la traduction de cette ordonnance i: *Valentya ouden nieuw Oost-Indie*, vol. V, pars II, p. 98.

Cet édit de Jemitsu eut pour résultat de donner une impulsion considérable aux affaires des négociants hollandais qui, dès lors, monopolisèrent au Japon le commerce étranger. Ce fut à la suite de cet événement, en 1641, qu'ils transportèrent leurs comptoirs de Hirado à Nagasaki, où on leur concéda, sur le bord de la mer, un petit quartier isolé du reste de la ville par un canal, formant ainsi une sorte d'île, appelée Deshima, d'où l'on venait d'expulser les Portugais et les Espagnols. Deshima, qui conserve encore des traces des fortifications hollandaises, constitue aujourd'hui à Nagasaki le quartier de la porcelaine.

Arrivés au Tonkin, les Hollandais se mirent en relation avec les commerçants japonais qui, après l'édit prohibitif, y étaient demeurés sans espoir de retour. La situation de ces Japonais, dans le pays, était à cette époque assez prospère, grâce à la protection que leur procuraient les bons offices d'une de leurs compatriotes, nommée Ourou-San, devenue la concubine favorite du roi.

Le journal du bord du *Grol*, relatif à ce premier voyage des Hollandais au Tonkin, qui dura du 31 janvier 1637 au 8 août de la même année, a été retrouvé et traduit par M. A. J. C. Geertz ⁽¹⁾. L'original, qui faisait partie des archives du directeur des comptoirs hollandais de Hirado, est actuellement déposé aux Archives coloniales de la Haye. Il est dit dans ce journal, relativement à Ourou-San : « Dans nos relations avec la cour du Tonkin, nous avons reçu une grande assistance d'une femme japonaise, Ouru-San, qui nous servit d'interprète. Nous avons donné un cadeau à la femme japonaise. » Ceci est écrit à la date du 16 avril 1637. Le 15 mai suivant, le journal enregistre ceci : « Hartsink, Vincent Romeyn et Mathys ten Broecke vont à la cour, accompagnés de la femme japonaise Ouru-San comme interprète. »

L'audience accordée aux Hollandais par le roi Lê Thân tông leur fut très favorable, ils gagnèrent les bonnes grâces du monarque et séduisèrent les mandarins de la cour par leurs manières et plus encore probablement par les cadeaux qu'ils prodiguèrent. Hartsink fut même assez habile pour se faire adopter par le roi. Toutefois, en dépit de toutes ses intrigues, il ne put obtenir d'installer un comptoir de commerce dans Hanoï, qui s'appelait alors Thang-Long, les lois du

⁽¹⁾ *Voyage du yacht hollandais Grol*, traduit par Geertz. Saïgon, imprimerie du Gouvernement, 1882.

royaume interdisant aux étrangers de s'établir dans la capitale, et il dut redescendre au *marché des Étrangers* (*Pho Khach*), situé en aval, à une trentaine de kilomètres, sur la rive gauche du fleuve. Pho-Khach, qu'on appelait aussi Pho-Hien, était, ainsi que son nom l'indique, l'entrepôt du commerce étranger; comme à Van-Ninh, on y voyait des trafiquants japonais, malais, etc., et des Portugais. Hartsink y établit donc, pour le compte de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, un comptoir qui devint rapidement prospère. L'année suivante, en 1638, un bateau de la même compagnie, le *Ryp*, calant 13 pieds d'eau, remonta jusqu'à Hanoï, et y débarqua une grande quantité de marchandises, qui avaient été demandées par le roi et par les mandarins.

Un commerce actif s'établit donc, à cette époque, par l'intermédiaire des Hollandais et des Portugais, entre le Tonkin et l'Europe, par les voies de Macao et de Batavia, et aussi entre le Tonkin et le Japon.

Les articles d'exportation du Tonkin pour le Japon nous sont donnés par la grande encyclopédie sinico-japonaise *Wa-kan-san-zai-dzu-ye* 和漢三才圖會, vol. XIII, p. 30, recto.

En voici la nomenclature en japonais, en chinois et en français:

- 黃絹 *hok-ken* « sorte de soie jaune ».
- 綾子 *rin-su* « soie pour doublure ».
- 黃絲 *hok-shi* « soie en écheveaux ».
- 縐紗 *su-sha* ou *tchi-ri-men* « crépon ».
- 紗綾 *sa-ya* « soie brochée, rayée ou striée ».
- 紗 *sha* « grenadine de soie, étoffe striée ».
- 羅 *ro* « gaze de soie ».
- 天鵝絨 *biro-do* « velours ».
- 五絲 *mu-ryo* « tissu de soie (à 5 fils) ».
- 木綿花 *mo-men-hoa* « coton (brut) ».
- 縮砂 *shiku-sha* « cardamome ».
- 麝香 *ja-ko* « musc ».
- 天好女半天仆奈 *tsé-ré-men-lei-na* « térébenthine ».
- 肉桂 *nik-kei* « cannelle ».
- 縐 *so* « soie blanche, satinée ».
- 龍眼肉 *riu-gan-niku* « litchis (de l'espèce longan) ».
- 霍香 *ruwaku-ko* « *betonica officinalis* ».
- 石黃 *seki-wo* « sulfure jaune d'arsenic ».

亞 鋤 *to-tan* « zinc ».
蘇 方 *so-ho* (ou *so-boku*) « bois de sappan ».
檳 榔 *bin-rô* « arec ».
紕 *sho-kon* « cordonnet de soie ».
漆 *shitsu* « laque ».
山 帶 來 *shan-ki-rai* « cunao ».
陶 *fo-ki* « porcelaine ».
漆 器 *nuri-mono* « objets laqués ».
攫 神 香 *kaku-jen-ko* « calembac ».

J'ajouterai à cette liste les produits suivants qui n'y figurent pas, et que j'ai retrouvés dans des documents japonais : *or, poivre, sucre brut, ailerons de requins, curcuma* et *riz*.

Les Européens fournissaient aux Tonkinois des fusils, des canons, des munitions de guerre, des étoffes de drap et de coton, et de menus objets d'industrie. Les Japonais leur vendaient des sapèques fondues en cuivre et en fer, du soufre, des éventails, des parapluies, des parasols, des chaudières, des braseros, des chaufferettes, des porcelaines, des tissus de coton, et une sorte de mousseline très fine.

Le *Quarten Beer* transporta, en 1647, un chargement estimé 355,658 fl., et le *Hillegaert Berg*, un chargement estimé 80,112 fl., sur lesquels la compagnie réalisa un bénéfice de 7,935 fl.

La guerre de Trinh contre les Nguyen, qui ensanglantait alors tout l'Annam, aurait suffi à elle seule à alimenter le commerce d'importation de munitions, auquel prenaient part également quelques maisons anglaises et françaises. Malheureusement, le roi Lé thàn tòng voulut obtenir des Hollandais autre chose que des armes; il sollicita d'eux une alliance et un appui effectif contre ses adversaires, écrivit dans ce sens à Van Diémen, gouverneur de Batavia, allant jusqu'à lui offrir, pour prix des services qu'il réclamait de lui, le pays occupé par les Nguyen, c'est-à-dire l'Annam, jusqu'à la frontière du Thanh-Hoa, moins les contrées occupées encore par les Kiams.

Van Diémen, peu convaincu de la réalité de ces offres, promit, mais ne donna rien, ce qui mécontenta extrêmement la cour du Tonkin.

D'autre part, la concurrence que se faisaient au Tonkin les

commerçants des diverses nationalités avait suscité entre eux des haines qui se traduisaient souvent d'une façon brutale. Les rixes entre Hollandais et Portugais, sur les côtes, dans les rivières et jusque sur les marchés du pays, n'étaient pas faites pour plaire au roi.

Sous le règne de Hiên-vuong, la crise atteignit son paroxysme, et devant les désordres sanglants provoqués par les trafiquants étrangers et dont le pays était le théâtre, ce prince qui, jusqu'alors, s'était distingué par sa tolérance, décréta la peine de mort contre tout Hollandais qui serait convaincu d'avoir attaqué un Portugais. Plus tard, inspiré par des conseillers hostiles qui redoutaient sans doute les conséquences de l'esprit entreprenant des Européens, il engloba dans la même persécution les commerçants étrangers, les chrétiens et même les Chinois.

Van Loo, qui dirigeait à cette époque le comptoir hollandais de Pho-Hien, fut insulté, maltraité et même incarcéré pendant plusieurs mois; lorsqu'il recouvra sa liberté, ce fut pour rassembler ses agents et procéder, aidé de son second, Cornélis de Flines, à la liquidation du comptoir.

Le 8 février 1700, ils s'embarquèrent tous à bord du navire le *Basw* et, abandonnant définitivement Pho-Hien, firent voile pour Batavia. Ainsi prit fin la première tentative commerciale importante des Européens sur le fleuve Rouge; elle avait duré soixante-quatre ans. Pendant cette période, treize directeurs se succédèrent à la tête du comptoir de la Compagnie hollandaise à Pho-Hien.

Voici leurs noms :

De 1637 à 1640	Korel Hartsink.
De 1640 à 1647	Antony van Buokorst.
De 1647 à 1649	Philip Schilleman.
De 1649 à 1659	Nicolaus de Voogel.
De 1659 à 1663	Hendsik Baron.
De 1663 à 1666	Léonard Morre.
De 1666 à 1667	David Verdonk.
De 1667 à 1668	Constantyn Rondt.
De 1668 à 1672	Kornélis Valchenier.
De 1672 à 1677	Albert Brevink.
De 1677 à 1687	Léonard du Moy.
De 1687 à 1691	Jean Sibens.
De 1691 à 1700	Jacob van Loo. -

Quand on quitte la ville de Hu'ng-Yen par la digue de l'est qui sépare les faubourgs de Máu-du'o'ng et de Hâu-Trang, on arrive auprès d'une pièce d'eau d'une certaine étendue que les Annamites appellent Ban-Nguyêt-Hô, ou le lac *de la Demi-Lune*. Ce lac, en effet, a une forme semi-circulaire; il est circonscrit d'un côté par une partie courbe de la digue de Hu'ng-Yen, et de l'autre par la place découverte qui s'étend devant le portique du grand temple de Máu-du'o'ng. Une légende de vaisseau fantôme, peut-être propagée par les Hollandais de Pho-Khach, se rattache au lac de la Demi-Lune. La voici telle que la racontent les Annamites et telle que nous l'a transcrite un mandarin du pays.

Le grand fleuve (le fleuve Rouge) arrose, dans la province de Hu'ng-Yen, les limites du village de Hoa-du'o'ng⁽¹⁾, canton de Yen-Tao, du huyên de Kim-Tông, dans le phu de Khoai-Châu. En amont de ce village, le fleuve s'appelle Hoàng-giang; en aval, il s'appelle Dàng-giang : c'est cette seconde partie du fleuve qui se jette dans la mer.

Il y a bien longtemps, un empereur chinois, de la dynastie Tang, qui faisait la guerre à l'Annam, ayant été vaincu, se précipita dans les flots avec sa femme et se noya. Son cadavre flottant sous les eaux remonta les courants du fleuve annamite, et vint échouer près d'un embarcadère de jonques, sur le territoire de Hoa-du'o'ng. Les habitants le recueillirent, l'inhumèrent sur le bord même du fleuve, et érigèrent à cet endroit un temple qui, depuis lors, compte parmi les plus renommés : c'est le temple dit de Máu-du'o'ng.

Sous la dynastie de Lê, un gouverneur de Hu'ng-Yen, nommé Diép Công, ayant remarqué que le fleuve, en face du temple, décrivait une courbe assez accentuée, isola complètement cette partie au moyen d'une digue, et produisit ainsi dans l'intérieur de la courbe un petit lac en forme de demi-lune. La profondeur de ce lac est de trois thu'o'c, et jamais il n'assèche. On affirme qu'autrefois un grand navire tout en cuivre, chargé de richesses et portant de nombreux passagers, disparut à cet endroit au milieu d'une affreuse tempête. On le vit sombrer à la lueur des éclairs, on entendit les cris de détresse des naufragés, mais on ne put leur porter aucun secours; bien plus, jamais on ne recueillit une seule épave, jamais les eaux ne rendirent un seul cadavre. Mais il arrive parfois, depuis lors, que pendant les nuits sombres et pluvieuses, quand le vent souffle tristement, on entend comme de lointains gémissements, de sourdes plaintes sortir du lac, et l'on voit apparaître à peine visible, au-dessus des eaux, le fantôme du vaisseau de cuivre qui, lentement, fait le tour du lac, puis s'enfonce

(1) C'est l'ancien nom de Máu-du'o'ng, un des faubourgs de Hung-Yen.

et disparaît avec son équipage de spectres dont les clameurs s'éloignent sous les ondes. On attribue à la présence du vaisseau de cuivre la teinte toujours verdâtre des eaux du lac.

Un roi de la dynastie de Tràn construisit, sur le bord du lac de la Demi-Lune, un pavillon où il venait quelquefois se livrer à la pêche. On voit encore des vestiges de ce monument. Le temple de Mâu-du'o'ng qui, d'après la légende, recouvre la sépulture de l'empereur chinois, s'élève en face du lac, sur le côté d'une esplanade abritée par deux banians de dimensions colossales; l'édifice proprement dit n'offre rien de remarquable; seuls, le portique d'entrée et les pilastres qui l'accompagnent sont des plus beaux spécimens d'art annamite que nous connaissions au Tonkin. (Voir la photographie.)

A quelques hectomètres plus loin, la digue du fleuve, après avoir contourné le lac de la Demi-Lune et suivi la route, abandonne brusquement cette dernière qui se prolonge en ligne directe et, par un crochet à angle droit, s'en va décrire une longue courbe dans les rizières. C'est dans l'intérieur de cette courbe, dont la corde a moins d'un kilomètre de longueur, que se retrouvent les vestiges des établissements étrangers. La route qui forme la corde du demi-cercle est encore, par place, bordée de maisons de briques et de temples dont la forme et la nature des matériaux accusent l'antiquité. Les champs et les jardins sont remplis de débris de briques et de poteries; çà et là, au-dessus des herbes ou des cultures, se dressent les sommets arrondis de stèles dédicatoires, seuls témoins encore en place de temples disparus.

Deux d'entre elles consacrent, par leur inscription, la mémoire d'un homme de bien qui gouverna la province pendant la période des comptoirs étrangers. La colonie chinoise s'étendait de chaque côté de cette longue rue de Pho-Hiên: le temple de leur congrégation existe encore, à gauche de la route, non loin du temple du dieu chinois de la guerre; les Célestes devaient être confondus, dans le même quartier, avec les autres étrangers asiatiques, japonais, siamois, etc., et rien, dans les détails encore visibles des constructions, ne peut servir à déterminer les emplacements respectifs occupés par les commerçants de ces diverses nations. Il n'en est pas de même pour les comptoirs hollandais et portugais. Les habitudes européennes, comme le souci de la sécurité, ont présidé à leurs

constructions, et il est impossible de se méprendre sur le caractère et la destination des vestiges qu'ils ont laissés.

Situés en arrière des jardins, entre la grande rue de Phô-Hiên et la digue, ils comprennent plusieurs emplacements quadrangulaires, dont le sol a été surélevé par les déblais du creusement des fossés qui les entourent. Ces fossés, larges, profonds et rectangulaires, sont à sec pendant l'hiver, et fournissent une récolte de riz pendant la saison des pluies. A l'époque des comptoirs étrangers, le fleuve, qui coule aujourd'hui à 2 kilomètres de là, baignait le pied de la digue, dont la plate-forme, devant les pagodes, devait servir de quai de débarquement au port de commerce.

Il est infiniment probable qu'alors un petit canal de dérivation amenait l'eau du fleuve dans les fossés des factoreries, en suivant la large route abandonnée, mais encore visible, qui faisait communiquer celles-ci avec le quartier asiatique d'un côté, et de l'autre avec le port. Le dessinateur annamite, qui a dressé le plan de Phô Hiên que nous donnons à l'appui de ce mémoire, a indiqué trois rectangles seulement sur l'emplacement des comptoirs étrangers; bien que nous n'en puissions dire exactement le nombre, nous savons qu'ils sont plus nombreux, et qu'ils ne sont pas tout à fait disposés dans l'ordre qu'il indique. L'état des cultures, lors de notre dernière visite à Phô Hiên, et certaines parties alors inondées ne nous ont pas permis de rectifier cette partie du plan.

Nous avons relevé, dans diverses pagodes de Phô Hien, et nous en donnons ci-après la traduction, quelques inscriptions lapidaires contemporaines des comptoirs étrangers; ces monuments épigraphiques suffisent à dissiper tous les doutes qui pourraient se produire sur l'emplacement de Pho-Khach, qu'une fausse interprétation de l'itinéraire du *Grol* avait fait placer à Phu-Ly-Nho'n.

INSCRIPTION DEDICATOIRE GRAVÉE SUR LA STÈLE DU TEMPLE ÉLEVÉ
À LA MÉMOIRE DE LÊ-CÔNG, AU PAYS DE SO'N NAM 山南.

Ce temple a complètement disparu; seule, la stèle dédicatoire se dresse sur son emplacement, qui est aujourd'hui traversé par un sentier de cultures.

Lê Công, gouverneur de la province de Son' Nam, était un homme de bien; après sa mort, le roi lui conféra les titres de Thai Bao 大保, et de Quân Công 郡公, et l'éleva à la dignité de Génie.

INSCRIPTION.

Les livres disent que l'homme sage est la base fondamentale du royaume, et que les peuples doivent se reposer sur lui. Si notre royaume est tranquille et prospère, ce n'est pas parce qu'il possède un arbre extraordinaire, c'est parce qu'il possède un sage.

Ce sage, pierre de fondation de notre royaume, c'est le mandarin LÊ-CÔNG.

Il est né au village de Bải Trai 沛寨, du huyen de Dinh-Yen 定安. C'était un philosophe, un magistrat intègre et un homme vigilant; il fut souvent admis à se présenter devant le roi, qui l'appréciait et l'aimait, et qui le nomma gouverneur du So'n Nam. Pendant le temps qu'il exerça ces fonctions, il administra les habitants de sa province comme sa propre famille, rendit la justice avec équité, fut bon pour les faibles et les gens de bien, impitoyable pour les brigands. Sa fidélité au roi était comparable à son amour pour le peuple, aussi les trente-six subdivisions de sa province jouirent-elles pendant son gouvernement de la paix la plus grande.

Ce fut en l'année *Giap Thu* que Lê Công prit en mains l'administration du So'n Nam, il était âgé de 39 ans; il la conserva jusqu'à sa mort qui survint en l'année *Giap Thân*, à l'âge de 84 ans. Il exerça, dans ce pays, ses fonctions pendant quarante ans, et sa famille resta pauvre; il s'est ainsi assuré le respect et l'amour de tous ses administrés.

En l'année *Binh Tuất*, les mandarins du pays et les commerçants étrangers se réunirent pour élever un temple à Lê Công, à l'endroit même où, de son vivant, il avait coutume de rendre la justice.

Cette inscription a été gravée pendant l'été de l'année *Dinh Vi*, la 8^e année du règne de Bao Thai, de la dynastie Lê.

STÈLE DEDICATOIRE, ÉRIGÉE PAR LES COMMERÇANTS JAPONAIS ET CHINOIS DE PHO HIEN, À LA MÉMOIRE ET DANS LE TEMPLE DE LÊ CÔNG.

STÈLE DU TEMPLE DE HOAN LINH VU'ONG 安靈王.

On dit que dans tel pays où se trouve une montagne renommée, le fleuve participe de la renommée de la montagne. La renommée de LÊ CÔNG, en Annam, est aussi grande que celle de la montagne et du fleuve.

Depuis le jour où vous avez pris la direction des affaires du Son' Nam, la paix s'est étendue sur la terre et sur les eaux, et les bateaux étrangers ont pu se réunir ici pour commercer. Voici plus de trente ans que, depuis que nous sommes venus établir ici nos comptoirs de commerce, nous n'avons vu ni rebelles, ni pirates; c'est à vous, LÊ CÔNG, que nous le devons; aussi le roi, reconnaissant vos mérites et vos vertus, vous a-t-il, après votre mort, élevé à la dignité de Génie céleste.

Lorsque, pendant l'année *Binh Thân*, le nouveau gouverneur nommé Dang CÔNG, de la famille de la reine, prit possession du So'n Nam, il entendit de tous côtés célébrer les mérites de LÊ CÔNG; il vit que la renommée de ce sage administrateur était aussi grande que celle du mont Tan-Vien et du fleuve Nhi; il fit rechercher l'endroit où s'élevait jadis le prétoire de LÊ CÔNG, et fit placer une inscription, à la gloire du défunt, engageant tous ceux qui la liraient à pleurer le sage et à l'imiter dans ses vertus.

Au milieu de l'hiver de l'année *Qui Mao*, la 4^e du règne de Bao-Thai, tous les étrangers du royaume du Nord vinrent lui présenter leurs respects et leurs regrets.

C'est un nommé Trân, patron d'un bateau de commerce de l'île de Haïnan, natif de la sous-préfecture de Tan Giang 荳江, préfecture Toàn Chau 泉州, dans la province de Phức Kiên, qui a rédigé cette inscription.

INSCRIPTION DE LA STÈLE DE L'OUEST, À LA PAGODE
DE THIÊN ƯNG 天應.

Dans la province de Hu'ng Yen, vivaient un Tong Doc nommé Dang-Dinh-Tuong et sa femme Bui Hsi Khang; le Tong Doc était originaire du village de Lu'o'ng, de la sous-préfecture de Chu'o'ng Du'c. Ces deux époux très pieux, ayant appris que le culte du Bouddha Thé Tôn avait été rapporté de l'Inde par le roi Minh-Dê, de la dynastie chinoise de Han, se convertirent au bouddhisme.

A cette occasion, un saint bonze, nommé Chân Thuận, originaire de Bai Xuyen, de la sous-préfecture de Hoang Hoa, dans la province de Thanh Hoa, et une femme nommée Diêu-Mi, attristés de voir le temple de Linh Hiên, du village de Hoa Du'o'ng, en si mauvais état, vinrent prier les époux Dang-Dinh-Tru'o'ng de donner l'argent nécessaire aux réparations du temple, des statues et des autels.

Les pieux époux donnèrent de l'argent, et les travaux furent exécutés; on recouvrit les statues et les lotus de laque et d'or, on répara le temple principal, les deux bâtiments annexes; on construisit en façade trois portiques et en arrière du temple une maison d'habitation; on creusa une pièce d'eau et un puits, et on planta un jardin d'arbres fruitiers.

Quand tous ces travaux furent terminés, on rétablit l'autel et on grava des stèles pour attirer le bonheur sur le royaume. Que la dynastie se perpétue pendant dix mille ans, que les peuples soient toujours en paix, la pluie bienfaisante, que les âmes charitables fassent des aumônes aux temples, que les notables des villages soient heureux, les fils pieux, les neveux dévoués. Que tous les lauréats des concours soient reçus docteurs, que les fonctionnaires obtiennent les titres de Hân et de Cống. Que les cultivateurs et les artisans deviennent riches, que les commerçants fassent de bons profits, et que notre village obtienne dix mille années de tranquillité et de bonheur.

La religion du Bouddha s'étend de jour en jour davantage, les solitaires échappent à la transmigration, deviennent Bouddha et vont s'asseoir sur le lotus.

Que la bonne parole gravée sur la pierre se conserve indéfiniment!

Cette stèle a été gravée le 18^e jour de l'été, la 5^e année du règne de Vinh-Thinh, de la dynastie Lê.

STÈLE DE THIÊN U'NG 天應,
COMMÉMORATIVE DE LA RECONSTRUCTION DU TEMPLE.

Cette stèle est érigée dans la partie est des bâtiments :

Ce temple est situé sur le territoire du phu de Khoai Chu, au village de Hoa-Du'o'ng; la partie sud confine à la limite du buyen de Kim-Dong. La veine magique de la terre, après avoir répandu le bonheur sur un parcours de plus de mille *li*, arrive à cette pagode et s'arrête, concentrant ici tous ses bienfaits effluves. A l'extérieur coule le grand fleuve, l'intérieur du temple est traversé par un petit cours d'eau; il n'est nulle part au monde de situation plus favorable et plus avantageuse; aussi le village est-il prospère, et fournit-il de bons fonctionnaires à l'État.

Depuis l'antiquité, cette grande renommée n'a jamais faibli; c'est l'endroit le plus important de la province de Hu'ng Yen, et la Ville des Étrangers, où les commerçants viennent trafiquer des quatre points du monde, à l'aspect d'une petite capitale.

Un certain jour, au cours d'une rébellion, ce temple de Thiên U'ng fut détruit, et pendant de longues années il resta en ruines; aujourd'hui une femme pieuse, nommée Lu'o'ng Ngoc-Yên, supérieure des religieuses, et trois autres saints personnages, Hué-Quang, Nguyen-Lang et Du'c Qui, se consultèrent et décidèrent de mettre en commun leurs ressources afin de le reconstruire. Alors, les habitants du village de Nhàn-Du'c, ceux du village de Hoa-Du'o'ng et ceux de la Ville des Étrangers voulurent aussi contribuer à cette bonne œuvre, et ils apportèrent de l'argent.

Les travaux de reconstruction furent commencés le 2^e mois de l'année Giap dân : on s'occupa d'abord des bâtiments, puis on sculpta les statues et on les recouvrit d'or et de laque. Tout était terminé le 10^e mois de l'année Giap-ti. Ensuite, on fit acheter du cuivre à la montagne Trang So'n 莊山, afin de fondre une cloche, et l'on choisit de bons bois pour faire le clocher.

Quand la cloche fut fondue, on la suspendit, et sous le premier coup de marteau, le son se répercuta à plus de mille *li* de distance. Ces travaux furent terminés le 2^e mois de l'année At-Su'u.

On procéda alors, dans le temple, à la cérémonie de l'ouverture des yeux des bouddhas, et on convia les bonzes à venir consacrer les lieux et inaugurer les exercices du culte.

Le temple de Thiên U'ng 天應 est célèbre 瑞應; il renferme des antiquités comme celui de Quốc su' 國帥; il ressemble à la tour de Bao-Thien, 報天; ses statues sont aussi précieuses que celles de Quinh Lam 瓊琳, ses vases sacrés sont aussi beaux que ceux du temple de Pha-

Minh 普月, et sa cloche aussi sonore que celle de Phá Lai 普賴. De tous les temples les plus renommés, aucun n'est supérieur à celui de Thiên U'ng, c'est pourquoi son influence bienfaisante est considérable.

Les saintes maximes disent : *Celui dont les pensées sont pures obtient le calme et la paix du cœur; celui dont les actions sont pures obtient le calme pour lui-même, pour sa famille, pour son pays, pour l'univers entier.* C'est une vérité dont il ne faut pas douter.

Cette inscription est l'œuvre de l'étudiant Pham-linh-Vông, qui est également l'auteur des vers suivants :

Le temple s'appelle Thiên U'ng
Et le village Hoa Du'o'ng.
Le site est admirable
Les habitants sont fervents bouddhistes;
Une femme pieuse nommée Hué Quang
Et un étudiant nommé Du'c Qui
Ont de leurs deniers réparé le temple;
Ils ont fondu la cloche et construit le clocher.
Le temple est aujourd'hui plus joli qu'autrefois.
De même qu'au temple voisin de Thuy U'ng,
Le peuple aime à s'y rassembler.

Cette stèle a été gravée le 7^e jour du 10^e mois de la 7^e année du règne de Vinh-Thanh (1711).

CORRESPONDANCE.

RUINES TJAMES DE TÂY-LOC.

Tourane, le 23 juin 1894.

MONSIEUR LE MINISTRE,

J'ai l'honneur de vous signaler la présence de ruines tjames nombreuses et importantes situées dans un cirque formé par le *Ông-Chua* (mont Dien), le *Rang-Meo* (Dent-du-chat) et les contreforts qui relient ces deux sommets (Carte de l'État-Major, feuille Tourane, 17 C. 48).

Voici d'abord comment elles ont été découvertes.

Un ami de M. Boute, planteur à *Tây-Loc*, étant à la recherche d'une terre propre à la culture, s'égara dans un cirque. A son retour, il déclara plaisamment à M. Boute qu'il avait découvert la terre qu'il désirait, et qu'il s'y trouvait même une maison en briques à laquelle il ne manquait que le toit.

M. Boute s'y rendit avec lui et reconnut cette maison, ainsi que plusieurs tours, pour des ruines tjames. Comme il savait l'intérêt avec lequel je recherche ces ruines, il m'en fit part presque aussitôt, et nous convînmes de partir le samedi suivant, 16 juin. Nous couchâmes à *Tây-Loc*, qui se trouve à cinq heures de cheval de Tourane.

Nous partîmes à pied, le dimanche, à 5 heures 30 du matin, suivant le faite d'une ligne de coteaux ayant à peu près la direction indiquée par le pointillé de la carte ci-jointe. Puis nous descendîmes à travers la forêt un flanc de vallon intérieur en nous frayant un chemin à l'aide de grands coutelas (*coupe-coupe*). Ayant perdu tous sentiers, nous suivîmes ensuite un torrent desséché qui nous conduisit dans un thalweg étroit, véritable gorge donnant accès au cirque tjame, que j'appellerai *Tây-Loc* en souvenir de mon compagnon.

Les indigènes de la région fréquentent cependant ces parages, car nous en rencontrâmes quatre, campés dans la gorge, qui recueillaient l'huile de l'arbre appelé *dau ray*.

Dès notre entrée dans le cirque, je fus agréablement surpris de la multiplicité des monuments, pressentis plutôt qu'aperçus, dans la végétation qui a poussé jusque sur leurs faîtes. Mais cette végétation, dans son en-

semble, a pris vaguement la forme ogivale qui subsiste dans les ruines, et l'œil exercé ne s'y trompe guère (phot. 1, 2, 3).

Arrivés seulement au cirque à 10 heures, nous ne disposions que de peu de temps. Il ne faut pas songer en effet à s'attarder dans ces forêts, où pullulent les fauves. Nous en apercevions les traces fraîches sur les bords des ruisseaux. Je n'ai donc pu faire que quelques observations générales et tirer les six clichés dont je disposais.

Nous sommes d'abord passés sur un plateau herbeux, près d'une tour ayant au centre d'une de ses ogives formant niche, une Trimourti en grès bien conservée (phot. 4).

Je me dirigeai au fond du cirque, vers un massif qui me paraissait receler un monument plus haut que les autres. Il fallut nous en frayer l'accès par le débroussaillage. J'estime la hauteur de la tour à 12 mètres. Elle est très curieuse, revêtue de saillies formant colonnes en briques sculptées ou moulées. Les entrées sont encadrées d'énormes monolithes de grès. Ceux des grands côtés ont 3 m. 50 de haut, 55 centimètres de large, autant d'épaisseur. Dans les hautes herbes, dans les décombres, gisent çà et là quantité de statues dont plusieurs ont la tête brisée, sans doute par les Annamites, qui ont chassé les Tjames, car les brisures paraissent très vieilles.

Des monuments plus petits, dépendances du grand, l'entourent, et sont enfouis dans des amas de briques cassées.

Un des murs détériorés me permet de croire que ces énormes cloisons de 4 mètres d'épaisseur ne sont pas entièrement en briques, et ont dû être construites creuses, à cinq ou six briques, puis comblées avec de la terre.

Une couche d'environ 16 centimètres de fiente de chauve-souris tapissait le sol intérieur et dégageait une odeur très forte que nous fîmes passer un peu en allumant un feu de broussailles. J'ai essayé de photographier l'entrée autant que le débroussaillage me l'a permis (phot. 5).

Les tours se suivent en cet endroit à 100 mètres d'intervalles; nous en visitâmes successivement cinq, toutes aussi remarquables. L'une d'elles contenait un tombeau en pierre de grès, ouvert et profané, qui renfermait encore quelques ossements.

D'une plate-forme, ayant pu jeter un coup d'œil sur l'ensemble, je remarquai que ces tours formaient un demi-cercle du côté de l'Annam, et que le centre du cirque paraissait être coupé d'avenues droites où des hautes herbes seules avaient repoussé (phot. 3).

En effet, autant que l'heure déjà tardive me le permettait, je courus visiter l'entrée d'une de ces avenues; il y avait une tour de chaque côté. Sur une autre avenue, circulaire celle-là, un bâtiment que je n'ai pu définir, rectangulaire, peu élevé, avec fenêtres sur chaque face, dans lequel on pénétrait en descendant quelques escaliers, devait servir de maison d'habitation, peut-être seulement de magasin ou de prison (phot. 6).

J'ai remarqué aussi des murs de soutènement autour des plates-formes qui supportent les tours.

A 3 heures, nous sommes obligés de songer au retour et d'abandonner tout ce chaos de merveilles archéologiques.

Le cirque a environ 1 kilomètre de diamètre.

Sommes-nous en présence d'un camp retranché où les Tjames ramenaient leur butin après chaque incursion chez leurs voisins annamites ?

Tout porte à le croire.

A part peut-être les ruines de *Tja-Ban*, ancienne capitale des Tjames dans le *Binh-Dinh*, celles de *Tây-Loc* que je viens de signaler sont les plus intéressantes et les plus variées connues jusqu'à présent. . . .

C. PARIS.

COMPTES RENDUS ET ANALYSES.

E. CHANTRE. *Aperçu sur l'anthropométrie des peuples de la Transcaucasie.*
Br. in-8° (s. l. n. d.).

L'*Aperçu sur l'anthropométrie* des peuples de la Transcaucasie de M. Ernest Chantre est un résumé des études sur le vivant poursuivies par le voyageur en 1890 sur 676 individus, 564 hommes et 112 femmes, appartenant aux dix groupes suivants : Arméniens, Aderbeïdjânes, Kurdes, Tadjiks, Hadjémis, Afghans, Aïssoris, Juifs, Kalmouks et Lesghiens, qui peuvent être caractérisés de la manière suivante :

Les Arméniens ont presque tous les cheveux d'un brun foncé, brachycéphales, leptorrhiniens, mésoprosopes, et d'une taille au-dessus de la moyenne.

Les Aderbeïdjânes et les Kurdes sont aussi d'un brun foncé; ils sont dolichocéphales et dolichoprosopes, leptorrhiniens, et d'une taille au-dessus de la moyenne.

Les Aïssoris sont, au contraire, hyperbrachycéphales et mésoprosopes, la face est moyenne, le nez est mince, la taille s'abaisse au-dessous de la moyenne.

Les Tadjiks, tous d'un brun foncé, sont dolichocéphales, mésoprosopes, leptorrhiniens, et d'une taille au-dessus de la moyenne.

Les Persans Hadjémis sont tous très bruns, dolichocéphales et leptorrhiniens; leur taille est moyenne.

Les Juifs aux cheveux châtons sont hyperbrachycéphales, mésoprosopes, leptorrhiniens, et de taille ordinaire. Les Afghans, bruns, brachycéphales, mésoprosopes, et de grande taille. Les Kalmouks, bruns, brachycéphales, mésorrhiniens; ils ont la face large et les yeux bridés, et dépassent la taille moyenne. Enfin, les Lesghiens, châtons, hyperbrachycéphales, mésoprosopes, leptorrhiniens, sont de taille élevée. Ces deux derniers peuples rentrent, tout naturellement, l'un dans le groupe mongolique, l'autre dans le groupe finnois. Quant aux autres, dont les affinités ethniques sont moins évidentes, M. Chantre tend à serrer dans un même faisceau les Arméniens, les Juifs et les Aïssoris, d'une part, considérés comme protosémites dans sa classification; de l'autre, les Hadjémis, les Afghans et les Tadjiks, de souche irarienne, mais fortement mélangés aux Turco-Mongols. Quant aux Kurdes et aux Aderbeïdjans, ils seraient plus hétérogènes encore,

certaines tribus paraissant présenter des analogies avec les Hadjémis, tandis que d'autres offriraient des caractères qui les rapprocheraient, les uns des Arméniens et des Aïssoris, les autres des Turks et des Aderbeïdjâns.

M. Chantre donne prudemment ces conclusions comme toutes provisoires, et se réserve de les modifier à mesure qu'il lui sera possible de perfectionner son travail.

E. HAMY.

E. CHANTRE. *L'origine et l'ancienneté du premier âge du fer au Caucase.*
Lyon, 1892, broch. in-8°.

La période préhistorique désignée communément sous le nom de *premier âge du fer* a, dans le Caucase et la Transcaucasie, une ampleur considérable. La nécropole de Koban, en particulier, en Osséthie, fournit sur ces temps obscurs des renseignements extrêmement importants. M. Chantre expose dans la brochure que j'analyse les conclusions auxquelles ses fouilles personnelles et celles des autres explorateurs français, russes et allemands l'ont conduit. Il croit que la civilisation de Koban a été primitivement importée dans des temps qui oscillent entre le *xx*^e et le *xv*^e siècle avant notre ère, de la basse Chaldée, et qu'en se développant au centre du Caucase, elle a pu y recevoir ce qu'il appelle des *influences latérales* de l'Asie Mineure et de la Phénicie. La population qui a importé cette civilisation dans le Caucase et y a maintenu fort longtemps son influence était dolichocéphale, et M. Chantre lui suppose des origines mongolo-sémites ou sémito-kouschites, et non iraniennes. Elle aurait été modifiée vers le *vii*^e siècle par l'invasion d'un peuple brachycéphale, d'origine ouralo-altaïque, et modifiée de plus en plus dans la suite des temps par l'influence successive des Grecs, des Romains, des Byzantins et des Persans.

E. HAMY.

E. CHANTRE. *La bijouterie caucasienne de l'époque scytho-byzantine.*
Lyon, 1892, broch. in-8°.

Les vestiges de la civilisation à laquelle M. Chantre donne le nom de *scytho-byzantine* se rapportent à cette période qui s'ouvre vers le *vi*^e siècle avant notre ère, avec les invasions que l'on a attribuées en Asie aux Scythes et plus tard en Europe aux Gètes et aux Goths. La zone d'évolution des Scythes n'avait pas dépassé beaucoup les côtes de la mer Noire vers l'ouest,

où le goût artistique de ces barbares aurait subi des influences grecques devenues bientôt prépondérantes. M. Chantre ne conteste pas à la rigueur qu'on donne le nom de *gothique* à la bijouterie cloisonnée de la Hongrie et d'une partie de l'Europe septentrionale et occidentale; il considère cette dénomination comme *inadmissible* pour les régions du Pont et du Caucase, où la juxtaposition d'abord et la fusion ensuite des éléments scythiques et gréco-byzantins est si manifeste.

E. HAMY.

G. DE LAFONT. *Les grandes religions. Le bouddhisme, précédé d'un essai sur le védisme et le brahmanisme.* — Paris, 1895, in-18 jésus.

Ce volume renferme un aperçu général du bouddhisme. Il est rédigé d'après quelques ouvrages fort connus, quelques-uns même fort estimés, comme ceux d'Eugène Burnouf et d'Oldenberg. Cette compilation, qui n'a rien d'original, ne nous paraît ni meilleure ni plus mauvaise que beaucoup de travaux similaires. Si le nombre des bouddhistes de Paris est aussi grand qu'on prétend l'être, les acheteurs de ce livre de vulgarisation en couvriront les frais d'impression et de vente sans que la haute intervention du Ministère ait besoin de se manifester; d'ailleurs la chaude recommandation que fait le Sar Peladan de ce volume dans une préface de 36 pages dans laquelle nous apprenons que «Tristan, Newton, Wagner, S. François, semblent divers; [et que] tous incantèrent le mystère, par le sexe, la science, l'art ou la foi» sera plus que suffisante pour assurer le succès, ou tout au moins la vente de cette œuvre.

Henri CORDIER.

RÉUNION
DES
DÉLÉGUÉS DES SOCIÉTÉS SAVANTES
DE PARIS ET DES DÉPARTEMENTS
À LA SORBONNE.

PROCÈS-VERBAUX.

SÉANCE GÉNÉRALE D'OUVERTURE.

PRÉSIDENCE DE M. A. MILNE-EDWARDS, MEMBRE DE L'INSTITUT,
VICE-PRÉSIDENT DE LA SECTION DES SCIENCES.

Le mardi 16 avril, le Congrès s'ouvre à deux heures précises dans le grand amphithéâtre de la nouvelle Sorbonne, sous la présidence de M. MILNE-EDWARDS, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, vice-président de la section des sciences du Comité des travaux historiques et scientifiques, directeur du Muséum d'histoire naturelle, professeur à l'École supérieure de pharmacie.

.....

M. MILNE-EDWARDS prend la parole en ces termes :

« MESSIEURS,

« En 1861, M. Rouland, ministre de l'instruction publique, réunissait ici, pour la première fois, les Sociétés savantes.

« Voici trente-quatre ans que cette institution suit sa marche paisible et progressive, au milieu des changements incessants des choses et des hommes; la vieille Sorbonne lui a servi de berceau, la nouvelle Sorbonne ne lui est pas moins hospitalière, et le souvenir de nos anciennes réunions est encore vivant dans cette en-

ceinte dont les murailles se renouvellent, mais dont le sol, toujours le même, garde l'empreinte des plus glorieuses traditions du passé.

« J'ai assisté, depuis leur fondation, à tous nos congrès, et si j'ai vu autrefois vos délégués s'entasser dans des salles étroites, construites pour les besoins d'un autre âge, j'ai eu la bonne fortune d'assister à cette éclosion d'idées nouvelles qui, augmentant la somme des connaissances humaines, a entraîné à sa suite de profondes modifications dans tout ce qui constitue la partie matérielle de la science.

« La Faculté des lettres, la Faculté des sciences, qui mettent aujourd'hui à votre disposition leurs salles de cours et de conférences, étouffaient alors dans des locaux insuffisants; les laboratoires faisaient défaut et les chimistes, les physiciens, les physiologistes s'estimaient heureux de poursuivre leurs expériences dans les chambres basses de quelques vieilles masures annexées à la Sorbonne. Maintenant, au contraire, en parcourant ces nouveaux bâtiments, on peut admirer la parfaite entente des constructions, les développements donnés à chacun des services, l'ampleur des moyens de travail dont jouissent les professeurs et les étudiants. Des changements analogues se sont accomplis dans les départements, et plusieurs de nos grandes villes ont installé leurs facultés dans de véritables palais.

« Les Sociétés savantes ont beaucoup contribué à ce progrès; elles ont montré la voie à suivre, en dirigeant l'opinion, en semant autour d'elles la bonne parole; leur action a été féconde, car on ne saurait nier cette pénétration continue qui s'établit entre les couches savantes et les couches profondes de la nation.

« Le temps est le collaborateur indispensable de la science; les découvertes sont toujours lentement préparées par des légions de chercheurs, chacun ajoutant son contingent de faits à ceux acquis déjà, accumulant les matériaux divers qui, lorsque l'heure en sera venue, se grouperont d'eux-mêmes en un édifice aux proportions harmonieuses.

« Les hommes réunis ici représentent les investigations patientes et sagaces, les recherches intelligentes et pourtant minutieuses, les uns s'attachant à déchiffrer une page du passé de la vieille France, d'autres à retrouver les traces et les débris des plus anciens habitants de notre terre, d'autres encore tâchant d'éclairer un point obscur des sciences naturelles et physiques. De ces acquisitions,

rien n'est perdu, chacune prend sa place pour être un jour utilisée, et celui-là peut s'estimer heureux dont l'effort a concouru au mouvement général.

« C'est par une action analogue que se sont formées les roches les plus solides de notre globe, celles dont nos grandes cités sont faites; aujourd'hui, dans les abîmes de la mer, d'innombrables ouvriers sont à l'œuvre; loin des agitations de la surface et du tumulte des vagues, ils préparent, dans le silence de leur vie et de leur mort, de puissantes assises que le temps cimente et qui serviront un jour à construire les plus beaux monuments.

« Nos sociétés se multiplient rapidement, et, depuis 1848, leur nombre a passé de 90 à près de 500. On ne saurait trop encourager leur développement, car elles ne sont préoccupées que d'élever le niveau de l'esprit, de rapprocher les intelligences, d'améliorer les conditions de la vie humaine et de chercher le vrai en toutes choses. Nous voudrions pourtant les voir prendre une plus grande initiative et imprimer, aux recherches qui se font dans leur ressort, une direction voulue et réfléchie; elles exerceraient une influence excellente en indiquant aux travailleurs le but qu'ils doivent donner à leurs efforts. Chaque année, des circulaires, émanant de l'administration centrale, les invitent à remettre au bureau des sections la liste des questions qu'elles désirent inscrire au programme du prochain congrès, et il est à regretter que les propositions ne soient pas plus nombreuses; il y aurait, je crois, un notable avantage à ce que chaque société consacrait une ou plusieurs de ses séances à l'examen de ces propositions et que le résultat de leur discussion fût transmis au Comité qui en tiendrait le plus grand compte pour la rédaction du programme des travaux mis à l'ordre du jour.

« Nos congrès, en facilitant les contacts entre les hommes de science, ont donc porté et porteront encore des fruits utiles; les recherches dont nous écoutons le récit dans nos diverses sections nous montrent souvent des horizons nouveaux; le reflet d'une découverte se fait sentir au loin et peut porter une lumière inattendue sur des questions restées obscures. Aujourd'hui surtout, il devient impossible de se cantonner dans un cercle trop restreint d'études et si chacun se réserve un champ d'action circonscrit, il est bon de pouvoir, à certains moments, embrasser le travail accompli par des émules et contempler, comme dans un tableau d'ensemble, des progrès qui deviennent le patrimoine de tous.

« Messieurs, au nom de M. le Ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes, je déclare ouvert le Congrès des Sociétés savantes et je vous donne lecture de l'arrêté qui constitue les bureaux des sections. »

Le président du Congrès lit ensuite l'arrêté ministériel constituant les bureaux des sections du Congrès :

Le Ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes,

ARRÊTE :

M. Milne-Edwards, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, vice-président de la section des sciences du Comité des travaux historiques et scientifiques, directeur du Muséum d'histoire naturelle, professeur à l'École supérieure de pharmacie, présidera la séance d'ouverture du Congrès des Sociétés savantes, le mardi 16 avril prochain.

Suivant l'ordre de leurs travaux, MM. les délégués des Sociétés savantes formeront des réunions distinctes, dont les bureaux seront constitués ainsi qu'il suit :

.....

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE.

Président de la Section : M. Ch. SCHEFER.

Secrétaire : M. le docteur HAMY.

PRÉSIDENTE DES SÉANCES.

Mardi 16 avril. — M. Ch. SCHEFER, président de la Section.

Mercredi 17 avril. — Matin : M. BOUQUET DE LA GRYE, vice-président de la Section. — Soir : M. HIMLY, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques.

Jeudi 18 avril. — Matin : M. le général DE LA NOË, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques. — Soir : M. Ch. SCHEFER, président de la Section.

Fait à Paris, le 28 mars 1895.

Signé : R. POINCARÉ.

La séance est levée à deux heures et demie, et les différentes sections se réunissent dans les locaux qui leur ont été affectés.

SECTION DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE.

SÉANCE DU MARDI 16 AVRIL 1895.

PRÉSIDENCE DE M. CH. SCHEFER, MEMBRE DE L'INSTITUT.

A l'issue de la séance générale, la Section s'est réunie dans le local qui lui est assigné, pour compléter son bureau et commencer l'examen des questions portées à son ordre du jour.

Après quelques mots de bienvenue adressés aux délégués des Sociétés savantes et un souvenir ému accordé à la mémoire du vaillant et regretté voyageur Dutreuil de Rhins, M. SCHEFER invite à siéger au bureau, comme assesseurs, MM. Ernest Chantre, des Sociétés d'anthropologie et de géographie de Lyon, et Ludovic Drapeyron, de la Société de topographie de France.

M. Froidevaux, secrétaire du bureau colonial institué près la Faculté des lettres de Paris, expose les résultats de ses recherches sur le voyage de Barrère en Guyane.

Quand le gouverneur d'Orvilliers se rendit en France, en 1721, pour les affaires de la colonie, il ne se borna pas à démontrer au conseil de la marine l'intérêt que présentait la recherche des mines d'or : dans une séance (février), il insista également sur les ressources botaniques du pays et demanda l'envoi à Cayenne d'un botaniste qui précisât le peu de connaissances des habitants à cet égard, connaissances dues pour la plupart aux Indiens.

A l'appui de sa demande, M. d'Orvilliers énumérait les « baumes et simples connus à Cayenne » et fournissait sur eux, autant que la chose était possible, quelques indications précises.

Consulté sur les plantes dont parlait M. d'Orvilliers, M. de Jussieu donna son opinion sur chacune, estimant qu'il y avait intérêt à appuyer la proposition du gouverneur de Cayenne et qu'en égard à la proximité du Brésil on pourrait rencontrer à la Guyane les

mêmes « simples et baumes ». Il déclara même devoir rédiger des instructions à ce sujet.

La proposition de M. d'Orvilliers fut alors soumise au duc d'Orléans, qui y donna son acquiescement et décida l'envoi à Cayenne d'un botaniste payé sur le trésor royal. Ce botaniste fut Barrère, proposé par Jussieu, qui séjourna de 1722 à 1724 à la Guyane.

Il en rapporta les éléments de livres qu'il publia un peu plus tard et qui fournissent de précieux renseignements sur l'état de la Guyane au moment où il la visita.

M. Froidevaux appelle ensuite l'attention de la Section sur les voyages exécutés par François Martin à Madagascar entre 1665 et 1668. M. Grandidier avait déjà parlé de ces voyages dans sa belle *Histoire de la géographie de Madagascar*; mais personne ne les a encore étudiés avec quelque détail. Ils en valent cependant la peine, car ils sont précieux à plus d'un titre. Pendant son séjour à Galembole ou Fénérive, comme sous-marchand d'abord, puis comme marchand de la Compagnie des Indes, Martin ne s'est pas borné seulement à étudier le pays environnant et à contrôler les récits de Flacourt; il a envoyé plusieurs de ses compagnons et il a voyagé lui-même assez loin du lieu où il résidait, du Fort-Gaillard. Au sud, des Français se sont avancés, munis de ses instructions, jusqu'à l'Ivondrona, et peut-être même jusqu'au Mangourou. Au nord, Martin lui-même a longé la côte jusqu'au Manangory et au Manamsatrana, et même un peu plus loin. Mais les plus intéressantes explorations effectuées par François Martin l'ont été dans l'ouest, jusque sur le plateau central; celle qui l'a conduit jusqu'à la frontière du pays d'Amboet, l'Antsihavakà actuel, par ses indications géographiques précises, ses multiples renseignements ethnographiques, mérite surtout d'être signalée; elle a permis à Martin de reconnaître, lui premier, l'existence sur le plateau d'un grand lac qui n'est autre que le lac Alaotra.

C'est peu de temps après cette expédition que Martin a quitté définitivement le Fort-Gaillard pour, de Fort-Dauphin, gagner l'Inde, où il devait jouer un rôle considérable qui lui assure une grande place dans l'histoire de la colonisation française.

M. Saint-Yves, de la Société de géographie de Marseille, présente une étude sur le Père Louis Feuillée, né à Mane (Basses-Alpes). Entré aux Minimes de Mane, puis envoyé à Marseille, où

il travaille notamment sous la direction du célèbre P. Plumier, il est successivement envoyé aux diverses contrées de l'Amérique du Sud, aux Canaries, où il poursuit principalement d'importantes recherches astronomiques, dont ses manuscrits, conservés à la bibliothèque de Marseille, permettent d'embrasser le vaste ensemble.

Les Minimes possédaient à Marseille un véritable observatoire qu'accusent les libéralités du roi à l'égard du P. Feuillée.

M. Saint-Yves fournit d'intéressants détails au sujet de cet établissement, puis rappelle que, sous l'influence du P. Plumier, le P. Feuillée a fait une large part à la botanique dans ses études et dit quelques mots, en terminant, de l'*Histoire des plantes médicinales qui sont le plus en usage aux royaumes de l'Amérique méridionale, du Pérou et du Chili*.

M. Édouard Blanc, de la Société de géographie de Paris, présente à la Section une partie de la carte au $\frac{1}{200000}$ qu'il a dressée de ses voyages en Asie centrale, de 1890 à 1891. Il montre, en même temps, une série de photographies représentant quelques-uns des types les mieux accentués des races si mélangées qui occupent la partie centrale du continent asiatique, Sartes sédentaires et Turkmans nomades, Afghans, Indous, Chinois, Kalmouks, Tarentchis, etc.

M. H. Chevalier, de la Société des ingénieurs civils, parle de la collection des livres coréens déposée à la Bibliothèque nationale au retour de l'expédition de 1867 en Corée, et notamment d'un manuscrit qui traite de la sépulture royale. L'annaliste indigène, étudié par M. Chevalier, décrit minutieusement et figure avec fidélité tout ce qui a trait à ce côté peu connu de l'ethnographie coréenne.

« Après l'expédition française de 1867, dit M. Chevalier, l'amiral Rose déposa à la Bibliothèque nationale 300 volumes manuscrits provenant des archives de Kang-Hoa. Ces annales rédigées en chinois, comme toutes les pièces officielles, traitent des sujets les plus divers, mais surtout de l'entretien et de la construction des sépultures de la famille royale.

« Malheureusement les documents ne remontent pas au delà du XVII^e siècle, ce qui s'explique dans une certaine mesure, puisque Han-Yang n'est devenue la capitale du royaume que vers le milieu du XVI^e siècle; c'est donc dans les archives de Hpyeng-Yang ou de

Tjyen-Tjyan qu'il faudrait pouvoir chercher pour trouver des renseignements bien précis sur les sépultures des époques antérieures.

« On sait cependant que ces tombeaux, au moins dans le sud, étaient des tumulus; les termes chinois employés à désigner certaines parties des constructions en sont la preuve aussi bien que la présence au Japon de nombreux tumulus de grands personnages dans les provinces qui furent de tout temps en relation avec le royaume du « Calme du Matin ». Y eut-il, comme dans les tumulus de la deuxième époque, au Japon, une chambre mortuaire murillée? C'est probable et certains détails tendent à le faire croire; mais on ne peut encore rien dire de positif à cet égard. On ne peut non plus fixer l'époque à laquelle les tumulus furent remplacés par les tombes élevées sur les collines, substitution qui se fit au Japon au VIII^e siècle.

« Le manuscrit que j'ai spécialement étudié traite de la construction d'une sépulture royale en 1848, probablement à l'occasion des funérailles de Kien-Tsong, qui mourut cette même année. »

L'annaliste décrit minutieusement les constructions exécutées spécialement pour cette cérémonie.

« D'abord les trois « Camps des Étoffes », dont le premier renferme le caveau et le pavillon de la pierre commémorative; le second, le pavillon Ting, où se trouve le catafalque et les toilettes; le pavillon de la « Tenture Heureuse » et le pavillon « faux Ting », où sont les salles de cérémonie. Le troisième, l'endroit où l'on prépare les victimes pour le sacrifice et la demeure des gardiens. En dehors des trois camps sont une maison du jeûne (avec dix-huit cuisines) et un pavillon pour les femmes.

« Enfin, les objets de pierre qui, après la cérémonie et l'enlèvement du camp, seront placés autour du tombeau, tels que la pierre de promenade de l'Âme, les man-tou, les statues du civil et du militaire, le cheval, le mouton, le tigre, le coffre aux archives et la fosse destinée à contenir les objets personnels du défunt.

« L'annaliste donne, chemin faisant, les dimensions et au besoin le dessin de tous les objets importants, ainsi que les plans des constructions. On trouve dans son livre les procès-verbaux de l'état d'avancement des travaux, des visites du régisseur et de celles des délégués impériaux, l'état des dépenses, matière et main-d'œuvre, enfin les noms de tous ceux qui, à un titre quelconque, ont pris part à ce travail.

« Ce volumineux rapport, orné de nombreux dessins, présente un réel intérêt par le jour qu'il jette sur des questions jusqu'ici fort peu connues. M. Chevalier saisit l'occasion d'appeler l'attention des sinologues sur ce trésor inexploré de la collection Rose, grâce auquel on pourra connaître, au moyen de documents authentiques, la vie et les usages d'un peuple qui n'a consenti que depuis dix ans à ouvrir ses portes aux Européens. »

- M. le Dr Bertholon, correspondant du Ministère à Tunis, présente l'analyse d'un travail intitulé : *Exploration anthropologique de l'île de Gerba*.

Ce travail est précédé d'une introduction donnant quelques indications sur la situation, la géographie physique et les principaux événements historiques ayant pu influencer sur la composition de la population.

M. Bertholon a divisé son mémoire en deux parties : l'une anthropologique, l'autre ethnographique.

Partie anthropologique. — Les principaux centres de l'île ont une origine berbère. On y distingue des Kétamiens et des Branis, appartenant à la fraction des Souhadja. Un important élément kabyle a été introduit sous la domination turque, pour tenir l'île; ce sont des Zouaouas et des Beni-Abbas.

L'auteur résume les résultats des mensurations qu'il a prises sur les indigènes. La taille de 333 Gerbiens a été trouvée de 1 m. 637. C'est une petite taille comparée aux autres populations tunisiennes. Cette taille est à peu près partout identique aux régions où la stature diffère sensiblement de la moyenne. C'est dans le centre de l'île que l'on observe le plus grand nombre de petites tailles, et à Ajim que sont les hautes tailles les plus fréquentes.

Indice céphalique. — L'indice moyen de 330 sujets a été de 79.94. Cette brachycéphalie relative est remarquable dans une région où dominent les têtes allongées. C'est à l'ouest et au centre de l'île que sont les sujets les plus brachycéphales. Guellala, Arkou, Offar, ont chacun un indice moyen de 80 à 81. Zefafr, Beni-Magal et Sedouikèche donnent un indice céphalique de 82. Ces points paraissent les centres les plus brachycéphales du nord de l'Afrique. A mesure qu'on s'en éloigne, la tête s'allonge. Les indices individuels relevés à Gerba oscillent entre 70 et 91.

Indice nasal. — L'indice nasal moyen de 332 Gerbiens a été de 69.81. La population est donc mesorrhinienne. Cette mesorrhinie tient plus à la brièveté du nez souvent concave et relevé qu'à la largeur de l'ouverture nasale.

Couleur des yeux et des cheveux. — En faisant la demi-somme des teintes claires et intermédiaires relevées, on n'arrive qu'à une proportion de 15 p. 100. La population gerbienne est donc nettement brune. Les sujets clairs n'y apparaissent qu'à l'état sporadique, plutôt au sud, à Ajim et Guellala.

L'étude comparative des divers caractères anthropologiques relevés chez les Gerbiens permet de distinguer : A. à l'état *sporadique*, 1° un type clair; 2° un type petit (taille, 1 m. 64) dolichocéphale (73.36), mesorrhinien (75.62) à face large (indice transverso-zygomatique, 95.7); 3° un type grand (1 m. 684) dolichocéphale (72.87); leptorrhinien (66.23) à face longue. B. à l'état *dominant*, formant un tout compact et caractéristique, un type petit (1 m. 622), brachycéphale (86.38), mesorrhinien (72.65), aux yeux et aux cheveux foncés, à la peau médiocrement bistrée. Son front est bombé, aux bosses frontales bien accentuées; l'occiput est aplati. On observe souvent un certain prognathisme de la mâchoire supérieure. La face est courte et large. L'ossature est massive. Le thorax est court, largement développé. La taille est carrée; elle n'a pas l'élégance des autres Tunisiens.

M. Bertholon termine cette première partie en étudiant la répartition de cette race si caractérisée dans l'Afrique du Nord, c'est-à-dire en Tripolitaine, en Tunisie, en Algérie, et qu'il aurait quelque tendance à assimiler, avec H. Martin, et d'autres auteurs, à la race Ligure de l'Europe.

Partie ethnologique. — Vie nutritive. Entre autres particularités, l'auteur signale une coutume peu connue encore, c'est l'habitude de manger du chien. Il donne les résultats de ses recherches sur la répartition de cette coutume bizarre dans l'Afrique du Nord, ainsi que les procédés de préparation de l'animal.

Les bijoux portés dans l'île ont un aspect tout à fait caractéristique; les vêtements diffèrent absolument de ceux que l'on porte en Berbérie. Une coutume curieuse est l'usage qu'ont les femmes dans le sud de l'île surtout de porter un chapeau de forme spéciale.

L'auteur insiste sur les caractères de l'esprit particulariste des Gerbiens, qui les pousse à détruire ou purifier tout ce qui a touché un étranger. Ce sont malgré cela des gens hospitaliers. Ils sont les grands commerçants de la Méditerranée orientale et jouissent d'une réputation d'honnêteté bien établie.

Leur religion est un reflet de leur particularisme. Ils sont ouahabia, déistes plus accusés que les musulmans orthodoxes. Le culte des ancêtres est très marqué chez eux sous la forme de petits monuments à coupoles élevés à des marabouts. Leurs mosquées ont un aspect spécial. En place de minarets, ils ont une sorte de lanterneau soutenant une pierre cylindrique terminée en cône, rappelant assez bien les emblèmes du culte phallique de l'antiquité. Divers monuments, au lieu de coupoles, ont cette forme caractéristique.

M. Bertholon donne des détails circonstanciés sur la pêche et la navigation qui emploient plus de 1,000 Gerbiens, sur le développement de leur agriculture; ils cultivent la vigne, l'olivier, le palmier. Ils font et boivent un vin assez grossier, malgré le Coran. La céramique faite au tour dans le village de Guellala est longuement étudiée. Les types curieux des constructions diverses et spécialement des fabriques de couvertures et des fermes du sud de l'île sont énumérés. L'île est un pays où l'industrie du tissage est très développée.

Enfin le Gerbien, malgré le développement remarquable de son agriculture, de ses pêcheries, de ses industries diverses, est très porté à l'émigration. On trouve dans toute la Méditerranée des maisons gerbiennes. A Constantinople, Smyrne, Beyrouth, Alexandrie, Beughazi, Derna, Tripoli, il existe d'importantes colonies de Gerbiens. Toutes les villes tunisiennes en ont leur contingent. Ils vendent des étoffes, des poteries, et font aussi le change. Beaucoup montent des épiceries. Quelques-unes de ces maisons, même à Tunis, arrivent à rivaliser avec les maisons similaires européennes. Dans l'Afrique du Nord, on ne peut les comparer qu'à leurs proches parents les Mzabites, auxquels ils sont supérieurs sous beaucoup de rapports.

En finissant, M. Bertholon étudie la répartition de la langue berbère encore très répandue dans l'île; ce dialecte est le même que celui que l'on parle en Tripolitaine, mais on y trouve certains

mots auxquels l'auteur croit pouvoir assigner une origine européenne.

M. Léon Feer, de la Société académique indo-chinoise, lit un travail sur la mort de Ghatoskatcha, fils du deuxième des fils de Pandou et d'une Rakchasi, qui, après des prodiges de valeur, tomba en luttant avec les fils de Pandou. On trouve dans le Mahâbhârata trois récits de cet événement qui prouvent que ce grand poème est un recueil de traditions diverses quelquefois opposées. D'après les deux premiers textes, Ghatoskatcha est tué par Asvatthâman, fils du chef de l'armée ennemie, et a un fils qui combat et meurt avec lui; d'après le troisième, il est tué par Karna, et on ne parle pas de son fils. L'histoire de Ghatoskatcha se retrouve dans le poème javanais Brata-Youda, imitation du Mahâbkârata, qui se conforme à la troisième version du poème indien, et, loin d'attribuer un fils à ce héros, assure qu'il n'a jamais été marié et que la mère de Ghatoskatcha s'est brûlée sur son bûcher : singulière extension donnée à ce que les Indiens appellent le Saha-marana (mort simultanée, mort avec) qui est le privilège ou le devoir des veuves!

M. Textor de Ravisy, de la même Société, résume brièvement l'histoire de l'École des langues orientales vivantes depuis sa fondation, à la date du 10 germinal an III, et émet le vœu que les Sociétés savantes s'associent à la célébration du centenaire d'un établissement qui a rendu tant de services aux études relatives à l'Orient.

M. SCHEFER remercie l'auteur de la motion et rappelle que l'École des langues orientales commémorera sa fondation dans la semaine qui suivra la célébration du centenaire de l'Institut, à la fin du mois d'octobre.

La séance est levée à 4 heures un quart.

SÉANCE DU MERCREDI MATIN.

PRÉSIDENCE DE M. BOUQUET DE LA GRYE, MEMBRE DE L'INSTITUT.

VICE-PRÉSIDENT DE LA SECTION.

M. Georges Musset, correspondant du Ministère, président de la Commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure, et secrétaire perpétuel de l'académie de la Rochelle, met en lumière quelques points obscurs de la vie du célèbre pilote de François I^{er}, Jean Alfonse de Saintonge, qui habitait à la Rochelle, rue Saint-Jean-du-Pérot.

Tout d'abord, il fait connaître le véritable nom du capitaine, *Jean Fonteneau*, et prouve que ce capitaine avait emprunté le surnom d'Alfonse au nom patronymique de sa femme, Valentine Alfonse. Le nom de Fonteneau a été porté de tout temps par des familles saintongeaises ou rochelaises, et même encore dans la commune où se trouve Saintonge, près Cognac, lieu d'origine du pilote.

M. Musset passe ensuite en revue, grâce à des documents inédits, les voyages effectués par Jean Alfonse de 1537 à 1544, en Guinée, au Canada, à Madère, puis ses armements en course; il le montre commandant successivement la *Barbe* de Jard, les navires de Roberval, la *Collette* de la Rochelle, la *Marie* de la Rochelle. De l'étude des documents et de la comparaison des dates, il résulte que le voyage de découvertes d'Alfonse au Canada, sous les ordres de Cartier et de Roberval, dura un an et neuf mois au maximum, car, parti de Honfleur le 22 août 1541, Alfonse était certainement à la Rochelle le 25 mai 1543.

En juin 1544, Alfonse armait en course la *Marie*, de la Rochelle. A compter de ce moment, il n'est plus question ni d'Alfonse ni de la *Marie*. C'est incontestablement dans cette campagne que Jean Alfonse fut pris et mis à mort par les Espagnols.

M. Musset recherche ensuite la part que Jean Alfonse peut avoir dans la rédaction du curieux manuscrit connu sous le nom de *Cosmographie universelle*, conservé à la Bibliothèque nationale (fonds français, 676), et qui, en apparence, serait le résultat de la col-

laboration de Jean Alfonse et de Raulin Sécalart, pilote de Honfleur. M. Musset, par une étude minutieuse du manuscrit, est arrivé à rendre à Jean Alfonse la paternité entière de l'œuvre et à établir que Sécalart n'a fait qu'altérer quelques phrases et a ajouté son nom pour laisser croire à une collaboration de sa part. Le manuscrit aurait été rédigé par Alfonse de décembre 1543 au 25 mai 1544. Si Sécalart a modifié cette dernière date pour en faire 25 novembre 1545, c'est qu'Alfonse avait été tué dans l'intervalle dans sa campagne de la *Marie* de la Rochelle.

M. Musset voit enfin dans Jean Alfonse l'inventeur de la Juaneta (portugais), Joanete (espagnol), mât, hune ou voile de perroquet. Il rappelle des vers attribués par la plupart des historiens à Melin de Saint-Gelays, mais qu'une étude attentive de la question lui fait restituer à un poète poitevin, Rogier Maisonier, vers dans lesquels on lit :

Mais le mas eslevé en signe de son nom
Eslevra toujours dans le ciel son renom.

Il rapproche cette indication des observations de Jal, faisant remarquer dans son *Glossaire nautique* que la voile de perroquet apparaît pour la première fois dans un document de 1525, et déclarant que, malgré ses efforts, il n'a pu retrouver le *Jean* qui aurait donné son nom à la voile et au mât qui la porte. Le Jean de la Joanete, c'est évidemment ce *Jean*, pilote célèbre, dont le nom de famille était si oublié qu'il prit plus tard le nom de sa femme.

M. Bouquet de la Grye insiste sur l'importance des faits signalés par M. Musset, qui a, d'une part, restitué au capitaine Alfonse ce qu'un plagiaire avait essayé de lui enlever, qui, de l'autre, a montré la valeur des documents laissés par le savant saintongeais. M. Bouquet de la Grye a étudié pour sa part la description des dangers de la côte de France écrite par cet auteur et il en a reconnu la parfaite exactitude.

M. Chauvigné, de la Société de géographie de Tours, lit un mémoire intitulé : *Géographie historique et descriptive de la Quinte de Tours et des Varennes*.

On désignait et on désigne encore sous ce dernier nom les riches terrains d'alluvions situés sur les deux rives de la Loire, dans le

fond même de la vallée formée par ce fleuve depuis Amboise jusqu'à Saint-Michel-sur-Loire. D'Amboise à Tours, les Varennes sont principalement situées sur la rive gauche, tandis que de Tours à Saint-Michel elles se trouvent plutôt sur la rive droite. Les terrains de la rive gauche, quoique de même nature et portant aussi le nom de Varennes, sont connus plus généralement sous les dénominations de pays de Berthenai et de Bréhencourt.

Dans cette partie, assez étendue, est comprise la région appelée la Quinte de Tours (Quinta Turonica) en y comprenant une longue bande de terrains au sud de la Loire s'étendant jusqu'au Cher, entre Montlouis et Saint-Côme. La Quinte de Tours est citée dans un grand nombre de chartes. Charles le Simple la donna au chapitre de l'église Saint-Maurice, don confirmé par Louis VII en 1157.

L'histoire de ces deux régions permet d'étudier les transactions commerciales primitives en Touraine, par l'examen des conditions dans lesquelles étaient tenues les célèbres foires de Saint-Barthélemy.

La Quinte de Tours et les Varennes sont mêlées intimement à l'histoire de Tours : le caractère et les coutumes des habitants offrent un réel intérêt.

Une carte spéciale dressée par M. Chauvigné accompagne sa communication.

MM. BOUQUET DE LA GRYE, le général DE LA NOË et Bladé présentent, à la suite de cette lecture, quelques observations qui portent principalement sur l'exhaussement du niveau de la Loire et sur quelques étymologies proposées par l'auteur.

M. Ludovic Drapeyron, de la Société de topographie de France, lit un mémoire intitulé : *Enquête à instituer sur l'exécution de la grande carte topographique de France de Cassini*. Cette carte est due, on le sait, à Cassini de Thury, qui l'entreprit, sur l'ordre du roi, immédiatement après la paix d'Aix-la-Chapelle (1748) et forma, pour en assurer la continuation, une société (1756) où figuraient beaucoup de membres de l'Académie des sciences et du Parlement de Paris. Elle était presque terminée au moment de sa mort (1784). C'est son fils, le comte Cassini, qui l'acheva (1793). Rien de plus intéressant et de plus instructif que d'étudier les moyens qu'em-

ploya Cassini de Thury et de reconstituer la biographie des nombreux et indispensables collaborateurs dont il s'assura le concours pour cette œuvre colossale. M. Drapeyron a dressé un questionnaire soumis par lui, au mois d'août dernier, au Congrès de l'association française pour l'avancement des sciences et au Congrès des sociétés françaises de géographie. Ce questionnaire a été reproduit dans les bulletins des principales sociétés géographiques et dans les revues d'ordre scientifique. De nombreuses et importantes communications sont déjà parvenues à M. Drapeyron, qui les fera connaître prochainement; mais il a voulu lui-même prêcher d'exemple. Il a fait une enquête personnelle. Voici les principaux points dont il traite: Antécédents de la carte de Cassini. Méthode de *Cassini de Thury*; en quoi elle a innové, comme elle a rendu possible la grande carte topographique de France. L'association formée pour la confection de la carte; principaux membres; documents réunis par eux et transmis à leurs héritiers. Les directeurs de l'entreprise, les trésoriers. Le dépôt de l'observatoire, son organisation. Ses chefs successifs, principalement les deux Capitaine, père et fils. Rôle de l'École des ponts et chaussées, fondée par Trudaine en 1747, et de son directeur Perronnet. Les ingénieurs de la carte de Cassini : Beauchamp, etc.; instruments et levés topographiques, Deparcieux, etc. Dessinateurs : Seguin, etc. Graveurs : Brunet, Aldring, etc. Écrivain : Bourgoin. La nomenclature; rôle assigné par Cassini de Thury aux seigneurs terriens et aux curés des paroisses dans la revision des feuilles. Chronologie, c'est-à-dire publication successive des feuilles. Part contributive au point de vue des dépenses : 1° des associés; 2° des souscripteurs individuels; 3° des pays d'élection; 4° des pays d'État. Traitement des collaborateurs. La carte de Cassini prise pour modèle à l'étranger. Carte de Belgique par *Ferraris*, et autres cartes. Œuvre, concurrents et contrefaçons. Usage qui a été fait de la carte de Cassini pour la délimitation des départements et pour les opérations militaires sous la République. Corrections faites sous le Consulat et sous l'Empire. Rapports de filiation et comparaison de la carte de Cassini et de celle de l'état-major. M. Drapeyron répond à toutes ces questions, et il fait un appel pressant pour que savants et érudits le mettent à même, par leurs recherches minutieuses, d'y répondre plus amplement. Érudits et savants, on l'a vu plus haut, se sont mis à l'œuvre pour lui prêter main-forte.

M. Colette se propose d'étudier l'œuvre de Cassini à un point de vue spécial, celui de la méthode de projection exposée par lui dans les Mémoires de l'Académie des sciences, et suivie spécialement par Puissant, de 1805 à 1812.

La séance est levée à 11 heures.

SÉANCE DU MERCREDI SOIR.

PRÉSIDENTE DE M. HIMLY, MEMBRE DE L'INSTITUT.

Pour répondre à la première question du programme, M. Saint-Yves, de la Société de géographie de Marseille, a dressé l'inventaire des manuscrits géographiques et des cartes anciennes de la bibliothèque publique de Marseille. Parmi les textes manuscrits, il signale particulièrement la relation originale du voyage d'Étienne-Nicolas Marchand autour du monde sur le navire *le Solide* (1790-1792), qui n'est connu que par le récit de Chanal, le second du navire, édité par Fleurieu en l'an vi. Le manuscrit de Marchand, dont M. Saint-Yves a reconstitué l'histoire, contient un certain nombre de détails qui manquent à la relation de Chanal, et mérite d'être l'objet d'une revision que M. Saint-Yves se propose de faire.

Parmi les documents cartographiques de la bibliothèque de Marseille, figurent un atlas nautique de sept cartes, signé de *Julianus Graffigna* et daté de 1568, et une série de cartes marines du xviii^e siècle de Joseph Gantheaume, que M. Saint-Yves croit un parent du célèbre amiral du même nom.

A la suite de cette communication, la Section, sur la proposition de M. Maunoir, manifeste l'intérêt qu'elle prend à la publication du manuscrit original d'Étienne Marchand, et exprime le vœu que le projet de M. Saint-Yves soit encouragé.

M. Pierre, de la Société des antiquaires du Centre, lit une note sur les cartes et plans relatifs au Berry, dont il a pu prendre connaissance, et notamment sur celles de Jean Chaumeau (1566), Nicolas de Nicolay (1567), Belleforest, etc.

Une courte discussion s'engage sur la méthode à suivre dans les inventaires cartographiques provinciaux, dont la Section s'est déjà occupée l'année dernière.

M. HAMY rappelle les dispositions adoptées pour l'inventaire de Franche-Comté de M. Gautier, imprimé dans le dernier bulletin

de la section. Cet inventaire, très soigneusement dressé par l'auteur et attentivement révisé par MM. Hamy et Marcel, devra servir de type pour les publications semblables entreprises dans les diverses provinces, et notamment pour celle que M. Pierre a entreprise sur le Berry.

M. J. Fr. Bladé, correspondant de l'Institut à Agen, lit une *Notice sur le duché d'Albret*, érigé en 1556 et constitué par les sénéchaussées ducales de Nérac, Casteljaloux, Tartas et Castelmoron. En 1651, ce duché passa à la maison de Bouillon, en échange de ses droits de souveraineté sur Rocroy et Sedan. M. Bladé suit les destinées du titre d'Albret depuis la Révolution et détaille, dans un appendice à son mémoire, la géographie féodale des quatre sénéchaussées ducales durant la seconde moitié du xviii^e siècle.

MM. Belloc, Marcel, Himly, sollicitent des explications de M. Bladé sur l'état ancien des landes et des étangs rattachés au duché d'Albret, la disparition de certaines localités autrefois inscrites sur les cartes, la viabilité du littoral, etc.

M. Plancouard, de la Commission des antiquités de Seine-et-Oise, en réponse à la 15^e question du programme, donne lecture d'un mémoire sur la forêt d'Arthies, en Vexin, dont il a retrouvé un plan à grande échelle, qui remonte à la seconde moitié du xiv^e siècle. Il montre, par une série de textes relevés dans les archives locales, la destruction successive de cette vaste forêt, qui s'étendait au quinzième siècle sur dix-sept ou dix-huit communes.

M. HIMLY voudrait que M. Plancouard introduisît dans son travail des données numériques approximatives qui permettraient de se rendre plus aisément compte de la disparition graduelle des forêts dans le Vexin.

M. HAMY engage l'auteur à chercher dans les publications récentes des Sociétés de géographie de Rouen et de Lille des termes de comparaison qui lui seront fournis par les études dont les forêts de Rouvray, de Mormal, etc. ont été récemment l'objet. M. Sanson a donné notamment dans le *Bulletin de la Société normande de géographie* de 1893 une carte extrêmement intéressante superposant les contours des forêts de la Seine-Inférieure au treizième et au dix-neuvième siècle. M. Plancouard a les éléments d'un travail plus complet encore pour le Vexin.

M. Guénot, de la Société de géographie de Toulouse, revient sur la question des applications du système décimal à la mesure des angles et à la mesure du temps, et donne lecture des conclusions du rapport préparé sur ce sujet par une commission de la Société de géographie de Toulouse. Sur sa proposition, appuyée par M. l'ingénieur de Rey-Pailhade, la Section émet le vœu que M. le Ministre de l'instruction publique veuille bien s'intéresser à cette réforme et activer les travaux de la commission chargée, le 12 janvier 1885, d'examiner l'opportunité et les conséquences de l'extension du système décimal aux mesures de l'espace angulaire et du temps.

La séance est levée à 5 heures.

SÉANCE DU JEUDI MATIN.

PRÉSIDENCE DE M. LE GÉNÉRAL G. DE LA NOË, MEMBRE DU COMITÉ.

En réponse à la 12^e question du programme, MM. Belloc, Maître, de Saint-Saud, Vallot, prennent successivement la parole.

M. Émile Belloc, de l'Association pyrénéenne, rend compte de ses dernières explorations pyrénéennes. Il parle d'abord du lac Lanouz (Pyrénées-Orientales), qui a, d'après ses derniers sondages, 54 m. 88, et de l'étang de la Devèze, son voisin, connu sous le nom d'étang de Tout-Vive. Il donne des renseignements topographiques sur les lacs de Barbazan et de Saint-Pé-d'Ardet (Haute-Garonne), qui ont respectivement 6 m. 75 et 8 mètres de profondeur.

Les lacs espagnols et les lacs en série du port de Vénasque ont également reçu sa visite. Le plus grand des lacs du port, en même temps que le plus élevé, occupe environ 12 hectares; sa profondeur est de 46 m. 54.

Dans les Hautes-Pyrénées, le lac de Gaube, que M. Belloc avait déjà sondé en 1884 et qu'il a sondé de nouveau l'an dernier, a beaucoup diminué de largeur et de profondeur; son creux actuel est de 40 m. 87.

M. Belloc résume rapidement le résultat de ses récentes études faites dans la région d'Oô, et il conclut en disant que le terre-plein qui s'étend du pied de la cascade au bord méridional du lac d'Oô est de formation ancienne, et que la cascade ne pouvait pas tomber directement dans ce lac, comme l'a dit Ramond, à la fin du siècle dernier. D'après M. Belloc, cette cascade ne pourrait plus tomber directement dans la cuvette lacustre depuis « trois mille six cent six ans », et le déboisement serait la cause primordiale des comblements lacustres.

M. Léon Maître, membre non résident du Comité, archiviste du département de la Loire-Inférieure, a étudié la topographie du lac de Grandlieu, les restes anciens rencontrés à sa périphérie, les

légendes qui s'y rapportent, et notamment celle d'une ville engloutie sous ses eaux. Suivant lui, le régime des eaux dont il donne la description aurait existé dès une haute antiquité.

M. le général DE LA NOË serait disposé à considérer la formation du lac de Grandlieu comme d'une origine plus récente. Il fait jouer le rôle prépondérant dans ce phénomène au barrage des émissaires du lac, interceptés par l'apport de plus en plus considérable des alluvions de la Loire.

MM. HAMY, MARCEL, Belloc citent un certain nombre de récits légendaires se rapportant à des villes ainsi englouties sous les eaux. Les recueils de *Folk-lore* en donnent de longues énumérations.

M. le comte de Saint-Saud, de la Société archéologique du Périgord, après avoir rendu hommage à la mémoire de M. Vallon, récemment décédé, qui fut le premier pionnier des Pyrénées espagnoles, présente à la Section les dessins originaux relatifs au massif des *Picos de Europa*, dus à la collaboration du colonel Prudent. Il rappelle que cette région montagneuse de la Cantabrie a bien été découverte dès 1853 par l'ingénieur espagnol D. Casiano de Prado, accompagné plus tard des savants géologues français MM. de Verneuil et Laurière, mais que ces observations trigonométriques, faites alors sur un petit nombre de stations et sur un réseau géodésique incomplet, n'ont donné que des résultats imparfaits. De 1890 à 1893, dans quatre campagnes, M. de Saint-Saud, accompagné deux fois par M. Labrousse, correspondant du Ministère de l'instruction publique, a rapporté 1,115 visées de triangulations, 552 observations barométriques et environ 500 kilomètres d'itinéraires relevés à la boussole, plus 200 photographies.

Il explique sur quels points géodésiques de premier ordre M. Prudent s'est appuyé pour établir la construction au $\frac{1}{100000}$ dont il montre l'original; puis il entre dans quelques détails sur la façon d'opérer et fait passer sous les yeux du bureau une autre construction originale, celle-ci au $\frac{1}{100000}$, mais non terminée, se rapportant à des montagnes voisines des Pics d'Europe, mais situées en dehors de ce curieux massif proprement dit. Il ne sait encore le parti que M. Prudent et lui pourront tirer des données concernant les abords de cette région.

M. de Saint-Saud, après avoir donné quelques détails sur la toponymie des montagnes pyrénéo-asturiennes, explique comment il a dû s'y prendre pour déterminer sur place la limite des trois provinces de Oviédo, Léon, Santander, qui se joignent dans les Picos de Europa, et il montre sur la carte publiée par le Club alpin — en épreuve et en tirage définitif — cette limite et les points orographiques principaux qui ont fait l'objet de sa communication.

M. Vallot, de la Société de géographie de Paris, fait connaître quelques faits observés récemment autour du village de Cervoz, près Chamonix, et qui se rattachent à l'ensemble d'observations demandées par la question n° 12 du programme. L'éboulement du dérochoir a provoqué la formation d'un petit lac de 200 à 300 mètres de diamètre, au milieu duquel apparaissent encore les sapins de l'ancienne forêt submergée. Par contre, un autre petit lac, celui de Plasnejoux, signalé sur les cartes, est aujourd'hui à sec, et son lit ne se reconnaît qu'à la présence d'un dépôt sableux et d'une végétation rabougrie. Enfin un pâturage appelé le Lac, un village du Lac rappellent un peu plus loin des phénomènes de même nature, mais infiniment plus anciens. Le lac de Tacul, au fond de la mer de Glace, s'est vidé brusquement, et il ne reste plus à sa place qu'un triangle creux de 20 mètres.

MM. Belloc et Saint-Saud citent d'autres exemples de lacs se vidant aussi brusquement, tantôt sous l'action de travaux de tutage, tantôt par des dégradations pratiquées dans le fond de leur cuvette.

M. le docteur Bonnet, du Muséum d'histoire naturelle, donne lecture d'une note sur la *Relation manuscrite d'un voyage en Éthiopie*, accompli de 1698 à 1701 par J.-Ch. Poncet, chirurgien français au Caire, appelé à Gondar pour soigner le négous Yasous. Ce récit n'était connu que par une édition incomplète publiée dans le recueil des *Lettres édifiantes*. M. Bonnet a retrouvé l'original, offert au pape Clément XI, qui appartient aujourd'hui à la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier, et dont la lecture lui permet de rectifier, avec Bruce, quelques-unes des appréciations défavorables dont les récits de Poncet avaient été l'objet, notamment de la part du consul Benoît de Maillet.

La séance est levée à 11 heures.

SÉANCE DU JEUDI SOIR.

PRÉSIDENCE DE M. Ch. SCHEFER, MEMBRE DE L'INSTITUT,

PRÉSIDENT DE LA SECTION.

M. G. Capus, de la Société de géographie de Paris, présente les trois premiers numéros du *Bulletin de la Société de pathologie et d'hygiène coloniales*.

En réponse à la 7^e question du programme, MM. Gailhard et d'Abzac présentent à la Section deux cartes archéologiques. La première est une carte topographique de la commune de Murviel-lez-Montpellier et de l'ancien *Altimurium*. Elle est accompagnée d'une notice linguistique et archéologique.

Cette carte de M. Gailhard a été établie à la suite du vote par lequel une section du Congrès de 1894 recommanda à la sollicitude du Ministère et du Comité des monuments historiques l'enceinte d'*Altimurium*, mise en péril par les dévastations de quelques propriétaires.

Les neuf dixièmes des noms locaux de cette carte s'expliquent par le languedocien. Quelques-uns d'entre eux, la Gachette et la Gardie, par exemple, indiqueraient que l'*Altimurium* des Anciens possédait des points de fortification en avant des remparts. La population de cet *oppidum* a pu, à certaines époques, être supérieure à celle de Montpellier, il y a environ cinquante ans.

Les noms les plus caractéristiques de la partie la plus élevée d'*Altimurium* sont ceux de *Castelas* et de *Cieutat*. M. Gailhard fait remarquer que le dernier équivalait à celui que les Carcassonnais donnent, aujourd'hui encore, à la vieille cité de Carcassonne.

À la suite de la lecture d'une monographie locale ayant pour titre : *Les voies préhistoriques du Limousin*, M. d'Abzac, de la Société des Amis des sciences et arts de Rochechouart, présente une seconde carte géographique tendant à montrer que tous les monuments néolithiques et de l'âge du bronze ou du fer, découverts jusqu'à ce jour, formeraient dans cette province des zones régu-

lières traçant de véritables routes allant de l'Est à l'Ouest, au Nord-Ouest et au Sud-Ouest.

M. le docteur Hercoüet, de la Société académique indo-chinoise, communique les observations qu'il a pu réunir pendant un séjour aux îles Gilbert, en 1888.

L'archipel Gilbert ou Kingsmill, situé à l'extrémité occidentale de la Micronésie, entre 3°21' de latitude nord et 2°42' de latitude sud, entre 170°20' et 174°42' de longitude est, se compose de 16 atolls, dont 9 au nord de l'équateur et 7 au sud. Les principales îles du groupe nord, ou îles du Scarbourough, sont Makir, Taritari, Apaïang, Tarana, Maïassa, Apamama. Celles du groupe sud, ou Bishop, sont Nonoutch, Taputenea, Onoatou, Pérou, Nukunau, Aroraï. En outre, à l'ouest du groupe sud, se trouvent deux petites îles qui se distinguent des autres parce qu'elles sont un peu élevées; on les nomme Paanopa ou Océan, et Naura ou Pleasant.

Les Gilbert, peuplées par un double courant venu des Carolines et des Samoa, à une époque relativement récente (milieu du dernier siècle), ont été découvertes en 1788 par le capitaine anglais Gilbert. En 1841, elles ont été explorées d'une façon minutieuse par la marine de guerre des États-Unis. Le drapeau français n'y a été officiellement montré qu'en 1824 (*Coquille*), en 1878 (*Limier*) et en 1888 (*Fabert*). Mais ce dernier bâtiment a été le seul à jeter l'ancre dans l'archipel et à nouer des relations avec ses habitants.

A cette époque, nous aurions pu étendre notre protectorat sur les Gilbert, car des émigrants nombreux, revenus de Tahiti, y avaient introduit le catholicisme à la place du protestantisme, qui y régnait sans conteste, et le pays était disposé à accepter notre suprématie. Nous avons laissé échapper l'occasion. C'est fâcheux, car cet archipel nous aurait offert un point de relâche pour notre flotte entre nos possessions du Pacifique et de l'Indo-Chine. En outre, cette population assez nombreuse pour l'Océanie, 30,000 ou 40,000 habitants, est une précieuse réserve de bons travailleurs. Aux mains de l'Angleterre, qui détournera le courant de l'émigration à son profit vers ses plantations de Queensland, cette ressource nous échappe, et pourtant Tahiti et la Nouvelle-Calédonie manquent de bras.

Les îles Gilbert, de nature madréporique et offrant une superficie très restreinte, ne produisent d'ailleurs qu'un peu de coprah.

Mais les habitants, laborieux, industriels, forcés d'émigrer à cause de l'augmentation croissante de leur natalité, et, par suite, de la pauvreté de leur sol natal, constituent un véritable élément de richesse.

Au point de vue des caractères physiques et moraux du langage, des mœurs, ils forment la transition entre les races de l'extrême Asie et de l'archipel Indien (Mongols, Malais, Indonésiens) et les peuples polynésiens proprement dits.

M. E. A. Martel, de la Société de géographie de Paris, présente une portion de la carte de France au $\frac{1}{200000}$, comprenant les huit feuilles de Bergerac, Montauban, Aurillac, Rodez, le Puy, Avignon, Digne et Gap, et sur laquelle il a reporté toutes les cavités souterraines (abîmes, cavernes et sources), au nombre de 320, qu'il a explorées dans les régions calcaires du midi de la France, entre la Durance et la Charente, de 1888 à 1894, avec de nombreux collaborateurs : MM. Gaupillat, Rupin, Lalande, Pradines, Mazauvic, Pons, Arnal, etc. Cette synthèse des recherches ainsi effectuées dans le sous-sol de cette partie de la France n'a pas seulement une portée géographique. Il serait utile à deux points de vue pratique de figurer sur les cartes topographiques à grande échelle les cavités dont la position et l'intérieur sont exactement connus : 1° pour indiquer quels sont les abîmes, quelles sont les cavernes, où il faut s'abstenir de jeter, selon une pratique pernicieuse, des ordures et des bêtes mortes, afin de ne pas contaminer les sources avec lesquelles une communication est certaine ou seulement probable; 2° pour révéler aux ingénieurs les souterrains naturels et les poches d'eau qui peuvent les gêner dans la construction des routes et des chemins de fer, ainsi que cela est arrivé fréquemment en France.

M. le Dr Rouire lit une étude relative à la géographie du lac Kelbia. Ce lac, situé dans la Tunisie centrale, à moitié chemin de Sousse, de Kairouan et d'Herkla, constitue la seule nappe d'eau permanente d'étendue considérable qui existe dans l'Afrique du Nord.

Sa surface et le volume de ses eaux sont variables, suivant la saison et la quantité de pluie tombée. D'une manière générale, on peut évaluer la longueur de cette nappe d'eau à 19 kilomètres, sa largeur à 7 ou 8 kilomètres, son volume à 350 millions de mètres

cubes. En temps ordinaire, le lac ne communique pas avec la mer, dont il est distant de 16 kilomètres; mais, en certaines circonstances, il peut y envoyer son trop-plein. C'est lorsque le niveau élevé par suite des pluies atteint 20 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette communication a eu lieu, pour les dernières fois, en 1858 et en 1866.

M. J. Forest entretient la Section de la question de l'élevage de l'autruche en Afrique; il rappelle les succès de cette industrie au cap de Bonne-Espérance, où vivent aujourd'hui 350,000 autruches fournissant au commerce une matière première de plus de 30 millions de francs et donnant lieu à un chiffre d'affaires de plus de 100 millions.

M. le baron Textor de Ravisy, de la Société académique indochinoise, présente une série de tableaux synoptiques, statistiques, chronologiques, historiques, relatifs aux congrès internationaux des orientalistes depuis leur fondation à Paris, en 1873.

La séance est levée à 5 heures.

La session est close.

Le Secrétaire,

E.-T. HAMY.

MÉMOIRES.

LES MANUSCRITS GÉOGRAPHIQUES

DE

LA BIBLIOTHÈQUE DE MARSEILLE,

PAR M. G. SAINT-YVES,

membre de la Société de géographie de Marseille.

1. — LES TEXTES.

La série la plus importante des manuscrits géographiques de la bibliothèque de Marseille est constituée par les papiers du P. Louis Feuillée dont il sera question dans une étude spéciale qu'on trouvera plus loin. En dehors de cette collection et du recueil des dessins de Pascal Coste, utilisés la plupart dans la monumentale publication de Coste et Flandin sur la Perse, nous n'avons à signaler que deux manuscrits : celui de Chailan et celui de Marchand.

I. — MANUSCRIT DE CHAILAN.

Chailan, sous-lieutenant dans la 8^e compagnie franche des Bouches-du-Rhône, du mois de septembre 1792 jusqu'au mois d'avril 1793, passa au mois de ventôse an vi dans les services de l'administration militaire, comme fondé de pouvoirs du payeur général du département du Doubs auprès de l'armée d'Helvétie. Il fut nommé, le 21 mai 1808, payeur de l'armée de Dalmatie et, le 28 octobre 1809, trésorier général des provinces illyriennes, où il séjourna jusqu'au 10 avril 1810.

C'est pendant son séjour dans ces régions que Chailan rédigea les quelques notes sur la Dalmatie conservées à la bibliothèque de Marseille : trente-quatre pages au total. Nous n'y avons relevé aucun détail bien caractéristique, aucun incident digne d'être signalé.

II. — MANUSCRIT D'ÉTIENNE MARCHAND.

Au XVIII^e siècle, André Marchand, né à Arfeuille, dans le département de l'Allier, vint s'établir à la Ciotat; il se maria avec M^{lle} Persier et eut de cette union six enfants, dont cinq garçons. Le second enfant fut Étienne-Nicolas Marchand; le troisième, Louis Marchand; tous deux naquirent à la Ciotat. Quant aux trois autres garçons, ils moururent en bas âge. La fille, qui était l'aînée des enfants, fut appelée Marie-Louise et vécut de longues années.

Étienne-Nicolas Marchand fit ses études au collège de la Ciotat. A l'âge de 26 ou 27 ans, il partit pour Calcutta comme capitaine d'un navire de la maison Amalrie, de Marseille : ce fut son premier voyage au long cours; il emmena avec lui son frère Louis. A son retour de l'Inde, il se maria, le 6 décembre 1789, avec M^{lle} Jullien, fille d'André Jullien, bourgeois de Marseille, et nièce de François Jullien, prêtre, chanoine honoraire de l'église de Saint-Martin (contrat de M^e Portetassy, notaire à Marseille).

C'est peu de temps après que les Baux, armateurs de Marseille, lui confièrent le commandement du navire *le Solide*, construit à Marseille, avec lequel il fit son mémorable voyage autour du monde. Son frère l'accompagna encore dans cette expédition.

Lorsqu'il revint à Marseille, la France était en pleine agitation révolutionnaire, et par suite les découvertes géographiques passaient quelque peu inaperçues au milieu d'aussi graves événements. Toutefois on reçut Marchand avec honneur : le gouvernement lui offrit le commandement d'un navire de guerre, et les Marseillais le commandement de leur garde nationale.

Mais Marchand était hostile aux idées nouvelles. Il préféra partir pour l'île Bourbon, où il mourut à la suite d'un accident de chasse. Son frère Louis se retira à Londres et y remplit pendant plusieurs années les fonctions de précepteur français du prince de Galles. Rentré en France, il vint de nouveau habiter la Ciotat, où il se maria avec M^{lle} Marie Saurin, dont il eut une fille, Marie Marchand, mariée dans la suite avec M. Romégas.

Tandis qu'Étienne Marchand partait pour Bourbon sans avoir publié le récit de son voyage autour du monde, le capitaine en second du navire *le Solide*, Chanal, présentait au ministre de la marine Fleurieu le journal de la traversée. C'est ce récit que Fleurieu,

croyant le manuscrit de Marchand perdu, publia en l'an vi sous le titre : *Voyage autour du monde pendant les années 1790, 1791 et 1792 par Étienne Marchand, précédé d'une introduction historique, auquel on a joint des recherches sur les terres australes de Drake et un examen critique du voyage de Roggeween, avec cartes et figures, par C.-P. Claret-Fleurieu, de l'Institut national et du Bureau des longitudes.*

Le journal d'Étienne Marchand existait cependant. C'est sa sœur Louise, restée à la Ciotat, qui en avait reçu le dépôt. A la mort de Louise Marchand, Louis, ayant retrouvé le manuscrit, voulut le faire publier et s'adressa successivement au gouvernement de Napoléon I^{er}, puis à celui de Louis XVIII. Toutes ses démarches furent vaines; on opposait une fin de non-recevoir, en répondant que les résultats essentiels du voyage avaient déjà été donnés par Chanal.

Après la Révolution de 1830, la demande de publication ayant été renouvelée, Louis-Philippe, pour donner satisfaction à la famille Marchand dans une certaine mesure, fit proposer au conseil municipal de Marseille d'acquérir le manuscrit du voyage. Sur un rapport favorable de M. Autran, lu à la séance du conseil du 26 juin 1843, le manuscrit fut acquis par la ville de Marseille au prix de 2,500 francs.

C'est donc ce manuscrit autographe qui se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de cette ville. Il semble assez difficile de le publier en entier; mais, pour rendre hommage à la mémoire de cet intrépide navigateur, auquel la fortune s'est montrée si peu clémente, nous avons l'intention de rédiger un récit détaillé de son voyage d'après son propre journal, en faisant ressortir tout ce qui ne se trouve pas dans la publication de Chanal éditée par Fleurieu.

2. — LES CARTES.

La bibliothèque de Marseille possède deux documents cartographiques importants : 1° un portulan de l'an 1568; 2° un recueil de cartes marines, signé Joseph Ganteaume.

I. — LES CARTES MARINES DE JOSEPH GANTEAUME.

Les cartes marines, signées de Joseph Ganteaume, ne portent aucune autre indication que cette signature. Elles sont évidemment

du milieu du XVIII^e siècle. Doivent-elles être attribuées au célèbre marin ou à l'un de ses parents? Nous ne pouvons préciser. Bien que l'amiral Honoré-Joseph-Antoine Ganteaume ait fait dans sa jeunesse plusieurs voyages dans les mers du Levant, la seconde hypothèse nous semblerait plus probable.

Ces cartes sont dessinées sommairement à la plume; ce ne sont souvent que de rapides croquis. En voici la liste :

Plan de la baie de Cadix; de la baie de Gibraltar; de la baie d'Alicante et de la baie de Cagliari.

Toutes les autres cartes sont consacrées à la Méditerranée orientale :

Plan de la baie de Navarin; de la baie de Napoli de Malvoisie; de l'Argentièrre (île de Kimolo, dans l'archipel des Cyclades); de l'île et du port Garbugy ou Buse sur l'île de Candie (baie de Kismamo et cap Buso); de la Sude (baie de Suda, Crète); de l'Espine-Longue à l'île de Candie et du port Mirabeau (Spina Longa et baie de Mirabello); de Policastro, Candie; de la rade de Cazo, proche l'île Escarponte (île de Kaso, proche l'île Karpatho); de Zea (Zea, dans l'archipel des Cyclades), de la Mandry; de Port Rasty; de la partie du sud du canal et du golfe de Nègrepont; du golfe de Salonique; du golfe de Cassandre (Kassandra); du golfe de Mont Sante (Hagion Oros); du golfe de Contesse; de la Cavalle Vieille (Kavala); des îles Mosconissy (îles Muskonisia); du golfe de Saint-Derly (golfe de Tschandarlyk); de Foyery et ses îles (Fokia); des îles Expalmador de Scio (îles Spalmodores); de la rade et port de Scio; du port de Chischimé (Tschesmé); du golfe de Mandaya (Mendelia); de Porto Petre; du port Sigre sur l'île de Metelin (Sigri); du port Coulon, île de Metelin (golfe de Koloni); du port Holivier (île de Metelin); du port Saint-Antoine, sur l'île de Lemnos; d'Ipsara (île d'Ipsara); du Micony (île de Mykono); du port de Paros; du port d'Ausse sur l'île de Paros (port de Naussa); de Treu, au sud de l'île de Paros (Thrionisia); de l'île de Ternier (île de Tscherni); d'une partie de l'île Chifan; du port de Patinos (Patmos); du port de Lere (Leros); de la côte sud de Stampali (Astropalia).

Ces deux dernières cartes sont déchirées et détériorées.

II. — LE PORTULAN DE 1568.

Le portulan de la bibliothèque de Marseille se compose de sept feuilles de parchemin. La première feuille porte le nom de l'auteur et la date de l'ouvrage : *Julianus Graffingnia composuit hunc librum in nobbili civitati Massilia año Dei 1568*. Les autres feuilles sont occupées par six cartes : cinq cartes de la Méditerranée et un planisphère.

La première carte comprend le Maroc, les îles Canaries, les îles Madère et Porto-Santo, l'Espagne entière et le littoral algérien jusqu'à Bougie, les îles Baléares. L'Espagne est assez bien dessinée.

La deuxième carte comprend une partie de l'Espagne (côte nord ; golfe de Gascogne et côte est jusqu'au détroit de Gibraltar), les îles Baléares, la côte méditerranéenne de la France bien tracée, l'Italie jusqu'à Naples, la Corse, la Sardaigne, la pointe sud-ouest de la Sicile et le littoral africain depuis le détroit de Gibraltar jusqu'à Tripoli.

La troisième carte représente l'Italie entière, la Sicile, la côte est de la Corse et de la Sardaigne, toute la mer Adriatique avec le littoral de l'Illyrie, de la Dalmatie, de l'Albanie jusqu'au golfe de Patras. Au sud, la côte africaine de Bône à l'Égypte.

Sur la quatrième carte sont figurés : la pointe sud-est de l'Italie, la côte d'Afrique depuis Tolmeïta jusqu'à la frontière de Syrie, Chypre, la Crète, l'Archipel, la Grèce, la Thessalie, le mont Athos, la Turquie d'Asie jusqu'au Bosphore et à la mer de Marmara.

La cinquième carte est celle du Bosphore et de la mer Noire. La Crimée, l'isthme de Pérécop, la mer d'Azov y sont esquissés.

Enfin la sixième carte est un planisphère, où la nomenclature géographique est des plus restreintes.

Ces cartes, sauf la dernière, sont en général assez soignées comme dessin. Un grand nombre de noms de ports, de caps, de golfes y sont indiqués. Nous avons cru intéressant de relever ceux de l'Afrique septentrionale, du Maroc à l'Égypte ; il en est plusieurs qui sont tellement défigurés que nous n'avons pu les identifier : Zafani, Mazagan, Alamour ou Alamor (Asemmur), Anisse, Zale (la Salla de Léon l'Africain, Salé), Lasgommas, Larace (Larache, El Araïsch), Arsira (Arsila ou Arzilla), Alcasar (Ksar el Kebir), Tanager (Tanger), Spartel (cap Spartel), Soupta (Ceuta), Tutuan (Tétuan), Targa (la

Terga de Léon l'Africain), Velas (Velez), Alaidia (Alhucemas), Melillia (Melilla), Teboria, Tegenis, Hone (le Hunam de Léon l'Africain, l'ancienne cité berbère de Honaï, dont les ruines magnifiques se retrouvent près du cap Noé), Malima, Zerzen, Horan (Oran), Arseu (Arzew), Mostagan (Mostaganem), Mosagranj (Mazagran), Todra, Madrolobi ou Macoloubi, Tenès, Cerali (Cherchell), Caxinas (cap Caxine), Arger (Alger), Matifu (cap Matifou), Metulla, Mentica, Tadelis (cap Tedlès, Dellys), Temdent, Bugia (Bougie), Gigeri (Djidjelli), Collo, Stora, cap Ferat (cap de Fer), Bona (Bône), Tabarca, cap Negro, Bisert (Bizerte), Guardia, Porto-Farina, cap Cartago (Carthage), Tunis, cap Bono (cap Bon), Calibia (Kelibia), Maometa (Hammamet), Récalia (Hergla), Sussa (Sousse), Monastir, Comerças, Affrica (cap Africa, Ras Mehedia), Capulla, Casarpicatar, Sfachs (Sfax), Caps (Gafsa), Palmeri (ne serait-ce pas l'Ad-Palmam antique, Henchir Metonia, au nord de Gabès?), Raxaniates, Tripoli Vecchio, Calarfonsor, Tripoli Barbaria (Tripoli), Raxara (Ras Chara), Tesora (Tadjoura), Tesuta, Lebis (Lebda), Mesurata (Misrata), Casar Maomet, Colbene, Gallina, cap Lagarap, Casarfaitoz, Zendia, Salina, Zinar, Bernich, Tolome (Tolmeïta), Zadra, Laanca, Docra, Marsasuse, Bonadrea, Lucho, Ripeall, Allexandria (Alexandrie), Rosseti (Rosette), Cairo (le Caire), Damiata (Damiette).

JEAN FONTENEAU
DIT ALFONSE DE SAINTONGE,

CAPITAINE-PILOTE DE FRANÇOIS 1^{er},

PAR M. GEORGES MUSSET,
correspondant du Ministère à la Rochelle.

Notre but n'est pas de faire l'histoire des voyages d'Alfonse de Saintonge, l'illustre marin, compagnon de Cartier et de Roberval, découvreur du passage de Terre-Neuve. Tous les géographes connaissent, au moins de réputation, l'intéressant manuscrit et les essais de cartographie que conserve la Bibliothèque nationale⁽¹⁾ et les *Voyages aventureux du capitaine Jean Alfonse*, publiés pour la première fois en 1559 par Jean de Marnef, libraire à Poitiers. Ce n'est pas le lieu d'analyser ce manuscrit et ces ouvrages, qui ont déjà donné occasion à de savantes études dues à MM. Harrisse, Pierre Margry, Émile Biais⁽²⁾.

Nous visons en cet instant la solution de quelques problèmes relatifs à la vie du célèbre pilote⁽³⁾. Notre mémoire traitera donc uniquement des points suivants :

1^o. Le véritable nom et la patrie d'Alfonse;

⁽¹⁾ La Bibliothèque nationale, mss fonds fr., n° 676 (ancien 7125*, Baluze 503).

⁽²⁾ Harrisse (Henry), *Jean et Sébastien Cabot*, dans le *Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIII^e jusqu'à la fin du XVI^e siècle*. Paris, Leroux, 1882, voir notamment p. 205 et suivantes.

Margry (Pierre), *Les navigateurs français et la révolution maritime du XIV^e au XVI^e siècle*, etc. Paris, Tross, 1867, in-8°.

Biais (Émile). Étude sur le capitaine Alfonse d'après le livre de M. P. Margry, à la page 997 du *Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente*, 4^e série, t. VI (deuxième partie), années 1868-1869. Angoulême, chez F. Goumard, 1870, in-8°.

⁽³⁾ Nous avons été particulièrement heureux et honoré qu'à la suite de notre communication, et sur la proposition de M. le D^r Hamy, M. Scheffer voulut bien nous autoriser à publier le manuscrit d'Alfonse dans un des prochains volumes du beau *Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie*.

- 2° La date exacte de quelques-uns de ses voyages;
- 3° La part que prit Alfonse dans la rédaction du manuscrit de cosmographie et de voyages conservé à la Bibliothèque nationale;
- 4° L'invention par Alfonse du mât et de la voile de perroquet.

I. — LE VÉRITABLE NOM ET LA PATRIE D'ALFONSE.

Notre pilote n'est connu que sous le nom de Jean Alfonse de Saintonge, que d'aucuns ont transformé en Jean Alfonse Saintongeais.

Jean de Marnef⁽¹⁾ nous apprend que Jean Alfonse naquit « au pays de Saintonge, près la ville de Cognac ». Cognac faisant partie de la Saintonge, rien de plus naturel qu'Alfonse fût qualifié de Saintongeais. Pierre Margry estime toutefois avec raison que ce nom de Saintonge près de Cognac ne désigne pas la province, mais une localité nommée Saintonge, placée dans la commune de Saint-Même, canton de Segonzac, arrondissement de Cognac.

Là est certainement la vérité.

Il résulte de nos recherches que le nom d'Alfonse n'était qu'un surnom emprunté au nom de sa femme.

Jean Alfonse se nommait Jean Fonteneau.

Le 21 mars 1541 (n. st.)⁽²⁾ devant Lecourt, notaire à la Rochelle, comparaissent Jean Fonteneau, dit Alfonse, capitaine pilote, élisant domicile en sa maison de la Rochelle, et Valentine Alfonse, sa femme, pour donner procuration générale.

C'est également sous ce nom de Jean Fonteneau que nous voyons Alfonse désigné dans les contrats du même notaire Lecourt, des 24, 26 et 31 janvier, 1^{er} et 3 février et 26 juin 1544.

Les Charentais ont en vain cherché la famille d'Alfonse dans la Saintonge et aux environs de Cognac. Leurs efforts sont restés sans succès, et cela se comprend de reste. Là où ils cherchaient Alfonse, ils ne pouvaient trouver que Fonteneau.

Ce nom de Fonteneau fut porté par de nombreuses familles de la contrée et se retrouve encore aujourd'hui soit dans la commune de Saint-Même, non loin du village de Saintonge, patrie du capitaine, soit même auprès de Segonzac ou de Cognac. A la fin du

⁽¹⁾ *Ibid. cit.*

⁽²⁾ Les pièces justificatives se trouvent à la suite du mémoire.

xvi^e siècle, ce nom de Fonteneau appartient également à un pair de la commune de la Rochelle, qui pourrait bien être un descendant d'Alfonse; il se retrouve aussi dans une famille de l'échevinage de Saintes. Le nom de Fonteneau existe encore en Saintonge. Un jour viendra peut-être où l'on réussira, sur nos indications, à rattacher d'une façon précise Jean Fonteneau, *dit* Alfonse, à l'une des familles Fonteneau que nous indiquons.

Quant à la femme de Jean Fonteneau, Valentine Alfonse, elle était vraisemblablement portugaise plutôt qu'espagnole — les Espagnols n'étant guère les amis du célèbre navigateur — ce qui s'expliquerait par ce fait qu'Alfonse aurait voyagé fréquemment dans sa jeunesse, peut-être au service du Portugal ou de ses marchands, soit en Portugal, soit à Madère, soit dans les possessions portugaises des Indes orientales, qu'il décrit minutieusement *de visu* dans sa *Cosmographie*.

Le nom patronymique d'Alfonse est fréquent en Portugal; il était porté notamment en 1542 par Manuel Alfonse, notaire général du roi de Portugal, à Lisbonne⁽¹⁾.

II. — DATE EXACTE DE QUELQUES-UNS DES VOYAGES D'ALFONSE.

L'attention des historiens s'est portée plus particulièrement sur les dernières années de la vie du capitaine. Il peut être intéressant de préciser quelques dates qui correspondent avec celles de l'exploration du Canada par Jacques Cartier et ses émules.

Le 18 avril 1537, Jean Alfonse, maître pilote, comparait comme témoin dans la vente du quart du *Christophe* de la Rochelle, navire de 70 tonneaux, armé pour la pêche de Terre-Neuve, vente faite par Durant Buschet et Jean Bernyer, à Bonaventure Courtet, maître du navire.

Le 21 mars 1541 (n. s.), nous avons vu Alfonse donner procuration avec sa femme Valentine Alfonse.

Le 22 mars 1541 (n. s.), Alfonse, qualifié capitaine et pilote, est sur le point d'entreprendre un voyage à la Guinée, et c'est évidemment en prévision de ce départ qu'il donne procuration. Le navire qu'il dirige se nomme la *Barbe de Jard* et est ancré à Ché-

⁽¹⁾ Minutes de Lecourt, notaire à la Rochelle.

deboys, rade de la Rochelle. Il est chargé en tout ou en partie par un échevin de la Rochelle, sire André Morisson, qui fut maire de la Rochelle en 1538 et 1547 et eut pour fils l'illustre maire du siège de la Rochelle en 1573, siège au cours duquel il mourut à la peine après avoir fait triompher ses compatriotes des attaques du duc d'Anjou. André Morisson avait payé son armement au moyen de 300 livres empruntées à la grosse aventure de Jehan de Salignac, marchand de Bordeaux.

Si ce voyage eut lieu, il fut effectué en peu de temps, car, si nous en croyons M. Harrisse, Alfonse serait parti de Honfleur le 22 août 1541, conduisant au Canada les deux navires que Roberval amenait à Jacques Cartier⁽¹⁾.

M. Harrisse fait revenir Alfonse à la Rochelle avec d'Auxihon de Senneterre, lieutenant de Roberval, après le 11 septembre 1543, et non avec Cartier le 21 octobre 1542.

Cette date du 11 septembre 1543 doit être postérieure au retour d'Alfonse. Nous nous appuyons, pour en décider ainsi, sur un acte du notaire Lecourt, dans lequel Gilles Chauldon, marinier au service d'Alfonse, s'engage à payer à un hôtelier de la Rochelle la dépense qu'il a faite dans son hôtellerie depuis un mois. L'acte est du 25 juin 1543; Alfonse serait donc revenu en France au plus tard dans le courant du mois de mai 1543; il ne serait demeuré au Canada qu'un an et neuf mois. D'où nous pouvons conclure, avec quelques historiens, Jean de Marnéfi notamment, que les découvertes faites par le célèbre pilote dans l'Amérique du Nord, l'auraient été en partie dans des voyages précédents, comme cela semble ressortir d'ailleurs d'une étude attentive de sa *Cosmographie*.

Il est d'ailleurs un fait certain, c'est qu'entre ces deux dates, mai et décembre 1543, Alfonse fit un voyage à Madère.

Voici l'analyse des contrats, qui ne laissent subsister aucun doute à cet égard :

Le 31 janvier 1544 (n. s.); Joseph Rougier, marchand demeurant à Limoges, agissant tant en son nom que pour Jean Bouillet, marchand de Limoges, atteste avoir acheté de Guillaume Méreau, marchand de la Rochelle, l'un des bourgeois du navire la *Collette* de la Rochelle, et des carsonniers de la *Collette*, dont Jehan Alfonse était maître, 24 coffres de sucre pesant 1,250 livres au poids

⁽¹⁾ *Loc. cit.*

du Roy de la Rochelle. La *Collette* était entrée dans le port et havre de la chatne de la Rochelle au mois de décembre 1543.

Le 1^{er} février 1544, même reconnaissance par Rougier pour 10 coffres de sucre pesant 3,330 livres.

Le 3 février 1544, autre reconnaissance par Lazare Martin et Guillaume Poytève, marchands de Limoges, d'un achat fait à Jean de la Motte, marchand et bourgeois de la Rochelle, l'un des bourgeois de la *Collette*, et de sire Jehan Nycolas le jeune, seigneur de Courailles, marchand et bourgeois de la Rochelle, de 40 coffres de sucre, pesant 10,500 livres.

Des documents contemporains, il ressort que le capitaine Alfonse avait fait le voyage de Madère de conserve avec la *Madeleine* de Saint-Jean-de-Luz, dont Martin Dagorecte ou de Gorrecte était maître, et Marticot de Chauchau, capitaine.

Tout en faisant le commerce, Alfonse et Dagorecte avaient navigué en course et s'étaient emparés notamment de trois lutz et d'une barque qu'ils armèrent ensuite en guerre et revendirent à Gilles Bouquier, marchand, agissant au nom de Robert Lousmyer, maître de la *Catherine* de Wateville, demeurant à Caudebec, au prix de 66 écus sols (24 janvier 1544 [n. s.]).

Le 21 juin 1544, nous retrouvons à la Rochelle Jean Alfonse armant en guerre le navire de Jean Allard, nommé la *Marie*, qui devait naviguer de conserve avec un navire de l'île de Ré appartenant au sieur Recepuelz. Les hommes de ces navires empruntent à la grosse aventure qui « des hacquebouses d'Allemagne, avec leurs flasques et moilles, » qui des épées, voire même du drap, à charge, pour les armes, d'en payer le prix au double, selon la coutume de Normandie, s'ils font des prises; ou de rendre les armes elles-mêmes, à la condition qu'elles soient saines et entières, et huit jours après le retour, si la campagne est sans profit. La *Louise* de la Rochelle, armée au même moment par Guillaume Perlé, devait être de la partie.

L'ennemi, c'est toujours l'Espagnol, auquel Jean Alfonse, plus royaliste que son roi, ne pardonnait pas d'avoir partagé le monde à son profit, sans le consentement ni le concours du roi de France⁽¹⁾.

Le 26 juin 1544, Jehan Fonteneau, dit Alfonse, est encore à la

⁽¹⁾ Voir la *Cosmographie* d'Alfonse.

... dans un acte du notaire
 ... le silence se fait sur le pilote. La
 ... mais la *Marie* ne reparait pas à la
 ... aux apparences, ce serait en novembre
 ... aurait achevé de rédiger sa *Cosmographie*, com-
 ... novembre 1543, en décembre peut-être, après son re-
 ... Nous allons voir que la véritable date de l'achè-
 ... est mai 1544. C'est incontestablement dans
 ... en cours commencées en juin 1544, avec la *Marie*
 ... et le navire de Ré de Recepuelz, qu'Alfonse, qui
 ... perdit un seul navire, déclare-t-il lui-même, fut vaincu
 ... pour la première fois de sa vie, et que, poursuivi par Menendez,
 ... sur l'ordre de Maximilien, neveu de Charles-Quint, il fut mis à
 ... mort par les ennemis de son pays dont il tenait le drapeau si haut
 ... et si ferme.

III. — LA COSMOGRAPHIE D'ALFONSE.

Pierre Margry remarque avec juste raison que les éloges que Melin de Saint-Gelays avait adressés au célèbre capitaine, son ami, n'auraient pas été suffisants pour le rendre immortel, s'il n'avait pas laissé le précieux manuscrit que la Bibliothèque nationale conserve, *Cosmographie* et *Journal* composés, nous dit l'auteur, « pour faire service au Roy ».

D'après les indications qui terminent l'ouvrage, — le titre manquant, — la *Cosmographie* serait due à la collaboration d'Alfonse et d'un capitaine-pilote de Honfleur, nommé par tous les auteurs Paulin Sécalart et qui demeurait, comme Alfonse, en la rue Saint-Jean, non des Prêtres, mais du Pérot, près l'église Saint-Jean-du-Pérot, à la Rochelle.

Quelle a été la part de chacun d'eux dans l'œuvre signalée? C'est ce qu'il est utile d'éclaircir.

M. Margry a déjà essayé d'établir la distinction, en émettant l'avis que Sécalart « n'aurait fait que rassembler en un corps ce que les livres contenaient, puis les ajouter aux notes d'Alfonse ».

Nous serons beaucoup plus radical que lui, et nous entendons établir que Sécalart n'a été pour rien dans l'œuvre, composée tout entière et écrite par Alfonse, et qu'il n'y a eu de sa part, pour se

créer un titre, qu'un vulgaire démarquage obtenu par l'altération de quelques phrases du manuscrit.

Observons tout d'abord que le nom du capitaine normand n'est pas Paulin Sécalart, résultat d'une mauvaise lecture, mais bien Raulin Sécalart, comme l'ont établi justement MM. Charles et Paul Bréard, dans leurs *Documents relatifs à la marine normande*⁽¹⁾. Sécalart n'était qu'un surnom; le véritable nom du pilote était Raulin Le Taillois, dit Sécalart.

Sécalart n'a rien fait, sinon mutiler le manuscrit pour laisser croire qu'il y avait collaboré.

A la fin du manuscrit, les mots : *Nous Jehan Alefonce et Raulin Secalart* ne sont pas de l'écriture du contexte. Ils ont été substitués à des mots effacés, grattage dont la trace est indélébile. Le papier a été aminci en cet endroit, et, en le regardant à la lumière, on s'aperçoit très bien de l'altération.

Il en est de même du mot *novembre*, puis de tout ce qui termine le manuscrit à partir du mot *achevay*. . . Sous les mots *achevay de par moi Raulin Secalart*, il y a encore trace de grattage et il semble que le manuscrit se terminait là.

La première date 1545, en chiffres, semble avoir été superposée à quelque chose. Sous le mot *achevay*, on lirait volontiers *Jehan*, et sous les mots *de par moy Raulin* le mot *Alefonce* apparaît.

Autre preuve qu'Alfonse a rédigé seul le manuscrit, c'est qu'il parle toujours à la première personne, rappelant ses voyages, ses actes, ses observations, dans tous les parages les plus éloignés du monde qu'il a parcouru pendant quarante ans et plus. Alfonse connaît très bien l'orthographe de son temps et l'emploie constamment et correctement. Il n'en est plus de même de Raulin Sécalart, qui dans deux lignes et demie trouve le moyen d'écrire : *achevay* pour *achevé*, *cosemographe* pour *cosmographe*, *servisce* pour *service*, *maigestay* pour *magesté*, *se* pour *ce*, *libre* pour *livre*.

De l'écriture de Sécalart, on trouve encore au folio 1 (ancien folio 3) les mots *Jean Allofonsce* et *Raulin Sécalart* sur une bande plus jaunie que le reste de la feuille, preuve évidente que cette partie a été lavée pour faire disparaître les traces de ce qui y était précédemment écrit.

⁽¹⁾ Bréard (Paul et Charles), *Documents relatifs à la marine normande et ses armements aux XVI^e et XVII^e siècles*, etc. Rouen, A. Lestringant, 1889, in-8°, p. 46 et suiv.

L'orthographe d'Allofonsce est d'ailleurs bizarre et n'est jamais employée par le pilote rochelais qui écrit toujours Alphonces ou Alfonse.

Au-dessous du nom de Raulin Sécalart et de l'écriture de celui-ci, on lit encore ces trois mots «pouvre et loïal», éloge qu'il se délivre à lui-même et qui contraste avec la modestie d'Alfonse.

Dans le calendrier, au milieu du mois d'octobre, se lit le nom de J. Alphonces. Le nom de Raulin n'y est nulle part.

On trouve dans ce calendrier des noms de saints se rattachant à la région poitevine et saintongeaise, aucun rappelant la Normandie, patrie de Raulin.

Ce sont : saint Hilaire, évêque de Poitiers (12 janvier, au lieu du 13), saint Eutrope, le 30 avril; le 25 janvier, la translation de saint Éloy dont tout ou partie des reliques étaient conservées, croyait-on, dans la chapelle de Saint-Éloi, banlieue de la Rochelle; le 16 novembre, saint Maclou, apôtre de la Saintonge.

Au folio 34 verso (ancien 37), un cartouche teinté en jaune est surmonté de la date 1544 et contient, à l'encre rouge, le nom de
Jehan
Alfonse.

Raulin Sécalart y a ajouté son nom; on voit que l'adjonction, sans symétrie, a été postérieure au tracé du cartouche.

A la fin, la modification de la date d'achèvement du manuscrit est évidente; il y avait certainement *le vingt quatriesme jour du mois de may l'an mil cinq cens quarante-quatre*. Sécalart a rayé *may*, pour y substituer *novembre*. Il a fait disparaître la fin du mot *quatre* pour en faire *cinq*.

De toutes ces observations, il faut conclure que Jean-Alfonse était le seul, l'unique auteur de sa *Cosmographie*, qu'il l'a achevée le 24 mai 1544, quelques jours avant l'armement en course qu'il faisait de la *Marie* de la Rochelle, et qu'après sa mort, arrivée avant le 24 novembre 1545, Sécalart, devenu possesseur du manuscrit, en a altéré certains passages pour laisser croire à sa collaboration à l'ouvrage.

Raoullin Le Taillois, dit Sécalart, paraît d'ailleurs avoir eu une existence hasardeuse et peu nette, car nous le voyons pendant quelques années au service de Henri VIII d'Angleterre. M. le Dr Hamy le montre, en effet, usant de hautes influences, celles du baron de La Garde notamment, pour obtenir sa rentrée en France, en jan-

vier 1547, ce qui semblerait bien établir que sa conduite n'était pas exempte de tous reproches ⁽¹⁾.

Il y a enfin, dans la préface des *Voyages aventureux* publiés par Jean de Marnef, une preuve indéniable des tentatives faites pour spolier Alfonse ou les siens de l'œuvre manuscrite laissée par le pilote. Marnef s'exprime ainsi : « Apres la mort de Jean Alfonse, capitaine tres expert à la mer (ou il a sceu sagement entreprendre et hardiment exécuter) aucuns de ceux qui l'avoyent congneu, estimoyent ses voyages et son livre avoir esté ensépuelis avec ses cendres; mais le seigneur Melin de Saint-Gelays (duquel la docte plume volle par la France) a esté tant curieux qu'encore l'a voulu ravier et rendre immortel par ce livre, *qu'il a subtilement et avecq' grand' peine recouvert*, puis de grace et libérale amytié, le m'a baillé pour mettre à l'impression, *que ne voullurent oncques faire quelques particuliers, par trop ingratz envers le gentil capitaine, qui tant liberalement leur en avoit fait part, pensans seuls en faire leur profit ou du tout esteindre son nom*. Remerciez donc ce seigneur de Saint-Gelays d'un tel bien par luy fait à la République ⁽²⁾. »

IV. — JEAN ALFONSE INVENTEUR DE LA JEANNETTE.

D'après certains auteurs, Melin de Saint-Gelays aurait célébré ainsi, dans ses vers, les hauts faits du pilote saintongeais :

SONNET D'ALFONSE.

Alfonse ayant suivi plus de vingt et vingt ans
Par mille et mille mers l'un et l'autre Neptune,
Et souvent défié l'une et l'autre fortune,
Mesmes dedans les fons des goufres aboyans,
Ore il tourne la voile à la faveur des vans
En une heureuse route à nul autre commune,
Et, le jour désiré, il veoit dessus sa hune,
Luire avec tous ses rais, et les flots s'abaissans.
Les flots sont les malins qui mesme apres sa mort
Le voudroient assaillir jusque dedans le port.

⁽¹⁾ *Bulletin de géographie historique et descriptive*, année 1889, n° 2, p. 91. — Jean Roze, *hydrographe dieppois du milieu du xvi^e siècle*, par M. le D^r E.-T. Hamy.

⁽²⁾ *Loc. cit.*

L'ancre, c'est son sçavoir qui double leur résiste.
Mais le mas eslevé en signe de son nom
Elevera tous jours dans le ciel son renom
Tant qu'il aura l'honneur que plus grand il mérite⁽¹⁾.

Nous remarquerons tout d'abord que c'est à tort que la plupart des auteurs avaient attribué à Melin de Saint-Gelays les vers que nous venons de transcrire.

M. Harrisse avait déjà, avec sa sagacité habituelle, été mis en défiance par un examen attentif des *Voyages aventureux* d'Alfonse, imprimés par Jean de Marnef⁽²⁾. C'est qu'en effet le sonnet d'Alfonse est signé *Rog. Mais.*, et non par des initiales rappelant Melin de Saint-Gelays, qui, paraît-il, n'aurait eu qu'un mérite, un grand, celui de sauver de l'oubli et de la destruction le récit des voyages du pilote rochelais. L'auteur du sonnet est incontestablement Roger Maisonnier, avocat et poète, demeurant à Poitiers, contemporain et ami de Scévole de Sainte-Marthe, dont nous lisons également des vers en tête des *Voyages aventureux*. M. Prosper Blanchemain avait émis la même opinion dans la savante édition qu'il a donnée des œuvres de Melin de Saint-Gelays⁽³⁾.

Il n'est pas étonnant que Roger Maisonnier, avocat à Poitiers, se soit intéressé à Alfonse. Il l'avait probablement connu lors des aventures qui avaient amené le pilote à répondre d'actes qualifiés pirateries devant la cour du roi à Poitiers.

Les commentateurs n'ont voulu voir dans le sonnet d'Alfonse qu'un dithyrambe destiné à exalter les hauts faits du marin. Nous prétendons y trouver quelque chose de plus particulier.

Le mât élevé en signe de son nom et qui élèvera son renom dans le ciel, doit faire allusion à une découverte, à une invention maritime d'Alfonse. Mais quelle est cette invention? Voici où nous croyons l'apercevoir.

(1) *Les voyages aventureux*, publiés par Jean de Marnef, déjà cité.

(2) *Loc. cit.* Jean et Sébastien Cabot, p. 208, note 1.

(3) *Œuvres complètes de Melin de Saint-Gelays*, etc., édition revue, annotée et publiée par Prosper Blanchemain dans la *Bibliothèque élzévirienne*. Paris, Paul Daffis, 1883, 3 vol., p. 296-297 du t. III.

Voir sur Roger Maisonnier, sa vie et son œuvre, Dreux du Radier, *Bibliothèque historique et critique du Poitou*. Paris, Ganeau, 1753, t. III, p. 76, et *Les bibliothèques françaises* de la Croix du Maine et de du Verdier, par M. Rigoley de Juvigny, Paris, 1772, in-4°, t. II, p. 393.

Nous lisons dans Jal⁽¹⁾ :

« *Joanete*, port. s. f. (Nous n'avons trouvé, dit l'auteur, touchant ce nom donné à une voile haute, aucun renseignement qui puisse nous mettre sur la voie de son origine. Il semble que Jean (Juan) soit le nom propre dont a été fait *Juaneta* et *Joanete*. Le premier qui introduisit en Espagne ou en Portugal la voile de perroquet était-il un officier, un maître, nommé Jean? C'est ce que nous ne saurions dire). Voile de perroquet. — *Joanete grande*. Voile de grand perroquet. — *Joanete do traquete*. Voile de petit perroquet. »

C'est en 1525, nous dit encore Jal, que l'on trouve pour la première fois la voile de perroquet désignée dans un document historique.

En espagnol, *Juanete* désigné à la fois le mât, la voile et la vergue de perroquet.

Nous ne croyons pas être téméraire en prétendant que le *Jean* que Jal a recherché en vain, c'est Jean Fonteneau, Jean Alfonse, pilote habituel des côtes et possessions portugaises, connu et populaire sans doute sous le seul nom de *Jean*, puisque son nom de Fonteneau s'est perdu pour être remplacé par celui d'Alfonse, qui appartenait à sa femme; Jean, qui passera à la postérité, d'après Roger Maisonnier, grâce à ce

Mas élevé en signe de son nom.

La date de 1525 est celle à laquelle Jean Alfonse naviguait dans toute la vigueur de l'âge et de l'intelligence, et vient confirmer le bien-fondé de nos déductions.

Alfonse a été le créateur du mât, de la vergue et de la voile de perroquet.

C'est un nouveau titre à ajouter à sa célébrité.

⁽¹⁾ Jal, *Glossaire nautique*. Paris, Didot, 1848. Georges Musset, correspondant du Comité, à La Rochelle.

DOCUMENTS.

1

1537, 18 avril. — *Vente par Durant Buschet et Jehan Bernyer, à Bonaventure Courtet, d'une part d'une navire Le Christofle de la Rochelle.*

Personnellement establiz honorables hommes Durand Buchet et Jehan Bernyer, propriétaires et bourgeois du navyre nommé *Le Xhristofle* de La Rochelle, du port de 70 tonneaux ou environ, estant de présent en l'havre de lad. Rochelle, avitaillé, muny et aparailhé pour aller à la pesche à la Terre Neufve; lesqueulx ont vendu purement et absolument à Bonadventure Courtet, marynier, maistre dud. navyre, demourant en La Rochelle, stippullant et acceptant, la quarte partie par indivis d'icelluy navire, bateaulx, aparaulx, artillerie et aultres appartenances d'icelluy, tout ainsi qu'il estoit derrièresment, à son retour de Terre Neufve; — que led. Courtet a congneu et confessé avoir bien visité, agréé et tenu pour receu en l'havre de La Rochelle, dont il s'est tenu et tient. Delaquelle quarte partie par indivis et dudict navire, aparaulx et appartenances, lesd. Buchet et Bernyer en ont mys led. Courtet en plenyère possession et saisine réelle et actuelle pour en faire et disposer à son plaisir et volonté à perpétuité, pour le prix et somme de 270 livres tournoys, que led. Courtet a promis payer ausd. Buchet et Bernyer ou à leur certain commandement à deux termes, sçavoir est : la moictié dedans la toussaincts prochain venant, ou plus tôt si led. navire estoit de retour de Terre Neufve; et l'auctre moictié dedans la feste saint Jehan Baptiste prochaine en suyvant, pour tout délay. Laquelle somme sera sur l'adventure sur led. navire, apparaulx, marchandises et autres biens qui sont et seront en icelluy navire et jucques à la quille dud. navire, despuys l'havre de lad. Rochelle jucques à la Terre Neufve et de retour jucques en l'havre de lad. Rochelle en tout led. voiage, allant, séjournant et retournant, aux adventures, périlz et fortunes desd. Buchet et Bernyer, de toutes adventures de la mer et des ennemys de France. Et touchant des réparations qui ont esté faites à icelluy navire, apparaulx et appartenances par lesd. Buchet et Bernyer, pour aller aud. voiage de Terre Neufve, est dict que, après qu'ilz les auront calculées, led. Courtet sera tenu et a promis leur en payer la quarte partie, dont ilz en seront creuz par leurs simples serments ou par ce qui en aparoistra par escript de leurs mains, et ce aud. retour de Terre Neufve, aux mesmes advantures que dessus, au pris de 20 pour cent de prouffict.

Et en ce faisant, ledictz bourgeois ont promis et seront tenuz garantir aud. Courtet lad. quartie partie indivise dud. navire et apparaulx et choses dessus declairrées envers et contre tous, de tous troubles et empêchements queulxconques, en toutes mers, ports et havres, de leur faict et culpabilité. Et ad ce fayre et accomplir et admender tous dommaiges et intérestz, etc., ils ont obligé l'ung à l'autre, sçavoir est, lesd. Buchet et Bernyer led. navire avec tout le droict qu'ilz ont en icelluy, et led. Courtet tout ses biens, etc. Et oultre son propre corps, etc.

Faict et passé en La Rochelle, es présences de honorable homme Yves Pyneau, marchand, per et bourgeois de la ville de La Rochelle, et Jehan Alfonse, maistre pillothe, demourant en La Rochelle, le xviii^e jour d'Avril l'an mil v^e xxx sept. A. Doulcet.

II

1541, 21 mars (n. s.). — *Procuracion générale donnée par Jean Fonteneau dit Alfonse, capitaine-pilote, et Valentine Alfonse, sa femme.*

Personnellement establiz Jehan Fonteneau, dit Alfonse, cappitaine pilote de mer, et Valentine Alfonse, sa femme, de lui auctorisée, ont faict, ordonné leurs procureurs (nom des procureurs en blanc)...

... o pouvoir de playdoirie seulement, etc., et d'eslire domycille en leur maison de La Rochelle, etc. et promectre, sous l'obligation de tous leurs biens, etc., avoir pour agréable, etc., obliger, renoncer, etc., avec dispense, etc. Faict et passé en La Rochelle, es présences de Jehan Montuillé (ou Montrelle), fournyer, et Pierre Arrignon, marchans et bourgeois de lad. Rochelle, tesmoings, etc., le xxi^e jour de Mars l'an mil vc xl. M. Lecourt.

III

1541, 22 mars (n. s.). — *Obligation contractée par André Morisson à Jehan de Salignac, pour prêt de 300^l destinées à l'avitaillement de la Barbe de Jard, commandée par Jean Alfonse, et armée pour la Guinée.*

Personnellement establys sire André Morisson, échevin de La Rochelle, a cogneu, et confessé debvoir et estre bien et loyaument tenu à Jehan de Salignac, marchand, demourant à Bordeaulx, ad ce présent, etc., la somme de 300^l ts à cause d'argent à luy baillé et presté présentement, manuellement contant par led. de Salignac en doubles ducatz, escuz sols, bons et de poix, et monnaie, dont led. Morisson s'en est tenu contant. Et ce pour payer partie de ses vitailles, munytions et apparaulx et marchandises que led. Morisson a, par cy devant, mises et chargées ou navire nommé *La Barbe de Jard*, estant de présent à Chédeboys, pour aller au voyage de la Guynée

qu'il a entrepris faire faire par Jehan Alfonse, cappitaine et pillote oud. navire. Laquelle somme de 300 # ts sera dès à présent en tout led. voyage tant allant, séjournant et retournant, et jusques à ce que led. navire soit de retour de sond. voyage en lad. Rochelle, es adventures, périlz et fortunes dud. de Salignac et de la grosse adventure de la mer et de toutes aultres adventures et fortunes qu'ilz pourroient advenir aud. voyage. Et icellui incontinent arrivé de sond. voyage, chargé ou non chargé en lad. Rochelle où il doit faire sa descharge par la charte partie, a promis led. Morisson remettre et payer lad. somme de 300 # ts aud. de Salignac ou au porteur de ces présentes, en lad. Rochelle, dedans un moys emprès l'arrivée dud. navire comme dit est. Et ad ce faire, etc.

Faict et passé en lad. Rochelle es présence de Regomme Réau, marchand et bourgeois de lad. Rochelle, et M^r Jehan Rabault, prestre, l'un des prestres compaignons de l'aumosnerie Saint Berthomé de La Rochelle, etc., le 22 mars 1540 (v. s.). M. Lecourt.

IV

1543, 25 juin. — *Obligation contractée par Gilles Chauldon, marinier d'Alfonse, pour le prix de sa pension en la maison du s. Bontemps.*

Personnellement établi Gilles Chauldon, marynier on navire d'Alfonse, demourant en Olleron, confesse devoir à Jehan Bontemps, marchand houstelier et bourgeois de La Rochelle, ad ce présent, etc. La somme de soixante huit solz tournois, à cause de despence qu'il a faite en la maison dud. Bontemps, despuis ung moys ou environ, et de compte faict ce jour duy, dont il s'est tenu contant, renonçant, etc. A payer dedans la S^t Michel prochain venant ou plus toust, s'il est venu de son retour de ce présent voiage qu'il a intencion de faire, au plaisir de Dieu, dehors le havre, etc. Et ad ce faire led. Chauldon a obligé biens et corps, etc.

Faict et passé en lad. Rochelle, es présences de Pierre Gaudete le jeune et Estienne de Brou, clerks, demeurant en La Rochelle, le xxv^e jour de juing l'an mil vc. xliiii. M. Lecourt.

V

1543, 16 octobre. — *Pouvoir pour faire une sommation à fin de délivrance de sucre vendu par Simon de la Lande, marchand de Bordeaux, à Pierre Dubal et Durant Blandymère (ou Blandinyère), marchands de Toulouse, et déclaration de ces derniers d'intervenir à leurs risques.*

Personnellement establys, etc.; noble homme Jehan Clerbault, soubz-maire de la ville de La Rochelle, et seigneur de la Crapaudière, constitué

son procureur, honorable homme sire Symon de La Lande, marchand, demeurant à Bourdeaux, avec pouvoir «de demander la déclaration de certains sucres prins et saisis et arrestez aud. lieu de Bourdeaux par Allain Guérin et Jehan de Saint-Martin, marchans de Bourdeaux, lesquels sucres led. constituant a dit avoir venduz et livrez tant à feu Pierre Dubal que à Durant Blandymère, marchans de Toulouze, ainsi qu'il appert par une cédulle escripte et signée de leurs mains. Et là où lesd. Guérin, de Saint-Martin ou autres seroyent desleyans et reffusans de bailler et de livrer lesd. sucres entre les mains dud. de La Lande, les faire ajourner par devant les juges à qui en appartiendra la congnoissance, etc. Et après lesd. sucres baillés et livrés aud. de La Lande, led. constituant leur a donné pouvoir iceulx vendre... etc.

A la Rochelle, le 16 octobre 1543. M. Lecourt.

VI

Personnellement, etc., sire Durant Blandynière, marchand, demeurant à Toulouze, lequel de son bon gré... a promis... à noble homme Jehan Clerbault... d'estre à tous ses dommages et intérêts en cas qu'il seroyt inquisté du procès qui se pouroyt ensuyr entre led. Clerbault et Allain Guérin et Jehan de Saint-Martin, marchands de Bourdeaux, à cause de certains sucres prins... que led. Clerbault a dit avoir venduz... tant à feu Pierre Le Bal que aud. Blandynière... Et oultre led. Blandynière a promis, doit et sera tenu de poursuyvre led. procès à ses propres coustz et despens sans ce que led. Clerbault soyt aulcunement tenu y contrybuer ne payer aucune chose, etc.

A La Rochelle, le 16 octobre 1543. M. Lecourt.

VII

1544, 26 janvier (n. s.). — *Quittance donnée par Jean Rougier, marchand de Lymoges et Martial Moret, marchand de Lyon, à Martin Dagorecte et Martycot de Chauchau, maître et capitaine de la Madeleine de Saint-Jean-de-Luz, de sucres rentrés à La Rochelle par ledit navire au mois de décembre 1543.*

Aujourd'uy sires Jehan Rougier, marchand demourant à Lymoges, et Martial Moret, marchand et habitant de la ville de Lyon, à présent estans en ceste ville de La Rochelle, nous ont dict et certifié pour vérité, avoir achapté, en cested. ville de La Rochelle, de Martin Dagorrecte, maistre, emprès Dieu, du navire nommé la *Maydelayne* de Saint Jehan du Lutz, pour luy et ses compaignons, et de Martycot de Chauchau, cappitaine dud. navire, à présent estant en la ville de La Rochelle, le nombre de 60 coffres

de sucres, poyssans de sucre nect 20 milliers et 800 au poix du Roy de La Rochelle, lesquelz sucres sont entrez, entre aultres, dedans le port et havre de la Chesne de La Rochelle, au moys de décembre derrier passé 1543, dedans le navire dud. Dagorrecte et de Chauchau; et lesd. sucres dessus desclairiez, les droictz et debvoirs pour ce deuz au Roy, nostre sire, et à tous aultres ont estez payez et acquittez par led. Dagorrecte et de Chauchau, ainsi qu'ilz ont dict et affirmé. Et oultre lesd. m^e et capp^e. . . se sont tenuz comptans et bien payez et en ont quieté et quietent lesd. Rougier et Mouret; et de tout ce que dessus lesd. Rougier et Mouret m'en ont demandé et requis à moy notaire. . . lecture testimonnielle, et ce que leur avons donné et octroyé pour leur valloir et servir tant à Lyon que ailleurs là où il en sera requis.

Donné et faict en lad. Rochelle, es presence de Mathurin Detenebault, eschevyn de La Rochelle et s^r du Verger, et Jehan Dynematin, garde de l'aumosnerie de la Rochelle, lesqueulx ont dit et certifié avoir esté présent à la vente et livraison desd. sucres dessus déclairés, le 26^e jour de janvier l'an 1543 (v. s.). M. Lecourt.

VIII

1544, 13 février (n. s.). — *Procès-verbal qui constate que Étienne Portyer, marchand et bourgeois de La Rochelle, a vendu à Lazare Martin et Pierre Remannet, marchands de Limoges, Lazarre Remanet, son fils, stipulant pour lui, 18 coffres de sucre, pesant net 6 milliers 250, et en a été payé.*

Témoins : Pernotton de Soumyan, marchand de Saint-Jean-de-Luz, et sire Jehan Rougier, marchand de Limoges, le 13 février 1543 (v. s.). M. Lecourt.

IX

1544, 13 février (n. s.). — *Procès-verbal qui constate que Pernotton de Soumyan de Saint-Jean-de-Luz, et bourgeois de la Magdelaine de cedit lieu, dont était maître Martin Dagorrecte, et cappitaine Martycot de Chauchau, a vendu aux susdits Martin et Remanet 20 coffres de sucre, pesant net 6 milliers 497 livres, arrivés en décembre dernier, et a été payé.*

Témoins : Pierre Coursyer, marchand de Limoges, et Yvon Bernier, marchands et bourgeois de La Rochelle.

Le 13 février 1543 (v. s.). M. Lecourt.

X

1544, 13 février (n. s.). — *Autre qui constate la même chose pour Jean Nicolas, le jeune, marchand et bourgeois de La Rochelle, S^r de Courcilles, vendant à Jean Rougier. 6 coffres de sucre pesant net 2,131 livres, arrivés sur la Magdelaine.*

Témoins : François Viecte, marchand et bourgeois de La Rochelle, et Pierre Gaudecte le jeune, clerc.

Le 13 février 1543 (v. s.). M. Lecourt.

Il est spécifié dans ces contrats que ces titres pourront leur servir tant à Lyon qu'ailleurs.

• XI

1544, 24 janvier (n. s.). — *Quittance donnée par Jean Fonteneau dit Alfonso, capitaine de La Collette, et Martin de Gorrecte, capitaine de La Madeleine de Saint-Jean-de-Luz, du prix de trois lutz et d'une barque provenant de prises faites par Fonteneau et de Gorrecte.*

Aujourd'hui Jehan Fonteneau, dit Alfonso, cappitaine du navire nommé *La Collette* de La Rochelle, Martin de Gorrecte, cappitaine du navire nommé *La Magdelaine*, de Saint-Jehan-de-Luz (*on a rayé : Gilles Gaultyer, bourgeois du navire nommé La Catherine de Vaste-Ville, tant pour luy que pour*), confessent avoir eu et receu de Gilles Bouquyer, marchand, pour et en nom de Robert Lousmyer, maistre de *La Catherine* de Vaste-Ville, demourant à Codebec en Normandie, la somme de soixante six escuz sol en quatre portugaises, cinq escuz sol et huict escuz communs et le reste en monnoie, pour raison de troys lutz et d'une barque, laquelle lesd. dessus nommez avoient équipée en guerre, et lesd. troys lutz provenant de troys prises faictes par lesd. Alfonso et Dagorrecte et led. Lousmyer. Delaquelle somme desd. soixante six escuz sol (*rayé : ensemble les troys lothz*), lesd. Alfonso et Dagorrecte s'en sont tenuz contant et en ont quicté lesd. dessus nommez et tous aultres. Et généralement lesd. parties demeureront quictes l'une envers l'autre de toutes choses qu'ilz ont à faire ensemble, en tant qu'ils touchent lesd. troys lothz, quant pour leur regard par ces présentes signées à la requeste desd. Alfonso et Dagorrecte, du notaire, etc. Renoncent, etc.

Faict et passé en lad. Rochelle, es présence de Jehan de la Mothe et Guillaume Méreau, marchans et bourgeois de La Rochelle, et Martin de Somya et Jehannet de Reparasse, marchans de Bayonne, le *xxiiii*^e jour de janvier l'an mil v^e *xlvi* (v. s.). M. Lecourt.

XII

1544, 26 janvier (n. s.). — *Autre quittance pour même cause donnée par Lazare Martin et Aymar Romanet, marchands de Limoges; sans date, mais les contrats régularisés au second registre portent la date du 26 janvier 1543 (v. s.).*

Le contrat suivant seul, est au second registre, et stipule qu'il est en

faveur de Rougier et Moret, de Lyon. Ce fait établi qu'entre temps Rougier avait cédé la moitié de son marché.

Aujourd'hui sire Lazare Martin et Aymar Romanet, tant que pour luy que pour Pierre Romanet, son père, demeurans à Lymoges, à présent estant en cested. ville de La Rochelle, nous a dict, certiffié et actesté par vérité avoir achapté en cested. ville de La Rochelle, de honorable homme Estienne Portyer, marchant et bourgeois de La Rochelle, le nombre de dix huit coffres de sucres poyssant, de sucre nect, six milliers deux cens cinquante, lesquelz sucres sont entrez entre aultres au dedans le port et hasvre de La Chesne, de lad. Rochelle, on moys de décembre dernier passé mil v° XLIII dedans le navire nommé *La Collecte* de La Rochelle, dont en estoit maistre et cappitaine, emprès Dieu, Jehan Fonteneau dit Alfonse. (*Puis on a rayé :* et lesquelz sucres dessus déclairez les droictz et debvoirs pour ce deuz au Roy nostre sire ont estez payés et acquictez, ainsi que led. Portyer ad ce présent nous a dict et affirmé. Dict oultre led. Portyer, s'est tenu contant et bien payé dud. Rougier et l'en a quicté et quicte.) Et de tout ce que dessus led. Rougier m'en a demandé et requis à moy notaire royal soussigné, acte et lettre testimoniale, ce que luy avons donné et octroyé pour luy valloir et servir tant à Lyon que ailleurs où il appar-tiendra et sera requis.

Donné et fait en lad. Rochelle, es presence de Guillon de Somyans et Jehan Rogier.

XIII

1544, 31 janvier (n. s.). — *Quittance donnée par Joseph Rougier, marchand de Limoges, à Guillaume Méreau, pour du sucre provenant de La Collete de La Rochelle, commandée par Jean Fonteneau, dit Alfonse.*

Aujourd'huy Joseph Rougier, marchant, demeurant à Lymoges, à présent estant en la ville de La Rochelle, tant pour luy que pour le s^r Jehan Boullet, aussi marchand de Lymoges, absent, pour lequel led. Rougier est stipulant et acceptant, nous a dict et certiffié et actesté par vérité, avoir achapté en ceste dicte ville de lad. Rochelle, tant de Guillaume Méreau, marchand et bourgeois de lad. Rochelle et l'un des bourgeois du navire nommé *La Collete* de La Rochelle, de laquelle en estoit maistre emprès Dieu et cappitaine Jehan Fonteneau, dit Alfonse, et de Martin Heryat et Jehan de Myrande, à présens estans en lad. Rochelle, carsonniers dud. navire, le nombre de 24 coffres de sucres, sçavoir est pour led. Méreau, 20 coffres de sucres poyssans de sucre nect, 6 milliers et 150, et lesd. 4 coffres de sucres par lesd. de Myrande et Heryat, poyssans de sucre nect, 1,250, le tout au poix du Roy de lad. Rochelle, lesquelz sucres sont entrez, entre aultres, au dedans le port et l'havre de la Chesne de lad.

Rochelle, au moys de décembre 1543, dedans led. navire dessus nommé; et lesd. succres dessus déclairez, les droicts et debvoirs pour ce deubz au Roy, noctre sire, et à tous aultres, ont estez payez et acquitez par lesd. Méreau, de Myrande et Heryat ainsi qu'ils nous ont dict et affirmé. Et outre lesd. Méreau, Hériat et de Myrande se sont tenuz comptans et bien payez dud. Rougier aud. nom et les en ont quictez et quictent. Et de tout ce que dessus led. Rougier aud. nom a demandé et requis à moy notaire royal soubzscript, acte et lettre testimoniale, ce que lui avons donné et octroyé pour luy valloir et servir tant à Lyon que ailleurs là où il sera requis. Donné et fait en lad. Rochelle, es présences de sire Jehan Boutet, marchand et bourgeois de La Rochelle, et Jehan Dynematin, garde de l'aumosnerie de La Rochelle, le derrier jour de janvier 1543 (v. s.). Martin Lecourt.

XIV

1544, 1^{er} février (n. s.). — *Autre quittance analogue.*

Aujourd'uy sire Joseph Rougier, marchand, demourant à Lymoges, à présent estant en lad. ville de La Rochelle, tant pour luy que pour le S^r Jehan Boullet, aussi marchand de Lymoges, absent, pour lequel led. Rougier est stipplulant et acceptant, nous a dict et certiffié et actesté par vérité avoir achapté en cested. ville de La Rochelle, de Guillaume Naudon, marchand et bourgeois de lad. Rochelle, ad ce présent, le nombre de 10 coffres de succres poysans, de sucre nect, 3 milliers 330, au poix du Roy de lad. Rochelle; lesquelz succres sont entrez entre aultres au dedans de l'havre de la Chesne de lad. Rochelle au moys de décembre derrier passé 1543, dedans le navire nommé *La Collecte* de La Rochelle, dont en estoit maistre et cappitaine Jehan Fonteneau, dit Alfonse, et lesquelz succres dessus déclairez, les droictz et debvoirs, etc.

La Rochelle, 1^{er} février 1543 (v. s.). Martin Lecourt.

XV

1544, 3 février (n. s.). — *Procès-verbal analogue pour constater que Lazzarre Martin et Guillaume Poylèz, marchands de Limoges, ont acheté de Jehan de La Mothe, marchand et bourgeois de La Rochelle, bourgeois du navire La Collette de La Rochelle, dont était maitre et capitaine Jean Fonteneau, dit Alfonse, et de sire Jehan Nycolas le jeune, aussi marchand et bourgeois de La Rochelle, et s^r de Coureilles, 40 coffres de sucre, savoir est : 30 coffres à La Mothe, pesant 10 milliers 500 net; et 10 coffres à Nicolas, pesant de même de sucre net, 10 milliers et 500; arrivés au havre au mois de décembre 1543, — ceux de Nicolas dans La Magdelaine de*

*Saint-Jean de Luz. maître Martin Degorre et bourgeois Pernotton de
Sanguen.
à La Rochelle. Témoins : Micheu Mercier, marchand et bourgeois de
La Rochelle. et à présent ouste du Vieil Saint-Martin de lad. Rochelle, le-
quel nous a dit et certifié avoir été présent à la vente et livraison desd. sus-
cités dessus declares. et Yvon Bernier, marchand à La Rochelle, le tiers
jour de février l'an 1543 (v. s.). M. Lecourt.*

XVI

1544, 21 juin. — *Prêt à la grosse aventure fait par Jean Guybert à Guil-
laume Paryot, alias Le Poillaillé, de 6 livres tournois pour vente d'une har-
quebuse, qu'il emporte au voyage fait par La Marie de Jean Allard, le
navire d'Alfonse et le navire de Recepuelz de Ré.*

Personnellement establys, etc. Guillaume Paryot, alias Le Poillaillé, demourant en La Rochelle, confesse debvoir à Jehan Guybert, marchant et bourgeois de lad. Rochelle, ad ce présent, etc., la somme de 6 livres tournoys pour vendicion, bail et livraison d'une hacquebouse de fer, d'Almaigne, bonne et marchande qu'il a confessé avoir veue, visitée, agréée, prinse, eue et receue dud. Guybert, dont il s'en est tenu comptant; renonçant, etc. A payer dedans 8 jours de son retour de ce présent voyage qu'il a intention, au plaisir Dieu, dedans le navire de Jehan Allard, nommé *La Marie*; et là où led. Paryot, retourneroit sans faire aucunes prises tant de sond. navire que des aultres navires, qui est le navire d'Alfonse et de Recepuelz de Ré, en icelluy cas en rendant lad. hacquebouse par led. Peryot (*sic*) aud. Guybert, sayne, entière et non endommaigée, ensemble la somme de 20 sols ts. pour le temps qu'il s'en sera servi et aydé d'icelle, ond. voyage, en icelluy cas, led. Paryot demourra quicte et deschargé desd. 6^{tes} ts. envers led. Guybert et tous aultres, etc. Et ad ce fayre, etc., led. Paryot a obligé aud. Guybert tous ses biens et choses, et oultre son propre corps à tenir prison, etc. — Faict et passé en lad. Rochelle es présence de Pierre de la Faverie, marchant serviteur à présent de Guillaume Pineau, marchant et bourgeois de lad. Rochelle, et Guillaume Dupuy, sergent à verge de la mairie de lad. Rochelle. Le XXI^e jour de juing l'an mil vc. XLIII. M. Lecourt.

XII

1544, 26 juin. — *Prêt d'une somme de 30 livres tournois fait par Michel Lambert, marchand et bourgeois de La Rochelle, à Jean Geoffroy alias de La Grange, Jehan de Garat et Pierre de Malut, marchands de Bayonne; témoin : Jehan Fonteneau dit Alfonse.*

Personnellement estably Jehan Geoffroy, alias de La Grangé, marchand demourant en La Rochelle, Jehan de Garat et Pierre de Malutz, marchans demourans à Bourdeaux, à présent estant en lad. Rochelle, confessent devoir à Mychel Lambert, marchand et bourgeois de La Rochelle, ad ce présent, etc., la somme de trente livres tournoys qui est à chacun dix livres tournoys, à cause et pour raison de leur despence qu'ilz ont faicte en la maison dud. Lambert, et de compte faict ce jourd'uy entre eulx, dont ilz se sont tenus comptant. Renoncent, etc. A payer dedans La Magdeleine prochaine venant, etc. Et touchant certains procès intenté en la court de la mairie de lad. Rochelle entre lesd. de Garat et Lambert, du consentement desd. Lambert et de Garat, demeure extainct et assoupie (*sic*) et de nul valeur et comme non advenu, sans aucuns despens, dommages et interestz, d'une part et d'autre, etc. Et ad ce faire, etc. Faict et passé en lad. Rochelle es presences de Jehan Fonteneau dit Alfonse et Mery Girault, marchand et bourgeois, demourans en lad. Rochelle, le xxvi^e jour de juing l'an mil vc. XLIII. — M. Lecourt.

Outre cela, Jean de Garat avait payé à Lambert cent sept solz six deniers pour la dépense de ses deux compagnons. Ceux-ci lui en consentent une obligation. — A même date. — Les témoins ne sont pas les mêmes. Ce sont Mycheau Lambert et René Langloys, clerc.

NOTE

SUR

LA RELATION MANUSCRITE

D'UN VOYAGE EN ÉTHIOPIE

OFFERTE PAR CH. PONCET AU PAPE CLÉMENT XI,

PAR M. LE D^r BONNET,

préparateur au Muséum d'histoire naturelle.

J'ai déjà eu l'honneur d'entretenir la Section de géographie historique et descriptive⁽¹⁾ des tentatives faites par le gouvernement de Louis XIV, à la fin du xvii^e siècle et au commencement du xviii^e, pour pénétrer en Abyssinie; je me propose aujourd'hui de donner quelques renseignements sur un document peu connu, relatif au même sujet.

Dans les préliminaires de cette malheureuse aventure qui se termina d'une façon si tragique par le massacre de Lenoir du Roule et de ses compagnons, le principal rôle est occupé par un certain Jacques-Charles Poncet, chirurgien français, établi au Caire.

En 1698, Yasous, roi d'Éthiopie, atteint d'une maladie dont les médecins indigènes n'avaient pu le guérir, faisait demander au Caire, par son facteur ordinaire Hadji-Ali, un médecin européen; officiellement protégé par Benoît de Maillet, consul général de France, et porteur de lettres diplomatiques pour Yasous, Poncet s'était rendu à Gondar; il demeura pendant neuf mois à la cour du Négous et y fut fort apprécié comme médecin, sinon comme diplomate; rentré au Caire en 1701, Poncet s'embarqua peu après pour la France, vint à Paris où il obtint pendant quelques jours un succès de curiosité, passa ensuite à Rome et, dans une

⁽¹⁾ Cf. *Bulletin*, années 1890 et 1891.

audience que lui accorda Clément XI, offrit à ce pape une relation manuscrite de son voyage; cette relation, après avoir subi quelques suppressions et quelques remaniements, fut insérée dans la collection des *Lettres édifiantes* ⁽¹⁾.

Poncet a été jugé très sévèrement par ses contemporains et notamment par de Maillet, qui l'a qualifié des épithètes les plus mal sonnantes, reproduites peut-être trop légèrement et sans contrôle par des auteurs sérieux tels que Jérôme Lobo, Legrand de Neuville et l'abbé Renaudot; la critique s'est montrée tout aussi dure pour sa *Relation de voyage*, et l'on a même prétendu que Poncet n'était jamais entré à Gondar et par suite qu'il n'avait pu voir le Négous. Cependant, dès 1790, le voyageur anglais James Bruce essayait ⁽²⁾ de réhabiliter la mémoire du chirurgien français et, tout en reconnaissant que sa relation contenait des inexactitudes et même des erreurs, la jugeait d'une manière assez favorable; plus tard Eryès, dans la *Nouvelle biographie*, consacrait à Poncet un article pour lequel il s'est évidemment inspiré des idées et des appréciations de Bruce; enfin, tout récemment, M. de Caix de Saint-Aymour, dans son excellent travail sur les *Relations de la France avec l'Abyssinie chrétienne*, a résumé impartialement tout ce qui a été écrit sur Poncet et son voyage.

Mais tous les auteurs, quelle que soit leur opinion sur la personnalité du chirurgien français, n'ont connu que la *Relation* publiée dans les *Lettres édifiantes* et aucun ne cite le manuscrit original dont on paraît de très bonne heure avoir ignoré la destinée et perdu la trace; il y a cependant près de quatre-vingts ans que ce manuscrit a émigré d'Italie en France et est conservé dans la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier; il figure même sur le *Catalogue* publié en 1849 par les soins du Ministère de l'instruction publique ⁽³⁾; toutefois le titre sous lequel il est inscrit et le nom de l'auteur, complètement déformés par une faute typographique (Pernot au lieu de Poncet), ne permettaient guère de le reconnaître.

Voici les événements qui ont fait passer dans une bibliothèque française un document que l'on pouvait, avec quelque raison, sup-

(1) Éd. 1, t. IV, 1^{re} partie, et éd. 2, t. III, p. 260-387.

(2) *Travels*, II, *passim*, et trad. française par Castéra, VI, *passim*.

(3) *Catalogue général des mss. des bibl. publiques des départ.*, I, 321, n° 98.

poser enfoui dans les archives du Vatican. Au début de la Restauration, un ancien capitaine des armées de la République et de l'Empire venait prendre sa retraite à Montpellier; les vicissitudes de la guerre avaient fait tomber entre ses mains, pendant la campagne d'Italie, une importante collection de manuscrits provenant de la villa Albani, collection qu'il consentait bientôt à céder à la Faculté de médecine; or le pape Clément XI, auquel Poncet offrit sa relation de voyage, appartenait à la famille Albani qui, dans la suite, eut toujours un représentant au sein du Sacré Collège; au moment de l'occupation de Rome par le général Berthier, Jean-François cardinal Albani et son neveu Joseph, élevé à la pourpre romaine seulement en 1809, s'étant montrés l'un et l'autre particulièrement hostiles aux Français, furent obligés de se réfugier à Vienne et leurs biens mis sous séquestre; je n'ai pu déterminer d'une façon précise comment une partie de la bibliothèque Albani devint, à ce moment, la propriété du capitaine en question; mais, quelle que soit la conjecture à laquelle on s'arrête, l'histoire de ce soldat qui choisit pour sa part de butin une collection de vieux manuscrits m'a paru assez peu commune pour mériter d'être rappelée ici.

Le manuscrit de Poncet forme un volume petit in-folio relié en parchemin blanc, sans aucun ornement; il contient 81 feuillets de 22 lignes à la page, non compris le feuillet qui porte en gros caractères la dédicace ainsi libellée : « (recto) A — Notre très Saint Père — le pape Clément XI. — (verso) Très Saint Père — Je prends la liberté de présenter à votre Sainteté — la Relation de mon voyage d'Ethiopie, elle — n'y trouvera aucune politesse, car je n'en ay point, — mais je puis l'assurer que j'y dis la vérité — c'est à quoy je me suis étudié particulièrement. » — La relation commence au recto du premier feuillet et se termine au feuillet 81 dans la forme suivante : « Le consul ⁽¹⁾ fit préparer une belle maison pour l'ambassadeur ⁽²⁾, qui arriva deux jours après, et on convint avec luy que je passerois en Europe pour y rendre compte de mon voyage; je le fais icy au pied de votre Sainteté avec toute la naïveté possible en luy demandant sa bénédiction. — de votre Sainteté — le très humble et le plus vil de tous ses sujets — Jacques Charles Poncet. »

⁽¹⁾ Benoît de Maillet.

⁽²⁾ Mourad.

A l'exception de la signature, de la dernière ligne et de quelques corrections disséminées dans le texte, lesquelles sont bien de la main de Poncet, tout le reste du manuscrit est uniformément d'une écriture grosse et régulière qui semble trahir la plume d'un copiste; il est donc possible, comme l'a déclaré Poncet lui-même dans une lettre au chancelier de Pontchartrain ⁽¹⁾, que le P. Fleuriau ait fait ajouter à la rédaction primitive de l'auteur certains détails de nature à favoriser les projets de la Compagnie de Jésus; toutefois ces interpolations, ne portant que sur la question religieuse, offrent aujourd'hui aussi peu d'intérêt que les mesquines rivalités qui s'élevèrent entre les franciscains italiens et les jésuites français à propos de la concession des missions catholiques d'Abysinie; quant à la partie géographique et ethnographique de la *Relation*, elle a été reproduite assez exactement dans les *Lettres édifiantes*, sauf cependant quelques particularités que les éditeurs de ce recueil ont supprimées et dont je vais essayer, dans un rapide résumé, de faire connaître les plus intéressantes.

Le mémoire manuscrit débute en rappelant l'arrivée d'Hadji-Ali au Caire et l'objet de sa mission; il n'est point question d'un certain P. Pascal, franciscain italien, auquel l'envoyé de Yasous se serait tout d'abord adressé; celui-ci n'aurait jamais eu affaire qu'à Poncet, et le chirurgien français aurait seul servi d'intermédiaire entre Hadji-Ali et Benoît de Maillet. . . . Accompagné du P. Brèvedent, Poncet arrive à Monfalout le 23 juin 1698, et de là se rend à Ibn-Ali où il resta campé pendant quatre mois à attendre la caravane de Sennar; . . . dans cette localité, il eut tellement à souffrir de la chaleur, qu'il avait pris la résolution de retourner au Caire sans pousser plus loin son voyage, lorsqu'il reçut un paquet de lettres de Benoît de Maillet; . . . sur les instances du consul, Poncet reprit courage et continua sa route. . . . Le 2 octobre, la caravane quittait El-Kantara et s'engageait dans le désert de Libye. Bruce a fait observer ⁽²⁾ qu'il devait y avoir, dans le récit du voyageur français, une erreur sur la direction suivie par la caravane; or Poncet, dans son manuscrit, dit positivement qu'il laissait le Nil à gauche, ce qui semble indiquer qu'il se trouvait bien sur la rive occidentale du fleuve et non sur

⁽¹⁾ Cf. de Caix de Saint-Aymour, *op. laud.*, 161.

⁽²⁾ *Op. laud.*, V, 359.

la rive orientale, comme on l'a imprimé. A Cheb, on trouve une source, mais l'eau en est saline; on exploite l'alun, abondant dans cette localité. A Moscho, l'officier des douanes du Sennar, ayant appris que Poncet et Brèvedent se rendaient à la cour d'Éthiopie, laissa passer leurs bagages en franchise. Arrivée à Dongola le 13 novembre, la caravane en repartit le 6 janvier 1699 et suivit le Nil qu'on laissa, dit Poncet, constamment à droite. Dans l'audience que le roi de Sennar accorda aux deux voyageurs français, il s'informa si notre chirurgien savait fondre des canons, ce dont celui-ci s'excusa. Le Négous, ayant été avisé par un exprès de l'arrivée à Sennar de Poncet et du P. Brèvedent, dépêcha vers eux un personnage de sa cour porteur de lettres de recommandation et accompagné de vingt à trente soldats.

Bruce remarque ⁽¹⁾ avec raison que la latitude de Giesim, telle que Poncet la donne d'après les supputations du P. Brèvedent, est inexacte de près de 4 degrés; j'avais d'abord pensé que cette erreur pouvait être le résultat d'une faute typographique imputable aux éditeurs des *Lettres édifiantes*, mais je me suis assuré que le chiffre imprimé dans ce recueil est exactement le même que celui du manuscrit, et dès lors il faut admettre que le P. Brèvedent s'est trompé dans ses calculs; on sait que ce religieux, déjà fort malade à ce moment, mourut peu de temps après de la dysenterie à Barkos, la relation manuscrite ajoute qu'il était atteint d'une hernie que les fatigues du voyage avaient aggravée.

Après la mort de son compagnon, Poncet, souffrant lui-même d'anémie, dut rester à Barkos jusqu'au 21 juillet, date de son arrivée à Gondar; le séjour de notre chirurgien à la cour du Négous, tel qu'il est raconté dans les *Lettres édifiantes*, concorde assez exactement avec le manuscrit; dans ce dernier document, Poncet affirme en outre : qu'il resta quatre mois sans sortir du palais; qu'il fut appelé à soigner une fille du roi atteinte de la dysenterie et qu'il la guérit; qu'il apprit à Yasous à distiller les essences; qu'il lui montrait des livres imprimés et notamment un Ambroise Paré où le roi reconnut la figure de la girafe, ce qui lui fit tant de plaisir qu'il voulut garder ce livre; que Gondar est entouré de belles campagnes couvertes de

⁽¹⁾ *Op. laud.*, VI, 7.

cardamome et de gingembre; enfin, après avoir parlé de la circoncision des enfants mâles, Poncet ajoute que, les Abyssins la pratiquent également sur les filles, mais que, pour celles-ci, l'opération consiste seulement dans l'excision de la membrane (petites lèvres).

Notre voyageur quitta Gondar le 1^{er} mai 1700 et non le 2, comme on l'a imprimé dans les *Lettres édifiantes*; cette légère erreur constatée, je ne suivrai pas Poncet dans son voyage de retour, cette partie de la relation est écrite avec une certaine négligence et, comme l'a fait remarquer Bruce, elle n'offre que peu d'intérêt; entre le manuscrit et l'imprimé, je n'ai du reste relevé que des différences insignifiantes qu'il m'a paru inutile de reproduire ici. Mais deux particularités m'ont tout spécialement frappé dans le manuscrit qui fait l'objet de cette note : d'abord l'absence de toute récrimination contre Benoît de Maillet, dont cependant Poncet n'avait pas eu à se louer au moment de son retour au Caire; et, en second lieu, le sentiment de naïve sincérité qui se dégage du récit; sans doute, notre voyageur a quelquefois mal observé; sans doute aussi, ami du merveilleux, il s'est laissé abuser par de grossières impostures et il a trop facilement accepté les légendes que lui contaient les indigènes, mais du moins, lorsqu'il se trompe, c'est avec une entière bonne foi.

UN VOYAGEUR BAS-ALPIN.
LE PÈRE LOUIS FEUILLÉE
(1660-1732)

PAR M. G. SAINT-YVES,
membre de la Société de géographie de Marseille.

La Provence a l'honneur de compter parmi ses enfants trois des hommes qui ont inauguré les voyages scientifiques et contribué le plus puissamment, avant notre siècle, à la connaissance générale du globe : Tournefort, Adanson et Feuillée. Les deux premiers sont suffisamment connus; le troisième, au contraire, a besoin d'une biographie un peu étendue pour que son nom soit remis en pleine lumière. Les manuscrits que nous possédons à la bibliothèque de Marseille nous permettront de retracer avec exactitude sa laborieuse existence.

Ce n'est certes pas un écrivain brillant, un conteur agréable; dans ses journaux de voyage, il ne faut chercher ni récit attrayant, ni description détaillée. Feuillée se contente d'être un observateur précis, un calculateur consciencieux, un astronome habile, un botaniste instruit. Bon dessinateur, il complète son œuvre par des plans remarquables et de fort jolis croquis de plantes nouvelles. Rien n'est laissé par lui à l'imagination; si les voyageurs des siècles précédents ont trop souvent vu ce que la *folle du logis* leur faisait voir, lui pèche plutôt par excès contraire, ne distinguant souvent dans les localités que... leur latitude ou leur longitude.

Louis Feuillée, et non Feuillet comme l'une de nos grandes biographies générales l'écrit, naquit en 1660, à Mane, dans les Basses-Alpes. Ses parents étaient de très modestes cultivateurs vivant péniblement de leur travail. Nature un peu rude, grossièrement ébauchée, le jeune Feuillée montra de faibles dispositions intellectuelles; il ne semblait pas destiné à sortir de son humble condition.

Mane était déjà une localité importante peuplée de 1,300 habi-

tants. L'un de ses enfants, Jacques Gaffarel, comptait parmi les érudits les plus distingués de son temps. Un couvent de Minimes y avait été fondé en 1613 par Melchior de Janson qui, dès 1601, s'était engagé, par acte passé à Aix chez le notaire Arnaud, à faire construire un couvent de Minimes, soit à Pertuis, soit à Mané.

Le jeune Louis Feuillée entra à ce couvent comme frère portier. Alors que personne certes ne faisait attention à ce bouvier à peine dégrossi, il travaillait seul, avec énergie, avec ténacité, s'efforçant de vaincre la résistance de son intelligence restreinte. C'est ainsi qu'il apprit successivement à lire, à écrire, puis les premiers éléments de la langue latine. Les religieux étonnés de ces progrès inattendus, s'occupèrent alors de son instruction et, pour lui permettre de la compléter, l'envoyèrent à Marseille, au couvent de leur ordre.

Lorsque le 2 mars 1680, Louis Feuillée fit, au couvent d'Avignon, profession dans l'ordre des Minimes, il était déjà un mathématicien émérite. Pendant son séjour à Avignon, le P. Plumier lui donna également le goût des sciences naturelles et particulièrement de la botanique. Les années suivantes furent employées par lui à compléter ses connaissances scientifiques dont il n'allait pas tarder à tirer parti.

En 1696, le P. Feuillée résidait au couvent des Minimes d'Arles. C'est de là qu'il adressa sa première communication à l'Académie des sciences, communication qui est analysée dans le tome II de l'histoire de cette illustre compagnie, à la page 180, et qui est relative à une éclipse de lune.

Pendant son séjour à Arles, le savant religieux dut entrer en relations avec un astronome de cette ville, Davizard, qui, à diverses reprises, entretenait l'Académie des sciences du résultat de ses recherches. Astronomes et mathématiciens ne manquaient du reste pas à cette époque en Provence : il nous suffit de citer le prieur Gaultier, à Aix; Gallet, à Carpentras; le P. Bonfa, à Avignon; Chazelles; le P. Laval, le futur collaborateur et ami du P. Feuillée, etc.

L'année suivante (1697), le P. Feuillée arrive à Marseille. Nous possédons à la bibliothèque de Marseille ses observations manuscrites à partir de cette date, avec quelques lacunes il est vrai : nous aurons là un guide sûr pour suivre pas à pas le P. Feuillée dans sa laborieuse existence.

Le 29 novembre 1697, il observe au couvent des Minimes une intéressante éclipse de lune et il consigne dans son registre les résultats de ses remarques et de ses calculs.

Au cours de l'année 1699 : le 1^{er} janvier, observation de la conjonction de Mars avec Saturne; le 7 mars, communication faite à l'Académie au sujet d'« une étoile sur le disque de la lune » (dans l'analyse de cette communication, le P. Feuillée est déjà qualifié d'habile astronome)⁽¹⁾; 15 mars, éclipse de lune étudiée avec le concours de M. Chazelles, de l'Académie des sciences, ingénieur des galères du roi; 13 mai, observation de curieuses parhélies qui est transmise à l'Académie; 23 septembre, éclipse de soleil, etc.⁽²⁾.

Les premières recherches du P. Feuillée attirèrent sur lui l'attention des savants, et, en 1700, il fut envoyé dans le Levant pour y déterminer les positions d'un certain nombre de ports. De ce premier voyage, nous n'avons, en fait de relation, que les quelques notes publiées par Cassini dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*⁽³⁾ et une dizaine de pages dans l'un des manuscrits de la bibliothèque de Marseille⁽⁴⁾.

Arrivé au mois d'octobre 1700 à Smyrne, le P. Feuillée fait, chez le consul, M. de Royer, de nombreuses observations astronomiques; il étudie notamment, le 3 octobre, l'occultation d'Aldebaram par la Lune et calcule le lieu vrai des satellites de Jupiter. Malheureusement, à partir du 13, le ciel se couvre, le vent du Sud-Est commence à souffler et les observations deviennent très difficiles.

A Constantinople, le voyageur est moins heureux encore. « Les pluies et les neiges, dit-il, continuèrent presque tout le temps que je fus dans cette ville. Le froid y était grand et je ne pus faire aucune observation pour en déterminer la longitude. »

Nous retrouvons le P. Feuillée à Salonique, au mois de mars 1701; il y reste jusqu'à la fin d'avril et passe alors dans les Cyclades, à Milo, dont il détermine la longitude et la latitude. Débarqué le 17 juin à la Canée, en Crète, il y est fort bien reçu par

⁽¹⁾ Bibliothèque de Marseille : ms. 943 du catalogue Albanès (Ba 12 a — R 167. — *Histoire de l'Académie des sciences*, 1599, p. 78.

⁽²⁾ Bibliothèque de Marseille, ms. cité; *Histoire de l'Académie des sciences*, 1599, p. 81-82.

⁽³⁾ *Histoire de l'Académie des sciences*, année 1702, p. 7 à 13.

⁽⁴⁾ Bibliothèque de Marseille : ms. 943, déjà cité.

le consul, M. Trouillard, qui « lui fait toutes les honnestetés imaginables » et lui « donne une maison en particulier, afin que il soit plus en liberté pour faire ses observations ». De la Canée, il se rend le 30 juin à Candie, où il continue ses *déterminations* de géographie mathématique.

Il observe que la Canée est plus septentrionale, que Candie et donne, comme latitude à Candie, $35^{\circ} 18' 45''$, et, à la Canée, $35^{\circ} 28' 45''$, ce qui, d'après lui, changeait considérablement la situation que l'on attribuait jusque-là à l'île de Crète. Dans le manuscrit Ba 29 de la bibliothèque de Marseille, il nous a laissé une esquisse cartographique de la Crète d'après ses calculs.

De la Crète, le P. Feuillée se dirige vers la Tripolitaine, et, le 24 juillet 1701, il arrive à Tripoli. La peste, qui y régnait, rend son séjour fort périlleux; elle ne l'empêche cependant pas de se livrer à ses travaux ordinaires, tant était grand son dévouement à la science.

Malheureusement, comme il se proposait de continuer ses recherches astronomiques et hydrographiques en Tunisie et dans la Régence d'Alger, une troupe de nègres l'attaque sur la route de Porto-Farina à Tunis, l'insulte, le pille, lui enlève la plupart de ses instruments. Cet accident imprévu mettait fin au voyage.

Rentré à Marseille, le P. Feuillée met en ordre ses notes, complète ses calculs et reprend le cours habituel de ses études. Toutefois ce premier voyage l'avait vivement intéressé, et il rêvait d'étendre à des régions plus éloignées ses futures explorations. Aussi, dès 1702, le voyons-nous solliciter du gouvernement l'autorisation de se rendre aux Antilles et sur les côtes de l'Amérique équinoxiale.

Les circonstances étaient assez défavorables, et le comte de Pontchartrain, auquel il s'était adressé, lui répondit, le 17 décembre 1702 :

« J'ai reçu votre lettre du 22 du mois passé, par laquelle vous m'informez du désir que vous avez de passer aux isles de l'Amérique, pour y faire des observations qui pourroient servir à perfectionner la géographie, l'astronomie et l'hydrographie; j'approuverois beaucoup votre projet, si nous étions dans un temps où ce travail put se faire avec quelque espérance de succès; mais la conjoncture d'une guerre très vive dans laquelle nous sommes ne permet point d'en espérer et vous mettra hors d'état de prendre toutes

les connoissances nécessaires pour rendre vos observations utiles; cependant, si vous y êtes absolument déterminé et que vos mesures soient assez justes, je vous enverrai les ordres et les lettres dont vous avez besoin aussitôt que vous me le demanderez. »

Malgré cette fin de non-recevoir à peine déguisée, le P. Feuillée ne perdit pas courage : aucun retard et aucun danger ne pouvaient rebuter son ardeur scientifique. Heureusement, M. de Montmaur, intendant général des galères, lui accorda son précieux appui. M. de Montmaur avait reçu l'ordre d'embarquer sur un navire en partance un certain nombre de forçats auxquels le roi avait donné la liberté à condition qu'ils iraient servir pendant quelque temps aux Antilles, en qualité de soldats. Grâce à cette circonstance, le navire se trouverait en état de bien se défendre contre toute attaque de corsaire.

M. de Pontchartrain se rendit à ces raisons et accorda le 17 janvier 1703 l'autorisation et les recommandations demandées. Le 5 février, le P. Feuillée s'embarquait donc, pour ce voyage tant désiré, sur le navire le *Grand Saint-Paul*, commandé par le capitaine Ganteaume.

Ce n'est que vingt-deux ans plus tard qu'il publia le récit de ses aventures et surtout les résultats de ses travaux dans le tome III de son *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques*⁽¹⁾. Parmi les manuscrits du P. Feuillée conservés à la bibliothèque de Marseille, il y en a un, le numéro 944, qui est entièrement consacré aux observations astronomiques faites par le savant minime à la Martinique; il complète sur certains points l'ouvrage imprimé⁽²⁾.

Dans le manuscrit Ab 17, nous trouvons un récit autographe de la traversée de France à la Martinique; ce manuscrit nous apprend que le capitaine se nommait Pierre Ganteaume; l'armateur, Maurellet; le lieutenant, Jacques Armand; l'écrivain, Hugues.

Il ne faut pas chercher dans le journal de route du P. Feuillée de pittoresques croquis, des récits séduisants, des descriptions imaginées : on n'y trouve que des calculs et, de temps à autre, la mono-

(1) *Journal des observations physiques et mathématiques*, t. III, p. 162 à 426.

(2) Bibliothèque de Marseille : ms. 944 du catalogue Albanès (Ba 12 c — R 168).

graphie d'une plante ou d'un animal curieux; toutefois l'astronome a toujours le pas sur le naturaliste.

Parti le 5 février de Marseille, le P. Feuillée arrive le 11 avril en rade de Saint-Pierre, à la Martinique. M. de Machault était alors gouverneur et lieutenant général des Antilles françaises. Le voyageur lui remet les lettres d'introduction du comte de Pontchartrain et va s'installer chez les Dominicains.

Le moment était mal choisi pour s'occuper tranquillement de recherches scientifiques, car on se trouvait en pleine période d'hostilités, et la défense de la Martinique donnait suffisamment de soucis à ceux qui en étaient chargés. De plus, le P. Feuillée n'était pas acclimaté et il dut payer son tribut aux fièvres.

Le premier séjour du P. Feuillée à la Martinique dure 14 mois 18 jours, du 11 avril 1703 au 4 juillet 1704. Durant ce long espace de temps, nombreuses sont ses observations. Il complète les travaux de des Hayes en 1682 et se livre à d'importantes recherches. Un gentilhomme instruit, M. de la Chapelle Cotar, l'aide à diverses reprises, notamment lors de l'éclipse de lune du 28 juin 1703.

Toutefois le P. Feuillée se lassait de ce séjour à la Martinique, prolongé outre mesure; il désespérait de pouvoir mettre complètement à exécution le projet de voyage qu'il avait formé avant son départ de France. C'est sur ces entrefaites que s'offre à lui une occasion favorable, quoique fort aventureuse, de visiter la *Terre Ferme*.

Une expédition de flibustiers s'organisait pour courir les parages de la côte américaine, sous les ordres du marquis de Sainte-Catherine, monté sur l'*Ambitieux*, navire armé de 60 canons et pourvu de 300 hommes d'équipage. Le P. Feuillée n'hésite pas; il obtient d'être admis à bord du corsaire et c'est en cette étrange compagnie qu'il s'éloigne, presque furtivement, de la Martinique, le 4 juillet 1704, bravant les dangers de cette existence aussi mouvementée que nouvelle pour lui.

Convoyant plusieurs navires de commerce, l'escadrille mouille d'abord, le 9 juillet, à la Guayra. Du 6 au 18 juillet, elle séjourne à Porto Cabello; le 21, elle est à Sainte-Marthe; au mois de septembre, à Porto Bello; le 5 décembre, elle arrive à Carthagène, où le P. Feuillée quitte le marquis de Sainte-Catherine et où il reste jusqu'au 11 février 1705.

Sur une fragile barque de flibustiers, au milieu de dangers sans

nombre, il regagne la Martinique par Saint-Domingue et l'île de Saint-Thomas; le 30 mars 1705, il est de retour à Fort-Royal.

Les incidents de ce voyage furent des plus variés : un jour, ce sont les flibustiers qui, à Sainte-Marthe, se prennent de querelle avec les Espagnols; un autre jour, c'est une révolte à bord; puis, le naufrage du vaisseau *l'Hermione*, à la sortie de la passe de Bocca Chica, etc.

Toutes ces péripéties n'empêchent pas le P. Feuillée de se livrer à ses calculs. Il nous donne la latitude de Sainte-Marthe, $11^{\circ} 19' 54''$ (les observations actuelles l'ont fixée à $11^{\circ} 15' 4''$); la longitude de Porto Bello, $67^{\circ} 10'$ à l'ouest de Paris; la latitude de Carthagène, $10^{\circ} 30' 21''$, et la longitude, $75^{\circ} 46' 15''$ à l'ouest de Paris; la latitude de l'île de Saint-Thomas, $18^{\circ} 21' 56''$.

Le second séjour du P. Feuillée à la Martinique est de 13 mois 12 jours, du 30 mars 1705 au 12 mai 1706; il se repose des fatigues de son voyage à la Terre Ferme et complète ses observations.

Enfin, le 12 mai, il quitte la Martinique définitivement; le navire qui le ramène en France rentre dans la rade de Brest le 21 juin.

Les dangers courus, l'audace et l'énergie dont le voyageur avait fait preuve, l'importance des résultats qu'il avait obtenus, achèveront d'attirer l'attention du monde savant sur ce dévoué et infatigable travailleur.

Les éloges qui lui furent adressés ne firent du reste que l'encourager à continuer ses travaux, car les manuscrits de la bibliothèque de Marseille nous le montrent, dès cette même année 1706, entreprenant une excursion scientifique au mont Ventoux.

Après une série d'expériences barométriques à Malemort et à Bedouin, il tente le 5 octobre l'ascension du mont Ventoux; mais la neige l'empêche d'arriver au sommet et il doit s'arrêter aux deux tiers de l'ascension.

A Marseille, il continue ses travaux ordinaires : relevé des taches solaires, examen de l'émergence des satellites de Jupiter, etc. Une note de lui nous apprend que, le 8 janvier 1707, il remet à M. Tourves les plans de Carthagène et de la Havane, ainsi qu'une carte de l'embouchure de l'Amazone, avec ordre de déposer le tout entre les mains de Cassini, chargé de présenter ces œuvres cartographiques au comte de Pontchartrain.

Le 17 avril, il observe au couvent des Minimes, à Marseille,

une éclipse de lune, avec le concours de « M. Bereau, neveu de feu le Révérend Plumier », le célèbre botaniste provençal ⁽¹⁾.

Cette même année devait le voir de nouveau sur la route de l'Amérique. Nommé mathématicien du roi, par lettres patentes en date du 25 septembre 1707, il obtenait en même temps l'autorisation de se rendre en Amérique pour y relever la position exacte des côtes du Chili et du Pérou. Le roi recommandait spécialement à tous les représentants de son autorité de l'aider dans la mission qu'il allait accomplir. La relation de ce voyage, qui a surtout fait connaître son nom, occupe les tomes I et II, ainsi que le commencement du tome III, du *Journal des opérations physiques*; elle comprend le journal de route proprement dit et l'Histoire des plantes médicinales du Chili et du Pérou. On en retrouve les éléments dans plusieurs manuscrits de la bibliothèque de Marseille : ms. 945 du catalogue Albanès, Ba 12 c — R 169; ms. 946 du catalogue Albanès, Ba 12 d — R 170; ms. 955 du catalogue Albanès, Fa 20 — R 1125, comprenant l'Histoire des plantes médicinales; ms. 1119 du même catalogue, Ba 29 — R 194, recueil de plans et de vues.

Parti le 14 décembre 1707, ses escales sont successivement : Toulon, 16 décembre; Ile Saint-Pierre, sur la côte de Sardaigne, 29 décembre; Cagliari, 13 janvier 1708; Malte, 19 janvier; baie de Palma (Sardaigne), 28 février; Port-Mahon, 17 mars; Carthagène, 4 avril; Almeria, 23 avril; enfin le 9 mai, passage du détroit de Gibraltar. Voilà ce qui peut s'appeler le chemin des écoliers! Cinq mois de navigation dans la Méditerranée pour aller de Marseille au détroit de Gibraltar.

Il est vrai que les traversées émouvantes étaient le fait du P. Feuillée. D'abord ce sont les mâts qui sont brisés par la tempête, il faut les faire réparer à Malte : premier retard. Ensuite, la crainte des corsaires ennemis contraint le navire à des relâches prolongées. Branle-bas de combat à chaque bâtiment signalé à l'horizon; finalement, des deux équipages, le plus effrayé n'est pas celui qui se prépare avec tant d'angoisse à une lutte suprême.

Toutefois, dans le détroit de Gibraltar, la rencontre est plus sérieuse. Le navire de guerre *l'Heureux Retour*, commandé par M. de

(1) Bibliothèque de Marseille : ms. 945 du catalogue du chanoine Albanès Ba 12. c).

Lambert, qui convoyait le vaisseau où se trouvait le P. Feuillée, est attaqué par deux frégates anglaises. Pour sauver les navires marchands qui fuyaient pendant ce temps, *l'Heureux Retour* prolonge la résistance jusqu'à la dernière limite. Lorsque M. de Lambert se voit forcé d'amener son pavillon, il reçoit les Anglais, qui viennent prendre possession de son navire, une mèche à la main, debout auprès de plusieurs barils de poudre. « Le premier compliment qu'il leur adressa était qu'il prétendait, avant même de parler de capitulation, qu'on lui accordât les demandes qu'il leur ferait, sans quoi il allait mettre le feu aux poudres et faire sauter son navire. » On dut lui accorder tout ce qu'il demandait.

Et tandis que les deux frégates anglaises, ayant reçu dans le combat de sérieuses avaries, rentraient à Gibraltar avec cette prise chèrement achetée, le navire sur lequel se trouvait le P. Feuillée gagnait rapidement le large.

Cette navigation aussi longue que mouvementée, dans la Méditerranée, ne fut toutefois pas perdue pour la science. En dehors des nombreuses expériences sur l'équilibre des eaux de la mer qui lui avaient été prescrites par Cassini, le P. Feuillée détermina : la latitude de l'île Saint-Pierre, $39^{\circ} 9' 8''$; la longitude du même point, $50^{\circ} 50' 52''$; la latitude de Malte, $33^{\circ} 40'$; la longitude, $35^{\circ} 54' 33''$; la déclinaison de l'aiguille aimantée vers le Nord-Ouest, à Malte, $10^{\circ} 25'$; la latitude de la baie de Palma, en Sardaigne, $38^{\circ} 59' 24''$; la longitude, $28^{\circ} 21' 45''$; la latitude de Port-Mahon, $39^{\circ} 53' 45''$; la latitude de Carthagène, $37^{\circ} 36' 7''$; la latitude d'Almeria, $36^{\circ} 51' 18''$.

Échappé au péril que lui avaient fait courir les Anglais, le P. Feuillée arrive le 22 mai à Santa Cruz de Ténériffe et en repart le 11 juin.

Le baptême de la ligne a lieu le 1^{er} juillet avec le cérémonial connu, et le P. Feuillée, peu amateur cependant de détails pittoresques, nous décrit les péripéties de cette traditionnelle solennité.

Le navire entre le 14 août dans le port de Buenos-Ayres; notre voyageur donne quelques détails sur cette ville, en détermine la latitude, $34^{\circ} 34' 38''$, et lève la carte du fleuve de la Plata, à son embouchure.

Parti de Buenos-Ayres le 9 octobre, le P. Feuillée passe successivement : à Montevideo; à la Conception (21 janvier 1709); à Valparaiso (25 février); à Pisco (6 avril); au Callao (9 avril). Du

Callao, il se rend à Lima où il séjourne jusqu'au commencement de l'année 1710.

De retour au Callao, il se rembarque et revient à la Conception, le 14 février. Il en repart le 23 mars pour s'arrêter : à Valparaiso (25 mars); à Coquimbo (7 avril); à Cobixa (15 mai); à Arica (19 mai); à Ylo (3 juin).

Enfin, revenu de nouveau à la Conception, il quitte définitivement ce port, le 8 février 1711, sur le navire *le Saint-Jean-Baptiste* qui le ramène en France, à Brest, le 27 août.

Tel est l'itinéraire du troisième voyage du P. Feuillée. Dans son long récit qui tient deux volumes et la moitié d'un troisième, il nous donne bien peu de renseignements sur le sol, les habitants, le régime politique, le régime économique des pays traversés, mais en revanche, une quantité considérable d'observations astronomiques et de notes de géographie mathématique. Joignez-y quelques descriptions zoologiques et l'histoire des plantes médicinales du Chili et du Pérou, qui complète utilement l'œuvre.

Parmi les latitudes et les longitudes déterminées, citons : Montevideo, latitude $34^{\circ} 51' 45''$; la Conception, longitude $75^{\circ} 32' 30''$, latitude $36^{\circ} 42' 53''$; Coquimbo, latitude $29^{\circ} 54' 40''$; Arica, latitude $18^{\circ} 26' 40''$, etc. Il leva également un grand nombre de plans et dessina toute une série de vues panoramiques.

La récompense d'un si beau voyage ne se fit pas attendre : le roi octroya au P. Feuillée une pension et, ce qui dut paraître plus précieux encore à cet infatigable travailleur, lui fit construire un observatoire dans le couvent même des Minimes.

L'impression produite en Amérique par le P. Feuillée avait été également excellente, car nous trouvons une lettre écrite de Lima par le R. P. Augustin Sanz, général des Indes occidentales, au R. P. général pour demander que le P. Feuillée soit envoyé de nouveau en Amérique ⁽¹⁾.

C'est à l'observatoire du couvent des Minimes que le P. Feuillée passe les années suivantes, montrant en France la même ardeur aux recherches scientifiques que dans ses lointaines pérégrinations.

Le 3 mai 1715, il observe avec le P. Laval une éclipse de soleil; le 25 juillet, l'éclipse de la planète Jupiter par la Lune, et le 11 no-

⁽¹⁾ Bibliothèque de Marseille : ms. Ba 12 e, 947 du catalogue du chanoine Albanès.

vembre, une éclipse de lune. Au mois de décembre, il étudia la conjonction de Saturne avec l'étoile de troisième grandeur placée sous la mamelle boréale de la Vierge. Il continue, en 1716, ses observations relatives à Saturne⁽¹⁾.

En 1717, c'est avec le P. Antoine Sigalloux, un astronome formé par lui et qui devait l'aider désormais dans ses travaux, qu'il suit les phases de l'éclipse de lune du 27 mars. La même année, nous relevons dans ses cahiers manuscrits de nombreuses notes sur la lumière zodiacale et sur l'évolution des taches solaires⁽²⁾.

L'hiver de l'année 1718 fut rigoureux, car on lit dans les notes du P. Feuillée, à la date du 30 mai : « Le thermomètre, dont je me suis servi jusques aujourd'hui ne me sert de rien pendant les grands froids de l'hiver dernier, car la liqueur étant descendue jusques dans la boule, on ne put plus déterminer la hauteur de la liqueur dans le tuyau du thermomètre⁽³⁾. »

Il décrit le 5 septembre un terrible orage qui causa à Marseille la mort de deux personnes : « Il arriva, dit-il, dans la maison du curé de la paroisse de Saint-Ferriol une catastrophe étonnante. Nous eumes dans la nuit des tonnerres épouvantables qui ne cessèrent de gronder jusques à 9 heures du matin. Le dernier tomba sur le toit de la maison du curé, perça le plancher, rencontra dans son chemin la sœur du curé, la tua et renversa un prêtre qui était dans la même chambre, lequel fut si fort étourdi du coup qu'il en demeura plusieurs jours dans son lit fort malade. La même foudre ayant percé le second plancher au dessous des pieds de ce cadavre perça aussi le corps du curé, qui tomba roide mort; ainsi le même coup tua le frère et la sœur⁽⁴⁾. »

Au commencement de l'année 1720, à la suite de ses travaux excessifs, le P. Feuillée tomba assez gravement malade. A peine était-il remis que la peste le contraignit à quitter son observatoire; on a publié dans le *Conservateur marseillais* le journal de ses impressions pendant cette terrible calamité⁽⁵⁾.

(1) Même manuscrit.

(2) Bibliothèque de Marseille : ms. 948 du catalogue Albanès (Ba 12 f — R 172).

(3) Bibliothèque de Marseille : ms. 949 du catalogue Albanès (Ba 12 g — R 173).

(4) Même manuscrit.

(5) *Conservateur marseillais*, t. I, 1828. — Marseille, impr. Achard, rue Saint-Ferréol, 64.

Le 1^{er} février 1724, le P. Feuillée passa la journée avec Paul Lucas, qui devait partir pour l'Asie Mineure et parcourir la Bythynie, la Cappadoce et l'ancien royaume de Mithridate⁽¹⁾. Cette même année, le P. Feuillée, lui aussi, allait entreprendre son quatrième et dernier voyage.

L'Académie des sciences résolut, en 1724, d'envoyer aux îles Canaries un astronome pour déterminer la différence de longitude entre l'île de Fer, par laquelle on fait passer l'un des méridiens les plus usuels, et l'observatoire de Paris, et pour établir en même temps la situation exacte de cette île et du pic de Ténériffe.

Pour une mission aussi délicate et aussi importante, elle ne crut mieux faire que de désigner le P. Feuillée. Malgré son âge assez avancé (il avait alors 64 ans), le vaillant religieux accepta d'entreprendre encore une fois, dans l'intérêt de la science, un pénible voyage.

Le choix de l'Académie fut ratifié le 22 janvier 1724 par l'autorité royale, et l'abbé Bignon transmit au P. Feuillée le texte des instructions rédigées par Cassini et Maraldi en vue de ce voyage. Le voici :

« Les géographes français font passer le premier méridien par l'île de Fer, qui est la plus occidentale des Canaries, conformément à l'ordonnance de Louis XIII, rendue en 1634 sur l'avis des plus habiles mathématiciens de son temps.

« On a souhaité depuis ce temps-là de savoir la juste position de cette île par rapport aux méridiens les plus célèbres, tels que celui de Paris; mais elle a été ignorée jusques à présent, les personnes qu'on y avait envoyées n'ayant pas pu y aborder, faute des officiers des vaisseaux qui aient voulu les y conduire ou à cause des guerres qui ont duré longtemps entre la France et l'Espagne.

« La conjoncture des temps étant présentement très favorable par la liaison qui est entre les nations, il serait très avantageux aux sciences et principalement à la géographie et à la navigation d'envoyer aux îles Canaries une personne accoutumée aux voyages de mer et exercée aux observations, telle que le P. Feuillée, mathématicien du Roi, qui a déjà donné dans les divers voyages faits au Levant et dans les Indes orientales des preuves de sa capacité et de son exactitude dans les observations astronomiques et physiques.

⁽¹⁾ Bibliothèque de Marseille : ms. 950 du catalogue Albanès : Ba 12 h — R 174.

« Pour réussir dans ce voyage, il faut d'abord obtenir du Roi d'Espagne une permission d'y aller, avec ses ordres aux gouverneurs et officiers de ces pays-là de lui donner toutes les facilités nécessaires pour y faire des observations qui ne tendent qu'à la perfection des sciences et qui sont par conséquent utiles à toutes les nations.

« Cette permission étant obtenue, on lui procurera un embarquement sur quelque vaisseau qui ira de France à l'Amérique et il faudra donner des ordres précis aux officiers de ce vaisseau de le conduire à l'île de Fer, sans que, pour quelque prétexte que ce soit, ils puissent le débarquer ailleurs, comme il est arrivé à des astronomes qu'on y avait envoyés.

« Après avoir fait ces observations, il ira, s'il est possible, à l'île de Ténérif, pour y déterminer la situation de cette île, où quelques cartes marines placent le premier méridien. Il y observera la hauteur du pic, si renommé par les navigateurs, et y fera les observations astronomiques et physiques qui se présenteront. Il tâchera, en allant et en revenant, de passer à Cadix pour y déterminer l'extrémité occidentale de la Méditerranée, dont la partie orientale a déjà été déterminée par ses propres observations et celles de Monsieur Chazelles.

« Pour rendre ce voyage très utile, il sera nécessaire qu'il mène avec lui une personne capable de l'aider dans ses observations et qui sache dessiner les plans et les cartes de ces pays-là et tout ce qui concerne l'histoire naturelle.

« Il sera nécessaire de porter aux Canaries une lunette de 15 à 16 pieds, avec les verres et les tuyaux de fer-blanc; un micromètre pour observer les éclipses; un demi-cercle d'un pied de diamètre divisé en degrés et minutes, garni de deux lunettes, avec son support, pour lever les plans; une chaîne de 10 toises de longueur pour mesurer les distances; dix litres de mercure ou vif argent, avec six tubes de verre, pour observer la hauteur du baromètre sur le pic de Ténérif et les autres montagnes des Canaries et connaître la hauteur de l'atmosphère.

« On compte que ce voyage ne durera que huit mois; mais il pourrait être plus long par quelque accident imprévu ⁽¹⁾. »

Pour l'aider dans ces travaux, le P. Feuillée emmena avec lui

(1) Bibliothèque de Marseille : ms. 1138, p. 3-4.

Charles Verguin, fils d'un capitaine de brûlot et élève de son ami, le R. P. Laval; son frère fit partie de la mission des académiciens dans l'Amérique équinoxiale pour la mesure de la terre.

Le récit très important du voyage du P. Feuillée aux îles Canaries n'a jamais été publié. Le manuscrit autographe se trouve à la bibliothèque de Marseille, numéro 1138 du catalogue du chanoine Albanès, AA 18 — R 22; il est accompagné d'une carte des îles Canaries par Guillaume Delisle, dressée d'après les observations du P. Feuillée. Une copie de ce manuscrit, faite par ordre de La Condamine, est déposée à la Bibliothèque nationale.

L'intérêt du voyage du P. Feuillée n'a pas échappé à tous ceux qui se sont occupés des îles Canaries; les travaux du savant minime sont cités à maintes reprises par Humboldt et par Webb et Berthelot.

C'est le 24 avril 1724, que le P. Feuillée quittait Marseille sur le navire *la Femme volante*. En sortant du port, le navire en aborda un autre et dans le choc eut son mât de beaupré cassé; il fallut rentrer à Marseille d'où on ne put repartir que le 1^{er} mai.

La navigation fut un peu entravée par la crainte des corsaires barbaresques; le 10 mai, on mouillait à Alicante; le 13, à Malaga; enfin, le 22 mai, le navire arrivait à Cadix, où le P. Feuillée devait commencer ses observations scientifiques.

« La hauteur du pôle de Cadix fut déterminée par neuf différentes hauteurs méridiennes du bord supérieur du Soleil prises avec toutes les précautions que demandent les observations de cette importance. On obtint pour la latitude de Cadix : $36^{\circ} 31' 37''$. » Le P. Feuillée observa, le 8 juin, l'immersion du premier satellite de Jupiter, en même temps que le P. Carbona, de la compagnie de Jésus, l'observait à Lisbonne; il trouva que la différence de longitude entre Cadix et Lisbonne était de $3^{\circ} 5' 30''$.

Parti de Cadix le 17 juin, sur le vaisseau *le Neptune*, armé de 15 canons et commandé par le capitaine Clavier, le P. Feuillée entra le 23 juin en rade de Santa Cruz de Ténériffe. Il se rendait aussitôt à Laguna où résidait notre consul et y assistait, dès son arrivée, à une curieuse fête en l'honneur du sacre du roi d'Espagne.

Nombreuses sont ses observations astronomiques à Laguna et ses herborisations du 27 juin au 30 juillet. Il donne à Laguna : comme latitude, $28^{\circ} 29' 42''$, et comme longitude, $18^{\circ} 40' 45''$:

l'inclinaison de l'aiguille aimantée est de $63^{\circ} 30'$. « Le thermomètre fermé hermétiquement descend le 12 et 13 juillet par un vent de S. O. et dans un temps de pluie à 50 parties $\frac{1}{2}$, et, le 2 du même mois, il s'élève à 65 parties, le vent étant à l'E. et les chaleurs extrêmes. » Il gravit un plateau nommé *Mesa de Tegna* et en évalue la hauteur à 103 toises 5 pieds.

De Laguna, le 30 juillet, il va à l'Orotava, où de la plage, par des mesures trigonométriques, il cherche à déterminer la hauteur du Pic de Ténériffe. Enfin, le 3 août, il tente l'ascension de cette célèbre montagne, première ascension scientifique dont le récit nous a paru intéressant à reproduire.

3 août.

« A six heures du matin, nous montâmes à cheval; notre troupe était composée de sept cavaliers, douze mules chargées de provisions, d'autant de valets pour les conduire et de trois pratiques pour nous montrer le chemin. A sept heures du matin, nous arrivâmes à une grande ravine où l'on trouve au pied d'un grand roc une petite source, l'unique qui soit dans les montagnes qu'on est obligé de traverser pour monter au pic. L'eau de cette source est très bonne. Les créoles des îles nomment cet endroit *El Dornajito* ⁽¹⁾.

« Après avoir passé cette ravine, on commence à monter une haute montagne plus rude que celle que nous avons montée depuis notre départ de la ville. On nomme cette montagne *El Monte Verde*. Cette montagne a tiré son nom de la grande quantité de fougères dont je parlerai dans la suite. Leurs hauteurs couvrent une infinité de précipices, où l'on voit au-dessus une verdure fort agréable. Les gens qui vont à la montagne des Pins, qui traversent nécessairement celle-ci avant que d'y arriver, y ont tracé des petits sentiers au milieu des fougères, d'où il ne faut pas s'égarer, car on s'exposerait à se précipiter dans des affreuses ravines. Tout ce pays n'est que précipices.

« A huit heures du matin, nous nous trouvâmes au sommet de Monte Verde. Nous vîmes finir les brouillards fort épais à travers lesquels nous passâmes depuis notre départ de l'Orotava. Nous

(1) Pino del Dornajito; Borda attribue à ce point une altitude de 522 toises.

commençâmes d'entrer dans un air beaucoup plus pur que celui que nous venions de quitter. La surface supérieure de ces brouillards, qu'alors nous voyions au-dessous de nos pieds, nous paraissait une vaste mer, mais plus tranquille que celle que ces brouillards nous cachaient. Les créoles des îles Canaries nomment cet endroit *Los Charquitto*, qui signifie en notre langue « petite ruine ».

« La montagne des Pins commence là. Autrefois, elle était couverte de ces arbres. Aujourd'hui, ils y sont clair-semés. Nos guides nous apprirent que les ouragans en avaient abattu un grand nombre; cela nous fut confirmé par la quantité que nous en vîmes de couchés sur la plate terre, dont l'humidité les avait presque tous pourris. Ces arbres, fort grands et fort élevés, ont de petites racines; elles sont assez courtes; elles s'étendent presque horizontalement au-dessous de la surface de la terre. Leur haut est fort touffu, ce qui donne prise au vent; il ne faut pas qu'il soit extraordinaire pour être renversés.

« Alors les chaleurs de la canicule se faisaient sentir. Elles nous obligèrent à camper sous un de ces pins auxquels les Espagnols ont donné le nom *del Pino de la Merenda*, c'est-à-dire « le pin où l'on dîne ». Là, nous attendîmes nos mules de charge; elles n'avaient pu nous suivre à cause de la difficulté des chemins; elles avaient demeuré en arrière et elles n'arrivèrent qu'à midi. Nous dînâmes au même endroit. Durant que nos valets préparaient à dîner, je fis l'expérience du baromètre. Je trouvai sous le Pin de la Merenda que le mercure se soutint constamment à la hauteur de 23 pouces.

« Après que nous eûmes dîné, nos gens de pied, fatigués des mauvais chemins, se reposèrent. Durant ce temps-là, j'allai, avec un médecin, nommé Daniel, nous promener sur la montagne; nous y examinâmes la résine qui découle des pins par les incisions qu'on fait à ces arbres. Cette résine est d'un beau jaune transparent; elle découle, durant les grandes chaleurs, des incisions qu'on fait aux pieds des pins.

« A une heure du soir, nous poursuivîmes notre voyage. Nous passâmes par un endroit qu'on nomme *La Caravelle*. Les pins y sont en plus grand nombre qu'au reste de la montagne, mais les chemins y sont fort mauvais.

« A deux heures, nous arrivâmes à un lieu auquel on a donné le nom *del Portillo*. C'est un passage entre deux montagnes, où l'on

voit les tristes restes des furieux volcans qui s'ouvrirent autrefois d'un côté et d'autre; ils y sont marqués par une quantité de pierres brûlées, sorties de ces antres profonds par l'impulsion des forces souterraines; ces pierres remplissent les penchans de ces deux montagnes; c'est là le terme de la montagne des Pins.

« Alors on commença d'entrer dans une plaine remplie de sables, que les vents ont amassés en monceaux, et de quantité de genêts ou scorpioïdes, arbrisseaux qui se divisent, dès leur liaison, en plusieurs branches. Ces genêts s'élèvent à la hauteur de six pieds. Au même endroit, nous vîmes un grand nombre de lapins; ils font ordinairement leur terrier au-dessous de ces arbrisseaux. Il y a tant de ces animaux dans ces îles, que pour un réal, huitième partie d'une piastre, dont la valeur est d'environ douze sols de notre monnaie, on vous en donne quelquefois jusqu'à quatre qui reviennent à trois sols pièce. Nous vîmes encore plusieurs chèvres sauvages ⁽¹⁾.

« Notre équipage, ne pouvant suivre nos chevaux, avait demeuré en arrière. Nous ne voyions sur ce sable aucune trace; tout était chemin pour nous. Dans la crainte de nous égarer, nous mîmes pied à terre pour attendre nos guides. La route que nous tenions nous éloigna du véritable chemin de plus d'un quart de lieue. Heureusement nous vîmes passer entre deux monticules de sable notre équipage. D'abord nous montâmes à cheval; nous ne le perdîmes pas de vue et bientôt nous arrivâmes sur eux.

« Dans cet endroit, le pays est presque plat, mais fort sablonneux; ce sable est mêlé avec quantité de petites pierres ponceuses qui fatiguèrent extrêmement nos chevaux. Après que nous eûmes joint nos gens, nous allâmes en compagnie jusqu'à un lieu nommé *Los Faldas*, au pied du pic, dans un plat pays. On y voit des pierres d'une grosseur prodigieuse, d'un beau noir de jais, vitrifiées. J'en emportai plusieurs petits morceaux dont je fis présent, à une assemblée de l'Académie royale des sciences, à plusieurs académiciens; ces pierres sont solides et fort pesantes.

« A quatre heures du soir, nous arrivâmes au pied du pic, où commence la montagne. Elle est extrêmement rapide; le terrain qui la couvre est un sable blanchâtre, mêlé de petites pierres ponceuses, semblables à celles que nous venions de voir dans la plaine.

⁽¹⁾ Los llanos del Retama (plaine des genêts), de Humboldt.

Malgré sa rapidité, nous ne laissâmes pas de la monter à cheval par de petits sentiers en zigzag.

« Lorsque nous eûmes monté environ un quart de lieue, nous trouvâmes, à l'est du pic, un petit endroit que nous jugeâmes propre à pouvoir passer la nuit; nous campâmes à cet endroit. Le soleil s'approchait de son horizon; un petit vent du Sud-Ouest, assez froid, s'y faisait sentir; sensibles au froid comme nous étions, chacun chercha à s'y mettre à l'abri; je suivis nos guides. Je logeai avec eux au-dessous d'un gros rocher; je ne fus pas des plus mal partagés.

4 août.

« A quatre heures du matin, tout notre équipage fut alerte. Après avoir pris le chocolat, nous commençâmes à grimper ce grand nombre de rochers entassés les uns sur les autres. Obligés de marcher sur leur pointe, combien de faux pas ne se firent-ils pas! L'eau-de-vie ne nous fut pas inutile; on en avait porté provision. Sans ce secours, plusieurs de la compagnie auraient demeuré entre deux rochers.

« Selon l'heure que nos montres marquaient le matin à notre départ, nous comptons que deux heures seraient passées avant que d'arriver au pied du pain de sucre.

« En montant, nous vîmes sortir, sur la surface des eaux de la mer, le soleil; il était traversé de trois bandes fort obscures, formées de gros nuages étendus parallèlement à l'horizon. Nous vîmes aussi les îles Lancelote à 45 lieues, Fortaventure à 30 lieues et la Grande-Canarie à 10. Le soleil ne fut pas à la hauteur de deux de ses diamètres au-dessus de la surface des eaux de la mer, qu'il se leva de gros brouillards et d'épais nuages qui nous cachèrent et les îles et le soleil. Ces brouillards ne montèrent pas jusqu'à nous. Leur plan représentait la surface d'une autre mer fort tranquille, semblable à celle que nous avions vue le jour précédent.

« De nos gens, fort fatigués du chemin qu'ils venaient de faire, il y en avait qui étaient entièrement remis; ils demeurèrent au pied du Pain de Sucre, ne se sentant pas assez de force pour monter jusqu'au sommet. Malheureusement pour moi je me trouvai au nombre de ceux-là. Je m'étais blessé dans une chute, en montant

les rochers, qui ne me permit pas de pousser plus loin. Le médecin, qui connaissait l'importance de ma blessure, m'arrêta; il me dit que je risquerais ma vie si j'allais plus avant.

« Six des nôtres plus courageux montèrent le Pain de Sucre. M. Porlier fut du nombre; les deux fils du marquis de Floride et M. Verguin, mon élève, à qui je remis la caisse de mes tubes et une bouteille de mercure dont je voulais me servir pour faire, à la pointe du pic, l'expérience du vide.

« Ce jeune ingénieur, au fait de ces matières, à son arrivée au sommet du pic, nettoya un tube, passa son mercure par un linge à plusieurs doubles et fit fort à propos l'expérience; il trouva que le mercure se soutint constamment à la hauteur de 17 pouces 5 lignes.

« Avant que de monter le Pain de Sucre, leurs montres marquaient 7 h. 30; ils arrivèrent au sommet à 8 h. 42; donc ils demeurèrent à monter 1 h. 12. La relation qu'ils nous firent à leur retour nous convainquit qu'il n'est rien au monde ni de plus rude ni de plus affreux. . . .

« M. Verguin, que j'avais chargé d'examiner de près la structure du sommet du pic, nous en fit une description fort exacte; il nous dit d'abord que le grand creux que l'on nomme *La Caldera*, est au milieu du sommet du pic et presque ovale; que son grand diamètre est au moins de 40 toises et le petit de 30 toises; que les bords de *La Caldera* sont inégaux; que du côté du Nord-Ouest, ils sont élevés environ de 7 toises et du côté opposé, environ de quatre toises. Il avait fait sur le bord le plus élevé l'expérience du baromètre, il la refit sur le moins élevé : il trouva dans celle-ci que le mercure demeure suspendu dans le tube à la hauteur de 17 pouces 6 lignes.

« Cette observation faite, ils descendirent tous au fond de *la Caldera*, mais la grande chaleur qu'ils ressentirent sous leurs pieds ne leur permit pas d'y faire un long séjour. Ils remarquèrent que les bords intérieurs de *La Caldera* étaient remplis d'un nombre infini de petits trous, que de chacun d'eux il en sortait une fumée soufreuse et fort humide, et qu'on ne peut tenir la main devant ces trous plus de quatre secondes de temps sans en être brûlé. Le fond de cette chaudière est fait de gros rochers que les feux souterrains, à la fin de l'embrasement de cette montagne, ayant perdu leur activité, ne purent vomir. Avant que de sortir hors de ce fond,

ils ramassèrent du soufre si pur que la moindre chaleur le réduisait en eau

« Deux heures se passèrent dans la recherche que nos messieurs firent de toutes les parties du sommet de cette montagne. Je fis au pied du Pain de Sucre l'expérience du baromètre à la manière ordinaire. Le mercure resta suspendu dans le tube à la hauteur de 18 pouces 7 lignes $\frac{1}{6}$.

« L'expérience du baromètre faite, nous descendîmes la montagne remplie de gros rochers, mais non sans peine A la *stanche des Anglais*, où le matin nous avions laissé notre équipage, nous dînâmes à la manière des voyageurs. Je fis à cet endroit l'expérience du baromètre. Je trouvai que le mercure monta dans le tube à la hauteur de 20 pouces 1 ligne $\frac{4}{6}$

« A quatre heures du soir, nous descendîmes le reste de la montagne jusqu'au pied du pic, où nous montâmes à cheval. Nous prîmes la même route que nous avions tenue partant de l'Orotava, où nous arrivâmes à huit heures du soir ⁽¹⁾. »

En racontant la descente, le P. Feuillée parle longuement de glaciers naturelles qui, cent ans plus tard, attirèrent l'attention de l'illustre Humboldt.

Les calculs géodésiques faits par le P. Feuillée à l'Orotava pour la mesure du pic lui avaient donné une altitude, fort exagérée, de 4,313 m. 216. Les observations barométriques de son compagnon de voyage Verguin, calculées d'après les méthodes modernes, nous indiquent pour le sommet une hauteur de 3,946 m. 797 au-dessus du niveau de la mer. Lors de son ascension de 1776, — dont le récit est resté également manuscrit, — Borda trouva que le mercure s'était maintenu dans le tube, au sommet du pic, à la hauteur de 18 pouces, tandis qu'au pied du piton il montait à 18 pouces 4 lignes 5, et à l'Orotava, à 28 pouces 2 lignes 8. Les évaluations barométriques lui donnaient pour l'altitude du pic de Ténériffe : 3,861 m. 298, tandis que ses calculs géodésiques lui faisaient évaluer cette altitude à 3,722 m. 913, ce qui semble être le chiffre le plus exact.

⁽¹⁾ Bibliothèque de Marseille : ms. 1138 du catalogue Albanès (A a 18 — R 22). — La *stanche des Anglais* est l'*Essancia de los Ingleses*, à laquelle Humboldt attribue une altitude de 1,530 toises.

Le 8 août, arriva à l'Orotava un garde de la marine, brigadier au service du roi d'Espagne, et nommé don Nicolas de Guerrero. Il venait de Cadix, muni d'une lettre du comte de Tessé pour le P. Feuillée. « Je lui demandai, dit le religieux dans son récit, s'il avait de bons instruments; il me répondit qu'il n'en avait pas porté, qu'il se servirait des miens. Je lui fis comprendre que la chose était impossible; deux observateurs avec un seul instrument ne sauraient observer tous deux à la fois. . . . Son dessein était, au retour en Espagne, de présenter à Sa Majesté non pas ses observations, mais les miennes. Monsieur, vous m'aviez ordonné le secret: je vous le gardai inviolablement; car même le dessinateur que j'avais avec moi, quoiqu'il comptât mon horloge dans le temps que j'observai, n'a jamais su le vrai temps de mes observations, parce que je lui cachais toujours le vrai midi de mon horloge. »

Accompagné de ce surveillant à peine déguisé, le P. Feuillée quittait l'Orotava le 10 août sur une embarcation canarienne. Il mouillait le 11 à l'île Palma, à 16 lieues de l'île de Ténériffe. « En 1677, dit-il, il y eut dans cette île de grands tremblements de terre. Ils commencèrent le 18 de novembre et ne finirent que le 18 du même mois. Durant ce temps-là, la montagne qu'on nomme « des Chèvres » s'ouvrit en dix-huit endroits qui vomirent des flammes. Cet accident arriva encore le 20. Cette montagne s'ouvrit en un autre endroit; il sortit de ce nouveau volcan de grands feux et quantité de pierres, ce qui obligea les habitants d'abandonner cette contrée. Ceux que j'y trouvai me dirent qu'on y ressent de temps en temps de nouveaux tremblements de terre qui ne sont pas fort considérables. » Humboldt mentionne, à Palma, deux manifestations de l'activité volcanique antérieures à celle de 1677, l'une en 1558 et l'autre en 1646.

C'est le 12 août que le P. Feuillée arrivait à l'île de Fer; dès le 14, il commençait ses observations.

« L'île de Fer, dit-il, est un triangle à côtés inégaux. Celui de l'Est a environ trois lieues; un des deux autres en a cinq, et le troisième, cinq et demi, de sorte que le circuit de l'île peut être environ de 14 à 15 lieues. On sait que les côtes ne sont pas tirées au cordeau; il y a des anses, des caps qui avancent; ainsi on ne saurait déterminer le contour à une demi-lieue près. Toute cette île n'est que rochers et montagnes affreuses.

« L'arbre, dont presque tous les voyageurs font mention, qui

donne de l'eau lui seul à toute l'île, qu'on nomme « arbre merveilleux », est une pure fable. Je demandai à le voir : on se prit à rire. »

Suivant le P. Feuillée, la latitude de l'île de Fer est de $27^{\circ}47'51''$. Par des calculs faits avec beaucoup d'exactitude et des observations faites pour le même sujet, il a trouvé que la différence ou longitude du bourg de l'île de Fer, à l'Observatoire royal de Paris, est de $19^{\circ}55'3''$.

Le baromètre s'y est élevé, au maximum, à 25 pouces 11 lignes et, au minimum, à 25 pouces 10 lignes et demie. La déclinaison de l'aiguille aimantée y est de $6^{\circ}35'$ ⁽¹⁾.

Parti de l'île de Fer le 21 août, le P. Feuillée s'arrête le même jour à l'île de Gomera. La population, décimée par les fièvres, avait presque entièrement abandonné l'île et émigré à Ténériffe. Le 23, continuant sa route, il arrive au port de Garachico, à Ténériffe, autrefois le plus beau port de l'île, mais qui avait été comblé, en 1706, par une terrible éruption volcanique. Le P. Feuillée la décrit de la façon suivante :

« La ville fut entièrement détruite; des rochers d'une grosseur épouvantable se détachèrent du haut de la montagne et vinrent fondre sur cette ville infortunée. Ils renversèrent toutes les maisons et la réduisirent à un grand amas de pierres. La nuit suivante, on vit descendre sur le penchant de cette montagne sept rivières de feu. Le feu ne paraissait que dans la nuit; sa matière était un bitume fondu. Le jour, cette matière qui coulait avec beaucoup de lenteur paraissait de couleur de plomb. Deux bourgeois de la ville eurent la curiosité de monter sur la montagne; il s'approchèrent à cinq ou six pas de l'ouverture du volcan; ils virent sortir cette matière fondue sans sentir aucune chaleur, mais ils entendirent au fond du volcan des bruits effroyables dont ils furent si épouvantés qu'ils partirent sur-le-champ⁽²⁾. »

De retour à l'Orotava le 24 août, le P. Feuillée y séjourna jusqu'au 6 septembre. « La campagne de l'Orotava, dit-il, est assez agréable; on voit de très belles vignes plantées parmi les pierres et les rochers, et plusieurs maisons de campagne où les habitants tiennent leurs futailles pour y renfermer leur vin au temps de leurs vendanges. La meilleure malvoisie se fait dans ces quartiers.

(1) Bibliothèque de Marseille, ms. 1138.

(2) Bibliothèque de Marseille, même manuscrit.

Ce vin si exquis est enlevé par les Anglais; c'est le seul commerce qui se fait dans l'île. On compte qu'il rapporte tous les ans, à Ténérif, jusques à quatre cent mille piastres.»

Le P. Feuillée donne comme latitude à l'Orotava : $28^{\circ} 23' 32''$. D'après Borda, cette latitude (prise au Puerto de l'Orotava) est de $28^{\circ} 25'$; la longitude est de $18^{\circ} 54' 30''$ ⁽¹⁾.

Après un séjour à Laguna de près d'un mois, le P. Feuillée se rembarquait le 10 octobre 1724, à Santa Cruz, et était de retour en France le 19 décembre. Il ne publia pas le récit de cet important voyage, mais réunit tous les éléments de l'ouvrage qu'il projetait. Dans le manuscrit de la bibliothèque de Marseille, nous trouvons en effet, jusqu'à trois rédactions de son journal de voyage, une esquisse de l'histoire ancienne et moderne des îles Canaries, de jolis dessins des plantes recueillies, etc. Le P. Feuillée avait fait de grands progrès dans l'art de présenter d'une façon un peu intéressante la relation d'un voyage scientifique, et si le volume sur les îles Canaries avait paru, il aurait été de beaucoup supérieur à ses devanciers.

Au printemps de l'année 1725, le P. Feuillée fait un voyage à Paris, sans doute pour communiquer à l'Académie des sciences les résultats de son voyage aux Canaries, et il n'est de retour à Marseille que le 17 septembre ⁽²⁾.

Il reprend ensuite le cours ordinaire de ses observations; ses cahiers comprennent notamment, pour chaque jour, des observations barométriques et thermométriques. A la date du 19 octobre 1726, nous trouvons la note suivante : « Il parut sur notre horizon une lumière fort singulière; elle a commencé à se faire voir sur l'horizon de la mer vers l'Ouest. Elle a continué de même jusques au Nord-Nord-Est à neuf heures du soir. Son milieu était sous l'étoile polaire; il s'élevait au même endroit une pyramide de lumière dont la pointe allait toucher l'étoile polaire. Deux autres pyramides, l'une et l'autre à côté de celle-ci, ne montaient pas si haut, mais elles étaient de même terminées en pointe. Le 20 octobre, la lumière, observée le 19 a paru, sur les huit heures du soir, presque en triangle dont l'un des côtés était appuyé sur l'horizon; l'autre passait par les deux étoiles du devant de la Grande Ourse ⁽³⁾. »

⁽¹⁾ *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 1847, p. 106 et suiv.

⁽²⁾ Bibliothèque de Marseille : ms. 945 du catalogue Albanès : Ba 12 C.

⁽³⁾ Bibliothèque de Marseille : ms. 950 du catalogue Albanès : Ba 12 h. — R 174.

Le 15 septembre 1727, le P. Feuillée observa une éclipse de soleil; le 6 avril 1728, l'occultation de Vénus par la Lune; le 13 février 1729, une éclipse de lune. Il forme ses élèves, le P. Gouffe, le P. Sigalloux, qui le remplacent à l'observatoire lorsque la maladie l'empêche de continuer ses travaux. Ainsi, dans la nuit du 8 au 9 août, le P. Gouffe observe avec le comte de Marsilly une éclipse de lune ⁽¹⁾.

Le 14 mars 1731, le journal manuscrit nous apprend que le P. Sigalloux a commencé ses observations régulières et que le P. Feuillée « n'a pu le faire à cause de ses incommodités des jambes. » Les notes deviennent de plus en plus laconiques, presque illisibles. Elles cessent complètement le 11 juin 1731; l'âge et la maladie ont terrassé celui qui, toute sa vie, avait travaillé sans relâche. Les pages blanches qui suivent ont leur éloquence. Pourtant, le 8 août 1731, il remettait encore à l'Académie des sciences un mémoire « pour la découverte des longitudes tant par mer que par terre ⁽²⁾ ».

Après quelques mois de maladie, le P. Feuillée succombait au mois d'avril 1732, dans sa soixante-douzième année. Son existence avait été entièrement consacrée à la science; il avait illustré son ordre, son pays natal et le couvent de Marseille où il avait passé le plus grand nombre de ses années. Si dans le domaine astronomique le P. Feuillée n'a fait aucune découverte, il s'est montré observateur consciencieux, laborieux, persévérant; si dans le domaine géographique son nom ne se rattache à aucune reconnaissance de terre nouvelle, il a été un des premiers à introduire exclusivement la méthode scientifique dans les grands voyages. Ce sont là des titres suffisants pour que son nom survive et pour que sa mémoire soit glorifiée.

⁽¹⁾ Bibliothèque de Marseille : ms 951 du catalogue Albanès : B a 12 i. — R 175.

⁽²⁾ Bibliothèque de Marseille : ms 955 du catalogue Albanès : F a 20 — R 1125.

NOTES

SUR

LE VOYAGEUR GUYANAIS PIERRE BARRÈRE,

PAR M. HENRI FROIDEVAUX.

Parmi les auteurs qui ont écrit sur la Guyane dans la première partie du XVIII^e siècle, un de ceux dont la relation a eu le plus de succès est le médecin Pierre Barrère. Vingt-sept ans après la publication de sa *Nouvelle Relation de la France équinoxiale*, éditée à Paris en 1743⁽¹⁾, l'abbé Raynal, dans sa célèbre *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*, lui empruntait plus d'un détail sans en rien dire, et donnait, pour l'état de la Guyane en 1769, certains chiffres fournis précédemment par Barrère, et se rapportant en réalité à une époque fort antérieure, aux années 1722 et 1723⁽²⁾. Avant Raynal, le géographe Bellin avait cité le même auteur avec estime, et reconnu tout ce qu'il lui devait⁽³⁾; au XIX^e siècle, Ternaux-Compans n'a rien trouvé de mieux, pour faire connaître l'état de la Guyane vers 1740, que d'emprunter textuellement à Barrère quelques

(1) *Nouvelle Relation de la France équinoxiale*, contenant « La Description des Côtes de la Guiane; de l'Isle de Cayenne; le Commerce de cette Colonie; les divers changemens arrivés dans ce Pays; et les Mœurs et Coutumes des différens Peuples Sauvages qui l'habitent. Avec des Figures dessinées sur les lieux » (Paris, 1743, iv-250 p., in-12).

(2) Cf. les renseignements fournis encore dans l'édition d'Amsterdam, 1773, t. V, p. 19 et 21, avec ce que dit Barrère dans son livre, p. 43 et 46.

(3) Voir sa *Description géographique de la Guyane* (Paris, 1763, in-4°): « L'ouvrage dont j'ai beaucoup emprunté, dit-il aux pages vij-vijj de l'*Avertissement*, est la *Nouvelle Relation de la France équinoxiale*, par Pierre Barrère, correspondant de l'Académie des sciences, etc., petit in-12, imprimé à Paris en 1743. L'Auteur a résidé plusieurs années dans le Pays, avec la qualité de Médecin Botaniste du Roi dans l'Isle de Cayenne, et toutes ses remarques portent un caractère d'érudition et d'exactitude, rare dans la plupart des Voyageurs. »

pages de son livre⁽¹⁾, et Victor de Nouvion en a aussi publié des extraits⁽²⁾. C'est que Barrère mérite confiance; il n'est pas le premier venu, comme le prouve son titre de correspondant de l'Académie royale des sciences de Paris, et aussi la lecture de ses deux ouvrages sur la Guyane, celui dont il a déjà été question et son *Essai* (antérieur) *sur l'Histoire naturelle de la France équinoxiale*⁽³⁾.

Dans aucun de ces livres, Barrère n'a raconté comment il avait été amené à se rendre à Cayenne en qualité de médecin-botaniste, ni combien de temps il y était demeuré, et personne ne semble s'être jusqu'ici occupé de ces questions. Il est cependant possible d'y répondre avec précision, grâce à plusieurs documents conservés aux Archives coloniales⁽⁴⁾. En les mettant largement à contribution, et en les éclairant les uns par les autres, on arrive à des résultats précis qui, pour ne pas être encore très complets, renseignent néanmoins sur quelques points obscurs de la vie de Pierre Barrère.

I

Quand Claude Guillouet, sieur d'Orvilliers, traversa l'Atlantique à la fin de l'année 1720, et se rendit à Paris pour attirer l'attention du gouvernement métropolitain sur la colonie dont il était le gouverneur, sur ses richesses de tout genre et surtout sur les richesses aurifères que de multiples renseignements lui faisaient supposer y exister⁽⁵⁾, il eut grand soin d'insister sur les ressources botaniques de la Guyane. Dans la séance tenue par le Conseil de

⁽¹⁾ *Notice historique sur la Guyane française* (Paris, 1843, in-8°), p. 83-87.

⁽²⁾ *Extraits des Auteurs et Voyageurs qui ont écrit sur la Guyane* (Paris, 1844, in-8°), p. 75-77.

⁽³⁾ *Essai sur l'Histoire naturelle de la France équinoxiale, ou «Dénombrement des Plantes, des Animaux et des Minéraux qui se trouvent dans l'Isle de Cayenne, les Isles de Remire, sur les Côtes de la Mer, et dans le Continent de la Guyane. Avec Leurs noms différens, Latins, Français et Indiens, et quelques Observations sur leur usage dans la Médecine et dans les Arts»* (Paris, 1741, xxiv-215 p., in-12). C'est ce livre que cite Fumée Aublet en 1775 dans son *Histoire des plantes de la Guiane française*, t. I, p. 30. («Liste des livres de botanique cités dans cet ouvrage.»)

⁽⁴⁾ Arch. col., Corr. génér., C¹⁴, Guyane; t. XII, 1720-1721; t. XIII, 1722-1725.

⁽⁵⁾ Cf. mon travail sur les *Explorations françaises à l'intérieur de la Guyane pendant le second quart du XVIII^e siècle (1720-1742)*, publié dans le *Bulletin de géographie historique et descriptive*, 1894, n° 2, p. 218-301.

marine au mois de février 1721, il représenta «qu'il seroit très nécessaire d'envoyer un Botaniste à Cayenne à cause de la quantité de Simples et de Baumes qu'il y a dans ce pays ⁽¹⁾.»

Soumise à l'approbation du duc d'Orléans, cette demande du gouverneur de Cayenne, appuyée par les lettres de l'ordonnateur Lefebvre d'Albon ⁽²⁾, fut prise par lui en sérieuse considération. Ce prince intelligent décida qu'il y avait lieu d'envoyer un botaniste dans la colonie, et comme il ne s'en trouvait point parmi les Frères de la Charité (car M. d'Orvilliers avait exprimé le vœu que le savant spécialiste fût choisi parmi eux, afin qu'il pût en même temps prendre soin de l'hôpital de Cayenne ⁽³⁾), il résolut de demander à Antoine de Jussieu, «professeur en Botanique au Jardin royal», de lui en désigner un. Ce botaniste serait, comme celui du Canada, payé sur le trésor royal et recevrait les appointements que Jussieu stipulerait pour lui ⁽⁴⁾.

A l'appui de sa demande, le gouverneur d'Orvilliers semble avoir fourni une liste des «Baumes et Simples connus à Cayenne», sur laquelle Antoine de Jussieu fut consulté. Liste bien primitive et très peu scientifique, où les plantes sont parfois désignées d'une façon singulière, et sont surtout déterminées par leurs effets! Liste qui constitue toutefois un premier essai sur une partie de la botanique du pays, essai dressé surtout d'après les indications fournies par les Indiens. Antoine de Jussieu, après avoir étudié de son mieux

⁽¹⁾ Arch. col., C¹⁴, t. XII, fol 137.

⁽²⁾ Arch. nat., Col., C¹⁴, t. XII, fol. 221 : «Par le mémoire que j'ay pris la liberté d'adresser à Son Altesse Sérénissime concernant l'état et le progres de la colonie, j'ay aussy observé les avantages évidents de la botanique... Il est certain que s'il plaisoit à la Cour envoyer à Cayenne un habille botaniste qui fit de cet art une sérieuse et unique application, il y a de plus belles découvertes à faire que partout ailleurs» (lettre du 21 février 1720). — Cf. la lettre du 10 mars 1721 : «Jay par cy devant représenté combien il seroit utile d'envoyer à Cayenne un habille botaniste; certainement il n'y perdroit ny son temps ny ses peines.» (*Id.*, *ibid.*, fol. 248.)

⁽³⁾ *Id.*, *ibid.*: «M. Dorvilliers représente... que si cela se pouvoit, il seroit à souhaiter que ce fut aussi un frere de la Charité qui auroit soin de l'hôpital en meme temps.»

⁽⁴⁾ Arch. col., C¹⁴, t. XII, fol 137, en marge : «Decision de S. A. R. : demander à M. de Jussieu un botaniste qui sera païé sur le tresor roial et aura en appointements ce que ledit Jussieu reiglera.» — Cf. *id.*, *ibid.*, fol. 149 : «Son Altesse Royale a décidé qu'il seroit envoyé un Botaniste à Cayenne qui seroit indiqué par M. de Jussieu.»

la liste de M. d'Orvilliers, parvint à identifier une partie des plantes énumérées par le gouverneur de la Guyane; il conclut en déclarant être persuadé qu'on trouverait les mêmes simples à Cayenne qu'au Brésil, deux pays « contigus et de même territoire », et en annonçant qu'il allait « travailler à un mémoire de tout ce qui vient du Brésil, afin qu'on puisse le faire chercher à Cayenne ⁽¹⁾ ».

Nous ne possédons point ce mémoire, qui ne se trouve ni aux archives du Ministère des colonies ni au Muséum d'histoire naturelle. A-t-il même jamais été composé? C'est une question qu'il est permis de se poser ⁽²⁾. Nous savons, en tout cas, qu'Antoine de Jussieu s'occupa de trouver un botaniste pour la colonie de Cayenne. Au mois d'août 1721, il présentait au Conseil de marine le sieur Pierre Barrère, « qui est présentement à Perpignan », pour remplir cet office ⁽³⁾. Barrère fut immédiatement accepté, reçut, sur sa demande, le brevet de « médecin-botaniste du roi à Cayenne » et obtint des appointements qui furent, après discussion, fixés à la somme de 2,000 livres par an ⁽⁴⁾. Peu de temps après, Barrère, muni d'instructions de l'Académie des sciences ⁽⁵⁾, s'embarqua pour l'Amérique sur le vaisseau du roi l'*Eléphant* avec le gouverneur de la colonie ⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ Arch. col., C¹⁴, t. XII, fol. 137-140. Cf., à la fin de ce travail, la *Pièce justificative*.

⁽²⁾ M. G. Ramond, assistant de géologie au Muséum, qui appartient à la famille des Jussieu, a bien voulu m'affirmer ne rien connaître d'inédit d'Antoine de Jussieu relatif à Cayenne. Il existe de ce savant auteur un seul mémoire ayant trait aux plantes de la Guyane, une note sur le Simarouba, publiée dans les *Mémoires de l'Académie royale des sciences*, année 1729 (Paris, 1731, in-4°, p. 32-40).

⁽³⁾ Arch. col., C¹⁴, t. XII, fol. 149.

⁽⁴⁾ *Id.*, *ibid.* : « Il a demandé d'abord 3000 l. d'apointemt., mais après lui avoir fait entendre que c'étoit trop il s'est restraint a la somme de 2000 l. par an dont il demande que le payement soit assigné sur l'État des Charges a comencer du p^{re} de cette année [1721], afin de le mettre en état de se rendre à la Rochelle et d'acheter les choses qui lui seront nécessaires pour son voyage.

« Il demande aussi un Brevet de Medecin Botaniste du Roy a Cayenne. »

Le Conseil de marine fut d'avis qu'il fallait faire à ces demandes une réponse favorable et le duc d'Orléans y consentit, puisqu'on lit en marge du procès-verbal de la séance du 5 août : « Décision de S. A. R. : Accordé les deux mil livres et le brevet de medecin. »

⁽⁵⁾ C'est ce qui ressort nettement de cette phrase de l'*Histoire de l'Académie royale des sciences* pour 1741 (Paris, 1744, p. 24) : « M. Barrere fut à Caienne en 1722 par ordre du Roi et avec les instructions de l'Académie. »

⁽⁶⁾ Artur : *Histoire des Colonies françaises de la Guianne*, I, p. 394 (Bibl. nat., ms., Nouv. acq. fr., n° 2571).

II

Avant même son arrivée à la Guyane, en vue des côtes de ce pays, Pierre Barrère essaya de se rendre utile en tentant sans succès de reconnaître l'îlot du Connétable, que personne n'avait encore visité⁽¹⁾. Une fois débarqué, il se mit à parcourir le pays, les rives du Kourou⁽²⁾ et de l'Orapus⁽³⁾, par exemple, ainsi que le littoral⁽⁴⁾, les savanes et les prairies⁽⁵⁾ et à en étudier non seulement les plantes, mais l'histoire naturelle entière; il y trouva, au dire de d'Orvilliers, bien placé pour savoir ce qu'il en était exactement, « beaucoup de choses rares⁽⁶⁾ »; nous savons même qu'il en figura aussitôt quelques-unes, puisque le gouverneur accompagna sa lettre du 23 août 1722 du « dessin d'une branche de caffetier que le Sieur Barrère a dessinée⁽⁷⁾ ». Le médecin-botaniste du roi, dont nous n'avons trouvé aux Archives coloniales aucune lettre, semble au total s'être donné beaucoup de peine, examinant la com-

(1) Voici ce que raconte le D^r Artur à ce sujet (*loc. cit.*, p. 394) : « L'officier qui commandait l'*Éléphant* se trouvant par le travers du Connétable voulut faire reconnoître ce Rocher, et y envoya son canot. M. Barere se mit de la partie; mais Ils ne purent Jamais aborder ce Rocher, ny rejoindre le vaisseau. Ils se virent obligés de faire Route pour Cayenne, ou Ils arrivèrent non sans peine et sans danger. » — Barrère lui-même, dans sa *Nouvelle Relation de la France équinoxiale*, ne parle pas de cette tentative; il se borne à dire qu'« on a beaucoup de peine à débarquer à cet endroit, à cause des courans, qui jettent au large; d'ailleurs la mer y est, pour l'ordinaire, fort grosse » (p. 17). A en croire un passage de son *Histoire naturelle*, il semblerait avoir tenté plusieurs fois de parvenir au Grand Connétable : « Je n'ai jamais pu, dit-il, y aborder à cause du mauvais tems » (p. 212-213).

(2) Voir l'*Essai sur l'Histoire de la France équinoxiale*, p. 39. — On sait par une lettre du P. Lombard (Labat : *Voyage du Chevalier Des Marchais*, t. IV, p. 426) qu'en 1722 Barrère « demeura environ un mois » à la mission de Kourou.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 81.

(4) *Id.*, *ibid.*, p. 28, 39, 70, 99, etc.

(5) *Id.*, *ibid.*, p. 72, 3, 35, 72, 81, 82, etc.

(6) Résumé d'une lettre du gouverneur d'Orvilliers, en date du 23 juin 1722 : « Ce Botaniste trouve beaucoup de choses rares dans le pays; après le départ du navire [l'*Éléphant*], il le fera promener » (Arch. col., C¹⁴, t. XIII, fol. 96). C'est un peu plus tard, conformément à ce projet selon toute vraisemblance, que Barrère se rendit à Kourou et y détermina le P. Lombard à écrire la relation que le P. Labat a publiée dans le *Voyage du Chevalier Des Marchais en Guinée, isles voisines et à Cayenne*, t. IV, p. 426 et suiv.

(7) Arch. col., C¹⁴, t. XIII, fol. 96.

trée avec soin, interrogeant les personnes capables de le bien renseigner⁽¹⁾; aussi le gouverneur espérait-il le voir réussir dans ses recherches⁽²⁾.

Malheureusement Barrère était fort intéressé; il se refusa bientôt à visiter gratuitement les malades de la garnison, ceux de l'hôpital comme ceux de l'état-major, et exigea de chacun d'eux une pistole par visite⁽³⁾. Cette prétention et cette conduite étaient contraires aux intentions du roi, qui ne payait pas seulement le médecin-botaniste pour étudier les plantes du pays⁽⁴⁾; elle entraîna

(1) Cela ressort du début même de la lettre du P. Lombard à son frère : « Comme il [Barrère] est fort curieux, il me demanda de le voir [un manuscrit]; il le parcourut et trouva qu'il y avoit bien des choses curieuses et qui méritoient d'être vues en France » (Labat, *loc. cit.*, IV, p. 426). — Cf. l'*Avertissement* du livre de Barrère lui-même, p. III : « En dépeignant le Génie et les Mœurs des Indiens Guianois, on n'avance rien qu'on n'aye vu sur les lieux, ou appris dans de fréquentes conversations avec un zélé Missionnaire, qui s'est consacré, depuis un grand nombre d'années, à une Mission chez les *Galibis*. »

(2) Arch. col., C¹, t. XIII, fol. 96.

(3) Lettre de l'ordonnateur Lefebvre d'Albon, en date du 22 mars 1725 : « J'aurais cru qu'un médecin entretenu par le Roy, à Cayenne comme dans les ports, ne pouvoit se refuser ny à l'état-major ny à l'hôpital de la garnison. Le S^r Barere cependant a exigé une pistole par visite » (Arch. col., C¹, t. XIII, fol. 197). Cf. Artur, *Histoire des Colonies françoises de la Guiane*, I, p. 395 : « M. Barere ne se croyait point obligé de voir Les officiers malades, ny de visiter Les Soldats à l'hôpital ou il n'alloit que lorsque le Chirurgien se trouvoit Embarrassé et l'en prioit. Il Exigeoit une pistole par Visite, même des Officiers d'Epee et de plume qui l'appelloient ». — Il faut dire, à la décharge de Barrère, qu'il se considérait comme envoyé dans la colonie comme botaniste, et non comme médecin; Artur lui-même le reconnaît quand il écrit un peu plus loin (*Ibid.*, II, p. 479) : « MM. de Silly et Artur étoient les premiers Contrôleur et Medecin qu'il y Eut Encore Eu dans la Colonie, les sieurs Barere et Duhaut n'y ayant été qu'En qualité de botanistes. »

(4) En marge de la lettre de Lefebvre d'Albon citée à la note précédente, on lit : « Doit voir gratis les officiers entretenus par le Roy » (Arch. col., C¹, t. XIII, fol. 197); et une lettre du ministre à l'ordonnateur, datée du 6 mars 1725, n'est pas moins nette à cet égard : « J'ay désapprouvé que le s^r Barere, cy devant medecin du Roy à Cayenne, ait Exigé une pistole par Visite des officiers malades; ce n'a point été l'Intention de Sa Majesté, qui a Eu par l'Etablissement d'un medecin dans la Colonie, autant En vue de donner du secours aux officiers et aux troupes, que les progres de la Botanique. J'Ecris à M^r d'Orvilliers d'Expliquer au S^r Duhaut, qui a remplacé le S^r Barere, que l'Intention de S. M. Est non seulement qu'il visite gratis les officiers d'Epee et de plume, et s'il y contrevient, vous m'en rendrez compte. A l'égard des habitants, il Est Juste qu'ils le payent lors qu'il les visitera » (Arch. col., Ordres du Roy, année 1725 : B, t. XLVIII, p. 635-636). La lettre mentionnée ci-dessus à M. d'Orvilliers se trouve, *id.*, *ibid.*, p. 626-627.

des protestations dans la colonie, et dut y faire voir Barrère d'un mauvais œil. Il est certain, dans tous les cas, que ce dernier en eut vite assez de la Guyane; sur les listes de recensement du 1^{er} janvier 1723, il est porté comme n'étant que pour un temps à Cayenne⁽¹⁾; et dès le mois de mai 1724 arrivait sur le bâtiment *le Dromadaire* un nouveau botaniste, M. Duhaut⁽²⁾, envoyé dans la colonie pour remplacer Barrère, qui repassa en France sur le même vaisseau⁽³⁾.

III

Il y revint rapportant des collections⁽⁴⁾, des dessins⁽⁵⁾, des notes de tout genre⁽⁶⁾, en un mot tous les matériaux de ses deux ouvrages : sa *Nouvelle France équinoxiale* et son *Essai sur l'Histoire naturelle* du même pays, destinés, dans son esprit, à être « une espèce de Prodrôme » de son second travail⁽⁷⁾. Ces deux livres, Barrère ne les publia d'ailleurs (les dates sont là pour le prouver) que longtemps après son retour; il s'était borné, dès son arrivée en France, à communiquer à l'Académie des sciences le résultat de ses recherches en Guyane⁽⁸⁾. Mais il devait faire autre chose; il le comprit plus tard et s'exécuta en donnant au public les petits volumes

⁽¹⁾ Arch. col., C¹⁴, t. XIII, fol. 280.

⁽²⁾ Artur : *Histoire des Colonies françaises de la Guianne*, t. I, p. 408 (Bib. nat., ms. Nouv. acq. fr., n° 2671). Cf. la lettre du Roi à M. d'Orvilliers, en date du 2 mai 1724 (Arch. col., Ordres du Roy, année 1724. B, t. XLVII, fol. 921; cf. *id.*, *ibid.*, fol. 910 et 916); voir aussi l'*Histoire de l'Isle de Cayenne et Province de Guianne*, du chevalier de Milhau (Bib. Muséum, ms., n° 476).

⁽³⁾ Artur, *loc. cit.*, t. I, 408.

⁽⁴⁾ On trouve sur les collections botaniques rapportées par Barrère de son voyage, quelques indications dispersées çà et là. Voir l'*Essai sur l'Histoire naturelle de la France équinoxiale*, p. 33, et de Jussieu : *Recherches d'un spécifique.....* (*Mém. de l'Acad. roy. des sciences*, année 1729, p. 37).

⁽⁵⁾ Barrère en parle à plusieurs reprises dans l'Avertissement de son *Essai sur l'Histoire naturelle de la France équinoxiale* (p. x-xi-xii), et il a publié au moins un certain nombre d'entre eux dans sa *Nouvelle Relation*, qui est accompagnée de « figures dessinées sur les lieux ». L'*Histoire de l'Académie royale des sciences* pour 1741 (Paris, 1744, p. 24) mentionne aussi ces dessins comme « fort bien exécutés ».

⁽⁶⁾ Cf. l'Avertissement de l'*Essai sur l'Histoire naturelle* : « J'avois presque perdu de vûe les *Memoires* que j'avois rapporté de mon Voyage » (p. ix); il y est aussi question (p. x) de « plusieurs Observations touchant l'Histoire Naturelle ».

⁽⁷⁾ Voir l'Avertissement de la *Nouvelle Relation*, p. iv.

⁽⁸⁾ *Hist. de l'Acad. roy. des sc.*, 1741 (Paris, 1744, p. 24) : « Il les rapporta

dont les titres viennent d'être rappelés. Ce sont des livres intéressants et utiles, fournissant de précieux renseignements sur la flore de la colonie et sur son état au moment où Barrère la visita. Les Jussieu, sur la présentation de l'un desquels Barrère était parti à la Guyane, s'intéressèrent à leur publication, et l'autre, Bernard, fut avec Buffon et Bremond désigné en qualité de commissaire par l'Académie des sciences pour examiner le premier des travaux de Barrère, où la botanique tenait une très large place ⁽¹⁾; il en annonça aussi l'apparition à Linné dans une lettre en date du 15 février 1742 ⁽²⁾. Ce sont des preuves que les frères Jussieu n'ont cessé de se tenir au courant des travaux du botaniste qu'Antoine avait fait partir en Guyane dès 1721, et auquel il avait, à cette époque, prêté un concours efficace, poussé par les intérêts de la colonie et de la science.

en Europe [ses recherches] en bon ordre, et avec des desseins fort bien exécutés, qu'il fit voir à l'Académie d'abord après son retour.» Cette mention est confirmée par les *Registres des procès-verbaux de l'Académie royale des sciences pour l'année 1725* (Bib. de l'Institut, mss. t. XLIV); on y lit au fol. 112 : «M. Bareyre, Médecin revenu de la Cayenne, est entré et a fait voir quantité de Desseins qu'il a faits des Animaux, Plantes, etc., de ce Pays.» Cette communication, qui eut lieu le samedi 5 mai 1725, valut presque immédiatement à Barrère d'être choisi par M. de Lagny «pour son Correspondant sur les matières de Physique» (séance du 14 juillet 1725. *Id. ibid.*, fol. 163, r°); il nous a été impossible d'en trouver le texte ou même un résumé.

⁽¹⁾ Voir, à la fin de l'*Essai sur l'Histoire naturelle de la France équinoxiale*, l'extrait des *Registres de l'Académie royale des sciences*, 14 juin 1741 (non paginé).

⁽²⁾ «Nil novi apud nos praeter tentamen historiae naturalis provinciae Cayennensis». Adrien de Jussieu s'est trompé en voyant dans ce passage (*Acta Artium et Scient. Am. ric.*, ser. nov., t. V. Cambridge, 1854, p. 195) une allusion à la *Nouvelle description de la France équinoxiale*; le texte de la lettre, sa date, ne permettent pas d'y voir désigné un autre travail que l'*Essai sur l'Histoire naturelle de la France équinoxiale*.

PIÈCE JUSTIFICATIVE ⁽¹⁾.

Conseil de marine.

Février 1721.

Cayenne.

M. Dorvilhiers représente qu'il seroit tres necessaire d'envoyer un Botaniste a Cayenne a cause de la quantité de Simples et de Baumes qu'il y a dans ce pays ⁽²⁾, et que si cela se pouvoit il seroit a souhaiter que ce fut aussi un frere de la Charité qui auroit soin de l'hospital en meme temps.

NOTA. — Il n'y a point de Botaniste parmi les Freres de la Charité, mais M. de Jussieu, professeur en Botanique au Jardin Royal ⁽³⁾, dit qu'il pourra en fournir un.

M. de Sarrazin qui est medecin en Canada y fait les fonctions de Botaniste ⁽⁴⁾, il y a une gratification annuelle de 500 L. tous les ans qui lui est expediee par la Marine sur le Tresor Royal.

Il est a observer que Cayenne est contigu au Brezil et de même Territoire et que l'on en tire plusieurs Simples et Baumes.

M. de Jussieu dit qu'il vient quantité de Simples et de Baumes du Brezil, tous de bonne qualité, qu'il est persuadé qu'on trouvera les memes a Cayenne, il doit travailler a un Memoire de tout ce qui vient du Brezil afin qu'on puisse le faire chercher a Cayenne ⁽⁵⁾.

⁽¹⁾ Arch. col., C¹⁴, t. XII, fol. 137-140.

⁽²⁾ Ainsi se trouve justifiée l'opinion énoncée presque au même moment par Lefebvre d'Albon sur le même sujet : « Je suis persuadé que Mons^r Dorvilhiers n'oubliera pas de solliciter a Cet egard. » (Lettre du 10 mars 1721, Arch. col., C¹⁴, t. XII, fol. 243.)

⁽³⁾ Il s'agit ici d'Antoine de Jussieu; c'est lui qui était alors « professeur en Botanique au Jardin Royal ».

⁽⁴⁾ Ce Sarrazin est Michel Sarrazin, né à Nuits, en Bourgogne, le 5 septembre 1659, mort medecin à Québec vers 1736, auquel on doit quelques mémoires publiés sur l'histoire naturelle du castor, de l'érable, etc., et dont d'autres (tels que ceux sur le rat musqué) sont mentionnés dans divers documents inédits (*Reg. Acad. roy. des sciences*, années 1722 et 1723, Bib. Institut, mss., t. XLI et XLII).

⁽⁵⁾ Ce mémoire est inconnu; faudrait-il le voir dans ces « instructions de l'Académie », dont Barrère est parti pourvu et dont les registres des séances ne font mention nulle part ?

Baumes et Simples connus a Cayenne ⁽¹⁾.

Le Baume de copahu ⁽²⁾.

M. de Jussieu dit qu'il est fort bon, mais qu'il n'est ni rare ni cher, les Portugais en apportent beaucoup ⁽³⁾.

La Racousery ⁽⁴⁾ dont les hollandois font beaucoup de cas et qu'ils tirent de nos Indiens.

M. de Jussieu dit qu'il ne la connoit point.

La Gomme de storan ⁽⁵⁾.

M. de Jussieu dit que cette Gomme est exaltente, tres chere et d'un grand usage.

Le Benjoin ⁽⁶⁾.

M. de Jussieu dit qu'il est d'un tres grand usage et qu'il vaut 12 à 15 l. la livre ⁽⁷⁾.

Le Baume rouge ⁽⁸⁾ propre pour les Ulcères dans la bouche, les Gencives, le scorbut et les maux de gorge.

M. de Jussieu dit qu'il ne le connoit point, mais qu'avec ces qualités il seroit excelant pour le Royaume et encore plus pour les pays Etrangers auxquels on en envoyeroit.

⁽¹⁾ Ici commence la liste très imparfaite, mais intéressante cependant, fournie par d'Orvilliers au Conseil de marine et sur laquelle Antoine de Jussieu fut consulté.

⁽²⁾ Sur le *Copaifera guianensis*, dont de grandes quantités se rencontrent encore dans l'Oyapock, à la montagne de Racoua (de Lanessan, *Les plantes utiles des colonies françaises*, p. 356), voir ce que dit Barrère dans son *Essai sur l'Histoire naturelle de la France équinoxiale*, p. 40-41.

⁽³⁾ «Les Portugais l'apportent du Brésil en Europe», dit aussi le *Dictionnaire du commerce* de Savary des Bruslons (éd. de Copenhague, 1759, t. I, col. 444).

⁽⁴⁾ Je n'ai pu identifier cette plante; serait-ce le Racoube de Fusée Aublet (*Hist. des Plantes de la Guiane Française*, t. I, p. 589-591, pl. 236)? La chose est fort possible.

⁽⁵⁾ Sic, pour *Storax*.

⁽⁶⁾ Il ne s'agit pas ici du véritable benjoin, mais de l'*Houmire floribundum* Mart., du *Nieri* des Galibis, du *Couranoura* des Arrouagues, dont «le baume exhale une odeur agréable de benjoin» (de Lanessan, *Les plantes utiles des colonies françaises*, p. 372).

⁽⁷⁾ En 1748, le benjoin se vendait à Amsterdam de 24 à 58 sols la livre, et en 1757 de 20 à 54 sols (Savary des Bruslons, *Dict. du commerce*, t. I, col. 458).

⁽⁸⁾ C'est la «*Bignonia scandens et viminea*, liane rouge» de Barrère (*Essai sur l'Hist. natur.*..., p. 23). Cette plante est-elle la *Bignonia chica* indiquée par M. de Lanessan, p. 400?

Plusieurs autres Baumes, huiles et Encens inconnus ⁽¹⁾.

La Bouta blanche qui se trouve aisément ⁽²⁾.

La Brava grisâtre très difficile à trouver ⁽³⁾.

M. de Jussieu dit que ces deux Simples est ce qu'on appelle la Parera brava, que c'est peu de chose et à vil prix; les Portugais les donnant à 15 s. la livre à Lisbonne.

La Lianne rouge pour les douleurs ⁽⁴⁾.

La Lianne qui sent comme le plus Fort Aille pour les hidropiques ⁽⁵⁾.

La Lianne qui rend considérablement de Lait, très astringente, dont on se sert pour les maux vénériens ⁽⁶⁾.

M. de Jussieu dit que ces trois sortes de Lianes ne sont point connues, mais qu'elles peuvent être d'usage.

L'Ipepaquana blanc ⁽⁷⁾.

M. de Jussieu dit qu'il est rare et cher; il n'irrite point comme celui qui est gris et qui vient du Brésil ⁽⁸⁾. Il Seroit à Souhaiter qu'on

(1) Barrère, dans son *Essai sur l'Histoire naturelle de la France équinoxiale*, cite le Petit Baume (p. 102), le Baume de Savane (p. 110); c'est peut-être à ces baumes que M. d'Orvilliers fait ici allusion.

(2) C'est l'*Abuta scandens* de Barrère (*Essai*...., p. 1-2), l'*Abuta rufescens* ou *Pareira brava* blanc (de Lanessan, *Les plantes utiles des colonies françaises*, p. 364). Barrère l'a trouvée dans l'île de Cayenne et dans la terre ferme; de même Fusée Aublet « dans presque toutes les forêts de la Guiane que j'ai pu parcourir » (*Hist. des Plantes*...., t. I, p. 620).

(3) *Cissampelos Pareira*, L. (de Lanessan, *loc. cit.*, p. 363-364). Sur le *Pareira brava* jaune, voir Fusée Aublet, t. I, p. 620-621, et pl. 251.

(4) « *Bignonia scandens*, rubens et viminea. Liane Rouge ». (Barrère, *Essai*...., p. 23). Cf. le *Bignonia Chica* (de Lanessan, *loc. cit.*, p. 400).

(5) « *Bignonia scandens*, foliis citrei, allium redolens. Liane à ail. Ainsi appelée parce qu'étant fraîchement coupée elle répand une odeur fort désagréable, comme celle de l'ail » (Barrère, *loc. cit.*, p. 23). Cf. de Lanessan, *loc. cit.*, p. 400, v°. *Bignonia alliacea*.

(6) « *Echinus scandens*, lactescens, flore maximo luteo. *Liane à lait*. Ce nouveau genre de plante, ajoute Barrère (*Essai*...., p. 48), tire son nom de la figure du fruit, qui est une manière d'hérisson garni tout autour de plusieurs piquans. » Je l'identifierai volontiers avec le *Guarea Aubletii* d'A. de Jussieu; cf. les notices données dans l'ouvrage cité de M. de Lanessan, p. 143-144 et 369.

(7) Sur l'ipécacuana blanc, cf. Barrère, *Essai*...., p. 113-116; c'est le *Viola ituba* de Fusée Aublet, le faux ipéca, dont « la racine, disent les Notices rédigées sous la direction de M. de Lanessan (p. 402), est employée aux mêmes usages que celle des vrais ipécacuans ».

(8) Il s'agit ici du véritable ipécacuana, qui provient de l'*Uragoga Ipeca-cuana*, croissant en abondance au Brésil dans les provinces de Para, Fernambouc, Bahia, Minas-Geraes, Rio-de-Janeiro et Saint-Paul (*Dict. encycl. des sc. médicales*, 1^{re} série, t. XVI, p. 390-392).

put avoir la plante de celui qui se cultive au Bresil, afin d'en faire la culture a Cayenne; c'est une bonne Drogue et qui a bien reussi a la maladie de Marseille ⁽¹⁾.

Une Simple que les Cordeliers Portugais ⁽²⁾ ont montré et dont on ne sait pas le nom, qu'ils ont dit etre propre au crachement du sang et surtout a ceux qui ont des vaisseaux rompus dans le corps.

M. de Jussieu dit qu'il Faudrait en avoir et que cela seroit tres utile.

Ces religieux ont fait voir ce qu'ils prétendent être le Thé ⁽³⁾ et montré la maniere de l'acomoder. M. Dorvilliers en a goûté; il a le mesme goust que celui des Indes, a la reserve qu'il sent plus le verd et a même de l'amertume.

M. de Jussieu dit que ce n'est point le vrai Thé; c'est un Arbrisseau dont la feuille lui ressemble. Il y en a de pareils a la Martinique et a la Guadeloupe ⁽⁴⁾.

Une Racine dont les Hollandois se servent en guise de Rubarbe; mais celui qui la connoissoit est mort ⁽⁵⁾.

M. de Jussieu dit qu'il faudroit faire rechercher cette Racine; on ne connoit point encore en France la Plante de la vraye Rubarbe, et ce qu'on cultive ici sous ce nom est le Raponti ⁽⁶⁾.

Le simaromba bon pour les Dyssenteries ⁽⁷⁾.

M. de Jussieu dit que cette Drogue a fort bien reussi il y a 2 ans, et que l'Ipepaquana ne reussissoit point ⁽⁸⁾.

⁽¹⁾ La fameuse peste de l'année 1720.

⁽²⁾ Cette expression ne désigne pas seulement le P. Jean Chrysostome, dont M. d'Orvilliers a essayé de tirer parti pour la recherche des mines d'or (*Explorations françaises* *Bull. de géog. hist. et descript.*, 1894, n° 2, p. 220-228), mais les autres cordeliers portugais qui furent débarqués avec lui à Cayenne par des forbans en l'année 1719 (*Arch. col.*, C¹, t. XII, fol. 32, 48-53, 63-65, 78-79).

⁽³⁾ Ce prétendu thé est le maté, thé du Paraguay, thé des Jésuites, qui est très usité parmi les populations d'une partie de l'Amérique du Sud.

⁽⁴⁾ A en croire M. de Lanessan (*Les Plantes utiles* . . . , p. 463), l'*Ilex paraguayensis* serait rare à la Martinique et d'importation récente, ce qui est en contradiction avec les indications fournies par Antoine de Jussieu.

⁽⁵⁾ Il m'a été impossible d'identifier cette plante.

⁽⁶⁾ C'est le *Rheum Rhaponticum*, la rhubarbe qui pousse au voisinage du Pont-Euxin, et qui a toujours passé pour donner le *Rhapontic* des officines (*Diet. encycl. des sc. médic.*, 3^e série, t. IV, p. 416).

⁽⁷⁾ Sur le Simarouba, voir Barrère, *Essai* . . . , p. 50. Le Simarouba de Cayenne est le *Simaruba amara* de Fusée Aublet, le *Simaruba officinalis* (de Lanessan, *Les plantes utiles des colonies françaises*, p. 140 et 365).

⁽⁸⁾ Cf. à ce sujet les observations d'Antoine de Jussieu, publiées sous le

Le Jalap qui vient bien et aisement ⁽¹⁾.

M. de Jussieu dit que c'est une excellente Drogue dont le débit est bon, étant d'usage ⁽²⁾, et que dans le meilleur marché elle vaut au moins cent sols la Livre.

M. Dorvilliers marque que, comme personne ne s'est attaché à connaître les Simples de Cayenne, le peu de connoissance qu'ils en ont leur vient des Indiens.

Fait et arrêté le 4^e mars 1721.

L. A. DE BOURBON.

Par le Conseil

DE LA CHAPELLE.

titre de : *Recherches d'un spécifique contre la dysenterie indiqué par les anciens auteurs sous le nom de Macer, auquel l'écorce d'un arbre de Cayenne, appelé Simarouba, peut être comparé et substitué* (*Mémoires Acad. Roy. des Sciences*, 1729, p. 32-40).

⁽¹⁾ Fusée Aublet signale dans son *Histoire des Plantes de la Guiane française* (I, 144) l'existence de l'*Ipomoea digitata* ou Jalap digité dans la colonie.

⁽²⁾ Cf. à ce sujet le *Dictionnaire du Commerce* de Savary des Bruslens (édit. de 1759, t. III, col. 375-376); la note de Jussieu prouve qu'on avait fait des progrès dans l'usage du jalap depuis l'année 1701, date à laquelle Boulduc se plaignait à l'Académie des sciences de son peu d'emploi en médecine.

LA
FORÊT ROYALE D'ARTIE-EN-VEXIN

DÉLIMITÉE
COMPARATIVEMENT AU XV^e SIÈCLE
ET À L'ÉPOQUE ACTUELLE,

PAR M. L. PLANCOUARD,

Membre de la Commission départementale des antiquités et arts
de Seine-et-Oise, etc.

Nous n'avons pas jugé qu'il fût nécessaire de placer une introduction à cette note qui répond à la quinzième question de la Section de géographie historique et descriptive du trente-troisième congrès des Sociétés savantes. Sans autre préambule nous entrons *in media re*.

Le xv^e siècle s'ouvrait au milieu des rivalités de deux partis qui se disputaient la France déjà déchirée par la guerre des Anglais. C'était un dicton alors que ces guerres avaient fait pousser le bois en France.

A cette époque la « Forêt d'Artie⁽¹⁾, qui est une forêt du Roi, étoit un grand terrain « tant vuide que plein » entièrement distribué en différents fiefs dont presque tous sont mouvans de la Roche-[Guyon] une des plus anciennes et des plus distinguées châtellenies de la coutume de Senlis qui y touche. Cette ancienne forêt a toujours été le principal apanage des seigneurs de la Roche, dès avant

(1) « Arthies », commune du canton de Magny-en-Vexin, arrondissement de Mantes. Nous écrivons « Artie » dans le cours de ce travail, car « Arthies » nous paraît une orthographe officielle défectueuse.

la première et générale inféodation des fiefs; elle n'a point été pleine de bois, mais entrecoupée de terre et de bois mis en culture dont il s'est formé des fiefs et des arrières fiefs qui ont composé des villages vraisemblablement du tems des Gaulois payens, et enfin des paroisses depuis l'établissement du Christianisme en France. Ça été surtout aux extrémités des limites de cette forêt les plus éloignées du chef-lieu de la Roche-Guyon que s'est fait davantage d'inféodations ⁽¹⁾. »

« La châtellenie de la Roche a été patrimoniale dès son commencement; les seigneurs de cette châtellenie ont sans cesse jouy de toute justice de la chasse deffensible sur tout le territoire enfermé dans la forêt d'Artie. »

Le seigneur de la Roche-Guyon au xv^e siècle est *ab initio* « le gruyer ⁽²⁾ garde et conservateur hérédital et fieffé de toute la forêt d'Artie qui fait l'extrémité vers l'orient de la châtellenie ou partie directe et fieffée, le surplus du même continent vers le nord et l'occident jusqu'au Ru de Burgeval, vers Vernon avec la paroisse d'Aincourt et quelques autres fiefs au milieu de cette même forêt, est le domaine utile et non fieffé séparé du premier par une ligne imperceptible ».

Dans cette forêt d'Artie « il y a de tous tems et ancienneté gruyer ⁽²⁾ et autres officiers, le seigneur de la Roche a droit de toute chasse en icelle forêt privativement à tous seigneurs gentils-hommes et autres fors le Roi et droit de prohiber et deffendre la chasse, maniere d'exercer les droits exclusifs *mora facultatis* ».

Le terrain compris sous le nom d'Artie est « un continent qui, soit que la forêt luy ait donné le nom d'Artie ou quelle layt elle-même pris du chateau terre et paroisse d'Artie ou de la nature et situation de son territoire comme ce qu'on nomme l'Autye qui joint à ce continent et n'en est séparé que par une plaine d'une lieue, semble en avoir pris le sien. Tous les principaux lieux enclavés dans cette forest sont distingués par leur situation dans l'Artie,

⁽¹⁾ *Mémoire instructif concernant les privilèges de la forêt d'Artie*, papier, 40 pages, xvii^e siècle, conservé au château d'Artie.

⁽²⁾ « Il n'y a que la forêt d'Artie et la forêt de Thelles dans le bailliage de Chaumont-en-Vexin. La forêt de Thelles, comme celle d'Artie, est sujette au droit de gruyer, à l'exception des bois des seigneurs co-gruyers qui dans celle de Thelles en sont exemptés de temps immémorial; ces bois sont appelés «tressouniers». Lettre de M. Rosset, procureur du Roi à Chaumont, au duc de la Roche en 1750.

car on dit communément Villers-en-Artie, Villeneuve-en-Artie, Saint-Cyr-en-Artie, Aincourt-en-Artie, Drocour-en-Artie, Lainville-en-Artie et ainsy des autres lieux qui sont enfermés dans cette forest».

Dans le territoire de cette forêt, semé de villages, de paroisses et de châteaux, le Roi, dit un titre de l'époque, «s'y intéresse à la conservation de ses bêtes rousses et noires, y étant pour son deuit et passe-temps».

Envisageant notre forêt au point de vue historique, disons, pour l'intelligence de ce qui suivra, qu'en 1196, Thibaut de Garlande, du consentement de Guillaume et de Robert, ses frères, céda le droit de travers et de tonlieu de Mantes ainsi que la gruerie de la forêt d'Artie aux religieux de l'abbaye de Saint-Denis, en échange de Château-Neuf près Saint-Clair-sur-Epte au Vexin normand, en ce qui lui appartenait ⁽¹⁾.

C'est la plus ancienne mention que l'on connaisse authentique de cette forêt : «In nomine sanctæ et individuæ Trinitatis amen. Philippus Dei gratia Francorum rex noverint universi præsentis pariter et futuri quod «Theobaldus de Gallanda» in præsentia nostra constitutus assensu et laude fratrum suorum «Guillelmi et «Roberti de Gallanda» dedit in perpetuum ecclesiæ beati Dionysii universa, tam in traverso aquæ Meduntæ quam in Teloneo Villæ et Griaria forestæ quæ dicitur Arthia et in omnibus aliis rebus quæ idem Theobaldus apud Meduntam habebat. . . , etc.»

En relisant ce texte, nous conjecturons que, par «universa» etc., il ne faut pas entendre par là l'«universalité absolue» des droits de rivière, de péage ou de griages ou gruerie, mais l'universalité relative, c'est-à-dire tout ce qui en appartenait au donataire, car il n'avait pas tout: le Roi, le comte de Meulan, la ville de Mantes et plusieurs autres seigneurs en avaient des portions plus ou moins considérables provenant de partages, aliénations, etc.

Philippe-Auguste, par une charte circa 1211, concéda et inféoda au seigneur de la Roche-Guyon Guy, premier du nom, seigneur de Beaumont-le-Roger, qui vivait en 1190, l'office de gruyer de la forêt d'Artie : «Philippus, Dei gratia Francorum Rex. Noverint universi præsentis pariter et futuri, quod nos dilecto et fideli nostro Guidoni de Rupe et hæredibus ejus de uxore sua des-

(1) *Chart. S. Dionysii*, Doublet, p. 892. Original sans sceau, K, 26, n° 26.

ponsata dedimus et concessimus, quod nullus in Foresta de Artie venari possit nisi tantum ipse Guido, sive alius ex parte sua, contento tamen Nobis jure nostro in omnibus, tam de Mota canum nostrorum qui ibi ad voluntatem nostram possunt venari, quam in aliis rebus; ita etiam quod si quis alius infra prædictam Forestam venaretur, prædictus Guido exinde haberet emendam suam secundum usus et consuetudines Foresta. Et si forte aliquis super hoc eidem Guidoni faceret violentiam, Nos exinde emendam nostram habebimus, et prædictus Guido suam. Quod ut firmum sit et stabile, etc. ⁽¹⁾, sigilli nostri autoritate et regūnominis caractere inferius annotata presentem paginam salvo jure alieno præcepimus confirmari datum anno Domini millesimo ducentesimo undecimo regni nostri tredecimo tertio astantibus in palatio nostro quorum nomina supposita sunt et signa dapiso nullo, etc. Guidoni Buticularii et Bartolomei camerarii et Droconis constabularii date vacant cancellaria.»

B^s—P^e

Guy de la Roche fournit ensuite au même roi Philippe Auguste l'aveu et dénombrement de sa terre et châtellenie de la Roche-Guyon et porte en fief les droits qui venaient de lui être concédés en ces termes : « Et chassiam quam habet in foresta de Arthie sicut carta regis testata ⁽²⁾. »

La forêt royale d'Artie, dont Maury ne parle pas dans son ouvrage sur les forêts de la Gaule et de l'ancienne France ⁽³⁾, comprenait au XIII^e siècle un « vaste domaine qui s'étendait depuis le village d'Artie sur la route de Mantes à Magny jusqu'au village de Cherences et la ferme du Chenay ⁽⁴⁾. »

En novembre 1270 « Henricus de Antolio miles » fait savoir que « Johannes de Anfrevilla armiger » tenait de lui en hommage libre à cause du domaine de Cécile femme d'Henri : « le pourpris d'Artie avec 12 arpents de bois entre Artie et Geninville, livres de

⁽¹⁾ *Catalogue des actes de Philippe Auguste*, n° 1108.

⁽²⁾ Jean de Gisors, aveu des fiefs du Vexin; 1219 et 1223, tient du Roi «... et chactam de foresta de Artien»; Levrier; preuve 824.

⁽³⁾ Edition de 1867.

⁽⁴⁾ Émile Rousse, *La Roche-Guyon*, Hachette, 1892, p. 43.

« tout gruage ⁽¹⁾, 60 sous de taille à Artie à la Saint-Remy le tout tenu de Saint-Denis en hommage libre a été vendu à ladite abbaye pour 60 livres. » « Item porprisium de Archia cum duodecim arpentis nemorum eidem adjacentibus. Item centum et quinque arpentia nemorum sita inter Archiam et Genenille libera ab omny gruagio et sexaginta solidos tallie apud Archiam soluendos ad festam remigii qua omnia et singula ⁽²⁾. »

« Par acte passé devant mestre Jehan de Bloville clerc, garde du scel de la chastellenie de Mantes, le premier vendredy après la Thiphanie ⁽³⁾ 1291, messire Guy sire de la Roche Guion chevalier achète à Perrot le Moine de Houdan clerc, Berthelot son frère, Guillaume Louvel et Jehanne sa femme, Jehanne Loux nièce desditz frères et sœurs, 42 arpents de bois en deux pièces en la forêt d'Artie tenant au bois dudit Messire Guy, lesquels deux pièces de bois étaient tenus à foi et hommage de Robert de Maante escuier, pour 45 livres paris. »

Le droit exclusif de la chasse dans la forêt d'Artie, suivant la charte de Philippe Auguste, ne devait être que personnel à Guy et à ses descendants en ligne directe « Guidoni de Rupe et heredibus ejus de uxore sua deponsata. » Des lettres de Philippe le Bel, données à Vincennes au mois de mars 1326, nous font connaître que « pour considération du bon service que nous a fait longuement notre amé et féal chevalier et chambellan Guy seigneur de la Roche, confirmons et octroyons lesdites choses et ne voulons que aucunes des dites choses ou aucunes d'elles puisse être ou soient transportées en autres personnes que es propres seigneurs de la Roche ne que nulle autre personne y puisse réclamer ne avoir aucun droit pour cause de lignage de partage ou quelque autre cause que ce soit ou puisse être, excepté ce que nous avons ou pouvons avoir. »

Ce fidèle chambellan Guy était le troisième du nom; il vivait vers l'an 1310 et était mort en 1331; il avait épousé Jeanne de Rolleboise.

Le jour de la Saint-André apôtre 1322, Guillaume de la Roche

(1) Bois dénommés de « Launay Saint-Père » sur les titres anciens.

(2) *Registre de l'abbaye de Saint-Denis*, p. 651. Arch. nat., latin L. 837, communication de M. J. Depoin.

(3) Adoration des Rois.

dit l'*Archevêque*, Philippe et Colart de la Roche frères, partagent les biens à eux échus par le décès de leur mère, de la Dame de Hotot leur sœur et de Guillaume de la Roche leur frère. Par ce partage, Philippe de la Roche obtint le «gruage de toute la forêt d'Artie» pour le prix de 16 livres de rente.

Ceci dit, revenons à notre forêt au *xv^e* siècle. Une quittance signée Bouhart tabellion, donnée en 1417 par Guyot le Vicomte, écuyer procureur de Madame Perrette du Moustier, femme de Jean le Vicomte, seigneur de Sandrancourt, «gruyer de la forêt d'Artie», à Madame Perrette de la Rivière, dame de la Roche-Guyon, comme ayant le bail et gouvernement de «MM. ses enfants, seigneurs de la Roche, de la somme de six vingt livres tournois pour le droit de gruage de 100 arpents de bois assis aux environs de Brunel au cor de laditte forêt, lequel gruage appartenait au Roy et à elle».

Un article des «comptes et états au vray de la recepte depense du domaine de Mantes et de Meulan» mentionne qu'au commencement du *xv^e* siècle la ferme de la gruerie en la forêt d'Artie était «en la châellenie de Meulan, car il n'y a nulle forêt, ni gruerie à Mantes⁽¹⁾».

Avant 1450 la forêt d'Artie occupait irrégulièrement la partie sud-ouest du Vexin français, elle confinait au Vexin normand dont les forêts de Lyons⁽²⁾ et de Bray paraissent avoir été, à une époque

(1) Bibl. nat., mss. Levrier, preuve n° 1513.

(2) Dom Toussaint Duplessis, *Descrip. de la Norm.*, t. II, à l'article «Comté ou gouvernement du Vexin», écrit ce qui suit sur cette forêt de Lyons : «La forêt de Lyons a donné son nom à tout le terrain qu'elle occupe ou qu'elle occupait anciennement; on dit la Haie-en-Lions, Saint-Paul-en-Lions, Saint-Laurent-en-Lions, Mortenier-en-Lions. Pour ce qui est du bourg de Lyons même, on l'appelle souvent Lions-la-Forêt; on dit même Margny-la-Forêt, Fleury-la-Forêt et autres semblables. Cette forêt occupait anciennement presque tout le Vexin, et celles auxquelles on a donné depuis les différents noms de forêt de Brai, de Vernon, d'Andeli, de Long Boel en sont que des démembrements. Un auteur moderne a cru devoir donner à celle-ci le nom de Longbec, quoique son manuscrit portât, dit-il, Long Boel; c'est en effet son véritable nom et il ne fallait pas le changer. Dans tous ces bois on a établi quelques verriers depuis plusieurs années; on sait que les premiers établissements des grosses verreries qui se sont faits en France, ont paru dans la Normandie, et que les ducs de cette province aient donné à certaines familles nobles attachées à eux depuis longtemps la permission de faire le commerce du verre sans encourir aucune dérogeance, voulurent qu'il n'y eût que ces familles seules qui eussent ce privilège à perpétuité. Ces familles subsistent encore, sont au nombre de quatre et se nomment Bressart, Caquerai, Vaillant et Bongard.»

reculée, le prolongement de la forêt d'Artie, ayant comme fossé de séparation l'Epte.

Au ^{xv}^e siècle la forêt d'Artie s'étendait exactement sur 23 paroisses, toutes de la généralité de Rouen; 22 de ces paroisses appartenaient à l'ancien doyenné de Magny; 15 relevaient de la châtellenie royale de Magny, membre dépendant du grand bailliage de Senlis; 14 étaient de l'élection de Magny, commune avec celle de Chaumont; une seule, Gadancourt, ressortissait de l'élection de Meulan; celles de Lainville, Jambville, Montallet, Fontenoy, Brueil et Sailly étaient du bailliage de Meulan; le village de Follainville était dans l'élection de Mantes.

Toutes les paroisses de la forêt d'Artie s'encadrent d'une façon tout à fait pittoresque; soit qu'en partant de Mézières on longe par la route de Magny à Mantes, le pied du village d'Artie, soit qu'on galope le long de la route qui conduit de Follainville à Vétheuil, ou qu'on marche par les sentes de Vétheuil à Chaussy, qu'on s'enfonce ensuite dans les bois de Merée en remontant l'allée sinueuse qui mène à Villarceaux, on est entouré de sites charmants, soit enfin qu'on arpente la route de Maudétour, avec sa belle avenue de tilleuls à

Villers de vingt côteaux dominateur superbe,

le cordon chatoyant des chataigniers de la fontaine de Maudétour, on a là, sous les yeux, avec les sombres voûtes du bois de Morval, et :

« Cléry, Montjavoult, Courdimanche,
Les trois points les plus haut de France »

dont les verts coteaux s'estompent au nord-est, le panorama le plus enchanteur et bien fait pour exercer le crayon de l'artiste, la plume du poète; il semble que dans ce cadre restreint la nature ait voulu prodiguer tous les agréments que puisse offrir la campagne.

Au ^{xv}^e siècle la forêt d'Artie comprenait une longueur d'environ quatre lieues et demie et une largeur de trois lieues; le vieux chemin qui mettait en communication directe Beauvais et Mantes la coupait en deux parties d'inégales contenances, sillonnées par

divers sentiers et quelques mauvais chemins d'exploitation⁽¹⁾; ses deux extrêmes vers le nord et le sud étaient Genainville et Folainville, et ses extrémités orientale et occidentale Saint-Leu et Jambville; nous pouvons dire que la première partie était la plus étendue sous le rapport des bois; la partie occidentale était la moins élevée des deux divisions. La partie méridionale, qui se trouverait près d'une ligne tirée de Wy dit *Joli Village* à Vétheuil, se prolongerait vers la Seine; la pente de la forêt d'Artie vers Villiers est très abrupte, tandis que du côté de Sailly elle est douce. Elle est presque insensible vers Guiry.

Les rivières qui au xv^e siècle arrosaient la forêt d'Artie étaient, outre la Seine : le Bernon, affluent de la Montcient, avec l'Ambréan à gauche; le ru de Fontenay, qui prend sa source à Beauval; le ru de Saint-Cyr, qui prend sa source près de Saint-Cyr, qui lui donne son nom, arrosait les Moulinets; il se trouve grossi du petit ruisseau appelé les Mares et va se jeter dans la Seine entre la Roche et Vétheuil. Au nord de la forêt d'Artie, nous trouvons, dans Pihan de la Forest, page 445 de ses *Détails du Vexin*, et la carte 2 du doyenné de Magny, le ru de Chaussy qui se jette dans l'Epte au-dessous du Puits-Maugarde, et enfin le ru de Geminville, affluent de gauche de l'Aubette de Magny, qui prend sa source entre la chapelle de Maudétour et le lieu dit « la Mine d'argent ».

Indépendamment de la forêt d'Artie qui nous intéresse, signalons, dans le diocèse de Rouen, des forêts qui, non moins importantes que la nôtre, semblaient faire autrefois partie d'un même manteau forestier.

En voici la nomenclature : la forêt d'Eu qui, au xii^e siècle, relevait des comtes d'Eu; celle de Bray, pour les seigneurs de Gournay; celle de Tison ou de Préaux, dépendant de l'honneur de Préaux; la Verte Forêt, appelée de nos jours Forêt-Verte et qui, primitivement nommée Silvaïson, avait été donnée à Saint-Ouen par Robert le Magnifique; les forêts de Trait et de Maulévrier, pour

⁽¹⁾ Une notice manuscrite et inédite, intitulée : 5 mai 1733. *Observations sur Magny et ses dépendances*, dit que « la route de Rosny pour Magny est par Saint-Martin-la-Garenne où l'on prend le chemin des troupes de Mantes. Ce chemin passe par Artie qui est environ moitié chemin de Rosny à Magny; on y peut aller en voiture, cependant le chemin est mauvais en hiver près d'Artie. »

les comtes d'Évreux; et la forêt de Brotonne, quelquefois dite de Vatteville, pour les comtes de Meulan ⁽¹⁾.

On lit « dans un très ancien livre manuscrit qui a été longtemps entre les mains de M. de Binanville, conseiller à la cour, et qui maintenant [1740] est entre les mains de M. de Laborie : Le seigneur de la Roche doit conserver dans la forêt d'Artie les bêtes fauves et quantité de toutes espèces de gibier suffisante pour le plaisir du roi lorsqu'il luy plaît de chasser dans ce continent, soit avec sa meute ou autrement; la proximité des maisons royales et des limites de la forêt d'Artie à une lieue de la capitainerie de Saint-Germain au-dessus de Meulan, est un motif pour que le seigneur de la Roche ait toujours la garde de cette forêt. Depuis longtemps nos rois ont toujours été à portée de chasser dans la forêt d'Artie, leurs chasses étant fréquentes sur l'Autye qui est un continent semblable à la forêt d'Artye, remply de hauteurs entrecoupées de terres en culture. Il arrive souvent que les bêtes fauves poursuivies se retirent à la forêt d'Artie et n'a-t-on pas vu, il y a quelques années, un cerf qui conduisit la chasse du roy, qui étoit en personne, tout près de Lainville, au centre même de la forêt d'Artye; Charles IX avait même étendu sa chasse de la forêt d'Artye jusque dans la forêt de Lionne, où il fit bâtir une maison de chasse nommé Charleval ⁽²⁾. » En 1425, le fief d'Aincourt, possédé en domaine par le seigneur de la Roche, était situé en « pleine forêt d'Artie », auquel « lieu d'Aincourt il y a un hôtel auquel sont les prisons pour mettre les délinquants qui délinquent ou chassent en la forêt d'Artie et après les amener es prisons dudit lieu de la Roche pour en faire la punition et correction par mon Bailly ou son Lieutenant ⁽³⁾ ».

Il y avait donc défense absolue, en dehors du gruyer hérédital, c'est-à-dire du seigneur de la Roche, et du Roi, de chasser « ou faire chasser sur le territoire compris, après examen exact des anciennes bornes : en et au dedans de la forêt d'Artie ainsi qu'elle suit au xv^e siècle : fins, limites circuit es bois et icelle s'étend et se consiste à commencer à un grand ormetel qui est près du lieu de Tiron (a) venant au clocher de Chérances et de là au clocher Dau-merville, allant au clocher de l'église de Maudétour (b) et de là au

(1) L. Delisle, *Revenus publics en Normandie au XII^e siècle*.

(2) Archives d'Artie.

(3) Archives du château d'Artie, liasse 3 du classement provisoire; voir aussi, même dossier : aveu de 1506.

clocher de l'église de Gadancourt (c) allant à une croix qui est sur le village d'Avernes (d) le chemin qui mène à Meulan (e) allant au clocher de l'église de Jambville et de là au clocher de l'église de Fontenay, S^t Père et de là au clocher de l'église de S. Martin de la Garenne jusqu'à la rivière de Seine en laquelle forêt⁽¹⁾ nul de quelque état qu'il soit ne peut, ne doit chasser ne tendre filets ni harnois, si non la meute du Roi notredit Seigneur ne aussi prendre ne faire cueillir les fruits d'icelle sans le congé de moi. En laquelle forêt ai sergents pour officier faire tout exploict en icelle pour eux prendre garde qu'on y chasse ne prenne aucuns oiseaux, ne cueille les fruits, ne aussi que on ny coupe ne abattre aucun bois, ne qu'on ne ny mène aucunes bêtes paturer. Et si aucun delinquant y sont trouver par mes dits sergents ils ajournent les delinquans où amènent prisonniers au dit lieu de la Roche, et si les delinquans font rebellions à mes dits sergents, ils appellent les Officiers du Roy à mon aide, lesquels punissent les delinquans. . . et a le dit seigneur son amende et moi la mienne selon l'usage et coutume de ladicte forest d'Artie⁽²⁾ ».

Malgré ces défenses, plusieurs châtelains voisins d'Artie ayant chassé dans la forêt « en équivoquant sur les limites dont ils prétendoient borner l'étendue à celle de quelques bois qui en font partie sur lesquels se lève au profit du Roi le droit pécuniaire de tiers de gréage », furent traduits devant « le grand maître des eaux et forêts ou son lieutenant en la Table de Marbre en état d'ajournement personnel, en outre défense de chasser en ladicte forêt d'Artie à peine de 1,000 livres d'amende⁽³⁾ ».

(1) Un jugement de 1526 précisa encore ces limites : a. l'Ormeteau de Tiron, autrement dit Saint-Jean d'Arcemont-sur-Bray; au xiii^e siècle, c'était Saint-Jean de Latran, dit Tiron. Au xv^e siècle, la chapelle Saint-Jean, au château de Baudemont, était à la présentation du seigneur; en 1249, Baudemont était la doyenne de Tourny. — b. La chapelle et non l'église de Maudétour. — c. Par Uy. — d. Le clocher de Freminville. — e. Saint-Laurent.

(2) La loi de ces deux amendes, en cas de rébellion et de violence, est particulière à la forêt d'Artie. (Château d'Artie, pièce-copie, xvii^e siècle.)

(3) Voir à ce sujet l'arrêt du 22 mai 1515 contre les seigneurs de Jambville, Jean d'Avranches et Yvonnet du Bourg. — Sentence de 1517 contre les mêmes et Jean de Nantillac, contre ce dernier qui, le 16 novembre 1520, récidiva « accompagné de cent à cent vingt hommes armés » et fut « condamné en deux amendes, l'une de 100 livres envers le seigneur de la Roche-Guyon, pour restitution des bêtes et réparations des vexes commis par les accusés en chassant, l'autre de pareille cent livres parisis envers le Roy, et à tenir prison jusqu'au paiement ».

La « forêt d'Artie attachée à la glèbe de la Roche comprenait en 1445, laditte chastellenie de la Roche et d'autres terres situées soit dans laditte terre soit dans laditte forest ».

Un procès du 11 décembre 1536, que nous donnons en détail dans notre « histoire du pays d'Artie », rappelle la même circonscription de la forêt qu'au milieu du xv^e siècle « ne es bois étant en et au dedans des limites d'icelle forêt à quelconque personne qu'il appartienne ».

Au xv^e siècle, « le fief de Jambville ne relève point de la chatellenie de la Roche, mais une partie seulement est dans la forêt d'Artie à laquelle l'église de Jambville et le chef lieu servent de bornes⁽¹⁾ ».

En 1452, « la commune de Lainville, dans l'étendue de laquelle il y a très peu de terre en culture, mais une très grande quantité de bois; tous les bois et toutes les terres que le seigneur de Lainville possède aux environs si l'on en excepte quelques morceaux qu'il a dans la paroisse de Wy sont renfermés dans l'ancienne forêt d'Artie qui est limitée de ce côté-là par l'église de Gadancourt et par une partie du territoire de la paroisse d'Avernes et de celui de Fremenville⁽¹⁾ ».

L'aveu de Lainville du 4 juin 1459 mentionne que « le seigneur a le droit de haute justice, moyenne et basse, mais restreinte à la connaissance des matières civiles et ordinaires, ne pouvant connaître des matières concernant la chasse et les bois, circonstances et dépendances ».

Les « paroisses et territoires de Brueil et Montalet relevant de la seigneurie de Lainville étaient, au xv^e siècle, un canton de la forêt d'Artie, sous la garde d'un sergent ».

La « portion du fief, des terres, des bois et de la censive de Maudétour située sur la gauche du clocher est comprise dans le territoire et enclavée de l'ancienne forêt d'Artie; soit, en l'année 1491, 134 arpents de bois et 32 perches de bruyères; comme seigneur de la paroisse de Maudétour le chatelain tient en fief et en censives sa maison seigneuriale, tout le village de Maudétour, une partie de cette terre contre le lieu même appelé Artie, où il y a une paroisse qui a pris le nom qu'on a donné à tout le continent de l'ancienne forêt⁽¹⁾ ».

⁽¹⁾ Procès contre le comte de Senneterre, pièce de nos archives.

Le territoire de la paroisse d'Artie au xv^e siècle est presque totalement enclavé dans les limites de l'ancienne forêt, la moitié ou environ du territoire de Wy est pareillement comprise dans ces limites.

L'histoire nous apprend qu'il « a fallu bien des années pour faire cesser les désordres et les licences qui sestoient introduits dans le royaume sur tout en Normandie et sur ses frontières, les surprises, les désordres, les usurpations et les entreprises qui se continuèrent dans la forêt d'Artie; cela est prouvé par les lettres de commission du roy Charles VII accordées le 8 février 1451 à Philippe de Trye, seigneur de Rouboise, pour 42 liv. 10 s. parisis de rente à prendre sur le péage de la Roche⁽¹⁾ ».

L'enquête faite à Meulan, le mardi 15 juillet 1464, sur des biens ayant appartenu à Jehan d'Oinville, « lesquels estoient situés au lieudit la Fontaine à Chaumont », nous fait connaître les bois des environs de Jambville, en la forêt d'Artie. Cette enquête fut provoquée par Demoiselle Robine Babine de Saint-Symon, dame de Jambville, après le décès de son mari, Jean d'Oinville, qui succomba à la bataille d'Azincourt, en 1415, ce qui est « attesté par les Angloys de la ville de Meullent ». Plusieurs laboureurs natifs de la Fontaine à Chaumont (?) affirmèrent le fait; ce sont :

« Guillaume le Noir, laboureur, aagé de 71 ans ou environ; il dit, après avoir examiné les articles de la déclaration, auoir touiours veu ledit Jehan d'Oyville, fils de feu Pierre, son filz et vray héritier et légitime, il a touiours veu jouir et posséder plusieurs pièces de boys et paisiblement jusques à la défense des angloys faite en ce royaume, auquel temps il est parti à la suyte du roy;

« Marie Gilbert, laboureur à Chaumont, aagé de 62 ans ou environ, dès son jeune aage, dit avoir veu comme dessus;

« Pernot Arbet, agé de 60 ans, fait la même déclaration;

« Guillaume Arbet, laboureur, agé de 55 ans, dit que tous les boys estimés et declairés en ladicte declaraon appartenaient audict d'Oyville. »

Les déclarations précitées sont consignées dans le procès-verbal d'enquête ayant aussi pour but de prouver qu'il était de notoriété

(1) Philippe de Trie fit échange de cette rente au seigneur de la Roche-Guyon par contrat du 16 mai 1457.

que Jean d'Oinville « avait toujours été reconnu propriétaire des boys dont il s'agit en gruage de la châtellenie de Meulan. » On voit figurer dans cet acte : « Jehan de Marigney estant gruyer de la forest d'Artye, noble et puissant seigneur, Monseigneur de Montauban, admiral maistre enquesteur réformateur des eaux et forêts, Marc Desmaretz, honorable homme estant lieutenant du bailly de Mantes, Pierre Chenal et Beaudoin, tabellion. »

Suit la liste des bois :

« 1 pièce contenant 8 arpents;

« 1 pièce contenant xxx arpents;

« 1 pièce, appelée le bois de Sault ou de la Fontaine, contenant xxxx arpents ou environ;

« 1 autre pièce, nommée le bois d'Onolt, x arpents ou environ, tenant aux bois de l'hostel de Jambville;

« 1 autre pièce, nommée le plan Romain, de xx arpents, du chemin, qui va de Jambeville à la Ruelle;

« 1 autre pièce de bois, appelée la Mantelle, de x arpents, près le chemin de Freminville à Ruelle;

« 1 autre pièce, appelée le Val Bunan, qui tient aux prés de Jambville et au chemin de Chaumont ⁽¹⁾. »

Nous reproduisons *in extenso* une pièce de nos archives qui n'est pas sans intérêt : c'est l'information faite par le grand maître général et réformateur des eaux et forêts de France sur les droits, parts et coutumes appartenant aux manants et habitants du village de Mandétour et Artie accroissement de Magny, le 20 octobre 1491 : « Entendent pouvoir montrer et informer par devant vous, M. le Grand Maître Général et Réformateur des Eaux et Forêts de France, Champagne et Brie et Bailliage de Vermandois, Sens, Senlis, Mantes, Meulan, Chartres, Montargis, Saint-Pierre-le-Moustier, Brunois, Macon, les ressorts d'environ et Bailly des Maîtrises ou notre Lieutenant au siège de Magny ⁽²⁾. »

(1) L'original de cette enquête, qui fait partie de nos dossiers, est sur papier de 4 pages.

(2) *Eaux et forêts de Magny au xviii^e siècle*. — « Il est nécessaire de faire attention à la conservation de la justice des Eaux et Forêts qui a été conservée par la possession en l'état de maîtrise jointe au bailliage comme avant l'édit de 1669, parce qu'elle ne s'est point nommément comprise dans la suppression des mai-

Les « manants et habitants du village de Maudétour en excroissement de Magny qui a eux duisent competens et appartiennent et sont en bonne possession et saisine et doivent user et posséder des bois » et coutumes de Maudétour assis en la forêt d'Artie « près du village d'Artie tenant d'un côté et d'un bout aux Bois Regnault. Tendrant vu laditte jouissance prouvée que par vous leur soit permis jouir et user eux et leurs successeurs habitants dudit Maudétour, desdits bois et coutumes tant ainsi par la forme et manière qu'eux et leurs prédécesseurs habitants ont accoutumés d'en jouir et user ».

Le revenu de la forêt d'Artie au ^{xv}^e siècle était en majeure partie absorbé par une quantité de charges diverses; parfois même (comme dans les ^{xv}^e, ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles), au lieu d'un excédent de recettes « les comptes et états au vrai de la recette et dépense du Domaine de Meullent et Mantes », de Charles Robert, voyer et receveur ordinaire des comtés de Mantes et Meulan de 1569 à 1578, que nous avons sous les yeux, accusaient un déficit plus ou moins élevé. Nous n'avons point l'intention de relever pour le ^{xv}^e siècle, année par année, le montant, très variable d'ailleurs, des revenus de la forêt dont nous nous occupons; les originaux de ces comptes, établis sur parchemin, qui étaient en la possession du président Levrier, ont été donnés par lui à la Bibliothèque nationale.

Nous citerons seulement quelques chiffres pris au hasard.

D'un « compte rendu à la Chambre des comptes de Paris estans en parchemin entre les mains du receveur du Domaine par Guillaume de Janaillac successeur de Jean Chevallier, pour le receveur des Domaines de Meullent pour les années 1453, 1454, 1455, à la recette non muable a été extrait ce qui suit au folio 3 verso :

« 63. De Simonnet Jallain maistre seigneur de l'exploit de

trises particulières de cette espèce. Cet édit n'a point réservé la « gruerie » comme dans bien d'autres endroits, de sorte que les officiers du bailliage font expédier leurs provisions, tant pour le bailliage royal que pour l'exercice des Eaux et Forêts; il y a eu plusieurs arrêts du Conseil et du Parlement qui ont donné atteinte à cette juridiction des Eaux et Forêts, et actuellement il y a une contestation pendante au Conseil au bureau de M. Baudry, entre les officiers de la maîtrise des Eaux et Forêts de Clermont-en-Beauvoisis, dont M. Brouard le jeune est avocat, et autres parties; il est bon de veiller à cette affaire, dont la décision pourrait intéresser le seigneur de Magny; il pourra s'opposer à l'arrêt s'il y en a un. » (Observations sur Magny en 1733, communication de M. Le Ronne.)

l'espée en la chastellenie de Meulan pour la « revenue de la gruerie « en la foret d'Artie en laditte chatellenie » auq elle a esté affermée par Messeigneurs des comptes et trésoreries de Paris jusqu'à dix ans qui finiront au jor de chandelleur mccccl. 1 pour le prix et somme de mii livres parisis pour chac des dix ans à payer aux trois termes accoutumés, c'est-à-dire l'Asension, Touzaing et Saint Rémy comme il est plus aplain déclaré sur semblable partie des comptes fini mccccli. »

Aux comptes de 1539 et 1538, nous avons lu : « Gruays : la « gruerie en la foret d'Artie » en la chastellenie de Meulan « baillée « à ferme » pour trois années moyennant 15th, 10, qui est par an 5th 3. 4. »

Au compte de 1539 et 1548, article 101 : « Par an à la somme de 31th (1). »

Malgré la pénurie des documents (2) concernant la forêt d'Artie au milieu du xv^e siècle, nous pouvons citer, d'après un arrêt du grand Conseil daté du 3 novembre 1544, un don fait par un des rois qui se montrèrent le plus jaloux de la chasse, Louis XI, en 1481 au mois de mai, enregistré à la Table de marbre le 24 mai 1482. Par cette donation, le roi nommait Jacques de Saint-Benoît, seigneur du fief de Villeneuve et de plusieurs autres situés dans la forêt d'Artie, gruyer « de ladite forêt, pour être uni et annexé à la seigneurie de Villeneuve en Artie, à la charge de relever ledit office du Roi à cause de sa vicomté de Paris, et payer pour chaque relief un chevreuil vif, et pour le tiers du tiers denier des ventes qui se font en ladite foret ensemble le droit de danger, amandes et forfaictures (3) compéter et appartenir au roi ».

La quantité des bois sujets aux droits de gréage ou de tiers et danger (4) au profit du domaine du roi dans la forêt d'Artie a tou-

(1) *Histoire du Vexin*, preuve n° 1470.

(2) Les Archives de Seine-et-Oise inventoriées ne renferment rien sur la question que nous traitons. Peut-être les fonds d'abbayes sont-ils plus riches ?

(3) Ces amendes et forfaictures étaient acquises lorsque les propriétaires coupaient leurs bois sans permission, ce qui les a fait nommer bois de danger, à cause du péril qu'il y avait d'en faire l'exploitation sans avoir rempli les formalités ordonnées.

(4) Le droit de tiers et danger étant domanial, les ordonnances postérieures à celle de Charles V (juillet 1376, art. 2) ont soumis l'inspection des bois qui y sont sujets aux officiers royaux et depuis aux officiers des eaux et forêts, soit maîtres particuliers, soit gruyers, chacun en leur département.

jours été fixe et constante. Longtemps avant le délaissement fait du comté de Chaumont et accroissement de Magny par les lettres patentes de François I^{er} de l'année 1546, il en avait été fait donation à Guillaume de Manoury, seigneur de Magny-en-Vexin, en l'année 1480 du « droit utile de tiers et danger appartenant au Roy sur une pièce de bois de cent ares ⁽¹⁾, qui est la mesure de Normandie ⁽²⁾, parce que Chaumont a toujours été compris dans le département de Rouen pour la recette des droits domaniaux et des impositions ⁽³⁾ ». Sous Louis XI (1461) et Louis XII (1498) les forêts couvraient encore en France 30 millions d'hectares, c'est-à-dire les 3/5 du territoire d'alors.

A la fin de l'année 1482, M^{re} Charles Gouel, conseiller du roi en sa cour des généraux à Rouen, acheta la terre en la Villeneuve-en-Artie et le titre de gruyer hérédital de la forêt d'Artie pour les cent ares de bois précités; mais, n'étant pas à portée de veiller sur ces bois, il prit comme lieutenant messire Le Tirant, seigneur de Villers, paroisse et seigneurie situées au centre de la forêt d'Artie et tout près des bois situés à Danger ⁽⁴⁾.

(1) Cette mesure revient à 160 arpents de celle dite « de France ». L'acre étant de 160 perches, l'arpent n'en contient que 100.

(2) La première ordonnance que nous connaissons au sujet de la police des bois s'exprime ainsi : « Item quant aux pays du duché de Normandie, il est peuplé de forêts, buissons et brosses plus avant qu'aucun autre partie du Royaume, tant de notre domaine que de tiers et dangiers seront ordonnés et établis pour visiter et gouverner les Eaux et Forêts dudit pays de Normandie deux manières de gens de bon sens et vertu, vies et renommée et qui aient connoissance de coutumes et usages dudit pays. . . »

(3) Voir Mémorial de la Chambre des Comptes, lettre 9, folio 16.

(4) Un arrêt du Grand Conseil daté du 3 novembre 1544, rendu entre François de Bourbon, duc d'Estouteville, comte de Chaumont et seigneur de l'accroissement de Magny, joint à lui le procureur général sur le fait des Eaux et Forêts, demandeur en réformation d'une part;

Charles Gouel, seigneur de Villeneuve-en-Artie, successeur de Roger Gouel, d'autre part, ledit comte de Chaumont, demandeur et requérant que « les ventes des bois de la forêt d'Artie et gruerie d'icelle en a qui est en la comté de Chaumont et accroissement de Magny suivant l'ordonnance, et défenses être faictes audict Gouel de ne faire lesdites ventes par devant luy ou ailleurs, que par devant ledict maître ou son lieutenant. . . ledict comte de Chaumont, le procureur joint avec luy demandeur pour raison de droit de gruerie en la vente de 40 arpents de bois coupés par Jean Planquart, marchand, etc. . . condamne ledit sieur Gouel aux dépens.

Par sentence rendue le mardi 21 janvier 1516 par le lieutenant de Senlis, commissaire du Roi en cette partie, Charles de Silly, seigneur de La Roche, garde hérédital de la forêt d'Artie d'une part, et Roger Gouel, écuyer, seigneur de Pauville, Yanville et Betimont, châtelain de Villers, seigneur de Villeneuve-en-Artie, président en la cour des généraux à Rouen, et demoiselle Jeanne Lhuillier, sa femme, à cause d'elle seigneur de Pauville, « laquelle demoiselle dit qu'elle ne prétend avoir aucun droit de chasse en la forêt d'Artie, comme elle l'a déjà déclaré par procuration du 25 avril 1514. »

Au *xv^e* siècle, les forêts royales, à cause des droits de pâturage, étaient plus exposées que toutes les autres; on ne respectait guère que les arbres de haute futaie; leur coupe n'était autorisée que dans des circonstances graves, et les ventes extraordinaires qui en résultaient ne pouvaient avoir lieu que dans le cas de l'apanage des fils de France; on attribuait à cette époque à la lune une grande influence sur les arbres, et on réglait leur coupe et leur débit sur les lunaisons.

Les ordonnances de 1376 et de 1402 confirmèrent les dispositions de celles de 1219, 1289 et 1318 réglant le commerce des bois et l'approvisionnement de Paris qui en consommait à cette époque plus de 5,000 stères. Toutes ces ordonnances pourvurent à la conservation des forêts royales, en faisant défense d'y laisser paître des bestiaux et par l'ordre de vendre toujours les coupes aux enchères.

L'aveu de 1506 explique en détail les effets de la justice qui appartenait à Bertin de Silly pour la chasse dans la forêt d'Artie avec « la garde des oiseaux, celle des fruits, de la glandée et poisson qui sont la nourriture du gibier et des bêtes fauves, celle des halliers et des forts qui sont leur logement ».

Nous savons que, tout en restant forêt du roi, « la forêt d'Artie est remplie de fiefs et justices, que dans cette forêt tel bois est sujet au droit de gréage, tel autre s'en trouve exempt, mais tout le terrain, tant vuide ou plein est également soumis à la justice du roi », et qu'au *xv^e* siècle, comme de tout temps, le maître garde de la forêt d'Artie a eu et entretenu un corps considérable d'officiers de chasse, composé d'un capitaine, d'un lieutenant et d'un grand nombre de gardes dont le premier s'appelle Traversier.

A la fin du xv^e siècle, Bertin de Silly avait un garennier ou garde-chasse à Artie; un habitant du village de Maudétour surveillait la partie des bois de ce village et ceux de Villers dépendant de la forêt d'Artie; cet habitant logeait dans une cabane que l'on remarquait au siècle dernier, au milieu de la magnifique touffe de hêtre qui formait le trépied sur les territoires d'Artie, Maudétour et Villers, détruite au xvii^e siècle: il ne reste de cette cépée que le gros hêtre sur le chemin des bruyères d'Artie à Villers; cet arbre, de 3 m. 50 de circonférence à 1 mètre du sol et d'une hauteur de 30 mètres, couvre une surface de 5 ares 70.

Bertin de Silly, d'une famille de Basse-Normandie — qui épousa en 1476 Marie de la Roche-Guyon⁽¹⁾, veuve de Michel d'Estouteville de Vallemont — comme seigneur de la Roche-Guyon, porta aveu de cette terre au roi, conjointement avec la forêt d'Artie, comme officier propriétaire et seigneur de la justice de cette forêt. A sa mort, Jean de Nantillac, dont nous avons déjà parlé plus haut, et qui jouissait de la seigneurie d'Artie à cause de sa femme, prit des « lettres de don de garde de la forêt d'Artie, et, les ayant fait publier par Nicolas Labbé et plusieurs autres sergents à son de trompe et cry public » en la ville de Mantes et ailleurs, « cela donna à quelques seigneurs voisins de la forêt d'Artie de s'attribuer le droit de chasse dans cette forêt ».

Vers le même temps, Antoine Le Tirant⁽²⁾ paraît comme lieutenant de la forêt d'Artie « dans un procès-verbal de 80 rôles des gruaiges tenus à Veteuil ».

Le rôle en parchemin des amendes de la gruerie d'Artie adjugées le 7 février 1467 jusqu'au 23 mars 1490, signé Dumoustier, et que nous avons entre les mains, donne à Jehannequin le Vicomte le titre de « sergent hérédital en la forêt d'Artie, pour contraindre les y dénommés à payer ce que ils devoient ».

⁽¹⁾ Entre les Destouteville et les de Silly, la succession de Marie de la Roche-Guyon, dame de Silly, de Trye, vicomtesse de Roncheville, morte le 17 janvier 1497, avait donné lieu à d'inextricables et interminables procès; dans ce fatras de procédures, les parties adverses se disputent la propriété d'une demi-douzaine de seigneuries : la Roche-Jeufosse, Arties, Auneau, Rochefort-sur-Yvelines. Ce dossier du chartrier de la Roche-Guyon doit renfermer de curieux renseignements sur les seigneurs et la forêt d'Artie.

⁽²⁾ On trouve cette famille Le Tirant comme seigneur de Villers-en-Artie dès 1377.

Mathieu de Lormigny, sieur de Sandrancourt, par bail sur parchemin passé devant le tabellion de la chatellenie de la Roche-Guyon pour le siège de Vétheuil, donne à trois particuliers de la paroisse de Bennecourt l'office de sergent de la gruerie d'Artie.

Le 28 avril 1482, Anne de Théméricourt, qui porta la terre d'Artie à Pierre d'Abos, l'échangea contre celle de Verdelot-en-Brie; c'est le 3 mai 1490 que Claude de Dampont et Catherine de Théméricourt vendirent la seigneurie d'Artie à Bertin de Silly, seigneur de la Roche.

Avant de délimiter comparativement notre forêt au xv^e siècle, nous dirons, d'après une note du château d'Artie, « qu'après 1495, la forêt d'Artie n'était plus une forêt; il y avait « changement de « superficie », que dans le xiii^e siècle la forêt d'Artie était une véritable forêt, un terrain entièrement couvert de bois, avec quelques châteaux dans son voisinage ou dans son enceinte, mais en petit nombre, que tout était en bois, que cet état subsistait au xv^e siècle, et que depuis il avait changé ⁽¹⁾ ».

Pendant la seconde moitié du xv^e siècle, Nicolas de Cléry, seigneur de Condécourt, près Meulan, « avoit droyt part et portion sur toutes et chacunes des marchandises qui passoient sur les pont de Mante, appelé le Grand acquet de Hanencourt, qui étoit tenu et octupé à tiltre de ferme par les héritiers de feu Geoffroy Daudiau; par bail à luy faict par lediscr escuier et autres ses cohéritiers, aussy tel droyt qui lui pavoit appartenir en un autre acquet qui se prend en la ville dudict Mente appelé le petit acquiet, ont acoustumé estre receuz par le voyer et receveur ordinaire audict Mente et Meulant, pour les distribuer a celui ou ceulx qui ont droyt sur ledit petit acquist, desquels droictz d'acquiet et de lung diceulx « deppend ung droict de gruage sur le gruage de la forêt « d'Arthye », et le droyt de trente-quatre harens qu'il a droyt de prandre par chacun an le premier Dimanche de karesme sur lesditz acquitz ou lung diceulx, lesquels droyts ledit de Clery affirme luy cumpecter et appartenir par le décès et succession de feu

(1) Chartier-d'Artie. — Jugement de 1741 contre le comte de Senecterre, seigneur de Lainville, pièce qui nous a été communiquée avec empressement par M. Ludovic de Vente de Francmesnil, propriétaire du château d'Artie, à qui nous adressons nos plus vifs remerciements.

Jacques Giffart en son vivant escuier, seigneur dudict Hanencourt ayeul du costé maternel dudict de Cléry ⁽¹⁾.

Thomas de Cléry, seigneur de Fréminville et de Nucourt, père de Nicolas, précité, avait aussi des droits dans la forêt d'Artie, que Pierre Le Gendre acquit par « lettres et passées soubz le scel de la Prevosté de Paris signées Corbie et Le Gendre, l'an 1523 le mercredi 6^e jour de janvier », moyennant cent sols tournois de rente ⁽²⁾.

Andry, *loc. cit.*, article Artie, dit que « la forêt d'Artie fut vendue en 1578 par M. de Villeroi à Madame de Ronqueville »; cet auteur ne précise pas si cette vente a été faite par Nicolas de Neufville, troisième du nom, dit le Gendre, seigneur de Villeroi, Magny, etc., mort à la fin de 1598, ou de son fils aîné Nicolas IV, le premier membre de la famille de Neufville qui ait porté le nom de Villeroi, né en 1543, mort le 12 décembre 1617; pour nous, il n'y a aucun doute : c'est Nicolas IV de Neufville, qui avait en 1567 la survivance de la charge de secrétaire d'État occupée par son beau-père Claude de l'Aubespine, qui fit, non la vente de la forêt d'Artie, mais la « vente des droits qu'avait Pierre le Gendre » sur cette forêt, droits dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs; le père de Nicolas IV, retiré des affaires, « se jetta au port d'une très douce et honneste liberté résolu en soy-même de passer ses vieux ans avec le moins d'inquiétude qu'il pourroit »; c'est ainsi que s'exprime Claude de Morenne, « Oraison funèbre sur le trespas de Messire Nicolas de Neufville, seigneur de Ville-Roy ».

On trouve dans l'« État des terres dépendant du domaine utile de la terre d'Artie », d'après le procès-verbal fait par Raoul, arpenteur du duché de la Roche, le 4 octobre 1758, et dans le « terrier d'Artie de 1707 » plusieurs détails intéressants sur la forêt

(1) Inventaire manuscrit de Pierre le Gendre, article « Droits sur les acquits par eau et par terre en la ville de Mente et sur le gruaige de la forest d'Artye ». Cet inventaire nous a été communiqué par M. Arsène Sarrazin, de Magny.

(2) *Ibid.* Guy-Dumesnil, écuyer, seigneur du Mesnil et de Courtabœuf près Montléry, se faisant fort de Katherine de Mexangy, son épouse, vend à Pierre le Gendre par « acte passé soubz trois lettres de la chastellenie de Chaumont le tiers jour d'octobre 1523, signées d'Osmont et de Saulx », leur droit de gruaige sur le gruaige de la forest d'Arthyes, moyennant le prix et somme de 440 livres tournois, le tout tenu par « adveu foy et hommaige de Jehan Giffart, seigneur de Hanencourt et Gargenville ».

d'Artie, que le cadre de ce travail nous oblige à omettre. La « vraie déclaration qui fut donnée par le sieur Gounout, tuteur des mineurs de Silly, laquelle il trouva dressée par la veuve de M. Bertin de Silly, et qu'il promit de remettre au net, suivant une sentence du 10 juillet 1518, et que le décès de l'une ou l'autre des parties avait suspendu les poursuites qui se faisaient à ce sujet », indique comme il suit le bois de « l'Hotel en la ville d'Artie », tenu de Philippe de Mornay, seigneur de Buhy, en foi et hommage à la coutume de Vexin-le-François :

« Deux cent dix arpents séans à la croix Guyard, tenans tout au long de la justice du seigneur d'Artie Jusqu'à la haye des Epineaux en venant au Bois Jean le Vicomte, en allant au coin de la Tasse Boulart au chêne Duyt aboutissant aux coutumes de Lesseville ;

« *Item*, 60 arpents de bois tenans au long du chêne de Lesseville, aboutissants d'un bout aux coutumes de Lesseville et à la Borne Croisée, en venant à la croix Guyart aboutissants à ladite Croix ;

« *Item*, 14 arpents de bois ou environ seans à Branle Bien Aval tout aboutissant aux coutumes de Rueil et au long des coutumes d'Avernes et à la Borne Croisée ;

« *Item* les Bois depuis les Tournelles environ la Maladrerie et le Vivier de Robus, comme le tout se comporte ;

« *Item* le pré Dame Aubert et les friches d'alentour en allant au buisson des Fourches ;

« *Item* sept vingt arpents de bois ou environ allant au Bois de Boran ;

« *Item* le « droit de chasse à cor et à cris es bois dudit fief et seigneurie d'Arties » ;

« *Item* les coutumes dudit Artie qui sont usagées aux habitants dudit lieu ⁽¹⁾. »

« Peu de temps après l'année 1356, rapporte un manuscrit de 51 pages tiré de la bibliothèque du château d'Artie, les Angloys commencèrent à brûler le Vexin ; les événements fâcheux du règne de Charles VI firent encore souffrir le Vexin plus que tout autre

(1) L'acte de foi et hommage « avec aven et dénombrement du fief d'Arties, fait et fourni par Madame la duchesse d'Enville à Madame la duchesse de Lignerac, dame de Buhy, dont ladite terre et seigneurie d'Artie est mouvante et relevante en plein fief, foi et hommage devant M^e Mareschal, notaire à Paris, le 5 avril 1766, pareil à celui de 1713 (31 août) » ne renferme aucune note sur notre étude.

province; le calme qui sembloit retabli dans le royaume après l'expulsion des Angloys fut encore troublé par les guerres intestines qui suivirent le règne de Louis XI; le seigneur de la Roche ne fut en état de donner aveu de sa terre et forêt d'Artie que le 20 mars 1506; malgré tous ces troubles, les limites de la forêt d'Artie étoient constantes et certaines et la plupart immuables».

La carte jointe à ce travail fournit, pour la seconde moitié du xv^e siècle, les limites de la forêt d'Artie plus précises que celles que nous avons données plus haut.

Partant d'« Artye », la limite passait entre le village de Vy et son hameau, Enfer, non loin de Gadancourt, laissant à gauche Avernoes, puis par Fréminville; elle entrait dans le canton actuel de Limay par le bois de Saint-Laurent, l'Ormeteau du Coudray, en laissant à gauche le chemin de Vétheuil à Mantes, elle arrivait par Saint-Martin-de-la-Garenne jusqu'au « niveau de la rivière de Sainne qu'elle bordait sur une longueur de près de 5 kilomètres »; remontait sur Vétheuil par les bois de la Goulée, coupait par angle droit presque parallèlement à la cote des Moulinets de Vienne-en-Artie, les terres labourables de Villers, laissant à gauche le vieux village de Chérances, et par un angle très aigu venait à la « croix de Chaussy entre les terres labourables de Chaussy et le bois Perron, icy commence la chapelle de Saint-Jean ». En quittant cette chapelle, la limite passait en ligne droite et en laissant en dehors les villages d'Ambleville, d'« Aumerville », Geneville; après ce village, on retrouve la limite entre le village et la chapelle de Maudétour et laissait, entre les paroisses de Maudétour et de Vy, le bois de Morval qui, au xv^e siècle, couvrait par le château Bicêtre la plaine entre Arthies et Cléry; il était le prolongement des bois de Cléry⁽¹⁾ et la suite des bois de Bantelu; il ne reste de ces derniers bois que le bois Kolmar; on y met la hache cette année.

⁽¹⁾ Le bail que nous copions indique, à la veille de la Révolution, ce qui restait des bois de Cléry : « Par acte du 1^{er} janvier 1784, Denis Tranquille de Brosard de Cléry cède à M. Ange Joseph Guerrier de Romagnac, une maison située audit Cléry vers le lieu seigneurial, ladite maison connue sous le nom de Maison Neuve, les circonstances et dépendances avec une terrasse, jardin fruitier et potager planté d'arbres fruitiers, basse-cour et bâtiments en icelle avec clos planté, le jardin et l'enclos tenant à la maison seigneuriale, 50 perches de bois vers le paraspel du canal qui entoure le château, en descendant en ligne droite jusqu'au mur vers l'église, en laissant un passage pour aller à l'église; de plus le petit bois entre le chemin de Guiry et le clos. M. de Romagnac devra faire construire la

Dans la « Statistique de l'arrondissement de Mantes » par A. Cassan, page 252, se trouve cette curieuse note : « Les clochers en pierre des paroisses servent de borne à cette forêt, dit une chronique, afin que aucun seigneur ne puisse les déplacer et que la présence du rédempteur s'offrit partout à l'esprit des fidèles ⁽¹⁾. »

Le « plan » curieux de la forêt d'Artie que nous devons à l'obligeance de M. Victor Hébert, un dessinateur émérite, a été spécialement copié pour notre étude dans l'immense dépôt d'archives du château d'Artie.

L'original de ce dessin à grande échelle est sur papier; il mesure 63 centimètres de largeur sur 47 centimètres de hauteur; il n'est pas orienté; les localités de « Meullant, Mantes, les Selestins, Baudemont, Bre soubz Baudemont, Saint-Leu ⁽²⁾ et Saint-Clerc » figurent sur cette carte à l'état de simples repères.

Cette « veue » n'a pas de nom d'auteur; elle a été copiée plusieurs fois : 1° en 1536 sous le titre : « Grande carte contenant les bornes et limites de la forêt d'Artie avec la figure des lieux, villages, bois et terres enclavés en icelle »; 2° en 1543, Hotman s'est servi de notre carte pour « faire lever un nouveau plan de la forêt d'Artie afin de fixer avec le comte de Canaples, usufruitier de Mantes et Meulan, l'étendue de la chasse de la Roche; 3° le « vendredi 20^e iour de mars l'an 1543, Pierre Hotman, conseiller du Roy nostre sire et lieutenant général des Eaux et forêts du Royaume de France, commissaire par le roi nostre sire étant à Vetheuil, « a copié la veue » monstrée et signée, à la requeste de D^h Philippe de Sarrebrucke, Louis et Jacques de Silly ses enfants seigneur et dame de la Roche Guyon, ayant M^e Robert de Beaucestaye comme procureur et Thibaut Lacourt conseil avec « liceux (*sic*) à anclorre dans le fillet noir »; 4° une « collation » de notre « présente veue a

porte dite du Bois de manière à laisser une largeur suffisante pour y entrer avec une grande charrette par le chemin de Guiry et faire élargir de 3 pieds et demi la petite porte. Il devra, en outre, enclore le Bois depuis l'angle du canal en laissant les arbres du chemin et en allant le long du dit chemin qui conduit à Guiry jusqu'au mur de clôture de l'enclos de Varennes. »

(1) Nous extrayons les deux lignes suivantes de la Notice inédite sur Gadancourt in Mémoires de la Société historique du Vexin : « Au moyen âge le clocher de l'église S. Martin de Gadancourt servait de repère avec celui d'Omerville pour déterminer les limites de la forêt d'Artie. »

(2) Saint-Leu ou Frocourt, près des anciens bois du Val Perron; le « Bois Perron », comme il est écrit sur notre plan.

esté faite par Louis Potier, tabellion au duché de la Roche Guyon l'an 1661, le 10^{ème} decembre».

Examinons notre plan : son auteur anonyme place la Goulée trop près de Véttheuil; il oublie de nommer les bois qui se trouvaient au xv^e siècle entre Vienne et Saint-Cyr et longeaient la route actuelle n° 44. Il donne le nom défiguré de ferme des Hazquay à le Hazay, paroisse de Jambville; les bois de Guéry sont placés trop au sud; quant au « bois taillis » qui se trouve au nord du bois de Guéry, ce seraient les bois du Cabin ou Perchay-en-Vallée; les bois de Vigny placés en face la croix d'Avernes devraient se trouver entre Gadancourt et Avernes; notre dessinateur commet une erreur en plaçant Aincourt entre la « Bretaiche et Vilerceau ». Nous ne tenterons pas l'identification des bois qui entourent la touffe de Boran; il place très bien les environs de Villers; Mesgrimon, qui devrait être sur le plan au nord de Montalet, est la ferme de Maigremont⁽¹⁾, paroisse de Sailly; sur notre plan, un bois au-dessus d'Épauville est inconnu; c'est probablement le Tertre ou Petit-Mandétour⁽²⁾, qui est au sud du village de Maudétour.

Tous les documents que nous possédons et que nous venons d'analyser sur la forêt d'Artie au xv^e siècle ne nous donnent aucune notion positive sur sa contenance; nous savons que, dès une époque fort reculée, les limites étaient indiquées, outre les bornes, par des murs dont il restait encore quelques débris à la fin du xv^e siècle; les noms de « Porte de Cléry, Porte Noire, Porte Neuve », viennent de ces anciennes constructions sur lesquelles nous ne savons rien, mais qui ont dû préserver le domaine du Roi des empiètements des seigneurs riverains.

Les « plans des coupes de la forêt d'Artie » au xvii^e siècle ne s'occupent que de la partie boisée d'Artie, Maudétour et Villers; ils

(1) Il y avait encore, en 1740, un bénéfice simple à la collation de l'abbé de la Croix Saint-Leuffroy.

(2) Le fief et seigneurie du Petit Maudétour, ejadis nommé de la Roche, depuis Destouteville, est enclavé dans la terre et seigneurie du Grand Maudétour. Il se composait d'un douaire fiefé consistant en 15 travées de bâtiment, 8 arpents 5 perches 3/4 de terre possédés par 21 personnes, tenu et mouvant de la seigneurie de Magny. En 1513, ce fief appartenait à Jean et à Louis de Sully. Le mardi après les entientes de la chandeleur, 11 février 1339, sous le règne de Philippe six dit le Vallois, Robert de la Roche, chevalier, seigneur de Vaux, vend le fief et seigneurie du Petit Maudétour à Messire Guillaume de Meullen, chevalier, et à ses hoirs et à ceux qui auront cause de lui».

indiquent l'âge des ventes en la forêt d'Artie de la façon suivante : Croix-Diart, 3 ans; Ruissseau, 4 ans.

La Fustaye, contenant 18 arp. 56, sans les bruyères et les arbres des Tournelles, 2 ans; au xv^e siècle, les « 210 arpents de la Fustaye tenant au chemin qui mainne à Leneville, ne sont bons et ne rapportent que xxx livres »;

La vente des Trous de 47 arp. 67, 6 ans;

La Feuge à la forêt d'Artie avec les bois de la Fontaine-Blanche, 56, 43, 9 ans; une coupe de 1694 donne à ces bois : 152 arpents 40 p.

Les Petites Ventes de 32; 39, 5 ans;

Le Buisson,

La Grande Bostièrre, 49, 24, 8 ans;

La Petite Bostièrre, 39, 26, 9 ans;

Butte Querdo, 23, 05, 0 ans;

Vente des Brulins, 32, 08, 1 an;

Vente du Chêne d'Huy, 34, 02, 2 ans.

Aussi, malgré ses imperfections, notre plan du xv^e siècle apporte un progrès à la cartographie du Vexin.

Nous allons donner maintenant le nom des « bois enclavés dans la forêt d'Artie au xv^e siècle ».

Les « bois d'Artie » comprenaient la Grande Bostièrre, le bois de la Touffe, les bois d'Hazeville⁽¹⁾, les bois de la Feuge et les bois de la Croix-Diart; la touffe de Boran au sieur de Leville [alias Lesseville], qui n'est pas exactement placée sur notre plan, dépendait au xv^e siècle de la paroisse d'Artie; Feuilloley, *Notice sur le canton de Magny-en-Vexin*, p. 128, dit que les fiefs d'Aincourt, de Boran, de Lesseville, enclaves de la forêt d'Artie, relevaient d'Artie; les bois de la Brarille, aujourd'hui en culture, se trouvaient entre la coutume d'Avernes et celles de Fremenville et Brueil; au sud de Gadancourt, toujours d'après notre plan, mais réellement à l'est; les bois de Guyeri [alias Guiry], massif forestier très étendu qui se composait au xv^e siècle des bois de l'Aulnaye périlleuse, de plusieurs bois taillis, des bois à la Fontaine de M^{lle} de Cléry et des bois du Cabin.

(1) Un aveu de 1697 dit que « les bois d'Hazeville tenaient aux 105 arpents de bois taillis nommés le Ruissseau et la Croix Guiard traversés par le chemin d'Enfer à Mantes appelé le chemin des Epineaux tenant des deux côtés à Monseigneur avouant à cause de sa seigneurie d'Artie-la-Ville. »

On nous permettra ici une petite digression. La continuité des bois de Cléry, de Guiry avec la forêt d'Artie par le bois de Morval (*Mortis vallis*, la vallée de la Mort), qui leur servait de trait d'union au ^{xv}^e siècle, nous prouve que tous ces bois sont les débris de l'ancienne forêt du Vexin; cette continuité s'est vue brisée par d'importants défrichements; il y a sept siècles que la forêt de Cléry, citée dans une charte du ^{xii}^e siècle rapportée par Dom Estiennot dans son *Cartulaire de Saint-Martin de Pontoise*, a disparu. De cette masse forestière primitivement unique qui devait former la séparation du pays des Bellovaques de celui des Vellocasses, il ne restait en 1500, sur le territoire de Cléry et au nord-est, que les bois du Hamoray, un demi-arpent de bois au « Champ Roussel⁽¹⁾ », qui fut à Guillaume le Heurteux, prêtre demeurant à Hardeville⁽²⁾.

De 1100 à 1150, Raoul, chevalier de Longuesse, acheta à Saint-Martin-de-Pontoise, moyennant soixante sous, les essarts de toutes les forêts de Cléry : « Sexaginta solidia essartos nemorum omnium de Cleri iunit »; vers la même époque, Pierre, clerc de Lieux, donna à Saint-Martin une autre partie des terres en friches du même canton⁽³⁾.

Ceci dit, reprenons notre carte et continuons l'énumération des bois par ceux de Vigny, Gadancourt, Brueil, Jamb-Bville [*alias* Jamville], de Saint-Laurent, de Sailly, de la Restrée, des Cornollier; puis les bois qui sont près de Montcient, appelés d'Épauville, Banteleu et Saint-Leu (?), les bois de Villepreux, de la Queue du Coin au Maire, de la Soulche, de Fontenay près les coutumes de Drocourt. Aux environs du prieuré de Moncyen se voient les bois Guyot, les taillis de Saint-Denis, puis les buissons de Tourly et des Vicomtes. L'aveu du 2 janvier 1515 de Jean et Louis de Silly mentionne de la façon suivante les bois dont la nomenclature précède : « Item le pré dame Aubert et les friches d'autour en allant au buisson des friches; item, sept vingt arpents de bois environ menant à la Croix-Guyard en venant au bois Jean le Vicomte, de la Croix-Guyard en allant le long des bois qui furent « M. Robert de Saint-Clerc » y aboutissant aux coutumes de Layville, des coutumes de Layville en venant des bois de Morainvillers au Chêne-

⁽¹⁾ Inventaire ms., P. Legendre, *loc. cit.*

⁽²⁾ Paroisse de Nucourt, canton de Marines (Seine-et-Oise).

⁽³⁾ On appelle *essarts*, selon Ducange, les places des forêts dont les bois ont été coupés et déracinés et que l'on laboure ensuite et cultive.

d'Hui en allant au corne de la touffe de Boran; item, 14 arpents à la Branle-Bien-Bas, tenant à la Borne-Croisée, aboutissant aux coutumes de Ruel; item, 60 arpents de bois ou environ d. c. aux coutumes de Layville et autres, et allant aux pasturages de Ruel.»

Puis appartenant à un même massif : les bois de Herville au nord du Coudray. Ce sont ensuite les bois de Beauval, entre Beauval et la Croix-Pernel, limités par le chemin de Mantes, dont le prolongement était le « Chenay de Vêtheuil », immense massif dont le canton actuel de la Désirée est un démembrement. Près les « coutumes d'Aumerville » et de Villers-en-Artie, se remarquent les bois du Vieux-Terrier, dont un petit bosquet nous offre, à l'heure actuelle, un bien maigre vestige⁽¹⁾. Le « bois de Villers-Enartie », avant le défrichement de sa majeure partie, avait sa superficie sur Villers et Haute-Souris; du ^{xv}^e siècle à 1772, « les bois de Villers dépendant de la forêt d'Artie étaient considérables⁽²⁾ ». Ils formaient, à la Révolution, un vaste massif forestier; les friches du Haut-Bois sur la paroisse de Villers étaient, au ^{xv}^e siècle, les « Hauts Bois, lambeau disjoint de la forêt d'Artie »; il y avait aussi sur la même paroisse « deux grandes pièces de bois sujettes au droit de gruerie envers le domaine de Magny, lequel doit être le tiers denier prix de vente seulement ».

Qu'est-ce que « Monter ou Marsey » près des coutumes de Drocourt? Doit-on voir là le Moussel, commune de Fontenay?

Les bois de Gallardon entre Aincourt et Artie sont devenus, depuis le milieu du ^{xv}^e siècle, le « bois d'Ance », détruit depuis la Révolution, dont il ne reste plus guère aujourd'hui que quelques vestiges insignifiants : les arbres à M^{lle} Dance; ces Dance, suivants de la reine d'Angleterre, étaient capitaines de la forêt d'Artie et résidaient dans le village d'Artie; les bois Dance dont nous venons de parler étaient limités, au ^{xv}^e siècle, par la route de Vi, le chemin derrière le château et le chemin des coutumes d'Aincourt. Un titre du ^{xvi}^e siècle dit que les bois de Gallardon « tenoient d'un costé aux partis du fief d'Aincourt, aux bois Maubert, au bois des Noels et à ceux du seigneur de Maudétour, et d'autre bout aux terres labourables de Gallardon »; la nomenclature de ces

⁽¹⁾ Au ^{xv}^e siècle, une partie des bois du Vieux-Terrier était la propriété de la confrérie aux clercs de Pontoise.

⁽²⁾ Potiquet, *L'élection de Clamont et Magny en 1772*.

bois prouve surabondamment qu'il y a quatre siècles la végétation forestière s'étendait largement dans notre région d'Artie.

En 1473, Jean Foucault, seigneur de Maudétour, faisait hommage au Roi à cause de la forêt d'Artie « de 950 perches de bois à la Queue de Maudétour, ainsi que pour les bois de la Brune⁽¹⁾, tenant le chemin de Maudétour à Vernon en la forêt d'Artie ».

Plusieurs autres petits bois situés sur la paroisse de Maudétour et relevant de la forêt d'Artie ont été vendus (et défrichés aussitôt) le 24 juillet 1587 par contrat passé devant Radier, par Jean, sire et marquis de l'Espinay, seigneur de la Roche à Denis de Rubentel, et par un autre acte devant Demont, notaire à Paris, le 22 avril 1589, par Marie de Bourbon, dame de la Roche, à Denis de Rubentel.

Une vente du 27 juin 1600 au profit de Jacques Letournay, prêtre curé de Maudétour, constate que l'ancien bois de la Brune était planté d'arbres sur 569 perches, sur lesquelles existe un très gros poirier, le tout entouré de haies vives »?

A la queue de Maudétour et tenant aux coutumes de Villers, il y avait les « mauvais bois de la vente Lallemand », qui étaient en la possession de messire Jean Foucault, l'an 1473, comme adjudicataire des biens décrétés sur Guillaume de l'Étang; ces bois étaient réduits à 14 arpents en 1762⁽²⁾. Une sentence rendue par

⁽¹⁾ C'est de ces bois dont il est question dans un « jugement rendu par le prévôt de Chaumont et l'écroissement de Magny, 5 juillet 1493, sur le requisoire de maître Guillaume Pouilly, procureur du Roi en ladite châtellenie, contre maître Pierre Huet, garde de la justice de Maudétour pour le seigneur dudit lieu, disant le dit Procureur du Roi qu'il est averti que depuis naguère ledit sieur Pierre Huet avait amené es prisons du Roy audit Chaumont un nommé Bertin le Maître prisonnier pour être soupçonné d'avoir icelluy Le Maître occis et mis à mort depuis demi an en ça sur le chemin et revenant du voyage de M. Saint-Jacques vu son frère Jean et maçon demeurant audit Mondétour et que ledit Huet s'était efforcé et éforçait de procéder à l'encontre dudit prisonnier à lui parfaire son procès, à noter qu'à iceluy appartient la connaissance objectant que ledit seigneur de Maudétour n'avait que moyenne et basse justice, etc. Portant ledit jugement que le délit dont il s'agit est cas de moyenne justice que la connaissance dudit prisonnier demeure audit Huet audit nom de garde de justice dudit lieu de Maudétour comme droyt de moyenne justice pour y procéder par lui comme de raison ».

⁽²⁾ Décret sur parchemin du Châtelet du 29 août 1473, pièce conservée au château de Maudétour. Pour ce qui concerne les bois de Maudétour, nous avons consulté avec fruit la « carte et plan de la seigneurie de Maudétour dressée le 4 septembre 1723 ».

le grand maître enquêteur général et réformateur des eaux et forêts de France du siège de la Table de Marbre du Palais à Paris, le 28 juin 1545, constate que les bois de la vente Lallemand et quelques autres ne sont point soumis au droit de gruerie, comme le prétendent les officiers de justice de Magny.

Il est de notre devoir de relever les noms des villages de notre plan; s'il y a lieu, nous identifierons ceux qui nous semblent douteux ou inconnus. Notre carte de la forêt d'Artie nous montre la présence de certaines localités importantes il y a quatre siècles, aujourd'hui déchuës, l'absence d'autres localités qui ont grandi depuis lors; nous avons respecté l'orthographe des noms dont aucun n'est, comme l'on dit vulgairement, . . . trop estropié.

Arty, « paroisse au bord de la forêt à qui elle donne son nom »; Porte-Neuve, la ferme du Hazquay appartenant au sieur de Rueil ⁽¹⁾; Brunel, Sailly, Montallet-le-Bois, situé au xv^e siècle dans l'étendue de la paroisse de Lainville; Mesgremont, Saint-Laurent, le hameau des Marres ⁽²⁾, Fontenay, Saint-Père, Follainville, le Coudray, Pralles ⁽³⁾, prieuré de Mancÿen; entre le petit village de Saint-Cyr, « à mi-côte et au milieu des bois » et celui de Beauval, au sud de la Grande et de la Petite Brosse, la Tieuleuse, ferme seigneuriale qui a appartenu à Jean de Sailly par son contrat de mariage avec Denise de Montlaucon, le 13 juillet 1605, et en 1672 à François de Sailly; Drocourt, puis Herville, Vetheuil, Vienne, Chaudry, Chaudroz, la Goullée, l'Huillerye ⁽⁴⁾, Villers, le « fief, terre et seigneurie de Brunel-en-Artie avec plusieurs bosquets de bois, hayes et broussailles »; ensuite Drocourt, « paroisse située sur une éminence au bord de la forêt d'Artie »; Chaussy, « dont les bois taillis s'étendent jusqu'à Villers »; Vilenceau, Aincourt, « enclavé dans la forêt d'Artie », et Feuilharde à côté d'Enfer, avec un clocher, s'il vous plaît, et la Bretaiche avec son château-fort figuré!

⁽¹⁾ La chapelle Saint-Jean de Rueil, au xiii^e siècle, était, d'après le pouillé d'Eude Rigaud, à la présentation de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise.

⁽²⁾ Malgré nos recherches, nous ne pouvons déterminer « Luylle, près des bois de Brunel ». Est-ce le reste de l'ancien prieuré de Saint-Laurent de la Garenne, dont parle Eude Rigaud dans ses visites de 1252, ou la chapelle de Sainte-Marguerite, que l'on trouve dans le pouillé de Rouen de 1738?

⁽³⁾ Inconnu. Figure près Notre-Dame-la-Désirée, dans les notes de Pihan.

⁽⁴⁾ Aveu de Messire Élie de Randon à M^{re} le duc de la Rochefoucault, mairie d'Aincourt.

Ajoutons à cette liste le fief de Marigney-en-Artie, dont les aveux ne parlent plus après 1725 «et pour lequel Françoise de Marigney, en 1495, rendait aveu au seigneur de la Roche-Guyon le « fief et mesure de Marigney était un démembrement de la forêt d'Artie⁽¹⁾ ». Le fief de Marigny sur le territoire de Lesseville, comprenant 104 arpents de bois taillis en deux pièces qui fit partie des anciens fiefs de Rouland, Marc et de Guillaume de Morainvilliers, fut réuni à Arthies par Bernard de Thémericourt et ensuite par Richard de Felins; la ferme de Marigny, comme le château des Tournelles à Arthies, ainsi que plusieurs villages des environs, a été détruit pendant la guerre de Cent Ans. Un compte des domaines de Meulan, en 1455, nous apprend que «le village de Vignery [*alias* Vigny] avait été complètement détruit et incendié depuis peu et que le receveur ne pouvait en percevoir les redevances en grains, « attendu que ledit lieu est de tout démoli et ars... »⁽²⁾. Quant à Seraincouri, qu'il faut lire Seraincourt⁽³⁾, il est très mal placé près des bois de Guyery.

Voyons, pour terminer, à comparer notre forêt au «xix^e siècle».

Nous l'avons déjà exprimé : il est regrettable que les documents que nous possédons ne nous fournissent aucun moyen direct de déterminer la contenance de la vaste forêt d'Artie «qui avait jadis pour bornes les clochers de dix paroisses»⁽³⁾; il est aussi impossible de tirer aucune conclusion des «plans des coupes de la forêt d'Artie», registres cartonnés conservés au château d'Artie, ils manquent de précision; quant à l'étendue des divers bois dont la longue énumération précède, il n'est pas possible de l'indiquer, car au xv^e siècle on n'avait pas songé à les arpenter; nous ne pouvons, malgré notre bonne volonté, introduire des données numériques permettant au lecteur de se rendre plus aisément compte de la disparition graduelle de notre forêt; qu'il examine cependant la carte n° 2 qui accompagne cette étude, ainsi que le tableau comparatif ci-après.

(1) Sur le plan est indiqué, au sud du «village de Mandétour», un hameau sur la limite des «bois d'Artie»; nous croyons y voir Saint-Sauveur, paroisse d'Aincourt, en Artie, chapelle donnée à l'abbaye du Bec, en 1411, par Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen.

(2) Doyenne, bailliage et élection de Meulan.

(3) Cassan, p. 28.

TABEAU COMPARATIF DE QUELQUES BOIS DE LA FORÊT D'ARTIE AUX XV^e, XVII^e, XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES.

NOMS DES BOIS AU XIX ^e SIÈCLE.	CONTENANCE.	PLAN FAIT PAR ORDRE DE L'INTENDANT en 1781.	BOIS.	COUTUMES et FRANCHES.	TERRIER DE 1655 dressé POUR ANNE DE BÉTHUNE, épouse DE HENRI DE SENEZARIES (1).	BOIS.	NOMS DES BOIS AU XV ^e SIÈCLE.
Bois de Guiry.....	h. a. 57 00	Bois de Guiry et Fontaine-aux-Corbeaux.	arp. p. 578 93	arp. p. 63 25	Les Céléstins et la Vente des Cornouillers.	arp. p. 57 25	Guyery, Braille, bois taillis du Cornouiller.
Bois de Ruell.....	80 00	Lainville, les Bruyères (10 et 14 arpents) et les Petites Communes.	11 24	14 86	Les deux Ventes de la Touffe.	97 42	Ruell et Jamberville. Bois de la Touffe.
Vieille et Jeune Touffe.....	59 50						
Haserville et les Touchons.....	6 00						
Boulleaux, Four à Chaux.....	38 00	Les Bouttemonts et l'Oison.....	1 60				Partie N.E. des bois d'Artyon. «Touffe de Boran au sieur de Lerville.»
Vente aux Moines.....	11 00	Fond des coutumes, Marre aux Pois.	11 60			10 25	Bois de la Souliche, coing au Maire, Queue.
La Fosse-aux-Loups.....	32 50	Launoy, Choils, Bonnes-Joies et Maigremont.	19 61			11 70	Sailly et la Restrede.
L'Aunay et divers bois.....	7 00						
Coutumes de Lainville.....	45 00	Les coutumes et le bois des Garennes.	139 87	96 27	Les Petites Garennes (1 arpent 69 perches); la Garenne sous le bois des Fouillons (8 arpents 39 perches); Barbet (57 arpents 20 perches).....	67 28	110 arp. au Roi (2), 222 arp. à Wi (4) et 120 arp. à Avernes, Coutumes (4) { Freminville-en-Galluya, Bruil, Lesseville.
Coutumes de Freminville et les Grandes Garennes et les Petites Garennes.....	64 00						
TOTAL.....	400 00	TOTAUX.....	512 85	176 38 (3)	TOTAL.....	252 16	

(1) Seigneur de Lainville, marquis de la Ferté, ministre d'État, chevalier des ordres du Roi.

(2) Ces 176 arp. 38 sont actuellement en bois d'afforestation.

(3) En 1665, sur ces coutumes, les habitants de Lainville pour le droit de nouvel acquêt de 17 ans 1/2 de jouissance payèrent, sur l'avis de l'intendant, la somme de 60 livres (Cahier des droits d'usage de Lainville à M. Poier.)

(4) En 1635...., «aux dits habitants de Wi appartient 242 arpents 44 perches 1/2 de communes et pais, landes, bruyères, avec droit de pasturage et usage pour les bestiaux du dit lieu, les dits pais, landes et bruyères touchant et avoisinant en la forêt d'Artie, à mettre radfeschir et pasturer, ne savent tendre habitants comme ils leur sont venus, ne reconnoissent autres seigneurs que Sa Majesté...» (Arch. nat., P. n° 768, cot. 635g.)

(5) Un papier daté 1727 que nous avons lu mentionne que «les coutumes de Lainville se séparent, depuis très longtemps, de celles de Freminville, par un fossé qui part des bois de la forêt d'Artie».

D'après l'aveu rendu au Roi par Guyon de la Roche le 26 septembre 1457, il est dit « que saint Louis, pour payer sa rançon, vendit, en 1250, 2,400 arpents de bois de la forêt d'Artie », ce qui ferait 146 hectares 89; ceci ne nous dit rien de la totalité de la forêt. La *Chronique de Mantes* indique que le roi saint Louis, pour faire son second voyage en la Terre-Sainte, aurait été contraint d'engager plusieurs pièces de son domaine à ses sujets, où, entre autres, il engagea aux maire et échevins de la ville de Mantes, en 1265, la prévôté de la ville moyennant la somme de 300 livres de rente et une somme d'argent payée comptant. On sait de quelles conséquences funestes furent pour la France les croisades de saint Louis. Les *Annales mantaises* disent qu'au moment de la captivité de Louis IX les habitants contribuèrent de leur bourse au rachat du roi. La même année 1250, le roi vendit 2,420 (non 2,400 comme l'indique l'aveu que nous avons cité quelques lignes plus haut) arpents de bois de la forêt d'Artie, de laquelle vente Guyon de la Roche, grand maître de ladite forêt, en avait acheté 1,100; Pellavoine de Mesrées, seigneur de Chaussy, 800; Mathurin de Rubentel, seigneur de Maudétour, 400; le sire de Rollebaix, 120.

Cependant ce n'est pas tout à fait ainsi que les choses se passèrent. Les 400,000 besants stipulés pour la délivrance du roi furent payés à Damiette par la reine Marguerite de Provence, qui gardait le trésor royal. Cette vente de la forêt d'Artie et ces contributions des bonnes villes furent faites soit par les ordres de la reine Blanche, soit au retour de saint Louis.

Cassan dit qu'après la vente d'une partie de la forêt les officiers du Roi ayant voulu empêcher les habitants des paroisses voisines de cueillir de la bruyère dans leurs cantons et d'y faire paître leurs bestiaux, ceux-ci vinrent trouver à Mantes la reine Blanche, qui s'empressa de donner tort aux officiers du Roi.

En 1833, ce qu'on appelait la « forêt d'Artie », appartenant au comte Jaubert, était une étendue de 229 hectares, dont les coupes réglées tous les dix ans avaient pour débouchés : Mantes, Meulan, Seraincourt, Gadancourt, Cléry.

De tout temps, les principales essences entrant dans la composition de la forêt d'Artie sont, parmi les bois feuillus, c'est-à-dire parmi ceux qui repoussent de souches et qui perdent leurs feuilles en hiver : le hêtre, le chêne, le châtaignier, le bouleau; et parmi

les résineux, c'est-à-dire ceux qui ne repoussent pas de souches : le pin d'Espagne, le pin maritime et le mélèze.

Chose curieuse, on remarque dans un canton de cette spacieuse forêt le lis des Alpes ou *lis Martagon*⁽¹⁾.

Le défrichement des forêts a dû commencer le jour où les hommes songèrent à demander à la terre une nourriture différente de celle qu'ils se procuraient soit par la chasse, soit par la pêche. Ils se livrèrent à la culture et, au lieu de mener une existence nomade, ils demeurèrent près de leurs champs, entourés d'ailleurs de forêts dont l'épaisseur leur servait d'abri contre les ennemis du dehors. Si la forêt, du reste, leur permettait de se livrer au plaisir de la chasse, elle procurait encore le bois nécessaire tant à la construction de leurs habitations qu'à la cuisson de leurs aliments et à leur propre chauffage; chaque tribu vivait sur un territoire limité et il est à croire que notre pays durant la période gauloise présentait, au point de vue forestier, le même aspect qu'offrait l'Amérique du Nord il y a un siècle⁽²⁾. Sous Louis VIII, le domaine royal d'Artie subit des modifications importantes. Ce roi avait donné aux moines de Saint-Denis, Artie; à ceux de Saint-Martin de Pontoise, Maudétour; à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, Villers; Saint-Wandrille recevait Chaussy; Genainville revenait aux chartreux de Gaillon; quant aux religieux de Saint-Père de Chartres, ils obtenaient Saint-Laurent-Concerwin; ceux de la Croix-Saint-Lefroy, Brueil; ceux des Bonshommes de Maflié, Montcient-Fontaine et une partie de la forêt d'Artie afin de la « défricher » et d'y

(1) Le *lis Martagon* a une tige de 1 mètre, portant des feuilles verticillées et terminées par des fleurs pendantes, à divisions roulées en dehors en forme de turban. Les fleurs, dont l'odeur est peu agréable, sont, suivant les variétés, rougeâtres ou purpurines en dedans avec quelques taches noires ou grisâtres, ou bien à fond blanc piqué de noir; le « *lis Martagon d'Artie* » appartient à la première de ces catégories; cette belle espèce dit « *le Larousse* » est très commune dans l'Europe centrale et croît même jusqu'en Sibérie. La fable raconte qu'Apollon ayant tué involontairement d'un coup de disque le jeune Hyacinthe le changea en une fleur qui porta son nom; or on s'accorde aujourd'hui à reconnaître que l'hyacinthe des anciens n'est pas la plante de nos jours appelée hyacinthe ou jacinthe, mais bien le *lis Martagon*. Le *lis Martagon d'Artie*, qui excite la curiosité des herboristes des environs, croît dans les « bois du Curé », non loin de l'étang de Robus au pied de la côte des Morêts.

(2) Bouquet de la Grysse : *Le régime forestier appliqué aux bois des communes*, 1883, p. 160.

bâtir des églises, d'y prêcher le peuple, afin surtout qu'au lieu d'une troupe de brigands on n'y rencontrât plus qu'une troupe de saints hommes.

Une ordonnance de François I^{er} qui se trouve dans le *Recueil des anciennes ordonnances de la ville de Paris*, imprimé en 1644, fol. 102, art. 6, fait « défense à tous prélats seigneurs et autres propriétaires ayant *boys à 6 lieues près la rivière Seyne* et de tous autres tant amont qu'aval de ne les faire déserrer ny mettre en autre état et nature que de bois et leur avons commandé et enjoint, commandons et enjoignons qu'après qu'ils auraient vendu la coupe de ces bois qu'ils les mettent et entretiennent en état et disposition de bois taillis, qu'ils en uzent par coupes raisonnables et ordinaires. »

Malgré cette ordonnance on a déboisé de plus en plus la forêt d'Artie et ses environs.

Un contrat du 10 juillet 1778, passé en l'étude de Santerre, à Magny, porte « que les 25 arpents de bois en fief de Flumesnil étaient les restes des déboisements du bois Pernet, lequel était borné d'un côté par la prairie d'Artie et une pièce de pré près de la grande Rue d'Artie, d'un côté les Dames Ursulines de Gisors, d. b. les patis ⁽¹⁾. »

A Vy, dit Joly Village, les archives de la Seine-Inférieure, G 240, indiquent qu'il « y a eu dans cette paroisse quelques bois faisant partie de la forêt d'Artie »; il n'y en a plus trace de nos jours, c'est dire combien de ravages y a fait la hache; à Chaussy, depuis un demi-siècle, on a abattu les bois de la Verrerie, d'une contenance de plus de 150 arpents, ainsi que les bois de la Hideuse et de l'Érable. A Maudétour, les bois qui allaient rejoindre la garenne de Bantelu par la Chapelle et la Justice sont détruits; à notre connaissance, 30 arpents de bois territoire de Bantelu et Maudétour ont été déracinés. A Villers, il n'y a plus trace des bosquets du bout de l'étang, des 10 arpents de bois de la Cerisaie et des Gravières. Aux prés de Villeneuve, en 1885, on a coupé 10 arpents de bois; à la Moinerie, 15 arpents ont été abattus.

A Artie, du boquet Falaise, il ne reste qu'une haie avec 15 perches de bois « de la partie vuide que pleine »; il n'y a plus trace des vieux boquets Saint-Aignan, du bois des Bovettes; les bois de la Feuge ont vu aussi la hache du bûcheron s'abattre sur eux;

⁽¹⁾ Inventaire de Flumesnil, communication de M. Hache, d'Artie.

M. Lancquetin, acquéreur du domaine de la Feuge, en mil huit cent cinquante, ne conserva pas longtemps boisé le domaine très bien aménagé que possède aujourd'hui M. Eugène Seyeux. La deuxième feuille, section 6, dite *de la Forêt*, du cadastre de la commune d'Artie⁽¹⁾, nous fait connaître l'emplacement des bois dits : les Petites-Ventes, les Brulins, les Buitz, les Epineaux, les chênes à Filleul, les bois et le fonds de Vignette; les bois Macé, les Arbrots, le chêne au Leu, les bois Hervieu « à Claude Foucaud », au xvi^e siècle.

Les riches archives des châteaux d'Artie et de la Roche-Guyon sont muettes sur le reboisement de la forêt d'Artie; nous ne posédons, sur cette importante question, que la note ci-après :

La duchesse d'Enville (Louise-Elisabeth de la Rochefoucauld), « baronne d'Artye », fille aînée du duc Alexandre, qui tenait de son père le goût des plantations, résolut de continuer son œuvre en faisant des travaux utiles pour son domaine et pour les pays compris dans sa seigneurie; c'est ainsi qu'en 1773, elle fit un essai de plantation de 600 pieds de mûriers le long de la route de Moisson; elle décida la création des grands jardins de la Roche, la plantation des avenues d'ormes de l'allée de Fourges, de saules dans l'île aux Bœufs, d'ormes sur le chemin de Clachaloze. Neuf ans plus tard, la baronne d'Artie fit planter des ormes sur la route de Gasny, nouvellement construite, et fit faire « des semis de pins dans la forêt d'Arthyes⁽²⁾ », etc., pour une somme de 4,000 livres.

Arthies, 205 mètres d'altitude; Cléry, 165 mètres, sont les plus robustes contreforts des plateaux du Vexin; en songeant aux déboisements exercés contre ces deux buttes depuis un siècle et demi, nous voyons ce qu'avait de juste l'exposé suivant, de la loi du 9 floréal an xi (29 avril 1803), lu au Corps législatif : « La condition de conserver les bois situés sur des montagnes ou leurs pentes sera salutaire. Vous savez, Messieurs, à quels dégâts sont exposés les champs assis au pied de ces sols élevés. Dépouillés d'arbres, rien ne s'oppose plus à l'effort des torrents; ils entraînent après eux mille débris, dont ils couvrent la plaine et qui la

⁽¹⁾ Le plan parcellaire de la commune d'Artie a été terminé sur le terrain, le 15 décembre 1819.

⁽²⁾ Archives du château de la Roche, *Comptes de Mathieu Gouttard*, intendant du château de la Roche-Guyon.

frappent de stérilité. Sur les montagnes, l'homme qui n'a pas respecté l'ouvrage de la nature ne peut ni semer, ni planter; il n'a pu qu'abattre et détruire. Lorsque les forêts majestueuses, qui attestaient l'antiquité du monde, ont cédé à la cognée, les rochers mis à découvert ne se revêtent plus, les plaines perdent les sources de fécondité et l'homme se ressent lui-même, dans l'air qu'il respire, de l'injure qu'il a faite à la nature en la dépouillant de son plus bel ornement. L'imprévoyance et l'avidité, surtout parmi les nouveaux possesseurs, ont sacrifié l'avenir à l'intérêt du moment.»

Il n'est pas besoin, autrement que pour mémoire, de dire qu'à Artie, en mai 1791, un corps de ferme avec patis en bois taillis, sur 10 arpents plus 58 arpents 31 perches de terre et 23 arpents de bois taillis, provenant des Ursulines de Gisors, ont été acquis moyennant 43,000 francs, par Duzangy pour Louis Alexandre de La Rochefoucauld, ainsi que 15 arpents 15 perches de terre et 1 arpent de bois taillis venant de la cure, adjugés 10,000 francs.

Nous allons passer rapidement en revue les restes de la forêt d'Artie en 1895; ce sont, en suivant les limites données, pour le xv^e siècle : 1° à Aincourt, les bois de la Bucaille, les bois de Saint-Laurent, près de Brunel, les bois de la Châteigneraie dans lesquels on remarque quelques restes de la chapelle Saint-Jean, soit une contenance de 376 hectares 76 ares 45 centiares; 2° à Maudétour, les bois de la Butte et du Tertre; 3° aux environs de Fontenay, avec les beaux arbres séculaires du château du Mesnil qui ont vu rêver sous leur ombre Malherbe et Chateaubriand, les bois de la Malmaison, du Troucaberbis et de la Châtre; 4° les bois de Hazeville⁽¹⁾ à une altitude de 150 mètres, renommés aux siècles passés pour leurs magnifiques chênes, dont un, actuellement à 30 mètres de la ferme, mesure 4 m. 15 de circonférence à 1 mètre du sol; sa hauteur totale est de 30 mètres et la hauteur du tronc jusqu'à la fourche, 13 mètres. Un autre, à 60 mètres de celui-là, mesure, à 1 mètre du sol, 7 m. 10 de circonférence⁽²⁾.

⁽¹⁾ Pour plus amples détails sur ces bois, consulter le procès-verbal du 5 juin 1735, de visite faite par les officiers de la maîtrise des eaux et forêts de Clermont-en-Beauvaisis dans des cantons de la forêt d'Artie, et notamment dans les bois de Hazeville appartenant aux sieurs Fresnier et de Bellefontaine, faisant mention « d'anciens haliveaux exploitez dans lesditz bois ». (Arch. de Magny.)

⁽²⁾ Delabarrière (d'Aincourt), deux beaux arbres.

Ces bois d'Hazeville s'étendent d'Artie, Enfer à Lesseville et la Guillaumette, pour aller rejoindre les bois des Bonnes-Joyes, ceux des Chouets et de Maigrimont; 5° les bois de Galluys, de l'Étang, de la Garene, de la Grue, sur les territoires de Lainville, Avernes et Freminville; en 1833, ces derniers bois, d'après Cassan, avaient une contenance de 330 hectares. Nous venons de parler des bois de Galluys; un acte contrôlé à Meulan et daté du « 27^m jour de juillet 1710, avant midy, à Freminville en présence de Messire Maximilien de Cléry, s Duprodu chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis et dame Geneviève de Bouju, etc. . . » dit que « une pièce de Bruyères, patis et coutumes contenant 120 arpents et plus ainsi qu'elle se comporta et poursuit appelée les Bruyères de Galluy tenant d'un bout aux bruyères et terres labourables dudit Lainville, d'autre bout aux bois d'Arties appartenant à M. le duc de la Roche Guyon d'un côté aux bruyères de Vi, Gadancourt et Avernes, et d'autre côté aux bois et fief de Beaumont appartenant audit seigneur de Semecterre ladite pièce de Bruyères étant en fief faisant partie des fiefs du Perchay sis à Freminville et relevant plein foi et hommage aux us et coutumes du Vexin le françois de M. le marquis de Guiry à cause de sa terre et seigneurie du Perchay-en-Vallée, sur laquelle pièce de bruyères appelée le Galluys les seigneurs et habitants dudit Fréminville ont droit de pâture au moyen d'une corvée par chaque année de leurs bras, chevaux et harnois ⁽¹⁾ », etc.; 6° les bois de sapins du Hazay, du Bout d'En-Haut et du Bout Guyer sur le territoire de Jambville; 7° les anciens bois de Herville s'étendent, de nos jours, sur les communes de Vienne, Vétheuil, Saint-Martin-la-Garene et Follainville, un peu sur les territoires de Mantes et Fontenay; 8° dans le quadrilatère formé par la route de Villeneuve à Chantemerle, la route de Chérances à Chaussy et à Genainville, de Genainville à Villers, nous trouvons les bois de Gulfroid, Haute Souris « restes des bois du Viu terrier », les bois de Villarceaux, en 1779, cantonnés entre la Boissières, Saint-Laurent, Méré le Chenay, les Mares, les Cavalières ⁽²⁾; 9° une intéressante carte des bois de la commune de Chaussy dressée en mars 1857, par M. Auguste-

⁽¹⁾ Pièce conservée aux archives de Lainville, à nous signalée par M. Potier, instituteur.

⁽²⁾ Voir la carte gravée par Charles Piquet.

Édouard Plancouard, mentionne : les bois de la Butte et le clos du Couvent au sud de Villarceaux, les bois du clos Gillot limités par le chemin de Haute Souris à la Comté et à Magny, la vente des Fresneaux et des Loges desservies par la sente de Villers à Haute Souris; la petite route et la vente des Coudres entre le chemin de Vétheuil à Mérée et celui de Cherences à Haute Souris, la petite Crapaudière, la Navette et la grande Crapaudière formant un trapèze limité par le chemin de Vétheuil et celui de Chaussy à Culfroid, puis le bois de Culfroid, ceux du chêne Hérault allant, au xv^e siècle, jusqu'au chemin de Bézu à Chaussy, ensuite, les ventes d'Ambleville, du four à chaux, les bois de la Moinerie des Longues, ventes encadrées par le chemin d'Aincourt aux Essarts, celui de Vétheuil à Magny, le chemin de Bray à Genainville et traversés par le chemin des Essarts à Magny et le chemin d'Omerville à la Moinerie. En 1833, les bois de Villarceaux, à M. Roussel, avaient 380 hectares de superficie; 10^e à Villeneuve en Artie : 18 ares 39 lieudit la Grande-Vallée, section B, n^o 139; 31 ares 4 aux Mares Rondes, section A, n^o 1867; 66 ares 94 au Cul-de-Jatte, n^o 1862; 91 ares 34 au Pont de pierre ou la Plaintre; 1 hectare de bois à côté de 3 quartiers de bruyères, au même lieu, 69 ares 90 à 63 ares 23, section A, n^o 579; 51 ares 20 à la Hetrie; la plupart de ces bois sont d'afforestation ou reboisement spontané du sol, comme ceux de Saint-Léger en Artie qui ont remplacé le prieuré; 11^e il ne reste actuellement à Artie, de l'ancienne forêt, que les trois cantons boisés de la côte des Morets, le bois de mélèzes dit des religieuses de Gisors dont une partie vient d'être défrichée et livrée à la culture avec la cépée des sapins de la Justice que l'on distingue des portes de Beauvais; les bois de la Feuge-Tuilerie jusqu'au Tremblay.

Le prix de vente de l'hectare de bois pour les bois de Charmont et de la Roche était, au milieu de notre siècle, de 400 à 700 francs. Un acte passé devant Hennin, notaire à Magny-en-Vexin, le 13 août 1713, nous apprend que les bois de la forêt d'Artie sont « divisés en douze coupes de bois de 449 arpents 44 perches et ont rapporté depuis le commencement du xvii^e siècle, en année moyenne, au seigneur de la Roche, 3,029 livres 10 sous 9 deniers. »

Qu'il nous soit permis de relever l'article « Bois » de la matrice cadastrale de la commune d'Artie :

CLASSES.	CONTENANCES		TARIF DES ÉVALUATIONS		REVENU IMPOSABLE.	
	PAR CLASSE.	NATURE de propriété.	locales.	mé- triques.	Classe.	Nature de propriété.
1.....	50 ^h 80 ^a 30 ^c	269 ^h 11 ^a 30 ^c	12	23	1,168 ^f 47 ^c	390 304
2.....	78 05 80		9	18	1,406 00	
3.....	72 74 95		7	14	1,078 50	
4.....	44 00 25		3	6	264 20	
5.....	23 50 00		1	2	47 00	

CONCLUSION.

La superficie du canton de Magny est de 19,904 hectares sur lesquels il y avait, en 1821, 3,382 hectares en nature de bois et forêts. Depuis la confection du cadastre, les terres labourables de ce canton ont gagné par les défrichements de bois au moins 1,000 hectares.

Le rapport entre les deux nombres $\frac{2,382}{19,904}$ donne la proportion de 12 p. 100, soit de 12 ares par hectare de territoire. Cette proportion est sensiblement égale à la moyenne générale que l'on a calculée pour la superficie totale de la France. M. Sanson, inspecteur des eaux et forêts, indique le chiffre 15 dans son intéressante étude sur quelques forêts de la Seine-Inférieure.

En 1850, la contenance du sol forestier était, en France, de 8,800,133 hectares ⁽¹⁾; une statistique récente porte la superficie boisée de la France à 8,664,850 hectares se décomposant de la façon suivante : 1,171,415 hectares à l'État, 189,435 hectares aux communes et plus de 5 millions aux particuliers. Ce n'est que le sixième du territoire.

« La conservation des forêts, disait Martignac dans l'exposé des motifs du code forestier, est l'un des premiers intérêts des sociétés et par conséquent l'un des premiers devoirs des gouvernants. Tous

⁽¹⁾ Beugnot, rapport présenté, le 15 février 1851, à l'Assemblée législative.

les besoins de la vie se lient à cette conservation. Nécessaires aux individus, les forêts ne le sont pas moins aux États. Leur existence même est un bienfait inappréciable pour les pays qui les possèdent. »

Nous terminerons par ces belles paroles de B. Palissy : « Quand je considère, dit-il, la valeur des plus moindres gittes des arbres ou espines, ie suis tout esmeruillé de la grande ignorance des hommes, lesquels il semble qu'au iour d'hui ils ne sestudient qu'à rompre, couper et deschirer les belles forêts que leurs prédécesseurs avoient si précieusement gardées. Je ne trouveray pas mauvais qu'ils coupassent les forêts pourveu qu'ils en plantassent après quelque partie, mais ils ne se soucient point du tems à venir ne considérans point le grand dommage qu'ils font à leurs enfants à l'advenir. . . »

Cléry-en-Vexin, le 1^{er} février 1895.

NOTICE

SUR

LE LAC DE GRANDLIEU

(LOIRE-INFÉRIEURE),

PAR M. L. MAÎTRE,

Archiviste de la Loire-Inférieure.

I. — SA PHYSIONOMIE À L'ÂGE CELTIQUE.

Avant l'annexion de la Savoie à la France, il n'y avait pas chez nous d'étendue d'eau stagnante aussi considérable en superficie que celle du lac de Grandlieu. Sa cuvette naturelle, prise dans sa partie inférieure, a un contour de sept lieues, et sa surface, tant en marais qu'en eaux vives, ne mesure pas moins de 3,782 hectares. Au midi, il est parfaitement délimité par des hauteurs que couronne le bourg de Saint-Lumine-de-Coutais; mais, sur les autres côtés, les bordures ne sont pas sensiblement relevées. Ce bassin représente une immense dépression accomplie sans secousse violente, qui n'a rien de commun avec les lacs des pays volcaniques dont les approches sont abruptes. On doublerait sa superficie, si on évaluait les terrains dont il reçoit directement les eaux, c'est-à-dire si on embrassait tout le territoire que délimitant les routes de Paimbœuf et de Saint-Philbert⁽¹⁾.

En le considérant d'un peu loin, pendant les basses eaux de la belle saison, on peut s'imaginer, de Saint-Lumine, qu'on est sur les gradins d'un immense cirque, car sa forme est ovoïde; et quand l'hiver le vent agite les vagues, on se croirait en face d'une petite mer intérieure. Son fond est très inégal. Sur la rive de

(1) Les ingénieurs ont évalué à 1,250 kilomètres carrés la surface du bassin total du lac et de ses affluents.

les besoins
individus
même e-
dent. »

N
je r
ou
b

— 380 —

l'eau se dirige avec des perches de peu de longueur qui en-
cavaient dans le sable, tandis que, sur la rive de Saint-Mars, le
sable se dirige sous une couche épaisse de vase qui semble cacher
un abîme insondable. On le nomme dans les titres, suivant les
besoins du pays qui est soulevé pour la propriété des eaux et
de la pêche, tantôt lac, tantôt étang. En réalité, c'est un véritable
bassin d'eaux vives et courantes qui sert d'élargissement et de
passage à quatre rivières. Par le sud, il reçoit à Saint-Philbert
la Rivolière et la Logne, au Pont-Saint-Martin, l'Ognon, et au
nord le trop-plein de la rivière du Tenu, qui très souvent vient se
décharger là avant de reprendre son cours vers la Loire.

Pour tout débouché, il n'a qu'une vallée assez étroite qui, après
cent détours, porte ses eaux jusqu'à la Loire, en inondant çà et là
de vastes prairies que seuls les obstacles artificiels enlevés, le flux de la mer se
ferait sentir dans le lac comme dans le port de Nantes; il remon-
terait par le Chenal qu'on nomme la Chenu, et augmenterait en-
core son volume d'eau dans les temps d'inondation⁽¹⁾. La différence
entre l'étiage du lac et celui de la Loire est très faible.

Si le voisinage de ce grand fleuve est un danger pour la vallée
de la Chenu, c'est aussi un avantage, puisque, en aménageant
convenablement les eaux suivant les saisons, on peut lui faire des
emprunts dans la saison sèche pour entretenir la navigation. C'est
par là que la mer s'est introduite dans les temps primitifs, aux
époques d'inondation pour y déposer ces énormes amas de sable
marin qu'on remarque aux abords du château de Saint-Aignan,
comme dans les bords voisins du bourg de Passay².

Les hommes ne se sont pas occupés, à l'époque hi-
stoire, de régler à priori pour diriger la hauteur des eaux; ils se
sont établis sur les bords du bassin, comme ils l'ont fait en Seine
pour le moulin qui venait se réfugier dans ce magnifique
réservoir. Les pilotes qu'on a retirés en certains endroits, notam-
ment vers la Gabbellère, portaient la trace de coups portés avec un

⁽¹⁾ La profondeur jusqu'au rocher varie de 3 mètres à 7 et à 5 mètres à l'ouest.
On trouve en cet endroit, au point de l'île, un a travers de 17 mètres de vase
craie, dit le rocher, qui se trouve dans le lac.

⁽²⁾ Les habitants de Saint-Aignan ont vu le lac au moment de l'inondation en 1811.
Les habitants de Saint-Pierre ont vu le lac au moment de l'inondation en 1811.
Les habitants de Saint-Pierre ont vu le lac au moment de l'inondation en 1811.

instrument de pierre. M. Hocquart, ingénieur du lac, en fut si frappé, qu'il envoya quelques spécimens de la découverte à Paris⁽¹⁾. Dans l'endroit où ils étaient enfoncés, ces pieux ne pouvaient pas servir à une pêcherie; ils faisaient fonction de supports. Cet âge de pierre est encore représenté au Pont-Saint-Martin par deux menhirs de 1 m. 30 et de 1 m. 60 de hauteur, toujours debout, sur le bord de l'Ognon. L'imagination en a fait la femme et la fille de Loth dans l'histoire de la chute d'Herbadilla. Malgogne m'a fourni une jolie petite hache de pierre.

Vers 1840, à la suite d'un orage qui avait profondément remué les vases du lac, les pêcheurs retirèrent une pirogue creusée dans un tronc d'arbre, pareille à celle des sauvages de l'Océanie⁽²⁾. Les hommes de l'âge de bronze ont laissé des traces de leur passage au Port-Saint-Père. En creusant un fossé, un paysan déterra, en 1861, une masse d'objets brisés, plusieurs fragments d'épée à lame très forte, à nervure centrale, un moule de haches entier, une demi-douzaine de gouges portant quatre oreilles latérales, enfin une douzaine de coins creux⁽³⁾.

Du côté de Saint-Philbert, une vieille femme montra à M. Parenteau une splendide épée de bronze et un bracelet de même métal, tordu avec intention pour être placé dans une sépulture gauloise⁽⁴⁾. De l'art gaulois, M. Hucher et M. Parenteau signalent deux statères d'or trouvés dans cette région.

Les bourgs qui entourent le lac portent eux-mêmes, dans la forme de leur dénomination, l'annonce d'une occupation fort ancienne; il en est de même dans la vallée de la Chenau. La seule ville gauloise bien constatée dans la région de la Loire Inférieure a été reconnue avec tous ses caractères à Vue, à l'endroit où le lac se décharge dans la Loire.

Saint-Philbert, nommé d'abord *Deas* avant la translation des reliques de ce saint, au 11^e siècle, est une localité celtique qui tire

⁽¹⁾ *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*, 1866, p. 163.

⁽²⁾ Guichard, *Notice sur le lac de Grandlieu*. (*Bull. de la Soc. de géographie*, 1887, p. 171-183.)

⁽³⁾ *Bulletin de la Société archéologique*, 1861, p. 469.

⁽⁴⁾ *Bulletin de la Société archéologique*, 1862, p. 167; 1867, p. 64 et 113; 1875, p. 149. Dans la *Revue numismatique*, M. Hucher le décrit ainsi : « Tête jeune et imberbe aux cheveux hérissés; au revers, cheval libre surmonté d'un petit temple. » M. Parenteau a vu une tête d'Apollon, l'auriga dans le bige, et la légende Philippos.

son nom, non pas du latin *Dea*, comme on l'a dit, mais de *Dias*, mot breton qui signifie un endroit bas et humide, comme est l'emplacement de cette ville. Cheix (Casa), Rouans (*Rotomagus*) sont aussi des appellations fort anciennes⁽¹⁾. Nous allons voir que l'occupation des autres localités remonte au moins aux premiers siècles de notre ère; or comme les Romains ne s'établissaient jamais dans les déserts, nous serons forcés d'en induire que la population est depuis longtemps très dense autour du lac.

Je ne vois pas non plus de contrée dans la Basse Loire où la population aurait pu trouver une vie plus large et un abri plus sûr, des communications plus faciles dans toutes les directions, une terre plus fertile. Les vastes forêts de Bois, des Huguetières, de Princé et de Machecoul, qui prolongeaient leurs végétations jusque sur les pentes de ce bassin merveilleux, lui formaient une ceinture d'ombrages délicieux où la population trouvait des moyens d'existence, et se protégeait en même temps contre la violence des vents d'Ouest. La vallée du Brivet et sa grande brière, malgré le voisinage de la mer, ne présentaient pas des avantages égaux. Les bois dont nous parlons ont subsisté jusqu'à une époque relativement récente, c'est-à-dire jusque vers le vi^e siècle, époque où les auteurs signalent des cyclones terribles. Des arbres innombrables ont été entraînés par la tourmente et couchés dans le fond du lac en si grand nombre qu'il n'est pas possible de creuser un fossé, dans les régions d'eau dormante, sans retirer des pièces de bois plus ou moins longues. Les courants ont dû en emporter beaucoup depuis quinze siècles, et cependant il n'est pas rare que des découvertes de ce genre se produisent, quand on exécute un travail quelconque ou quand les pêcheurs traînent leurs filets. M. Navreau, ingénieur des ponts et chaussées, se rappelle fort bien avoir retiré de l'embouchure de l'Ognon une très grande quantité de bois enseveli sous l'eau et là vase depuis longtemps. Du côté opposé, en Saint-Mars-de-Coutais, il y a un canton, au tènement du Plessis, qu'on appelle la *Forêt-Noire*, tant le sol est rempli de bois corrompu par les eaux. Sur la rive orientale, on voit encore le bois de l'Ar-sangle, dernier reste de la forêt qui entourait le bourg de Passay,

⁽¹⁾ La forme *Rotono vicus* existe sur un tiers de sou d'or que M. Prou applique à Pont-de-Ruan (Indre-et-Loire). (*Ino. des monnaies mérovingiennes de la Bibl. nat.*, p. 93.)

et dans lequel je pressens l'existence d'un retranchement angulaire⁽¹⁾.

Le territoire de la commune de Bouaye n'était pas autre chose qu'une forêt, au XI^e siècle, quand les religieux de Bourgdieu vinrent y fonder un prieuré sous l'invocation de saint Hermeland de *Bois*, nom qu'on a malheureusement transformé en Bouaye.

Les populations riveraines, ne comprenant pas pourquoi le lac leur enlevait si souvent des pièces de bois tantôt à l'état brut, tantôt travaillées grossièrement, se sont mises à raisonner sur chaque découverte et ont fini par inventer une histoire de ville enfouie à la suite d'une commotion violente et d'un effondrement; en un mot, pour elles le lac serait le résultat d'une catastrophe⁽²⁾. Nous verrons plus loin ce qu'il faut en croire; contentons-nous ici de remarquer que cette accumulation d'antiquités concentrées autour du bassin de Grandlieu ne peut pas être le résultat d'un concours de circonstances fortuites; elle indique la présence d'une attraction qui ne pouvait être que le lac avec les produits de sa pêche. Pour qu'il n'y ait pas de méprise, n'oublions pas qu'il y a trois choses distinctes à considérer : la cité lacustre, la ceinture des forêts et la cavité profonde d'un bassin qui reçoit quatre rivières.

II. — LES GAULOIS À VIDUA OU VUE.

A Vidua ou Vue, à l'extrémité de la Chenau, au milieu des marais qu'inondent les eaux du lac avant de tomber dans la Loire, j'ai à décrire la présence d'une ville gauloise qui s'est révélée d'une façon indubitable, il y a vingt ans, par une découverte inattendue. M. Jaguelin, en transformant la belle propriété qu'il possède dans le bourg de Vue et en défonçant profondément le terrain pour ses plantations, trouva la trace de douves régulières, sur le revers desquelles existait une fortification de pierres brutes. Le fait aurait sans doute passé inaperçu, parce que Vue a été le siège d'une châtellenie et que la présence d'une enceinte de fossés n'avait rien d'extraordinaire, mais il arriva que, parmi les matériaux et les décombres qu'on remuait, on aperçut une grande quantité de clous

(1) L'Arsangle ou la Sangle est une corruption de l'Angle et rappelle un retranchement anguleux. J'en ai eu la preuve à Bougon.

(2) M. Guichard lui-même donne dans cette erreur, *Notice sur le lac de Grandlieu*, déjà citée.

fort longs et très mangés par la rouille, pareils à ceux que les Gaulois employaient dans leurs fortifications. Ils entremêlaient les poutres dans la maçonnerie pour lui donner plus de résistance et assemblaient les pièces de bois avec de longs clous. Il était évident qu'ils avaient employé le même système à Vue : ce fut l'opinion de M. Parenteau quand on lui apporta un fardeau de cette ferraille⁽¹⁾.

Il était d'autant plus facile à M. Jaguelin de faire des constatations régulières et précises qu'il a établi chez lui une sorte de chantier pareil à ceux de nos ingénieurs; le total des tombereaux de pierre et de décombres remués dépasse le chiffre de 300⁽²⁾. On peut donc le croire quand il nous dit que le mur de défense avait 9 mètres de largeur, qu'il se composait d'un parement extérieur de 3 mètres en pierres sèches, d'un autre parement semblable à l'intérieur, et qu'entre les deux, le remplissage se composait de terre. Le terrain lui a été vendu sous le nom vulgaire de *Portelle*, ce qui semblait indiquer qu'on voyait là jadis une sorte de poterne ouvrant un accès sur la place⁽³⁾.

L'entrée principale se trouvait à la suite de la route actuelle du Pellerin; elle était défendue par deux tours que les vieillards ont connues et dont j'ai pu mesurer le diamètre (3 m. 80) sous le tertre nommé la *Masse*, à cause des fondations circulaires qui se conservent en cet endroit. Là, nous ne sommes plus dans un édifice gaulois; la maçonnerie est liée avec de la chaux et nous accuse une réfection exécutée au moyen âge pour défendre le siège de la châtellenie; mais il est indubitable qu'on a remplacé une entrée plus ancienne, car il n'y a pas d'accès possible autrement. Vue est une presque île défendue de trois côtés par les marais de la Chenau; son seul point faible, à l'est, était protégé par une enceinte demi-circulaire qui partait de la Chenau, au sud, pour aller la rejoindre au nord. Le fossé creusé en avant de la muraille n'avait pas moins de 10 mètres d'ouverture et 3 mètres de plat fond. On a pu s'en rendre compte dernièrement en construisant la maison de la Poste sur la contrescarpe; on a aussi retiré de la tranchée des morceaux d'amphores.

(1) Ces clous étaient disséminés çà et là parmi de grands amas de charbon qui attestaient bien la présence du bois.

(2) M. Jaguelin a vendu 165 charretées de pierre et construit tous les murs de sa propriété avec ce qu'il a retiré de matériaux de ses fouilles.

(3) Le rocher de Vue est à 16 mètres au dessus des marais.

Déjà en 1866, au mois de mai, M. Gobert, ancien agent voyer, avait découvert de grandes jarres en terre rouge et noire avec de longs clous en fer très oxydés, dans la dépression qui entoure la Masse de Vue, lorsqu'on élargit l'entrée de la ville.

Le nom primitif de Vue nous a été conservé par les monnaies. Je suis persuadé, après avoir eu connaissance de cette enceinte gauloise, que cette localité a été le siège de l'atelier monétaire où ont été frappées les monnaies d'or portant *Vidua*. C'est la pensée qui m'est venue de suite à l'esprit le soir où M. Marionneau présenta à la Société archéologique un triens mérovingien portant, outre la croix, l'alpha et l'oméga au droit, la légende *Vidua vico fit*, et au revers *Francolemus*. En 1846, M. Verger avait déjà exposé un triens en or sur lequel on avait lu aussi *Vidua vico fit*, mais le procès-verbal ne rapporte pas la légende du revers.

M. Lalanne, le numismate si connu de Bordeaux, interrogé à ce sujet, répondit que ce type était signalé sur plusieurs catalogues, mais que les interprètes ne s'entendaient pas sur la traduction de *Vidua* ⁽¹⁾.

Les tombeaux et l'histoire religieuse de Vue nous reportent à la même époque que cette monnaie. Les inhumations relevées autour de l'église paroissiale qu'on vient de reconstruire au centre de la ville n'étaient pas bien caractérisées; on trouvait les tombes creusées dans le rocher schisteux sans aucun mobilier funéraire; mais cette église, dédiée à sainte Anne, n'était pas la seule. Au bas du versant qui touche le marais, on voit encore debout le pignon d'un autre édifice qui était dédié à saint Philbert, et dans l'enceinte duquel on a exhumé quelques tombes en pierre blanche et en calcaire. On en trouvera sans doute bien d'autres quand on déplacera le cimetière qui, par exception, est maintenu au milieu des maisons. Il est à noter qu'à Saint-Philbert-de-Grandlieu la chapelle adossée à la crypte où repose le sarcophage de saint Philbert, était dédiée aussi à sainte Anne ⁽²⁾. En voyant la même association de deux

⁽¹⁾ *Bull. de la Soc. archéol. de Nantes*, 1883, p. 25, et t. I, p. 40. M. de Saulcy, interrogé, a traduit *Vidua* par *Veuves*, bourg de Touraine, ignorant sans doute que notre bourg de Vue s'appelle *Veus*. M. Prou suit l'opinion de M. de Saulcy en se basant sur la ressemblance de ce triens d'or avec les types tourangeaux. Une pièce a été trouvée à Vertou, l'autre à Bourgneuf, non loin de Vue; c'est bien loin de Veuves et de la Touraine.

⁽²⁾ Sainte Anne était honorée aussi à Noirmoutier, près de la crypte de saint Philbert.

cultes à Vue, je ne puis m'empêcher d'y voir l'effet d'une importation des moines de Noirmoutier et la preuve qu'après s'être établis sur les rives du lac, ils ne restèrent pas inactifs. Par suite de quelles circonstances le culte de sainte Anne a-t-il complètement effacé celui de saint Philbert? Je ne saurais le dire. Il est seulement avéré que, depuis des siècles, le sanctuaire de sainte Anne de Vue est un pèlerinage très fréquenté et que les populations de la rive gauche de la Loire le considèrent comme l'équivalent du sanctuaire de sainte Anne d'Auray.

Saint Philbert est une invocation relativement récente; elle a été certainement précédée par une autre qui céda sa popularité au nouveau venu, sous Louis le Débonnaire. Quand les religieux de Noirmoutier sont arrivés dans le bassin du Grandlieu, Deas et Vue avaient leur église et leur patron; c'est un fait que personne ne niera. La mission de saint Martin de Vertou du *vi*^e siècle n'avait pas été sans résultats. Si quelque jour on exhumait une vieille statue enfouie pour cause de laideté, on aurait sans doute la révélation attendue. Saint Eutrope de Saintes a été très honoré dans le haut moyen âge par les habitants du Poitou; il avait un autel à Pont-Rousseau, en Rezé, un autre certain à Grandlieu. Je ne serais pas étonné que saint Martin ait propagé son culte partout où il passait. Bien que le terme de la saint Michel soit très usité à Vue, il n'est pas possible de le mettre en parallèle avec le culte de saint Eutrope, au point de vue de l'antiquité.

III. — LA CIVILISATION ROMAINE SUR LES BORDS DU LAC.

Quand on arrive à l'époque romaine, les documents de cette civilisation avancée abondent et nous montrent un pays vivifié par le mouvement de la navigation et la facilité des transports. Il n'est pas de commune qui n'ait exposé quelque curiosité dans les vitrines de notre Musée archéologique. Une fibule et deux bracelets en or gallo-romains de la plus grande beauté sont sortis de Saint-Aignan avec 150 deniers consulaires en argent, en 1855.

Sur la rive de Saint-Mars, ce qu'on a pris pour des vestiges de voie romaine et un amas quelconque de débris au village de la Gohellière, n'est pas autre chose que la démolition d'un atelier à terres cuites établi dans les conditions ordinaires. Les vieillards se rappellent avoir vu les fossés de défense, ou les *cloudis*, qui l'en-

touraient pour abriter les ouvriers potiers ou taitiers; ils ont même ramassé des monnaies. On avait reconvert les fourneaux de remblais, qui formaient deux buttes à travers lesquelles on a ouvert un chemin, et c'est ainsi que les tuiles et les briques ont apparu aux yeux de l'agent voyer sur une superficie de 30 mètres de longueur et 10 mètres de largeur⁽¹⁾.

C'est une illusion très commune chez les novices en archéologie, que celle de voir des traces de voies antiques partout où il y a des dépôts de briques ou de ciment. M. Orioux dit lui-même qu'il n'a pas aperçu autre chose que des fragments de terre cuite dans cette prétendue chaussée, sur 400 mètres de longueur, et que ces débris reposaient directement sur l'argile⁽²⁾. Connaissant le soin ordinaire des ingénieurs romains, ce détail aurait dû lui ouvrir les yeux et lui faire chercher une autre explication. D'ailleurs il suffit d'examiner une carte des rives du lac pour se rendre compte qu'un peuple avisé comme les Romains n'aurait pas tenté d'établir une chaussée dans des prairies basses, très souvent inondées, pour aboutir à une solitude, quand la vallée lui offrait un passage plus commode et plus rapide auprès du château de Saint-Mars, là même où le bac a été remplacé par un pont.

Dans la presqu'île de Saint-Mars, l'industrie n'était pas à l'état d'exception. A la Pohérie, près d'un petit cours d'eau, on m'a fait voir des jardins dans lesquels les buttes étaient nombreuses, surtout chez Gouy et Michaud. En les nivelant, ces cultivateurs ont découvert « des pots communs et des vases fleuris » avec une amphore, et, lorsque le sol a été baissé de trois pieds, on a creusé de nouveau à deux pieds en ma présence, et on a retiré du fond des morceaux de pots trop cuits mêlés à du charbon, à des cendres et à des pierres brûlées. Les murs qui environnaient ces décombres étaient sans chaux comme il convient dans un atelier activé par le feu; l'ensemble annonce donc bien l'existence d'une industrie de potier. On voit, non loin de là, les trous où se prenait la terre glaise.

Ce qu'on nomme un peu plus loin, à côté du Petit Verger, la butte de Malgogne, n'est pas autre chose qu'un atelier; mais ici les

⁽¹⁾ *Bull. de la Soc. archéol.*, 1866, p. 83. M. Hyrvoix annonça à la Société archéologique, la même année, que beaucoup de monnaies romaines ont été trouvées à Saint-Mars. (*Bulletin* de 1866, p. 262.)

⁽²⁾ *Annales de la Soc. académ. de Nantes*, 1866, p. 446.

débris ne sont plus de la même matière. Il existe autour du retranchement circulaire et double qui renferme une grosse butte, des débris assez abondants de mâchefer qu'on jetait dans les chemins. L'eau se prenait dans une noë.

M. Orieux, qui a vu les lieux vers 1860, nous décrit ce qu'était cette singulière fortification industrielle qu'il a prise pour une *création féodale*. « C'était d'abord une butte de 24 mètres de circonférence à la base, de 4 m. 50 de hauteur au-dessus du chemin, puis à 40 mètres de là un champ de 8 ares plus élevé que les terrains voisins et contenant lui aussi une butte, plus loin quelques élévations informes. » D'abord, les titres ne signalent pas de seigneurie sur ce point; ensuite, on se demande quel parti un guerrier aurait pu tirer d'une pareille taupinière. (*Annales de la Société académique*, 1864, p. 515.)

Saint-Lumine-de-Coutais nous offre un gisement de ruines tout différent, une sorte de station de plaisir dont les habitations étaient étagées sur un joli versant en pente douce qui regarde le bassin du lac. On atteindrait facilement le chiffre de 10 hectares, si on additionnait la superficie de tous les champs renfermant les fameuses briques à rebords qui, partout, sont un indice de la diffusion des procédés romains. Le presbytère paraît être le centre de l'emplacement qu'occupait la station antique qui est devenue le point de départ du bourg de Saint-Lumine-de-Coutais. Les ruines en question se rencontrent dans les vignes des alentours, dans le jardin de la cure, dans le cimetière; ce sont tantôt de grandes pierres plates qui arrêtent la pioche, tantôt des briques énormes et épaisses, des morceaux de ciment rouge et blanc, des poteries rouges et noires, fines et grossières, des charnières de coffrets en os, des épingles, des stylets, des défenses de sanglier, des amphores, des cornes et des morceaux de métal. Dans l'intérieur du bourg, les ruines se prolongent dans le jardin de l'école, dans les jardins Guilloux, Michaud, Blineau, dans la cour Biron, la vigne Musset et jusqu'à l'église⁽¹⁾. Je me suis assuré par moi-même que le verger de la cure renfermait des fondations de murs très résistantes, qu'il serait très coûteux de suivre à travers les rangées d'arbres. Ailleurs, la culture a tout renversé pour les plantations de vignes et la reconstruction des maisons.

⁽¹⁾ *Rapport de l'abbé Meynier* (*Bull. de la Soc. archéol.*, 1869, p. 82 et 83; 1870, p. 74) et lettre du 24 avril 1869 du même. (*Archives de la Société.*)

Personne n'avait jamais parlé du séjour des anciens dans cette localité; il aurait été sans doute ignoré encore bien longtemps, si le service vicinal n'avait été appelé à percer une route en tranchée vers le lac, et surtout si la Société archéologique n'avait eu un correspondant clairvoyant sur les lieux, M. l'abbé Meynier. De 1854 à 1857, M. Orioux avait constaté, en faisant le chemin de Saint-Lumine aux Jamonnières, qu'il existait un cimetière gallo-romain. A quel genre de monuments l'a-t-il reconnu? Son rapport nous apprend qu'il a vu des ossements recouverts de grandes briques à rebords à gauche comme à droite, et ces briques étaient semblables à celles qu'il a rencontrées dans les stations réputées romaines de Saint-Père-en-Retz, de la Madeleine-de-Guérande et de la Chapelle-sur-Erdre, au Saz⁽¹⁾. Le fait est confirmé par les découvertes postérieures que fit M. l'abbé Meynier, en 1861, dans la cour du presbytère où se prolongeait ce cimetière païen. « Les cadavres couchés dans un lit de ciment, dit-il, avaient la tête au midi et les pieds au nord, ils tombèrent en poussière sous la pioche brutale du maçon. » Dans un cimetière chrétien, la tête du cercueil regarde toujours le Levant.

Le maire, M. Biron, assure qu'à 50 mètres plus loin, il a vu aussi enlever, sur la place de l'église qui vient de tomber, des ossements renfermés dans des briques, d'autres dans des tombes en calcaire des chaumes de Machecoul. Voilà des indices d'un vaste champ funéraire des premiers siècles de notre ère, qui nous oblige à croire à la présence d'une population assez dense sur ce point.

L'église paroissiale, si elle avait été épargnée par les troubles de la Révolution, nous aurait sans doute révélé quelque particularité curieuse, car le pignon du clocher, la seule partie qui n'eût pas été renversée, était maçonnerie en ciment rouge inébranlable.

La petite chapelle de Notre-Dame, qui est à la porte du presbytère, pourrait bien être le premier édifice chrétien de Saint-Lumine et la fondation destinée à la population des temps mérovingiens. Sa maçonnerie est mêlée de briques empruntées aux ruines qu'elle remplace. Sa place au milieu du *Chatellier* n'est pas fortuite, elle témoigne que le christianisme a conquis cette agglomération au moment où la civilisation romaine était encore dans tout son éclat. On appelle vulgairement un *chatellier* un terrain fortifié au

⁽¹⁾ *Annales de la Soc. académ.*, 1864, p. 438.

moins par un fossé dans l'enceinte duquel on rencontre des ruines. Bien que les vestiges du retranchement aient disparu, nous devons croire que telle a été la physionomie du premier bourg de Saint-Lumine bâti autour de la chapelle de Notre-Dame-du-Châtellier. Les titres anciens se servent de l'expression de *ville* pour désigner cette localité, infime bourgade qui pourtant n'a jamais été le siège d'une châtelainie ni de la moindre seigneurie dont le souvenir ait pu lui mériter cette appellation pompeuse⁽¹⁾. Il faut donc en conclure que le peuple se consolait de sa déchéance en conservant la mémoire d'une époque où ses ancêtres, logés dans de somptueuses villas, bâties en beaux matériaux, couvertes de lourdes tuiles, abritaient leurs richesses derrière un retranchement. Les vases et la tourbe, il y a 1500 ans, n'envahissaient pas le fond du lac; les négociants, en remontant la Chenau, pouvaient apporter leurs marchandises jusqu'au pied du coteau et les exposer sur les berges de l'anse que les titres nomment le *Grand Port*⁽²⁾. Le colmatage s'est produit assez rapidement dans la partie sud, après les cyclones du vi^e siècle qui ont renversé les bordures des forêts et entraîné une foule d'arbres dans la cuvette du lac.

En les voyant couchés dans le fond des douves, la tête vers l'ouest, toujours dans la même direction, on se rend compte qu'ils ont été poussés par un vent violent, venant de l'est, qui les a accumulés sur la rive occidentale. Au xv^e siècle, les alluvions s'exhaussant d'année en année étaient assez solides pour former des prairies d'assez bonne qualité qui furent concédées aux habitants par le duc Jean V.

Le jeu du Cheval Malet n'était qu'une mascarade imposée aux usufruitiers et destinée à perpétuer le souvenir de cette concession à travers les âges.

IV. — LES CITÉS DE DEAS OU SAINT-PHILBERT ET DE PASSAY.

Le bourg de Saint-Philbert est loin d'être dans une situation aussi pittoresque que l'assiette de Saint-Lumine; il est au contraire dans le fond d'une déclivité, sur la rive la plus plate du lac.

⁽¹⁾ Le principal fief était le prieuré de Saint-Symphorien avec sa maladrerie de la *Mesauderie* desservie par les moines de Villeneuve.

⁽²⁾ *Aveux de l'abbaye de Villeneuve* (série B., Archives de la Loire-Inférieure).

dans un emplacement qui devient facilement marécageux dès que la moindre crue se produit. Le mot de *Marais puant* appliqué à sa banlieue nous peint bien l'aspect de ses abords. Son seul avantage est d'être à l'embouchure de la Boulogne, rivière profonde quoique étroite, qui, sur deux côtés, lui servait de rempart contre les incursions des ennemis, ce qui n'était pas à dédaigner dans les temps barbares. Pour fermer complètement la presqu'île où ils s'étaient campés, les premiers habitants de Deas avaient creusé un fossé ou une douve de 5 à 6 mètres de largeur qui, partant de la Boulogne, passait derrière le prieuré, où elle n'a pas disparu, courait en ligne droite vers la place actuelle de l'église neuve qu'elle traversait pour aller joindre le ruisseau du Pontreau. Tel fut le périmètre de la ville et du fief des moines de Saint-Philbert jusqu'en 1790.

Il est fort possible que cet emplacement ait été occupé dès l'époque gauloise, je crois même la chose certaine, car nos pères les Gaulois vivaient volontiers dans le fond des vallées, mais je reste incrédule quand je lis dans les notes de M. Bizeul qu'on a remarqué des briques, des tuiles et des poteries dans les jardins, et qu'il en induit l'existence d'une station romaine⁽¹⁾. J'ai fait une enquête sérieuse, je suis allé dans tous les jardins, j'ai interrogé les vieillards et je suis rentré avec la persuasion que M. Bizeul avait été trompé par quelques amas de débris examinés de loin. Une station romaine ne disparaît jamais sans donner lieu à des découvertes, sans laisser des vases, des tombeaux, des monnaies ou des murs dans le sol, nous l'avons montré par plus d'un exemple; or notre musée n'a jamais rien reçu de cette provenance.

L'histoire de Saint-Philbert n'en est pas moins intéressante, elle a, par compensation, de belles pages à nous offrir sur les temps carolingiens⁽²⁾.

Nous savons que, vers l'année 816 environ, l'abbé de Noirmoutier, effrayé des ravages que commettaient partout les Normands sur ses terres voisines de l'Océan, s'étant mis en quête

⁽¹⁾ M. Orioux répète la note et ne prend pas la peine de vérifier son exactitude. Le port Boscineau ne contient rien non plus. (*Annales de la Soc. académ.*, 1864, 2^e sem., p. 437-438.)

⁽²⁾ « In pago qui dicitur Erbadellicus, in loco cujus vocabulum est Deas. » *Diplôme de Louis le Débonnaire*, 819. (Léonée Lex, Documents originaux des archives de Saône-et-Loire, p. 1 et 2.)

d'un nouvel emplacement pour bâtir un autre monastère moins exposé aux coups des Barbares, avait été autorisé par l'empereur à bâtir à Deas, dans le pays d'Herbauges. En 819, les constructions étaient achevées sans doute, car un diplôme impérial de cette date autorise l'abbé Arnoul à couper une route royale pour amener l'eau de la Boulogne dans le monastère, qu'il désigne comme une œuvre terminée, et à construire un pont sur ce fleuve, un pont en bois sans doute, qui est aujourd'hui transformé en pont de pierre pour la route de la Chevrolière⁽¹⁾.

L'hospitalité que les habitants de *Deas* ont offerte aux religieux de l'abbaye de Noirmoutier, au moment où ils emportaient le corps de saint Philbert, leur fondateur, loin des fureurs des Normands, nous représente un centre religieux en pleine activité. L'existence de ce bourg à l'époque mérovingienne nous est démontrée aussi par les légendes des monnaies. Un tiers de sou d'or de la collection Grille d'Angers porte au droit *Deas vico* avec un buste diadémé, au revers, le nom du monétaire *ALOVIV*, ou à peu près, et la syllabe ordinaire *MO.*, avec une croix ancrée posée sur deux degrés⁽²⁾. Il ne peut y avoir de doute sur l'attribution que nous faisons; le nom de *Deas* est encore appliqué à saint Philbert par le récit des reliques de ce saint et par deux diplômes impériaux, l'un de Louis le Débonnaire déjà cité, l'autre de Charles le Chauve que je signale plus loin⁽³⁾.

En voyant ce nom de *Deas*, Ogée, l'auteur du Dictionnaire de Bretagne, a eu la pensée d'une interprétation singulière. « Ce prieuré tire son nom, dit-il, de celui du canton, pays dans lequel on adorait la déesse *Cybèle*, la mère des dieux. On voit dans les marais une pierre très ancienne qui, selon toutes les apparences, était consacrée à cette déesse⁽⁴⁾. » Ogée veut parler du menhir qui se voit près du Pont-Saint-Martin. Voilà comment on entendait nos anti-

⁽¹⁾ Il est possible que cet aqueduc soit la douve d'enceinte dont nous parlons plus haut.

⁽²⁾ *Lettre à M. Dugast-Matifeux sur quelques monnaies françaises inédites*, par B. Fillon. Paris, 1853. M. M. Prou cite une pièce de la Bibliothèque nationale portant visiblement *ALOVIV*, c'est pourquoi nous corrigeons la lecture de Fillon *ALOVIL*, qui n'est pas conforme aux désinences connues. (*Catal. des monnaies mérovingiennes*, p. 126.)

⁽³⁾ Ermentaire, *Vita S. Philiberti*.

⁽⁴⁾ *Dictionnaire de Bretagne*, art. de Saint-Philbert de Grandlieu. Le menhir est à plus de 3 lieues de Deas.

quités celtiques, il y a cent ans, et comment on écrivait l'histoire. Et pourtant Ogée n'est pas crédule, c'est lui qui traite la légende d'Herbage de fable. Ce lac est environné de marais dans lesquels on trouve une quantité prodigieuse de bois qu'un long séjour dans l'eau a noirci et durci; on y trouve des arbres entiers d'une grosseur considérable⁽¹⁾. « C'est ce qui prouve, dit-il, que la prétendue cité d'Herbage n'était qu'une forêt qui aura été renversée par ces tremblements de terre ou ouragans assez fréquents dans le vi^e siècle. »

Le corps de saint Philbert fit une si longue étape à Deas, que son nom retentissant au loin finit par l'emporter, et fit disparaître complètement le premier, fait que nous avons déjà remarqué à Saint-Nazaire et qui n'est pas rare dans notre histoire. Nous possédons encore l'église où les reliques furent déposées dans une confession, et même deux colonnes de marbre vert de Campan de l'église antérieure; détail décoratif qui nous montre que les habitants de Deas n'étaient pas des Barbares puisqu'ils employaient le marbre. La petite crypte formée d'un couloir coupé trois fois transversalement, percée d'œils-de-bœuf dans la voûte, a été certainement élevée par les religieux pour y cacher le corps de leur saint patron pendant les vingt et une années qu'ils passèrent à Deas, avant de se rendre à Tournus en Bourgogne⁽²⁾.

C'est une construction voûtée en arêtes qui ne pouvait être employée à une autre destination, et qui, par là même, se trouve datée du ix^e siècle. Il est à souhaiter qu'on prenne des mesures pour la conserver avec toute la partie supérieure qui l'enveloppe. Quant au sarcophage en marbre gris bleu qu'on y a mis au jour, il y a trente ans (1865), il excite autant la curiosité que le reste. On se demande comment, à une époque troublée, on a pu se procurer une matière aussi rare et trouver des ouvriers sculpteurs pour confectionner un coffre et un couvercle d'une régularité irréprochable.

⁽¹⁾ Ogée écrivait ordinairement sur des notes qui lui étaient envoyées de chaque localité par les curés ou d'autres correspondants.

⁽²⁾ Un diplôme de Louis le Débonnaire, de 839, annonce la présence du corps du saint. En 854, un diplôme de Charles le Chauve indique que le corps reposait encore à Deas et qu'on cherchait un abri dans le diocèse du Mans. « Monasterio Deas in quo sanctus Filibertus habetur sepultus » (Chifflet, *Hist. de l'abbaye de Tournus*, p. 194 et 206.)

Je n'ai pas autant de détails curieux à fournir sur la Chevrolière, qui occupe la rive orientale, mais le peu qu'on a découvert nous dévoile encore là une agglomération non moins ancienne que les autres. D'abord, il est certain que le centre paroissial était, dans le principe, à Passay, dans ce grand village où les habitants ont toujours préféré la vie aventureuse du pêcheur aux labours de l'agriculture. Les plus vieux titres ecclésiastiques appliquent à cette paroisse le nom de Passay, jamais celui de la Chevrolière.

Dans une bulle de Calixte II, de 1119, et dans un pouillé de 1283, ce nom est orthographié sous la forme *Passay*, altération qui n'empêche pas d'entrevoir une racine latine, voisine de *Puciaco*⁽¹⁾. Passay devait s'étendre en longueur sur la rive orientale du lac jusque dans les terrains sablonneux qui ont conservé le nom de *Charnier*. On y a trouvé, dans ces dernières années, un squelette qui ne devait pas y être seul : autrement on ne s'expliquerait pas l'importation de ce nom synonyme de *cimetière*⁽²⁾. Il faut supposer qu'à diverses époques, des trouvailles funèbres ont été faites sur le même emplacement qui, suivant nos conjectures, aurait été aussi celui de l'église. Il est fort possible, en effet, qu'un ouragan sur cette rive basse, exposée au vent de mer, ait emporté l'édifice, au xiv^e ou au xv^e siècle, et qu'on ait saisi cette occasion pour changer le centre paroissial et l'établir à la Chevrolière, sur le bord d'une grande route.

V. — LES BOURGS CELTIQUES ET MÉROVINGIENS

DE PONT-SAINT-MARTIN, DE SAINT-AIGNAN ET DE LA CHENAU.

Le bourg du *Pont-Saint-Martin* porte un nom descriptif; il est bâti sur les rives de l'Ognon, non loin de son embouchure dans le lac, près d'un gué très fréquenté sur lequel saint Martin de Verdon, le grand apôtre du pays, bâtit un pont au vi^e siècle. Construire un pont pour les voyageurs était une œuvre pie au moyen âge. On sait que des confréries de frères *pontifes* n'avaient pas d'autre but

⁽¹⁾ Parenteau, *Inventaire archéologique*, p. 86, a cru lire sur une monnaie mérovingienne le mot *Pucelliacus*; c'est une erreur à laquelle il faut substituer *Tincellaco*. *Puciaco* existe dans le testament d'Aldric, évêque du Mans, de 857. *Gallia christ.*, XIV, instr. col. 129.)

⁽²⁾ Une partie du charnier se nomme le Paradis.

que de travailler à ce grand service public; il n'est donc pas surprenant que saint Martin, qui était aussi le patron de Passay, se soit occupé d'améliorer la voirie du pays; il avait lui-même besoin de bonnes routes pour se rendre rapidement d'un point à un autre dans le vaste champ qu'il avait entrepris de convertir au christianisme. Le pays, quoique très boisé, n'était pas aussi dépeuplé qu'on pourrait le croire, surtout le long des cours d'eau, car dans le fond des vallées fertiles on rencontre toujours quelques traces du séjour des générations voisines de l'antiquité. La pierre debout qui se dresse sur la rive droite de l'Ognon est un monument celtique; le *château Poillon*, élévation circulaire de 17 mètres de diamètre, qui est sur l'autre rive, est un reste de l'époque où l'on travaillait le fer. Nos populations absolument agricoles reconnaissent elles-mêmes, par instinct, qu'elles ont été devancées par une autre race qui remuait la terre et les métaux avec une puissance qu'elles ne peuvent égaler; c'est pourquoi elles appliquent partout des noms étrangers aux fortifications quelconques qui hérissent notre territoire ou répètent un écho de la conquête romaine. A la pointe d'Herbonne, au-dessous de la Nivardière, on voyait, il y a cinquante ans, un mamelon entouré d'une douve profonde, formant une enceinte fortifiée de 150 mètres environ de diamètre, auquel le peuple donne le nom de *Camp de César*, suivant une coutume très répandue en Gaule⁽¹⁾. Cette appellation est très commode pour ceux qui sont dispensés de faire des études archéologiques sur nos monuments anciens et de les classer. On y a trouvé du mâchefer et des poteries quand on a nivelé le terrain vers 1860⁽²⁾.

De l'autre côté de l'Ognon, sur la commune de Saint-Aignan, la rive septentrionale du lac, qui est très découpée, nous offre une presqu'île qui renferme aussi une fortification rectiligne. Le nom de *Dun* qu'elle porte toujours dans les titres, au moins depuis le XII^e siècle, nous oblige à y voir autre chose qu'un travail romain. *Dunum* est un mot celtique qu'on voit associé à une foule de noms de lieux en France, et ces lieux faciles à fortifier ont toujours le caractère d'une haute antiquité⁽³⁾. Il est possible que notre enceinte

(1) Témoignage du sieur Aguesse, chef cantonnier.

(2) Voir nos observations sur les châteliers paroissiaux. (*Revue de Bretagne et de Vendée*, 1894, 1^{re} sem., p. 442-446.)

(3) Charte du duc Conan, de 1144. (Archives de la Loire-Inférieure, H 19.)

de *Dun*, aujourd'hui réduite à un seul côté, ait été commencée par les indigènes de l'âge de la pierre contre les bêtes fauves ou les agressions des tribus hostiles; cela n'empêche pas qu'elle ait été ensuite conservée par les générations postérieures comme une retraite dans les temps de panique, non moins sûre que celle d'Herbonne. Toute la force de ces deux camps est dans le voisinage du lac, ce sont deux refuges, au moins antérieurs à l'apostolat de saint Martin, qu'il faut ranger parmi les témoins de l'existence indubitable de notre bassin à l'époque romaine et de l'activité qui régnait dans cette contrée singulièrement favorisée par la nature.

Rouans et Cheix sont deux localités qui n'ont pas été le théâtre d'événements importants, et qui ne se font remarquer par aucun monument celtique ou romain; cependant nous sommes obligés d'avoir égard à leurs noms, qui, je l'ai dit déjà, sont des dérivés de formes latines ou mérovingiennes. D'ailleurs l'invocation de saint Martin de Vertou, qui est celle de leur église, concorde parfaitement avec ces apparences d'ancienneté, elle atteste qu'elles existaient au moment où ce grand missionnaire du *vi*^e siècle traversa la contrée d'Herbauge. Et puis, il ne faut pas oublier qu'elles sont toutes deux sur le bord du chenal du lac, c'est-à-dire dans une de ces positions privilégiées que recherchent toujours les populations. C'est également le cas du Port-Saint-Père, centre bâti, comme son nom l'indique, sur la ligne d'un passage. C'est là que se concentrait toute la circulation des voyageurs qui se rendaient de Nantes dans la région maritime des Pictons, parce que la vallée de la Chenau y était moins difficile à franchir qu'ailleurs. *Port* avait ici le même sens que dans le midi, au pied des Pyrénées, il désignait, non pas un lieu de débarquement, mais un lieu favorable aux passagers⁽¹⁾. Le culte de saint Pierre importé par saint

(1) M. Longnon a proposé d'identifier le Port-Saint-Pierre avec le *Portus Vetraria* cité dans un diplôme de Sigebert II, de l'année 651, sans nous convaincre. Le nom officiel était bien, au *vii*^e siècle, *Portus S. Petri*. Comment, d'ailleurs, veut-on qu'une abbaye des Ardennes ait accepté un don aussi éloigné d'elle? La navigation, au surplus, était si souvent interrompue que le présent n'était pas enviable. Le passage invoqué cite du reste deux fleuves « *super fluvios Tanuco litaques* » que notre interprète ne traduit pas. Pardessus, *Diplomata et chartæ*, t. II, p. 94.

M. Prou (*Catal. des monnaies mérovingiennes de la B. N.*, Paris, 1892, 1 vol. in-8°, p. 480) cite des monnaies avec les légendes : *Porto Vidrari*, *Porto Veteri* et *Porto Vediri*.

Martin de Vertou ici comme dans toutes les localités où il est passé, a sans doute fait disparaître une autre appellation antérieure, analogue à celle de Deas.

VI. — DE LA NAVIGABILITÉ DU LAC.

Les savants, eux aussi, tiennent aux légendes; ils les regardent comme le produit de la vérité altérée et ne pensent pas qu'elles soient entièrement un fruit spontané de l'imagination. On se demande si l'observation attentive du régime des eaux de la Basse-Loire et des changements inévitables qu'entraîne l'arrivée constante des alluvions de sable vers l'embouchure ne fournirait pas la date approximative de la formation du lac. En d'autres termes, la légende de l'engloutissement d'une ville au *vi*^e siècle concorderait peut-être avec une révolution survenue à la même époque dans la marche des alluvions. Une barre se serait formée à l'embouchure du Tenu, et les eaux de la Logne, de la Boulogne et de l'Ognon refoulées se seraient répandues dans le bassin de Grandlieu. On peut expliquer ainsi théoriquement la formation de notre lac avec une certaine apparence de raison; il est donc utile que nous entrons dans quelques détails sur son hydrographie naturelle. Ces dernières considérations ajouteront encore à la force des témoignages que nous avons tirés de la densité de la population sur ses bords et des nombreuses antiquités qui en délimitent la ceinture ⁽¹⁾.

Il est important de ne pas assimiler notre lac de Grandlieu à un étang; il est alimenté par quatre rivières, dont l'une est torrentielle, la Boulogne, et il n'a pour débouché qu'un petit canal étroit, qui le plus souvent est insuffisant. Les obstacles naturels qui s'opposent à l'écoulement des eaux sont nombreux. Il y a d'abord le défaut de pente dans la Chenau, et ensuite l'ascension des marées qui se fait sentir encore aujourd'hui très vivement, et qui certainement n'était pas moindre dans les siècles passés. Si le plat-fond de la Loire s'exhausse toujours, le même phénomène se produit non moins rapidement dans le lac, par suite des vases qu'apportent ses affluents. Sa capacité était considérable à l'origine, puisque le rocher est à une grande profondeur sur toute la rive

⁽¹⁾ Témoignage de M. l'abbé Coquet et de MM. Brillaud-Laujardière et Du-Sel des Monts.

gauche. La nature avait tout préparé pour en faire un réservoir; elle avait placé dans son chenal deux hauts fonds de rocher qui étaient comme deux barrages : l'un à l'embouchure du lac, l'autre vers le milieu du parcours du canal. Ces deux digues jouent un tel rôle dans le régime des eaux, que les ingénieurs se sont empressés de les attaquer dès qu'ils ont voulu travailler au dessèchement des marais de Grandlieu et de la Chenau. Il est bien avéré que ce sont des fonds de rocher, cependant ils n'entravaient pas la navigation, comme nous allons le démontrer.

Ce n'est pas sans raison que la cité gauloise de Vue fut fortifiée; sa position, à l'entrée de la vallée de la Chenau, en faisait une sentinelle avancée qui pouvait à son gré ouvrir ou fermer l'accès du lac. Les bateaux des négociants de la Loire étaient forcés de passer sous ses murs pour se rendre à Deas, à Passay ou à Saint-Lumine; c'est pourquoi elle fut encore choisie, au temps de la féodalité, pour être un siège de châtellenie. Qui doutera qu'elle ait été occupée aussi par les Romains? Ces conquérants industriels et commerçants étaient trop habiles pour ne pas employer tous les moyens de transport, la navigation leur était familière comme à nous. Leurs bateaux circulaient si bien sur la Chenau, que nous pouvons montrer l'endroit où ils faisaient naufrage. Le haut fond de Malnoë, en Cheix, que l'on vient de faire sauter, était pour eux un écueil sérieux quand les eaux n'étaient pas très hautes.

Il est à la connaissance de plusieurs habitants de Cheix qu'on a trouvé beaucoup de monnaies romaines en 1838, quand on a fait des travaux d'excavation et de barrage en cet endroit ⁽¹⁾.

Quelques personnes ont voulu expliquer la découverte, en supposant la présence d'un gué; elles n'ont pas remarqué que la vallée est trop large et trop peu praticable à Malnoë, et elles ignoraient que la voie du Pellerin passe un peu plus haut, à Pilon. Une découverte semblable de monnaies romaines très nombreuses fut faite aussi, en 1838, par M. de Grandville, quand il attaqua la grève de Butay, commune de Saint-Mars, ce qui donna naissance à diverses suppositions qu'il est difficile de discuter aujourd'hui, à cinquante ans de distance, sans avoir sous les yeux la moindre relation offi-

⁽¹⁾ Verger parle de 400 médailles de bronze aux effigies d'Auguste, de Claude, de Néron, d'Agrippa, de Germanicus, de Domitien et de Maxime, etc., et d'une médaille gauloise. *Dictionnaire ms. des communes*, arrond. de Paimbœuf-Cheix (Bibl. mun. de Nantes).

cielle. On va voir qu'une description minutieuse de la découverte n'aurait pas été sans intérêt.

Le haut fond qu'on nomme « la grève de Buttay » était une sorte de digue qui se trouvait entre l'embouchure du lac et le confluent de la Chenau et du Tenu; il retenait si bien les eaux, que, le jour où le syndicat du canal de Buzay voulut établir une navigation constante et régulière, il s'empessa de l'entamer.

En 1813, on l'abaissa de 1 m. 30, sans qu'on sache ce qui a été trouvé. En 1838, M. de Grandville, jugeant que ce travail n'était pas suffisant pour la circulation des grands bateaux et l'assèchement des prairies, entreprit d'excaver la grève sur soixante toises de longueur en amont et en aval, jusqu'à quatre pieds au-dessous du dernier niveau de 1813 ⁽¹⁾. Les riverains du lac tenaient beaucoup à la conservation de cette digue, qu'ils considéraient comme indispensable pour maintenir les eaux du lac à la hauteur que réclamaient les bateliers; ils protestèrent donc hautement en apprenant qu'elle avait disparu. Le barrage était-il naturel ou artificiel? C'est là ce qu'il aurait été intéressant de savoir au point de vue de l'histoire de l'occupation romaine dans ce pays. Dans quelles conditions les monnaies romaines qu'ont recueillies MM. de Grandville et de Juigné ont-elles été retirées du lit de la Chenau? Nous ne le savons pas. Un contemporain nous dit seulement que le dépôt s'élevait à 15 ou 20,000 monnaies du règne de Tibère ⁽²⁾. Si elles avaient été enfoncées dans une maçonnerie, elles auraient été enlevées dans l'opération de 1813. Les travaux de 1838 n'ont pas été localisés sur la grève, ils se sont étendus sur soixante toises de longueur; on a dragué, nettoyé la rivière en amont et en aval, et c'est après tous ces déblais, que les entrepreneurs ont apporté leur découverte. Pour moi, je suis persuadé que nous sommes encore en présence des épaves d'un bateau naufragé, et que la grève du Buttay était un barrage naturel que les anciens s'étaient bien gardés d'enlever. Leurs bateliers savaient s'accommoder des intermittences que leur imposaient la sécheresse ou les inondations.

Quant à l'hypothèse d'un gué, elle est encore à écarter comme à Malnoë, bien qu'on ait signalé un endroit solide en face du chemin de la Galerie. Si les anciens avaient pratiqué un passage dans

⁽¹⁾ *Mémoire de 1839*, p. 12. (Canal de Buzay, arch. dép., S.)

⁽²⁾ *Témoignage de Benj. Fillon*. (Congrès archéologique de France, 1864, p. 59.)

ce marais, nous verrions la digue qui lui faisait suite jusqu'à la terre ferme.

Les Romains ne construisaient pas de barrages sur les cours d'eau pour y établir des moulins, ils ne connaissaient que les meules à bras; mais ils n'hésitaient pas à établir des chaussées solides quand il s'agissait de traverser un marais.

En partant de Nantes, ils ne pouvaient atteindre Vue, Frossay et Saint-Père-en-Retz, leurs stations extrêmes, qu'en franchissant les grandes prairies basses qui s'étendent entre Rouans et Buzay. On pourrait peut-être hésiter sur l'origine de cette digue qu'on nomme aujourd'hui *Chaussée Le Ray*, et dont le nom véritable est chaussée du Roi ou Le Roi ⁽¹⁾, suivant le vieux langage; mais comme elle sert de passage au grand chemin de Retz, qu'elle en est le prolongement nécessaire, j'ose la présenter comme un travail romain. Elle est certainement antérieure à l'établissement des moines à Buzay, au ^x^e siècle; ils n'ont pu fonder leur monastère que grâce à cette protection, autrement ils auraient été enserrés par les eaux de tous les côtés: au nord par la Loire, au sud par celles du lac. D'autre part, si elle était le résultat de leurs travaux, on la nommerait la *chaussée des Moines* ⁽²⁾.

Cette chaussée, dans un titre de 1201, est désignée sous le nom de *Calciata Regis* ⁽³⁾, « chaussée du Roi »; cela signifie tout simplement que le peuple la jugeait au-dessus des forces d'une entreprise ordinaire, qu'un prince seul pouvait exécuter, car à l'époque où la Bretagne avait des rois comme Nominoë, Erispoë et Salomon, ils préféraient les luttes guerrières aux travaux pacifiques. Quant aux Carolingiens, ils se bornaient plutôt à entretenir qu'à créer.

Les découvertes nombreuses faites à Pilon, à l'époque où M. de Lautrec, maire du Port-Saint-Père, éleva le pont actuel, ont leur explication toute naturelle: nous sommes sur le passage de la voie romaine du Pellerin à Machecoul et à Arthon. On a non seulement découvert des armes révélant un combat, mais encore des monnaies et un radier d'une espèce particulière, composé avec des

⁽¹⁾ Il y a encore une variante. En 1534, le sénéchal de Nantes la nomme la *chaussée de Retz*, ce qui se comprend bien, puisqu'elle porte le *chemin de Retz*.

⁽²⁾ Cette chaussée leur était si précieuse que des malveillants l'ayant rompue, ils furent condamnés à une réparation de dommages de 370 écus d'or. (Arch. dép., H 50.)

⁽³⁾ *Ibid.*, H 46.

charpentes croisées pour passer entre deux eaux, comme au Pont-Noyé d'Oudon ⁽¹⁾.

Le moyen âge, qui préférait les moulins à eau et les ponts visibles, éleva en cet endroit deux murs solides et parallèles, qu'on perça d'ouvertures et qui servirent d'assises à des tabliers de bois et à des roues de moulins ⁽²⁾.

On fit de même au passage du Port-Saint-Père. Nous savons par les chartes, que les moulins de Pilon fonctionnaient déjà en l'année 1200, et la perception du péage, au moins en 1246 : ce qui nous permet de reporter les travaux de premier établissement au début des Croisades ⁽³⁾.

Les ducs, qui tiraient de beaux revenus de ces moulins, ne s'étaient pas préoccupés des conséquences de l'inondation pour les riverains du lac et de la Chenau; ils souffraient même que les arches fussent obstruées par des pêcheries avec pieux qui se louaient à bon prix. Il en résulta pour toutes les paroisses une submersion désastreuse, à laquelle Jean V fait allusion dans ses lettres patentes de février 1409. Les plaintes furent si vives, que le duc fut obligé de céder, de démolir ses moulins et d'abaisser la chaussée, ce qui diminuait notablement ses revenus de la vicomté de Loyaux. Il exigea, en retour, le versement d'une rente annuelle de 120 livres qui se prélevait par cotisation sur chacune des paroisses soulagées, et qui, en raison de son origine, porta pendant des siècles le nom de *retraits de Pilon*, dans les comptes des receveurs. Cette suppression, dont la date est inconnue, remonte au moins à Jean IV, puisqu'il existe des lettres de ce prince de 1366 qui concèdent une rente viagère sur le *retrait de pont de Pilon* ⁽⁴⁾.

Il aurait fallu aussi renoncer complètement aux pêcheries pour rétablir le cours normal de l'eau; or les fermiers du duc continuaient de louer des écluses sous les arches. De là des récriminations qui obligèrent le duc à faire ouvrir de nouvelles voies en

(1) M^{me} Berthelot, M. Grouas de Froussy, M^{me} Riom du Pellerin ont vu beaucoup de monnaies romaines qui sont sorties des vases quand on a nettoyé l'étier de Vue, notamment un bronze d'Auguste.

(2) *Procès-verbal du syndicat Brocel dressé en 1534.* (Arch. de la Société du canal de Buzzy, 1^{er} reg.)

(3) Arch. dép., H 29, H 46.

(4) Arch. dép., E 154.

1409 ⁽¹⁾. Ces ordonnances étaient des demi-mesures qui mécontentaient les populations et les poussaient aux dernières violences quand survenaient des crues un peu fortes. Pendant le xv^e siècle, les rives de la Chenau et du lac retentirent plusieurs fois du bruit de révoltes. On s'armait en nombre et on courait à l'assaut des chaussées pour les rompre. Ceux qui marchent en tête des insurgés, en 1456, sont les principaux seigneurs du pays : les sires du Branday, de la Frudière, de l'Arsangle, de la Thébaudière, G. de Saint-Aignan. Il est constaté et reconnu, en 1438, que tout le mal venait de la multiplicité des pêcheries et de l'état des chaussées de Pilon, de Lerây et de Vue, et qu'à cette date la submersion était plus grande que jamais.

Les plaignants, ne recevant pas de soulagement de l'autorité souveraine, entreprirent un travail de tranchée énorme; on le croirait à peine possible s'il n'était dénoncé dans un acte officiel de mai 1438 ⁽²⁾. Il y est dit qu'ils se sont avisés d'ouvrir un canal commençant aux limites de Saint-Aignan, passant par Souché, la forêt de Nantes, les taillis de l'Éperonnière, et aboutissant à la Loire par l'étier et la chaussée de la Brevière. Ce travail ne fut pas terminé, puisque les révoltes et les plaintes se renouvelèrent.

L'enquête ordonnée sous François I^{er} (1534), celle de Charles IX et la commission donnée à l'ingénieur Craponne d'étudier les moyens d'améliorer cette vallée, en 1572, sont une preuve que la situation restait stationnaire. Les pêcheries supprimées périodiquement par sentence des maîtres des eaux et forêts, étaient rétablies au bout de peu de temps et encombraient le chenal. On ne tenait même pas la main à ce que les arches de Vue, qui étaient le seul débouché vers la Loire, fussent libres et toujours nettoyées; on tolérerait même que le châtelain y conservât des moulins.

Il faut arriver jusqu'en 1713 pour toucher au terme des tribulations des propriétaires. Alors ils se réunissent en syndicat et obtiennent des moines de Buzay la permission de creuser à travers les prairies de leur monastère un canal rectiligne beaucoup plus court que la vallée de la Chenau, et armé d'écluses recevant et repoussant les marées.

Le problème le plus difficile à résoudre pour les dessécheurs

⁽¹⁾ Arch. dép., H 50.

⁽²⁾ Arch. de la mairie, série JJ.

était celui de donner satisfaction aux propriétaires de prairies désireux de faucher du foin, et de pourvoir à la nécessité de conserver les moyens de naviguer dans le lac comme dans le chenal, appelé la Chenau, car toutes les communes riveraines tenaient à rester en communication avec la Loire pour expédier les vins, les bois de leurs forêts, et recevoir les bateaux de chaux. Il est douteux qu'après les établissements créés au moyen âge on ait pu naviguer bien souvent, quand on voit ce qui restait encore à faire au commencement de ce siècle pour ouvrir un passage aux bateaux dans la Chenau. A quelque époque qu'on se place, on voit que le débouché du lac a toujours été obstrué par des obstacles naturels ou artificiels, et que les riverains n'ont jamais cru à la possibilité de le dessécher.

Concluons donc avec Elisée Reclus que notre bassin est aussi vieux que les rivières qui l'arrosent.

VII. — LA LÉGENDE D'HERBADILLA.

J'ai parlé de Deas, de Passay, de Saint-Lumine, de Vue et de toutes les localités baignées par le lac ou ses affluents, et je n'ai pas même cité la ville d'Herbauge, qui, suivant une opinion très répandue, aurait occupé une partie ou la totalité du lac de Grandlieu. Des auteurs très sérieux de notre temps se sont faits eux-mêmes les propagateurs de cette superstition géographique, et lui ont cherché une place dans le bassin de Grandlieu : je ne puis donc pas éviter d'en parler.

M. Dugast-Matifeux, dont le sens critique était très perçant, pense que la légende cache un fond de vérité, et propose Saint-Philbert comme l'emplacement possible d'Herbauge, oubliant que son nom authentique est *Deas* ⁽¹⁾.

Rien n'est pourtant plus vague que le récit de nos pieux auteurs; il est si vapoureux que j'ose émettre de graves objections contre l'existence d'Herbauge. Ce problème historique vaut la peine d'être serré de près, son examen nous prouvera combien il est facile de forger une tradition et de la propager dans le peuple quand les conditions topographiques lui sont favorables. Elle n'est pas née d'une seule pièce, en un seul jour; plusieurs collaborateurs y ont mis la main. On a d'abord inventé le nom d'une ville disparue

⁽¹⁾ *Nantes ancien et le Comté nantais*, p. 126.

pour en faire le théâtre des prédications de saint Martin; on a pris le nom de la contrée qu'il a parcourue, c'est-à-dire le pays d'Herbage; et comme les conteurs populaires ont besoin de tragique pour émouvoir leurs auditeurs, ils ont affirmé qu'elle était au fond du lac de Grandlieu. Voici sommairement ce que racontent nos légendaires :

« Il existait une ville opulente du nom d'*Herbadilla*, dont les habitants, corrompus par les excès de la civilisation, s'abandonnaient à toutes sortes de débauches. Saint Martin entreprit de les convertir à la foi chrétienne. Il se rendit à Herbage pour y prêcher la morale de l'Évangile; mais, loin de recevoir l'accueil bienveillant auquel il avait droit, il fut chassé honteusement comme un malfaiteur. Le saint indigné emmena avec lui une famille, la seule qu'il eût gagnée, et appela la malédiction de Dieu sur ces pécheurs endurcis. Au lieu du feu qui avait servi contre Sodome, il appela les eaux à son aide et submergea la ville tout entière. Le père de famille sauvé comme Loth se nommait, dit-on, Romain. Sa femme trop curieuse s'étant retournée, malgré la défense de saint Martin, pour voir la ruine d'Herbage, fut punie : elle fut changée en un bloc de pierre ainsi que son enfant; et, pour que personne n'en doute, on montre deux grosses pierres debout près du bourg de Pont-Saint-Martin. »

Du lac de Grandlieu, il n'est pas dit un mot dans le principe.

Tel est le canevas primitif sur lequel chaque siècle est venu ajouter sa broderie. On le voit, il n'y a pas beaucoup d'esprit d'invention; c'est la réédition, avec quelques variantes, de l'histoire biblique de Sodome. Ce genre de littérature a été très en faveur autour de l'an mille, il doit compter dans la question posée.

Remarquons d'abord que personne des géographes de l'antiquité n'a parlé d'*Herbadilla*, aucun auteur contemporain de cette prétendue cité, ni Grégoire de Tours, ni Fortunat, ne font allusion à cette catastrophe qui était appelée à un grand retentissement. Il faut arriver jusqu'aux Vies de Saints composées avec l'imagination (je le montrerai ailleurs), pour en rencontrer la première mention; et, quand on serre leur texte de près, on sent que leur information n'a pas plus de fondement que la crédulité populaire; tout y est vague et incertain, comme dans les nouvelles de seconde main. La Vie de saint Martin de Vertou, qui nous est présentée par

les Bollandistes comme un récit écrit peu de siècles après l'événement, n'a pas l'exactitude qui inspire la confiance.

Quand il veut préciser les faits, notre auteur se montre absolument ignorant de notre géographie; il ne connaît même pas la ville principale de la rive poitevine. Il nous dit qu'Herbauge, la ville maudite par saint Martin, était contiguë à la ville de Nantes⁽¹⁾. Nous connaissons toutes les vieilles cités disparues de la rive gauche de la Loire, nous n'en voyons pas d'autre que Rezé qui soit à proximité de Nantes et cette ville avait son nom : *Ratiats*.

La légende de saint Domnin cite aussi une ville d'Herbauge, comme le lieu de supplice où quarante jeunes chrétiens furent persécutés par l'empereur Maximien et le gouverneur d'Aquitaine Dacianus⁽²⁾. La légende de saint Vivent répète le même anachronisme⁽³⁾, mais ces assertions ne tirent pas à conséquence pour ceux qui savent à quelles sources les anciens auteurs puisaient leurs renseignements. Leurs compositions, inspirées le plus souvent par les traits de la Bible, trahissent un amour exagéré du merveilleux et une ignorance trop grossière de l'histoire générale. Les rédacteurs du Propre du diocèse de Nantes ont été si frappés des anachronismes, des contradictions et des invraisemblances publiés au sujet de cette ville d'Herbauge, qu'ils ont fait de nombreuses coupures dans l'office de la fête de saint Martin de Vertou, par cette raison que l'épisode de la disparition d'Herbauge soulève beaucoup d'objections⁽⁴⁾.

Nos ancêtres n'y regardaient pas de si près; il est vrai qu'ils n'avaient pas tous les moyens de critique dont nous disposons. La légende une fois accréditée dans l'ancien clergé par les Vies de Saints et les leçons du bréviaire, ne tarda pas à se répandre dans le public, et, bien que les textes ne fissent pas d'application à telle ou telle localité, le vulgaire considérait que le lac de Grand-lieu était le seul emplacement admissible. Cette croyance populaire était le principal argument invoqué par le propriétaire du lac, Milet de Machecoul, en 1387, pour en revendiquer la main levée; il allègue qu'il y avait autrefois une cité en cet endroit qui

⁽¹⁾ « Herbadilla que urbs Nannetis contigua. » *Nantes ancien et le Comté nantais*, p. 128.

⁽²⁾ *Acta S. Julii*, t. IV, p. 124-126. Maximien Hercule est mort en 310, tandis que Domnin et saint Vivent sont de la fin du IV^e siècle au plus tôt.

⁽³⁾ « Usque dum Herbadillam venirent civitatem. » *Ibid.*, oct., t. X, p. 153.

⁽⁴⁾ *Missa et officia propria diocesis Nannetensis Nannetis*, 1857, 1 vol. in-4°.

appartenait à ses prédécesseurs, allusion évidente à la destruction d'Herbauges. Milet aurait été fort embarrassé pour produire des preuves du fait qu'il invoquait, mais il s'empressait d'appeler à son aide la tradition légendaire, de peur que la généalogie douteuse de sa femme, Jeanne Gastinel, ne parût pas suffisante au duc de Bretagne⁽¹⁾.

Le peuple croit tellement à l'ensevelissement d'une ville au fond du lac, qu'il veut encore en entendre les cloches, à certains jours de l'année, surtout quand le vent souffle avec rage et semble exprimer des plaintes.

Lebaud, écrivain du ^{xv}^e siècle, est le premier auteur qui, se faisant l'écho de la croyance populaire, ait proposé au public une interprétation nouvelle qui fera sourire. Son procédé de critique consiste à confondre tout ensemble, Herbauges Rezé et le lac de Grandlieu.

Après avoir parlé de la situation de *Ratiatum*, d'après Ptolemée qui la place assez près du fleuve de la Loire et de la cité de Nantes, il dit :

« Toutefois, selon l'histoire de saint Felix, évêque de Nantes, cette cité, qui en son temps estoit constituée entre les Radesians, fut nommée Herbadilla, en gaulois Herbauges, de laquelle rapporte ceste histoire que, comme les citoyens d'elle déprisassent la prédication de saint Martin de Vertou, diacre dudit Felix, elle fut par divine vengeance avec ses habitans suffoquez es eaux issans dans l'abysme, fors l'hoste dudit Martin qui, par son mérite, eschappa, la femme duquel retournant sa face arriere contre le commandement de Martin, fut enroidie en manière d'une pierre dure, ainsy comme ja piezza avoit esté de la femme de Loth, raconte l'Ecriture sainte. Et y sont encore les eaux en merveilleuse abondance qu'on appelle le lac de Grandlieu⁽²⁾. »

Comme il est plus commode d'accepter une opinion toute faite que d'en former une à l'aide de recherches pénibles, le récit de Lebaud fit son chemin et s'implanta dans une foule de cerveaux même cultivés.

Albert le Grand, en admettant dans son recueil des *Vies des*

⁽¹⁾ Mandement de 1387, coll. en 1739. (Étude de M^e Billion du Roussel, notaire à Paris.)

⁽²⁾ *Hist. de Bretagne*, chap. 1^{er}, p. 11.

saints de Bretagne, au *xvii^e* siècle, la légende de la submersion d'une ville nommée Herbage, est peut-être celui qui a le plus contribué à en répandre la croyance, et cependant sa naïveté et sa crédulité, comme son défaut de critique, auraient dû le rendre suspect⁽¹⁾. Il a entraîné à sa suite Ménard, Bulteau et de graves recueils, sous le prétexte spécieux qu'on trouve parfois dans le lac de Grandlieu, des bois, des apparences de démolition et des débris de vases.

A. de Valois, Huet et La Fontenelle de Vaudoré admettent le fait d'une ville ensevelie, mais ils n'y voient pas la conséquence de la malédiction d'un saint, et invoquent des raisons sans consistance ou dénaturent la portée des textes.

Mabillon et dom Lobineau regardent le récit de la destruction d'une ville nommée Herbage, comme une fable insérée dans la vie de saint Martin par un auteur trop amateur du merveilleux; ils font valoir avec raison que les détails ressemblent trop au récit de la Bible relatif à Sodome, et à une littérature puérile qui fut très en faveur à une certaine époque. Les Vies de saints abondent en imitations de ce genre.

D'ailleurs, disent-ils, il n'est pas nécessaire de recourir à un miracle dans le cas où il y aurait eu une catastrophe. On a vu en Angleterre et en Hollande plus d'un village enfoui sous une marée, ou un jour de tremblement de terre. Au surplus, ne trouvez-vous pas que le biographe pieux fait de saint Martin un apôtre ridicule, quand il nous le représente d'abord affligé des conséquences désastreuses de sa malédiction et nous informe ensuite qu'il a détruit bien d'autres cités?⁽²⁾

Les objections des partisans d'Herbage ne sont pas difficiles à réduire au silence, quand ils disent :

« Si le lac a existé avant saint Martin, il est étonnant que personne ne l'ait cité; il faut en induire que sa création est du *vi^e* siècle. » On répond avec un argument qui a tout autant de valeur : « Comment se fait-il qu'aucun auteur n'a pas parlé de cette riche et fameuse cité, si elle a réellement existé? »

(1) Ogée lui-même, dans son *Dictionnaire de Bretagne*, ne peut s'empêcher de la citer, bien qu'il n'y ajoute pas foi. Art. de saint Philbert de Grandlieu.

(2) Remarquez aussi que le lac de Grandlieu qu'on met à la place d'Herbage est le bassin naturel de quatre rivières, dont on ne saurait que faire dans cette cuvette.

L'existence d'un comté ayant porté le nom d'Herbauges n'implique pas non plus l'existence d'une ville du même nom, de laquelle il aurait tiré son appellation, car on cite une foule de *pagi*, comme les Mauges, comme le pays d'Auge en Normandie et ailleurs, qui n'avaient pas de capitale ⁽¹⁾, et il n'est pas prouvé non plus que Tiffauges ait été le chef-lieu de la Teiphalie.

L'historien Travers a voulu lui aussi formuler une opinion qui n'a que le mérite de la nouveauté et se fonde sur une erreur : la destruction de Rezé au vi^e siècle, par une inondation. Il croit que la légende est sortie de la confusion des deux villes. Nous avons montré ailleurs que Rezé n'a pu être détruite qu'au iii^e siècle et au ix^e par les Barbares ⁽²⁾.

Les Bollandistes résument toutes ces conjectures dans un long préambule placé en tête de la Vie de saint Martin de Vertou, sans toutefois proposer aucune conclusion. Ils laissent au lecteur le soin de juger de quel côté se trouve la vérité, procédé très commode qui n'engage pas la responsabilité d'un critique ⁽³⁾.

Pour éclairer la question, j'ajouterai plusieurs remarques. L'invention d'une ville enfouie dans le fond d'un lac n'est pas spéciale à nos auteurs et à notre région, elle se retrouve dans tous les endroits où l'eau s'emmagasine à des profondeurs mystérieuses. La ville de Lourdes que nous connaissons n'est que la seconde, disent les habitants du pays; la première était sur l'emplacement du lac du même nom.

M. Parenteau, à la veille de faire des fouilles à Grandlieu, adressa des questionnaires de divers côtés et apprit de son collègue de Lyon, M. Chantre, que le lac Paladru, en Dauphiné, passe aussi pour recouvrir une ville engloutie, ce qui l'a singulièrement refroidi : l'expédition a été ajournée. Il en est de même d'un lac voisin de Toulouse, et, dans notre pays nantais, il ne serait pas difficile de citer des étangs de peu d'étendue, dispersés dans nos campagnes, sur lesquels des événements tragiques sont racontés.

(1) Les Bollandistes citent des preuves du contraire, d'après lesquelles les *pagi* auraient pris d'autres noms que ceux de leur chef-lieu. (*Chron. Gotvicenses*, préf., p. 528 et suiv.)

(2) *Géographie historique et descriptive de la Loire-inférieure*, t. II, 1^{re} livr., Rezé.

(3) *Acta SS.*, 25 oct.

Le grand lac Murin formé par les marais de la Vilaine, près d'Avessac, fut aussi, dit-on, le théâtre d'une catastrophe ⁽¹⁾.

De notre temps, une opinion hardie s'est produite : la Vendée s'est emparée de la légende d'Herbauge et a tenté de se l'approprier sous prétexte que le *pagus Herbadillicus* s'étendait jusqu'à Olonne. Si l'on se rappelle que l'apostolat de saint Martin de Vertou s'est étendu sur le littoral comme dans l'intérieur du pays des Mauges, on sera tenté de prêter l'oreille aux nouveaux interprètes, d'autant que les colères de l'Océan leur fournissent aussi des apparences d'ensevelissements.

M. l'abbé Baudry, curé du Bernard, cherchant la solution du problème de géographie qui nous occupe, a ouvert une enquête dont voici les résultats pour trois localités ⁽²⁾.

La population de Notre-Dame-de-Monts, campée sur un plateau peu élevé au-dessus du niveau de la mer, est persuadée qu'elle a été convertie au christianisme par notre saint. Ne doutez pas, car elle vous montrera un endroit que la mer a recouvert de sable, où il prenait son repos et auquel elle conserve le nom de *Clos Saint-Martin* ⁽³⁾.

A Jard, le récit est très circonstancié.

« Sur le bord de la mer étaient des lieux de plaisirs coupables comme à *Herbadilla*; aussi ces deux villes eurent-elles le même sort, avec cette différence qu'Herbauge fut ensevelie sous les eaux, tandis que Jard périt sous une montagne de sable. »

Le souvenir des débauches de l'antique cité et du brigandage exercé dans ses murs paraît s'être conservé dans la mémoire du peuple, car il appelle encore *Belesbat* le territoire qui relie Jard à Saint-Vincent. Belesbat ou la ville du plaisir, dit la tradition, attirait par ses fêtes une multitude d'étrangers dans son enceinte; mais un grand nombre trouvaient la mort là où ils venaient chercher une surabondance de vie. « Un jour, un pauvre pêcheur affamé va frapper à l'une des portes de la ville enchanteresse. Il est reçu à bras ouverts par les gardiens et conduit à travers des salles resplendissantes d'or et de pierreries jusqu'au lieu où un banquet l'attendait pour le délasser de ses fatigues. Il entr'ouvre, en explo-

⁽¹⁾ Témoignage de M. de Rochefort.

⁽²⁾ Jard serait l'ancienne localité que Grégoire de Tours nomme *Bessiacum*, où l'on conservait des reliques de saint Vincent.

⁽³⁾ *Congrès archéologique de France*, 1864, p. 33.

rant ces lieux, une porte dérobée qui le conduit dans de vastes cours environnées de hautes murailles. Là, que voit-il? Des bras et des jambes coupés par morceaux, des cadavres humains mutilés et des crânes sanglants détachés de leurs troncs. A ce spectacle, il recule d'horreur et, pour échapper au danger, il s'esquive sous prétexte qu'il a oublié ses filets, sa seule fortune, et qu'il va les mettre en lieu sûr. On le laisse partir, et lui s'enfonce aussitôt dans la forêt, où il pousse le cri d'alarme au sein de la peuplade, et fait appel à toutes les autorités divines et humaines. On accourt, la ville de plaisir est cernée, envahie et mise à feu et à sang, tandis que les pontifes profèrent l'anathème contre ses habitants. A la voix des ministres de la religion, la mer entre en fureur et vomit sur Belesbat une pluie de sable qui achève sa destruction. Depuis lors, le génie de la mort n'a pas cessé de planer sur ses ruines, les chardons croissent à l'envi sur ses remparts renversés ⁽¹⁾. »

Longeville a ses légendes comme Jard et Saint-Vincent. Le terrain occupé par les dunes sur les bords de l'Atlantique ne formait autrefois, dit-on, qu'une seule et même cité. C'était du moins une succession de villas dont la moitié, à l'époque où l'Océan couvrait les marais desséchés, se trouvaient agréablement placées entre deux mers. Un déluge de sable les engloutit comme Belesbat. Depuis lors, on a toujours entendu, la veille des grandes fêtes, dans un lieu désert appelé *la Casse à la perdrix*, trois coups qui sortent de sous terre comme trois coups de canon. C'est, dit la chronique, une âme en peine qui gémit et demande du secours.

Isidore Macé a traité aussi la question de l'emplacement d'Herbauge, mais il disserte trop longuement sur un événement faux de tous points : l'attaque d'Herbauge au ix^e siècle par le comte Bégon. La chronique de laquelle il s'inspire n'en dit mot, elle parle seulement de l'invasion du pays d'Herbauge par ce guerrier, ce qui est bien différent ⁽²⁾. Pour lui, la ville d'Herbauge n'a pas été complètement détruite au temps de saint Martin, la partie qui subsis-

⁽¹⁾ *Rapport de l'abbé Baudry sur les antiquités celtiques de la Vendée.* (Société d'émul. de la Vendée, t. VIII, p. 172-173.)

⁽²⁾ « Qui ex improvise primum in Herbadillam [regionem] aggrediens Gunferium minime potuit invenire, *Chron. Nannet. (Hist. de Bretagne, dom Morice, p. 1, col. 138.)* Les témoignages de la chronique sont tous à contrôler quand ils se rapportent aux événements antérieurs au x^e siècle.

tait encore au ix^e siècle a été assiégée et détruite par Bégon, et la scène a eu lieu non pas sur les bords du lac, mais aux *Herbiers*, près de Saint-Michel-Montmercure, localité qui a pour elle un nom presque analogue à celui d'Herbauge et des traditions de ruines ensevelies. Voici ce que rapporte I. Macé à la suite d'une enquête :

« Entre la ville actuelle et le faubourg appelé le Petit-Bourg s'étend une prairie, vaste, profonde, marécageuse qui, dans le xvii^e siècle, était encore un lac; ses eaux bourbeuses exhalaient une odeur insalubre; il fut desséché et la prairie actuelle est encore remplie de fondrières; la boue y bouillonne et présente en plusieurs endroits l'aspect de cratères ou gouffres souterrains. Sur les deux côtés de cet immense affaissement, deux églises, dont l'architecture remonte aux premiers siècles de la monarchie, ont été construites en face l'une de l'autre; par les déchirures du sol, on voit que le Petit-Bourg et la ville n'en faisaient qu'une seule.

.....

« Il y a quelque temps, en creusant, au bord de la prairie, on a découvert un grand nombre de tombeaux faits en forme d'auges et composés de chaux et de coquillages... En continuant les fouilles, on a découvert une maison à deux étages ensevelie à quatre pieds sous le niveau du sol; chaque étage était carrelé en petits carreaux *octogones* d'une brique très rouge. Dans l'étage qui devait être le rez-de-chaussée, on a trouvé une boutique complète de forgeron ⁽¹⁾. »

I. Macé conclut de cette simple découverte qu'un effroyable engloutissement a eu lieu aux Herbiers⁽²⁾. Je crois qu'il y a là beaucoup d'exagération et qu'il faudrait des fouilles autrement conduites pour se prononcer sur cette ville ensevelie dans un pays qui n'est pas volcanique ni sujet aux cataclysmes. Il s'agit sans doute d'une cuvette naturelle que la tourbe a remplie peu à peu, en forçant les habitants à reculer. Les tombeaux sont chrétiens et mérovingiens et les carrelages ne sont pas gallo-romains.

L'imagination populaire est partout la même, elle a besoin d'événements extraordinaires et merveilleux et, quand l'histoire

(1) Isidore Macé, *La Vendée poétique*. Ce recueil est fait uniquement au point de vue littéraire.

(2) La *Gallia christiana* met aussi *Herbauge* aux *Herbiers*.

reste muette, elle invente des explications quelconques pour chasser l'inconnu. Étant donnée cette disposition naturelle, les riverains du lac de Grandlieu ont plus de chance que d'autres d'être écoutés du vulgaire; ils ont aussi plus d'un motif de croire à des révolutions tragiques et de parler de destructions violentes. Deas a été incendiée par les Normands, le châtelier de Saint-Lumine a été renversé sans doute dans le même temps, Passay a perdu son église paroissiale, et quand l'archéologie fouille le sol, elle en fait sortir des débris d'une haute antiquité. S'il était démontré qu'il a existé une ville d'Herbauge dans le diocèse de Poitiers, nous serions donc forcés de chercher ses ruines plutôt sur les bords du lac que dans la région vendéenne. Les apparences nous sont favorables.

Les pièces de bois avec mortaises, que certains pêcheurs du lac ont retirées des eaux, peuvent être invoquées en témoignage par ceux qui croient à l'existence d'une cité lacustre; car il est prouvé, par les découvertes de la Suisse, que les premiers hommes étaient d'excellents ouvriers capables d'assembler des charpentes. S'il en était ainsi, on pourrait représenter le bassin de notre lac avec une ceinture de pilotis supportant d'innombrables cabanes de bois, et on arriverait ainsi à reconstituer une agglomération digne du nom de cité, mais facile à anéantir dans un jour de tempête. De cette façon nous aurions la raison d'être de la légende de notre ville engloutie. On l'a baptisée Herbauge parce que le lac de Grandlieu est situé dans la contrée que les anciens nommaient *Herbadillica*. Nos pêcheurs ne sont pas des critiques méticuleux, ils rapportent sans raisonner ce que leur ont raconté leurs ancêtres, et ils rediront longtemps la légende d'Herbauge⁽¹⁾.

(1) La plupart de nos lacs ont été entourés d'habitations, c'est là sans doute le motif pour lequel ils ont tous une légende identique à la nôtre.

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET DESCRIPTIVE

DES VARENNES

ET DE LA QUINTE DE TOURS,

PAR M. AUG. CHAUVIGNÉ,

Secrétaire général adjoint de la Société de géographie de Tours.

I

Les Varennes et la Quinte de Tours. — Situation. — Limites. — Topographie
Cours d'eau. — Causes physiques de la division. — Routes. — Localités.

La description ainsi que l'histoire des *Varennes* et de la *Quinte de Tours* sont trop intimement liées pour qu'il soit possible de parler des unes sans s'occuper de l'autre. D'ailleurs le territoire occupé par les premières est presque identiquement semblable à celui de la seconde, et la différence entre les deux circonscriptions existe surtout dans leur caractère propre, les Varennes formant une région géographique, tandis que la Quinte de Tours est plutôt une division féodale.

Les Varennes embrassaient les vastes terrains plats environnant Tours et formant la vallée entre la Loire et le Cher; le nom, qui vient de la nature du sol formé d'alluvions et de sa situation basse est encore expliqué par deux localités infimes qui se trouvent l'une à l'ouest, l'autre à l'est de Tours, et qui portent le nom de *Varenne*.

L'une, celle de l'est, faisait partie de la paroisse de la Ville-aux-Dames et fut érigée en fief le 29 août 1769 en faveur de N. Abraham, trésorier de France, en Poitou ⁽¹⁾.

L'autre était une grande métairie de Saint-Côme, qui, d'après

(1) Archives d'Indre-et-Loire. Titres de la Ville-aux-Dames.

une déclaration féodale du 13 mars 1628, relevait du fief de Port-Cordon et appartenait au prieuré de Saint-Côme ⁽¹⁾.

De là, deux désignations qui nous sont données par des titres du xii^e siècle; la partie située en amont de Tours était appelée *Varennæ superior* et celle en aval, *Varennæ inferior* ⁽²⁾.

L'ensemble de ces deux territoires, que la ville de Tours partageait presque également en deux parties, formait la *Prévôté de la Varenne*; en 1789, il existait encore un sieur Gaultier qui était prévôt de la Varenne ⁽³⁾.

La configuration du sol de la vallée qui sépare le Cher de la Loire et le cours même de ces deux rivières donnent exactement les limites géographiques des Varennes.

Au nord, le lit du fleuve borne d'une façon précise les terrains bas où, depuis des siècles, elle a tracé capricieusement son cours, faisant parfois irruption dans les Varennes et modifiant, ainsi que nous le verrons plus loin, la disposition topographique de la vallée.

A l'est, la pointe de la colline qui porte Montlouis pose son monticule rocheux et forme le point de division de la vallée, qui se ramifie désormais pour suivre, d'une part, la Loire, de l'autre, le haut cours du Cher. Au sud, la rive droite du Cher contourne le territoire des Varennes, jusqu'au point où il se jette dans la Loire, en face de Cinq-Mars, à l'extrémité de la paroisse de Berthenay.

La surface du sol, recouverte en grande partie de prairies superbes, ne présente aucun mamelonnement; auprès de Montlouis, l'altitude n'excède pas 53 mètres, et au Bec du Cher le niveau inférieur est de 39 mètres. Entre ces deux points extrêmes, la longueur totale des Varennes est de 22 kilomètres, tandis que sa largeur moyenne n'est que de 3,500 mètres environ.

La Quinte de Tours, au contraire, ne semble devoir son existence qu'à un regard d'envie jeté sur le riche pays des Varennes, dont les abondantes récoltes offraient des avantages précieux.

La Quinte de Tours est mentionnée dans un grand nombre de chartes, et notamment dans un titre de Charles le Simple, confirmé par Louis VII en 1157. Il cédait alors cette région au cha-

(1) Archives d'Indre-et-Loire. Titres de Saint-Côme, B. G., 394.

(2) Archives d'Indre-et-Loire, G-8.

(3) Archives d'Indre-et-Loire, G-8.

pitre de Saint-Maurice-de-Tours, et en donnait la description en ces termes :

« Hoc est quintam quæ conjacet in circuitu Turonicæ urbis, id est ecclesiam Sancti Petri extra muros præfate urbis (Saint-Pierre-des-Corps) et quidquid ab ipsa urbe usque ad Montem Laudiaci et a fluvio Ligeris usque ad Karis Alveum habetur, id est Balnissam, Cunotum, Phanum, Robrum, villa Canorum cum omnibus ⁽¹⁾. »

De ce texte très important, il semble résulter que, primitivement, la Quinte de Tours ne comprenait que le territoire des cinq localités citées; et peut-être serait-il possible de voir là l'origine de son nom *Quinte de Tours*.

Le nom de *Quinte* employé dans d'autres villes de la région, au Mans et à Angers notamment, ainsi qu'en témoigne Ducange, s'appliquait dans le même sens à cinq villages relevant de la même justice.

Le cas semblable se présente à Tours, ainsi qu'on va le voir.

On a quelques traces de Balnissam, qui doit être Beaune sur le Cher; Cunotum est sans doute Cuneaux, près de Montlouis; mais, jusqu'à présent, il est impossible de savoir où étaient situés Phanum, Robrum et Canorum.

Il est cependant certain que, avec le temps, les droits des possesseurs se sont étendus, et que ce qui n'embrassait à peu près que la banlieue de Tours au début, est devenu par la suite la presque totalité des Varennes.

Il y a même quelques indications peu précises qui tendraient à faire croire que la Quinte s'étendait au delà de la Loire au nord et du Cher au sud. L'interprétation un peu hasardée de Balnissam se rapportant à *Vaume*, près de Rochecorbon, ne nous semble pas suffisamment prouvée; et il paraît prudent de penser, avec de la Ponce, que la Quinte de Tours n'outrepassait point le territoire des Varennes ⁽²⁾.

Il faut donc s'en tenir aux termes précis des textes qui nous donnent les deux cours d'eau pour limites au nord et au sud, Montlouis et Berthenay, comme les points extrêmes à l'est et à l'ouest ⁽³⁾.

(1) Archives d'Indre-et-Loire. Charte de Louis VII, 1157.

(2) Mémoires de la Société archéologique de Touraine. Documents géographiques, t. IX, p. 169.

(3) Mémoires de la Société archéologique de Touraine, t. IX, p. 180.

Vers la fin du XVIII^e siècle, la Quinte perdit vraisemblablement la plus grande partie de son autonomie, soit par suite de l'annexion de concessions nouvelles, soit simplement confusion des textes. Il semble qu'à ce moment elle soit devenue ce que les documents nous désignent sous le nom de justice, fief ou châtellenie des *Bains*, ainsi appelée parce qu'elle avait son siège aux thermes de Tours. Mais dès lors, si cette version est vraie, la disparition de la Quinte de Tours est complète et notre étude, au point de vue de l'origine, n'a plus à s'en préoccuper.

Ainsi qu'on peut le prévoir, le sol des Varennes et de la Quinte de Tours est uniformément plat : ayant servi, aux époques anciennes, de lit au torrent qui fut plus tard la Loire, il s'est peu à peu relevé, et le fleuve s'est naturellement resserré entre les digues qui furent élevées au temps des turcies et la côte que longe la rive droite.

Cependant, les inondations violentes venant, elle fit de foudroyantes incursions dans les terrains avoisinants; c'est ainsi que l'histoire a pu constater de nombreux changements dans son lit.

On peut aussi expliquer de cette façon l'exhaussement du fond de la vallée mesuré à l'aide de sondages, appuyé sur les faits géologiques, et qui se cote par 3 m. 50 à 4 mètres depuis l'origine, et par 1 m. 50 depuis l'ère chrétienne.

Cet exhaussement a modifié aussi l'assiette de Tours, car il est inadmissible que la ville primitive ait été construite au fond d'une vallée, sur les rives d'un fleuve dont les eaux se seraient trouvées au même niveau.

Bien que la situation primitive de la ville gauloise ne soit pas établie d'une façon précise, par suite du défaut complet de documents, j'incline à croire, avec le Dr Giraudet, auteur de l'Histoire de Tours, que la ville était située sur l'emplacement actuel de Tours. Un grand nombre de cités gauloises eurent une origine analogue; de même que l'île de la Cité fut le berceau des Parisiens, et l'île de Vienne, celui des Blésois, Tours dut être une ville lacustre ou fluviale, construite de manière à résister aux débordements des deux fleuves qui recouvraient primitivement la plus grande étendue de son emplacement.

La découverte de divers objets gallo-celtes et de pilotis au moyen âge semble appuyer cette opinion qu'il est sans doute permis d'avancer.

Quoique la différence du sol de Tours se mesure par trois à quatre mètres en moins de l'état actuel, d'après les sondages et les souvenirs archéologiques, la ville gauloise était certainement construite à deux ou trois mètres au-dessus du fleuve. D'ailleurs, Grégoire de Tours rapporte qu'une crue de deux mètres emplît le lit tout entier, mais qu'elle ne déborda pas dans la vallée et ne produisit pas d'inondation à Tours.

Ces circonstances permettent donc d'établir que le lit de la Loire s'est élevé environ de 0 m. 75 par mille ans ⁽¹⁾.

Devant la célèbre abbaye de Marmoutier et devant la ville de Tours, le lit, depuis le xv^e siècle, a toujours eu une tendance à se rapprocher de la rive gauche, en abandonnant un peu la rive droite.

Avant cette époque même, des documents anciens donnent l'appellation d'île à une bande de terre formant aujourd'hui le rivagé qui s'étend depuis Saint-Georges jusqu'au delà de Marmoutier.

D'autre part, le pont de pierre actuel de Tours se trouve construit, du moins pour ses premières piles du côté de la ville, sur le sol d'une île que Louis XI avait fait travailler en vue d'agrandir la cité. Mais le courant eut facilement raison de cette tentative, et il ne tarda pas à tracer son passage violent au bord même du lit. Ce qui restait de cette île fut déblayé de 1755 à 1780, lors de la construction du pont.

Un peu plus loin, vers l'Ouest, en face de l'antique et très curieux monastère de Saint-Côme, nous constatons un appréciable rapprochement du lit vers la rive gauche.

En effet, le prieuré bâti au commencement du x^e siècle, était alors établi dans une île ⁽²⁾, et Saint-Côme est souvent cité dans les textes : *Saint-Côme-en-l'île*.

Il est d'ailleurs aisé, encore aujourd'hui, de reconnaître dans la prairie le passage du bras de la Loire qui entourait le hameau.

Par la situation exceptionnelle de Tours sur le bord d'un grand fleuve et au centre de la France, des voies de communication nombreuses reliaient le pays à toutes les parties de la Gaule.

Les voies romaines s'y croisaient venant de toutes parts : de Ge-

⁽¹⁾ *Journal d'Indre-et-Loire* du 9 mai 1858, article signé de M. l'abbé Chevalier.

⁽²⁾ *Chronicon Turonense magnum, passim.*

nabum à Juliomagus, de Suindinum, d'Avaricum, de Limonum, d'Argentomagus et d'Autricum, traversant ou longeant les Varennes.

Fréquentées longtemps, puis entretenues et complétées pour la plupart par un réseau complet, ces routes firent de Tours un centre important.

Pendant tout le moyen âge jusqu'à l'établissement définitif des routes, la Loire fut la grande artère par laquelle passa une importante partie du commerce national : *la communauté des marchands fréquentant la Loire l'atteste dans ses annales.*

II

Histoire. — État du sol. — Culture et industrie. — Superstitions. — Langage. Coutumes locales.

Le cadre de cette étude ne comporte pas l'histoire de la ville de Tours, qui nous écarterait de notre sujet. Les Varennes et la Quinte de Tours subirent naturellement le contre-coup des événements économiques et politiques que traversa la grande ville, et en recueillirent les avantages comme elles en subirent les malheurs.

En raison de la proximité de Tours, les localités qu'on rencontre sur le sol des Varennes ont peu d'importance et l'énumération en est rapide.

Dans la Varenne supérieure, c'est d'abord *Saint-Pierre-des-Corps* (Sanctus Petrus de Corporibus) aux portes de Tours, et plus loin, *la Ville-aux-Dames* (Villa dominacum) s'étend au centre des plaines.

Au x^e siècle, une grande partie du territoire de cette localité formait un fief dépendant d'une abbaye de religieuses appelée Saint-Loup; de là viendrait, paraît-il, le nom donné à ce pays.

Dans la Varenne inférieure, nous rencontrons, en partant de Tours, une série plus importante de villages intéressants; c'est d'abord la Riche, située en plein pays, qui porte encore dans l'usage courant le nom de Varenne, et qui fut érigée en commune seulement en 1793.

C'est sur cette commune que s'élèvent encore les restes du château du Plessis-les-Tours, auquel Louis XI a donné une si grande et si lugubre page d'histoire; une très faible partie des anciennes constructions subsiste aujourd'hui au milieu de murs croulants, et

a abrité pendant quelques années une industrie qui témoigne que parfois les plus grandes choses ont la pire des déchéances.

Non loin du Plessis se trouve une petite chapelle dédiée à Saint-François et encore l'objet de fréquents pèlerinages.

Saint-Côme (S. Comas in insula), simple groupe de quelques habitations, parmi lesquelles se trouve la très curieuse et célèbre abbaye de ce nom, où l'abbé Bérenger laissa de joyeux souvenirs, où le prieur et poète Ronsard écrivit les gracieuses poésies qui servent encore aujourd'hui de thème à une jeune école littéraire contemporaine.

Saint-Genouph (S. Genoulfus), un hameau cité dans un grand nombre de chartes comme ayant appartenu également de toute antiquité à la Quinte de Tours ⁽¹⁾.

Plus loin, Berthenay (villa de Bertiniaco) ⁽²⁾, qui, au v^e siècle, n'était qu'une villa, c'est-à-dire une exploitation agricole. La forêt de Silva Splendida, Silva Plenta, bois de Plantes, occupait toute l'île de Berthenay et est entièrement détruite aujourd'hui ⁽³⁾. Cette forêt était plantée d'ormeaux, et une charte de Marmoutier lui donne au xi^e siècle la qualification d'*Ulmotum* ⁽⁴⁾.

Quelques textes très peu explicites considéraient que Berthenay est la limite occidentale de la Quinte de Tours ⁽⁵⁾; la portion du territoire qui forme le Bec du Cher est trop peu considérable pour qu'il nous semble possible de la distraire de cette circonscription, et, malgré tout, nous inclinons à croire que, là comme ailleurs, les limites de la Quinte et celles des Varennes sont en parfaite conformité.

Le sol des Varennes est d'une richesse exceptionnelle, les terres d'alluvions qui le composent permettent d'y cultiver avec succès surtout les plantes potagères. De très nombreux maraîchers occupent les terrains environnants, y font venir des légumes et des fruits qui jouissent d'une juste réputation.

En dehors des cultures, des prairies d'une valeur exceptionnelle occupent le reste du territoire.

⁽¹⁾ Mémoires de la Société archéologique de Touraine. Documents géographiques par de la Ponce, t. IX, p. 232.

⁽²⁾ Testament de saint Perpet en 475.

⁽³⁾ Notice sur les divisions territoriales de la Touraine, par Mabilley, p. 28.

⁽⁴⁾ Mémoires de la Société archéologique de Touraine, t. I, p. 10.

⁽⁵⁾ Mémoires de la Société archéologique de Touraine, t. IX, p. 180.

Les inondations du Cher et de la Loire, assez fréquentes en un temps, étaient devenues la désolation de ces contrées basses qui se trouvaient parfois fort maltraitées. Pendant de nombreuses années, le fléau semblait avoir choisi un chiffre fatidique pour faire son apparition dans les Varennes; des inondations violentes dévastèrent en effet le pays régulièrement tous les dix ans : en 1846, 1856 et 1866.

Depuis cette époque, des travaux importants ont été faits sur l'un des côtés du canal du Cher à la Loire situé à l'est de Tours, et désormais la ville est à l'abri de tout danger.

La culture fait tout l'objet de l'activité de la population rurale; l'industrie, en dehors des vastes ateliers de construction des chemins de fer d'Orléans et de l'État, n'y a aucune place et prouve une fois de plus que la région, par la grâce et la variété des sites, par le caractère riant et frais des paysages, a toujours été à la hauteur de sa réputation.

Depuis l'occupation romaine, une épithète échappée à Jules César dans ses *Commentaires*, pèse sur les Tourangeaux et les déclare mous et impropres à la guerre (molles embelles).

Il est inutile de faire remarquer l'exagération dont ces paroles sont empreintes; l'histoire est là pour démentir les assertions du conquérant, mais il faut convenir que la douceur du climat et les conditions ordinaires d'une vie de plaisirs ont porté les populations vers un repos non troublé par les occupations extérieures.

Il existe une multitude de preuves, dans de nombreuses ordonnances de saint Louis par exemple, de la dépravation générale et de pratiques extravagantes et scandaleuses, même de la part du clergé, d'où la discipline avait fini par disparaître.

Il y avait, au XIII^e siècle, la *fête des fous*, celle des innocents et des ânes, qui étaient loin d'être édifiantes. La fête des ânes consistait à faire monter une jeune fille sur un âne en tenant un bel enfant dans ses bras; on la plaçait ainsi dans le sanctuaire des églises, la messe commençait, et le chœur terminait chaque prière par ce refrain : hi han ! hi han ! ⁽¹⁾.

Les canons des conciles de Tours de 1233, 1239, 1282 ⁽²⁾ four-

⁽¹⁾ Millot, *Éléments de l'histoire de France*, t. I, p. 322. Géraudet, *Histoire de Tours*, t. I, p. 123.

⁽²⁾ Maan. *Concil. eccles. Turon.*, p. 54.

nissent une série de documents sur l'état moral de la population, par la répression qu'on essayait d'apporter aux abus de toutes sortes.

Mais, sans entrer dans des détails multiples, les usages courants nous donnent des coutumes fort curieuses. Il existe encore une sorte de petits pains de pâte assez épaisse et de croûte dorée qu'on appelle des *Choines*, qui se vendaient cinq deniers au xvr^e siècle, et qu'on distribuait aux membres des assemblées du Corps de ville, alors qu'ils tenaient séance le mercredi de chaque semaine⁽¹⁾.

Ces choines étaient très estimés dans la population; on en voyait des quantités aux foires et marchés de Tours et des environs.

Dans la paroisse de la Riche, dans une église qui est devenue la chapelle du grand hôpital de Tours, une coutume bizarre amenait, le jour de la Pentecôte, une foule considérable de femmes qui venaient mettre leurs enfants sous la protection de saint Faust.

Par déformation, le peuple prononce encore aujourd'hui *saint Force*, et vient demander au saint, par le débit d'un évangile, de donner des forces aux enfants qui lui sont présentés. Les femmes ne se rendent jamais à cette cérémonie sans avoir à la main *deux miches recuites* réunies au milieu par une serviette blanche pliée en bande.

A Tours, en temps de guerre ou d'épidémie, il était d'usage de mettre des lumières aux fenêtres de quatre en quatre maisons dans les rues; en outre, chaque habitant devait avoir devant sa porte un grand vaisseau d'eau.

L'arbalète était en grande faveur; il y avait des compagnies qui tiraient le *Papegault* tous les ans, et le vainqueur était proclamé roi du Papegault pour un an, avec des avantages déterminés.

Les nombreuses corporations d'arts et métiers qui existaient à Tours, et dont quelques-unes, celle des tisseurs en soie par exemple, eurent une si brillante réputation, fourniraient matière à décrire une série d'usages et de coutumes spéciales qui n'offrent pas un caractère particulier, et dont le détail serait fort long. Ce qui nous intéresse, c'est de savoir qu'à l'époque de la révocation de l'Edit de Nantes, par exemple, il y avait environ les deux tiers de la population occupée au travail de la soie, que cette popula-

(1) Giraudet, Histoire de Tours, t. II, p. 87.

tion était répandue sur toute la surface des Varennes et principalement dans les environs de la Riche, où cette occupation était exclusive.

Si l'on considère l'habitant de Tours et de la banlieue au point de vue moral, on lui reconnaît aisément le caractère doux et un goût particulier pour le repos de la vie privée.

Les passions ne le transportent pas au delà d'une moyenne commune, et le penchant de son esprit, vif parfois sous une apathie physique, le pousse volontiers vers les arts qu'il s'assimile facilement et qu'il comprend mieux que le commerce ou l'industrie.

La taille généralement n'est pas élevée; le type n'offre rien de particulier.

L'un des Tourangeaux les plus illustres, Balzac, a très bien connu ses compatriotes; il déclare que le Tourangeau aime à vivre comme l'Indien sur sa natte, qu'il emploie souvent son esprit à se moquer de son voisin et le caractérise magistralement en rapportant un vieux dicton qui court encore les campagnes :

— Tourangeau, veux-tu de la soupe ?

— Oui.

— Apporte ton écuelle ?

— Je n'ai plus faim ⁽¹⁾.

Le langage des environs de Tours, bien qu'il soit loin de la perfection, est l'un des plus purs qui soient en usage. Aucun accent particulier ne l'altère et, dans le pays, on a la vanité de bien parler. Dans les campagnes, certaines syllabes subissent des altérations, les *e* sont souvent changés en *a*, comme dans *merci* qu'on prononce *marci*; mais encore cela n'est pas seulement spécial à la Touraine.

Le climat y est également doux, et on prétend qu'il exerce une influence amollissante sur le tempérament des habitants.

Dans les Varennes, en raison du voisinage des deux rivières, l'atmosphère est souvent chargée d'humidité; l'hiver, les brouillards sont fréquents, et cependant l'état sanitaire y est bon et n'offre rien de plus spécial que beaucoup d'autres villes.

Les cas de longévité n'y sont pas rares; on cite quelques centaines et, tout dernièrement, les statistiques accusaient une particularité curieuse pour la commune de Saint-Genouph.

(1) Œuvres de Balzac, t. VI, p. 332.

Sur 374 habitants, il y a 34 septuagénaires (17 hommes et 17 femmes), et 10 octogénaires (5 hommes et 5 femmes).

Comme on le voit, les Varennes offrent un intérêt géographique et historique dans l'ensemble des pays locaux de Touraine. Quant à la Quinte de Tours, beaucoup plus inconnue comme division territoriale, nous avons fait tous nos efforts pour éclairer de notre mieux cette question qui n'avait pas encore été soulevée.

NOTE

SUR

UN ARCHIPEL PEU CONNU

DE LA MICRONÉSIE

(ÎLES FRANCIS, GILBERT OU KINGSMILL),

PAR M. LE D^r CH. HERCOUËT,

Médecin principal des colonies, en retraite,
membre de la Société académique indo-chinoise.

Avertissement. — Au moment où j'avais préparé cette communication, la 13^e Question du programme du congrès (« Signaler les derniers progrès accomplis dans l'étude géographique des colonies françaises ou des pays de protectorat ») n'avait pas été portée à ma connaissance; j'ai donc étudié une région qui n'est pas soumise à notre influence politique, quoiqu'elle intéresse à plusieurs titres nos établissements situés dans son voisinage.

Motifs de cette étude. — En choisissant comme sujet cette région du monde qui est connue sous le nom de Micronésie, on semble sortir du domaine attribué à notre Société. Mais il faut remarquer que la Micronésie touche à la Malaisie, dont elle est en quelque sorte le prolongement. Sa portion occidentale (Mariannes, Palaos et Carolines) peut être considérée comme habitée par une population malaise et mongoloïde en majeure partie. Dans la portion orientale, l'archipel Gilbert offre certaines particularités intéressantes dans les caractères physiques, les mœurs et le langage de ses indigènes, particularités dont l'ensemble permet de le rapprocher des contrées de l'Ouest. En un mot, on peut se croire autorisé à dire que les Gilbert, objet de ce mémoire, sont comme l'avant-garde, l'extrême pointe du monde malais dans la direction de l'océan Pacifique.

Il n'y a pas lieu de craindre d'ailleurs d'empiéter sur le territoire d'aucune autre société française de géographie et d'ethnographie, puisque, dans notre pays, aucune association scientifique n'a limité le sujet de ses investigations aux terres du grand Océan, bien que nous possédions des colonies importantes dans la Mélanésie et la Polynésie.

Je dois insister enfin sur l'état d'ignorance où l'on est resté en France jusqu'à ce jour, touchant ces petites îles lointaines. En effet, depuis l'année 1824, époque à laquelle la corvette *la Coquille* visita ces parages, le pavillon français n'y a jamais fait son apparition, sauf à la corne de quelques caboteurs armés à Tahiti pour l'émigration océanienne. Aucun écrit dans notre langue n'a été publié sur cet archipel, à part les instructions du Service hydrographique de la marine, rédigées à un point de vue essentiellement nautique et ne contenant que deux ou trois lignes d'une appréciation sommaire sur le caractère et les mœurs des habitants, ainsi que sur les productions du sol. Ayant eu la bonne fortune de séjourner deux semaines aux îles Gilbert, je me crois en mesure de fournir des renseignements plus étendus sur ce sujet. Il me paraît utile de dissiper une obscurité qui règne depuis trop longtemps dans le public sur ce point reculé du globe, et, pour ces raisons, j'ai osé opérer une petite excursion un peu en dehors du cadre ordinaire des recherches de la Société académique indo-chinoise de France, à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir.

Situation géographique. — L'archipel Gilbert ou Kingsmill, appelé encore quelquefois Francis, s'étend entre les parallèles de 3° 21' Nord et 2° 42' Sud et entre les méridiens de 170° 20' et 174° 42' Est. Il se trouve donc, en somme, un peu à l'Occident du 180° méridien et à cheval sur l'Équateur qu'il dépasse au nord comme au sud de trois degrés environ. Il comprend seize groupes ou *atolls* dont neuf septentrionaux et sept méridionaux. Les îles et les îlots habités sont dans la partie boréale : Makin, Taritari, Maraki, Apaïang, Taraoua, Maïana, Apamama. Dans la partie australe, il faut citer : Nonoutch, Taputeouea, Onoatua, Perou, Noukounaou et Aroraï. Sur un certain nombre de cartes, la portion nord a reçu la dénomination d'« archipel du Scarborough ». On appelle aussi souvent îles Bishop celles qui se trouvent au sud de la ligne équinoxiale. L'ensemble constitue l'archipel Gilbert. C'est ainsi que

l'on doit le désigner, car en réalité ce fut le capitaine Gilbert, de la marine anglaise, qui le découvrit en 1788. Ce marin naviguait de conserve avec son collègue Marshall dont le nom a été attribué à une région limitrophe de cette partie de la Micronésie. Byron avait bien aperçu ces terres dès 1765, mais il donna sur elles trop peu de détails pour avoir le droit d'en être regardé comme le véritable découvreur.

Historique. — Jusque vers 1841, ces îles n'ont pas d'histoire pour ainsi dire. Leur origine ne doit pas être très ancienne. Car, de formation madréporique, elles ne s'élèvent encore au-dessus de l'eau que de 1 m. 50 au plus.

Une tradition recueillie à l'île Taraoua par l'anglais Hales, et portée à la connaissance de De Quatrefages, fait présumer l'existence d'un double courant de peuplement, provenant d'une part de Pounapet ou Banaba, une des Carolines, et de l'autre des Samoa. Ce dernier courant constituerait un mouvement d'émigration de retour des Polynésiens vers l'Ouest. Ces Maoris se seraient rencontrés avec les Malayo-Mongols de Pounapet dans une autre île Banaba, aujourd'hui Paanopa en dialecte Gilbert.

Cette île, ou plutôt cet îlot, se trouve située un peu à l'ouest du groupe Nonoutch, et elle est habitée par les mêmes gens. Elle diffère des autres terres par ce fait qu'elle présente une certaine élévation et un sol plus fertile, et qu'elle offre en conséquence une végétation plus variée. Il en est de même de Naourou. Ces deux îlots, quoique de formation distincte et placés à l'ouest de l'alignement des Gilbert, sont considérés comme faisant partie du même archipel.

Cette synonymie des deux Banaba est une preuve du mouvement migratoire venu des Carolines. Les travaux remarquables sur les pérégrinations des Polynésiens entrepris par M. de Quatrefages et continués par M. le professeur Hamy mettent en évidence quelques-unes de ces synonymies : par exemple, l'existence simultanée d'une Savaï indonésienne et d'une Savaï samoane, d'une Uvea des Wallis et d'une Uvea des Loyalty. Les émigrants ont souvent coutume de donner à une terre nouvelle qu'ils viennent occuper le nom de celle dont ils sont partis.

D'autre part, l'arrivée des peuplades samoanes est mise hors de doute par les analogies évidentes qui relient les habitants des

Gilbert aux Kanaques, leurs voisins de l'Est. Les observations que je vais présenter sur ces insulaires justifieront l'antique tradition de Taraoua, en établissant d'une manière certaine le mélange chez eux de sang carolin et de sang maori. J'emploie ici à dessein ces expressions de Kanaques et de Maoris pour désigner les Polynésiens, car c'est ainsi qu'ils s'intitulent eux-mêmes dans leur langue à la Nouvelle-Zélande comme à Honolulu, aux Touga et aux Navigateurs comme à Tahiti. C'est à tort que le terme de Maori (« indigène » en langue polynésienne) a été, par certains auteurs, réservé aux habitants des grandes îles du Sud, et il faut regretter que celui de Kanaque (Kanaka veut dire « homme » dans tous les dialectes) ait été détourné de son véritable sens par la masse du public français, au point d'être appliqué aux Néo-Calédoniens qui sont des Mélanésiens.

Jusqu'en 1841, donc, l'archipel Gilbert une fois peuplé n'est plus le théâtre d'aucun événement important. Des guerres intestines, le massacre des équipages européens naufragés sur ces récifs, des scènes d'anthropophagie pourraient seuls défrayer la chronique de ces îles. Une réputation bien méritée de batailleurs et de cannibales est attribuée à ces tribus, et les voyageurs prudents les évitent avec soin. En 1824, la corvette *la Coquille* fait le lever sous voiles de ces *atolls*, puis, en 1841, une mission hydrographique de l'amirauté des États-Unis d'Amérique en complète l'étude, en même temps que l'un des médecins attachés à cette expédition publie en anglais un rapport détaillé sur les habitants et plus spécialement sur leur langage.

A compter de ce jour, l'archipel est fréquenté par les croisières américaines et anglaises. Les missionnaires protestants y arrivent et répandent le christianisme parmi ces sauvages. Une période de civilisation succède à la barbarie des premiers temps, période de civilisation relative toutefois, car jusqu'en 1879 on parle encore de navires pillés et de matelots dévorés dans ces parages dangereux. Il y a une douzaine d'années, il faut le reconnaître, ces gens accueillent humainement les naufragés d'un navire de Bordeaux, et leur réputation devient enfin assez bonne.

Un fait saillant de l'histoire récente de ce petit peuple, c'est, après l'introduction en son sein de l'Évangile, un changement capital qui se produit dans ses habitudes. Les Gilbert renoncent à leur vie sédentaire, et ils commencent à émigrer en grand nombre vers

les colonies anglaises ou françaises les plus proches, pour y vendre le travail de leurs bras. Dans ces trente dernières années, beaucoup de ces indigènes ont été engagés pour les plantations du Queensland, de Tahiti et, plus rarement, pour celles de la Nouvelle-Calédonie. A Tahiti, on leur donne le nom d'Aroraï; c'est celui de la plus méridionale des îles de l'archipel Gilbert. Leur contingent s'est élevé, à certains moments, à près d'un millier dans notre possession de l'Océanie orientale. On ne peut nier qu'ils y aient rendu d'importants services, en dépit de quelques vices naturels qui ont donné lieu à plus d'une plainte.

Plusieurs d'entre eux, de retour dans leur pays natal, eurent l'idée, dans ces derniers temps, de propager parmi leurs compatriotes le culte catholique que nos prêtres leur avaient enseigné à Tahiti. Ils firent appel aux missionnaires, qui décidèrent en 1888 l'envoi d'un des leurs aux îles Gilbert. Le croiseur *le Fabert*, commandant Bénier, fut alors chargé d'appuyer par sa présence l'installation du P. Bontemps dans cet archipel. Servant à bord de ce navire en qualité de médecin major, j'eus ainsi l'occasion d'aborder à ce coin reculé du Pacifique. C'était, en réalité, la première fois qu'un bâtiment de guerre français jetait l'ancre dans ces parages : la *Coquille*, en 1824, n'avait fait que prolonger les côtes, et, en 1878, l'avisos *le Limier* rapatriant des émigrants s'était borné à stopper quelques heures au large d'Aroraï. Nous mouillâmes successivement à Nonoutch et à Noukounaou, dans la partie méridionale. Puis, franchissant l'Équateur, nous nous rendîmes à l'île de Taritari, dans les Scarborough, la plus importante de toutes et à peu près la seule qui possède un roi avec un pouvoir régulièrement organisé. A Noukounaou, la population nous reçut avec une certaine défiance et même manifesta à l'égard du P. Bontemps des dispositions menaçantes, adoucies plus tard à notre connaissance. En revanche, nous fûmes accueillis parfaitement à Nonoutch et surtout à Taritari où le roi et ses sujets, d'accord avec les résidents européens (ceux-ci au nombre d'une douzaine, d'origine très diverse), manifestèrent hautement leur désir de se voir placés sous le protectorat de la France. Mais, faute d'instructions, il ne fut pas permis de donner suite à leur demande.

Si, depuis, ils ont évité l'annexion à l'Allemagne déjà mattresse des îles Marshall, annexion qu'ils paraissaient beaucoup redouter, ils n'ont pas du moins échappé à l'Angleterre. Cette puissance, après

avoir déclaré dès 1886 que les îles Gilbert rentraient virtuellement dans la zone des intérêts britanniques, y a effectivement planté son pavillon à une date postérieure à celle de la visite du *Fabert*.

Configuration. — À l'exception des deux îlots un peu élevés qui sont situés à l'ouest du groupe méridional, les Gilbert sont toutes de formation madréporique, et leur hauteur dépasse à peine le niveau de la mer. L'archipel entier offre un dédale de récifs allongés, contournés de différentes manières, dont les uns sont balayés par les vagues et dont les autres, suffisamment exhaussés pour être habitables, se trouvent plantés de quelques cocotiers et occupés par les villages des indigènes. Des lagons d'eau profonde sont enserrés parfois entre ces rubans de corail et présentent de bons mouillages aux navires. Mais cette disposition ne se rencontre que sur un petit nombre de points et seulement dans la partie nord, notamment à Taritari, la meilleure rade de la région. Au sud, à Nonoutche, à Nookounaou, par exemple, il n'existe que des mouillages forains, intenables dans la mauvaise saison, c'est-à-dire de novembre à mai.

Les récifs habités s'étendent souvent sur une assez grande longueur, de quinze ou vingt mille marins environ. Mais leur largeur reste toujours médiocre et peut se réduire à un demi-kilomètre. Cet espace déjà si restreint se trouve encore rétréci par la présence de mares d'eau saumâtre, enfermées entre les bourrelets de sable des deux plages opposées. Les îles Gilbert ne sont que d'étroits lambeaux de terre.

Météorologie. — Le climat nous a paru franchement équatorial et marin, c'est-à-dire uniformément chaud sans excès, très humide, orageux. Les vents dominants sont ceux de l'Est. De mai en novembre, ils règnent à peu près sans partage, les pluies sont peu fréquentes : c'est la bonne saison. Pendant le reste de l'année, les brises deviennent variables, les averses tombent presque continuellement, les bourrasques ne sont pas rares et on entend souvent le tonnerre. Mais si les tempêtes soufflent, elles ne revêtent jamais, au dire des plus vieux habitants, le caractère des cyclones, si redoutés dans certaines zones voisines, aux Samoa d'une part, aux Philippines de l'autre.

On peut regarder ce climat comme sain. Toutefois, à cause de

l'élévation modérée mais uniforme de la température, il prédispose les Européens à l'anémie. Sur ces îles basses, on ne ressent pas la bienfaisante influence des brises de terre qui tombent le soir des montagnes et communiquent à l'atmosphère une fraîcheur réparatrice.

Population. — Ethnographie. — L'ensemble de la population est évalué à 41,000 âmes. Cette appréciation me semble exagérée. On pourrait, je crois, réduire à 30,000 le nombre des habitants des îles Gilbert. C'est encore, relativement aux autres archipels du Pacifique, un chiffre assez considérable. A mon avis, il s'accroît chaque année, contrairement à ce qui s'observe généralement chez les races de la Micronésie et de la Polynésie. Aussi ces indigènes cherchent-ils avidement dans l'émigration le moyen de ménager les faibles ressources de leurs pauvres récifs.

Physiquement, dans notre opinion, ils appartiennent au groupe Kanaque ou Maori. Pourtant, chez la plupart d'entre eux, il est impossible de ne pas reconnaître les traces d'une paternité mongole ou malaise. Ainsi leur stature est moyenne. Les Samoans et les Tahitiens que l'on a l'occasion de voir à côté d'eux les dépassent de beaucoup. Ils ont la chevelure noire et lisse comme leurs cousins de la Polynésie centrale et orientale, mais beaucoup plus rude. Elle ressemble à celles des Annamites. L'eurygnathisme, c'est-à-dire la saillie en largeur des pommettes, l'aplatissement et le dessin losangique de la face s'observent assez fréquemment. Parfois la brachycéphalie se montre à un degré sensible, avec un occiput carré et plat comme celui des Malais. Les yeux sont moins ouverts que chez les Tahitiens. Leur teint, plus foncé que chez ceux-ci, s'explique par leur séjour sur des plages brûlées par le soleil. Il ne semble pas qu'ils aient, ainsi que les habitants des Wallis, d'Hawaï et des Carolines, subi un mélange quelconque de sang mélanésien.

L'examen de leurs institutions, de leurs caractères moraux, de leurs habitations, de leurs ustensiles est de nature à leur faire attribuer une place intermédiaire entre les races de l'Asie orientale et de l'Insulinde d'une part, et entre celles de la Polynésie de l'autre, place que justifient d'ailleurs, ainsi que nous l'avons vu, et leurs traditions et leur situation géographique.

Ils font usage de deux sortes de maisons. Les unes, leurs habitations principales, leurs salles de conseil, leurs maisons communes

sont édifiées en tronc de palmiers et en chaumes de pandanus sur le modèle des cases maories qu'elles surpassent en grandeur, en élégance et en propreté. Les villages sont entretenus soigneusement et les routes sont sablées avec du corail fin. Mais, en outre, les Gilbert construisent des habitations temporaires sur pilotis qui s'avancent au milieu des lagons et des étangs. Dans leur exil volontaire à Tahiti, ils habitent des cabanes ainsi faites. Or ces habitations sur pilotis sont bien caractéristiques des races indonésiennes. On les rencontre, dans tout l'Archipel indien et jusque sur le continent asiatique, chez les sauvages de l'Indo-Chine.

Plus finement construits que ceux des Polynésiens, leurs bateaux à balanciers, à proues relevées, à bordés cousus, à grandes voiles triangulaires en tissu végétal, parcourent parfois de grands espaces et excitent l'admiration de tous les Européens. Les navigateurs étrangers nomment *prahos* et non pirogues ces embarcations, plus semblables, en effet, à certains bâtiments malais qu'aux pirogues kanaques. Très bons marins, les Gilbert ne le cèdent guère en habileté nautique qu'aux Radak de l'archipel Marshall.

Le vêtement des hommes et des femmes ne consiste qu'en un jupon de paille très bouffant qui va de la ceinture aux genoux. Les deux sexes portent les cheveux longs et flottants sur les épaules. Les jeunes filles se teignent parfois les pommettes avec le suc de l'ixora, comme aux Carolines. Cependant je n'ai pu par moi-même vérifier l'existence de ce dernier usage. L'arme favorite est la lance. Très longue et très forte, barbelée de dents de requins, de queues de raies, d'os de grands poissons, elle s'emploie également comme massue, et on frappe avec elle d'estoc comme de taille. Contrairement à ce que l'on a constaté chez les diverses tribus belliqueuses de la mer du Sud, les indigènes des Gilbert possèdent des armes défensives. Nous les avons vus se livrer à des danses guerrières, revêtus de pied en cap d'armures complètes comme nos preux du moyen âge. Seulement, au lieu de se barder de fer, ils se cuirassent avec des cottes, des brassards, des jambards faits en fibres de palmier. Un casque hérissé de pointes, formé par la carcasse d'un diodon, complète leur étrange et terrible attirail.

Les danses d'amour, mimiques très gracieuses, ne diffèrent en rien de celles auxquelles nous avons assisté aux Samoa.

Converties presque toutes au christianisme, ces tribus semblent avoir perdu tout souvenir de leur religion ancienne. Mais elles ont

conservé des superstitions nombreuses. Ainsi elles croient à l'existence de Kien ou démons et de Tamnin ou revenants, apparitions également funestes qui voltigent la nuit sous la forme humaine en rasant le sol de leurs pieds. Les pêcheurs s'abstiennent de tuer les requins ou *taccoa*, alléguant que les survivants vengeraient leurs morts. Ils épargnent aussi le vikeurin, raie gigantesque qu'ils respectent comme un poisson bienfaisant qui sauve les naufragés sur son dos. C'est là une tradition analogue à celle qui avait cours chez les Grecs et que professent encore aujourd'hui certains pêcheurs de l'Annam à l'égard du dauphin. Les légendes au sujet des diables et des revenants sont à peu près semblables à celles de Tahiti.

L'organisation politique est très rudimentaire. Des conseils nommés par élection, suivant la coutume maorie, se réunissent temporairement pour discuter sur les intérêts généraux. Toutefois, ainsi que nous l'avons déjà dit, un très petit nombre d'îles, du nord, Taritari par exemple, se trouvent placées sous l'autorité d'un roi héréditaire qui a un drapeau, une cour, des officiers et frappe des impôts.

Les habitants des Gilbert se rattachent aux Polynésiens, du moins aux Polynésiens modernes, par l'amour extrême qu'ils portent à leurs enfants qu'ils ne châtient jamais, et par la manière relativement douce dont ils traitent leurs femmes. Celles-ci, en vertu de lois soigneusement observées, ne sont jamais astreintes à des travaux pénibles ou dangereux. On ne peut les forcer à monter dans les cocotiers ni à aller pêcher au large des récifs. En revanche, la pratique de la polygamie à laquelle ils sont restés fidèles, en dépit des exhortations des missionnaires, rattache ces peuples aux Malais. On les accuse d'être très jaloux de leurs épouses, jalousie qui va jusqu'au meurtre, d'être aussi rancuniers et perfides. Ce sont là des défauts malaisiens ou asiatiques que l'on n'a jamais pu reprocher au contraire aux Maoris des Marquises, de Tahiti et de la Nouvelle-Zélande.

Les femmes, aux Gilbert, exigent en retour de leurs époux une fidélité absolue. Avec un instrument particulier, sorte de discipline armée de dents de squales, les maris volages sont sévèrement châtiés. Un usage curieux régleme les unions. Tout jeune homme qui prétend à la main d'une fille doit épouser en même temps qu'elle toutes ses sœurs, si elle en a. Il doit toujours offrir un présent aux parents.

L'ivrognerie, vice kanaque, est rare chez eux. Tandis que partout dans la Polynésie la fabrication du vin de palme a dû être défendue par les chefs, les Gilbert peuvent préparer librement cette liqueur dont ils savent user modérément. Mais ils pratiquent le vol hors de chez eux. Dans leur pays natal il devait en être ainsi jadis, si l'on en juge par une loi tombée heureusement en désuétude, qui condamnait les filous non seulement à être tués, mais à être mangés par leurs concitoyens, exemple intéressant d'anthropophagie judiciaire à mettre en parallèle avec le cannibalisme légal des Indonésiens de Sumatra.

Ainsi nous voyons ces Micronésiens jaloux à l'excès, voleurs, rancuniers, cruels, fourbes, mais sobres, soucieux de l'honneur de leurs femmes, travailleurs et industriels à l'égal des gens de la Malaisie et de l'Indo-Chine. On peut les opposer, au point de vue de ces caractères moraux, à la race polynésienne, violente et licencieuse, mais chevaleresque : intempérante, débauchée et fainéante, mais généreuse et ne s'abaissant guère jusqu'au larcin : ensemble de qualités réelles et de vices aimables qui a rendu tant de voyageurs si indulgents dans leurs appréciations à l'égard des Tahitiens, des Samoans, des Tongiens et des Néo-Zélandais, etc.

Mais ce contraste est tempéré par les affinités dont nous avons parlé, par l'usage aussi du *tabou*, ou interdiction publique, en vigueur également, du reste, chez les Carolins. Où l'on saisit le mieux les traces d'un mélange entre les deux rameaux malais et polynésien, c'est dans le langage de ces indigènes. Certes le dialecte parlé aux Gilbert doit être rapproché des idiomes maoris, et il est en partie compréhensible pour les personnes qui connaissent le samoan. Mais il contient des mots carolins qui tendent, il est vrai, à disparaître de jour en jour, parce que les relations avec l'est augmentent et que les voisins de l'ouest, au contraire, sont oubliés.

En outre, certains caractères grammaticaux de cette langue la rapprochent des langues malayo-polynésiennes les plus compliquées, c'est-à-dire de celles usitées du côté de l'Asie. Chez les Kanaques, on emploie très peu de consonnes, sept par exemple aux îles Sandwich, huit à Tahiti, neuf à Mangareva, aux îles de Cook et à la Nouvelle-Zélande, dix aux Samoa. Jamais deux consonnes ne se suivent. Il n'en existe pas de doubles, et il est défendu de terminer un mot autrement que par une voyelle. Parfois deux, trois, quatre voyelles se suivent. Aux Gilbert, on emploie treize consonnes : *b, f,*

h, dj, k, m, n, ng, p, r, t, tch, v. Des consonnes doubles apparaissent, comme on le voit par cette énumération, et des mots prennent comme finale une consonne. Chez les habitants des Marshall situées plus à l'ouest, une quatorzième consonne se montre : le *d*. L'abbé Favre indique la présence de seize consonnes dans les idiomes tagaloks et bisayas, une de plus qu'aux Carolines. Enfin le malais en possède dix-huit, et le javanais, plus savant encore, vingt. C'est à Java que semble régner la langue mère de tout ce groupe naturel de dialectes parlés depuis Sumatra jusqu'à l'île de Pâques, depuis Formose jusqu'à Madagascar. La langue centrale la plus riche, la plus compliquée serait donc, d'après le savant abbé à qui nous empruntons ces généralités linguistiques, le javanais lui-même.

Notons que, dans les îles Gilbert, le tutoiement, exclusivement adopté par les Polynésiens, fait place à l'emploi de ces pronoms personnels respectueux dont la connaissance est si indispensable aux étrangers qui veulent entrer en rapport avec les populations plus raffinées de la Malaisie et de l'Extrême-Orient.

En résumé, le dialecte de cet archipel forme comme un anneau important dans la chaîne des langues malayo-polynésiennes, ces langues à mots invariables et à affixes, toutes plus ou moins simples, plus ou moins douces, plus ou moins riches, mais toujours faciles pour un Européen et harmonieuses à entendre.

Pathologie. — Le temps m'a manqué pour me procurer des renseignements certains sur les affections qui frappent ces populations. Toutefois elles me semblent épargnées, dans une certaine mesure, par les fléaux qui déciment communément les autres archipels du Pacifique, c'est-à-dire la phtisie, la syphilis, l'éléphantiasis, la lèpre tuberculeuse et les ulcères des extrémités inférieures. Les maux d'yeux sont très fréquents aux Gilbert, ainsi que les rhumatismes. Quelques cas de pneumonie s'y observent et il y règne parfois une sorte de cachexie qui, d'après la description qui m'en a été faite, pourrait bien être le beriberi auquel les races de couleur sont si exposées, alors que, par contre, les Européens en sont atteints très rarement. D'une manière générale, on peut dire que la constitution de ces indigènes est vigoureuse et que leur nombre est en voie d'accroissement, leur natalité dépassant leur mortalité. C'est un fait sur lequel on doit insister, alors que presque partout ailleurs, dans le grand Océan, les populations semblent en voie d'extinction. Cette

augmentation dans le chiffre des habitants de l'archipel Kingsmill et la stérilité de leur sol natal les poussent nécessairement à aller chercher fortune ailleurs.

Productions naturelles. — La flore de ces *attols* et leur faune terrestre est, en effet, excessivement pauvre. On ne compte que deux espèces d'arbres sur ces plages de corail; le cocotier (*cocos nucifera*) et le pandanus (*pandanus odoratissima*); un seul arbrisseau y croît, le *morinda citrifolia*, si commun aux Tuamotous et dont le fruit ne peut se manger. En joignant au cocotier et au pandanus le taro (*colocasia gigantea*), que les indigènes cultivent dans les mares saumâtres de l'intérieur des bandes de terre, on aura la liste des seuls végétaux utiles. Mais les Gilbert sont très industriels, et ils savent tirer un grand parti des faibles ressources mises par la nature à leur disposition. Au cocotier ils empruntent son amande fraîche pour servir d'aliment, sa sève pour en préparer une boisson spiritueuse, ses feuilles et son bois pour se vêtir et construire leurs maisons et leurs bateaux. Le pandanus leur fournit aussi des matériaux textiles et ils peuvent extraire de son fruit, médiocrement nourrissant, un peu de fécule et de mélasse. Le taro, avec le poisson qui est abondant et sain, complète leur nourriture. Car il ne faut compter là-bas aucun gibier terrestre, et bien peu d'animaux domestiques peuvent y être conservés faute d'aliments à leur procurer. Dans un petit nombre d'îles existent quelques porcs : partout ailleurs les indigènes n'élèvent que de rares poulets et quelques oiseaux aquatiques qu'ils ont su apprivoiser.

La faune de terre se réduit à un coucou, à des lézards et à des insectes dont l'un d'eux, le moustique, pullule de la façon la plus fâcheuse. Les îlots élevés, Paanopa et Naourou, situés un peu en dehors et à l'ouest de la chaîne des *attols* principaux, sont mieux partagés. Le bananier et l'arbre à pain (*artocarpus incisifolia*) y poussent facilement, et on peut y nourrir des cochons.

L'eau potable s'obtient en creusant des puits de 2 mètres de profondeur dans le sol. Elle est toujours saumâtre.

On comprend que dans des pays aussi dénués de ressources les Européens soient peu nombreux. On en compte une trentaine au plus dans tout l'archipel, gens en majeure partie peu recommandables. Les missionnaires protestants n'habitent pas ces îles, en

jugeant sans doute le séjour trop pénible; ils se font suppléer par des *teachers* hawaïens.

Si le poisson est assez abondant au large des Gilbert, dans leurs lagons et leurs étangs, les coquillages précieux manquent à ce pays, et la pintadine y est trop rare pour que la nacre et la perle, productions de groupes madréporiques très analogues comme configuration aux Gilbert, puissent faire ici l'objet d'un commerce quelconque. Les échanges avec les grands ports commerciaux les plus proches, San Francisco et Sidney, se réduisent à un peu de coprah, c'est-à-dire de noix de coco sèches qui servent à la fabrication de l'huile.

Conclusions. — Étant donnée une telle pauvreté, doit-on exprimer le regret que la France ait laissé échapper l'occasion d'étendre son protectorat sur ces flots? Certainement, car d'abord la dépense se serait réduite, comme aux Wallis, à l'entretien d'un seul résident et ensuite parce que, quoique peu productif, l'archipel Gilbert aurait été d'une grande utilité pour nos possessions de l'Océanie. On aurait eu là un centre de recrutement de travailleurs, une pépinière d'émigrants précieuse, alors que la Nouvelle-Calédonie et Tahiti manquent de bras. Désormais les Aroraï iront cultiver les plantations britanniques du Queensland au seul profit de l'Angleterre.

Puis nos navires auraient trouvé un point de relâche avantageux dans ces îles, dont l'une au moins, Taritari, offre une bonne rade. Par leur position géographique, elles se trouvent sur la route qui relie nos établissements de l'Extrême-Orient à ceux que nous possédons dans l'océan Pacifique.

PROCÈS-VERBAUX.

SÉANCE DU 1^{er} JUIN 1895.

PRÉSIDENCE DE M. Ch. SCHEFER, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 4 heures et demie.

M. le Secrétaire donne lecture du procès-verbal de la séance du 4 mai, qui est adopté.

La correspondance comprend :

1° Une lettre de M. le Ministre des affaires étrangères relative au VI^e Congrès international de géographie qui doit se tenir à Londres du 27 juillet au 3 août, et diverses brochures contenant des indications spéciales concernant cette réunion;

2° Une lettre de M. G. de Lafont, présentant un ouvrage sur le bouddhisme (M. CORDIER, rapporteur);

3° Des lettres d'excuses de MM. AYMONIER, DERRÉCAGAIX et H. CORDIER, empêchés d'assister à la séance.

A l'occasion de la correspondance sus-visée, relative au Congrès de Londres, M. R. DE SAINT-ARROMAN propose d'arrêter la liste définitive des délégués du Ministère, afin de pouvoir la transmettre à M. le Ministre des affaires étrangères. M. BOUQUET DE LA GRYE, à défaut de M. Ch. SCHEFER, sera mis à la tête de la délégation.

M. AYMONIER a envoyé un rapport dont il est donné lecture sur deux mémoires de M. Paris sur des ruines tchames qu'il a découvertes à Quâ-My, Phu-Kéu et Kuong-My. Les plans et les photographies qui accompagnent ce travail n'étant pas encore parvenus à M. Aymonier, celui-ci demande un sursis pour le vote de ses conclusions.

M. BOUQUET DE LA GRYE lit la note suivante :

« Le *Bulletin* n° 4 de la *Société de géographie de Rochefort* contient un travail très étudié de M. Hermond, sur les stations humaines

situées sur les bords de deux rivières de la Charente : la Tardoire et le Baudiat.

« Ces rivières ont cela de particulier que, coulant parallèlement à une assez petite distance l'une de l'autre, elles traversent une région dont le sous-sol, formé de calcaire jurassique moyen, est crevassé de toutes parts, si bien qu'elles finissent par être entièrement absorbées, et les entonnoirs où elles disparaissent sont en assez grand nombre pour évacuer souterrainement les plus grandes crues. C'est entre les couches calcaires que, grâce à l'acide carbonique dissous dans les eaux coulant à la surface du sol, une dissolution partielle a fait creuser des galeries étendues qui probablement vont former bien plus en aval la source de la Touvre portant bateau, comme on le sait, dans la prairie même où elle prend naissance.

« Mais ces excavations, qui remontent aux premiers âges qui ont suivi la mise au jour des terrains jurassiques, ne sont point toutes souterraines. Il en est qui ont été rendues apparentes par l'érosion qui a défini la vallée de la Tardoire et elles ont été habitées aux époques les plus lointaines des âges préhistoriques. M. Hermond s'est donné la mission de les rechercher, d'en relever les emplacements, de les fouiller plus ou moins entièrement et de rendre son mémoire plus complet en y joignant une carte remplie d'indications spéciales.

« Cette étude a pris un long temps à M. Hermond, car le nombre de fouilles qu'il a faites est considérable. Dans quelques-unes, notamment dans la grotte du Placard, les dépôts avaient une épaisseur de 8 mètres contenant dix-neuf couches distinctes dont la plus ancienne était de l'époque moustérienne et la plus récente de l'époque robenhausienne.

« M. Hermond, contrairement à la manière d'agir de bien des savants, indique les points où des fouilles heureuses pourront être reprises et fait remarquer que les stations les plus riches en produits humains sont celles où l'homme primitif, dominant la vallée, avait une vue étendue pour être plus avantageusement prêt à se défendre ou à préparer une attaque.

« En dehors des fouilles pratiquées dans ces grottes préhistoriques M. Hermond cite aussi celles exécutées dans d'anciens cimetières ou sous le sol d'anciennes chapelles.

« L'intérêt historique me paraît dans ce cas moindre et je crois

qu'il conviendrait de respecter les restes des générations qui nous ont précédés seulement de quelques siècles. La curiosité des savants pourrait, il me semble, se porter sur des sujets plus intéressants ou du moins froissant moins ce qu'il nous reste du culte antique des morts.»

M. LEVASSEUR avait à rendre compte à la Section de quatre *Bulletins de la Société de géographie commerciale de Paris*, t. XVI, 1894, 3^e et dernier fascicules; t. XVII, 1895, 1^{er}, 2^e et 3^e fascicules. « Ces volumes contiennent, dit-il, conformément au plan adopté pour les volumes antérieurs, des communications faites dans les assemblées générales et les séances de sections, des notices, une correspondance géographique qui n'est pas la partie la moins instructive, les procès-verbaux des séances et une bibliographie.

« Parmi les communications je citerai des travaux de M. Jully sur Madagascar; ses ressources, ses habitants et leurs aptitudes, et sur la corvée; celui de M. Cabaret sur le Commerce de Madagascar; la Bolivie contemporaine, par M. Wiener auquel ses fonctions ont permis de bien connaître le pays; la Colonie de la Côte d'Ivoire, par M. Pobéguin; les Résultats économiques de la pacification du Tonkin, par M. Pauvourvelle; la Question du territoire contesté, par M. Coudreau, étude à laquelle des événements tout récents donnent un intérêt particulier; l'Égypte et le Soudan égyptien, par M. Percher qu'une mort prématurée a enlevé à ses études; la Création de centres agricoles au Tonkin à l'aide de militaires libérés, par M. Duchemin; la Colonisation israélite à la Plata, par M. de Bruguière; un Itinéraire de Corumba à Paraguay, par M. Gosset; le Marché tibétain de Ya-tung, autant de notices instructives. La Société de géographie commerciale, qui tient chaque semaine plusieurs séances de section et tous les mois une séance générale, ouvre sa tribune et son *Bulletin* à un grand nombre de voyageurs, venant de diverses contrées, particulièrement des colonies françaises, et à des négociants qui ont des intérêts dans ces contrées. »

M. G. MARCEL rend compte d'une brochure de M. Bardy, relative à un exemplaire de la deuxième édition de la *Cosmographie Introductio* de Martin Hylacomylus, qui appartient à la bibliothèque de la Sorbonne.

M. MAUNOIR donne lecture de trois rapports qu'il a rédigés, le premier, sur la mission géographique du lieutenant-colonel Prudent en Espagne; le deuxième, sur un travail de M. Rey-Pailhade consacré aux applications du système décimal à la mesure des angles et du temps; le troisième, sur les *Bulletins* n^{os} 11 et 12, 1894 de la *Société de géographie de Toulouse* :

« Des abords du gigantesque estuaire de l'Amazone au cap Orange, non loin duquel se termine l'Oyapock, limite actuelle de la Guyane française, s'étend, dit le rapporteur, sur 400 kilomètres de développement littoral, une zone maritime basse, arrosée par des fleuves côtiers d'importance secondaire en comparaison de leur voisin l'Amazone et même de notre Oyapock. C'est là le *contesté franco-brésilien*, dû au traité d'Utrecht, qui reposait, au moins pour certains de ses articles, sur la rivière Pinçon dont les diplomates, secondés par les érudits, ont en vain essayé, depuis lors, d'établir l'identité avec divers cours d'eau de la contrée. En France, comme au Brésil, on a beaucoup discuté, beaucoup écrit au sujet de cette sorte de région, neutralisée de fait par suite de l'insuffisance de la carte du Hollandais Van Keulen, invoquée lors de la rédaction du traité d'Utrecht.

« A diverses reprises, quelques tentatives furent faites pour régler la situation; les dernières, qui remontent à 1856, n'eurent pas plus de succès que les précédentes et, à partir de ce moment, les chancelleries ont paru se désintéresser. Mais, vers 1860, le Brésil s'annexait le district d'Apurema, serré entre l'Aragouary et le Tartarougal.

« Actuellement, la superficie du contesté peut être évaluée à 260,000 kilomètres carrés; c'est du moins le chiffre indiqué par M. Henri Coudreau. La région est en partie occupée, surtout le long du littoral, par des terres de pâturages.

« A quelques années en arrière du moment présent, une aventure étrange appela l'attention sur ces contrées, dans l'intérieur desquelles vivent encore des tribus indiennes mal connues.

« Un Français, M. Jules Gros, voulut fonder au Counani une république indépendante; elle n'était pas née viable et ne vécut pas.

« Plus récemment, un autre fait, positif, celui-là, est venu nous rappeler l'existence du contesté.

« Non loin de Counani, afflue un cours d'eau, le Carsewenne, qui naît dans les Tumuc-Humac, et dont l'estuaire seul était connu jusqu'à l'année 1893. En cette année-là, un vieil habitant du pays, nommé Jean-Baptiste, révéla à Pierre Villiers, modeste pêcheur de Cayenne, l'existence de riches gisements d'or dans le bassin du Carsewenne.

« Ce fleuve, qui avait apparu en 1856 à l'occasion d'une tractation diplomatique, est d'une navigation extrêmement périlleuse, car il est semé de rapides, de remous et de tourbillons. Pierre Villiers, accompagné de Tamba, un ancien ouvrier des placers de l'Affia, et conduit par Jean-Baptiste, se mit en route et, après de dures péripéties, il finit par trouver le gisement de sable aurifère. Il rentra à Cayenne avec une récolte de 15 kilogrammes d'or. La nouvelle, qui s'en répandit immédiatement, mit toute la contrée en ébullition et, pendant plusieurs mois, il ne fut question que des placers du Carsewenne.

« M. Landes a consacré quelques pages du *Bulletin de la Société de géographie de Toulouse*, n^{os} 11-12 (1894) à décrire son voyage et son séjour aux placers du Carsewenne. Il raconte le trouble jeté dans la valeur des objets et de la main-d'œuvre par la découverte de ces gisements; il donne d'intéressants détails sur le cours du fleuve, qui est large et animé d'un courant puissant. Les placers sont situés à une cinquantaine de kilomètres dans l'ouest du Counani. L'or y est en pépites ou, plus ordinairement, mêlé aux alluvions. Quelques jours suffirent à M. Landes pour recueillir 30 kilogrammes d'or. La subsistance est des plus difficiles dans la région exploitée, et les moindres approvisionnements y coûtent des prix étranges; c'est là un phénomène qui se produit d'ordinaire à l'origine de toute exploitation aurifère.

« M. Landes termine son exposé en constatant la nécessité, pour la France, de faire valoir ses droits sur le contesté, mais cette partie du sujet concerne le Ministère des affaires étrangères et non le Ministère de l'instruction publique.

« Il est tout à fait probable que le territoire du contesté renferme des richesses. A diverses reprises, et sans parler même de la légende de *El Rey Dorado*, la présence de l'or a été signalée dans le territoire dont la France et le Brésil se contestent mutuellement la propriété. Il convient de faire observer aussi que ces territoires, sur leur majeure partie, sont encore inexplorés.

« Dans ce même numéro du *Recueil de la Société de géographie de Toulouse*, continue M. Maunoir, le commandant Thébé a consacré une notice didactique, rédigée d'après les meilleures sources, aux territoires qui bordent le golfe du Bénin; à l'examen des conditions physiques de la contrée : orographie, géologie, hydrographie, climat, il fait succéder l'étude des divisions territoriales et l'énumération des principaux centres de population. Viennent ensuite des renseignements ethnographiques assez développés et quelques considérations économiques sur les ressources et l'avenir de la contrée. Le travail du commandant Thébé, rédigé avec un soin consciencieux, sera utilement consulté comme document général sur les territoires qui constituent le littoral et l'arrière-terre de la cidevant côte des Esclaves.

« Le n° 1-2, pour 1895, renferme une étude d'histoire de la géographie intitulé : Rencontre d'un vieux bouquin, par M. J. Fontès. L'auteur a trouvé, en visitant la bibliothèque communale de Foix, un ouvrage auquel manquent les onze premières pages. Il s'est assuré, dès son retour à Toulouse, que ce volume est un exemplaire d'une édition espagnole de la *Cosmographie* de Pierre Apian, avec notes de Gemma Frison. Cette œuvre célèbre ayant eu plus de quarante éditions, dont deux seulement en espagnol, M. Fontès pense que l'exemplaire de la bibliothèque de Foix peut recevoir le millésime de 1575. Il donne des notes biographiques sur Pierre Apian et cite divers passages de son livre.

« L'érudition spéciale de M. Hamy et de M. Gabriel Marcel pourrait seule juger si, dans ses commentaires, ses notes et ses hypothèses, M. Fontès ne sort pas du champ de la vérité acquise et révèle des faits nouveaux au sujet de Pierre Apian.

« Le travail se termine par un essai bibliographique d'après le *Répertoire de bibliographie pédagogique* de M. Buisson, l'ouvrage de MM. Housseau et Lancaster, et les catalogues des principales bibliothèques de France. M. Fontès, en érudit de bon aloi, fait d'ailleurs appel aux compléments et aux rectifications que comporte son étude. »

La séance est levée à 5 heures et demie.

Le Secrétaire,
E.-T. HAMY.

SÉANCE DU SAMEDI 6 JUILLET 1895.

PRÉSIDENCE DE M. Ch. SCHÉFER, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 4 heures et demie.

Le procès-verbal de la séance du 1^{er} juin est lu et adopté.

La correspondance comprend une lettre d'excuses de M. ARMOISE, une notice de M. Brocard, correspondant du Ministère à Bar-le-Duc, sur ses titres et ses travaux scientifiques; deux livraisons de traductions annamites envoyées par M. Cotel, chef du bureau des interprètes au secrétariat général du Gouvernement à Saigon; une carte de France avec les voies de communications, présentée par M. Mabyre; trois brochures de M. Belloc sur les lacs des Pyrénées; enfin un volume de M. Rançon contenant la relation d'un voyage d'exploration dans la Haute-Gambie. MM. ARMONIE, DE MANOIR, DE LA NOÛ et G. PERIN sont priés de rendre compte de ces divers envois.

M. LONGNON propose de déposer dans les archives les notes de MM. Gailhard et d'Abzac présentées à la dernière session du Congrès des Sociétés savantes et de renvoyer à M. Plancouard son manuscrit sur la forêt d'Artie, afin d'y introduire quelques améliorations qu'il indique brièvement.

M. A. DE BARTHÉLEMY propose également de renvoyer à M. Chauvigné son manuscrit avec quelques observations qu'il y a jointes.

M. CORDIER lit un rapport sur un travail de M. Vissière dont il propose l'impression dans le *Bulletin* de la Section. Ce manuscrit est intitulé : *Un message de l'Empereur K'ia K'ing au roi d'Angleterre Georges III retrouvé à Londres*, etc.

« La première ambassade anglaise en Chine, dit M. CORDIER, dirigée par lord Macartney, à la fin du XVIII^e siècle, eut un insuccès complet; la seconde, à la tête de laquelle était placé lord Amherst (1816), fut un désastre. Le départ hâtif de l'ambassadeur

anglais fut accompagné, non par les honneurs prévus au protocole, mais par une lettre humiliante ou plutôt un ordre de l'empereur K'ia-K'ing au roi d'Angleterre Georges III. Cette lettre dormait aux archives du Foreign Office, où elle resterait aujourd'hui encore en repos, si le sous-secrétaire d'État n'eût, en 1891, l'idée, malencontreuse pour un Anglais, de faire savoir au ministre de Chine à Londres, Siè Fou-tch'eng, que si parmi les documents chinois que renfermait son Ministère, il s'en trouvait d'importants, il les lui communiquerait volontiers pour prendre connaissance de leur contenu.

« Il est probable que les interprètes de la légation de Sa Gracieuse Majesté à Péking ne se seraient pas donné la peine d'extraire du journal que nous a laissé Siè de sa mission en Europe le passage relatant cet incident qui n'a rien d'agréable pour l'honneur de leur pays. L'excellent premier interprète de notre légation à Péking, M. Arnold Vissière, correspondant du Ministère de l'instruction publique, nous a non seulement traduit le fragment du journal de Siè en date du 7 mars 1891 mentionnant la lettre de K'ia-K'ing, mais encore le texte chinois de la lettre même de l'Empereur du 30 août 1816, adressée au roi d'Angleterre, tirée d'un ouvrage indigène auquel renvoyait le diplomate chinois. Ce document fort instructif est aussi fort important, malgré sa brièveté, pour l'histoire des relations de la Chine avec les puissances d'Occident, et M. Vissière rend un véritable service à nos études en faisant connaître une pièce qui mérite une bonne place dans notre *Bulletin*. »

Les conclusions du rapporteur sont adoptées, et le mémoire de M. Vissière fera partie d'un des prochains numéros du *Bulletin* de la Section.

M. G. PÉRIN donne lecture d'un rapport sur l'*Exploration du Sahara. Étude historique et géographique*, par M. P. Vuillot.

M. SCHEFFER lit une note sur une publication récente de M. Chavannes :

« M. Chavannes vient de publier le premier volume d'une traduction complète des Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien. Se-ma Ts'ien, qui vivait à la fin du II^e et au commencement du I^{er} siècle avant notre ère, a écrit une histoire générale de la Chine depuis les époques les plus reculées jusqu'à son temps; son ouvrage est

fondamental aux yeux des lettrés chinois, qui le citent toujours comme une autorité de premier ordre. M. Chavannes a entrepris de le rendre accessible aux lecteurs européens; il a cherché, dans des notes étendues, à éclaircir tous les problèmes géographiques et historiques qui se présentent dans le texte; il a désiré faire un livre qui fût utile, non seulement aux sinologues, mais à tous ceux qu'intéresse l'histoire ancienne de l'Empire du Milieu.

« Se-ma Ts'ien, comme la plupart des historiens orientaux, est un compilateur plutôt qu'un auteur original; on remarque donc dans ses mémoires une grande variété de style; cependant, comme les sources auxquelles il puise sont en très grande majorité du III^e ou du II^e siècle avant notre ère, c'est surtout la langue du temps qu'il écrit. Or cette langue représente le chinois dans sa plus grande pureté; débarrassée des archaïsmes qui obscurcissent le style classique, elle n'a point encore été affaiblie par la rhétorique trop raffinée des âges suivants; simple, concise, nerveuse, elle offre un excellent modèle à l'étudiant. La traduction de M. Chavannes pourra donc avoir une réelle utilité pédagogique.

« Dans l'introduction qu'il a placée en tête de ce premier volume, M. Chavannes a tracé la genèse des Mémoires historiques; il a étudié successivement les trois causes ou groupes de causes qui ont contribué à les produire; il traite donc de la vie de Se-ma Ts'ien et de celle de son père Se-ma Tan, qui eut le premier l'idée de composer les Mémoires historiques; du règne de l'Empereur Ou au temps de qui écrivait l'historien; enfin des sources auxquelles il a puisé. M. Chavannes expose ensuite la méthode très originale dont Se-ma Ts'ien est l'inventeur; il examine quelle est la valeur de son sens critique et discute quelques problèmes très importants de l'ancienne chronologie chinoise. »

La séance est levée à 5 heures et demie.

Le Secrétaire,

L.-T. HAMY.

SÉANCE DU SAMEDI 9 NOVEMBRE 1895.

PRÉSIDENCE DE M. Ch. SCHEFER, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 4 heures et demie.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la séance précédente, M. le Secrétaire procède au dépouillement de la correspondance, qui comprend :

Une notice historique sur les torrents de la vallée de l'Ubaye, par M. François Arnaud, correspondant du Ministère à Barcelonnette (M. MAUNOIR, rapporteur);

Un mémoire de M. Beauvois, correspondant à Corberon, sur les *Gallois en Amérique* (M. HAMY, rapporteur);

Une note de M. Joret, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, intitulée *Caen et Rouen*;

Et deux articles de M. Liger, de Sillé-le-Guillaume, sur les Sévusiens (M. A. DE BARTHÉLEMY, rapporteur).

M. CORDIER rend brièvement compte à la section de l'état d'avancement de la publication de la mission Pavie. Une courte discussion s'engage à ce propos, et il est décidé que M. Cordier déposera dans la prochaine séance un rapport détaillé sur la question.

M. HAMY analyse, en ces termes, les derniers travaux de la Société de géographie de Lyon :

« Cette société, qui se félicite à bon droit d'être la plus ancienne de nos sociétés de géographie provinciales (elle a vingt-deux ans d'existence), ne s'était fait connaître du Comité des travaux historiques que par des demandes réitérées de subventions destinées à publier une carte, ou à réunir un congrès. C'est tout récemment que le Ministère a reçu pour la première fois ses bulletins datés de janvier et de mars 1895 et contenant la dernière livraison du tome XII et la première du tome XIII d'une série assez courte, comme on peut voir, étant donné l'âge de la société.

« Douze volumes en vingt-deux ans représentent, en somme,

pour une compagnie établie dans une grande ville comme Lyon, où abondent les voyageurs, savants de profession, commerçants et missionnaires, une contribution modeste aux études qui passionnent aujourd'hui tant de bons esprits. Je n'ai pas à rechercher ici les causes de l'insuccès relatif de la Société de Lyon dans la première partie de son existence. Elle est en ce moment dans une période de transition, et déjà ses affaires, conduites par des mains plus fermes, se sont sensiblement améliorées. Sans doute il lui arrive encore de donner asile à des publications qui reproduisent, avec des modifications insignifiantes, des récits de voyages ou des considérations de géographie économique déjà imprimés ailleurs; mais il se rencontre aussi parfois dans son bulletin des travaux plus originaux, comme celui de M. Schirmer, par exemple, où au cours d'une étude des grandes explorations au Sahara et au Soudan, l'auteur utilise les renseignements donnés par le globe de la Bibliothèque de Lyon construit en 1701 par Henri Marchand. Je citerai encore une conférence de M. de Groffier, commentaire intéressant et instructif de l'exposition spéciale, géographique et ethnographique, organisée par les missions catholiques de Lyon dans une des salles des colonies de l'Exposition universelle de 1894.

« Parmi les communications des correspondants exotiques de la Société, dit en terminant le rapporteur, je ne vois à mentionner, dans les numéros placés sous mes yeux, qu'une courte note sur le Caï-Kink, massif montagneux encore mal connu, compris entre le Yeng the, la province de Langson et le cours supérieur du Song Gam. »

M. HAMY communique ensuite à la Section une courte note de M. L. Auvray, bibliothécaire à la Section des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Cette note renferme un extrait d'une lettre de Jean Nicot à Charles IX du 17 août 1561, datée de Lisbonne où Nicot était alors ambassadeur et relative aux mines d'or africaines, dont on parle tant depuis quelques mois.

La lettre dont l'original est au volume 110, fol. 1072 de la collection des autographes de la Bibliothèque impériale de Pétersbourg, existe à l'état de copie dans les nouvelles acquisitions du fonds français de la Bibliothèque nationale. Elle est ainsi conçue :

« . . . Le roy de Portugal faict équipper quelques vaisseaux pour envoyer aux emboucheures de Cuama, qui sont en ces mers de Sul

11072

oultre le cap de Bonne Espérance, à xxviii⁽¹⁾ degrés et ung tiers du costé dudict Sul, ayant esté adverty que environ cent ou deux cens lieues dedans le pais, en ligne de suest norouest quarte à l'ouest, y a de grandes mines d'or, qu'il prétend faire descouvrir. C'est l'endroit dont (et d'ung lac retenu au sommet des montaignes) on conjecture que se dérivent trois grandes Rivières, celle du Nil, celle de Congo, et ceste troisieme de Cuama; et a on opinion que l'or qui pour ce jour d'huy se resgate à La Mine et aux environs est porté de cez montaignes là aval la rivière dudict Congo, et par commerce communiqué aux nègres de Benii et à ceulx de ladicte Mine. Si celà se trouve ainsi, il est indubitable qu'il faira une grande diversion du resgate dudict or de l'ouest au Sul, et en privera lesdictes troys contrées, ne fut que pour garder par ce moyen que lez François ne puissent courir sur son resgat et marchandise; car la navigation depuis La Mine jusques ausdictes emboucheures de Cuama est longue et plaine de grandz dangers; oultre ce qu'il faict dessaing de fortifier l'entrée desdictes emboucheures pour en exclurre tout aultre. »

Dans une lettre au conseiller d'État Du Fresne, du même jour, (même volume, fol. 111 r^e), ajoute M. Auvray, Nicot dit encore : « J'escry à monsieur l'admiral touchant cez nouvelles mines d'or de Cuama, pour ce qu'il est désireus dez nouvelles de ces pais là. Je vous prie luy faire tenir seurement la lettre qui est adresçant à luy. »

M. Auvray n'a pas retrouvé cette lettre de J. Nicot à Coligny.

M. HINLY résume brièvement, à propos du document qu'on vient de lire, l'histoire des expéditions portugaises dans les mêmes parages et notamment de celles de Barreto qui s'avança en 1570 jusqu'aux confins du Monomotapa, fonda plus tard Sera et Tété et pénétra jusqu'au Chicova.

M. HAMY rappelle que M. G. MARCEL a consacré un intéressant article de la *Revue de Géographie* de 1890 à l'histoire des entreprises portugaises au Tchambèze.

M. MARCEL, résumant ce travail, rappelle tout d'abord que c'est le Père Gonçalo de Silveira qui pénétra dans l'intérieur du Moçambique en 1560 et fut le premier martyr des Cafres (il fut massacré à

(1) Il semble que le texte ait porté d'abord xxxviii, changé en xxviii.



Zimbaôé [Zimbabwe]) et que le Père Antonio Fernandes, son compagnon, s'enfonça encore plus avant dans l'intérieur et arriva avec quatre nègres jusqu'à Otongue.

« François Barreto, continue M. MARCEL, avait été, de 1555 à 1558, gouverneur dans l'Inde où il s'était aussi distingué par ses talents diplomatiques que militaires, lorsqu'il fut nommé gouverneur du Monomotapa « conquistador de suas minas ». Il passa de l'Inde à Mozambique avec 1,000 hommes d'armes sur 3 vaisseaux avec de l'artillerie, des chevaux, des chameaux. Il pénétra dans le Zambèze qu'il remonta jusqu'à Senna où il s'établit. Puis ayant su intervenir dans un conflit entre le roi de Monomotapa et celui de Mongas, son vassal, il prit parti contre ce dernier, après avoir refusé l'armée que le roi de Monomotapa lui offrait. Il vainquit une multitude innombrable et s'empara de la ville de Mongas. Puis, laissant à Vasco Fernandes Homem, son lieutenant, la garde du pays conquis, il rentra à Moçambique. De retour à Senna, il y mourut en deux jours.

« Homem, son successeur, traversa le Quiteve dans la direction des mines du Manica, dans le royaume de Chicanga. Il put examiner les procédés primitifs dont usait la population pour l'extraction de l'or; puis, attiré par la réputation de prétendues mines d'argent à Chicova sur les bords du Zambèze, il fut trompé et lassé par les Cafres, si bien qu'il partit laissant Antonio Cardoso de Almêida dans le pays avec 200 hommes. Attiré dans une embuscade, ce dernier fut massacré avec tous ses soldats.

« Ces faits se passaient entre 1569 et 1576. »

M. LEVASSEUR fait connaître le contenu des fascicules 4 et 5 du tome XVIII du *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris*.

« Ces deux fascicules, outre les procès-verbaux des séances du Conseil et des six sections de la Société, des articles bibliographiques, une chronique géographique et une correspondance donnant des détails sur le Cap, la Sibérie, la Nouvelle-Calédonie, Madagascar et la Chine, contiennent des communications intéressantes sur des sujets de géographie commerciale : la colonisation en Indo-Chine par M. de Lanessan; une étude sur le Mossamedès par M. Guillemin; le commerce des ports du nord de la Chine par M. Fauvel; le sol et le climat de Madagascar; la Birmanie naguère et aujourd'hui par M. Wehenger, missionnaire apostolique; des no-

tices sur la mission Pavis, sur le dernier voyage de M. Dutreuil de Rhins, sur la situation économique des Antilles et la question du sucre, sur la production de la soie sauvage en Chine, sur l'expansion du commerce français dans la Sibérie orientale et le nord de la Chine. Sans insister sur l'analyse de ces travaux, je me bornerai à extraire deux passages de la conférence que M. de Lanessan, peu de temps après son retour en France, a faite dans une séance générale de la Société devant un nombreux auditoire :

«Voici d'autres chiffres qui le démontrent plus péremptoirement encore. En 1885, le total des importations et des exportations de l'Annam et du Tonkin est de 19,200,000 francs; en 1889, il avait atteint 40,800,000 francs; mais, en 1890, sous l'influence des troubles qui existent dans tout le pays, il descend à 25 millions de francs. En 1891 il se relève, avec le commencement de la pacification du delta et le changement du régime politique et administratif, pour atteindre 47,600,000 francs. En 1893, il dépasse 60 millions de francs. Or, de 1885 à aujourd'hui, les effectifs des troupes européennes au Tonkin ont diminué de plus des deux tiers, pour atteindre le minimum en 1893. La progression du commerce ne peut donc être attribuée qu'au développement de la colonisation proprement dite.

« Les produits français ont suivi une progression particulièrement intéressante; en 1893, ils représentent plus du tiers du chiffre total des importations.

« Le commerce s'est encore développé à un autre point de vue. Nous sommes allés au Tonkin dans le but d'avoir, par le fleuve Rouge, une voie d'accès au Yunnan. Nous étions trop modestes. Ce n'est pas une simple route que le Tonkin nous offre, c'est un pays qui par lui-même est d'une telle richesse, que nous pouvons, sans en sortir, y développer la plus belle des colonies. Qu'il nous conduise en outre au Yunnan, au Quang-Si, au Quang-Tong, rien de mieux et nous devons améliorer nos voies de pénétration. Voici où en est le commerce de transit. En 1889, la valeur de la totalité des marchandises traversant le Tonkin pour monter au Yunnan ou en descendre vers Hong-Kong, dépasse à peine 1 million de francs; en 1893, elle dépasse 8,700,000 francs, témoignant à la fois de la pacification du fleuve Rouge et du progrès du commerce.

.....

« Je termine, Messieurs, par une dernière considération qui n'est que le résumé et comme la morale de tout ce que je viens de vous dire. Vous avez entre les mains un pays merveilleusement riche dans lequel les colons, déjà nombreux, font preuve d'une intelligence et d'une activité auxquelles je suis heureux de rendre hommage aujourd'hui d'une façon plus désintéressée que je ne l'avais pu faire jusqu'à présent. Tous les produits y abondent; toutes les cultures industrielles y sont faciles. Il peut fournir à la métropole, si celle-ci le favorise, une partie des matières premières dont elle a besoin. Je ne vous demande pour ce pays qu'une seule chose, mais je la demande en grâce. Laissez-lui donc le soin de travailler lui-même à son propre bonheur. »

M. LEVASSEUR dit ensuite quelques mots du *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux* (section centrale), 18^e année, 2^e série, numéros 6 à 11 :

« Ces bulletins contiennent les actes de la Société, c'est-à-dire les procès-verbaux des séances, le compte rendu des conférences faites à la section centrale et dans les sections, la liste des ouvrages reçus par la Société et des mémoires sur des questions géographiques. Parmi ces dernières je signale les expéditions polaires par M. Nells Wolf, l'étude de l'océanographie par M. Thoulet, la Société de pisciculture du Sud-Ouest par M. Maurel, les effets physiologiques des altitudes par M. Viault, la Bulgarie actuelle au point de vue commercial par M. Robert, types, scènes et paysages d'Algérie par M. d'Hugues, perfectionnements apportés dans l'exploitation du terrain diamantifère de Kimberley. »

M. Gabriel MAAGL rend compte du 2^e trimestre du *Bulletin de la Société de géographie de Marseille* pour 1895.

« Ce numéro contient une fort intéressante étude, neuve en certaines parties, sur une région naturelle de la Corse appelée la *Castagniccia*, « la Chataigneraie », par M. F. Nœtinger. La Castagniccia occupe la partie centrale du massif de l'Orezza. Ce n'est ni une province, ni un arrondissement; cette dénomination, tirée des superbes forêts de châtaigniers qui couvrent une grande partie du territoire, comprend les six cantons de Valle d'Alessani, Predicroce, Porta, Morosaglia, Saint-Laurent et Campile et s'étend de 42° 17' à 42° 51' de latitude Nord et de 6° 51' à 7° 71' de longitude Est.

« L'auteur délimite avec soin ce territoire de 35,740 hectares de superficie qui porte 60 communes et 22,679 habitants, soit 63 habitants par kilomètre carré, ce qui est très supérieur à la moyenne spécifique de la Corse entière, qui n'est que de 33 habitants au kilomètre.

« En raison du caractère montagneux et profondément tourmenté de cette région qui, suivant M. Hollande, appartient à la formation primaire et dont les crêtes sont toujours formées d'énormes masses de serpentine, la Castagniccia est séparée en un certain nombre de vallées que font communiquer des cols généralement élevés (celui d'Orezza n'a pas moins de 1,293 mètres) et dont les principaux sont ceux du Prato de Morosaglia (974 mètres) et d'Ercarota (837 mètres), tous deux franchis par la route nationale de Calvi à Aleria.

« M. Nœtinger étudie les cours d'eau qui arrosent abondamment cette région et les sources minérales du massif d'Orezza qui sont pour la Castagniccia un élément de prospérité non encore suffisamment exploité, car les vertus thérapeutiques de quelques-unes de ces sources ne sont pas encore très bien déterminées.

« Dans la région inférieure, la vigne, l'olivier, le figuier, le chêne-liège, poussent avec vigueur; dans la zone moyenne, le blé, le maïs, les légumes, des arbres fruitiers et notamment le prunier se rencontrent surtout autour des villages, mais l'arbre de prédilection c'est le châtaignier; c'est par milliers qu'on rencontre ceux qui par leurs dimensions et leur aspect vénérable portent le poids de quatre ou cinq siècles. Un de ces arbres géants produit par an jusqu'à 360 litres de châtaignes, alors que la production d'un arbre en plein rapport ne dépasse pas, dans les Cévennes, le Périgord, le Dauphiné ou le Cantal, 70 à 80 litres par an. Quant à la région qui dépasse 1,000 mètres, elle est complantée de pins et surtout de hêtres dont une belle forêt escalade le sommet du San-Pietro.

« Ce que dit M. Nœtinger de l'habitat n'est pas moins curieux. Les maisons isolées sont fort rares et les villages sont presque tous perchés sur le flanc des montagnes à des altitudes variant généralement entre 650 et 750 mètres.

« Ces villages, dit l'auteur, sont fréquemment construits à l'extrémité d'arêtes rocheuses, sortes de promontoires que, dans le Midi, on appelle *serres*. Dans ce cas, les habitations ne sont pas

côti guës les unes aux autres, elles sont espacées sur le dos de cette arête rocheuse. Cette disposition donne aux villages de la Castigniccia, une physionomie très particulière et peu usitée, dans le midi de la France tout au moins.

« Les maisons à simple rez-de-chaussée et les maisons à trois étages ne sont pas nombreuses. Le plus habituellement elles possèdent rez-de-chaussée et deux étages. Les murs extérieurs ne sont pas souvent revêtus d'un crépi et les toits sont couverts au moyen de pierres plates tirées des carrières de schistes luisants qui existent sur les contreforts du San-Pietro. Le manque de crépi et la teinte sombre de ces sortes de tuiles donnent aux villages de l'Orezza une physionomie un peu sévère. Puis, l'aisance n'a pas encore, tant s'en faut, pénétré dans tous ces villages. Beaucoup de leurs habitants sont pauvres; souvent alors les murs sont dégradés, les ouvertures manquent de fenêtres et les fenêtres de vitres; elles sont d'un aspect parfois minable, souvent triste, qu'aucun embellissement, pourtant bien facile à introduire, n'a cherché à modifier. Aux abords des maisons, peu ou point de ces petits jardins dont l'existence contribue si grandement en d'autres pays, à l'amélioration de la vie quotidienne et à l'agrément des yeux. Quant au pavé, il fait défaut ainsi que l'éclairage dans la plupart de ces antiques villages si primitifs.

« Les habitants, privés jusqu'à ces dernières années de voies de communication autres que des chemins muletiers, ont pris l'habitude de ne demander à la terre que suivant leurs besoins personnels; encore leur fournit-elle en châtaignes une bonne part de leur nourriture. « On se borne, disait Blanqui en un rapport de 1838 « qui est encore vrai sur bien des points, on se borne à cueillir les « fruits nombreux que le châtaignier donne et dont l'abondance a « exercé dans cette île la même influence sociale que la pomme de « terre en Irlande, funeste ressemblance, et pourtant bien exacte. » S'il avait la même activité, la même envie d'arriver que nos habitants du Jura et d'autres régions montagneuses, le paysan corse, au lieu d'aller jouer aux cartes, pourrait avec les ressources qu'il a sous la main, le hêtre, le chêne, le châtaignier, se livrer à une foule de travaux de charronnage et de boissellerie qui constitueraient pour lui un précieux appoint dans ses maigres revenus. Il est enfin un certain nombre de roches qu'on pourrait exploiter, notamment l'euphotite à feldspath connue sous le nom de *vert de Corse*. Mais

il est bien difficile, même pour ces hommes robustes et solides, de renoncer à des habitudes d'oisiveté et de paresse séculaires.

« Quant aux femmes, généralement bien faites et souvent belles, elles sont beaucoup plus laborieuses que les hommes, mais elles ont encore terriblement à apprendre pour introduire dans leurs maisons l'ordre et le confort qui y font absolument défaut.

« On regrette que M. Nostinger n'ait pas jugé à propos de nous initier à la vie locale de ces rudes populations, il l'a compris lui-même, mais il a jugé qu'une telle étude passerait les bornes d'un simple travail de revue; nous n'avons qu'à le regretter.

« Un article beaucoup trop sommaire sur l'île de Chypre, qui ne nous apprend rien de particulier sur l'administration anglaise, quelques comptes rendus de conférences et les nouvelles géographiques, tel est le résumé du second fascicule du *Bulletin de la Société de géographie de Marseille*. »

M. G. MARCEL présente ensuite un rapport sur une demande de souscription renvoyée à la Commission centrale.

M. GRANDIDIER communique une note sur le *Bulletin de la Société de géographie de Paris* où il analyse d'abord le rapport de M. Maunoir sur les travaux de la société et sur les progrès des sciences géographiques en 1893.

« Ce rapport, très complet, comme tous ceux que présente à la fin de chaque année M. Maunoir à la *Société de géographie de Paris*, résume fort bien les découvertes faites par les explorateurs à la surface de la terre pendant l'année 1893. La tâche que remplit si consciencieusement, au plus grand avantage des voyageurs et des géographes, notre savant collègue devient chaque jour plus ardue, et nous devons d'autant plus l'en féliciter. »

M. GRANDIDIER analyse ensuite deux mémoires, l'un de M. Thoulet sur les lacs des Vosges, l'autre du général de Coatpont sur les projections des cartes de géographie imprimés dans le même bulletin.

Enfin M. GRANDIDIER énumère les principaux travaux de la *Société de géographie de l'Est* contenus dans les 1^{er} et 2^e semestres 1895, et qui sont : 1^o les Voyages dans l'antiquité et dans les temps modernes, par M. J.-V. Barbier; 2^o un mémoire sur le Gabon-Congo et la côte occidentale d'Afrique, par M. Payeur-Didelot; 3^o une con-

férence de M. Martineau, délégué de Nossi-Bé au Conseil supérieur des colonies, sur Madagascar; 4° une conférence de M. Ancel Seitz sur le Congo français au point de vue commercial; 5° une conférence sur la situation commerciale actuelle de l'Indo-Chine, par M. Chailley-Bert; 6° un article intitulé *Promenades en Algérie*, par M. Gaudefroy-Demombynes.

M. DE MARGERIE rend compte de la carte de France que vient de publier M. Mabyre, et qui a été renvoyée à son examen.

M. SCHEFER donne à la Section des nouvelles de quelques-uns des correspondants qu'elle s'est adjoints dans les pays d'Orient, et notamment de M. Alric, vice-consul de France à Mossoul, dont il lit une lettre en date du 8 novembre dernier.

Dans cette lettre M. Alric annonce qu'il a rapporté de Mossoul une *carte politique des tribus nestorienne du Kurdistan central*, dressée à sa demande par les soins de la Délégation apostolique et accompagnée d'une statistique assez détaillée. « Malgré le mauvais état de ma santé, écrit à ce propos M. Alric, il me sera sans doute possible d'y joindre certaines observations qu'il m'a été donné de recueillir, en traversant la région nestorienne, au mois de juillet dernier. »

M. Alric détient également « une note sur les ruines de Hatra (El-Hadhar) rédigée par M. Jacquerez, ancien élève de l'École polytechnique, ingénieur en chef de la liste civile ottomane, et dans laquelle plusieurs détails se trouvent utilement précisés au moyen d'une photographie, d'un plan et de croquis. Cette note toute récente tire un intérêt particulier de ce fait que le gouvernement du Sultan vient de projeter d'édifier avec les ruines de Hatra une caserne, un hôtel pour le caïmacan, etc.

M. Alric parle enfin du graphique d'un travail de triangulation exécuté, dans des conditions particulièrement difficiles, par le même ingénieur, et destiné à servir de base pour l'établissement d'une carte de territoires peu connus, situés non loin de Massoul, entre Altoun Keupra et Suleymanié.

La séance est levée à 5 heures et demie.

Le Secrétaire,
E.-T. HAMY.

SÉANCE DU 3 DÉCEMBRE 1895.

PRÉSIDENCE DE M. CH. SCHEFER, MEMBRE DE L'INSTITUT.

La séance est ouverte à 4 heures et demie.

M. le Secrétaire donne lecture du procès-verbal de la séance du 9 novembre, qui est adopté.

La correspondance se compose :

1° D'une livraison de l'ouvrage de M. Léon Maître, membre non résident du Comité de Nantes sur les *Villes disparues de la Loire-Inférieure* (M. le général G. DE LA NOË, rapporteur);

2° D'un volume de M. D. Charnay, *Lettres de Fernand Cortez à Charles-Quint* (M. LEVASSEUR, rapporteur);

3° D'une note de M. Buhot de Kersers sur divers ouvrages fortifiés du département du Cher (M. le général DE LA NOË, rapporteur);

4° D'un petit volume de M. Comte sur les N'Sakkaras (M. Georges PÉRIN, rapporteur);

M. AYMONIER donne lecture de plusieurs notes sur trois manuscrits de M. G. Dumoutier et deux manuscrits de M. Camille Paris, sur l'Annam et le Tonkin.

Il rend compte ensuite brièvement de deux livraisons adressées de Cochinchine au Ministère de l'instruction publique par M. Cotel.

« M. C. Cotel, professeur en Cochinchine, dit M. AYMONIER, a commencé la publication d'une suite des *Chuyén gia'i bôn*, du Doc Phu Paulus Cua. Dans deux livraisons de 16 pages chacune, il publie sept contes tirés de divers auteurs chinois, en y joignant une traduction littérale et une traduction courante.

« Plusieurs de ces contes sont déjà connus, mais M. Cotel en donne ici une version plus étendue et plus complète.

« Sa traduction semble fidèle. Il y joint des notes intéressantes, historiques ou philologiques.

« En somme M. Cotel, qui reconnaît avec modestie que M. Cua lui a fourni divers renseignements et a éclairci ses doutes sur cer-

tains passages, paraît devoir continuer dignement tant d'auteurs qui se sont distingués dans les études sino-annamites, tels que Petrus Ky, Paulus Cda, Janneau, Landes, Desmichels, Chéon, etc.

M. A. DE BARTHÉLEMY analyse une brochure de M. Ch. Joret intitulée *Rouen et Caën* et un mémoire de M. F. Léger sur les *Vesuviens*.

M. BOUQUET DE LA GRYE rend compte des derniers travaux de la Société bretonne de géographie et en particulier d'un très bon article du lieutenant Olivier sur *La France dans la boucle du Niger* et d'un autre article de M. Courcelle-Seneuil sur *Belle-Isle-en-Mer*.

M. BOUQUET DE LA GRYE résume ensuite les derniers travaux de la *Société des études coloniales et maritimes*.

M. CORDIER donne lecture d'un rapport sur le *Vocabulaire franco-malgache* de M. Aristide Marre.

Le même membre lit une note sur le tome I^{er} des *Mémoires historiques de Se-ma T'en* traduits et annotés par M. Ed. Chavannes, professeur au Collège de France.

M. HAMY rend compte d'une brochure adressée au Comité par M. Eugène Beauvois et intitulée *Les Gallois en Amérique au xii^e siècle*.

« L'auteur a réuni dans ces quelques pages tout ce que l'on sait d'une navigation légendaire de Madoc, fils d'Owen Gwynned, parti du pays de Galles vers 1170 et qui se serait établi sur la côte nord-est des États-Unis. Il est bon de remarquer que M. Gallois refuse sagement de se servir des prétendues preuves tirées des ressemblances linguistiques en faveur de l'origine cymrique des Tuscaroras, des Shawnes et de quelques autres tribus de Peaux Rouges. M. Beauvois s'en tient aux témoignages historiques malheureusement vagues, qu'il tire des anciens bardes, Guttyn Owain et Merdyd ab Rhys, auxquels il ajoute les généalogies composées vers 1466 par Jewan Brecva, où il est dit que Madoc et Riryd découvrirent une contrée située fort loin à l'ouest et s'y établirent. »

M. HAMY dit ensuite quelques mots des derniers fascicules publiés en 1894 par l'*Union géographique du nord de la France* et la *Société de géographie de Lille*.

Le rapporteur signale plus particulièrement à la Section, dans le premier de ces recueils, une étude de M. Kremp, professeur au collège de Dunkerque, sur les relations politiques et surtout commerciales entre la France et la République Argentine, des notes de voyage de M. Desvernine à travers les provinces brésiliennes de Rio de Janeiro, Minas Gerâes et Rio Grande do Sul, une conférence de M. Lejeal sur la Corée, puisée aux meilleures sources, enfin un bon résumé de M. Gilles sur le bassin houiller du Nord et du Pas-de-Calais. Dans le second recueil, analysé par M. HAMY, on remarquera la conférence de M. Paillot, agrégé de l'Université, accompagnée de quelques phototypies intéressantes et la note de M. Auguste Descamps, intitulée : « Malmédy et les Wallons prussiens, ou une ville belge en Allemagne ».

M. HAMY présente à la Section et analyse un travail manuscrit de M. le Dr Toutain, administrateur principal des Colonies, intitulé : *Légende et traditions des Soninké relatives à l'empire de Ghanata, d'après des notes recueillies pendant une tournée de Bamako à Sokolo, Gumbu, etc., en 1887*. Sur la proposition du rapporteur, le mémoire de M. Toutain sera imprimé dans un prochain Bulletin.

M. DE MARGERIE lit un rapport sur un travail intitulé *Le littoral du Bas-Languedoc*, envoyé au Comité par l'auteur, M. Malavialle, et déjà signalé à la Section par M. le général de la Noë en février dernier⁽¹⁾.

M. le général DE LA NOË résume les travaux de M. Belloc sur les lacs des Pyrénées, et signale l'intérêt des publications envoyées par cet explorateur, publications que développent d'ailleurs des observations déjà soumises au Congrès de la Sorbonne.

Le même membre a remarqué, dans le *Bulletin de la Société de géographie de l'Ain* pour 1895, un article intéressant de géographie médicale de M. le Dr Aubert.

À propos du recrutement, l'auteur observe que pour se faire une idée nette de l'aptitude militaire du département, il est bon de grouper ses cantons suivant les régions qu'ils occupent en distinguant la plaine (Bresse et Dombes) et les régions montagneuses (le Bugey).

⁽¹⁾ Voir, plus haut, p. 13.

Dans la plaine et particulièrement dans la région des Dombes couverte de nombreux étangs, le chiffre des exemptions s'est élevé à 65 p. 100 dans certains cantons de 1852 à 1857, alors que dans le reste de la France, sur 100 jeunes conscrits examinés, on n'en repousse que 15 ou 16.

Au contraire le Bugey, belle région montagneuse, fournit un excellent contingent.

M. Georges PÉAIN lit un rapport sur le volume du D^r Rançon intitulé *Dans la Haute-Gambie*.

La séance est levée à 5 heures et demie.

Le Secrétaire,
E.-T. HAMY.

MÉMOIRES.

UN MESSAGE DE L'EMPEREUR K'IA-K'ING AU ROI D'ANGLETERRE GEORGES III, RETROUVÉ À LONDRES,

PAR M. A. VISSIÈRE,

Premier interprète de la légation de France en Chine,
correspondant du Ministère de l'instruction publique.

Dans son *Histoire des relations politiques de la Chine avec les puissances occidentales*, Pauthier nous dit que l'empereur K'ia-K'ing avait fait remettre à l'ambassadeur anglais, lord Amherst, par le vice-roi de Canton, une lettre de lui au prince régent d'Angleterre, écrite en chinois, en mantchou et en latin. « Cette lettre, ajoutait Pauthier, n'a pas été publiée. »

C'était après l'issue de l'infructueuse mission diplomatique de lord Amherst et son départ précipité de Pékin, sur l'injonction du souverain qu'avait offensé le refus de l'envoyé européen de se soumettre au cérémonial humiliant des trois génuflexions et des neuf prosternements, qu'on avait prétendu lui imposer lorsqu'il serait reçu en audience par l'empereur de Chine. La *lettre* dont il s'agit était un *ordre*; ce qui explique suffisamment que celui-ci ne soit pas sorti, jusqu'à ce jour, du tranquille repos et de l'oubli où il se trouva relégué au sein des archives du Foreign Office, pour être produit au grand jour de la publicité. On le découvrit, comme par hasard, pendant les premiers mois de 1891, et le dernier ministre de Chine près la cour de Saint-James, Son Excellence Siè Fou-tch'eng, aujourd'hui décédé, s'est complu à nous en donner des nouvelles dans le journal, intéressant à plus d'un titre, qu'il a composé et fait imprimer à Shanghai sur sa mission en Angleterre,

en France, en Italie et en Belgique. Nous ne pouvons mieux faire que de traduire intégralement le fragment du journal qui concerne ce curieux document, sous la date du 7 mars 1891 :

« Le secrétaire assistant au Foreign Office, Sir T. H. Sanderson, ayant donné rendez-vous par lettre à Sir Halliday Macartney, secrétaire de la Légation (de Chine), pour venir le voir et s'entretenir avec lui, au Foreign Office, lui avait dit que, en procédant au rangement des archives, s'il se trouvait des documents importants en langue chinoise, il le prierait de vouloir bien en reconnaître le contenu. J'avais recommandé alors à Sir Halliday Macartney, dans le cas où il s'agirait de pièces importantes, de les apporter temporairement à notre Légation en Angleterre, et de les remettre à M. Tchang Ting-fan, pour que celui-ci en fît une copie soignée qui me serait montrée. Cela dit, Sir Halliday vint à Paris ⁽¹⁾ et me rapporta qu'il y avait, au Foreign Office, une boîte enveloppée d'une étoffe de soie jaune qui en faisait plusieurs fois le tour; le tout avait été conservé dans une chambre depuis plus de soixantedix ans. Le souvenir s'était seulement transmis que la boîte avait été envoyée de Chine, sans que l'on sût aucunement ce que c'était. Elle a été ouverte aujourd'hui et examinée : dans la boîte se trouvait une autre pièce de soie jaune enveloppant un tube de bambou, et dans le bambou un document enroulé sur une tige. Je le développai et le regardai : c'était un ordre impérial dont S. M. l'empereur Jen-tsong Jouei-houang-ti avait gratifié le roi d'Angleterre, pendant la 21^e année K'ia-K'ing (1816) ⁽²⁾. Il était en caractères mantchou, en caractères chinois et en texte latin, réunis sous forme comparative. Je regardai avec respect la copie qui en avait été faite et pus constater que le contenu était identique, sans qu'aucun caractère variât, à la reproduction qui se trouve insérée dans le supplément à l'ouvrage *Tong-houa-lou* ⁽³⁾, dû à Wang Yi-wou, chargé, au collège impérial Kouo-tse-Kien, des fonctions de « Sacrificateur pour le vin. »

« A cette époque, l'envoyé anglais était parvenu jusqu'aux portes

(1) Où se trouvait alors le ministre de Chine.

(2) 嘉慶二十一年, 仁宗皇帝賜英吉利國王敕諭也.
K'ia-K'ing eul-che-yi nien, Jen-tsung Jouei-houang-ti ts'e Ying-ki-li kouo-wang tche-yu ye.

(3) Chroniques de la dynastie régnante.

du palais et, l'Empereur étant déjà assis sur son trône ⁽¹⁾, les hauts dignitaires chargés de recevoir et d'accompagner l'envoyé lui dirent qu'il lui serait nécessaire de procéder à la cérémonie des salutations et des génuflexions; l'envoyé anglais Staunton ⁽²⁾ s'excusa alors sur une maladie, ce que firent aussi les seconds envoyés, lorsqu'on les eut appelés. Ils ne purent accomplir le cérémonial et se retirèrent. On suspendit les festins et les dons et ordre leur fut donné, pour les punir, de retourner dans leur pays. Des fonctionnaires furent chargés cependant de les escorter jusqu'à Canton, où ils s'embarquèrent. Le placet du roi fut remis à l'envoyé diplomatique pour être remporté par lui et, parmi les objets offerts en tribut, des cartes géographiques, des tableaux, des paysages et des portraits furent seuls acceptés. Quant à l'ordre impérial, il fut, par la suite, remis à des commerçants étrangers par le directeur de la douane maritime de Canton, pour être expédié à Londres. L'empereur fit, en outre, don au roi d'un *jou-yi*, ou sceptre de félicitation, en jade blanc, d'un collier de cour en jade vert, de deux paires de grands sachets ⁽³⁾ et de huit petits sachets, en témoignage d'affection et de mansuétude.

« Plus tard, l'empereur Jen-tsong, ayant fait appeler en sa présence les dignitaires attachés à la Cour, apprit que l'envoyé, arrivé directement de T'ong-tcheou jusque dans les salles d'attente du palais, avait marché toute la nuit et dit lui-même que ses habits de cour destinés à être portés pendant l'audience impériale étaient restés en arrière, sans avoir pu encore le rejoindre, et qu'il ne pouvait se faire recevoir ni contempler l'empereur, vêtu de ses vêtements ordinaires. Cependant, le président du Li-fan-yuan ou Cour des pays vassaux, Ho-che-t'ai et autres, avaient présenté au trône un rapport obscur; ce qui avait fait manquer l'affaire. Ils furent, en conséquence, déferés au Ministère des fonctionnaires civils, chargé de délibérer sur les mesures répressives qu'ils avaient encourues, et se virent abaissés hiérarchiquement ou punis de diverses façons.

« Dès lors, les envoyés tributaires de l'Angleterre ne traversèrent plus les mers pour venir à la Cour.

(1) On verra plus loin que l'empereur *allait* s'y asseoir.

(2) L'ambassade était dirigée par lord Amherst et non par Sir George Staunton, celui-ci n'était que second commissaire. Le troisième était Henry Ellis.

(3) Ces sachets (*ho-pao*) servent à contenir des noix d'Arec ou d'autres menus objets. Les Chinois les portent suspendus à leur ceinture.

« J'ai lu avec respect l'ordre impérial : l'esprit et la lettre en sont droits et grands et suffisaient, en vérité, pour plier à la soumission les hommes lointains. Cependant les habitudes du passé ne s'étaient pas encore modifiées; les langues et les écritures de la Chine et de l'Occident n'étaient compris ni d'un côté ni de l'autre. Nous avons vu ces enveloppes encore intactes, depuis longtemps tenues en réserve au Foreign Office : la Cour d'Angleterre n'avait, en effet, personne qui pût en lire le contenu et personne ne les avait encore ouvertes pour regarder ce qu'elles renfermaient. »

L'attitude de l'empereur K'ia-K'ing et de sa cour ne saurait surprendre puisque nous étions loin encore, en 1816, des premiers traités de la Chine avec l'Angleterre et que la conception de l'égalité du Fils du Ciel avec les souverains d'Occident n'avait pas encore été imposée à l'esprit chinois. N'avons-nous pas plutôt lieu de nous étonner de la forme dans laquelle ce sujet même est traité, en 1891, par le représentant officiel de la Chine auprès de la Reine de la Grande-Bretagne? Il semble qu'aucun protocole nouveau n'ait forcé son influence jusqu'au travers des pages de son journal et que, aux yeux des lecteurs chinois auxquels il le destinait, rien n'ait été changé dans les relations internationales!

Quant à l'Ordre impérial (*Tche-yu*), nous en trouvons, en effet, le texte chinois dans l'ouvrage auquel nous a renvoyés le ministre Siè, au jour *yi-mao* de la septième lune de la 21^e année K'ia-K'ing, qui correspond au 30 août 1816. Il est adressé au roi d'Angleterre et non au régent. Les formes employées, le tutoiement en particulier, sont nettement celles d'un supérieur vis-à-vis de son inférieur. Voici la traduction de ce document, bien différent, en vérité, des lettres d'État (*Kouo-chou*) qui sont d'usage aujourd'hui entre les empereurs de Chine et les souverains d'Occident :

« Ton royaume⁽¹⁾, situé au loin, par delà plusieurs Océans, nous témoignant sa sincérité et tenant en estime notre influence pour son perfectionnement, avait précédemment pendant la 58^e année K'ien-long (1793), sous le règne du dernier empereur Kaotsong Chouen-houang-ti, fait passer la mer à ses envoyés, qui étaient venus à notre Cour. Mais à cette époque, les ministres en-

voyés par ton pays s'étaient conformés à nos rites avec exactitude et respect et n'avaient encouru aucun reproche au point de vue des formes prescrites. Aussi avaient-ils été les récipiendaires déferents des faveurs et grâces impériales et avaient-ils été appelés à contempler en audience la personne de l'Empereur, à prendre part à des festins ordonnés par Sa Majesté et à en recevoir des dons à profusion.

« Cette année, tu as de nouveau, roi ⁽¹⁾, fait partir des envoyés porteurs d'un placet ⁽²⁾ et tu les as munis d'objets provenant de ton pays et destinés à m'être présentés. En songeant au respect et à la bonne volonté dont tu faisais ainsi preuve d'une façon déterminée, j'en ai ressenti une profonde joie. Me référant aux précédents, j'ai donné des instructions à mes fonctionnaires pour que, lorsque tes ministres-envoyés seraient arrivés, ils fussent admis à me contempler en audience, que des festins et des cadeaux leur fussent donnés et qu'on suivît en tout le cérémonial adopté sous le précédent Empereur. Tes ministres-envoyés arrivèrent à Tientsin et je prescrivis qu'on députât des fonctionnaires pour leur offrir, dans cette ville, un banquet; mais, contre toute attente, tes envoyés, au moment de faire leurs remerciements pour ce banquet, ne se conformèrent pas aux prescriptions des rites. Je considérai alors que, si de petits ministres d'un royaume lointain ignoraient les formes et les règles d'usage, je pouvais les plaindre et leur pardonner. Je désignai spécialement de hauts dignitaires chargés de dire à tes envoyés, lorsque ceux-ci seraient sur le point d'arriver à la capitale, que, pendant la 58^e année K'ien-long, tes précédents envoyés, en accomplissant les salutations, s'étaient agenouillés et prosternés absolument selon les règles. Comment admettre, cette fois, que l'on changeât cette manière de faire? Tes envoyés ont dit verbalement à mes hauts dignitaires que, lorsque le moment serait venu, ils se soumettraient aux agenouillements et aux prosternements, sans que des manquements aux rites pussent se produire. Mes hauts dignitaires ont consigné le fait dans un rapport au trône. Je rendis alors un décret aux termes duquel tes envoyés devaient être admis en ma présence le septième jour de la septième lune (le 29 août 1816). Le 8, un banquet et des cadeaux (*chang*) devaient

¹⁾ 爾國王 *Eul Kouo-wang*, toi roi.

²⁾ 表章 *Piao-tchang*.

leur être donnés de ma part dans la salle Tcheng-ta-kouang-ming et ils devaient, en outre, recevoir des vivres dans le jardin T'ong-lo-yuan. Le 9, ils devaient prendre congé de moi et je leur aurais, ce même jour, accordé la faveur de visiter la résidence impériale de Wan-cheou-chan. Le 11, ils devaient recevoir des dons à la porte T'ai-ho-men, puis se rendre au Ministère des rites pour y prendre part à un festin. Le 13, ils seraient partis. Les salutations à faire, les dates fixées et les formes du cérémonial furent intégralement portées par mes hauts fonctionnaires à la connaissance de tes ministres-envoyés.

« Le 7, jour fixé pour me contempler en audience, tes envoyés étaient déjà parvenus aux portes du palais et j'allais prendre place dans la salle du trône, lorsque ton premier envoyé déclara qu'une maladie soudaine ne lui permettait ni de remuer ni de marcher. Je considérai qu'il était possible que le premier envoyé eût été pris d'un mal subit, aussi prescrivis-je de ne faire entrer en ma présence que les seconds envoyés. Cependant, les deux seconds envoyés déclarèrent aussi qu'ils étaient souffrants. L'impolitesse fut donc sans égale. Je ne les réprimandai pas sévèrement et les fis partir, le jour même, pour retourner dans leur pays. Tes envoyés n'ayant pas paru en ma présence, il n'y avait pas lieu non plus que ton placet me fût remis et il a été remporté par tes envoyés. Cependant, ayant présent à la pensée que, toi roi, tu m'avais adressé ce placet et des offrandes à plusieurs milliers de lieues de distance, et que si tes envoyés avaient agi d'une façon irrespectueuse pour me transmettre l'expression de tes sentiments, la faute en était à tes envoyés, j'ai bien discerné que tu avais, toi roi, un cœur respectueux et de bonne volonté. Aussi ai-je reçu et accepté parmi tes objets envoyés en tribut des cartes géographiques, des tableaux, des paysages et des portraits. Je loue ton cœur sincère : cela équivaut à tout accepter. En outre, je te fais don, à toi roi, d'un *jou-yi* ou sceptre de félicité en jade blanc, d'un collier de Cour en jade vert, de deux paires de grands sachets et de huit petits sachets, en témoignage d'affection et de mansuétude. D'ailleurs, tu es à une distance trop grande de la Chine et l'expédition d'envoyés faisant par mer un aussi long voyage est bien difficile. Tes envoyés, en outre, ne peuvent être au fait des formes rituelles chinoises; il en résulte des discussions répétées, que je ne saurais apprendre avec plaisir. La Cour Céleste ne tient pas pour précieux

les objets venus de loin et toutes les choses curieuses ou ingénieuses de ton royaume ne peuvent non plus y être considérées comme ayant une rare valeur. Roi, maintiens la concorde parmi ton peuple, veille à la sécurité de ton territoire, sans te relâcher en rien de ce qui est éloigné ou proche. Voilà, en vérité, ce que je louerai.

« A l'avenir, point ne sera besoin de commettre des envoyés pour venir aussi loin et prendre la peine inutile de voyager par terre et par eau. Sache seulement montrer le fond de ton cœur et t'étudier à la bonne volonté, et on pourra dire alors, sans qu'il soit nécessaire que tu envoies annuellement des représentants à ma Cour, que tu marches vers la transformation civilisatrice. C'est afin que tu y obéisses longtemps, que je t'adresse cet Ordre Impérial. »

Malgré le détachement dont cette pièce porte l'indice, l'aventure ne se passa pas sans orage. Le souverain procéda aussitôt à une enquête, qui semble lui avoir fait faire fausse route ; mais des punitions, — comme le dit Siè Fou-tch'eng, — furent attribuées aux mandarins responsables. Nous trouvons donc dans le même recueil, et immédiatement après l'Ordre Impérial, un décret concernant aussi cette malheureuse affaire :

« Lorsque, cette fois, des envoyés tributaires du royaume d'Angleterre, — dit l'empereur, — furent arrivés au port de Tientsin et eurent débarqué, j'ordonnai spécialement à Sou-leng-ngo et à Kouang-houei de leur faire part de mes volontés, de leur donner un festin et de leur dire d'accomplir, comme remerciement pour ce festin, la salutation des trois agenouillements et des neuf prosternements. S'ils s'y conformaient, ils devaient être aussitôt conduits à Pékin. S'ils se montraient, au contraire, ignorants des rites, un rapport devait être présenté au trône, en attendant qu'un décret fût rendu. On ne devait pas, dans ce cas, laisser s'en retourner les bateaux sur lesquels les envoyés étaient venus, et ceux-ci devaient regagner Tientsin et, par leur voie première, prendre la mer pour rentrer dans leur pays. Sou-leng-ngo et Kouang-houei ont contrevenu sciemment à mes ordres et les ont conduits directement ici. Ils ont, en outre, laissé partir leurs navires sans autorisation. Voilà en quoi consiste la faute qu'ils ont tous deux commise. L'affaire se trouvant déjà de la sorte compromise, j'ai prescrit à Ho-che-t'ai et à Mou-k'o-teng-ngo de se porter à la rencontre des

arrivants à T'ong-tcheou et de les faire s'exercer aux salutations. Je fixai la limite du 6 de la septième lune (28 août 1816) : s'ils se conformaient aux rites pendant ce délai, on devait les conduire ici ; passé le délai, s'ils n'avaient pas su s'y conformer, le fait devait m'être aussitôt dénoncé dans un rapport, en attendant que j'eusse statué. Ho-che-t'ai et Mou-k'o-teng-ngo adressèrent, le 5, au trône un rapport ambigu, et, le 6, ils amenaient, sans plus attendre, les envoyés. A 1 heure et demie de l'après-midi, je pris place dans la salle King-tcheng-tien, je fis appeler mes deux ministres et je les interrogeai d'abord sur la question des salutations qui avaient dû être répétées. Tous deux, enlevant leurs chapeaux et frappant le sol de la tête ⁽¹⁾, dirent que l'on ne s'était nullement exercé aux salutations et, lorsque je leur demandai pourquoi une dénonciation ne m'avait pas été adressée, puisque le cérémonial n'avait pas été étudié, Ho-che-t'ai déclara que, pendant l'audience du lendemain, les envoyés se conformeraient certainement aux rites. En cela consiste la faute commise par eux, qui équivaut à celle des deux premiers.

« Le 7 (29 août), après le déjeuner impérial, à 6 heures et demie du matin, je fis transmettre l'ordre que j'allais me rendre dans la salle du trône pour y appeler en audience les envoyés. Ho-che-t'ai me dit, une première fois, que ceux-ci ne pouvaient marcher vite et que, lorsqu'ils seraient parvenus à la porte, il me ferait prier. Une seconde fois, il me dit que le premier envoyé souffrait d'un dérangement de corps, qui occasionnerait quelque retard. Une troisième fois, il me déclara que le mal avait fait tomber à terre le premier envoyé, qui ne pourrait se présenter à l'audience. J'ordonnai alors que le premier envoyé retournât dans sa demeure, que des médicaments et des soins lui fussent donnés et qu'on introduisit les seconds envoyés en ma présence. Il me fut rapporté, à ce moment, pour la quatrième fois, que les seconds envoyés étaient malades et que, lorsque le premier envoyé serait guéri, tous seraient introduits ensemble. L'Empire du Milieu est le maître commun de l'univers ⁽²⁾. Quelle raison aurions-nous de supporter bénévolement pareil mépris et pareil orgueil ? C'est pourquoi j'ai rendu un décret chassant les envoyés, qui retourneront dans leur pays.

(1) Ce que font les fonctionnaires chinois en présence de l'empereur, lorsqu'ils ont à avouer une faute.

(2) 中國爲天下共主 *Tchong-kouo wei t'ien-hia kong tchou.*

Je ne leur ai pas infligé de graves châtements et j'ai même enjoint à Kouang-houei de leur faire escorte jusqu'à Canton, où ils s'embarqueront.

« Ces jours derniers, en faisant appeler les dignitaires de la Cour, j'ai appris que lesdits envoyés étaient arrivés directement de T'ong-tcheon jusqu'aux salles d'attente du palais, ayant marché toute la nuit, et qu'ils avaient dit : « Nos vêtements de cour destinés à être portés pendant l'audience sont restés en arrière et n'ont pu encore nous rejoindre. En costumes ordinaires, comment pourrions-nous aller contempler le grand empereur ? » Pourquoi Ho-che-t'ai, lorsqu'il m'a vu, ne m'a-t-il pas rapporté ce fait ? S'il l'avait oublié, il eût pu compléter, pendant la soirée, ses déclarations, ou en faire l'objet d'un rapport au trône, le jour suivant, dans la matinée ; toutes solutions qui eussent été admissibles. Mais il a tardé jusqu'au moment où j'allais monter à la salle du trône, et ne m'a, en aucune façon, fait connaître les choses telles qu'elles étaient. La responsabilité encourue par lui et par son collègue est donc plus lourde que celle de Sou-leng-ngo. S'il m'avait, tout d'abord, représenté clairement les circonstances, j'aurais certainement changé la date fixée pour l'appel en audience des envoyés, qui eussent procédé aux salutations et s'en fussent ensuite retournés. Je ne pouvais prévoir qu'un ministre incapable ferait manquer à ce point l'affaire. Il ne m'est plus possible, en vérité, de regarder en face mes sujets et c'est moi-même qui me suis attiré ce reproche ⁽¹⁾.

« En ce qui concerne les pénalités que tous quatre ont encourues, lorsque le Ministère m'aura présenté ses propositions, elles seront appliquées. Que ce décret soit d'abord porté à la connaissance de tous, dans la capitale et les provinces, ainsi qu'à celle des princes et ducs mongols. »

Peu après, les propositions dont il vient d'être question furent soumises à l'Empereur, qui les apostilla en décidant que Sou-leng-ngo serait privé de ses fonctions de président au Ministère des travaux publics et de général commandant le contingent chinois de la bannière rouge à bordure, mais que, par grâce, il serait appelé, par voie de rétrogradation, aux fonctions de vice-président de

⁽¹⁾ Ayant fait choix de ministres incapables (*yong-tch'en* 庸臣).

gauche, au Ministère des travaux publics, avec le bouton du troisième rang du mandarinat et qu'il conserverait son titre de directeur général au département de la Maison impériale (ou *Nei-wou-fou*). Kouang-houei fut, en même temps, abaissé au rang de *pi-tie-che* ou rédacteur, au même département, avec la huitième classe du mandarinat. Ho-che-t'ai fut privé de ses fonctions à la Cour des pays vassaux (ou *Li-fan-yuan*) et de général commandant le contingent chinois de la bannière blanche à bordure, mais il conserva son titre de duc et celui de directeur général au département de la Maison impériale. Mou-k'o-teng-ngo fut destitué de ses fonctions de président au Ministère des rites et de général du contingent chinois de la bannière jaune à bordure, dont il ne garda que le commandement en second.

Le 19 novembre de même année, nouveau décret rendu par l'Empereur au grand Conseil de la guerre (ou *Kiun-ki-tch'ou*), en prévision de l'arrivée à Canton de lord Amherst et de sa suite, à leur retour de Pékin :

« Tsiang Yeou-sien et son collègue ⁽¹⁾ m'ont adressé, en réponse à mes ordres, leur rapport sur la façon dont devront être réglées les questions relatives à l'arrivée à Canton des envoyés tributaires anglais et à leur retour dans leur pays.

« Les envoyés tributaires du royaume d'Angleterre ne peuvent se conformer aux rites établis pour les remerciements à adresser lorsqu'un banquet est donné de la part de l'Empereur. Quand ils arrivèrent à Canton, pendant la 58^e année K'ien-long (1793), on ne leur donna pas de semblable banquet. Il n'y aura, par suite, pas lieu, cette fois, de les obliger à prendre part à un festin et à y suivre le cérémonial. Ce que proposent le vice-roi et son collègue, de remettre en don aux envoyés trois tables couvertes des mets d'un festin et aussi des vivres, tels que bœufs et moutons, sera donc fort bien.

« Dans un post-scriptum annexé à leur rapport au trône, ils me prient de leur faire parvenir un nouveau décret mettant en lumière le manque de politesse des envoyés, pour que leur roi fasse lui-même une enquête et les punisse. Il n'est aucunement néces-

(1) L'un, vice-roi des Deux-Kouang et l'autre, gouverneur du Kouang-tong, à Canton.

saire d'agir ainsi. De même, le vice-roi m'a précédemment adressé un rapport au sujet d'une proclamation qui serait gravée et imprimée, puis envoyée à tous les navires dudit royaume qui viennent commercer à Canton. Je lui ai aussitôt donné pour instructions que : *Ce qui est en dehors des six points cardinaux doit être mis de côté sans le discuter* ⁽¹⁾, et, par un décret, je lui ai commandé d'arrêter l'exécution d'une telle mesure. Mais, avant d'avoir reçu ce Décret, le vice-roi m'expédiait son nouveau rapport.

« En résumé, dans cette affaire, une première erreur a été commise par Sou-leng-ngo et une seconde par Ho-che-t'ai. En pesant toutes choses et en fixant mes décisions, je fais en sorte que le bienfait et l'autorité se prêtent un mutuel secours. Je donne beaucoup et je reçois peu. Aussi les résultats ont-ils déjà été satisfaisants. Il sera inutile désormais de dépenser tant de peine en paroles. Puisque les envoyés tributaires ont été à ce point rusés et trompeurs, ne pourraient-ils donc pas encore, après leur retour dans leur pays, dans le cas où le Décret impérial qui m'a été demandé serait rendu, cacher la vérité et inventer de vains récits pour colorer leurs fautes ? Qu'il n'en soit donc plus question : ce sera plus digne. Lorsque les envoyés tributaires arriveront à Canton, le vice-roi, en les recevant, devra avec un décorum et une correction absolus, leur dire à titre d'injonctions : « Vous aviez reçu « le mandat de votre roi de venir à la Cour Céleste pour y offrir un « tribut; vous n'avez pas pu accomplir cette mission de cérémonie : « la faute en est à vous. Par un effet de la grande bonté et de la « magnanimité du grand Empereur, vous n'avez été l'objet ni de « reproches ni de punitions, et il a daigné, en outre, recevoir le « tribut de votre roi et lui faire des dons de matières précieuses. De « telles faveurs ont la hauteur du ciel et la profondeur de la terre. « En retournant dans votre pays, vous ne devrez pas ignorer les sentiments de gratitude. Votre pays a, jusqu'à présent, fait le commerce à Canton, qui est le port fixé à votre nation. S'il se présente, à l'avenir, qu'un nouveau tribut soit à offrir, il sera toujours « nécessaire que vous veniez jeter l'ancre à Canton, pour y attendre « que le vice-roi et le gouverneur adressent un rapport au trône « demandant les instructions de l'Empereur pour s'y conformer.

⁽¹⁾ Ne pas trop insister sur ce qui est au delà *des confins de l'Empire*. Dans leurs six points cardinaux, les Chinois comptent, outre les nôtres, le zénith et le nadir.

« Vous ne devrez pas aller directement à Tientsin, car si vous prolongiez jusqu'à ce point votre navigation, les autorités ne manqueraient pas, obéissant aux Décrets impériaux, de s'y opposer et de vous faire rebrousser chemin. N'auriez-vous pas alors perdu votre peine en un trajet inutile ? »

« Si vous faites entendre ces ordres avec clarté, ils devront naturellement craindre la force et chérir le bienfait. Il ne sera pas nécessaire de discuter avec eux sur le fait qu'ils aient tort ou raison.

« Je me souviens, en outre, que le royaume d'Angleterre, lorsqu'il envoya un tribut pendant l'année 1793, avait demandé avec insistance à faire le commerce à Ning-po, dans la province de Tche-kiang. Cette fois, les navires qui portaient le tribut dudit royaume sont passés, à l'aller et au retour, par les eaux du Tche-kiang et n'y ont pas jeté l'ancre. Il semble que leur intention ait été tout spécialement de venir commercer à Tientsin, afin de satisfaire quelque dessein de s'y créer un monopole. Le vice-roi devra rechercher le moyen de mettre sérieusement obstacle à l'intention des gens de cette nation de venir à Tientsin et faire en sorte que cette pensée ne germe pas dans leur esprit. S'ils viennent, qu'ils ne puissent pas arriver directement : à cette condition seulement, ce sera bien.

« Quant à P'o-tch'en et autres, au nombre de cinq, puisque ce sont des marchands barbares et qu'il demeure présentement permis à leur nation de trafiquer, il n'y a pas lieu de procéder à leur égard à une expulsion générale, ce qui ferait naître leurs défiances. Il suffira de les laisser agir suivant leurs convenances. »

LÉGENDE

ET

TRADITIONS DES SONINKÉ

RELATIVES

À L'EMPIRE DE GHANATA,

D'APRÈS DES NOTES RECUEILLIES

PENDANT UNE TOURNÉE DE BAMAKO À SOKOLO, GUMBU, ETC., EN 1887,

PAR M. LE D^r L. TAUTAIN,

Administrateur principal des colonies ⁽¹⁾.

Les écrivains géographes voyageurs arabes nous ont transmis le souvenir d'un empire s'étendant de Walata et Tychit jusqu'au Sakhunu et au pays de Sokolo dans un sens, de la rive gauche du Niger jusqu'à une distance indéterminée vers l'Ouest dans l'autre sens. Mais je ne crois pas qu'on ait encore signalé le souvenir de cet empire chez les peuples noirs. Il y existe cependant et il est très vivace, chez tous les Soninké que j'ai visités en 1887 de Bamako à Sokolo, Gumbu, Siébugu et bien d'autres encore (Kaarta, Kad'aga, Goy). Les traces qu'a laissées cet empire sont une légende et une tradition, toutes deux, je le répète, universellement répandues et connues et que pour ma part j'ai bien entendues une cinquantaine de fois dans des points très différents et de la bouche de Soninké de toute provenance.

(1) Orthographe :

W = *w* anglais, demi-consonne ;

U = *ou* français ;

S = toujours dure ;

D' = *d* mouillé, son se rapprochant de *di* ;

T' = *t* mouillé, son se rapprochant de *ti* ;

Kh = *kha* arabe, *j* espagnole ;

Ñ = la *ñ* espagnole, *gne*.

La légende a déjà été rapportée, mais elle a été donnée pour un conte. C'est M. le docteur Béranger-Féraud qui l'a recueillie et ainsi qualifiée ne pouvant se douter de son extension et de son intérêt historique. Rappelons-la brièvement :

« Un serpent (le nom varie), appelé le plus souvent Bida, était le protecteur du pays de Wagadu (lisez Ghanata). Ce serpent, qui habitait une sorte de puits ou de crevasse dans le voisinage d'une des villes principales du pays, recevait de nombreuses offrandes et notamment de temps à autre — tous les ans, tous les sept ans, selon les narrateurs — une victime humaine, une jeune fille. Le serpent après être sorti et rentré trois fois se saisissait de sa victime et disparaissait. Une année d'offrande la victime était aimée d'un jeune homme qui se jura de la sauver. Le jour du sacrifice, l' amoureux s'approche du repaire le plus qu'il peut, et au moment où pour la seconde fois le serpent sort la tête, un vigoureux coup de sabre la lui abat. Les deux amants sautent sur un cheval et disparaissent. En expirant, le serpent cria qu'avec lui disparaîtrait la prospérité du pays et que désormais régnerait la sécheresse. Ainsi fut-il. Pendant quelque temps les familles des deux coupables nourrissent le pays; mais la situation devient intolérable, le Wagadu se dépeuple; et enfin tous sont forcés de l'abandonner et de se disperser, les uns chassant les autres en avant vers le Sud et vers l'Ouest. Enfin, il ne resta plus un noir dans l'ancien empire de Wagadu, sauf dans les provinces méridionales, Sakhunu, Wagadu, Kuruma.

« Le corps du serpent, que personne n'avait osé toucher, se dessécha, se réduisit en poussière et le vent dispersa ses écailles qu'on trouve encore quelquefois et qui font des gris-gris de haute valeur. » Disons tout de suite que j'ai rencontré deux fois des écailles du serpent; il s'agit de lamelles de mica.

Le sens de cette légende paraît être le suivant : Les Soninké qui avaient fondé l'empire que les écrivains arabes nomment Ghanata, qu'eux-mêmes nomment Wagadu, ont vu le désert s'avancer vers le Sud et ils ont dû reculer peu à peu jusqu'au pays actuel des noirs, fuyant devant la sécheresse et l'impossibilité de cultiver selon leurs méthodes. Dans le sud de l'empire, se trouvant en présence de populations de même race et d'autres tribus Mandingues, ils ont dû se disperser et s'infiltrer par groupes plus ou moins nombreux

dans les diverses contrées du Sénégal et du Soudan français où nous les trouvons actuellement encore.

Comme dans toutes les légendes, il y a des détails de pure fantaisie; mais il est certain que presque tout de la forme condensée que j'ai donnée est susceptible d'une interprétation rationnelle.

Le serpent est le totem de nombre de familles des diverses races sénégalaises. Peut-être était-il le totem (ntené) d'une fraction importante des Soninké du Wagadu. Blessé, tuer son animal totémique, cela cause les plus grands malheurs. Rien d'étonnant qu'on attribue la ruine de l'empire au meurtre de l'animal totem. Il n'y aurait rien non plus de bien étonnant, qu'à l'époque du Ghana on ait, de temps à autre, offert des victimes humaines à un esprit, une divinité tutélaire. Ce que nous voyons aujourd'hui près de 700 ans plus tard nous permet de l'admettre. Il n'y a pas lieu d'insister cependant pas plus que sur l'histoire de l'amour.

Tout en admettant l'idée totémique, ou, tout au moins, sa possibilité, je serais disposé à penser que la légende du serpent est susceptible d'une interprétation plus large. Dans une grosse partie de l'Afrique occidentale jusqu'à l'équateur, le serpent joue un rôle plus ou moins important dans les croyances religieuses, est l'objet d'un respect ou même d'un culte plus ou moins défini. Diverses théories ont été proposées de ce culte. La plus vraisemblable est celle de la crainte transformée en adoration. Je ne la crois point vraie, car les accidents sont extrêmement rares; et elle n'est d'ailleurs pas possible à retrouver dans les régions que je connais.

Pour le Sénégal et le Soudan français, le serpent est la cause de la richesse par la fécondité du sol et l'abondance de la récolte, parce qu'il est le signe de l'abondance des pluies de l'hivernage. Pendant toute la saison sèche on aperçoit très rarement des serpents et cependant il y en a une très grande abondance de genres, d'espèces et d'individus. Ils restent blottis sous terre, beaucoup hibernant; et ce n'est que lorsque les pluies commencent qu'ils paraissent. Si l'eau est abondante, chassés de leurs trous par la formation des flaques et des mares ou par la crue des rivières, comme ils recherchent les points un peu élevés où ils sont à l'abri, ils semblent extrêmement nombreux. Un hivernage peu pluvieux, c'est la mauvaise récolte suivie de l'impossibilité de la culture de saison sèche, c'est la misère; un hivernage aux ondées abondantes, c'est la prospérité, la richesse. Voilà, à mon sens, l'origine du culte du ser-

pent, ce qui en fait une divinité(?) tutélaire. Dans une légende des Fulbé j'ai retrouvé cette alliance de l'idée d'eau avec celle de serpent. Il s'agit d'un serpent protecteur des ancêtres de la race (le frère même, grâce à l'idée totémique, d'un des premiers pasteurs) qui marche devant ses parents et, dans tous les points où il s'arrête, l'eau est abondante; son passage même laisse fréquemment une trace qui est le lit d'une rivière ou d'un marigot.

Ainsi, la mort du serpent de la légende soninké, c'est la sécheresse envahissant le Wagadou et les cultures cessant par suite. Les richesses de la famille des fuyards, transformées en mil, c'est-à-dire des achats faits dans le Sud, permettent à une partie du peuple de rester, de se maintenir quelque temps dans le pays; on ne croit qu'à un ou deux hivernages exceptionnels, et on espère; mais enfin il faut partir. La contrée se vide du Nord au Sud parce qu'ainsi marche le désert.

Tous ceux qui ont parcouru, les yeux attentifs, cette région du Bakhunu, du Wagadu actuel, du pays de Sokolo, ont pu voir cette histoire se continuant sous leurs yeux. Tous ces pays, avec le déboisement et la poussée des sables par les vents secs d'Est-Nord-Est, sont demi-désertiques. Dès Damfa d'un côté, Ségala de l'autre, on commence à sentir l'approche du Sahara, et il viendra un moment où ces pays, qui sont encore pays de nègres, de cultivateurs, ne seront plus que terrains de parcours de pasteurs, Maures et Fulbé.

On a toujours pensé que la population du Ghanata était Soninké; cette légende le confirme, ainsi fait la tradition historique.

Le Wagadu fut fondé par Khaya Makha Sisé dont le père Yuga Khoré Dinga était venu du pays de Diamino ou Amino.

Khaya Makha est généralement appelé, suivant une forme fréquente chez les peuples de langue mandé : Wagadu Makha, c'est-à-dire Makha du Wagadu. Quant au nom de Makha, fréquent chez les Soninké, il se prononce très fréquemment par un G ou gras, ou pour ainsi dire pâteux : Magha.

Après Makha viennent : 2° Wakané Sakho; 3° D'améra Sokhna; 4° Gumané Fadé; 5° Sero khumma, ses frères, tous de la famille Sisé par conséquent. Puis le pouvoir passe dans la famille des D'ariso : 6° Kambiné; 7° Suleyman, fils du précédent; 8° Bannabubu, fils du précédent; 9° Wagadu Makha 2°, fils du précédent; 10° Gané, fils du précédent; 11° musa, fils du précédent;

12° Biramu, fils du précédent. C'est sous le règne de Biramu que se place l'histoire du serpent, d'après quelques-uns; c'est après son règne qu'elle arrive pour d'autres.

Biramu laissait neuf fils, quatre d'une femme, cinq d'une autre. La guerre civile ne tarda pas à éclater dans le pays. Après diverses alternatives, le parti des cinq appela à son secours un guerrier de la famille des D'ara, originaire du pays de Tiraka (rive droite du Niger, sud de Bamako). Les cinq triomphèrent et l'un d'eux prit le pouvoir. Puis ses frères ne tardèrent pas à entrer en révolte. Le D'ara épousant successivement le parti de chacun d'eux, les battit et les expulsa les uns après les autres dans le Kaarta.

Toutes ces guerres avaient épuisé le pays qui se trouvait réduit à ses provinces méridionales, et bientôt interviennent les Soso qui, sous le commandement de Sumanguru Kanté, s'emparent du pouvoir. Puis Mari D'ata, un roi (mansa) Malinké de la famille des Keita chasse les Soso, et leur chef Sumanguru est tué à Kulikoro (près Bamako) par un autre chef de la famille des Keita, le fameux Sund'ata, grand-oncle de Kunkuru Muça, le roi de Mali qui fit le pèlerinage de la Mecque, le fils de Mansa Bugari (altération de Abu-Bekr).

On pourrait croire que je viens de recopier les écrivains arabes au lieu de mes notes de voyage; et cependant il ne s'agit vraiment que de traditions recueillies auprès des Soninké du Soudan français⁽¹⁾. Assurément il y a quelques différences. Cela ne saurait étonner et nous allons y revenir.

⁽¹⁾ Les Soninké du Markadugu ulungula (les sept villages Soninke), chef-lieu Tuba, racontent (1887) qu'ils se sont établis dans ce pays il y a 42 ans, ils avaient abandonné Sokolo (vel Suala) 13 ans auparavant, soit il y a 55 ans et avaient d'abord fondé le village de Tubakoro, vel Tuba khasé, Tuba l'ancien. Auparavant ils avaient occupé Sokolo pendant 384 ans. Lorsqu'ils fondèrent Sokolo, ils arrivaient du Gad'aga (Sénégal) où ils s'étaient rendus en quittant leur pays de Sikia. Dans ce pays, situé entre Sokolo et Bassikhunu, leur chef-lieu se nommait Sokholo et était situé au nord-est du Sokolo actuel, au sud-est de Bassikhunu, un peu au nord de la latitude du Déboé. Leur pays avait dépendu autrefois du Wagadu dont le fondateur s'appelait Wagadu Makha.

Sikia me paraît être un nom d'homme pris pour un nom de pays. Le successeur de Sonni Ali, roi de Sonr'hay qui avait conquis la rive gauche du Niger jusqu'au Bakhunu, se nommait en effet Mohammed-ben-Abu-Bekr A-Skia ou Sikia (1492). L'erreur n'a rien d'étonnant avec la phraséologie habituelle : pays de Sikia ou pays du Sikia, c'est tout un.

Si on se reporte aux chiffres donnés plus haut en faisant la correction nécessaire

En admettant pour la durée moyenne des règnes des rois de Wagadu le chiffre moyen des rois de France (21, 13), ce qui est acceptable surtout pour les D'ariso; en admettant que la période de luttes entre les frères et d'usurpation du D'ara ait duré dix ans, la fondation du Wagadu remonterait au milieu du x^e siècle puisque nous savons que la conquête Soso date de l'an 1203. Les cinq premiers chefs étant des frères, la moyenne doit être abaissée et la fondation daterait de la fin du xiii^e siècle.

Dans l'énumération des rois du Wagadu, le premier qui porte un nom musulman c'est Suleyman (le n^o 7) qui d'après la moyenne de règne que j'ai indiquée devait régner vers 1087. Or El Bekri nous apprend que, peu après 1076, les Merabetsin forçaient les indigènes du Ghanata à embrasser l'islamisme. L'écrivain arabe confirme donc la tradition orale que j'ai recueillie.

El Bekri s'accorde aussi avec la tradition sur le nom d'un des rois : il l'appelle Waqaymagha; il n'est pas difficile d'y reconnaître soit Wagakhaya Makha, soit Wagadu Magha surtout quand on sait l'emploi parfois fait du qaf pour q. Seulement il n'a pas su qu'il y avait eu deux Makha. Aussi donne-t-il au successeur du fondateur le nom de Tonka Menin. Pour nous Tonka Menin, c'est le n^o 10 : Gane. Tonka veut dire roi et Menin veut très probablement dire musulman, c'est-à-dire croyant, c'est une altération de Mumemin qui n'est pas faite pour surprendre quand on connaît l'altération actuelle (almamy). Un autre roi est appelé Kanda. Le nom de Kandia (et non Kanda) n'est pas rare chez les Soninké; peut-être était-ce un des noms, un surnom d'un des rois; peut-être aussi seulement le nom d'un chef de province; on peut cependant rapprocher ce nom de celui de Kambiné, mot composé par syncope, selon un procédé répandu. Il est fort possible que le nom complet soit Kandia biné, Kandia le Noir. (N est transformé en M quand la con-

par la différence entre les années musulmanes et les nôtres, on trouve que les Soninké occupaient Sokolo depuis l'an 1460, trente ans au moins avant l'avènement de Mohammed Askia. Ainsi ce n'est pas la ruine de la dynastie des Sonni qui les avait poussés au Sénégal. C'est la chute du Wagadu et la conquête Soso qui avait fait émigrer leurs ancêtres, comme d'ailleurs ils le disent eux-mêmes.

Il est à noter que les chefs appartiennent à la famille Simbara, *alias* Sempéré, *alias* Sempéré, comme les chefs du Galam.

Les Soninké (famille D'ariso) qui ont fondé Damfa sont arrivés du Kaarta en 1753. Ils se souviennent d'avoir habité dans le Wagadu, le pays de D'imhala (Djimbala ou Guimbala des cartes) et d'avoir émigré de là dans le Kaarta.

sonne suivante est F, B ou P; de même M devient N devant D, T, D' et T' mouillés, G.)

La grande différence que présente la tradition Soninké avec El Bekri est la suivante. Pour l'écrivain arabe, en 1706 le Ghanata est conquis par les Berbères Senhadja; pour la tradition le Wagadou, déjà presque détruit auparavant il est vrai, ne tombe que sous les coups de Soso, c'est-à-dire en 1203. Cette opposition est beaucoup plus apparente que réelle et il est fort aisé de comprendre ce qui s'est passé.

Le Wagadou, pays frontière du désert avant d'être désert lui-même, ressemblait évidemment beaucoup à la zone frontière d'aujourd'hui. Plus on montait vers le Nord, vers le Sahara, moins dense était la population agricole, plus nombreuse devenait la population pastorale, les Fulbé. Plus au contraire on marchait vers le Sud, plus on voyait diminuer le nombre des pasteurs et augmenter celui des cultivateurs. Tychit était habité, d'après la tradition, par des Soninké. Le Wady, assez long et souvent assez large où se trouvent aujourd'hui les oasis de Tychit, devait à cette époque ressembler beaucoup à un autre Wady que j'ai pu observer beaucoup plus au Sud. Si l'hivernage était très pluvieux il se formait une sorte de rivière avec un léger courant; dans un hivernage moyen on avait une chaîne plus ou moins interrompue de mares, et l'humidité conservée assez longtemps dans le Wady permettait la culture en saison sèche. Walata beaucoup plus sec, déjà saharien, n'était pas habité par les Soninké. On y envoyait pendant l'hivernage de nombreux chevaux, c'est là qu'on faisait saillir les juments, là qu'elles mettaient bas. La saison des pluies, malsaine, meurtrière au Soudan pour les chevaux, leur est bonne au désert. Les gens chargés de conduire et garder les chevaux se construisaient des paillotes, d'où le nom Soninké de Walata : *Biru*, les hangars, les paillotes, mais il n'y avait pas de village fixe.

Lorsque les Berbères sont arrivés au contact des Soninké déjà le désert avait dû commencer son invasion. Les Fulbé, avec leurs troupeaux, ont dû jouer un rôle actif dans cette extension du désert. Les Maures les ont ensuite aidés, eux qui vivaient aussi du lait de leurs brebis et de leurs vaches.

Les Senhadja n'avaient aucune espèce d'intérêt à massacrer les noirs qui, alors comme aujourd'hui, leur fournissaient des céréales.

Mais, lorsqu'ils furent en nombre, ils ne purent accepter ce qu'acceptaient les Fulbé : la situation d'hôte toléré, la situation de sujets des chefs chez lesquels ils venaient faire paître leurs troupeaux pendant la saison sèche. Ils soumirent donc les rois de Wagadou et en firent leurs tributaires. En droit, le pays appartenait donc aux Senhadja, les habitants compris; mais en fait les noirs continuaient à avoir leurs chefs de villages et de province et leur roi. Pas plus qu'aujourd'hui, les Maures n'intervenaient dans les affaires intérieures. Si, pendant la saison sèche, ils descendaient jusqu'au cœur du pays, jusqu'aux frontières méridionales même; pendant l'hivernage ils disparaissaient vers le Nord. C'est ce que nous voyons se passer de nos jours encore. C'est ainsi qu'au siècle dernier et au commencement de celui-ci, les Oulad Embarek commandaient tous les pays des noirs depuis près de Médine jusqu'au Déboé.

Seulement les Senhadja Musulmans forcèrent leurs sujets Soninké à embrasser l'islamisme. Qu'on ne s'y trompe point d'ailleurs; cette conversion ne porta pas sur la masse du peuple dont les suzerains se souciaient peu; il ne s'agit que de quelques familles de chefs; toujours ce que nous voyons se faire aujourd'hui.

A mesure que les Soninké descendaient vers le Sud, suivis à quelque distance par les Fulbé, les Maures s'avançaient aussi dans la même direction. Il se formait des agglomérations et des cités maures : Tychit, Walata, Ne'ma, etc. Aussi les géographes arabes décrivent le pays comme habité par des *blancs*, des gens de la *Lybie*, des *Leukéthiopiens*, qui ont le pouvoir, qui sont les familles dominantes dans les deux sens du mot.

Ce sont simplement deux faces de la question que rapportent la tradition et les écrivains arabes. Il n'y a pas contradiction.

Mais si cette tradition, malgré les temps reculés dont il s'agit, est si bien conservée, ne semble-t-il pas que nous soyons en droit d'y puiser d'autres renseignements et de leur accorder une vraie valeur? Or, la tradition dit que jamais le royaume du Wagadu n'a passé la rive gauche du Niger. Il n'a pu se confondre avec une partie du Sonrhay. Assurément, comme le supposait le docteur Quintin, comme semble l'établir M. Binger, il devait y avoir au Sonrhay de nombreux groupes de Mandingues et notamment des Soninké. J'admets même que, grâce à ces sortes de révolutions plutôt que de conquêtes que nous pouvons encore observer, de nom-

breux rois, deux dynasties entre autres, aient pu être de race mandingue. Les anciens empires ne doivent pas être compris autrement : on ne peut s'imaginer une vaste conquête refoulant *toute* la population vaincue pour la remplacer par le peuple vainqueur; il ne s'agit ni de grandes batailles, ni d'une vraie conquête. Il s'agit d'une famille qui groupe autour d'elle un certain nombre de compatriotes et d'alliés et qui renverse la famille régnante pour substituer son hégémonie à la sienne, d'une ville qui devient une capitale.

Mais ce qu'il nous semble difficile d'admettre, c'est que le rameau entier des Soninké tire son nom du groupe qui aurait soutenu sur la rive droite du Niger, en pays Sonrhay, la dynastie des Sonni. Je ne chicanerai pas sur la différence des deux sons *Sonni* et *Soninké*; les écrivains arabes nous en ont fait voir bien d'autres dans les transcriptions de noms soudanais.

Seulement il paraît difficile qu'un rameau aussi nombreux, qui a occupé un pays compact dans lequel son type physique s'est modifié par l'hybridation avec des races plus claires, les Berbères et surtout les Fulbé, dans lequel sa langue a subi cette modification très importante de la création d'un nom verbal, d'un infinitif qui se substitue à la racine, seule employée par les autres branches de la race mandingue et que le Soninké tient de la langue pular, qu'un peuple déjà dispersé, ayant déjà colonisé presque tous les points où nous le trouvons actuellement, ait pu prendre son nom bien des années (près de 100) plus tard d'un groupe, depuis longtemps séparé, et ne rejoignant les autres que sur le tard.

Cela n'est évidemment pas impossible. Mais ce n'est point démontré; et nous considérons que, si l'origine des noms de Malinké, Bamana a été judicieusement donnée par M. Binger qui l'a cherchée dans les totems de ces rameaux, celle du nom de Soninké reste encore à trouver.

NOTE
SUR LA MISSION

DE

M. LE LIEUTENANT-COLONEL PRUDENT

EN ESPAGNE,

PAR M. CHARLES MAUNOIR,

Membre du Comité.

M. Prudent, lieutenant-colonel du génie en retraite, a demandé, l'an dernier, au Ministère de l'instruction publique, une mission consistant à recueillir sur place tous les documents possibles pour établir une bonne carte d'Espagne.

Jusqu'au jour encore lointain où la carte topographique officielle de l'Espagne aura entièrement paru, les cartographes en seront réduits à rechercher de divers côtés les éléments de leur travail. Le document le meilleur, qui existât jusqu'à ces dernières années, était l'atlas du colonel Coello, publié par provinces, à l'échelle de $\frac{1}{1,000,000}$. Cette œuvre considérable reposait, en partie, sur des levés et des reconnaissances de campagne exécutés par l'armée française pendant la guerre d'Espagne. Quant au reste, M. Coello s'était entouré de toutes les sources possibles et avait même fait exécuter à ses frais des études sur le terrain. Des 48 provinces dont se compose l'Espagne, avec les Baléares, 31 seulement avaient été publiées jusqu'à ce jour et M. Coello avait en portefeuille les éléments nécessaires pour la publication du reste de son atlas.

M. Prudent s'est courageusement voué à la tâche d'aller reproduire sur place, en en contrôlant les données, avec le concours obligeant de l'auteur, les nombreuses cartes dont M. Coello n'avait pu tirer parti pour compléter l'atlas entrepris il y a quarante ans. La superficie de terrain que représentent ces matériaux peut être

évaluée à 120,000 kilomètres carrés, c'est-à-dire au quart de la surface du territoire espagnol ou au cinquième du territoire de la France. M. Prudent ne s'est pas borné à ce travail déjà considérable; il a consulté les richesses de l'Institut géographique et statistique de Madrid, dont l'accès lui a été largement ouvert par le directeur, M. F. de Paula Arrilaya. Là encore, il a pu recueillir de véritables richesses.

Tout autant que les cartes, les recensements ont leur utilité pour le cartographe, en lui fournissant des données sur l'importance relative des agglomérations. Elles ont été augmentées encore par le contingent d'informations dues à la Commission de la carte géologique d'Espagne dont le président, M. Fernandez de Castro, ne s'est pas montré moins libéral que M. Arrilaya.

M. Prudent a réuni par là un grand nombre de profils, de coupes, de chiffres altimétriques précieux pour l'établissement des cartes. Enfin, des données du même ordre lui ont été fournies par les compagnies des chemins de fer espagnols.

Personne, en France, et peut-être ailleurs, n'était mieux en mesure que le colonel Prudent d'accomplir cette mission. Pendant de longues années, il s'est laborieusement attaché à mettre en œuvre et en concordance les levés exécutés dans les Pyrénées par d'intelligents touristes français, notamment MM. F. Schrader et de Saint-Saud.

Un à un il a examiné, contrôlé, passé au filtre d'une savante critique les éléments de ces levés; il les a comparés, pesés, fixés sur la carte à leur place exacte, et, de l'œuvre sur le terrain, scrupuleusement revue par le colonel Prudent, est sortie la représentation d'une grande partie du versant espagnol des Pyrénées. M. Prudent, grâce à la bienveillance éclairée du Ministère de l'instruction publique, a désormais les meilleurs matériaux possibles pour dresser une carte géographique de l'Espagne, qui conservera toute sa valeur jusqu'à l'achèvement des levés de l'état-major espagnol, c'est-à-dire pendant longtemps encore.

L'Administration jugera peut-être qu'il y aurait lieu d'adresser un remerciement aux personnes qui ont secondé le colonel Prudent avec le plus d'empressement et de la manière la plus utile dans l'accomplissement de sa mission.

COMPTES RENDUS ET ANALYSES.

BARDY (Henri). *Un exemplaire de la Cosmographiæ introductio* (25 avril 1507). — Saint-Dié, 1893, in-8° de 24 pages, avec 6 photographures.

Le travail de M. Bardy est la description bibliographique très détaillée de l'exemplaire de la *Cosmographiæ introductio* de M. Hylacomylus, qui appartient à la bibliothèque de la Sorbonne et qui doit être attribué à la seconde édition de cette rarissime plaquette.

Cette notice ne nous apprend rien que nous ne connaissions déjà grâce aux si scrupuleuses études de MM. d'Avezac, Beaupré, Benoit, Meaume et autres; M. Bardy a cependant remarqué dans le papier sur lequel est tirée la *Cosmographiæ introductio* un filigrane qui avait échappé à tous ceux qui se sont occupés des marques de papiers lorrains et qui paraît être la caractéristique des produits de l'imprimerie de Saint-Dié; c'est la tête de bœuf surmontée d'un T ou *tau*. Au travail de M. Bardy sont ajoutées les planches reproduisant en photogravure les plus curieux feuillets de l'exemplaire qu'il étudie. Au point de vue géographique qui doit seul nous occuper ici, nous n'avons absolument rien trouvé à glaner dans la brochure qui a été renvoyée à notre examen.

G. MARCEL.

REY-PAILHADE (DE). *Application parallèle du système décimal à la mesure des angles et du temps*. — Toulouse, 1895, br. in-8°.

M. de Rey-Pailhade, ingénieur civil des mines, chimiste distingué, a entrepris, en 1893, une campagne active, ingénieuse, persévérante, pour l'unification internationale de l'heure et l'adoption du temps décimal.

Les opérations de cette campagne se sont développées dans le recueil de la *Société de géographie de Toulouse* où, à diverses reprises, M. de Rey-Pailhade a publié ses théories.

En apôtre infatigable, il reprend aujourd'hui, à l'occasion d'un projet de carte de la terre à $\frac{1}{1000000}$, mis en avant par le professeur A. Penck, de Vienne, l'exposé des vues qu'il cherche à faire prévaloir; il leur consacre une nouvelle notice intitulée : *Application parallèle du système décimal à la mesure des angles et du temps*.

Sa base d'opération est la constitution, en 1885, par arrêté du Ministre de l'instruction publique, d'une commission chargée « d'examiner l'opportunité et les conséquences de l'extension du système décimal aux mesures de l'espace angulaire et du temps. »

Cette commission, présidée par le Ministre, MM. Faye et Janssen étant vice-présidents, ne s'est jamais réunie. M. de Rey-Pailhade s'appuie donc sur une base fragile, sur une tendance, sur une intention, une aspiration.

En 1884, une première commission, réunie dans le but d'examiner la question du méridien universel et de l'heure universelle, n'avait traité qu'accessoirement l'emploi du système décimal.

Au Congrès international des sciences géographiques, tenu à Paris en 1889, le sujet dont s'occupe M. de Rey-Pailhade avait été abordé. Le compte rendu de ce congrès renferme, t. I, p. 182, une excellente note générale de M. Loewy, de l'Institut, sur la division décimale des angles et du temps. Le savant sous-directeur de l'Observatoire de Paris y montre les trois systèmes mis en avant pour résoudre la question : adopter le quart de cercle et le jour et les fractionner suivant la division décimale ; adopter comme unités le quart de cercle et le quart de jour ; enfin, prendre comme unités la circonférence et le jour. C'est à cette solution que s'est rangée la Société de géographie de Toulouse, sur le rapport de M. de Rey-Pailhade. Le jour de minuit à minuit est divisé en cent *cés* (abréviation du mot centijour) et le *cé* en *décicés*, *centicés*, etc.

Le cercle entier est divisé en 100 *cirs* (abréviation du mot *circulus*) qui se subdivisent en *décicirs*, *centicirs*, etc.

M. de Rey-Pailhade donne, dans sa notice, quelques exemples à l'appui de ce système dont l'adoption entraînerait, dit-il, de faibles dépenses : il suffira d'avoir des tables, des cartes, des instruments portant les nouvelles graduations.

La notice est terminée par des tables de conversion, des degrés en *cirs*, des heures en *cés* et par la première et l'avant-dernière page d'une table de logarithmes à 5 décimales, de *centicir* en *centicir*.

Un congrès international des sciences géographiques devant avoir lieu à Londres dans un mois, la question y sera portée et les délégués de la Société de géographie de Toulouse ont reçu mission de demander « la nomination d'une commission internationale qui étudierait les voies et moyens d'introduire simultanément et parallèlement l'emploi du système décimal dans la mesure du temps et des angles, et de l'appliquer à la carte du monde à $\frac{1}{10000000}$, en prenant pour base le projet de la Société de géographie de Toulouse ».

Il est difficile de croire que les conclusions, adoptées si résolument par la Société de géographie de Toulouse, soient admises par une commission internationale. Elle rentrera forcément dans un cercle déjà tant de fois parcouru, elle reprendra la discussion des points si souvent discutés, et les ob-

jections antérieures se reproduiront contre les thèses qui forment le fond même du sujet. Déterminera-t-elle l'éclosion d'arguments nouveaux et concluants?

On en peut douter, car des esprits supérieurs ont déjà envisagé la question sous toutes ses formes; la science, première intéressée, a examiné avec clairvoyance, pesé attentivement les avantages et les inconvénients des systèmes, mesuré les obstacles semés sur la voie du changement demandé. Elle seule peut amener des réformes par une série de mesures prises progressivement sous l'inspiration des circonstances.

Les difficultés auxquelles se heurte l'établissement universel du système métrique disent assez qu'il ne serait au pouvoir ni d'une commission internationale, ni même d'un accord entre gouvernements, de faire adopter une modification plus complète «de vaincre, comme le dit M. Læwy dans sa notice, la résistance que suscite une longue habitude».

On éprouve toujours quelque regret à décourager des espérances pleines de ferveur, une foi chaude et agissante; mais certainement M. de Rey-Pailhade ne verra pas récolter la moisson qu'il aura contribué à faire mûrir; il s'en doute bien un peu, cette perspective ne le refroidit pas.

Ch. MAUNOIR.

Général DE COATPONT. *Note sur les projections des cartes géographiques.*
(*Bull. Soc. géog.*, Paris, 4^e trim. 1894.)

Cette note est relative à un système de projection qui possède la propriété de donner lieu au minimum absolu d'altération. Dans certains cas spéciaux, les altérations inévitables des projections non seulement ne sont pas nuisibles, mais donnent même aux cartes des propriétés particulières qui leur permettent de bien remplir leur objet; mais dans les cartes géographiques proprement dites, ces altérations sont sans compensation et il importe de les réduire le plus possible. Le général de Coatpont a recherché et indiqué quel est le système de projection qu'il convient d'adopter pour les cartes des atlas; c'est la projection dite azimutale équidistante qui a été imaginée en 1581 par Guillaume Postel et qui, jusqu'à ce jour, a été très rarement employée, les cartographes ne paraissant pas avoir soupçonné sa remarquable propriété.

A. GRANDIDIER.

J. THOULET. *Contribution à l'étude des lacs des Vosges.*
(*Bull. Soc. géogr.*, Paris, 4^e trim. 1894.)

M. Thoulet expose dans ce long mémoire de 48 pages les résultats des observations qu'il a commencées dans les Vosges pendant l'été de 1889 et qu'il a continuées depuis. Il a déterminé la topographie des trois lacs de Gérardmer, de Longemer et de Retournemer, en exécutant le levé au moyen d'un sextant et faisant de nombreux sondages qui lui ont permis de tracer des courbes isobathes de 5 mètres en 5 mètres. La distribution de la température, la coloration et la transparence de leurs eaux, leur analyse, ainsi que celle des vases qui forment le fond de ces lacs, ont été aussi l'objet d'études intéressantes. En outre de l'intérêt scientifique que présentent les recherches de M. Thoulet, il y a aussi un intérêt pratique, car l'auteur pense qu'il est possible et désirable de tirer de ces lacs un parti industriel.

A. GRANDIDIER.

M. MABYRE. *Carte de la France avec ses voies et communications.* Postes, télégraphes, téléphones, chemins de fer, navigation. — (2 feuilles in-folio (1 m. 20 × 1 m. 10), chromolithographiées, Paris, s. d. [1895].)

La nouvelle carte de France en deux feuilles que vient de publier M. Maxime Mabyre, officier de l'instruction publique, payeur aux armées, intéresse plus le commerce que la science; son but est en effet essentiellement pratique: donner la plus grande somme possible d'indications sur les chemins de fer, les lignes télégraphiques et téléphoniques, les services postaux, les canaux et les voies fluviales, tel a été l'objectif de l'auteur, que ses anciennes fonctions de secrétaire à la Direction des postes et télégraphes désignaient d'une manière toute spéciale pour un pareil travail.

Sans insister sur le détail des renseignements très nombreux que l'on trouvera sur ce document, il y a lieu d'y relever la trace d'une double préoccupation, en ce qui concerne le choix de l'échelle et l'importance attribuée à la représentation du relief du sol.

Sur le premier point, il faut féliciter M. Mabyre d'avoir adopté l'échelle si commode de $\frac{1}{1:000:000}$ qui, plus que jamais, est à l'ordre du jour depuis la publication du projet grandiose de M. le professeur Penck.

Sur le second, on doit également louer l'auteur d'avoir compris l'intérêt de l'hypsométrie, en ayant recours à l'emploi de teintes graduées pour ex-

primer les différences d'altitude du terrain. A ce titre, sa carte mérite d'être recommandée.

Malheureusement, l'exécution technique laisse à désirer sur quelques points; il est très difficile, en particulier, de suivre les cours d'eau, qui eussent gagné, ainsi que les rivages, à être tirés en un bleu moins pâle; en outre, les bistres qui recouvrent, en nuances de plus en plus foncées, toute la partie du territoire dont l'altitude est supérieure à 200 mètres, donnent à l'ensemble de la carte un aspect monotone et un peu lourd, que relèvent seulement les lisérés verts servant à indiquer les frontières et les limites de départements.

Trois cartouches sont consacrés aux environs de Paris, Lille et Lyon : l'échelle n'en a malheureusement pas été indiquée.

Malgré ces légères critiques, j'estime que la *Carte de la France* de M. Mabyre est appelée à rendre au commerce, aux administrations et au public de réels services.

EMM. DE MARGERIE.

P. VUILLOT. *L'exploration du Sahara. Étude historique et géographique.*
A. Challemel, éditeur. Paris, 1895.

Le Sahara, il y a quelques années à peine, préoccupait peu l'opinion publique. Les géographes seuls jetaient, de temps en temps, un regard incertain sur ce pays immense, dont l'histoire n'était guère plus connue qu'à l'époque d'Hérodote. Les temps sont bien changés, et je serais presque tenté de dire qu'aujourd'hui le Sahara est à la mode. Sa conquête fait même partie du plan de politique coloniale de quelques-uns de nos hommes d'État que rien n'étonne. De nombreuses explorations dont plusieurs ont eu, malheureusement, une fin tragique, ont éveillé l'attention publique.

Le moment était opportun pour publier une « Étude historique et géographique » du Sahara. C'est ce qu'a pensé, avec raison, M. Vuillot, et son livre paraît à une heure favorable. Je me hâte de dire que ce n'est pas là son seul mérite. L'œuvre très consciencieuse faite par un homme qui aime ce pays, dont il a visité personnellement les confins, est nourrie et bien ordonnée. Nous voyons s'y dérouler dans un langage précis l'histoire de toutes les explorations dont le Sahara a été le théâtre, depuis celles du major Laing jusqu'à celles de M. Fourreau. De nombreuses cartes-itinéraires hors texte, faciles à lire, plusieurs plans et une carte générale au 1:100,000, permettent de suivre d'un œil sûr les explorateurs sahariens, de se rendre compte de leurs savants et courageux efforts, et d'apprécier les résultats obtenus.

Le livre de M. Vuillot ne prétend pas à être autre chose que ce qu'il est : un livre de vulgarisation. Il n'apporte pas à l'histoire du Sahara et à sa géographie des documents nouveaux, mais il résume impartialement et brièvement des travaux dont la longueur pourrait effrayer plus d'un lecteur, et qui, au reste, ne sont pas à la portée de tous.

Georges PÉLIN.

TABLE

PAR ORDRE DE MATIÈRES

du tome X du *Bulletin de géographie historique et descriptive*.

A

- ABYAC (D'). Voies préhistoriques du Limousin, p. 264.
ÂGE du fer au Caucase, p. 238.
ALAF, p. 83.
ALBERT, p. 259.
ALFONSE de Saintonge, p. 253, 275. — Date de ses voyages, p. 277. — Sa cosmographie, p. 280. — Inventeur de *la Jeannette*, p. 283.
ALRIC. Renseignements envoyés de Mossoul, p. 455.
AMÉRIQUE, p. 457.
ANGLAIS au Spitzberg, p. 166.
— en Guinée, p. 189.
ARMAND (Paul), nécrologie, p. 157.
ARTIE-en-Vexin, p. 259, 339.
ASIE centrale, p. 247.
ATLAS catalan de 1375, p. 19.
ATLAS (Mont), p. 65.
AUBERT (D'). Géographie médicale de l'Ain, p. 458, 459.
AUTRUCHE, p. 267.
AUVRAY (L.). Lettre de Jean Nicot à Charles IX sur les mines d'or de Cuama. p. 447.
AVA, p. 39.
AYMONIER (Ét.), membre de la Section. — Communications et rapports, p. 4, 149, 151, 152, 437, 456.

B

- BADAKHCHÂN, p. 141.
BAIE des Basques, p. 171.
BARDY. *Cosmographie introductio*, p. 439, 483.
BARENTZ. Découverte du Spitzberg, p. 165.
BARRÈRE. Voyage en Guyane, p. 245, 326.
BARRETO (Fr.). Expédition au Mozambique, p. 449.
BARTHÉLEMY (A. DE), membre de la Section. — Communications et rapports, p. 145, 158, 443, 457.

- BASQUES, p. 167, 170, 171.
BEAUVOIS (E.). Les Gallois en Amérique au XII^e siècle, p. 457.
BEHAGLE (F. DE). Bassin du Tchad, p. 7.
BELLOC. Lacs des Pyrénées, p. 261, 458. — Communications au Congrès, p. 259, 262, 263.
BENIN (Golfe de), p. 442.
BERTHOLEN (D^r). Exploration anthropologique de l'île de Gerba, p. 249.
BÉTHENCOURT (Jean DE), p. 184.
BEUVRAY (Mont), p. 158.
BIJOUTERIE caucasienne, p. 238.
BIOGRAPHIE de d'Entrecasteaux, p. 155.
— d'anciens généraux chinois, p. 113.
BISSIPAT (Georges DE), dit *le Grec*, capitaine de navire, p. 190.
BLADÉ, duché d'Albret, p. 259. — Communications au Congrès, p. 255, 259.
BLANC (Ed.). Carte et photographies de l'Asie centrale, p. 247.
BONNET (D^r). Relation manuscrite du voyage de Poncet en Éthiopie, p. 263, 296.
BOUDDHISME, p. 239.
BOUDOU, p. 7.
BOU-GRARA, p. 2, 3.
BOUQUET DE LA GRYE, vice-président de la Section. — Communications et rapports, p. 5, 155, 437, 457. — Communications au Congrès, p. 254, 255.
BOURGE. De Marseille à Tiflis, p. 157.
BRÉHAN et Gallinée. Carte des grands lacs de l'Amérique du Nord (1662), p. 5.
BRÉSIL. Sa découverte, p. 197.
BRUNACHE. Autour du Tchad, p. 148.
BRUNEL. Traduction de la *Guerre de Tlemcen*, p. 7.
BUCHON et Tastu. Atlas catalan, p. 19.
BULLETIN de la Section, p. 154.

C

- CANARGUE, p. 11.
CANAL de Manchester, p. 8.
CANARIES, p. 184, 185, 191, 192, 207.
CANTON, p. 51.
CARSEWENNE (Rivière), p. 441.
CARTE de Cassini, p. 255.
— des grands lacs de l'Amérique du Nord (1660), p. 5.
— marine française représentant le Spitzberg, etc., p. 16, 159.
CARTES marines de Ganteaume, p. 271.
CASH. Carte marine française de 1627, p. 16, 17, 159.
CASTAGNICCIA (La), district d'Orezza, p. 451.
CASSINI de Thury, p. 255, 257.
CATHAY, p. 20, 22, 25, 30.
CAUCASE, p. 238.
CAVITÉS souterraines, abîmes et sources, p. 266.
CAZEL (Robert DE), hydrographe normand du XV^e siècle, p. 188.
CHAILAN. Notes sur la Dalmatie, p. 269.

- CHANTRE (E.). Anthropologie et ethnographie caucasiennes, p. 156, 237-239.
CHAO-HING-FOU, p. 42.
CHARMES (X.), directeur du secrétariat et de la comptabilité. — Communication à la Section, p. 1, 15.
CHAUVIGNÉ. Géographie historique et descriptive de la Quinte de Tours et des Varennes, p. 254, 413.
CHAVANNES. Traduction des *Mémoires historiques de Se-ma-Tsien*, p. 444.
CHEVALIER (H.). Manuscrits coréens de la Bibliothèque nationale, p. 247.
CHIANA, p. 79.
CHINE, Chinois, p. 21, 87, 113, 443, 445, 460.
COATPONT (Général DE). Projections des cartes géographiques, p. 485.
COËTANLEN (Jean DE), corsaire breton, p. 188, 193.
COLETTE. Méthode de projection de Cassini, p. 257.
COLOMB ou COULLON, vice-amiral de la mer, p. 188.
CONDO français, p. 6.
COMMERCE du Tonkin avec le Japon au xvii^e siècle, p. 223; — avec l'Europe, p. 224; — commerce actuel, p. 450.
COMPAGNIE royale et générale du commerce (1610), p. 171.
CONGRÈS des américanistes de Mexico, p. 155.
— international de géographie à Londres, p. 1, 14, 15, 437.
— des Sociétés savantes, p. 4, 5, 154, 241. — Section de géographie historique et descriptive, p. 245, 253, 258, 261, 264.
CORDIER (H.), membre de la Section. — Communications et rapports, p. 158, 239, 443, 446, 457.
— L'Extrême-Orient dans l'atlas catalan de Charles V, p. 19, 25.
CORDONS littoraux, p. 11.
CORÉE, p. 247.
CORSAIRES normands et bretons au xv^e siècle, p. 186.
COSMOGRAPHIE introductio, p. 439.
COSMOGRAPHIE d'Apian, p. 442.
COTEL. Contes annamites, p. 457.
COUSIN (Jean). Prétendue découverte du Brésil en 1488, p. 188, 192, 196, 198. — Maître d'équipage de Gonneville, p. 199.
CUAMA, p. 447.
CURVA (FR. DE LA). La guerre de Tlemcen, p. 7.

D

- DALMATIE, p. 269.
DEAS ou Saint-Philbert, p. 390.
D'ENTRECASTEAUX, p. 155.
DELBREL. Notes sur le Tafilelt, p. 145.
DELISLE (L.). Choix de documents géographiques, p. 20.
DELTA du Rhône, p. 11.
DERRÉCAGAIX, vice-président de la Section, p. 1.
DESCELIERS (Pierre), hydrographe dieppois, p. 187.
DESCENDANTS de Mahomet, p. 97.
DIGUES du Rhône, p. 11, 12.

- DJERID, p. 9. — Commerce et production, ethnographie, p. 10.
DRAPEYRON (L.). Enquête à instituer sur l'exécution de la grande carte topographique de France de Cassini, p. 255.
DUCIS. Voies romaines de la Savoie, p. 2, 16, 145.
DUMORTIER (G.). Travaux sur le Tonkin et l'Annam, p. 4, 149, 151, 152, 456.
DUNKERBOIS au Spitzberg, p. 167, 169, 170.
DZONGARIE, p. 121.

E

- ÉCOLE des langues orientales vivantes, p. 252.
ÉCOSSE, nomenclature côtière du XVIII^e siècle, p. 160.
EDGE (Th.). Voyages au Spitzberg, p. 166.
ENCHUYSEN, p. 167, 173.
ESPAGNE, p. 481.
ETHIOPIE, p. 263, 296.

F

- FALLEX. Département de la Seine-Inférieure, p. 6.
FERN (L.). Mort de Ghatoskatcha, p. 252.
FEUILLÉE (P. Louis), p. 247, 303.
FEZ, p. 65.
FISCH. Marseille en 1787, p. 157.
FLAHAUT et COMBES. Exhaussement actuel du delta du Rhône, p. 11.
FONTEVEAU (Jean), dit *Alphonse de Saintonge*, p. 253, 275.
FONTÈS, cosmographie de Pierre Apian, p. 442.
FOREST. Élevage de l'autruche en Algérie, p. 267.
FORÉTS d'Artie, p. 259, 339.
— anciennes, p. 259.
FORT-Gaillard, p. 246.
FOUILLES de M. Lecoy de la Marche, p. 3, 4.
FOURBAU. Itinéraire et travaux de M. Lecoy de la Marche en Tunisie, p. 2.
FOU-TCHOU, p. 47.
FRANCE Arctique, p. 16.
FROIDEVAUX. Voyage de Barrère en Guyane, p. 245, 326.
— Voyages de François Martin à Madagascar, p. 246.

G

- GAILHARD. Carte de Murviel-lès-Montpellier, p. 264.
GALLOIS en Amérique, p. 457.
GANTHAUME (Joseph). Cartes marines manuscrites, p. 271.
GAP. Délimitation de Cavillon et de Mérindol au XIV^e siècle, p. 2.
GÉNÉALOGIE de Paighember, p. 98.
GERBA ou Djerba (Ile), p. 249. — Anthropologie, p. 249. — Ethnologie, p. 250.
— Linguistique, p. 251.
GHANATA, p. 458, 472, 475.

GIGHTIS, p. 2.

GILBERT (Îles), p. 265, 424. — Situation géographique, p. 425. — Historique, p. 426. — Configuration, météorologie, p. 429. — Population, ethnographie, p. 430. — Pathologie, p. 434. — Productions naturelles, p. 435.

GOLFE de Gascogne, p. 7.

GONNEVILLE. Voyage de *l'Espoir*, p. 198.

GRAFFINGNIA (Jul.), cartographe de 1568, p. 273.

GRANDIDIER (A.), membre de la Section. — Communications et rapports, p. 16, 145, 155, 454, 485, 486.

GRANDLIEU, lac, p. 262, 379.

GRAVIER (G.). Biographie de Pierre Margry, p. 5.

— Carte des grands lacs de l'Amérique du Nord dressée en 1660, p. 6.

GUÉNOT. Application du système décimal à la mesure du temps et des angles, p. 260.

GUÉRARD (Jean). Cartes du Spitzberg, p. 177, 178, 179.

GUILLOT. La France au Laos, p. 6.

GUINÉE, p. 208.

GUYANE, p. 245, 326, 334.

H

HAINAN, p. 40.

HAMY (E.-T.), secrétaire de la Section. — Communications et rapports, p. 5, 6, 153, 154, 156, 157, 237, 238, 239, 446, 447, 448, 457, 458.

— Communications au Congrès, p. 258, 259, 262.

— Les Français au Spitzberg au XVII^e siècle, p. 156.

HANG-TCHEOU, p. 40, 41.

HATRA (EL HADHAR), p. 455.

HAUTEUX. Courant du golfe de Gascogne, p. 7.

HAYAINA, p. 72.

HERBADILLA, p. 403.

HERCOUËT (Dr). Un archipel peu connu de la Micronésie, p. 265, 424.

HERMOND. Stations préhistoriques de la Tardoire et du Baudiat, p. 437.

HIMLY, membre de la Section. — Communications, p. 259, 448.

HOLLANDAIS au Spitzberg, p. 167, 168, 169.

— au Tonkin, p. 221.

HO-TCHOUNG-FOU, p. 37.

HUDSON. Voyage au Spitzberg, p. 166.

HULOT. Biographie de d'Entrecasteaux, p. 155.

I

ÎLE de Richelieu, p. 16, 161.

ÎLES d'Afrique visitées par les Français au XV^e siècle, p. 184, 189, 191, 192.

IMBAULT-HUART. Récit officiel de la conquête du Turkestan par les Chinois, p. 87.

INSCRIPTIONS relatives à la pacification du Turkestan chinois, p. 106.

— contemporaines des comptoirs étrangers de Pho Khach, p. 229.

ISLANDE, p. 192, 195.

J

- JACOB. Itinéraire du Kouilou à Brazzaville, p. 156.
JAVA, p. 61.
JEAN MAYEN (Île), p. 16, 162.
JEANNETTE, mât, hune ou voile de perroquet, p. 254, 283.
JORIS (Carl), cartographe d'Enchuysen, p. 173, 174.
JOURNAL de voyage d'Étienne Marchand, p. 270.
JUSSIEU (A. DE). Notes botaniques inédites sur la Guyane, p. 334.

K

- KAN-TCHEOU, p. 35.
KARA-KORUM, p. 34.
KELBIA, lac, p. 267.
KUAN BALIQ, p. 52.
KIEN-NING-FOU, p. 45.
KIN-HOA-FOU, p. 43.
KITAI, p. 22.
KIU-TCHEOU-FOU, p. 43.

L

- LAC de Grandlieu, p. 261, 379. — Sa physionomie à l'âge celtique, p. 379. — Les Gaulois, p. 383. — Civilisation romaine sur ses bords, p. 386. — Les cités de Deas et de Passay, p. 390. — Bourgs mérovingiens, p. 394. — Navigabilité, p. 397. — Légende d'Herbadilla, p. 403.
LACS de l'Amérique septentrionale, p. 6.
— des Pyrénées, p. 261.
— des Vosges, p. 486.
LAFONT (G. DE). Les grandes religions; le bouddhisme, p. 239.
LAMARTINIÈRE. Itinéraire de Fex à Oudjda, p. 16, 65.
LANDES. Placers du Carsewenne, p. 441.
LANESSAN (DE). Commerce du Tonkin, p. 450.
LANGUEDOC (Bas), p. 13.
LANOË (Général de), membre de la Section. — Communications et rapports, p. 11, 154, 158, 458. — Communication au Congrès, p. 255.
LAOS, p. 6.
LA RONCIÈRE (Ch. DE). Les navigations françaises au xv^e siècle, p. 157, 183.
LECOY DE LA MARCHE. Itinéraire et recherches dans le Sud Tunisien, p. 2, 3.
LÉGENDES soninké, p. 473.
LEVASSEUR, membre de la Section. — Communications et rapports, p. 7, 8, 439, 449.
LIMOUSIN, p. 264.
LIN-TSING-CHEOU, p. 55.
LITTORAL du bas Languedoc, p. 13.
LOANGO, p. 156.
LONGNON, membre de la Section. — Rapport, p. 443.

M

- MABRE. Carte des voies de communication de la France, p. 486.
MACONDA, p. 6.
MADAGASCAR, p. 246.
MAÏTRE (L.). Notice sur le lac de Grandlieu, p. 261, 379.
MALAVIALLE. Littoral du bas Languedoc, p. 13.
MALGACHE, p. 154.
MALOISEL (Lancelot), premier conquérant des Canaries, p. 185.
MANCHESTER, p. 8.
MANUSCRITS géographiques de la Bibliothèque de Marseille, p. 269.
MANZI, p. 21.
MARCEL (G.), membre de la Section. — *Communications et rapports*, p. 157, 439, 448, 451, 454, 483. — *Communications au Congrès*, p. 259, 262.
MARCHANT (Étienne). Journal de son voyage autour du monde, p. 271.
MARCO POLO, p. 20, 34, 61.
MARGRIE (Emm. DE), nommé membre de la Section, p. 153. — *Communications et rapports*, p. 455, 458, 486.
MARGRY, historien, p. 5.
MARINE de Louis XI, p. 187.
MAROC, p. 65, 145.
MARRE (A.). Grammaire et vocabulaire malgaches, p. 154, 457.
MARSKILLE, p. 247, 258, 269.
MARTEL (E.-A.). Carte des cavités souterraines de la Charente à la Durance, p. 266.
MARTIN (Fr.). Voyages à Madagascar, p. 246.
MAUNOIR (Ch.), membre de la Section. — *Communications et rapports*, p. 9, 440, 442, 483. — Note sur la mission de M. le lieutenant-colonel Prudent, en Espagne, p. 481.
MEDEINA, p. 3.
MÉNAGERIE de Louis XI, au Plessis-lès-Tours, p. 186.
MESSAGE de l'empereur K'ia-K'ing à Georges III, p. 460.
MESURE décimale du temps, p. 10.
MICRONÉSIE, p. 265, 424.
MIKNASA, p. 75.
MILNE EDWARDS (A.). Ouverture du Congrès de la Sorbonne, p. 241.
MINKS d'or du Manica, etc., p. 447, 449.
MISSION Pavie, p. 446. — Mission Prudent, p. 481.
MOLOUIA, p. 79, 82.
MONGOLS, p. 21, 52.
MONLEZUN. Emplacement de Sfax, p. 154, 214.
MONOMOTAPA, p. 449.
MONKAY, p. 221.
MURVIEL-LÈS-MONTPPELLIER, p. 264.
MUSKOVIA merchants, p. 166, 167.
MUSSET (G.). Jean Fonteneau, dit *Alfonse de Saintonge*, capitaine-pilote de François I^{er}, p. 253, 275.
MUTDEN (W. VAN). Voyages au Spitzberg, p. 167.

N

- NAVIGATIONS françaises au xv^e siècle, p. 183, 201.
NEYN (Antoine DE). Hindou pensionné par Louis XI, p. 188.
NICOT (Jean). Expédition portugaise aux mines d'or de Cuama, p. 447.
NING-PO, p. 49.
NING-YOUEH, p. 37.
NORVÈGE. Nomenclature côtière du xvii^e siècle, p. 162.

O

- OR, p. 13, 441.
OSMOY (L. D'). Combo français, p. 6.
OUAD-AMELIL, p. 73.
OULAD-EL-HADER, p. 74.
OULAD-INNAOUEH, p. 69.
OULAD-MESSOUN, p. 80.
OULAD-ZA, p. 84.
OUDIDA, p. 85.
OULAD-CHERIF, p. 74.
OULAD EL-HADJ, p. 68.
OULAD-MESSOUAD, p. 82.

P

- PARIS (C.). Ruines tjames, p. 234, 437, 456.
PASSAT, p. 394.
PATY DE CLAM (DU). Le Djerid, p. 9.
PAULMIER (L'abbé), historiographe de nos navigations médiévales, p. 201.
PÉKIN, p. 52.
PÉRIN (G.), membre de la Section. — Communications et rapports, p. 14, 148, 444, 459, 487.
PLANCOUARD. Forêt d'Artie-en-Vexin, p. 259, 339.
PONCET. Voyageur en Éthiopie, p. 263, 296.
PORTUGAIS au Tonkin, p. 221, 222.
PORTULAN de Graffingnia, p. 273.
POSTES militaires dans le sud de la Tunisie, p. 2, 3.
PRÉSENTATION de candidats, p. 5.
PRUDENT. Carte des Pics d'Europe, p. 262. — Mission en Espagne, p. 440, 481.
PYGMÉES, p. 32, 56.
PYRÉNÉES, p. 261, 262.

Q

- QUINSAI, p. 21, 40, 41.
QUINTE de Tours, p. 255, 413.

R

- RANÇON. Le Boudou, p. 7.
REY-PAILLADE (DE). Application du système décimal à la mesure du temps, p. 10, 440, 483.
RHÔNE, p. 11.
RICHELIEU, gouverneur du Havre, p. 172. — Île qui lui est dédiée, p. 16, 162.
ROUIRE. Géographie du lac Kelbia, p. 266.
RUINES de Hatra, p. 455.
——— tJames, p. 234, 437.

S

- SAHARA, p. 487.
SAINT-ARROMANS (R. DE), chef du 1^{er} bureau du Secrétariat. — Communications à la Section, p. 15, 153, 154, 437.
SAINT-SAUD (A. DE). Le massif des pics d'Europe, p. 262, 263.
SAINT-YVES. Étude sur le Père Louis Feuillée, p. 246, 302. — Manuscrits géographiques de la Bibliothèque de Marseille, p. 258, 269.
SANDRAGON, p. 185.
SANSOUIRES. Plages fluvio-marines, p. 11.
SANTAREM. Carte catalane, p. 20.
SAVOIE, p. 145, 263.
SCHEFFER (Ch.), président de la section. — Communications et rapports, p. 14, 154, 444. — Communication au Congrès, p. 245.
SEBOU, fleuve, p. 67.
SECALART (Haulin), capitaine-pilote de Honfleur, p. 280.
SEINE-INFÉRIEURE, p. 6.
SE-MA-TSIEN, historien chinois, p. 445.
SENHADJA, p. 479.
SÉPULTURE royale en Corée, p. 248.
SFAX, p. 214, 215.
SI-NGAN-FOU, p. 37.
SOCIÉTÉ bretonne de géographie, p. 457.
SOCIÉTÉ des études maritimes et coloniales, p. 5, 155, 457.
SOCIÉTÉ de géographie de l'Ain, p. 158.
SOCIÉTÉ de géographie de l'Est, p. 454.
SOCIÉTÉ de géographie de Lille, p. 6, 156, 457.
SOCIÉTÉ de géographie de Lorient, p. 5.
SOCIÉTÉ de géographie de Marseille, p. 157, 451.
SOCIÉTÉ de géographie de Paris, p. 16, 454.
SOCIÉTÉ de géographie de Rochefort, p. 437.
SOCIÉTÉ de géographie de Toulouse, p. 440.
SOCIÉTÉ de géographie de Tours, p. 154.
SOCIÉTÉ de géographie commerciale de Bordeaux, p. 7, 451.
SOCIÉTÉ de géographie commerciale du Havre, p. 5, 155.
SOCIÉTÉ de géographie commerciale de Paris, p. 8, 9, 439, 449.

- SOCIÉTÉ languedocienne de géographie, p. 11.
SOCIÉTÉ normande de géographie, p. 5.
SONINKÉS, p. 458, 472.
SOUI-TCHANG, p. 43.
SPITZBERG, p. 159, 163. — Découverte et premiers voyages. Compétitions et luttes, p. 165. — Compagnie du commerce, p. 171. — Premières cartes, Daniell, Joris, Guérard, etc., p. 173. — Expédition française de 1693, p. 182.
STATISTIQUE des Sociétés de géographie, p. 8.
STÈLES de Yarkand, p. 107.
— du Yéhil-Koul, p. 110.
SUMATRA, p. 57.

T

- TAFILELT, p. 145.
TAOURINT, p. 84.
TAPROBANE, p. 32, 57.
TARDOIRE. Antiquités préhistoriques, p. 438.
TAUTAIN (D'). Légende et traditions des Soninkés relatives à l'empire de Ghanâta, p. 458.
TCHAD, p. 7, 148.
TCHAGAN-NOR, p. 36.
TCHAMPA, Tchams ou Tjames, p. 55, 234, 437.
TCHANG-TCHÉOU, p. 48.
TCHOU-TCHÉOU-FOU, p. 36, 44.
TERRE-NEUVE. Navigations primitives, p. 194, 209.
TERRES AUSTRALES, p. 210.
TERRITOIRE contesté, p. 440, 441.
TEXTOR DE RAVISY. Histoire de l'École des langues orientales vivantes, p. 252.
— Statistique des congrès internationaux des orientalistes, p. 267.
THÉBÉ. Golfe de Benin, p. 442.
TROULET. Les *Pilot-Charts* des États-Unis, p. 157. — Lacs des Vosges, p. 486.
TIBET, p. 37.
TLEMSEN, p. 7.
TONKIN, p. 149, 151, 152, 220.
TOUSTAIN DU CASTILLON. Expédition havraise à la recherche d'un passage N. E., p. 16, 173, 181.
TRANSCAUCASIE, p. 237.
T'SI-NING-TCHÉOU, p. 55.
TUNISIE méridionale, p. 2, 3.
TURKESTAN chinois, p. 87, 106.

U

- UNION géographique du nord de la France, p. 457.

V

- VALLOT. Changements survenus autour de Cervoz, p. 263.

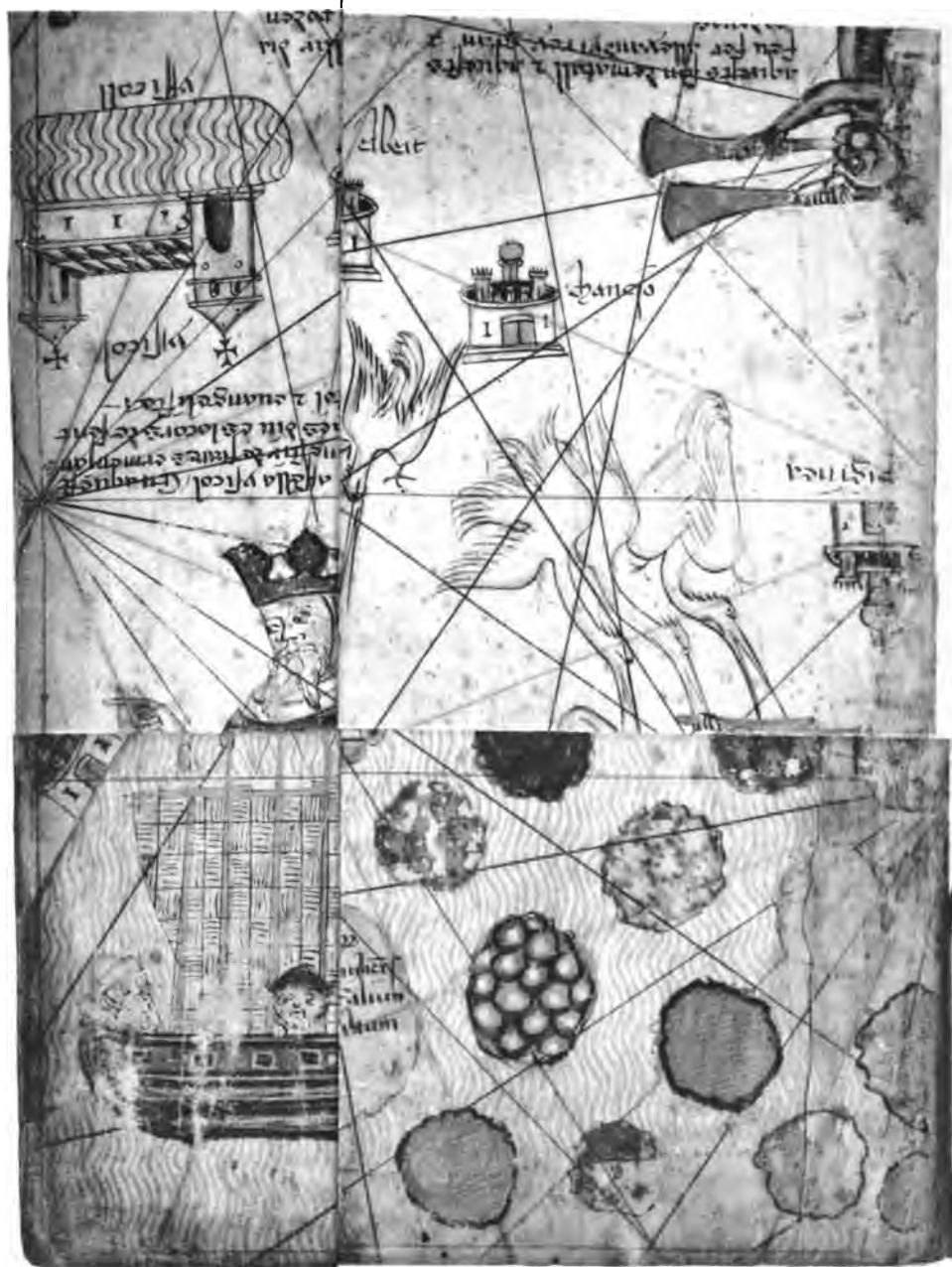
- VAN-NINH (Île), ancien comptoir, p. 220, 221.
VARENNES (Les), p. 255, 413.
VREIN, p. 259, 339.
VIALA. Gisements d'or en France, p. 13.
VISSIERE. Message de l'empereur K'ia-K'ing à Georges III, p. 443, 460.
VOIES romaines du Limousin, p. 264; du Sud tunisien, p. 2, 3.
VOIES de communication, p. 486.
VMOICQ. Campagne au Spitzberg, p. 171.
VUE (Vidua), p. 383-386.
VUILLOT. L'exploration du Sahara, p. 487.

Y

- YANG-TCHOU, p. 54.
YARKAND, p. 89, 107.
YÉCHIL-KOUL, p. 110.
YEN-PING, p. 46.
YOONE TCH'ANG, p. 38.
YUN-NAN, p. 38.

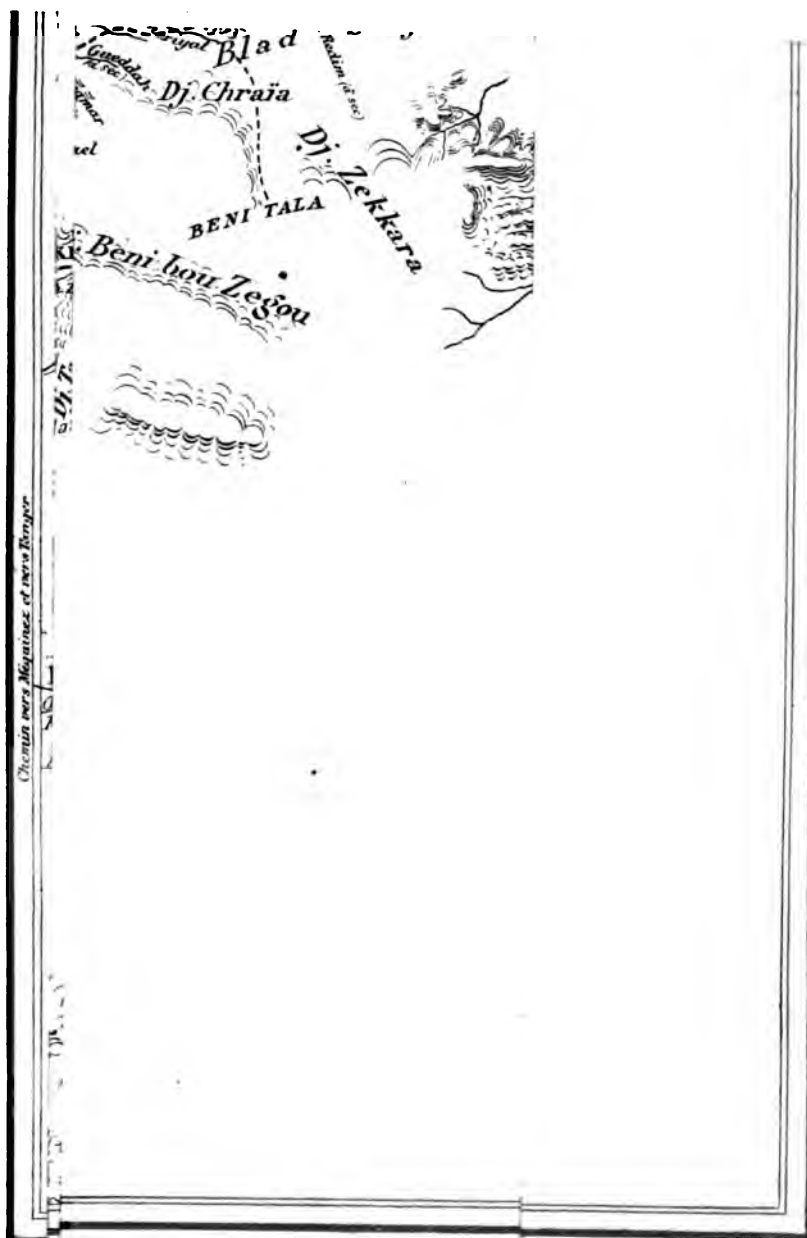
Z

- ZAITOUN, p. 23, 29, 48.
ZARDANCHAN, p. 38.
ZENO (Nicolo), p. 196.
ZIPANGU, p. 25.

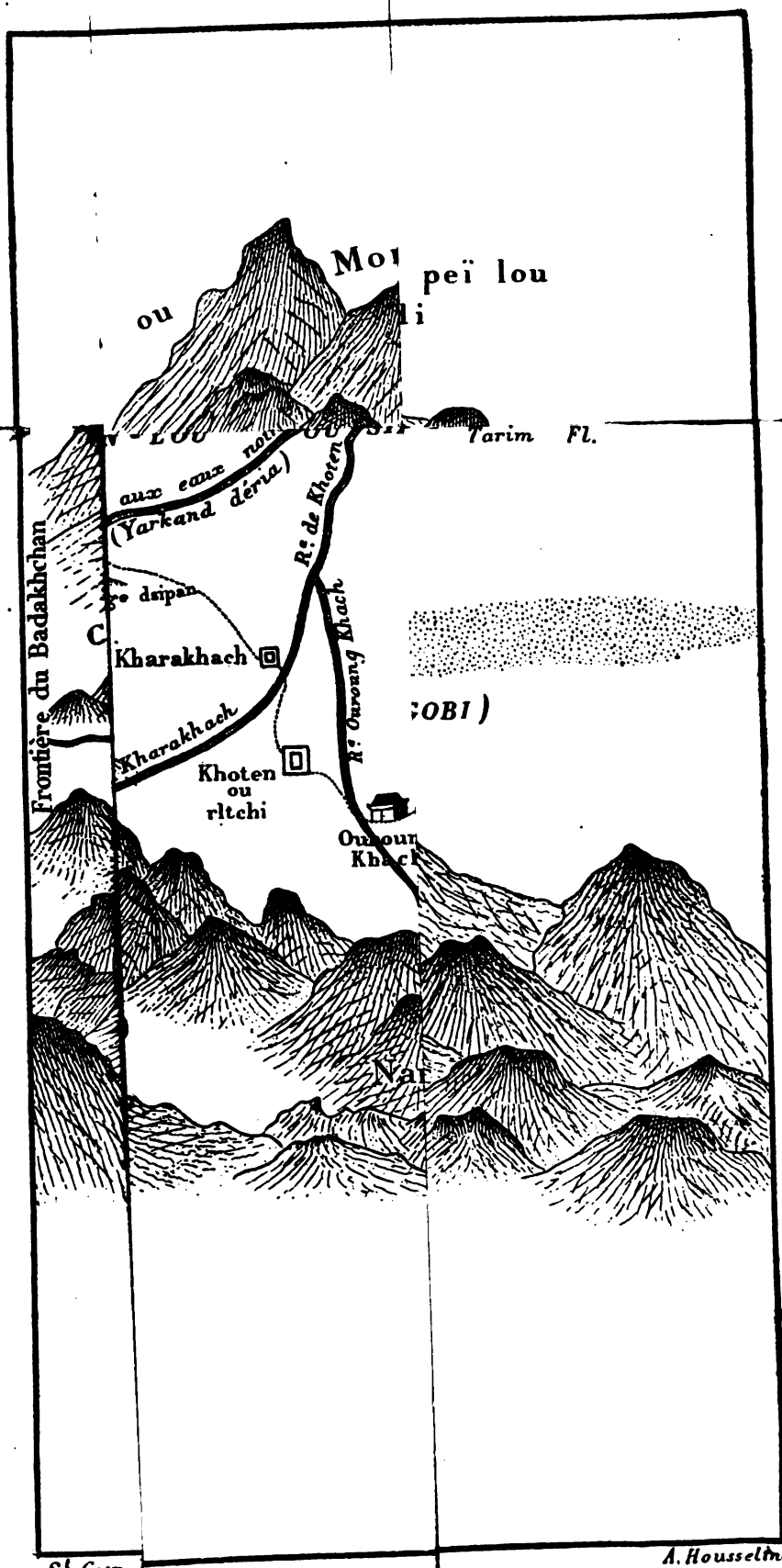


Phototypie Berthaud, Paris.

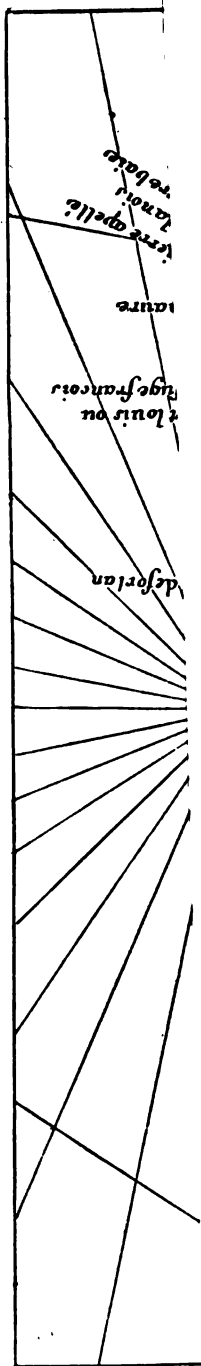




Chouin vers Magazines et vers Benger

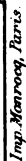


BULLETIN I



PARTIE D'UN

Montrant l'emplacement des anciens comptoirs portugais et hollandais.



Le fleuve Rouge s'est déplacé, à cet endroit, de près de deux kilomètres.



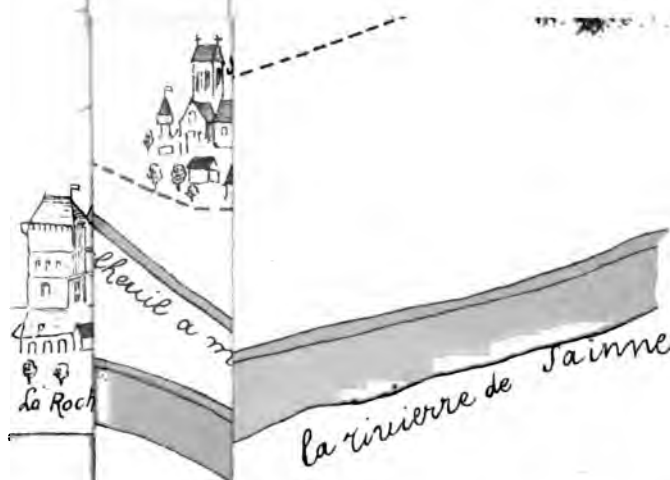
Phototypie 'Berthaud, Paris.

Pagode du Ban Nguyệt Hô, à Hu'ng Yen.

Pl. VIII.

FOR
Siè

conse



Imp. Monrocy, Paris.



CARTE COMPARATIVE
des bois
DE LA FORÊT D'ARTHIES
au XV^e et XIX^e Siècles
dressée par Léon Plancouard

Echelle de 82 500



INDICATIONS ET SIGNES

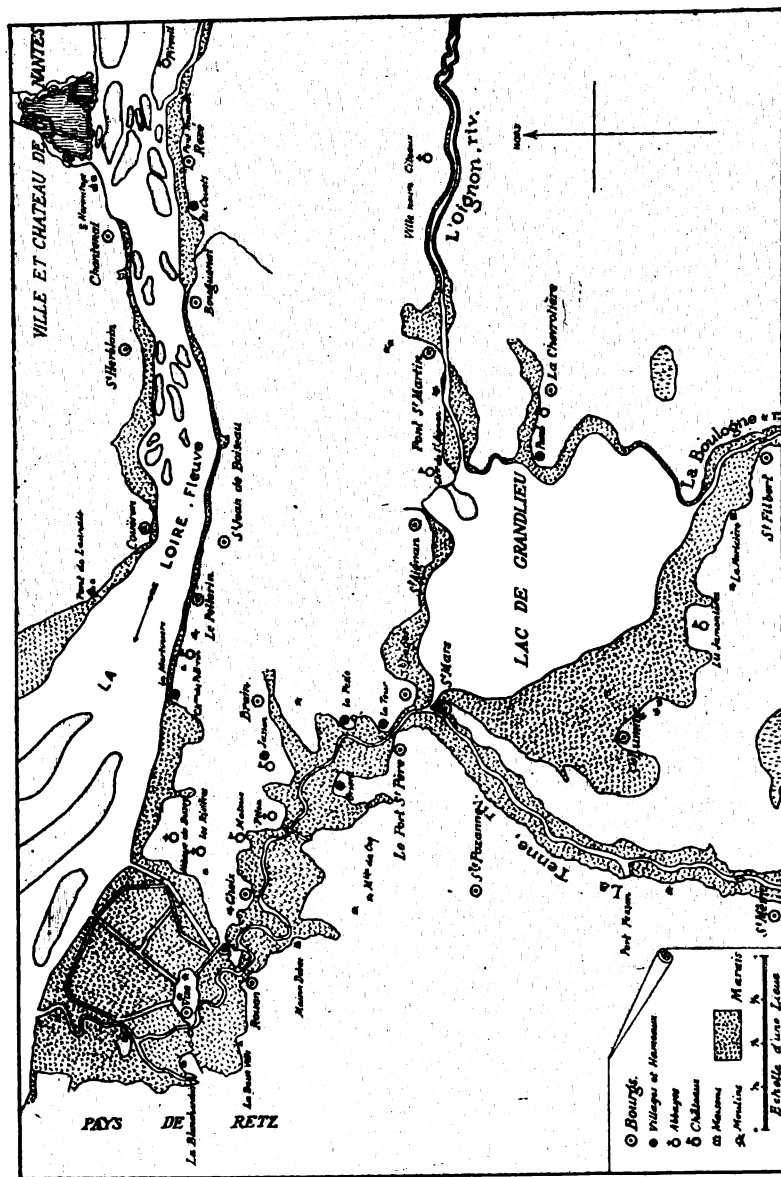
Bois enclavés dans la forêt d'Arthies ne relevant pas de la Roche ■

Bois { anciens ■
actuels ■

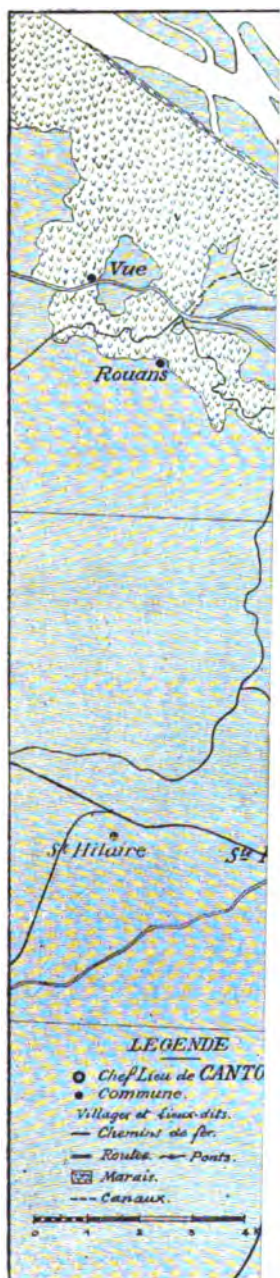
Limites de la forêt d'Arthies au XV^e siècle + . + . +

id de cantons actuels

id du département + . + . +



PLAN DU LAC DE GRANDLIEU EN 1713.



ERNEST LEROUX, ÉDITEUR.

28, RUE BONAPARTE, 28.

HISTOIRE DES SCIENCES. LA CHIMIE AU MOYEN ÂGE.

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Par M. BERTHELOT,

Sénateur, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences.

3 beaux volumes in-4°. 35 fr.

TOME PREMIER. **Essai sur la transmission de la science antique au moyen âge.** Doctrines et pratiques chimiques. Traductions techniques et traductions arabico-latines; avec application nouvelle du *Liber Ignium*, de Marcus Græcus, et impression originale du *Liber Sacerdotum*. 25 figures.

TOME SECOND. **L'Alchimie syriaque**, comprenant une introduction et plusieurs traductions d'alchimie syriaques et arabes, d'après les manuscrits du British Museum et de Cambridge. Texte et traduction, avec notes, commentaires, reproduction des signes et des figures d'opérateurs, avec la collaboration de M. Rubens Duval.

TOME TROISIÈME. **L'Alchimie arabe**, comprenant une introduction historique et les traductions de Crates, d'El Habîb, d'Ostanes et de Djâber, tirées des manuscrits de Paris et de Leyde. Texte et traduction, notes, figures, tables, avec la collaboration de M. O. Houdas.

GRANDES MISSIONS SCIENTIFIQUES ET OUVRAGES GÉOGRAPHIQUES.

PUBLIÉS SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS.

Comité des travaux historiques et scientifiques, Section de géographie historique et descriptive.

L'ASIE CENTRALE.

Tibet et régions limitrophes,

Par DUTREUIL DE RHINS.

Texte, un volume in-4° de 636 pages et atlas in-folio, cartonné. 60 fr.

L'ÎLE FORMOSE.

Histoire et description,

Par C. IMBAULT-HUART.

Avec une introduction bibliographique par H. Coomier.

Un beau volume in-4°, illustré de nombreux dessins dans le texte et de cartes, vues, plans, etc. 30 fr.

LA SCULPTURE SUR PIERRE EN CHINE,

Au temps des deux dynasties Han,

Par ÉDOUARD CHAVANNES.

Un volume in-4°, avec 66 planches gravées d'après des estampages. 30 fr.